



# La monarchie safavide et la modernité européenne (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)

Aurélie Chabrier

## ► To cite this version:

Aurélie Chabrier. La monarchie safavide et la modernité européenne (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français. NNT : 2013TOU20118 . tel-01305525

**HAL Id: tel-01305525**

**<https://theses.hal.science/tel-01305525>**

Submitted on 21 Apr 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Université  
de Toulouse

# THÈSE

En vue de l'obtention du

## DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :

Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

---

**Présentée et soutenue par :**

Aurélie CHABRIER

Le 30 novembre 2013

**Titre :**

La monarchie safavide et la Modernité européenne  
(XVIe-XVIIe siècles)

---

**Ecole doctorale et discipline ou spécialité :**

ED TESC : Histoire

**Unité de recherche :**

FRAMESPA

**Directeur de Thèse :**

M. Didier FOUCAULT

**Rapporteurs :**

Mme. Alexandra MERLE, Professeur à l'Université de Caen  
M. Géraud POUMARÈDE, Professeur à l'Université de M. de Montaigne-Bordeaux III

**Autres membres du jury :**

M. Bernard DOUMERC, Professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail  
M. Didier FOUCAULT, Professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail  
M. Charles MELVILLE, Professeur au Pembroke College-Cambridge  
M. Jean-Michel SALLMANN, Professeur à l'Université de Paris X-Nanterre  
M. Frédéric TINGUÉLY, Professeur à l'Université de Genève

Université Toulouse II-Le Mirail  
U.F.R. d'Histoire - Département Histoire  
École doctorale Temps, Espaces et Sociétés  
Unité de recherche FRAMESPA

Aurélie Chabrier

**LA MONARCHIE SAFAVIDE ET LA MODERNITÉ EUROPÉENNE**  
**(XVI<sup>e</sup> -XVII<sup>e</sup> SIÈCLES)**

Thèse en vue de l'obtention  
du doctorat de l'Université de Toulouse  
Soutenue publiquement le 30 novembre 2013

Préparée sous la direction de Monsieur Didier Foucault, Professeur d'histoire moderne à  
l'Université de Toulouse II-Le Mirail

Le jury est composé de :

M. Bernard Doumerc, Professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail  
M. Didier Foucault, Professeur à l'Université de Toulouse II-Le Mirail  
M. Charles Melville, Professeur au Pembroke College, Université de Cambridge  
M. Géraud Poumarède, Professeur à l'Université Michel de Montaigne-Bordeaux III  
M. Jean-Michel Sallmann, Professeur à l'Université Paris X-Nanterre-La Défense  
M. Frédéric Tinguely, Professeur à l'Université de Genève



## REMERCIEMENTS

Avant tout autre, ma pensée va à la mémoire de M. Thierry Wanegffelen. Sans lui ce travail de recherche n'aurait jamais vu le jour. Professeur de la Première Modernité dont les cours, la personnalité et l'esprit ont formé ma vocation d'historienne, il fut pour moi un guide rigoureux et exigeant. Ce travail de thèse est l'aboutissement d'un dialogue engagé dès la maîtrise et malheureusement interrompu par son décès prématuré.

Je remercie vivement M. Didier Foucault d'en avoir repris la direction en 2009. Il a su, depuis, guider cette recherche avec finesse et subtilité.

J'ai eu également la chance de profiter, dès le début, des avis éclairés de nombreux chercheurs sur la période safavide. M. Charles Melville m'a fourni de précieuses pistes d'études qui ont permis de construire ma pensée et de m'engager sur des voies nouvelles. Je le remercie tout particulièrement de m'avoir communiqué son fameux classeur, bien connu dans le monde des chercheurs.

Ce travail est également redevable aux conseils et suggestions de MM. Jean Calmard et Francis Richard, dont les vastes connaissances ont enrichi mon propos. Qu'ils trouvent ici l'expression de mon admiration et de mon dévouement. Ma plus vive reconnaissance s'adresse à tous les membres de l'équipe du CNRS Monde iranien et indien, Denis Hermann, Florence Hellot-Bellier, Bernard Hourcade, Corinne Lefèvre et Maria Szuppe, qui m'ont fait bénéficier de leur expérience dans leurs domaines respectifs.

La recherche s'enrichit de l'enseignement. Durant cinq ans, j'ai pu confronter ma réflexion au public des étudiants de l'Inalco. Par leurs questions pertinentes et leurs remarques, ils ont beaucoup contribué à la clarification de la deuxième partie de cette thèse. Je tiens à exprimer ici ma gratitude à l'égard de M. Christophe Balaÿ, qui m'a offert la possibilité d'enseigner cette matière.

Quant à Methy, il sait combien son aide et son appui ont été importants pour mener à bien cette recherche et pour organiser, en dépit des difficultés, mon séjour en Iran. Je le remercie de m'avoir fait partager l'hospitalité de sa famille. Ma pensée va également à tous les membres de l'Institut Dehkhoda de Téhéran, aux amis et aux professeurs qui ont eu la patience de nous apprendre le persan.

Enfin, ce travail n'aurait pas été possible sans le soutien constant de plusieurs personnes que je souhaite remercier chaleureusement : mes parents, Annick et Serge, ma sœur Johanna, ainsi que Johanna Chaumont, Azar Agah-Ducroq et Mathilde Giraud, pour leur écoute et leur amitié.



## RÉSUMÉ

Cette thèse porte sur la formation et l'évolution de la monarchie safavide en Iran entre le XVI<sup>e</sup> et le premier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle étudie en particulier les rapports entretenus entre le pouvoir monarchique et les différents groupes qui composent le sommet de la hiérarchie sociale et curiale, comme les clientèles *qizilbashs*.

L'avènement de la monarchie safavide étant contemporain de la montée en puissance des États modernes en Europe, cette recherche s'intéresse également au regard que l'« honnête homme » du XVII<sup>e</sup> siècle porte sur ce processus de construction étatique. Cette approche est fondée sur l'analyse du cadre des échanges diplomatiques entre États, mais aussi sur la rencontre individuelle entre les Européens et les représentants de l'élite safavide, à travers une étude des récits de voyageurs (relations d'ambassade et de voyage). Elle invite à réfléchir sur la manière dont s'élabore la réflexion sur l'État moderne et sur les comportements qui s'y rapportent.

Mots-clés : Iran safavide, dynastie safavide, politique et gouvernement, voyageurs européens, relations internationales

## ABSTRACT

This thesis is about the start and the evolution of the Safavid Monarchy in Iran between the 16<sup>th</sup> century and the first quarter of the 18<sup>th</sup> century. It studies, in particular, the links between the monarchical power and the different groups at the head of the social and parish hierarchy, such as the *qizilbash* followers.

Given the fact that the advent of the Safavid Monarchy is contemporary with the rise of the Modern States in Europe, this research also studies the point of view of the « good man » of the 17<sup>th</sup> century about this process of state construction. This approach is based on the context analysis of the diplomatic exchanges between the States, but also of the individual meeting between the European and the Safavid elite representatives, throughout the study of stories of travelers (embassy and travel relations). This study is an invitation to think about the way the Modern State and its behavior reflection are built.

Keywords : Safavid Iran, Safavid dynasty, politics and government, European travelers, International relations





## SOMMAIRE

INTRODUCTION .....	11
PREMIÈRE PARTIE :	
Une Modernité en perspective.....	27
CHAPITRE PREMIER :	
Dynamiques des échanges diplomatiques et commerciaux entre les Européens et les Safavides .....	29
CHAPITRE II :	
Le regard des Européens sur l’Iran safavide : un corpus, des perspectives.....	81
CHAPITRE III :	
La monarchie safavide en miroir .....	127
DEUXIÈME PARTIE :	
L’Iran safavide : un État moderne ?.....	193
CHAPITRE IV :	
La monarchie charismatique (1499-1528).....	195
CHAPITRE V :	
L’État safavide entre crises et croissance (1528-1588).....	245
CHAPITRE VI :	
Le temps des renouveaux : la construction abbassienne (1588-1645) .....	297
CHAPITRE VII :	
Vers un ordre safavide ? (1645-1722).....	323
TROISIÈME PARTIE :	
La formation d’une identité moderne .....	367
CHAPITRE VIII :	
Altérité et identité du sujet safavide .....	369
CONCLUSION .....	435
ANNEXES.....	447
SOURCES ET TRAVAUX.....	479
GLOSSAIRE .....	537
INDEX DES NOMS PROPRES.....	539



## NOTE SUR LA TRANSCRIPTION

Concernant la transcription des termes persans, nous avons suivi le système utilisé dans la *Grammaire* de G. Lazard<sup>1</sup>, excepté pour le *xe* (خ), transcrit ici *kh*, plus usité. On lira donc « Khorassan » et non « Xorasan ». Afin de conserver une unité avec les études anglo-saxonnes, qui constituent la majorité des recherches sur l'Iran safavide, nous avons adapté l'orthographe de certains termes. Ainsi, le terme de « chah » s'écrit « shah ».

Nous avons également opté pour une orthographe d'usage dès que les mots étaient couramment employés dans la langue française. Ainsi, au lieu de « shi'isme » nous écrivons « chiisme ». Enfin, pour faciliter la tâche de notre lecteur en rendant notre texte plus fluide et accessible, nous avons omis l'usage des signes diacritiques : Shāh 'Abbās se lit donc simplement Shah 'Abbas.

---

<sup>1</sup> Gilbert LAZARD (éd. revue et augmentée, RICHARD, HECHMATI, SAMVELIAN), *Grammaire du persan contemporain*, Téhéran, IFRI, 2006.

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Shah 'Abbas recevant l'ambassadeur moghol Khan 'Alam (à gauche). Fresque intérieure du palais de Tchehel Sotun, XVII<sup>e</sup> siècle**

## INTRODUCTION

En 1539, le Vénitien Michele Membrè arrive à Lori, en Arménie, à l'avant-poste du territoire safavide<sup>1</sup>. Sous un faux habit de moine, il vient de traverser l'Empire ottoman afin de faire parvenir à Shah Tahmasb (1524-1576) un message de la Sérénissime qu'il a glissé dans la reliure de son missel. Le commandant de la forteresse le reçoit « avec grande faveur »<sup>2</sup> et lui offre une escorte pour la poursuite de son voyage. Membrè parvient au camp safavide (*urdu*) quelques jours plus tard. Il y est reçu cordialement par Shah Tahmasb. Celui-ci se montre d'ailleurs impressionné que le Vénitien ait pu s'infiltrer dans un territoire apparaissant alors comme une barrière infranchissable.

Ce monde au-delà de l'Empire ottoman ne semble toutefois pas foncièrement nouveau à l'émissaire vénitien. En quelques semaines, il s'imprègne de l'atmosphère du camp safavide, apprend à connaître les hommes qui entourent le souverain et noue des relations cordiales avec les membres de l'élite, en particulier avec les émirs *qizilbashs* (littéralement les « Têtes Rouges »). Il n'a aucune difficulté à s'intégrer dans cette élite guerrière comme en attestent ses rapprochements initiaux avec le gouverneur Shah 'Ali Sultan Tchapni et le *muhrdar* Shah Quli Khalifa<sup>3</sup>.

Lorsque Shah Tahmasb part pour Tabriz en décembre 1539, l'émissaire trouve alors le siège du pouvoir safavide sous la neige. Il passe la saison avec ses hôtes, découvre de fortes

---

<sup>1</sup> Michele MEMBRÈ, *Relazione di Persia (1542), manoscritto inedito dell'Archivio di Stato di Venezia pubblicato da Giorgio R. Cardona, con una appendice di documenti coevi, concernenti il primo quindicennio di regno dello Scià Tahmasp (1525-1540)*, Napoli, Istituto universitario orientale, 1969 ; *Id.*, (trad. A.H. MORTON), *Mission to the Lord Sophy of Persia (1539-1542)*, Londres, Scholl of Oriental and African Studies, 1993.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>3</sup> Dans l'administration safavide, le *muhrdar* est chargé d'apposer le sceau royal sur les documents émis par la chancellerie (*divan*). Voir V. MINORSKY, *Tadhkirat al-Muluk : A Manual of Safavid Administration*, Londres, E.J. W. Gibb Memorial Publications, 1943, p. 62 et 89.

personnalités comme Naranji Sultan, le « seigneur orange » d'origine kurde, ou Bahram, jeune frère du shah et âme d'une troupe aussi joyeuse que turbulente.

Le témoignage de Membrè est rare. Il existe peu de relations d'ambassade ou de voyage sur l'Iran au XVI<sup>e</sup> siècle en raison de la difficulté du trajet et de la complexité de la situation politique. Une poignée d'Anglais et de Vénitiens, venus principalement pour des questions diplomatiques ou commerciales, traversent le pays pendant quelques semaines, parfois quelques mois, mais ne s'y attardent guère<sup>4</sup>. La relation de Membrè est d'autant plus remarquable qu'elle n'a pas été écrite pour un large public mais pour le Sénat, à un moment où l'objet de sa mission n'était plus d'actualité<sup>5</sup>. Elle témoigne toutefois de l'aisance avec laquelle il s'est intégré au milieu militaire safavide.

Avec l'arrivée au pouvoir de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> (1587-1629), les rapports entre les Européens et les Safavides se multiplient. Les relations d'ambassade de Don Garcia de Silva y Figueroa, de Sir Thomas Herbert et d'Adam Olearius traduisent à leur tour la réalité safavide telle que ces derniers l'ont perçue<sup>6</sup>. La découverte de la monarchie apparaît dès lors sous le prisme du discours diplomatique.

Premiers médiateurs des échanges entre les deux mondes, les ambassadeurs ont une double mission. À l'aller, ils doivent engager des négociations avec leurs interlocuteurs orientaux, mais aussi créer un espace de dialogue. Partant des cours européennes avec leurs propres normes, le décalage peut leur paraître flagrant. Toutefois, grâce à leur expérience du mode de vie curial, ils parviennent à s'adapter aisément. À leur retour, ils doivent traduire ce qu'ils ont vu en termes familiers, compréhensibles pour leurs contemporains. En Europe, les

---

<sup>4</sup> Minaro SANUDO, *Diarii*, Venise, 1879-1903, 58 vol., pour la période 1496-1533, voir Biancamaria SCARCIA AMORETTI, *Shah Isma'il nei 'Diarii' di Marino Sanudo*, t. I, Rome, 1979 ; Giovanni ROTA, « La 'Vita del Sofi' di Giovanni Rota », in *Studi in onore di Raffaele Spongano*, Bologne, 1980, p. 215-234. La relation de Ludovico di Varthema (1503-1508), celle de Ramuso, précédemment nommé le « marchand anonyme » et celle de Vicentio Alessandri ont été réunies dans Charles GREY (dir.), *A Narrative of Italian Travels, in Persia in the 15th and 16th Centuries*, Londres, 1873. Le voyage du Portugais Antonio Tenreiro a été publié dans *Historical Account of Discoveries and Travels in Asia*, Edinburgh, 1820, t. I, p. 367-381. Les voyages des Anglais de la *Muscovy Company* Anthony Jenkinson, Thomas Alcocke, Caesar Frederike, Arthur Edwards, Thomas Banister, J. Duckett, John Newberrie, sont réunis dans la collection de voyages de Hakluyt.

<sup>5</sup> Membrè est parti en Iran pour transmettre au shah une proposition d'alliance militaire contre l'Empire ottoman. Sa mission devient en effet caduque lorsqu'un accord est signé entre Venise et la Porte en août 1540. Tahmasb lui donne alors son congé. L'émissaire vénitien rejoint ensuite Ormuz, Goa, Cochin puis Lisbonne.

<sup>6</sup> Parti d'Espagne en 1612, Gaspard Don Garcia de Silva y Figueroa accomplit son ambassade à Ispahan auprès de Shah 'Abbas entre 1618 et 1619. Il rédige une relation, parue en français, en 1667.

Sir Thomas Herbert, secrétaire de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton, est envoyé en Iran par Charles I<sup>er</sup> en 1625. Il rédige une relation de son voyage à son retour.

Secrétaire de l'ambassade de Holstein, Adam Olearius (1603-1671) est envoyé en Iran par Frédéric III avec Philippe Crusius et Otto Brüggmann auprès de Shah Safi I<sup>er</sup> (1629-1642). Ils restent quelques mois à Ispahan en 1637. À son retour à Gottorp, en 1639, Olearius commence la rédaction de sa relation.

relations d'ambassade forment ainsi un genre littéraire à part entière suscitant un écho important auprès du public de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Les traces de cette médiation influencent les ouvrages de simples particuliers qui reprennent à leur compte la démarche des diplomates. Le souci d'information, l'observation de la situation politique du pays, deviennent alors le préalable à la rédaction de toute relation de voyage. Jean Chardin<sup>7</sup> et Jean-Baptiste Tavernier<sup>8</sup> élaborent ainsi des réflexions sur le profit que la France pourrait tirer de relations officielles avec l'Iran. Reprenant à leur compte la démarche des ambassadeurs, ils tâchent de se renseigner au plus près de la source, dans l'entourage du souverain ; d'étudier les comportements et de comprendre la place et le rôle de chacun.

Participant d'une culture de cour, leur discours sur l'Iran safavide nourrit ainsi un discours plus général sur « l'honnête homme » alors que cette notion tend à se superposer à la réalité sociale des élites sans pour autant se substituer à elle<sup>9</sup>. Frédéric Tinguely a ainsi montré comment Jean-Baptiste Tavernier est parvenu à se présenter comme un « honnête homme »<sup>10</sup>.

À un degré de sensibilité et de compétence plus ou moins élevé, tous les voyageurs ont l'ambition d'incarner cet « esprit de diplomatie » selon l'expression de Marc Fumaroli<sup>11</sup>. Même les missionnaires semblent tentés de jouer ce rôle comme le laissent deviner les

---

<sup>7</sup> Jean Chardin (1643-1713), protestant français, accomplit deux voyages en Iran. Lors de son premier séjour, il demeure dix semaines à la cour safavide, où il se fait connaître de Shah 'Abbas II (1642-1666). Ce dernier lui passe commande de parures, mais meurt dans les semaines qui suivent. Chardin rentre en France et publie le *Couronnement de Soleïmaan*, avant de repartir. En 1673, il passe par Constantinople, la Mingrélie puis la Géorgie pour revenir en Iran. Durant son séjour, il accomplit divers travaux de traduction pour l'administration safavide (*divan*) et aide les ambassadeurs français, Nicolas-Claude de Lalain et la François de Boullaye-le-Gouz (1664-1666), ainsi que les agents de l'*East India Company* (EIC), dans leurs démarches auprès de la cour. Cette aide a donné lieu à de nombreux développements au sujet du processus diplomatique en Iran dans la relation de ses *Voyages*, parue en 1711 à Londres.

<sup>8</sup> Négociant français, Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) a séjourné à six reprises en Iran ainsi que dans les Indes orientales. Ayant commencé sa carrière dans les années 1630, il la termine trente ans plus tard, son dernier voyage ayant lieu en 1666. À cette occasion, Tavernier prend soin de noter ses relations entretenues avec les ministres de la cour ; particulièrement avec le *nazer*, l'officier chargé des achats privés du souverain, avec lequel il a le plus de rapports. Sa réputation et sa fortune lui permettent d'obtenir à son retour en France, en 1669, un acte d'anoblissement et d'acquérir une seigneurie près de Genève, la baronnie d'Aubonne.

<sup>9</sup> Sur le rôle politique de la « politesse », voir l'œuvre de Norbert ELIAS, *Über den Prozess der Zivilisation* (1<sup>re</sup> éd. 1939, 2<sup>nd</sup> éd. Berne, 1969), trad. franç. en 2 vol., *La Civilisation des mœurs*, Paris, 1973, et *La Dynamique de l'Occident*, Paris, 1975 ; mais aussi *Die höfische Gesellschaft*, Berne, 1969, trad. franç. *La Société de Cour*, Paris, 1974.

<sup>10</sup> Frédéric TINGUELY, « Portrait du voyageur en honnête homme : la culture de cour chez Jean-Baptiste Tavernier », *La Revue française*, numéro spécial, *La Culture des voyageurs à l'âge classique*, éd. électronique, D. Lanni, <http://revuefrancaise.free.fr>

<sup>11</sup> Marc FUMAROLI, *La Diplomatie de l'esprit. De Montaigne à La Fontaine*, Paris, Gallimard, 2002.

relations du père Sanson<sup>12</sup> ou du père Krusinski<sup>13</sup>. Familiers des ministres de Shah Sulayman (1666-1694) et Shah Sultan Husayn (1694-1722), ils concentrent leurs récits sur les intrigues de cour, la faveur et la disgrâce des grands personnages : la société politique leur apparaît comme un objet d'observation privilégié presque au détriment de la relation de leur objectif religieux.

L'étude du regard européen sur la monarchie safavide, à travers le corpus des relations d'ambassade et de voyage, sera donc notre premier axe de recherche<sup>14</sup>.

Entre l'accession au pouvoir du jeune Shah Isma'il en 1501 et la crise politique et militaire vécu au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par Shah Sultan Husayn (1694-1722), aboutissant en 1722 à la prise d'Ispahan par les Afghans et à la fin de la dynastie, les Safavides procèdent à l'unification de différentes provinces sous leur autorité. Ils ont acquis leur indépendance et leur souveraineté vis-à-vis des puissances voisines : l'Empire ottoman, l'Empire moghol et les provinces ouzbeks. Les Ottomans surtout, installés à Constantinople depuis 1453, furent leurs principaux adversaires.

À la même époque, le rapport de force religieux bascule. Le chiisme devient la religion officielle de l'État alors qu'à l'instar de la grande majorité des musulmans la plupart des populations iraniennes étaient de confession sunnite. Il faut plusieurs décennies et la mise en place d'une politique de conversion longue et douloureuse, pour que ce courant de l'islam s'impose durablement<sup>15</sup>.

---

<sup>12</sup> SANSON, *Voyage ou relation de l'état présent du royaume de Perse, avec une dissertation curieuse sur les mœurs, religion & gouvernement de cet Etat, par M. \*\*\* Sanson*, Paris, Veuve Mabre Cramoisi, 1695.

<sup>13</sup> Jésuite polonais, le père Jude Krusinski demeure plus de vingt ans à Ispahan. Une négociation concernant sa mission lui permet d'être très tôt en contact avec le milieu curial. De 1718 à 1722, il rencontre tous les principaux ministres de Shah Sultan Husayn. Admis dans les audiences et les conversations, il a une vision précise du fonctionnement de la vie politique safavide et assiste à la fin de la monarchie. En 1722, il s'échappe d'Ispahan grâce à l'aide de Mir Mahmud, un officier de l'armée afghane. Ses mémoires ont été publiés par Jean-Antoine DUCERCEAU : DUCERCEAU, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, La Haye, Gosse et Neaulme, 1728, 2 vol.

<sup>14</sup> La publication de l'ouvrage de Frédéric JACQUIN, *Les Voyages en Perse au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2010 ne semble pas avoir répondu à cette problématique. Si l'auteur se donne pour objectif « de comprendre comment les voyageurs européens du XVII<sup>e</sup> siècle ont pu appréhender l'empire safavide, à un moment de l'Histoire où l'Europe a conscience d'être le centre du monde », il confirme surtout la vision téléologique de l'historiographie européenne, ce qui relève d'une lecture artificielle des sources.

<sup>15</sup> On dispose aujourd'hui d'une bibliographie conséquente sur la question de la conversion au chiisme. On notera l'analyse de Jean AUBIN, « La politique religieuse des Safavides », in FAHD (dir.), *Le Shi'isme Imamite*, Paris, PUF, 1970, p. 235-244. Mais aussi l'approche renouvelée de K. BABAYAN, « The Safavid Synthesis : From Qizilbash Islam to Imamite Shi'ism », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 135-161 et de R. J. ABISAAB, *Converting Persia, Religion and Power in the Safavid Empire*, Londres, New-York, I.B. Tauris, 2004. Sur les résistances à ce phénomène, voire Rosemary STANFIELD-JOHNSON, « Sunni Survival in Safavid Iran : Anti-Sunni Activities during the Reign of Tahmasp I », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 123-133.



Précurseurs de l'histoire safavide, Vladimir Minorsky, Laurence Lockhart, Hans Roemer ont dégagé les premières pistes de recherche<sup>16</sup>. Leurs études portant sur l'analyse du système politique ont permis de catégoriser les différents groupes de l'élite politique : les *qizilbashs*, les *tadjiks* et les *qulams*.

Considérés initialement comme une élite fanatisée, les *qizilbashs* deviennent les gouverneurs et les soutiens de la monarchie. Ils puisent leur attachement à la maison safavide dans leur spiritualité.

Les *tadjiks* regroupent les administrateurs iraniens appartenant aux grandes familles de notables qui se succèdent au sein des empires il-khanide, timouride et turkmène de génération en génération.

Enfin, les *qulams*, « esclaves », ou plutôt « serviteurs » de la maison royale, en général d'origine chrétienne, s'imposent à partir de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ils peuvent également provenir de peuples des régions limitrophes de l'État safavide : Kurde ou Tcherkès.

Les historiens font apparaître au sein de ces groupes des solidarités culturelles et ethniques<sup>17</sup>. Ainsi, le XVI<sup>e</sup> siècle serait celui de la lutte entre les « *tadjiks* » et les « *qizilbashs* » et le XVII<sup>e</sup> siècle, celui de la montée en puissance puis de la suprématie des « *qulams* » sur les groupes précédents. Dans les années 1980, Roger Savory a opéré une première synthèse de ces travaux dans *Iran under the Safavids*<sup>18</sup>. Les historiennes Kathryn Babayan et Ina Baghdiantz-McCabe ont proposé une relecture du rôle de ces derniers au sein de la monarchie, particulièrement des *qulams* d'origine arménienne, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Une telle approche s'appuie davantage sur un discours culturel que sur le fonctionnement réel de l'État.

Depuis le travail fondateur de Vladimir Minorsky<sup>19</sup>, les recherches sur les institutions se sont multipliées. Les historiens Willem Floor et Rudi Matthee ont largement contribué à la relecture de ce domaine en faisant apparaître la complexité du système administratif safavide au XVII<sup>e</sup> siècle. De la même manière, Colin P. Mitchell en a renouvelé l'approche pour le

---

<sup>16</sup> Vladimir MINORSKY, *Tadhkirat al-Muluk : A Manual of Safavid Administration*, op.cit. ; Laurence LOCKHART, *The Fall of the Safavi Dynasty and the Afghan Occupation of Persia*, Cambridge, 1958 ; Hans R. ROEMER, « The Safavid Period », in JACKSON (dir.), *The Cambridge History of Iran*, VI, 1986, p. 189-351.

<sup>17</sup> K. BABAYAN, *Mystics, Monarchs and Messiahs : Cultural Landscapes of Early Modern Iran*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 2002 ; Ina BAGHDIAANTZ McCABE, Ina, *The Shah's Silk for the European Silver, The Eurasian Trade of the Julfa Armenians in Safavid Iran and India (1530-1750)*, Ga. Scholars Press, Atlanta, 1999.

<sup>18</sup> Roger SAVORY, *Iran under the Safavids*, Cambridge, 1980.

<sup>19</sup> Voir le manuel administratif *Tadhkirat al-Muluk*, rédigé en 1735, traduit et publié par Vladimir MINORSKY, *Tadhkirat al-Muluk, a Manual of Safavid Administration, Persian Texte in Facsimile, B.M.Or.9496*, E.J.W. Gibb Memorial Publications, 1980 (1<sup>re</sup> édition 1943).

XVI<sup>e</sup> siècle : dans *Practice of Politics in Safavid Persia*, il analyse les textes normatifs de l'administration safavide à travers les documents de chancellerie et reconstitue un discours théorique sur la monarchie de Shah Isma'il I<sup>er</sup> (1501-1524) à Shah Muhammad Khodabanda (1577-1587)<sup>20</sup>.

L'histoire économique a connu un regain d'intérêt grâce au dépouillement des archives de la VOC (*Vereenigde Oost-Indische Compagnie*), qui a permis d'apporter un nouveau point de vue sur les échanges entre l'Iran et l'Europe. Installés dès le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle à Ispahan, à Kerman et à Bandar 'Abbas, les agents de la Compagnie nous permettent de suivre les oscillations économiques sur le long terme. Ce courant de recherche a été porté en premier lieu par Willem Floor qui, dans une série d'études, a proposé une vue d'ensemble du phénomène. Rudi Matthee a ensuite analysé plus particulièrement les enjeux du commerce de la soie, devenu monopole d'État au XVII<sup>e</sup> siècle. Plus récemment, il a mis en perspective la fin de la période safavide en explorant le contexte de la crise économique et sociale<sup>21</sup>.

Enfin, l'historiographie s'est intéressée au fait religieux. L'imposition du chiisme comme religion d'État constitue un facteur marquant pour l'histoire moderne. Un débat entre historiens a pu mettre en valeur la complexité et l'importance de l'arrivée des théologiens chiites du sud-Liban (Jabal 'Amil), d'Iraq et de Bahreïn, pour la construction de l'Iran moderne. Ce débat dépasse le cadre de l'histoire safavide proprement dite puisqu'il intéresse aussi la période contemporaine ; la montée en puissance du chiisme '*usuli* (« rationaliste ») ayant des répercussions jusqu'à aujourd'hui. C'est pourquoi Saïd Amir Arjomand, dans son ouvrage *The Shadow of God and the Hidden Imam*, étudie la période safavide comme une étape dans l'instauration du chiisme duodécimain en Iran<sup>22</sup>. Depuis le travail d'Ann Katherine Lambton, le discours de légitimation de l'autorité monarchique a également bénéficié de l'attention des historiens qui donnent à la question de l'autorité dans l'islam chiite une place essentielle dans la compréhension de la monarchie<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> Colin P. MITCHELL, *The Practice of Politics in Safavid Persia, Power, Religion and Rhetoric*, London, New York, I. B. Tauris, 2009.

<sup>21</sup> Rudi MATTHEE, *Persia in Crisis : Safavid Decline and the Fall of Isfahan*, International Library of Iranian Studies, 17, I.B. Tauris, Londres, 2011.

<sup>22</sup> Saïd AMIR ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam, Religion, Political Order and Societal Change in Shi'ite Iran from the Beginning to 1890*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.

<sup>23</sup> Ann Katherine Swynfor LAMBTON, « Quis custodiet custodes : Some Reflections on the Persian Theory of Government », *St. Is.*, 5 et 6, 1956, p. 125-148. Sur le discours de légitimité safavide et la question de l'autorité dans le chiisme à l'époque moderne, voir en particulier Saïd AMIR ARJOMAND (dir.), *Authority and Political Culture in Shi'ism*, Albany, State University of New York Press, 1988 ; Palmira BRUMET, « The Myth of Shah Isma'il Safavi : Political Rhetoric and 'Divine' Kingship », in TOLAN (dir.), *Medieval Christian Perceptions of Islam*, New York, 1996, p. 331-359.

En France, l'intérêt pour l'Iran safavide s'est fait jour dès les années 1960. Jean Aubin<sup>24</sup> fut l'un de ces promoteurs tout comme Jean Calmard<sup>25</sup>, l'organisateur des premières rencontres de chercheurs à Paris. Les travaux de Maria Szuppe, de Charhyar Adle, de Hirotake Maeda, et de Masashi Haneda ont profité de la dynamique initiée pour dégager de nouveaux axes. Le commentaire du *Fotuhāt-e Homayun* (« Les victoires augustes ») de Siyaqi Nezam a mis en valeur le contexte de la montée en puissance des *qulams* à l'extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Maria Szuppe a, quant à elle, analysé le rôle des femmes de la maison safavide au XVI<sup>e</sup> siècle. Masashi Haneda a étudié les forces militaires safavides ; tandis que Hirotake Maeda s'est spécialisé dans le parcours des Géorgiens au sein de la monarchie. Parallèlement, Francis Richard a mené des recherches importantes sur les missionnaires ainsi que les échanges culturels et linguistiques ayant résulté de leur installation en Iran à partir du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>26</sup>.

Constatant l'absence de travaux consacrés à la construction de l'État safavide sur la longue durée, nous avons orienté la deuxième partie de notre recherche dans cette direction.

Dans cette perspective, les chroniques s'imposent comme des sources essentielles pour nourrir notre réflexion. Elles sont écrites par des agents de la monarchie comme Iskandar Beg Munshi. Entré au service de Shah 'Abbas en 1592, il devient *munshi al-mamalek* (« secrétaire d'État ») au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans sa chronique, il critique très durement le comportement des élites *qizilbashs* durant la période précédant l'avènement du souverain et les premières années de son règne. En tant qu'officier de la garde royale (*yuzbashi*), Hasan Beg Rumlu est également un partisan du pouvoir monarchique dans les années 1540-1570<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> En 1959, Jean Aubin a été le premier à utiliser le terme d'« Études safavides » pour ses propres recherches. Il a publié, dans les années 1960, une série d'articles renouvelant en profondeur la vision classique et dégageant des problématiques nouvelles. Voir en particulier, « L'avènement des Safavides reconsidéré », *Moyen Orient et Océan Indien*, 5, 1988, p. 1-130, et « Shah Ismail et les Notables de l'Irak persan », *JESHO*, 2, 1959, p. 37-81. Pour les autres articles de J. Aubin, on consultera la bibliographie.

<sup>25</sup> Les « Études Safavides » ont réunies, lors d'une Table Ronde internationale, organisée par Jean Calmard entre le 7 et 9 mars 1989 à Paris, la plupart des chercheurs sur le sujet. Leurs travaux ont été publiés dans Jean CALMARD (dir.), *Études safavides*, Téhéran, Bibliotheca Iranica, 39. Le colloque suivant a été organisé en septembre 1993 au Pembroke College, à Cambridge, par le professeur Charles Melville. Les travaux ont été publiés par Ch. MELVILLE (dir.), *Safavid Persia : the History and Politics of an Islamic Society*, Londres, I.B. Tauris in association with the Centre of Middle Eastern Studies, University of Cambridge, 1996.

<sup>26</sup> Voir par exemple, Francis RICHARD, « L'apport des missionnaires européens à la connaissance de l'Iran en Europe et de l'Europe en Iran », dans J. CALMARD (dir.), *Études Safavides*, Paris-Téhéran, 1993.

<sup>27</sup> Membre de la tribu Rumlu, Hasan Beg Rumlu fait partie de la garde safavide (*qurshi*) sous le règne de Shah Tahmasb, dans laquelle il occupe une fonction d'officier (*yuzbashi*, « chef des cents »). Dans les années 1540, il accompagne les campagnes militaires du shah contre les Ottomans. Il est l'auteur du *Ahsan al-tavarikh*, une chronique universelle qui devait compter douze volumes à l'origine mais dont seuls deux ont été conservés. Ceux-ci concernent la période qui lui est contemporaine. Elle commence avec l'avènement de Shah Isma'il (ce qui correspond à la génération précédente) et s'arrête aux premières années du règne de Shah Muhammad Khodabanda (1577-1587).

Quant à Mullah Jalal, conseiller personnel de Shah ‘Abbas I<sup>er</sup>, il consigne les principaux événements du règne dans un journal. Ces chroniques émanent généralement des grandes cours provinciales comme Nezami, Natanzi, Qomi<sup>28</sup>. Mais les chroniqueurs offrent parfois un regard contradictoire. Ainsi, Fazlullah Khunji<sup>29</sup> critique l’avènement des Safavides. Sharaf al-din Tbilissi offre également une vision originale des événements de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, en tant que chef kurde indépendant du pouvoir safavide. Prêtre arménien, Arakel de Tabriz met en évidence les violences subies par son peuple lors de la déportation des habitants de Julfa à Ispahan en 1605<sup>30</sup>. Enfin, Shaykh ‘Ali Hazin, victime de la chute d’Ispahan en 1722, éclaire la fin de la période safavide<sup>31</sup>.

L’abondance des versions nous a conduit à faire des choix en ne retenant pas toutes les versions proposées. Nous n’avons pas non plus souhaité faire un inventaire de l’ensemble des sources évoquant un événement particulier. La démarche a été entreprise par Sholeh A. Quinn<sup>32</sup> pour le seul épisode de la révolte de Ya’qub Khan Zu’l Qadar en 1590. Cette méthode comparative, utile pour éclairer les problèmes liés à l’historiographie safavide, est toutefois limitée lorsqu’il s’agit de l’appliquer à l’ensemble de la période. L’étude du temps long, des rythmes internes du processus de construction monarchique, requiert en effet une autre approche critique. Nous avons donc traité les sources safavides en analysant moins le discours des chroniqueurs que les mécanismes qui les sous-tendent. Parmi les différentes versions proposées d’un même événement, d’une même période, nous avons choisi celle qui nous semblait la mieux partagée entre les chroniqueurs, et pour tout dire, la plus plausible.

<sup>28</sup> Ce premier travail de repérage initié par de grands universitaires iraniens comme E. Eshraqi et Iraj Afshar, a été facilité par la publication des principales chroniques dans les années 1960-1970.

<sup>29</sup> Né à Shiraz dans le Fars, il appartient à une famille de notables iraniens dont les membres servent à plusieurs reprises le pouvoir des Confédérations turkmènes au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Ayant reçu une éducation soignée, il accomplit le *hadj* et se met ensuite au service du souverain aq qoyunlu Ya’qub (1478-1490), en 1487. Après la mort de ce dernier, il retourne à Ispahan, compose des traités anti-safavides et doit finalement fuir l’Iran à l’arrivée au pouvoir de Shah Isma’il en 1501. Il se réfugie alors auprès des Ouzbeks et meurt à Boukhara en 1521. Il est l’auteur du *Tarikh-e alam-ara-ye amini*, (dont une partie a été publiée par V. MINORSKY, *Persia in A.D. 1478-1490, Tukmenica 12, with an Abridged English Edition*, London, 1957), dans lequel il rapporte les événements du règne de Ya’qub et la montée en puissance des Safavides.

<sup>30</sup> Arakel de Tabriz est un religieux arménien. Né à Tabriz vers 1590 et mort à Etchmiandzin en Arménie, en 1670. Théologien, il est ordonné *vardapet* (prêtre). En 1636, il est nommé abbé du monastère de Hovhannavank en Arménie. Dépêché dans de nombreuses missions à Ispahan, Urfa, Alep, Jérusalem et Athènes, Arakel est l’un des historiens arméniens les plus connus du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>31</sup> Connu sous le nom de Shaykh ‘Ali Hazin, Mohammad ibn Abu Taleb appartient à une branche de la famille de Shaykh Zahed (m. 1301) : le directeur spirituel de Shaykh Safi al-din (1252-1334), ancêtre éponyme de la famille safavide. Né à Ispahan en 1692, il doit quitter la ville après l’invasion afghane en 1722. Son récit, écrit durant son exil, traduit son amertume concernant la politique menée par les ministres safavides durant la crise politique et militaire du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>32</sup> Sholeh A. QUINN, *Historical Writing during the Reign of Shah Abbas : Ideology, Imitation and Legitimacy in Safavid Chronicles*, University of Utah Press, 2000.

L'utilisation des archives manuscrites de la chancellerie safavide recèle également plusieurs difficultés. En 1723, quelques mois après la prise de la ville par les insurgés afghans, les documents officiels jusque-là conservés à Ispahan dans le département des archives du *divan*, ont été dispersés<sup>33</sup>. Ces sources, quand elles existent encore, comportent souvent des lacunes considérables. En outre, tous les documents ne sont pas authentifiés, le travail critique élémentaire n'ayant jamais été accompli par les érudits iraniens au XIX<sup>e</sup> ou XX<sup>e</sup> siècle.

Les précurseurs de l'histoire safavide tels que Vladimir Minorsky ont pu, grâce à leurs fréquentations des grandes familles iraniennes, avoir accès à certaines sources conservées dans les collections privées. Des fragments épars de ce *corpus* documentaire paraissent actuellement de manière fragmentée dans des revues spécialisées, avec ou sans le texte original en *visu*. Certaines de ces études ont été réunies dans le travail collectif entrepris par l'équipe de recherche du Centrum für Nah-und Mittelost-Studien de l'université de Marburg<sup>34</sup>.

En attendant que le travail de recoupement des sources et d'analyse critique soit réalisé, nous avons privilégié, pour l'analyse des structures institutionnelles de l'État safavide, les manuels administratifs rédigés dans les dix années qui ont suivi la conquête afghane (1725-1735) : le *Tadkherat al-Muluk*, le *Dastur al-Muluk* et le *Alqab va movajeb-e dowreh-ye safaviyeh*. La constitution de ces trois ouvrages a été entreprise dans les années 1730 pour pallier la carence de manuels de référence. Mir Mahmud ayant précipité la perte de la mémoire institutionnelle du pays en détruisant les archives ; son successeur, Ashraf (1725-1729) a eu soin de reconstituer ce qui pouvait l'être de l'administration. Les officiers du dernier souverain safavide ont ainsi été mis à contribution. D'abord anonyme, l'auteur du *Tadkherat al-Muluk* a été identifié : il s'agit certainement de Mirza Sami'a, le grand oncle de Muhammad Hashem Asaf Husayni<sup>35</sup>. L'auteur du *Dastur al-Muluk* est Muhammad Rafi al-din Ansari<sup>36</sup>. Dernier manuel d'administration, précieux pour les renseignements qu'il apporte sur

---

<sup>33</sup> Après la prise d'Ispahan en 1722, Mir Mahmud laisse en place, dans un premier temps, l'administration safavide. Il attend que la menace d'une contre-attaque s'éloigne avant de procéder au démantèlement complet du *divan* ; à commencer par le massacre de trois cents officiers, en janvier 1723. Les archives sont également brûlées, entraînant la perte de la mémoire institutionnelle de la monarchie.

<sup>34</sup> Les travaux du Centrum für Nah-und Mittelost-Studien de l'université de Marburg sont disponibles sur le site [www.asnad.org](http://www.asnad.org).

<sup>35</sup> Le *Tadkherat al-Muluk* a été traduit en 1943 par Vladimir Minorsky.

<sup>36</sup> Muhammad Rafi al-din Ansari appartient à la famille Jaberi Ansari d'Ispahan. *Kalantar* d'Ispahan en 1709-1710, il est ensuite le secrétaire privé du Premier ministre (*vazir-e 'ala*) Fath 'Ali Khan Daghestani, de 1715 à 1720. Il est arrêté en même temps que ce dernier, en 1720.

l'administration du pays, les responsabilités et leurs salaires, le *Alqab va movajeb-e dowreh-ye safaviyeh* a été écrit par Mirza Naqi Nasiri<sup>37</sup> en 1731.

Nous avons choisi de réserver l'usage de ces manuels à la description de la seconde partie du XVII<sup>e</sup> siècle, cette dernière période seule nous semblant correspondre à celle qu'ont connue les auteurs. Les utiliser pour décrire une période antérieure pose d'évidents problèmes puisque ces fonctions administratives et financières ont beaucoup évolué entre le XVI<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, durant le règne de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>.

Dans le prolongement de notre réflexion, nous nous sommes interrogée sur la construction de l'altérité safavide au XVII<sup>e</sup> siècle. Confrontés à la nécessité de traduire à leurs lecteurs une réalité orientale, les auteurs européens sont obligés d'en présenter une représentation à partir de données tirées de leur expérience de terrain et des conceptions qu'ils se font eux-mêmes de la civilité mais aussi inspirées des relations de leurs prédécesseurs ou des poncifs qui se rattachent aux civilisations non-européennes. Comment leur discours rend-il compte de l'altérité safavide ? Est-elle entièrement soumise au modèle oriental ? Si non, en quoi diffère-t-elle des autres altérités asiatiques ? Quels sont les traits particuliers qui la distinguent de ses voisins ? Pour étayer notre démonstration, nous nous appuierons sur des documents iconographiques. Il ne s'agit pas là d'un travail exhaustif mais d'une tentative pour retracer l'évolution d'une représentation. L'image du « Perse » naît en même temps que se compose la civilité moderne : elle en suivra donc certaines orientations, notamment dans ses codes de représentation et s'affirme inévitablement comme porteuse d'un discours sur l'Autre.

La première partie de cette démonstration porte sur la rencontre entre les Européens et les Safavides. Le chapitre premier vise à présenter le cadre de ces relations. Nos questionnements se sont plus particulièrement fondés sur l'utilisation du discours diplomatique comme outil du rapprochement entre les États, plus que sur l'histoire des relations internationales<sup>38</sup>. Notre perspective vise davantage à saisir, dans ses particularités, le geste diplomatique, ce que nous avons appelé l'esthétique de la diplomatie.

---

<sup>37</sup> Mirza Naqi Nasiri est le secrétaire du Conseil royal (*majlès-nevis* ou *vaqa-ye nevis*). Il appartient à une famille importante d'Urdubad, en Azerbaïdjan.

<sup>38</sup> Ce travail a déjà été entrepris par Kh. BAYANI, *Les Relations de l'Iran avec l'Europe occidentale à l'époque safavide*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1932.

En effet, cette approche doit être privilégiée dès lors qu'on aborde l'Iran safavide : l'éloignement physique et culturel des ambassadeurs y est tel qu'il fait ressortir leurs attitudes ainsi que leurs propos. Le chapitre II s'intéresse ainsi à l'expérience individuelle des voyageurs tandis que le chapitre III explore le discours sur l'absolutisme.

Quittant la sphère des représentations, la deuxième partie se propose d'analyser les mécanismes du pouvoir safavide en se penchant sur la mise en place de l'État monarchique et en étudiant les modalités politiques et institutionnelles de son fonctionnement. Pour reconstituer les étapes de la construction, nous avons établi un nouveau découpage chronologique. Le chapitre IV correspond à sa phase initiale, de 1499 à 1528. Nous avons analysé l'économie du pouvoir, en cherchant à comprendre quelle est l'évolution des rapports de force entre le souverain et les clientèles *qizilbashs* dans les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le chapitre V s'ouvre sur l'hémorragie des années 1530. Plusieurs émirs quittent alors un Iran dans lequel ils s'estiment mis à l'écart du système de répartition des ressources de l'État. Nous analyserons la manière dont le pouvoir parvient à mettre en place une stratégie pour endiguer le phénomène. Nous insisterons particulièrement sur le parcours du deuxième fils de Shah Tahmasb : Isma'il Mirza. Cette analyse nous invitera à remettre en cause la légende noire qui entoure ce personnage pour questionner son action politique, d'abord en tant qu'agent du pouvoir, au nom de son père ; puis en tant que souverain, durant les deux années 1576-1577. La monarchie atteint alors une phase de crise paroxystique. Elle s'interroge sur son identité : la remise en cause de la conversion au chiisme s'inscrit dans ce contexte. Le shah en combat alors les aspects les plus militants et réagit autoritairement, ce qui entraîne la résistance des émirs. Nous verrons les réponses que ceux-ci opposent à cette offensive absolutiste. Le dernier tiers du XVI<sup>e</sup> siècle apparaît comme un temps de luttes entre les émirs. Après avoir étudié les enjeux de ces combats, le chapitre se terminera avec l'arrivée au pouvoir de Shah 'Abbas, en 1587, dont le règne constitue un tournant dans la construction monarchique.

Le chapitre VI mettra en valeur les éléments de continuité, les héritages qui existent entre son règne et celui de ses prédécesseurs, mais aussi, les avancées notables.

Le chapitre VII souligne la cohérence de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'administration prend alors une place centrale tandis que les clans ministériels se forment, ce qui aboutit à l'alourdissement du poids de la monarchie. La crise

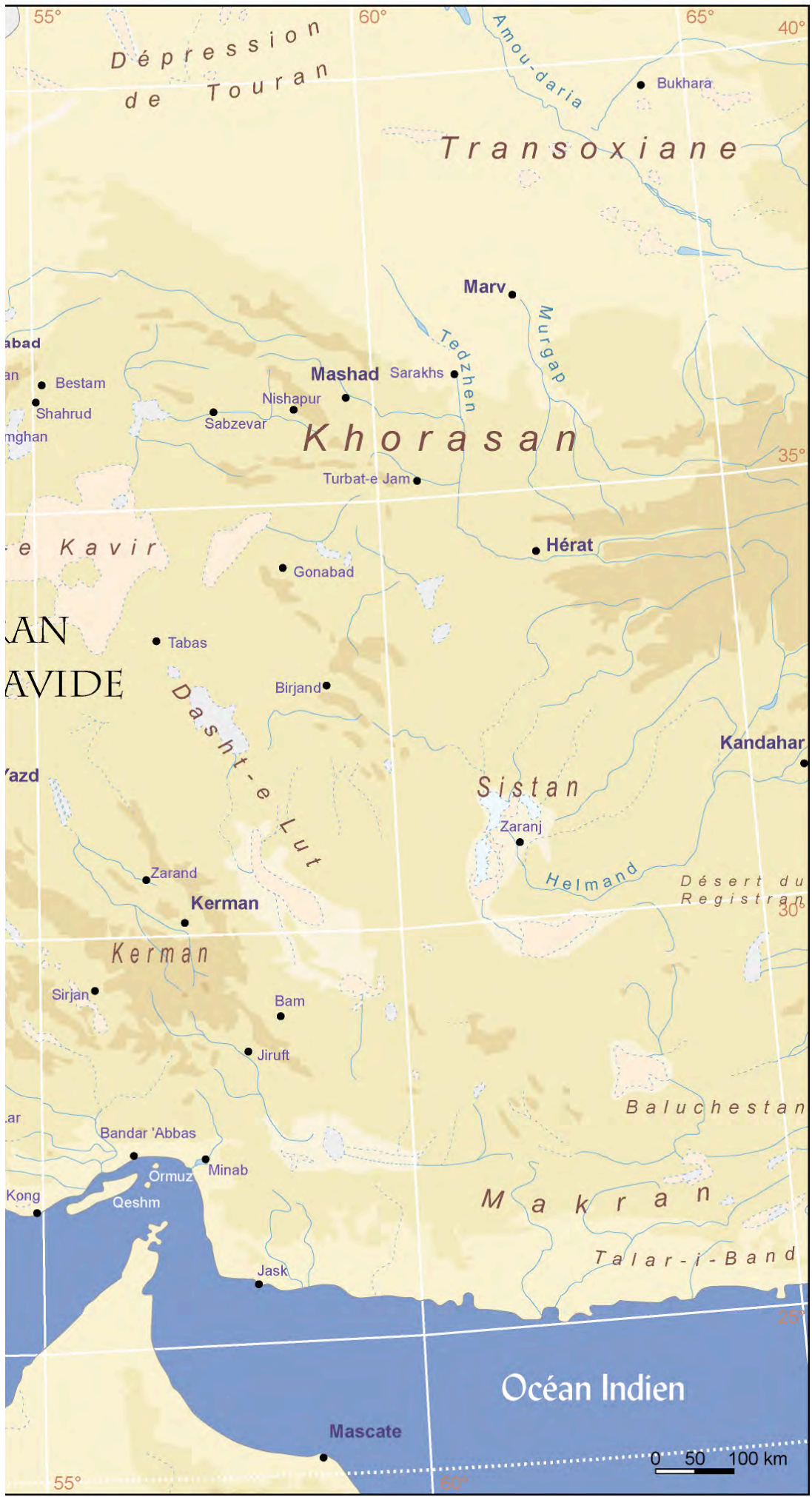
politique du XVIII<sup>e</sup> siècle met en évidence l'impéritie du gouvernement dans les dernières décennies du règne de Shah Sultan Husayn et ses difficultés à donner une vigueur nouvelle au système politique.

Enfin, la troisième partie nous conduit à retourner dans le champ des représentations. Le chapitre VIII s'intéresse à la construction des identités au XVII<sup>e</sup> siècle dans le contexte d'une Modernité européenne centrée sur de nouveaux codes de civilité. L'appréhension de l'altérité des civilisations que les voyageurs rencontrent renvoie, à travers le prisme de la civilité, une image de l'Iran à bien des égards paradoxale : sans perdre ses traits orientaux, la monarchie safavide apparaît comme étonnamment moderne et civilisée.











## PREMIÈRE PARTIE

### UNE MODERNITÉ EN PERSPECTIVE



# CHAPITRE PREMIER

## DYNAMIQUES

### DES ÉCHANGES DIPLOMATIQUES ET COMMERCIAUX ENTRE LES EUROPÉENS ET L'IRAN SAFAVIDE

Rome, le 5 avril 1601. Une foule nombreuse est venue assister à l'entrée des ambassadeurs safavides<sup>1</sup>. Escorté par la garde des cheveau-légers et des Suisses, le cortège remonte la *via Cesare* au son des tambours et des trompettes. L'ambassadeur safavide, Husayn 'Ali Beg Bayat, ainsi que sir Anthony Sherley, un gentilhomme anglais récemment entré au service du shah, chevauchent ensemble aux côtés du cardinal Cinzio Passeri Aldobrandini, le neveu du pape<sup>2</sup>. Leur suite d'une trentaine de personnes est accompagnée de l'aristocratie romaine à cheval<sup>3</sup>. À leur approche, une salve d'honneur est tirée depuis les

---

<sup>1</sup> *L'entrée Solennelle faite à Rome aux Ambassadeurs du Roy de Perse, le cinquiesme avril 1601. Envoyez à N. S. Père le Pape pour contracter ligue contre le Turc et moyenner la réduction de son Royaume à la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Traduit de l'Italien et imprimé à Rome, Paris, Mettayer, 1601.*

<sup>2</sup> Il s'agit bien de Cinzio Passero Aldobrandini (1592-1605), dit le cardinal Saint-Georges, secrétaire d'État du Saint-Siège et neveu du pape par sa mère, Julie Aldobrandini, épouse de N. Passero, et cardinal depuis 1593, et non de Sylvestre Aldobrandini, mentionné dans *L'entrée solennelle*, petit-neveu du pape, qui ne sera élevé au cardinalat qu'en 1603, à l'âge de quatorze ans. L'autre neveu du pape, Pierre, dit le cardinal Aldobrandini, était alors occupé à la négociation d'un accord avec la France. Il n'arrivera à Rome que quelques jours plus tard, après l'entrée des ambassadeurs safavides, le 9 avril 1601.

<sup>3</sup> La suite de l'ambassadeur safavide, Husayn Beg Bayat, était composée de quatre émirs *qizilbashs*, de rang moyen, et de quinze serviteurs ; celle d'Anthony Sherley de quinze gentilshommes anglais et de cinq interprètes.



tours du château Saint-Ange et des dizaines de flambeaux sont allumés afin de projeter sur la scène une lumière « comme en plein jour ». Le spectacle est grandiose<sup>4</sup>.

Il manifeste aux yeux de tous la satisfaction affichée par Clément VIII (1592-1605) de recevoir les envoyés de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> (1587-1629), pour qui la traversée des territoires impériaux a été l'occasion de recevoir les premières marques de considération des souverains européens. À Vienne tout d'abord, ils ont été magnifiquement traités par l'empereur Rodolphe II (1576-1612). Puis le grand-duc Ferdinand I<sup>er</sup> de Toscane (1587-1609) a envoyé à leur rencontre son frère, le prince Jean de Médicis, avant de les recevoir à Pise durant dix jours.

À travers cette ambassade, le souverain safavide mène une véritable campagne de propagande visant à promouvoir son pays auprès des puissances européennes. C'est bien à tous les princes chrétiens qu'il adresse son message : non seulement à la papauté, mais « à l'empereur, au roy de France, au roy d'Espagne, à la reyne d'Angleterre, au roy d'Escoce, de Pologne, à la Seigneurie de Venise, et au comte d'Essex »<sup>5</sup>.

Certains redoutent pourtant de recevoir ses représentants : l'ombre de l'Empire ottoman plane alors sur l'équilibre européen. Tandis que son ambassadeur s'interroge sur l'opportunité de les accueillir en territoire français<sup>6</sup>, Henri IV préfère s'excuser : son ambassadeur à Constantinople, Savary de Brèves, est alors en pleine négociation pour reconduire les privilèges de la France au Levant et signer de nouvelles capitulations<sup>7</sup>. Et, bien qu'« il sembloit que pour le regard des princes chrestiens, il estoit de quelque reputation au Roy d'estre invité apres le pape et l'Empereur, à une entreprise si specieuse comme est celle-cy »<sup>8</sup>,

<sup>4</sup> Lettre du cardinal d'Ossat à Henri IV, datée du 11 avril 1601, in *Lettres de l'illustrissime et reverendissime cardinal Dossat, Evesque de Bayeux au Roi Henry le Grand*, Paris, Blagaert, 1641, p. 584. Le cardinal évoque l'entrée du 5 avril et les querelles entre Anthony Sherley et l'ambassadeur safavide à propos de leur préséance. Selon un compagnon de l'ambassadeur, Ulugh Beg Bayat (le futur Don Juan de Perse), à partir de Moscou, il devient de plus en plus évident que sir Anthony veut s'arroger le premier rôle et s'aide pour cela de la lettre d'introduction que lui a remise Shah 'Abbas. Il se dit en outre plus expérimenté qu'eux dans les affaires européennes. Voir : Don Juan de PERSIA (Ulugh Beg Bayat), *Relaciones de Don Iuan de Persia, dirigidas a la Magestad Catholica de Don Philippe III, Rey de las Españas, y señor nuestro, Divididas en tres libros, donde se tratan las cosas notables de Persia, la genealogia de sus Reyes, guerras de Persianos, Turcos, y Tartaros, y las que vido en le viaje que hizo à España : y su conversion, y la de otros dos Cavalleros Persianos*, Valladolid, Bostillo, 1604.

<sup>5</sup> Abel PINCON, *Relation d'un voyage en Perse fait ès années 1598 et 1599 par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley, ambassadeur du roy d'Angleterre*, Paris, 1651, p. 142.

<sup>6</sup> Husayn 'Ali Beg Bayat est reçu en entretien privé par le cardinal d'Ossat le 27 mai 1601, quelques jours avant de quitter Rome. Son premier vœu était de venir en France avant de passer en Espagne, voir : *Lettre du cardinal au roi*, *op. cit.*, p. 607.

<sup>7</sup> L'accord est signé en 1604, voir Savary de BRÈVES, *Relation des voyages de monsieur de Brèves tant en Grèce, Terre Sainte et Aegypte, qu'aux royaumes de Tunis et d'Alger*, Paris, N. Gasse, 1628, Troisième partie « Traicté faict l'an 1604 entre le roy Henry IV le Grand et le sultan Amat, empereur des Turcs, par l'entremise dudit sieur de Brèves ; avec quelques observations sur ledit traicté », p. 1-34.

<sup>8</sup> Le cardinal d'Ossat à Monsieur de Villeroy, lettre du 14 mai 1601, *op. cit.*, p. 599.



cela ne suffit pas à le faire renoncer à l'alliance ottomane. De même, Venise reçoit alors un émissaire du sultan, Bartholomé Coreysi<sup>9</sup>, et craint en recevant les représentants du shah de se compromettre dans une alliance aussi objectivement anti-ottomane. Reste Philippe III (1598-1621), dont les possessions maritimes portugaises font un son voisin immédiat de l'Iran par le royaume d'Ormuz qui devient, dans ces années-là, une véritable pomme de discorde entre le souverain espagnol et son homologue safavide.

Mais pour l'instant, Shah 'Abbas ne parle que d'amitié, invitant les souverains européens, ses « frères », à « maintenir entre [eux] l'édifice de parfaite amitié et concorde »<sup>10</sup>. Shah 'Abbas développe un discours adapté aux critères de la diplomatie moderne et participe à la formation d'un consensus international en la matière. Dans ses rapports journaliers avec les ministres publics, le souverain safavide semble en effet prendre en considération le principe de réciprocité. Aussi n'est-ce pas tout à fait un hasard si des théoriciens de la diplomatie moderne comme Abraham de Wicquefort, auteur d'un traité sur *L'Ambassadeur et ses fonctions* en 1681<sup>11</sup>, s'intéressent de près au modèle safavide et considèrent le souverain comme l'« un des plus adroits Princes de son temps »<sup>12</sup>.

Par son attitude, Shah 'Abbas éveille l'intérêt des puissances européennes ; d'autant que, dans le même temps, sa capitale Ispahan devient l'un des centres les plus attractifs du commerce mondial. Dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, on y trouve aussi bien des Iraniens que des Arméniens, des Géorgiens, des Arabes, des Turcs, des Indiens, des Ouzbeks, mais aussi des Anglais, des Hollandais, des Espagnols, des Portugais et des Français, tous attirés par ce « puissant aimant de profit et de nouveauté »<sup>13</sup>. Des facteurs économiques, politiques et stratégiques, conduisent donc à peu les puissances européennes à nouer peu à peu des relations diplomatiques avec l'Iran safavide.

---

<sup>9</sup> Fernand BRAUDEL, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1985, t. II, p. 511. Ce renégat marseillais est présent à Venise en avril 1601 et en repart en mai.

<sup>10</sup> Lettre de Shah 'Abbas à Louis XIII, datée du mois d'octobre 1628, *cit. in.*, Khanbaba BAYANI, *Les Relations de l'Iran avec l'Europe occidentale à l'époque safavide*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1932, p. 160-161.

<sup>11</sup> Abraham de WICQUEFORT, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, Cologne, Pierre Marteau, 1690 (1681), 2 vol.

<sup>12</sup> *Ibid.*, t. I, p. 310.

<sup>13</sup> HERBERT, *Relation du voyage de Perse et des Indes Orientales*, Paris, 1663, p. 255. Voir aussi OLEARIUS, *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse, augmentée en cette nouvelle édition de plus d'un tiers, & particulièrement d'une seconde partie, contenant le voyage de Jean Albert de Mandelso aux Indes Orientales*, Paris, Dupuis, 1666, t. I, p. 536 : « Il n'y a point de nation en toute l'Asie, ny mesmes en l'Europe presque, qui n'envoie ses marchands à Ispahan », « dont les uns vendent en gros, et les autres en détail, à l'aulne et à la livre ».

## I. Implications politiques, stratégiques et économiques de l'alliance safavide

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'Iran est une puissance en plein essor à l'intérieur de laquelle la circulation du pays s'articule autour de trois grands axes. Le premier relie l'Azerbaïdjan au golfe Persique par la route de Tabriz, Ispahan et Shiraz, selon un axe nord-sud. Le deuxième traverse le territoire par l'ouest pour mener les voyageurs à Ispahan par Alep, Bagdad et Hamadan : c'est la porte d'entrée du pays pour les caravanes. Enfin, un axe est-ouest permet de relier l'Iran à l'Asie centrale et à l'Empire moghol à travers le massif de l'Hindu-Kush en passant par Mashad, Hérat et Kandahar.

Conscient de ces atouts stratégiques, Shah 'Abbas travaille aussi au renforcement du contrôle des façades maritimes. Son entreprise commence par l'annexion des provinces du Gilan et du Mazanderan, sur les bords de la Caspienne, entre 1591 et 1593. Elle se poursuit au début du XVII<sup>e</sup> siècle par la prise du petit royaume de Lar et de son territoire de Bahreïn, spécialisé dans la production de perles, sur les rivages du golfe Persique. Enfin, le souverain fait saisir, en 1622, l'île d'Ormuz, la « perle de l'Orient », dont les Portugais étaient les maîtres officieux depuis plus d'un siècle<sup>14</sup>. Son intégration à l'Iran safavide marque la volonté du shah d'affirmer une autorité souveraine sur les puissances concurrentes, y compris les puissances européennes.

Pourtant, un siècle plus tôt, l'Iran ne compte pas. La course vers l'Orient commence bien avant que le pays ait atteint une quelconque maturité politique. Certains faits coïncident toutefois : en 1501, les navires portugais de l'expédition de Vasco de Gama débarquent à Lisbonne après avoir contourné le continent africain par le cap de Bonne-Espérance et chargé à Calicut leur première cargaison d'épices. Cette année-là marque aussi la fondation, sinon réelle, du moins symbolique, de la monarchie safavide, avec la prise de Tabriz par Shah Isma'il I<sup>er</sup>, première étape d'une longue et difficile conquête de l'autorité. Mais le territoire iranien est encore éclaté : chaque province possède une forte autonomie politique et culturelle

---

<sup>14</sup> Sur Ormuz et sa position stratégique à l'époque moderne, voir D. COUTO et R. M. LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008 dont les communications s'inscrivent dans la lignée des recherches de J. AUBIN, « Le royaume d'Ormuz au début du XVI<sup>e</sup> siècle », *Mare Luso-Indicum*, 2, 1973, p. 77- 179.

et il faut du temps au jeune souverain pour parvenir à asseoir son autorité sur les élites militaires du pays, encore sous l'influence des princes Aq Quyunlu.

A l'aube du XVI<sup>e</sup> siècle, les Européens sont engagés dans un processus d'expansion à grande échelle tandis que l'Iran initie la construction d'un Etat monarchique : ces deux dynamiques se croisent rapidement.

### *L'Iran : un enjeu stratégique dans le processus d'expansion européenne au XVI<sup>e</sup> siècle*

Très vite en effet, certains généraux portugais évaluent le potentiel du golfe Persique et tout particulièrement celui de son détroit, commandé par l'île d'Ormuz. Cette dernière est alors un caillou presque totalement stérile appartenant à une dynastie locale d'origine arabe<sup>15</sup>. Tout l'approvisionnement en eau et en vivres de ce territoire écrasé par la chaleur l'été dépend de la terre ferme, située sur la côte iranienne. Plaque tournante des échanges interasiatiques, Ormuz est cependant une interface prospère<sup>16</sup>.

Pour Afonso de Albuquerque, l'Empire portugais détient indubitablement un des éléments essentiels du maillage maritime contrôlant l'océan Indien et la clef des échanges entre les Indes et la Méditerranée<sup>17</sup>. Il y voit en outre la possibilité de détourner les marchandises destinées au commerce méditerranéen par les routes de Bassora et d'Alep pour concurrencer les Vénitiens<sup>18</sup>. Par conséquent, en 1507, Albuquerque tente une opération militaire pour imposer l'hégémonie portugaise au roi d'Ormuz. L'opération échoue une première fois en raison de divisions internes, mais une nouvelle tentative est couronnée de succès en 1515.

Dès 1514, au nom de son souverain Don Manuel I<sup>er</sup> (1495-1521), Afonso de Albuquerque devient le premier européen à envoyer une ambassade à Shah Isma'il. Ce

---

<sup>15</sup> J. AUBIN, « Les princes d'Ormuz du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècles », *JA*, 1953, p. 77-137.

<sup>16</sup> Sur la question du rôle d'Ormuz dans les échanges inter-asiatiques, voir Pierre CHAUNU, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*, Paris, P.U.F., coll. Nouvelle Clio, 26 bis, 1969, p. 196. Mais aussi Sanjay SUBRAHMANYAM, *L'Empire portugais d'Asie, 1500-1700 : histoire politique et économique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999 et Willem FLOOR, *The Persian Gulf, A Political and Economic History of Five Port Cities. 1500-1730*, Washington, Mage Publishers, 2006.

<sup>17</sup> P. CHAUNU, *Conquête et exploitation*, *op. cit.*, p. 196.

<sup>18</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée*, *op. cit.*, t. I, p. 495.

dernier considère l'arrivée des Portugais dans le golfe Persique comme une aubaine et les deux parties nouent des relations facilitées par leur intérêt naturel dans la lutte contre l'Empire ottoman et les Mamlouks d'Égypte<sup>19</sup>.

La montée en puissance ottomane met rapidement un terme aux velléités des nouveaux interlocuteurs de contrôler le golfe Persique et la mer d'Oman. En 1514, le sultan Sélim I<sup>er</sup> (1512-1520) remporte une immense victoire sur son rival Isma'il I<sup>er</sup> à Tchaldiran, mettant ainsi pour longtemps un frein à l'expansion safavide. L'année suivante, il s'empare de la Syrie puis met fin au califat mamlouk en 1516. L'Égypte et ses circuits d'échanges traditionnels *via* la mer Rouge passent alors sous son contrôle, ce qui lui offre l'exclusivité sur la route « la plus courte » entre l'Asie et l'Europe<sup>20</sup>.

D'autre part, la prise définitive d'Ormuz par les Portugais en 1515, scellée par la construction d'une forteresse, provoque le mécontentement du souverain safavide en dépit des tentatives de l'ambassadeur Fernão Gomes de Lemos pour le convaincre de la nécessité du maintien de leur alliance contre les Ottomans<sup>21</sup>.

La négociation d'accords diplomatiques et commerciaux entre François I<sup>er</sup> et Soliman le Magnifique<sup>22</sup> en 1535, rend pérenne la voie méditerranéenne, en dépit des efforts des Portugais pour détourner l'intégralité du trafic vers la voie océanique. La signature des capitulations permet aux Français de se rendre dorénavant dans les ports du Levant et d'y bénéficier d'un statut privilégié grâce aux représentants dont ils disposent dans chaque Échelle du Levant : à Smyrne, à Tripoli, à Damas, à Alexandrette, au Caire, à Damette, à Alexandrie et même à Constantinople, où un ambassadeur ordinaire est entretenu par le roi<sup>23</sup>. Avec celui de Venise, le pavillon français est le seul à pouvoir naviguer dans ces régions.

Français et Vénitiens ont ainsi accès, par l'intermédiaire des négociants turcs, arabes et grecs, à toutes les marchandises provenant d'Arabie, d'Éthiopie ou des Indes : cuirs, cotons filés, toiles, gommés d'Arabie pour les teintures, mais aussi textiles, soies et laines. Les Français sont présents de Smyrne à Alep.

<sup>19</sup> W. FLOOR, *The Persian Gulf*, op. cit., p. 99.

<sup>20</sup> J.-B. TAVERNIER, *Les Six Voyages de J.B. Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir*, Paris, Gervais Clouzier, 1676, t. I, p. 5.

<sup>21</sup> W. FLOOR, *The Persian Gulf*, op. cit., p. 104.

<sup>22</sup> Sur les capitulations franco-ottomanes, voir Géraud POUMARÈDE, « Négociier près la Sublime Porte : jalons pour une nouvelle histoire des capitulations franco-ottomanes », in L. BÉLY, *L'Invention de la diplomatie*, Paris, 1998, p. 71-85.

<sup>23</sup> Voir à ce sujet les travaux toujours utiles de Paul MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1896.

Les Portugais ramènent, quant à eux, du poivre et des épices par la route des Indes<sup>24</sup>. Pour atteindre cet or noir du XVI<sup>e</sup> siècle que constitue le poivre, il faut traverser deux océans : Atlantique d'abord, puis Indien. Le dépassement du cap de Bonne-Espérance, accompli pour la première fois en 1488 par le navigateur Bartholomeo Dias, offre pour longtemps aux Portugais la suprématie dans ce commerce.

Certaines puissances européennes tentent alors d'ouvrir une nouvelle voie et de contourner la Méditerranée par le Nord. C'est aussi le projet des investisseurs de la compagnie *Merchants Adventurers* créée à Londres en 1552, dont le but est la Chine à l'Europe<sup>25</sup>.

En 1553, après avoir essuyer une tempête, un des capitaines de l'expédition nommé Richard Chancellor débarque par hasard dans la baie de Saint-Nicolas sur les rives de la mer Blanche. Découvrant les possibilités commerciales offertes par cette région, il part à Moscou rencontrer le tsar Ivan IV (1547-1584) et obtient de lui des privilèges commerciaux. De retour à Londres, il présente son projet aux membres de la Compagnie. Un nouvel explorateur spécialiste du commerce du Levant, Anthony Jenkinson<sup>26</sup>, est dépêché sur place pour évaluer les potentialités de cette nouvelle voie. Parti en 1557, il se rend d'abord à Moscou, puis en Tartarie et en Iran, avant de gagner Bukhara. Constatant que la route est coupée en raison des troubles qui agitent la région, il rebrousse chemin mais expose néanmoins la possibilité de créer une ligne commerciale entre l'Angleterre et la Moscovie débouchant sur la mer Caspienne et les marches de l'Azerbaïdjan à son retour à Londres en 1559. Le marché (*bazar*) de Tabriz, ainsi que celui de Qazvin, capitale de la monarchie safavide (*dar al-saltanat*), sont en effet largement approvisionnés en toutes sortes de marchandises provenant des Indes, voire de Chine, comme la porcelaine.

Dès 1561, Jenkinson repart en direction de Tabriz, muni d'une lettre de la reine Elisabeth I<sup>re</sup> à l'intention de son homologue iranien, Shah Tahmasb (1524-1576)<sup>27</sup>. Mais le souverain safavide entre alors dans une nouvelle phase de « repentance » et soutient ne pas avoir besoin de l'aide des Infidèles. Toutefois, peu avant le départ de Jenkinson, le shah

---

<sup>24</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée, op. cit.*, t. I, « Le commerce du poivre », p. 493-516.

<sup>25</sup> R. W. FERRIER, « The Terms and Conditions under which English Trade was Transacted with Safavid Persia », *BSOAS*, 49, 1986, p. 48-66.

<sup>26</sup> Avant de se lancer dans l'association des *Merchants Adventurers*, Jenkinson avait obtenu des privilèges dans le Levant entre 1553 et 1554. Pour ce projet, il passe par la Russie, la Volga et la Caspienne. Voir E.D MORGAN, C.H COOTE, *Early voyages and travels to Russia and Persia by A Jenkinson and other Englishmen*, Londres, Hakluyt Society, 1886, 2 vol.

<sup>27</sup> La lettre d'Elisabeth I<sup>re</sup> est transcrite dans E.D MORGAN, C.H COOTE, *Early voyages, op. cit.*, t. I, p. 112-114.

change d'avis et lui offre une robe d'honneur, le 20 mars 1563, autorisant ainsi les Anglais à venir dans ses États pour y mener leurs affaires. Ces derniers lancent alors en 1555 la *Muscovy Company* et assurent la liaison durant quelques années mais l'expérience est de courte durée<sup>28</sup>.

En effet, la signature de trente-cinq capitulations avec le sultan ottoman en juin 1580, malgré l'opposition véhémente de l'ambassadeur français et du *baile* vénitien, permet aux bateaux anglais de naviguer sous leur propre pavillon et de disposer de tarifs douaniers avantageux<sup>29</sup>. Dès que l'Angleterre retrouve des conditions favorables dans l'Empire ottoman, elle fonde la *Levant Company* en 1581. La *Muscovy Company*, quant à elle, poursuit ses activités en Moscovie, sans toutefois envoyer ses navires jusqu'en Iran<sup>30</sup>.

La tentative anglaise montre la possibilité d'ouvrir une voie alternative vers l'Asie, qui sera reprise au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais les difficultés rencontrées à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par la monarchie safavide entraînent un fort ralentissement de son activité commerciale et empêchent l'établissement de tout lien diplomatique.

### *La soie : un monopole d'État au service du pouvoir*

Il faut attendre la toute fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le règne de Shah 'Abbas pour voir les rapports entre l'Iran et les pays européens devenir plus réguliers et permettre le suivi de relations diplomatiques<sup>31</sup>.

Shah 'Abbas comprend très tôt la nécessité de désenclaver son pays. En guerre permanente contre l'Empire ottoman durant près de deux décennies, il a besoin de se ménager des alliés. Il lui faut en outre trouver de nouveaux partenaires diplomatiques et commerciaux.

---

<sup>28</sup> Une nouvelle mission anglaise dirigée par J. Bannister, J. Duckett et L. Chapman aboutit au renouvellement de ces privilèges en 1570. La copie des « Priviledges granted by Shah Tahmasb to the merchants » est conservée dans les *State Papers*, voir E.D. MORGAN, C.H COOTE, *Early voyages...*, *op.cit.*, t. II, p. 426.

<sup>29</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée*, *op. cit.*, t. I, p. 563.

<sup>30</sup> *Ibid.*, t. I, p. 178. Voir OLEARIUS, *L'Ambassade*, *op. cit.*, t. II, p. 76-77. Malgré les avatars, les attaques des groupes de Cosaques le long de la Volga ; l'activité des batelleries, des bêtes de sommes, des traîneaux l'hiver venu, ne cessent d'animer la grande route. Le passage est maintenu.

<sup>31</sup> Sur les missions envoyées par Shah 'Abbas aux souverains européens, voir Khanbaba BAYANI, *Les Relations de l'Iran*, *op. cit.*, et aussi Lucien BOUVAT, « Essai sur les rapports de la Perse avec l'Europe de l'Antiquité au commencement du XX<sup>e</sup> siècle », *RMM*, 46, 1921, p. 23-101.

Il les cherche dans un premier temps aux portes de son État, dans le golfe Persique, où les Portugais, installés à Ormuz depuis près d'un siècle, mènent un commerce florissant<sup>32</sup>.

Shah 'Abbas éprouve toutefois la difficulté de négocier avec les membres de l'*Estado da Índia*, les Portugais agissant souvent indépendamment de leur souverain légitime, Philippe III d'Espagne (1598-1621)<sup>33</sup>. Les ambassadeurs safavides et castillans vont et viennent entre Ispahan, Goa et Valladolid et multiplient les rencontres sans qu'il en ressorte rien de concret. En 1602, Husayn 'Ali Beg Bayat séjourne plusieurs mois à Valladolid, cherchant à mobiliser Philippe III pour une campagne conjointe contre l'Empire ottoman mais aussi à l'engager dans une relation commerciale plus suivie avec le shah. En 1609, Dengis Beg Rumlu, Robert Sherley et Antonio de Gouvea vont ensemble en Espagne. En 1614, c'est au tour du Castillan Don Garcia de Silva y Figueroa de se rendre en Iran pour négocier au nom de son maître. Mais aucun d'eux ne parvient à mettre d'accord les deux souverains.

D'un côté, Shah 'Abbas encourage l'installation des Européens sur son territoire. Il entend les attirer à l'intérieur du pays et non seulement sur les côtes. Il souhaite aussi développer des relations politiques avec les puissances européennes et devenir un partenaire à part entière dans la diplomatie internationale. C'est l'ambition affichée de la tournée européenne de Husayn 'Ali Beg Bayat, censée le représenter auprès de huit puissances européennes. C'est encore la perspective des ambassades successives de Robert Sherley, en 1608-1611 et en 1615-1617.

De son côté, Philippe III souhaite surtout préserver l'intégrité des possessions portugaises dans le golfe Persique. Les ambassades qu'il envoie à son homologue safavide vont en ce sens mais se heurtent à la volonté de ce dernier d'affirmer son autorité aux confins du royaume. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, il confie à Allah Verdi Khan, gouverneur (*khan*) du Fars, la délicate mission de reprendre le contrôle de la côte du golfe Persique, sans s'attaquer toutefois directement à Ormuz afin de ne pas provoquer une rupture définitive avec les Ibériques. Allah Verdi Khan s'empare de Bahreïn et du royaume de Lar en 1602.

Si Shah 'Abbas laisse la responsabilité de cette action à son général, les Portugais ne sont pas dupes. Protestant vigoureusement contre la politique du shah, ils multiplient les vexations à l'encontre de ses sujets, comme une majoration de 60 % du prix d'achat des

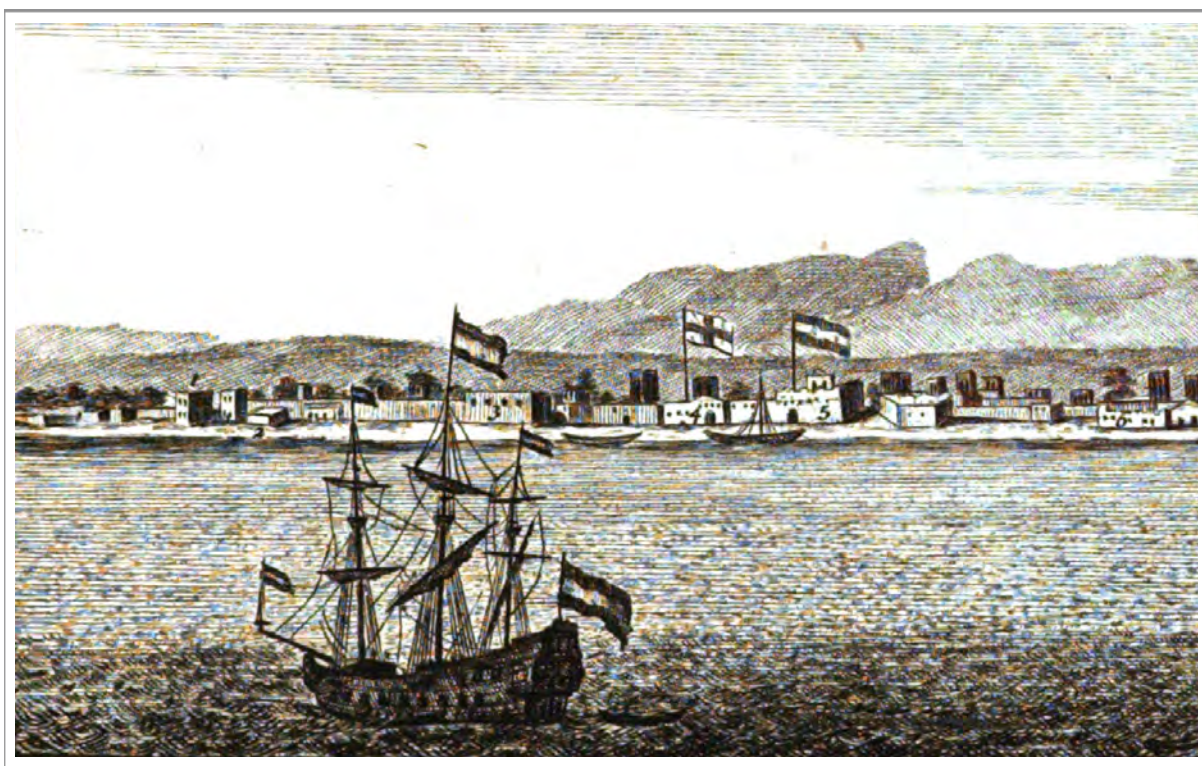
---

<sup>32</sup> J. AUBIN, « Le Royaume d'Ormuz », art. cit., p. 168. Voir aussi : W. FLOOR, *The Persian Gulf*, op. cit., p. 59 pour une description détaillée de toutes les marchandises vendues à Ormuz.

<sup>33</sup> Le 4 août 1578, la bataille d'Alcazar Québir (Maroc) ouvre la succession du Portugal suite à la mort sans héritier du roi Sébastien (1557-1578). Son oncle, le cardinal Henri, lui succède deux ans avant de trépasser puis vient Philippe II (1556-1598). Il respecte l'autonomie de la Couronne de Portugal, son administration et ses conseils, F. BRAUDEL, *La Méditerranée*, op. cit., t. II, p. 462-467.

marchandises. Ils se saisissent également de chevaux persans, réputés pour leur qualité, en les payant en dessous de leur valeur. Les ballots de marchandises destinés au shah sont également ouverts par les autorités tandis que les présents diplomatiques envoyés par l'empereur moghol sont soudain soumis à des taxes. Enfin, des esclaves sont confisqués<sup>34</sup>.

En réponse, le shah resserre l'étau autour du protectorat portugais. L'île de Qeshm, située face à Ormuz, est annexée en 1608 puis celle de Bandel de Camorão en 1614. Un port safavide répondant au nom de « port de 'Abbas » (Bandar 'Abbas) est installé sur la côte, face à Ormuz, afin de marquer spatialement la volonté iranienne de ne pas céder un pouce de terrain.



**Le Port de Bandar 'Abbas au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Gravure d'après un dessin de Corneille Le Bruyn, dans les *Voyages de Corneille le Bruyn par la Moscovie et la Perse*, 1718.**

Le but du souverain est atteint : les puissances européennes, dont l'Angleterre, sentent le vent du changement dans cette région et décident dès 1616 d'accoster à Bandar 'Abbas<sup>35</sup>.

<sup>34</sup> W. FLOOR, *The Persian Gulf*, op. cit., p. 212.

<sup>35</sup> Edward Connock débarque en Iran début 1617 avec un chargement, Pietro della VALLE, *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain*, Paris, Gervais Clouzier, 1662, t. II, p. 169 : « Cet homme proposa au roi de Perse, au nom de son roi, et de leur société de marchands qui négocient aux Indes, de faire aborder tous les ans en Perse des vaisseaux pour trafiquer et surtout pour enlever sur les ports du golfe persique quantité de soie ». Le père portugais « qui veille sur les intérêts d'Espagne, alla aussitôt trouver le roi pour le supplier de ne point recevoir les Anglais en ses États », *ibid.*, p. 383.



Ensemble, Safavides et Anglais projettent d'évincer les Portugais du détroit. Leur collaboration est essentielle puisque les hommes d'Imam Quli Khan, nouveau gouverneur du Fars depuis 1613 et général en chef des opérations, ne possèdent pas de flotte. La Compagnie anglaise des Indes, l'*East India Company*, met ses navires à leur disposition. Ormuz est conquise en 1622<sup>36</sup>.

En dépit des promesses faites aux Anglais, l'île est définitivement fermée au commerce. Tout le trafic est transféré sur la terre ferme, à Bandar 'Abbas, où les autorités safavides contrôlent les entrées et les sorties des navires. Ce port devient ainsi au fil des années le « port de toute la Perse et peut-être de toute l'Asie où il se fait le plus grand commerce »<sup>37</sup>. Dans son *Dictionnaire universel du commerce*, Savary des Bruslons énumère ainsi les marchandises qu'on y trouve :

« Les marchandises [...] consistent en plusieurs étoffes d'or et d'argent, en velours, en taffetas, en porcelaines, en plumes, en maroquin, en laines, en brocards, en riches tapis de Perse, de Caracon [= Khorassan] et de Dias ; en camelots de Turquie et d'autres plus simples d'Arabie ; en drogues médicinales, en sang de dragon, en manne, en mirrhe, en encens, en raisins secs, en dattes, en chevaux de Barcun ; mais particulièrement en soies crues, qu'ils ont le plus grand Commerce qui se fasse en Perse »<sup>38</sup>.

Les Provinces-Unies, libérées du joug de l'Espagne, s'engouffrent à leur tour dans les couloirs maritimes de l'océan Indien<sup>39</sup>. En vingt ans, grâce à la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* (VOC), compagnie commerciale créée en 1602, ils rattrapent les Ibériques en prestige, en puissance et en volume d'exportation<sup>40</sup>. L'Iran fait partie de leur stratégie d'implantation. À Tabriz, à Kerman, à Ispahan, à Bandar 'Abbas, les comptoirs anglais et hollandais se multiplient, permettant au shah de nouer des contacts avec le roi d'Angleterre ou le Conseil des Dix-Sept. Il s'habitue ainsi à traiter avec les agents des Compagnies

---

<sup>36</sup> Sur les conséquences de la chute d'Ormuz et son importance économique, voir : Niels STEENGAARDS, *Carracks, Caravans and Companies: the structural crisis in the European-Asian trade in the early 17<sup>th</sup> Century*, Copenhagen, Scandinavian Institute of Asian Studies, Monograph Series, 17, 1973.

<sup>37</sup> Jacques SAVARY DES BRUSLONS, *Dictionnaire universel de commerce*, 1723, t. I, p. 1099-1100.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée, op. cit.*, t. I, p. 208. Les Provinces-Unies arrivent sur le tard dans l'océan Indien. Lorsque Lisbonne leur est fermée en 1580, les Hollandais se lancent sur la route des épices et y supplantent les Ibériques. Cornélius Houtmann dépasse le cap de Bonne-Espérance en 1596 à l'aller et en 1598 au retour.

<sup>40</sup> Les archives de la VOC ont été abondamment étudiées dans le cadre d'une histoire économique de l'Iran safavide, par Rudi MATTHEE, *The Politics of Trade in Safavid Iran. Silk for silver, 1600-1730*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999 et Willem FLOOR, *The Economy of Safavid Persia*, Wiesbaden, Reichert, 2000 ; *Id.*, « The Dutch and the Persian Silk Trade », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B. Tauris, 1996, p. 323-368.

commerciales et envoie ses propres sujets, généralement des Arméniens, en Europe. Un jeu diplomatique se met en place, basé sur les critères de la diplomatie moderne.

Shah 'Abbas tient à privilégier la voie océanique mais les résultats de cette politique sont limités car le gros des exportations continue de circuler jusqu'en Europe par la route d'Alep, à travers l'Empire ottoman, en dépit de la volonté du shah de voir sa fréquentation chuter<sup>41</sup>. En détournant le commerce de son pays vers le golfe Persique et les intermédiaires européens, Shah 'Abbas souhaite priver son adversaire musulman de la manne financière qui en résulte à travers les revenus fiscaux<sup>42</sup>.

C'est pourquoi, durant les deux dernières décennies de son règne, Shah 'Abbas multiplie les appels vers toutes les puissances européennes, y compris celles qui sont les alliées traditionnelles de l'Empire ottoman : la France et Venise.

Venise toutefois est trop profondément ancrée dans sa stratégie méditerranéenne pour envisager sérieusement une alliance avec les Safavides. La France se tient également à l'écart du cortège safavide et de l'enthousiasme pontifical pour « la croisade » contre le Turc au côté de l'allié safavide. Malgré la conclusion de la paix de Vervins avec l'Espagne en 1598, Henri IV se montre prudent. Il ne souhaite pas se priver de l'alliance du Grand Seigneur, dont dépend l'équilibre européen. De même, l'économie du pays profite davantage de la reprise du commerce du Levant que d'un hypothétique « monopole » de la soie avec l'Iran pour le trafic de laquelle les négociants en reviennent au chemin de la Méditerranée et de ses rivages orientaux.

Or la soie (*abrisham*) est justement la marchandise principale de l'Iran<sup>43</sup>. Dans le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, Shah 'Abbas en fait une production d'État, encouragée et soutenue par une politique d'exportation active. Les régions les plus productives se situent en

---

<sup>41</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée*, op. cit., t. I, p. 498, voir aussi p. 512. La route d'Alep connaît une reprise de son activité commerciale vers 1590, grâce à la fin de la guerre ottomano-safavide mais aussi grâce à la piraterie sévissant dans l'océan Indien. Il n'est pas certain que l'État safavide ait favorisé la circulation des marchandises par les voies traditionnelles. Celles-ci se sont maintenues grâce à leur propre dynamisme économique plutôt que par volonté politique. L'une d'elle rejoint l'Empire ottoman par Alep et Bagdad. Sa fréquentation au XVII<sup>e</sup> siècle est importante. Néanmoins, des affrontements entre Ottomans et Safavides ont déjà entraîné un ralentissement très net du trafic entre 1512 et 1555. L'Empire ottoman n'en a pas ressenti les effets immédiats, mais le XVII<sup>e</sup> siècle apparaît comme une période de perturbation. En 1624, Shah 'Abbas s'empare de Bagdad pour installer son autorité sur les voies commerciales de l'Iraq.

<sup>42</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 170. L'auteur souligne « la passion qu'il [= Shah 'Abbas] a de faire transporter les soies sur une autre route que celle de Turquie ». En 1626, Shah 'Abbas exprime très nettement sa volonté de ruiner l'ennemi : après avoir conclu un accord avec l'émissaire anglais concernant le commerce de la soie, il affirme aux Anglais « que l'honneur et la satisfaction qu'ils en auraient seraient infinis, parce que par ce moyen ils frustreraient le Grand Seigneur des droits qu'il se fait payer par les caravanes, qui vont à Alep et ailleurs en Turquie ».

<sup>43</sup> L. LOCKHART (dir.), *The Cambridge History of Iran*, t. VI, « The Timourid and Safavid Periods », p. 478 ; MATTHEE, *The Politics of Trade in Safavid Iran*, op. cit., Préface, p. XII.

bordure de la mer Caspienne, dans la zone humide au pied de l'Alborz favorable à l'élevage du ver à soie. Le Lahijan, située près du Gilan, offre un produit de la plus belle qualité mais d'autres centres existent dans le Shirvan, le Khorassan et, dans une moindre mesure, en Géorgie. Toutes ces régions produisent entre vingt et vingt-deux mille balles de soie par an, soit mille huit cents à deux mille tonnes<sup>44</sup>. Les soies sont ensuite travaillées à Yazd, Kashan et Ispahan, où des artisans spécialisés, tisserands, teinturiers et peintres, s'activent dans les *karkhane*, les ateliers royaux. Le travail du textile requiert une maîtrise technique élevée. On y fabrique des camelots, des étamines, des droguets, ornés de motifs floraux, mais aussi des brocards d'or, dont Chardin souligne qu'« il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde »<sup>45</sup>.

Une partie de la production est utilisée sur place. Environ mille balles de soie servent tous les ans à la confection des vestes, des ceintures et des turbans de l'élite safavide. Le reste est exporté en suivant les routes maritimes ou terrestres. Comme le souligne Olearius, dès le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, « une très grande quantité [part] en Europe, par la voye des Indes »<sup>46</sup>. La soie est vendue, ou échangée, contre de l'étain, du cuivre, du drap d'Angleterre, de Hollande, de Berry et de Saux<sup>47</sup>. Selon Chardin, les Hollandais en rapportent entre cinq à six mille livres en Europe par la voie océanique. Toutefois, il ne faut pas sous-estimer l'importance des routes terrestres au XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, une part de la production prend la direction de la Moscovie, en passant par le Shirvan<sup>48</sup>. La ville de Shamakhi devient un important centre du commerce. Les tissus sont fabriqués sur place par les populations arméniennes et géorgiennes<sup>49</sup>. Les femmes et les enfants filent la soie et le coton et les préparent pour les ouvriers du textile qui tiennent boutique dans un grand marché (*bazar*) au nord de la ville. Deux magasins sont réservés aux marchands forains : l'un pour les Moscovites, qui apportent en échange de l'étain, du cuir, du cuivre, des fourrures ; l'autre pour les Lezgis, populations locales du Daghestan, qui amènent des esclaves, filles et garçons, ainsi que des chevaux. Les juifs de Tabarsaran fournissent, quant à eux, des tapis de laine

---

<sup>44</sup> La production annuelle de soie en Iran au XVII<sup>e</sup> siècle est difficile à estimer malgré les rapports fournis par les observateurs européens. Sur cette question, voir R. MATTHEE, *The Politics of Trade in Safavid Iran*, op. cit., p. 40-41.

<sup>45</sup> CHARDIN, *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, J.L. de Lorme, 1711, t. IV, p. 262.

<sup>46</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 580.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. I, p. 580-581.

<sup>48</sup> Sur les différents traités commerciaux et diplomatiques conclus entre l'Iran et la Moscovie au XVII<sup>e</sup> siècle, voir R. MATTHEE, « Anti-ottoman Politics and Transit Rights The Seventeenth-Century Trade in Silk Between Safavid Iran and Muscovy », *CMRS*, 35, 4, 1994, p. 739-762.

<sup>49</sup> *Ibid.*, t. I, p. 406.

somptueux « dont l'on n'apporte en Europe que le rebut ». Les étoffes de soie et de coton, ainsi que « les brocards d'or et d'argent, comme les arcs, les flèches, les cimenterres s'y vendent à un prix fort raisonnable »<sup>50</sup>. Les Moscovites et les Polonais importent de la soie par la route de Tabriz, Lwow et Dantzig<sup>51</sup>.

Mais la voie la plus usitée est celle traversant l'Empire ottoman par les caravanes de Smyrne, d'Alep et de Bagdad. La soie constitue la marchandise de prédilection du commerce du Levant : « tous les Européens qui ont commerce en Turquie, n'en rapportent rien de plus précieux que les soyes de Perse qu'ils achètent des Arméniens »<sup>52</sup>. Les marchands français sont alors les premiers importateurs de la soie persane, « ce qui leur réussit si avantageusement, qu'en peu d'années ils attirèrent à Marseille presque tout le négoce des soies de toute l'Europe, ayant tellement affaibli celui de Venise qu'au lieu de vingt grands navires qu'ils mandaient tous les ans en Syrie, ils n'en envoyaient pas six, et au contraire, comme l'on ne voyait venir à Marseille par le passé en tout un an plus haut de 100 à 200 balles de soie, on en tira depuis, arrivées sur un seul vaisseau, 1 000 ou 1 200 balles »<sup>53</sup>. Ils négocient encore des toiles, des cotons filés, de la rhubarbe, de l'opium et d'autres drogues, du musc, du camelot... Smyrne devient le principal débouché de l'Asie mineure et de l'Iran<sup>54</sup>. Les caravanes « de Perse » arrivent dès le mois de janvier par la route de Kashan, Qom, Téhéran, Qazvin, Tabriz, Érévan, Kars, Erzerum, Tokat, Angora, Karahissar. Le trajet dure en moyenne sept mois. Les caravanes se forment toutes à Ispahan et prennent ensuite différentes directions.

Les Arméniens de la Nouvelle Julfa, ou ceux de Tabriz et d'Érévan, s'occupent de l'essentiel du transport et du commerce, et assurent la liaison terrestre entre Ispahan et les grands centres de marché levantins<sup>55</sup>. Comme le souligne Tournefort, « non seulement ils sont les maîtres du commerce du Levant, mais ils ont beaucoup de part à celui des plus grandes villes d'Europe. On les voit venir du fond de la Perse jusqu'à Livourne »<sup>56</sup>. Cette cité

---

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> F. BRAUDEL, *La Méditerranée, op. cit.*, t. I, p. 515.

<sup>52</sup> CHARDIN, *op. cit.*, t. IV, p. 270.

<sup>53</sup> Mémoires au roi, 14 juillet 1623, *cit. in* P. MASSON, *Histoire du commerce, op. cit.*, « Introduction », XXXII.

<sup>54</sup> *Ibid.* p. 419.

<sup>55</sup> Pour un bilan des études concernant le commerce des Arméniens de la Nouvelle Julfa au XVII<sup>e</sup> siècle, voir l'ouvrage collectif dirigé par S. CHAUDHURY, K. KÉVONIAN, *Les Arméniens dans le commerce asiatique au début de l'ère moderne*, Paris, Éditions de la MSH, 2008.

<sup>56</sup> Pitton de TOURNEFORT, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy, contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs isles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie mineure*, Paris, Imprimerie Royale, 1717, t. I, p. 158-159.

s'affirme comme le principal entrepôt des soies en Méditerranée car les Marseillais, inquiets de l'arrivée des Arméniens, leur ont interdit de s'implanter dans leur port<sup>57</sup>.

Ces agents de liaison arméniens sont réputés pour être non seulement économes mais aussi honnêtes et inépuisables au labeur. Ils développent peu à peu un réseau qui s'étend à travers le monde, jusqu'aux confins de l'Asie, au Népal et au Boutan. Ils sont également tolérés par le pouvoir ottoman qui tente toujours, par ailleurs, d'agir comme un verrou diplomatique entre l'Iran et l'Europe, empêchant systématiquement l'établissement de relations directes entre ces deux parties du monde.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, les ambassadeurs européens ou safavides sont donc obligés de contourner l'Empire ottoman plutôt que de le traverser. Toutefois, les Français n'abandonnent pas complètement l'idée de négocier avec l'État safavide *via* l'Empire ottoman<sup>58</sup>. La tentative de Louis Deshayes de Courmenin, ambassadeur de Louis XIII auprès de Shah 'Abbas, est en ce sens révélatrice du problème auquel tous sont confrontés<sup>59</sup>.

Ayant reçu des instructions du roi et de Richelieu en 1626, le gentilhomme doit se rendre à Ispahan pour tenter de nouer des relations diplomatiques et commerciales avec le souverain safavide, l'établissement des marchands français à Ispahan et à Alep étant une des visées principales de la mission. Ces missives suggèrent pour ce faire deux hypothèses :

« L'une, l'établissement de la Compagnie en Ispahan qui d'elle-même mène le négoce ; l'autre, de traiter avec le roi de Perse de faire conduire en Alep toutes les marchandises appartenant à ses sujets pour par ses facteurs être délivrées aux Français et non aux autres [...] Celle qui serait la plus désirée serait l'établissement des marchands en Perse ; mais comme ce sera difficile de la faire agréer, le Sophi faisant lui-même le trafic ordinaire, dont il tire un grand gain, il faudra s'attacher au second parti ».

Alep est donc choisie pour l'installation des marchands français afin de ménager une voie de circulation commode entre les deux pays. Les instructions concluent que le succès de l'ambassade doit aboutir à trois résultats : « L'un, que les Vénitiens, Anglais et Hollandais seront contraints de passer par les mains des Français et acheter d'eux les soies et autres

---

<sup>57</sup> C. D. TÉKÉIAN, « Marseille, la Provence et les Arméniens », *Mémoires et comptes rendus de l'Institut historique de Provence*, Marseille, 1929, p. 5-65

<sup>58</sup> Sur le développement de cette idée, voir Pierre BENOIST, « Le père Joseph, l'Empire ottoman et la Méditerranée au début du XVII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers de la Méditerranée*, 71, 2005 (revue en ligne).

<sup>59</sup> Louis DESHAYES DE COURMENIN, *Journal du second voyage du sieur des Hayes fait en Levant par le commandement de sa Majesté Très Chrestienne en l'an 1626*, B.N.F., fonds Moreau, 841, fol. 69-90. (Journal du voyage de 1626, raconte le trajet de Dijon à Constantinople) ainsi que sa version imprimée, *Voyage de Levant fait par le commandement du Roy en l'année 1621*, Paris, 1624. Voir l'étude de Gérard TONGAS, *L'Ambassadeur Louis Deshayes de Courmenin*, Thèse pour le diplôme de l'École pratique des Hautes Études, Section des Sciences historiques et philologiques, Paris, Lavergne, 1937.

denrées, qu'ils ne pourront plus utilement débiter ailleurs »<sup>60</sup>, soit l'extension de la prééminence française en Iran. D'autre part, « les sujets de Sa Majesté tireront un grand profit de ce négoce »<sup>61</sup>, puisque les instructions insistent sur la nécessité d'obtenir en parallèle le monopole de la soie safavide. Enfin, elles soulignent que « les corsaires ne seront plus à craindre, parce que les marchands, venant de Perse aux Echelles, par caravanes réglées, les temps de leur enlèvement en celles-ci des marchandises, les vaisseaux iront de conserve pour les charges, en si grand nombre que les corsaires ne les pourront plus attaquer »<sup>62</sup>. Ainsi se trouvent réglés, en trois temps, les problèmes du commerce levantin et de la piraterie.

Pour ce faire, le roi de France propose sa médiation entre les deux souverains musulmans et souhaite « comme ami des deux, s'entremettre de leurs différends »<sup>63</sup>. Arrivé en juillet 1626 à Constantinople, Deshayes de Courmenin essaye de faire passer l'idée que « cette ambassade auprès du Sophi, loin de porter atteinte à l'amitié qui unissait la Turquie et la France, serait au contraire profitable à l'un comme à l'autre »<sup>64</sup>. Une telle proposition semble quelque peu naïve alors que, dans le même temps, chacun en Europe et en Iran parle de guerre conjointe contre les Turcs. Monsieur de Césy, ambassadeur de France à Constantinople, l'a sans doute bien compris, qui oppose au gentilhomme une résistance obstinée et l'empêche de présenter sa proposition au sultan. Dans une lettre datée du 4 octobre 1626, il rappelle, non sans humeur, « que ces années dernières, la paix étant entre les Polonais et cette Porte, le Grand-Vizir fit mettre en galère un gentilhomme de qualité, parent du duc de Sbavasky, ambassadeur de Pologne, pour avoir demandé un passeport pour aller en Perse »<sup>65</sup>. Cette mise en garde doit suffire à prévenir l'ambassadeur Deshayes de Courmenin : l'inimitié entre le sultan et le shah est telle qu'elle ne permet pas d'envisager de réconciliation.

En conséquence, le roi de France renonce à son projet de grande médiation orientale, dans laquelle il dirigerait harmonieusement les affaires des puissances musulmanes et mettrait fin à plus de deux siècles de confrontation. Toute avortée qu'elle soit, cette tentative souligne que la reprise en main de la région du golfe Persique par Shah 'Abbas au début XVII<sup>e</sup> siècle, et la mise en place d'une politique d'ouverture vers les pays européens, ont, en quelques années, transformé les rapports entre les Européens et les Safavides.

---

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>65</sup> Lettre de Césy à Herbault, *cit. in.* : Gérard TONGAS, *L'Ambassadeur Louis Deshayes de Courmenin, op. cit.*, p. 69-70.

Deux phénomènes entrent donc en corrélation au XVII<sup>e</sup> siècle. L'Iran safavide s'impose comme un partenaire diplomatique et commercial au moment où, en Europe, se développe une mobilité accrue. Pourtant, ce double phénomène s'appuie sur un discours très ancien : celui de la croisade.

### *Le shah d'Iran : un allié providentiel contre le Grand Seigneur ?*

Comme l'a bien montré Géraud Poumarède, l'idée de croisade ne cesse d'alimenter le discours diplomatique moderne, alors que se développe en Europe une véritable culture de l'antagonisme contre l'Empire ottoman<sup>66</sup>. De fait, l'Europe vit alors dans la menace permanente de l'avancée des Turcs<sup>67</sup>. Après les défaites de Kosovo, en 1389, et de Nicopolis, en 1396, la crise atteint son paroxysme avec la prise de Constantinople par les troupes de Mehmet II (1451-1481) en 1453. La lutte contre le Turc devient le préalable logique à toute entreprise de rapprochement diplomatique entre les puissances européennes et participe d'un discours d'union entre les princes chrétiens.

C'est dans ce contexte que se conçoit l'idée d'une alliance entre les ennemis des Ottomans. Le projet est lancé dix ans à peine après la chute de Constantinople, lorsque la menace turque se précise sur l'Empire de Trébizonde, dernier bastion de la présence grecque en mer Noire.

Le souverain turkmène Uzun Hasan (1453-1478), chef de la Confédération des Aq Quyunlu (« Moutons Blancs »), est marié à Théodora, une princesse de la famille Comnène<sup>68</sup>. Celle-ci est, entre autre, alliée à la grande famille vénitienne des Zeno. L'occasion semble donc idéale pour tenter de nouer une alliance politique et militaire : le neveu par alliance de la

---

<sup>66</sup> Géraud POUMARÈDE, « L'Europe de la Renaissance et l'Empire ottoman de la chute de Constantinople à la bataille de Lépante : aspects culturels et politiques », in L. BÉLY (dir.), *La Renaissance, Actes du colloque de 2002*, Paris, PUF, 2003, p. 47-95 ; voir aussi, *id.*, *Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 2004.

<sup>67</sup> Sur le discours projeté par cette réalité sur les mentalités européennes de la Renaissance et du XVII<sup>e</sup> siècle, voir les travaux d'Alphonse DUPRONT, *Le Mythe de croisade*, Paris, Gallimard, 1997, 4 vol. ; Jean DELUMEAU, *La Peur en Occident, XIV<sup>e</sup> siècle-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Pluriel, 2003 (1978).

<sup>68</sup> Théodora, de son nom turc Despina Khanum, est la fille de Jean IV Comnène (1429-1458). Son mariage avec le souverain du Diyar Bakr participe d'une politique d'alliance de l'Empire de Trébizonde avec les principautés turkmènes avoisinantes (Azerbaïdjan, Shirvan), en vue de préserver son intégrité territoriale vis-à-vis de l'Empire ottoman, mais aussi des groupes de *qazis* pratiquant le *djihad*, qui le prennent régulièrement pour cible, et parmi lesquels on trouve les Safavides (*Safaviyya*). Sur l'alliance d'Uzun Hasan avec la dynastie grecque de Trébizonde, V. MINORSKY, *La Perse au XV<sup>e</sup> siècle entre la Turquie et Venise*, Paris, Société des Études iraniennes et de l'Art persan, 8, Maisonneuve, 1933.

princesse Theodora, Caterino Zeno, est choisi pour cette délicate ambassade<sup>69</sup>. Les élites européennes sont séduites par cette idée : en 1473 à Rome, le cardinal Pietro Riario organise dans son palais un festin au cours duquel il fait jouer une scène représentant l'alliance d'« Ouzoun Hasan » avec le souverain byzantin ainsi que leur victoire commune sur le « Grand Turc »<sup>70</sup>. Riario se délecte visiblement par avance de la campagne projetée par la papauté, en coordination avec les Vénitiens et le souverain turkmène, contre l'Empire ottoman mais celle-ci n'aura jamais lieu<sup>71</sup>.

Dès lors, la dynamique de la croisade est reprise ponctuellement par les autorités afin d'alimenter un discours de légitimation qui vise à justifier l'alliance avec le souverain safavide. En effet, le « Grand Sophy »<sup>72</sup>, Shah Isma'il, n'est-il pas l'allié naturel des Européens en tant que descendant d'Uzun Hasan et de Despina Khanum ? Chacun sait alors que la famille safavide porte en elle du sang grec depuis le mariage de Haydar, le père d'Isma'il, avec la fille du couple royal, 'Alamshah Begum. Certes, le souverain safavide professe une doctrine musulmane ; mais elle est contraire à celle des Turcs, ce qui est déjà mieux. Les Européens observent donc avec bienveillance la croissance de la puissance safavide par-delà l'Empire ottoman, et considèrent celle-ci comme une alliée de poids dans la lutte contre le sultan.

Chacune de ses victoires, réelles ou imaginaires, est saluée en Europe comme un pas de plus vers l'anéantissement de la puissance ottomane. Dans *l'Advis de la Grande Défaite de l'Armée turquesque par le Grand Sophy, roi de Perse*<sup>73</sup>, l'auteur anonyme souligne l'impact de la « grande victoire qu'a eu le Roy de Perse contre le grand Seigneur, avec grande occision et tuerie de Turcs » le 5 mai 1588<sup>74</sup>. Outre cette nouvelle, celle de la désertion d'un général

<sup>69</sup> Caterino ZENO, *Dei Commentarii del Viaggio in Persia di M. Caterino Zeno il K. & delle guerre fatte nell' Imperio Persiano dal tempo di Ussuncassano*, Venitia, Francesco Marcolini, 1558. Cet ouvrage a été rédigé par Zeno le jeune d'après des lettres de Caterino Zeno à ses amis.

<sup>70</sup> Guy LE THIEC, « Le Turc en Italie : divertissements nobiliaires à la Renaissance », in L. BÉLY (dir.), *Turc et turqueries (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2009, p. 113-141.

<sup>71</sup> Le 12 août 1473, Uzun Hasan combat les forces ottomanes près de Bachkent. Il subit une lourde défaite qui marque la fin de son offensive contre l'Empire ottoman. À partir de cette date, Uzun Hasan se retire dans ses territoires sur lesquels il tente de consolider sa domination. Voir John E. WOODS, *The Aq Qoyunlu, Clan, Confederation, Empire*, Chicago, Bibliotheca Islamica, 1976.

<sup>72</sup> L'une des premières mentions dans un ouvrage imprimé est sans doute celle de Jean LEMAÎTRE DE BELGES dans *Le Promptuaire des conciles de l'Eglise catholique, avec les schismes et la différence d'iceulx, fait par Jehan le Maire de Belges, elegant historiographe, traicté singulier et exquis, avec L'Histoire moderne du prince Syach Ysmaïl, surnommé Sophy Arduelin, Roy de Perse et de Mede*, publiée en 1509. Il précise que « n'est pas son vray et propre nom Sophy, mais [celui] de leur secte et religion », édition consultée, 1547, p. 97.

<sup>73</sup> *Advis de la Grande Défaite de l'Armée turquesque par le Grand Sophy, roi de Perse, en laquelle est demeuré prisonnier le grand Bascia, général de l'armée, avec la prise de plusieurs villes*, Paris, Geoffroy Perichel, 1588 et 1598. Ce document est contenu à la B.N.F dans un recueil de pamphlets contre l'Empire ottoman, s'étendant de 1571, la bataille de Lépante, afin de « louer la Victoire de la Sainte Ligue », à 1623. Une chronologie des conflits entre l'Empire ottoman et les Européens jusqu'en 1573 est également insérée dans ce recueil.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 3.



ottoman renforce également le moral des Européens postés à Constantinople qui relaient ces rumeurs. L'objectif est aussi de montrer que les seigneurs turcs eux-mêmes abandonnent la cause du Grand Seigneur au profit du shah, présenté comme un souverain téméraire. Le général de l'armée ottomane « se résout avec ses plus familiers de renoncer à sa servitude, et s'accorder avec le Roy de Perse de le suivre en guerre, lequel luy a donné charge, et l'a accepté très-volontiers »<sup>75</sup>. La désertion des principaux chefs de l'armée ottomane entraîne *de facto* une diminution de ses forces. Les chiffres évoqués dans ce document sont impressionnants : douze mille hommes quitteraient ainsi le service du Grand Turc pour se placer sous les ordres du shah. La cruauté invétérée du sultan et de ses conseillers « plain de desdaint, et de despit »<sup>76</sup> est opposée à la générosité du shah, ultime refuge des déserteurs ottomans.

Le shah est systématiquement présenté comme un valeureux guerrier, à défaut d'être un pieux chrétien. Dans l'*Histoire véritable de la grande et admirable deffaitte de l'armée du Turc avec la perte de soixante mille hommes, par Simon Siech, Satrape de Suze, cousin du grand Sophi de Perse, depuis naguères Chrestien*<sup>77</sup>, l'auteur s'attarde sur le caractère héroïque du « Persan » face à la menace d'un général turc. Il « escoute paisiblement ces paroles, y répond modestement, et il dit moyennant l'assistance du ciel qu'il ne craignoit point toutes ces menaces ; qu'il avoit assez de forces pour rabattre la témérité insolente du Turc, et que s'il estoit attaqué il se deffendroit de tout son pouvoir »<sup>78</sup>. Lorsque la bataille s'engage, l'auteur insiste sur le courage des Perses, qui finissent par chasser leurs ennemis. Chez François de Chaillou, traducteur d'une *Grande et signalée bataille nouvellement donnée près de la ville d'Altem, et la prise d'un grand nombre de princes et seigneurs en icelle*<sup>79</sup>, les effectifs de la flotte safavide, basée à Altem, sont importants. Ainsi, le sultan ottoman, s'attendant à s'emparer de la ville portuaire sans difficulté, « fut bien etonné qu'en moins de deux heures [...] il vit la Mer couverte de navires et autres vaisseaux, autant et plus que les siens, qui de

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> *Histoire véritable de la grande et admirable deffaitte de l'armée du Turc avec la perte de soixante mille hommes, par Simon Siech, Satrape de Suze, consin du grand Sophi de Perse, depuis n'aguères Chrestien, Avec le diversement du siège de Malthe entrepris par le Grand Turc, et empesché par les Perses, Prins sur la coppie imprimée à Venise, & traduite d'italien en françois*, Paris, Nicolas Rousset, 1615, in 12°.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>79</sup> François de CHAILLOU (trad.), *(La) Grande et signalée bataille nouvellement donnée près de la ville d'Altem, et la prise d'un grand nombre de princes et seigneurs en icelle, ensemble la lettre du Grand Turc envoyée au roy de Perse avec l'inventaire et la description des riches et inestimables présens qui lui ont été donnés pour la rançon des prisonniers; traduit en français par le sieur de Chailloux, ci-devant Secretaire & Interprète de Messieurs les Ambassadeurs de France, près le Grand Seigneur*, Paris, Mettayer, 1633.

tous costez le vinrent entourer »<sup>80</sup>. Il ne peut esquiver la bataille au terme de laquelle il aurait perdu près de quatre-vingts vaisseaux de guerre et quinze mille soldats. Les chiffres diffusés dans ces écrits sont plus ou moins vraisemblables, selon la source dont ils tirent leur origine, mais une donnée est systématiquement reprise : l'importance des effectifs du shah et de sa capacité d'action militaire. La *Relation de la Victoire remportée par l'Armée de Perse sur les Turcs par le Sophi de Perse, avec le nombre des morts et des blessez*<sup>81</sup>, avance le chiffre de deux cent mille hommes pour l'armée ottomane, et des pertes de l'ordre de quatre mille hommes pour la garnison de la ville de Tabriz, reprise par le shah à la suite d'un assaut. Le souverain safavide est donc perçu comme un potentiel allié de poids dans la lutte contre l'ennemi ottoman, sans qu'on évoque toutefois de nouveau la possibilité d'une alliance.

C'est Shah 'Abbas lui-même qui relance l'idée d'un encerclement de l'Empire ottoman au début du XVII<sup>e</sup> siècle, toujours dans le cadre de sa politique de rapprochement avec les puissances européennes. Conscient de l'importance du christianisme en Europe<sup>82</sup>, bien qu'assez mal informé de la place véritable du pape au sein du maillage politique des États, il véhicule un discours d'alliance enjoignant les princes chrétiens de s'unir avec lui pour faire front commun contre le sultan ottoman<sup>83</sup>.

En 1602, Antonio de Gouvea traduit en termes enthousiastes la détermination du shah à lutter contre les Turcs. Il le presse d'ailleurs vivement de hâter les préparatifs de guerre, soulignant que « ce qui nous a principalement amenez vers [lui], a esté pour luy demander avec instance de la part de Sa Majesté (ce que nous sçavons avoir jà esté faict par l'empereur Rodolphe, le duc de Moscovie et autres princes chretiens) qu'elle haste l'affaire le plus promptement qu'il luy sera possible, puisque les retardemens qui sont prejudiciables à toutes sortes d'affaires, sont pernicieux en celles de la guerre »<sup>84</sup>.

---

<sup>80</sup> *Ibid*, p. 4.

<sup>81</sup> *Relation de la Victoire remportée par l'armée de Perse sur les Turcs par le Sophi de Perse, avec le nombre des morts et des blessés, et les villes qu'il a réduites sous son obéissance*, Paris, Imp. De De Bats, (s.d), in 4<sup>o</sup>.

<sup>82</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, p. 229 : « Le Roy raconta alors à ceux qui l'environnoient comment le pape estoit le chef des chrestiens et le vicaire de Jesus-Christ, ou du Messie, qu'ils nomment Isa le-Messih, et qu'ils ont en tres grande veneration ; mais il adjousta que plusieurs chrestiens n'obeissent pas au pape et qu'ils estoient fort differens entr'eux : le monde se trouvant rempli à ce qu'il disoit de soixante et douze sortes de chrestiens ; curiosité pourtout qui luy est, je croy, particuliere ».

<sup>83</sup> Voir par exemple Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, p. 330 : Shah 'Abbas explique qu'il faut que le roi d'Espagne prenne Chypre pour « recouvrer la terre sainte, avancer toujours dans le pays ennemi, se le conserver, [...] et que s'il estoit roy d'Espagne, il voudroit ou mourir ou reprendre la ville de Jérusalem ».

<sup>84</sup> Antonio de GOUVEA, *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le Roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie Mohomet et Achmet son fils*, Rouen, Loyselet, 1646, p. 124.

D'ailleurs, le sultan ottoman fait tout pour remédier au « plus grand inconvenient » qu'est pour lui la « ligue entre Votre Altesse et les Princes Chrestiens ». Le moine dresse alors un tableau éloquent de la chrétienté :

« Si V. Altesse jette la veuë sur toute la Chrestienté, elle la verra en la plus grande concorde qu'elle fut jamais, et tous les Princes avec les armes en la main, ne faisans qu'attendre que V. Altesse commence à remuer les siennes contre ce commun ennemi [...] pour en faire de mesme »<sup>85</sup>.

Le pape, d'abord, « chef spirituel de tous les chrestiens, exhortant tous les princes et Potentats à ceste entreprise », pour donner « le chastiment justement deu » au sultan, ce « tyran », ce « loup carnacier ». L'empereur Rodolphe, ensuite, « l'espée à la main », champion de la lutte, mais aussi, le roi de Pologne, le grand-duc de Moscovie, le duc de Savoie, le grand-duc de Toscane, tous réunis dans cette sainte Ligue. Enfin, le roi d'Espagne, Philippe, « dont le Turc craint plus les armes que toutes les autres du monde »<sup>86</sup>. Et l'auteur de conclure : « De sorte qu'il semble que tout le monde a les yeux sur votre Altesse, attendant qu'elle donne le signal tant désiré, pour se mettre en devoir de prendre vengeance d'un tiran si mal voulu »<sup>87</sup>.

À ce discours, Shah 'Abbas répond qu'il n'y « avoit chose au monde qu'il desirast avec plus de passion que de voir l'entiere ruine de l'Empire Ottoman, et que pour le persuader un moindre discours suffiroit [...] ». Je vous donne parole que vous ne partirez point de la Perse, que vous ne voyez executer ce pourquoy vous y estes venus, et sçachez m'en gré de ce que contre ma coustume et pour vous complaire, j'ay faict contre ce que j'estois proposé, qui est que personne ne sçeust mon dessein »<sup>88</sup>.

Dans sa ferveur, le père va jusqu'à laisser entendre que le souverain safavide serait prêt à une conversion : « Un de nous autres le loüant une fois luy dit qu'il avoit toutes les parties d'un bon Prince et Capitaine, et qu'il ne luy manquoit rien que d'estre Chrestien ». À quoi Shah 'Abbas n'apporte bien évidemment aucune réponse. Il « escouta cela avec un visage joyeux car à semblables discours il respondoit toujours en riant, et nous respondit que Dieu seul cognoissoit les cœurs »<sup>89</sup>.

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 128-129.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 134.

Le souverain safavide a en tout cas de quoi apparaître comme l'homme providentiel aux yeux des partisans de la lutte armée contre les Turcs. Et sans doute l'est-il car, en 1603, prenant acte des intentions si clairement affichées des souverains européens, il entame une guerre contre les Ottomans. N'attendant pas la réponse de ces derniers, il se met en marche au moment qui lui semble le plus opportun. Accaparé par la guerre de Hongrie pour laquelle il mobilise des forces considérables, le sultan Mehmet III (1595-1603) est de surcroît en butte, à l'intérieur de son pays, à la révolte des *spahis*. Shah 'Abbas court donc reprendre Tabriz, l'ancienne capitale safavide, puis met le siège devant la cité arménienne d'Érévan. C'est là que le retrouve Tectander, dernier membre rescapé de l'ambassade envoyée par l'empereur du Saint-Empire, pour lui remettre une lettre de son maître<sup>90</sup>. Shah 'Abbas est alors plus déterminé que jamais à poursuivre sa campagne contre les Ottomans, ainsi qu'il en fait la démonstration devant le messager :

« On amena dans le palais un prisonnier turc, couvert de chaînes et qui s'agenouilla devant Sa Majesté ; puis on remit au roi deux sabres qu'il examina l'un après l'autre. Le premier [...] me fut envoyé en cadeau quelques jours plus tard. Quand à l'autre, le roi le tira hors du fourreau, se leva, et sans que son visage trahit la moindre émotion, il coupa la tête du prisonnier qui était en suppliant devant lui. À cette vue, je ne fus pas peu effrayé et je flottais entre la crainte et l'espérance, redoutant qu'avec l'autre sabre le roi ne voulût me mettre à mort ; j'appréhendais que Sa Majesté l'Empereur n'eût fait la paix avec les Turcs ou que, dans les lettres, il ne fût question de la conclure et que pour ce motif on en voulût à ma vie. Mais le roi se rassit en souriant et s'adressant à moi, il me fit dire que c'était ainsi que les chrétiens devaient traiter les Turcs, que lui de son côté il n'en ferait pas faute »<sup>91</sup>.

Mais le champion de la lutte contre les Turcs, Rodolphe II, profite de cette diversion pour conclure la paix avec la Porte : l'intervention safavide lui a permis de négocier avec le sultan des conditions exceptionnellement favorables. Signé le 11 novembre 1606, le traité de Szitvatorok marque un tournant majeur dans les rapports entre les deux puissances : pour la première fois, l'empereur est reconnu comme l'égal du sultan et le versement du tribut annuel est supprimé<sup>92</sup>. La « ruine du Turc » est reportée à plus tard.

Si elle est clairement rejetée dans les faits, l'idée de la croisade continue toutefois d'être abondamment employée dans le discours diplomatique. D'autant que l'inattendue victoire de

<sup>90</sup> L'ambassade, menée par le gentilhomme hongrois Etienne Kakash de Zalonkemeny, comprend huit personnes. Georges van der Jabel TECTANDER, *Iter Persicum, description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakasch de Zalonkemeny, envoyé comme ambassadeur par l'empereur Rodolphe II, à la cour du grand-duc de Moscovie et à celle de Chah Abbas, roi de Perse*, Paris, E. Leroux, 1877.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 49-50.

<sup>92</sup> Robert MANTRAN, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989, p. 157-158.

Shah 'Abbas à Sufiyan en 1605 et la conclusion d'une paix avantageuse avec la Porte en 1612 renforcent sa réputation en Europe.

Quant à 'Abbas, il a compris que l'union entre les princes chrétiens est un objectif plus difficile à atteindre que celui d'une action militaire conjointe contre les Ottomans. L'afflux de délégations européennes à sa cour suffit à l'en convaincre. Arrivé à Ispahan en 1628, le père Pacifique de Provins incarne le climat de méfiance réciproque régnant entre les différentes délégations européennes<sup>93</sup>. Peu à peu, 'Abbas se forme donc aux divergences confessionnelles des Européens. Il apprend à connaître la situation de chacun des princes qui lui envoient des ambassadeurs. En 1618, s'informant auprès de Pietro della Valle de la santé du pape, il précise à l'adresse de ses compagnons que « le Pape estoit le Chef des Chrestiens, et le Vicaire de Jesus-Christ, ou du Messie, qu'ils nomment Isa le-Messih, et qu'ils ont en tres grande veneration ; mais il adjousta que plusieurs Chrestiens n'obeïssoient pas au Pape, et qu'ils estoient fort differens entr'eux : le monde se trouvant rempli à ce qu'il disoit de soixante et douze sortes de Chrestiens ; curiosité pourtant qui luy est, je croy, particuliere. Il leur debita encore les differences des religions qu'ils disent estre de l'essence de la foy, comme des jeusnes, des ceremonies et autres circonstances de quelques nations [chrétiennes] de sa dépendance, dont il estoit parfaitement instruit »<sup>94</sup>.

Shah 'Abbas finit par relativiser fortement la prééminence de la papauté en Europe ; tout comme celle de Philippe III dont les ambassadeurs ne cessent de lui vanter le zèle religieux et la volonté de faire la guerre aux Turcs. En 1619, Don Garcia de Silva Figueroa prononce d'ailleurs un discours allant en ce sens alors qu'il est sur le point de prendre congé. Voyant le shah de bonne humeur, il lui parle de ce qui est nécessaire

« touchant la guerre que l'on pourroit faire au Turc, luy representant l'occasion qu'il avoit de pouvoir recouvrer ce que son Ennemy avoit usurpé sur le Royaume de Perse, en dépoüillant Schach Thamas, son ayeul, de l'Assyrie et de la Mesopotamie, parce que le bruit qui couroit des preparatifs que l'on faisoit en Espagne, en France et en Italie, quand mesme ils ne réussiroient point, tiendroient le Turc en cervelle, et serviroient de diversion »<sup>95</sup>.

---

<sup>93</sup> Pacifique de PROVINS, *Relation de voyage de Perse, faict par R. P. Pacifique de Provins, prédicateur capucin*, Paris, N. et J. de La Coste, 1631, p. 404-405.

<sup>94</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 327.

<sup>95</sup> DON GARCIA DE SILVA Y FIGUEROA, *L'ambassade de Don Garcia de Silva Figueroa en Perse*, Paris, Louis Billaine, 1667, p. 332.

Peu convaincu de la véracité de ce discours, le souverain rétorque sèchement à l'ambassadeur espagnol que

« si les Princes Chrestiens faisoient la guerre puissamment au Turc du costé de l'Europe, luy de son côté l'attaqueroit du costé de l'Asie, avec toutes les forces de son Empire, et [...] marcheroit droit à Jerusalem, pour la leur mettre entre les mains aussitôt. Et par cette réponse generale et vulgaire il acheva cette matiere, se plaignant à l'ordinaire, de ce qu'on l'avoit laissé agir seul, sans le secourir en la guerre qu'il avait eüe contre cet Enemy commun, et mesme qu'en ce temps-là, l'Empereur avoit fait la Paix avec le Turc, y adjoustant qu'après Dieu, il estoit obligé à son espée des Victoires qu'il avoit remportées sur le Turc, en recouvrant sur luy ce qu'il avoit autrefois usurpé sur son pere [Shah Muhammad Khodabanda] »<sup>96</sup>.

Cette réplique, qui ne cache pas son mépris pour les rodomontades des princes chrétiens, et particulièrement du roi d'Espagne, doit être replacée dans le contexte du mûrissement de sa réflexion et de l'accroissement de ses connaissances sur la composition politique en Europe.

'Abbas ne rejette cependant pas totalement l'argument de la croisade car il connaît son pouvoir sur les esprits : en tant qu'outil du processus diplomatique, elle participe d'un discours permettant de justifier l'alliance entre l'Iran chiite et les pays chrétiens. Ainsi, en 1627, l'ambassadeur Sir Dodmore Cotton entame son discours en félicitant le shah « pour le succès de ses armes contre l'ennemy commun de la chrétienté, le Turc »<sup>97</sup> ; puis il passe bien vite à d'autres matières, comme l'établissement du commerce de la soie et des marchandises de Perse et l'affermissement de « l'amitié entre les deux puissants Monarques de la grand'Bretagne et de Perse ». Cette entrée en matière est reprise, dans le même ordre, par le shah qui

« luy fit une réponse fort civile [...] et luy dit premierement que le Turc étoit un peuple bas, qui ne pouvoit pas entrer en comparaison avec l'esprit et la valeur des Persans. Qu'en quinze batailles il leur avoit donné des preuves de son courage, et qu'il n'y avoit point de peuple au monde qu'il haïssoit tant qu'eux. Qu'il souhaitoit que les chrétiens fussent bien unis, parce que la grandeur des Ottomans ne se fondoit que sur les divisions qui se font tous les jours dans la chrétienté, sans lesquelles on renvoyeroit bien-tost cette canaille dans la Tartarie »<sup>98</sup>.

Puis il passe immédiatement aux autres sujets qui occupent alors les relations entre les deux pays.

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 333.

<sup>97</sup> HERBERT, *Relation, op. cit.*, p. 278.

<sup>98</sup> *Ibid.*

L'évocation de l'« ennemi commun » continue à servir de justification dans le dialogue diplomatique du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1637, lors du passage des ambassadeurs de Holstein dans un village d'Azerbaïdjan, Olearius rapporte que des « pauvres gens nous firent grande chere »<sup>99</sup> car « ils croyoient que le Roy de Perse nous avoit fait venir pour le servir en la guerre contre le Turc ; c'est pourquoy ils nous donnerent leur benediction, et souhaitoient que Dieu fit fuir leur ennemuy et le nostre devant nous jusqu'à Sampol, c'est-à-dire Constantinople ». La lutte contre le Turc renvoie à un imaginaire profondément ancré dans les mentalités, bien qu'elle ne soit plus l'élément central de la mission. En Ardabil, le gouverneur leur apprend que les Janissaires se sont mutinés et ont assassiné le Grand Seigneur, faisant prisonniers les principaux ministres de sa cour :

« Les Perses en témoignèrent leur joye par les feux d'artifice que le Gouverneur fit allumer, et par la musique qui retentissoit par toute la ville. Les Ambassadeurs en firent autant de leur costé, en faisant ouïr de leur artillerie »<sup>100</sup>.

Cette joie commune participe aussi d'une stratégie de rapprochement.

Toutefois, plus les relations avec l'Iran se normalisent et moins le recours au thème de la lutte contre le Turc apparaît comme un outil indispensable à l'ouverture du dialogue diplomatique. À la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, il finit même par susciter davantage de plaintes que d'enthousiasme de part et d'autre. Ainsi, en réponse à l'ambassade du roi de Pologne qui vient soumettre à Shah Sulayman (1666-1694) une proposition d'alliance contre la Porte, le Premier ministre (*vazir-e 'ala*) Shaykh 'Ali Khan souligne

« le Roy ne doivoit pas montrer plus d'empressement pour cette Ligue, que l'Empereur et ses Alliez en avoient fait paroître pour celle qu'il leur avoit fait proposer par ses ambassadeurs au commencement de son règne ; et que pour ce qui regardoit les avantages qu'on faisoit esperer de cette Ligue, le Roy n'en reconnoissoit pas de plus grand, que celuy de tenir la parole qu'il avoit donnée au Grand Seigneur, de vivre en paix avec luy »<sup>101</sup>.

Par cette fin de non-recevoir, le ministre rappelle que dorénavant l'intérêt de l'Iran réside dans la préservation de la paix avec l'Empire ottoman, maintenant que leurs rapports

---

<sup>99</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 413.

<sup>100</sup> *Ibid.*, t. I, p. 426.

<sup>101</sup> Le père SANSON, *Voyage ou relation de l'état présent du royaume de Perse, avec une dissertation curieuse sur les mœurs, religion & gouvernement de cet Etat*, par M. \*\*\* Sanson, enrichi de figures, Paris, Veuve Mabre Cramoisi, 1695, p. 141.

sont enfin pacifiés, plutôt que dans le déclenchement d'une nouvelle guerre à seule fin de soulager les frontières du Saint-Empire romain germanique. De même, en 1673, Shaykh 'Ali Khan rétorque à l'ambassadeur moscovite, venu lui demander de participer à une campagne russo-polonaise, « que les chrétiens avaient plusieurs fois engagé les rois de Perse à faire la guerre avec eux contre le Turc, et qu'après ils avaient fait la paix sans leur participation »<sup>102</sup>. L'imaginaire de la croisade a laissé place à d'autres considérations, plus pragmatiques, dont les Safavides ont parfaitement conscience. Les enjeux économiques posent en effet la question de la place et du rôle de l'Iran dans la région moyen-orientale.

### *L'Iran dans son contexte régional : contraintes géopolitiques et enjeux diplomatiques*

L'image d'une exception européenne a longtemps prévalu dans l'historiographie. Dans les années 1960, Jean Delumeau estimait ainsi que le XVI<sup>e</sup> siècle était le moment où « la civilisation de l'Europe a de façon décisive distancé les civilisations parallèles »<sup>103</sup>. « Au temps des premières croisades », précisait-il, « la technique et la culture des Arabes et des Chinois égalaient et dépassaient même celles des Occidentaux. En 1600, il n'en était plus ainsi ».

L'historiographie actuelle a conduit à réévaluer ce constat à l'aune d'une perception moins européocentrée. En effet, le XVI<sup>e</sup> siècle n'est pas seulement celui de la Renaissance européenne, de la découverte du Nouveau continent et de l'expansion économique mais aussi celui de l'émergence de trois grands empires musulmans : l'Empire ottoman en 1453, l'Empire safavide en 1501 et l'Empire moghol en 1507. Dans sa *Géopolitique du XVI<sup>e</sup> siècle*, Jean-Michel Sallmann souligne qu'ils constituèrent, face aux puissances européennes en pleine expansion, de « vastes empires, puissants, efficaces et modernes »<sup>104</sup>. Plus récemment, Stefen Dale a mis en évidence la dynamique impérialiste ayant présidé à leur essor entre 1435

<sup>102</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 244.

<sup>103</sup> Jean DELUMEAU, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967, p. 18.

<sup>104</sup> Jean-Michel SALLMANN, *Géopolitique du XVI<sup>e</sup> siècle (1490-1618)*, *Nouvelle histoire des relations internationales*, t. I, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2003, p. 67.



et 1526 et conduisant les dynasties ottomane, moghole et safavide à s'implanter sur de très vastes territoires, de l'Asie centrale aux Balkans<sup>105</sup>.

L'étude de l'impérialisme musulman a ainsi ouvert aux historiens des perspectives heuristiques nouvelles. Mais il faut prendre garde, là encore, à ne pas tomber dans l'excès inverse : ce formidable triptyque musulman ne serait-il pas également une illusion d'optique ? L'Iran est-il vraiment un « empire »<sup>106</sup> ? L'historien est en droit de se poser la question car l'Iran safavide apparaît comme le plus faible des trois membres constitutifs de cette triade<sup>107</sup>.

En effet, s'il semble difficile de remettre en cause le terme d'« Empire » pour décrire la situation politique et administrative de l'Inde moghole ou de la Turquie ottomane, il faut en revanche s'interroger sur son usage dans le cas de la monarchie safavide. Bien que vaste, son territoire comprend deux déserts, le Kavir et le Lut, et s'étend sur une terre montagneuse, ingrate, peu propice à l'agriculture sans un important travail d'irrigation. En outre, les provinces iraniennes ne regorgent pas, comme le Gujarat, de pierres et de métaux précieux ou de terres fertiles et abondantes comme c'est le cas de l'Égypte ou des Balkans pour l'Empire ottoman.

À l'inverse, l'unité culturelle et linguistique de la monarchie safavide semble plus forte que celles des empires ottoman et moghol. L'exception religieuse instaurée par les Safavides avec la conversion au chiisme duodécimain, perceptible seulement à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, paraît avoir encore renforcé un rapprochement identitaire<sup>108</sup>. Tant par sa structure que par son mode de fonctionnement, cette monarchie diffère donc profondément de ses voisins.

Mais qu'en est-il de son poids réel à l'époque moderne ? Quelle place peut-elle ou prétend-elle occuper parmi les puissances voisines ? Et surtout, comment parvient-elle à se maintenir politiquement et militairement face à des ennemis souvent supérieurs en nombre et possédant une technologie militaire plus avancée ? Un rapide tour d'horizon pourra nous éclairer sur les raisons qui sont à l'origine de l'engouement des puissances européennes pour la monarchie safavide et ont fait croire à son égalité vis-à-vis des autres puissances.

---

<sup>105</sup> Stefen F. DALE, *The Muslim Empires of the Ottomans, Safavids, and Mughals*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.

<sup>106</sup> C'est la question posée par Rudi MATTHEE, « Was Safavid Iran an Empire ? », *JESHO*, 53, 2010, p. 233-265. L'auteur s'intéresse toutefois davantage à la conception idéologique du terme qu'à son attribution en terme politique ou structurel. Il axe son propos sur l'ambivalence de « l'impérialisme » safavide.

<sup>107</sup> S. DALE, *The Muslim Empires*, op. cit., p. 288.

<sup>108</sup> Il convient toutefois de ne pas confondre le renforcement de la monarchie safavide au XVII<sup>e</sup> siècle, sur lequel nous reviendrons dans la deuxième partie, avec l'avènement d'un « État-nation », complètement anachronique et hors-contexte.

En guerre, Shah ‘Abbas a su s’imposer face aux Ottomans par la reconquête des territoires perdus sous le règne de son père, Shah Muhammad Khodabanda (1577-1587). En diplomatie, il ne cède pas davantage de terrain. Au contraire : chez lui, entouré de ses gens et des ambassadeurs étrangers avides de trouver en lui un rival de l’Empire ottoman, il ne ménage pas ses propos.

Lors de la guerre contre les Ottomans, en 1618, le shah reçoit en Ardabil un ambassadeur turc venu lui proposer la paix, en exigeant toutefois le versement annuel d’un tribut de soie et la restitution de toutes les terres prises durant les précédentes campagnes militaires, c’est-à-dire Tabriz, Shamakhi, et donc, toute la province du Shirvan, Nakhevan et plusieurs autres villes d’Arménie et de Géorgie. En outre, il réclame qu’un des enfants du souverain lui soit livré en otage pour preuve de sa bonne volonté<sup>109</sup>.

Or, en 1618, après une trentaine d’années de règne, Shah ‘Abbas n’envisage plus ses rapports avec le sultan ottoman sous l’angle de la domination. Plusieurs personnes de son entourage le poussent néanmoins à accepter ces conditions. Deux grands émirs, dont son propre gendre, Isa Khan Shaykhavand, le *qurshi bashi*<sup>110</sup>, s’opposent à la poursuite de la guerre contre les Turcs et font pression sur lui pour rétablir le *statu quo*. Le shah riposte en proposant de livrer à l’ambassadeur ottoman non pas son propre fils, mais un de ses neveux, et de faire payer le tribut en intégralité aux deux seigneurs, « partant que s’ils desiroient jouir du bénéfice de la paix, ils doivoient sans differer davantage chercher de l’argent dans leur bourse ». Cette proposition, se réjouit malicieusement Pietro della Valle, « fut un coup de massuë que le Roy déchargea sur ces deux entremetteurs de la paix, et il est sans doute qu’ils se repentirent à loisir, d’en avoir parlé avec tant de chaleur et de zele »<sup>111</sup>. Cette manœuvre calme aussitôt l’ardeur des autres récalcitrants, qui se seraient contentés d’un retour à la paix, au prix d’une soumission du shah aux conditions des Ottomans.

Considérant la préservation de sa souveraineté comme plus importante, il poursuit donc sans contrainte le dialogue engagé avec le négociateur ottoman. Durant la seconde audience, ce dernier se laisse convaincre d’emmener un autre enfant que ceux du shah, en faisant le

<sup>109</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 513.

<sup>110</sup> Isa Khan Shaykhavand cousin et gendre du shah, est *qurshi bashi* depuis 1612, après la mort d’Allah Quli Beg Qajar. Le *qurshi bashi*, ou commandant des *qurshis*, est l’un des principaux officiers militaires de la monarchie à partir du règne de Shah ‘Abbas, voir *Tadhkirat al-Muluk, A Manual of Safavid Administration*, op. cit., p. 46-47 ; *Dastur al-Muluk, A Safavid State Manual*, op. cit., p. 20-22 ; *Alqab*, op. cit., p. 26-28 ; W. FLOOR, *Safavid Government Institutions*, Costa Mesa, Mazda Publishers, 2001, p. 138-144.

<sup>111</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 515.

calcul qu'il serait plus intéressant pour le sultan d'avoir un otage encore plus malléable par la suite aux intérêts de la Porte. Or,

« le Roy qui penetroit toute cette intrigue, faisant une de ses démarches ordinaires, mit la main à l'épée, et en la monstrant toute nue à l'Ambassadeur, il dit que cette épée estoit son fils, et qu'il n'en avoit point d'autre à luy donner, et partant que les Turcs n'avoient qu'à venir, et qu'il les attendroit de pied ferme »<sup>112</sup>.

Sa diplomatie offensive marque intentionnellement une rupture nette avec celle de ses prédécesseurs. Elle est basée sur un rapport d'égalité et non d'autorité ou de hiérarchie entre le sultan et lui.

Figueroa témoigne à son tour de la fermeté de Shah 'Abbas face à la puissance ottomane. En 1619, lors d'une audience donnée à Ispahan, le souverain converse avec l'ambassadeur ottoman en présence de Figueroa qui rapporte la colère du shah, avertissant son interlocuteur qu'

« il ne falloit pas que les Turcs s'imaginassent qu'ils le gouverneroient comme ils avoient gouverné Chodanbende [= Muhammad Khodabanda], son pere, qui estoit aveugle, et qui avoit bien fait connoistre qu'il n'avoit point de cœur, puisqu'il avoit quitté aux Turcs, avec une si considerable partie de la Medie [= Iraq], toute l'Armenie. Qu'il avoit reconquis l'un et l'autre par les armes, et qu'il les sçauroit bien conserver, estant fort resolu de ne les point rendre, ni de payer aucune reconnoissance pour cela »<sup>113</sup>.

Figueroa constate ainsi que Shah 'Abbas s'impose face aux Turcs. Usant des armes de la diplomatie et de la représentation, il assoie son indépendance souveraine sans rien donner en compensation. Le parallèle proposé entre la situation sous le règne de son père et sous le sien confirme la rupture vis-à-vis d'une époque révolue. De retour dans leurs propres pays, les voyageurs européens apparaissent soudain convaincus de la grandeur du shah.

La problématique est différente avec les Moghols car les rapports entre les deux dynasties sont beaucoup plus étroits<sup>114</sup>. En effet, les Safavides sont intervenus à deux reprises en faveur des princes moghols, leur permettant de recouvrer leur souveraineté sur des

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 517.

<sup>113</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 239.

<sup>114</sup> Voir : Corinne LEFÈVRE, « Jahangir et son frère Shah 'Abbas : compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie mineure de la Première Modernité », in HERMANN, SPECIALE (dir.), *Muslim Cultures in the Indo-Iranian World during the Early Modern and Modern Periods*, IFRI, Berlin, Shwarz, Verlag, 2010, p. 23-56.

territoires perdus. En 1511, Shah Isma'il aide ainsi le prince Babur, futur fondateur de l'Empire moghol, à reprendre la ville de Samarcande alors occupée par les Ouzbeks mais la collaboration se révèle vite infructueuse pour les deux parties.

En 1544, l'empereur Humayun (1526-1556) vient trouver refuge à la cour safavide après avoir été chassé d'Agra par son rival afghan, Sher Shah Sur (1539-1545). Accueilli en grande pompe à Hérat puis à Qazvin, l'empereur moghol retourne en Inde accompagné d'une armée de quarante mille hommes et d'une suite nombreuse d'administrateurs iraniens. Cette aide renforce puissamment les liens entre les deux dynasties et apporte un prestige considérable à la famille safavide. Les shahs du XVII<sup>e</sup> siècle savent en tirer profit et rappellent sans cesse à leurs homologues, à la moindre occasion, les « services » rendus au temps de leurs pères.

C'est d'ailleurs la principale stratégie des Safavides : permettre au discours diplomatique de pallier les déficiences de la réalité. Les Safavides souffrent vis-à-vis des Moghols d'un réel défaut de légitimité. Contrairement à eux, ils ne sont pas issus d'une prestigieuse lignée de conquérants musulmans, en l'occurrence celle de Tamerlan. Grâce à cette ascendance, les Timourides bénéficient d'une immense aura à travers tout le monde asiatique et bien au-delà ; alors que les Safavides ne descendent *que* de Shaykh Safi al-din (1252-1334), un chef religieux de la région d'Ardabil bien qu'ils se réclament aussi de la lignée de Mahomet, en déclarant que leur ancêtre fut un *sayyed*, c'est-à-dire un des descendants du Prophète<sup>115</sup>. Cette filiation ne suffit toutefois pas à asseoir leur autorité politique et militaire en tant que dynastie dans le monde musulman de l'époque moderne. À cet égard, l'héritage timouride est plus convaincant.

Les Safavides ont néanmoins d'autres arguments pour rivaliser avec les Moghols. Ils réclament, entre autres, la souveraineté sur Kandahar, à l'est du Khorassan. Située sur la frontière entre le Khorassan et la province de Kabul, cette ville est la clef qui commande la circulation entre les deux provinces. Assurant la liaison terrestre entre le Gujarat et le Khorassan, elle se trouve en outre sur une des routes caravanières les plus prospères des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et devient très rapidement la pomme de discorde entre les dynasties, au point qu'elle change quinze fois de main durant de cette période<sup>116</sup>.

<sup>115</sup> Sur le rôle et la place des *sayyed* durant cette période, voir : Denise AIGLE, « Hommes de Dieu en islam : le cas des *sayyids* dans l'Iran médiéval (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », in IOGNA-PRAT, VEINSTEIN (dir.), *Histoires des hommes de Dieu dans l'islam et le christianisme*, Paris, Flammarion, 2003, p. 42-65.

<sup>116</sup> RIAZUL ISLAM, *Indo-Persian Relations : a Study of the Political and Diplomatic Relations between the Mughul Empire and Iran*, Teheran, Iranian culture foundation, 1970, p. 14.

En 1622, Shah 'Abbas retrouve le contrôle de Kandahar après une campagne victorieuse dans la région. Il en confie aussitôt l'administration à un de ses plus fidèles généraux, Ganj 'Ali Khan, gouverneur de Kerman. À sa mort, la charge est transmise à son fils, 'Ali Merdan Khan<sup>117</sup>. Ce n'est qu'en 1633 que les liens entre la monarchie et le gouverneur se distendent. Enrichi par le commerce de la ville, 'Ali Merdan Khan refuse de retourner à Ispahan sur ordre de Shah Safi I<sup>er</sup> (1629-1642) qui lui intime de rendre des comptes. Il passe alors du côté moghol et obtient plus tard la province du Kashmir, puis de Kabul.

La défection du gouverneur marqua durablement les esprits iraniens. Elle ne fut réparée qu'en 1649, lors de la campagne militaire de Shah 'Abbas II (1642-1666) permettant de faire basculer définitivement Kandahar sous la domination safavide jusqu'à la fin de la monarchie en 1722. Les tentatives mogholes pour la reconquérir, en 1649, 1652 et 1653<sup>118</sup>, sont autant de confirmation de la supériorité militaire des Safavides.

Durant toutes ces années, Kandahar est aussi au centre de tous les échanges diplomatiques. Les ambassades constituent une nouvelle source de rivalité entre les souverains comme celle de Khan 'Alam, entre 1613 et 1619. De son vrai nom, Mirza Barkhurdar, Khan 'Alam était un parent et ami de son souverain Jahangir (1605-1627)<sup>119</sup>. Envoyé en mission auprès de Shah 'Abbas, il déploie un train de vie stupéfiant ses admirateurs qu'il étale lors de ses réceptions à Qazvin puis à Ispahan. Aux huit cents membres de son escorte s'ajoutent cinq carrosses indiens, une trentaine de chameaux, deux rhinocéros, une dizaine d'éléphants, des buffles, des daims et des cerfs ainsi que des ânes sauvages (onagres), qui sont autant de présents au shah<sup>120</sup>.

Sa réception à Ispahan est toutefois l'occasion pour Shah 'Abbas de mettre en scène ses rapports avec d'autres souverains, notamment occidentaux. La présence du représentant de Philippe III, Figueroa, est instrumentalisée pour rendre visible la constitution d'un réseau diplomatique concurrent de celui du Moghol. Les deux ambassadeurs furent ainsi traités sur un pied d'égalité. Ses gestes sont minutieusement scrutés et rapportés par les observateurs européens<sup>121</sup>. Figueroa et Khan 'Alam se rencontrent souvent, partagent l'hospitalité et la

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 102-105.

<sup>118</sup> Voir F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire, op. cit.*, p. 212 : selon les *Qesas* (fol. 263), en 1666, le *sepahsalar* (« chef des armées ») 'Ali Quli Khan fut délivré d'Alamut, au nord-est de Qazvin, où il était détenu. Il commandait les troupes jusqu'en 1653, au siège de Kandahar. L'Iran avait repris la ville aux Moghols en 1648 mais ceux-ci tentèrent de la reprendre en 1652, sans succès. En 1653, le prince indien Dara Shakh, à la tête d'une puissante armée, entreprit un siège infructueux de trois mois levé en septembre 1653. Le succès des Safavides consacre leur supériorité militaire sur les Moghols.

<sup>119</sup> RIAZUL ISLAM, *Indo-Persian Relations, op. cit.*, p. 74-76.

<sup>120</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, p. 570-573.

<sup>121</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 307.

cordialité du shah et reçoivent les mêmes marques de considération de sa part. Le talent de ce dernier consiste, comme l'incarne cette geste diplomatique, à faire entrer les États européens dans le jeu asiatique pour contrebalancer les puissances ottomane et moghole. En utilisant la présence des ambassades européennes sur son territoire, il minimise ainsi la puissance du sultan ottoman et équilibre ses rapports avec l'Inde. Sa politique est reprise, avec plus ou moins de succès, par ses successeurs, notamment par Shah 'Abbas II (1642-1666) dont les rapports avec l'Inde moghole témoigne de sa maîtrise du jeu diplomatique même si les rapports entre les deux États sont loin d'être toujours cordiaux sous son règne.

Tout l'enjeu consiste donc, pour la monarchie safavide, à s'imposer comme un acteur majeur sur la scène géopolitique régionale ; ce qui suppose, au XVII<sup>e</sup> siècle, pour un État ayant de telles ambitions, d'accorder une importance particulière à la diplomatie.

## II. La diplomatie moderne et l'Iran safavide

Les dynamiques animant les échanges avec l'Iran safavide sont nombreuses au XVII<sup>e</sup> siècle. Elles expliquent la présence d'Européens dans la plupart des grandes villes du territoire. En 1618, Figueroa souligne le foisonnement des corps d'ambassades à la cour safavide. Dépêché par Philippe III, il est entouré de l'ambassadeur de Jahangir (1605-1627), du représentant du sultan ottoman, de deux ambassadeurs moscovites, des Anglais qui « faisoient aussi un corps d'ambassade, parce qu'ils avoient des lettres de creance de leur Roy à donner au Roy de Perse »<sup>122</sup> et des Portugais qui s'emploient à défendre leurs propres intérêts, indépendamment des tractations qu'il conduit au nom de la couronne espagnole. Dix ans plus tard, le père Pacifique de Provins, venu au nom du roi de France, décrit la même situation, le même empressement des Européens auprès du shah et la même compétition<sup>123</sup>.

Il faut dire que le souverain safavide attise, plutôt qu'il n'apaise, la concurrence entre les puissances, promettant beaucoup à chacun mais n'accordant en fait rien qui pourrait nuire au rayonnement général de son pays en Europe. L'existence de ces rivalités témoigne de l'attention grandissante des puissances européennes pour la monarchie safavide.

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 303.

<sup>123</sup> Pacifique de PROVINS, *Relation de voyage de Perse*, op. cit., p. 250-253.

Derrière cette implantation étrangère en Iran se pose la question de l'engagement du processus diplomatique. Le shah considère-t-il comme des égaux les princes qui, attirés par les enjeux commerciaux, engagent des relations avec lui ? Respecte-t-il la personne et les biens de l'ambassadeur, ce que les contemporains appellent le « droit des gens » et que nous appelons aujourd'hui l'immunité diplomatique<sup>124</sup> ? En principe, celui-ci est respecté dans les pays musulmans : Nezam al-Mulk, dans son *Traité de gouvernement*, rédigé au XI<sup>e</sup> siècle, a consacré un chapitre entier à la manière de recevoir et de traiter les ambassadeurs<sup>125</sup> ; mais à l'époque moderne, les Européens sont plus habitués aux manières du Grand Turc et s'attendent à rencontrer de multiples difficultés<sup>126</sup>. « Les Turcs traitent les Ministres Publics d'une manière si offensante qu'on ne parle pas bien proprement quand on dit qu'ils font civilité aux ambassadeurs »<sup>127</sup>, affirme ainsi Wicquefort.

Aussi est-ce avec un étonnement non dissimulé qu'ils considèrent l'attitude du shah lorsque celui-ci répond cordialement à leur salutation, s'incline devant eux voire ôte son turban, comme les ambassadeurs leur chapeau, pour leur « faire la civilité entière »<sup>128</sup>. En outre, le souverain safavide déploie pour les recevoir un faste digne des plus grandes cours européennes car « de tous les honneurs que Schach-Abas estime le plus, celui d'avoir des étrangers dans sa Cour est sans doute le plus grand »<sup>129</sup>. Cette sentence est confirmée par Chardin durant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : pour lui, la réception des ambassadeurs est ce « en quoi la Perse étale une de ses plus grandes magnificences »<sup>130</sup>. Ces affirmations répondent ensemble à la formule d'Abraham de Wicquefort qui, dans son traité de *L'Ambassadeur et ses fonctions*, souligne qu'« il n'y a point de plus illustre marque de Souveraineté que le Droit d'envoyer et de recevoir des Ambassadeurs »<sup>131</sup>.

En conséquence, l'étude du déroulement du processus diplomatique pourra nous renseigner sur la nature de la diplomatie pratiquée en Iran, et nous permettre de voir si elle

---

<sup>124</sup> L'usage du terme « immunité » est tardif, bien qu'il soit un des fondements de la diplomatie depuis l'Antiquité. À l'époque moderne, et dans nos sources, ce concept est traduit par le « droit des gens ».

<sup>125</sup> Nezam al-Mulk (trad. Charles SCHEFER), *Siyassat Nameh, Traité de gouvernement*, Paris, Sindbad, 1984.

<sup>126</sup> Géraud POUMARÈDE, « Négociier près la Sublime Porte : jalons pour une nouvelle histoire des capitulations franco-ottomanes », in BÉLY, *L'Invention de la diplomatie*, Paris, 1998, p. 71-85 ; Lucette VALENCI, *Venise et la Sublime Porte, La naissance du despote*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel Histoire », 2005 (1987) ; Daniel GOFFMAN, *The Ottoman Empire and Early Modern Europe*, Cambridge University Press, 2002, « The Ottomans in Renaissance Diplomacy », p. 183-188.

<sup>127</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 252.

<sup>128</sup> HERBERT, *Relation du voyage de Perse*, op. cit., p. 279.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>130</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 205.

<sup>131</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 9.

s'inscrit bien dans le cadre de la diplomatie moderne, telle qu'elle se construit du XVII<sup>e</sup> siècle.

### *Vers une normalisation du processus diplomatique en Iran ?*

La diplomatie du début de l'époque moderne se caractérise par une absence de cadre précis. Si un consensus existe déjà depuis la Renaissance, la définition de normes juridiques explicites ne survient que tardivement, notamment grâce à Grotius qui en établit les fondations dans le *Droit de la paix et de la guerre* en 1626<sup>132</sup>. Mais c'est surtout Abraham de Wicquefort qui en formule la théorie moderne dans son traité de *L'Ambassadeur et ses fonctions*, en 1681<sup>133</sup>. Pourtant, on ne parle pas encore de diplomatie : le terme lui-même n'apparaît qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle lorsque le système se professionnalise véritablement<sup>134</sup>.

Ainsi, le dictionnaire de Furetière ne consacre aucune entrée aux mots « diplomatie » ou « diplomate »<sup>135</sup> et les auteurs de l'époque moderne emploient généralement les termes d'« ambassadeur », de « plénipotentiaire » ou de « ministre public » pour désigner le personnel des ambassades ainsi que pour définir leurs fonctions<sup>136</sup>. Ce qui met en évidence deux faits. D'une part, la diplomatie ne correspond pas encore, au XVII<sup>e</sup> siècle, à un métier et ne nécessite pas de spécialisation systématique : elle est ponctuelle et pratiquée par un large panel de personnalités de la cour. D'autre part, son développement s'accélère au XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui la conduit vers une normalisation de ses codes et de son langage.

L'étude des sources permet d'observer le caractère commun aux États européens et à l'Iran de nombreuses pratiques diplomatiques. C'est dans un contexte de renforcement de la puissance royale, sous l'impulsion de Shah 'Abbas, que les cérémonies liées aux ambassades prennent de l'importance. Elles expriment alors la volonté d'affermir l'autorité monarchique

<sup>132</sup> Hugo GROTIUS, *De Iure Belli ac Pacis*, 1626, voir l'édition moderne *Le Droit de la guerre et de la paix*, Paris, PUF, 2005.

<sup>133</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, Cologne, Pierre Marteau, 1690, 2.vol (1<sup>re</sup> édition 1681).

<sup>134</sup> Lucien BÉLY (dir.), *L'Invention de la diplomatie, Moyen-Âge - Temps modernes*, Actes de la Table Ronde de Paris en février 1996, Paris, PUF, 1998, p. 11.

<sup>135</sup> Antoine FURETIÈRE, *Dictionnaire universel recueilli et compilé par feu Messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy de l'Académie Française*, La Haye et Rotterdam, Arnout et Reinier Leers, 1690.

<sup>136</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, *op. cit.*, t. I, p. 3 : « Tous les ministres, comme les plénipotentiaires, s'ils ont avec cette qualité le caractère de représentant, les internonces, les gentilshommes envoyés, les résidents, les agents, les commissaires, les secrétaires de l'ambassade et même les secrétaires des ambassadeurs [...] sont aussi ministres publics ».



en Iran et participent d'un vaste programme de reconquête du territoire. Simultanément, le protocole se développe et aboutit, dès le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, à un cérémonial de plus en plus précis.

En accroissant son autorité sur les provinces frontalières, le souverain safavide a mis en place un système de réception pour les étrangers, spécialement pour les ambassadeurs, censé leur garantir une entière sécurité. Les structures d'accueil sont nombreuses : caravansérails, maisons royales, logements dans les demeures des Arméniens ou d'autres particuliers. Cependant, la volonté du shah va plus loin que la seule circulation des diplomates. Il veut s'assurer du suivi des corps diplomatiques. Au XVII<sup>e</sup> siècle, une délégation ne peut franchir les frontières du pays sans se faire annoncer ; ce qui est d'ailleurs conforme aux critères de la diplomatie moderne définis par Wicquefort qui stipule qu'« en arrivant sur la frontière, [l'ambassadeur] doit se faire connaître aux gouverneurs et rendre aux places et aux armes du souverain ce respect que l'on ne peut lui refuser sans l'offenser »<sup>137</sup>.

La frontière est figurée non par une ligne sur le territoire mais par une présentation devant les autorités locales. En effet, les gouverneurs (*khan*) des provinces périphériques doivent non seulement garder les frontières, mais aussi avertir le shah du passage des corps diplomatiques ainsi que leur fournir tout l'équipement nécessaire à la poursuite de leur voyage :

« Dès qu'il arrive une caravane, [le *khan*] est obligé d'en donner avis au roi ; et s'il passe quelque ambassadeur il faut qu'il fournisse à toute la dépense, et qu'il le fasse conduire jusque sur les terres d'un autre gouverneur qui en fait autant. De cette manière les ambassadeurs ne dépensent rien s'ils ne veulent sur les terres du roi de Perse »<sup>138</sup>.

Lorsqu'on donne avis de l'arrivée d'une délégation étrangère à quelques journées de sa province, l'administration prend ses dispositions pour envoyer un *mehmandar* (littéralement, « gardien de l'invité », c'est-à-dire hôte), au-devant des ambassadeurs avec commandement explicite de les conduire en sécurité et de les faire recevoir dans toutes les villes qu'ils traversent. Les gouverneurs vont ensuite, le plus souvent, les accueillir eux-mêmes lorsqu'ils arrivent en vue de leur ville de résidence : « Les *Khans* ou gouverneurs de province en Perse

---

<sup>137</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur, op. cit.*, t. I, p. 197.

<sup>138</sup> TAVERNIER, *Les Six Voyages, op. cit.*, t. I, p. 34.

sont civils aux étrangers, particulièrement quand ce sont des personnes qui leur plaisent et qui leur font voir quelque chose de curieux »<sup>139</sup>.

Les sources attestent de l'efficacité de cette organisation. Ainsi les ambassadeurs de Holstein, Otto Brüggmann et Philippe Crusius, fournissent à un agent du shah un mémoire avec leurs noms et leurs qualités, ainsi que les titres du duc de Holstein, afin que celui-ci puisse l'« envoyer par un exprès au Chan, ou Gouverneur de Scamachie [= Shamakhi] en Mede [= Shirvan] ; afin qu'en arrivant sur les frontières de Perse, nous trouvassions toutes les choses prestes, pour la continuation de nostre voyage »<sup>140</sup>. Une fois parvenus sur la côte safavide, à hauteur de Derbent, les ambassadeurs sont bientôt rejoints par un officier dépêché par le gouverneur de Shamakhi qui

« arriva en nostre quartier le 29 novembre [1636]. Il estoit superbement habillé, et tres-avantageusement monté sur un tres-beau cheval, dont le harnois estoit tout couvert et chargé de turquoises. Son abord et son compliment se fit de bonne grace, avec force offres de service, qu'il promettoit de nous rendre pendant le voyage que nous aurions à faire sous sa conduite jusques à Scamachie »<sup>141</sup>.

À Shamakhi, les ambassadeurs doivent encore patienter trois mois « en attendant les ordres de la Cour pour [leur] dépense et pour [leur] voyage »<sup>142</sup>. Néanmoins, durant ce séjour, ils sont nourris, logés et traités par le gouverneur. La qualité de cet accueil est d'autant plus importante que sa faveur auprès du shah en dépend<sup>143</sup>.

Enfin, une caravane est préparée afin de conduire le cortège et les présents diplomatiques jusqu'au lieu de résidence du prince. Certains ambassadeurs se montrent toutefois exigeants et se plaignent des incapacités de leur chargé de liaison. Ainsi, Brüggmann entend faire transporter avec le reste de son bagage plusieurs pièces d'artillerie qu'il destine au shah et s'obstine à faire réaliser des affûts<sup>144</sup>. Face à ce problème de logistique matérielle,

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>140</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, *op. cit.*, t. I, p. 326.

<sup>141</sup> *Ibid.*, t. I, p. 370.

<sup>142</sup> *Ibid.*, t. I, p. 385.

<sup>143</sup> *Ibid.* : « Le Gouverneur et le Calanter taschoient cependant de charmer l'ennuy de ce long séjour par des festins continuels, et par le divertissement de la chasse, par les visites qu'ils rendoient souvent aux Ambassadeurs et mesmes par les rafraichissement de vin, de gibier et du fruit dont ils leur faisoient present ».

<sup>144</sup> L'ambassadeur hambourgeois apporte en effet avec lui plusieurs pièces de canons, de différents calibres, dont des pierriers. Lors de la première ambassade auprès du tsar, ce présent avait été apprécié, aussi en apporte-t-il un certain nombre à Shah Safi I<sup>er</sup>. Voir W. FLOOR, « New Facts on the Hostein Embassy to Iran (1637) », *Der Islam*, 60, 1983, p. 302-308. Dans sa relation, Olearius se plaint à de multiples reprises de la présence de ces pièces d'artillerie, soit pour les difficultés de transport et le retard qu'elles occasionnent, soit par le bruit assourdissant qu'elles causent à chaque fois que Brüggmann décide de s'en servir.

le *mehmandar* tâche de satisfaire l'ambassadeur, se proposant « d'employer mesmes quelques arbres qui servoient d'ornement à la ville ; sans avoir égard à l'impossibilité qu'il nous disoit que nous rencontrerions par le chemin de traisner de l'artillerie apres nous »<sup>145</sup>. Une fois en route, il faut toutefois se rendre à l'évidence : les montagnes d'Ardabil ont vite raison des charges et des chevaux. Le *mehmandar* parvient à persuader Brüggmann de les laisser là, « sur la promesse [...] qu'il obtiendrait ordre du Roy au Gouverneur d'Ardebil, pour les faire suivre, et pour cet effet il en fit prendre la grandeur et le calibre. Nous emportasmes avec nous deux petites pieces de fonte »<sup>146</sup>. Brüggmann abuse ainsi de la patience de son hôte à force de se plaindre de sa négligence, au point de le pousser à avouer que « veritablement le service des Ambassadeurs luy avoit esté si fort recommandé et qu'y oseroit pas avoir manqué : mais il n'avoit pas le cœur d'oüir les paroles offensantes et les blasphemes, qui sortoient à toute heure de la bouche de l'Ambassadeur Brugman ». Néanmoins, cette charge contre l'ambassadeur ne lui fait pas oublier son devoir. Olearius est soulagé de voir que les insultes répétées de Brüggmann ne « l'empesheroient pas de donner les ordres necessaires, à ce que les vivres nous fussent fournis en abondance ; à quoy il ne manqua pas en effet, et ne contribua pas peu à la bonne chere que nous fismes ce jour-là »<sup>147</sup>. Le secrétaire de l'ambassade reconnaît ainsi le sens du devoir de l'officier, son calme et sa maîtrise de soi, face au comportement de Brüggmann, qui va jusqu'à l'injurier et, dans une crise de colère, à lui cracher aux pieds<sup>148</sup>. Cette attitude, ainsi que de nombreuses autres fautes, seront d'ailleurs reprochées à Brüggmann lors de son retour à Hambourg et lui vaudront la peine capitale pour haute trahison.

Tous les villages croisés sont mis à contribution et doivent fournir de la nourriture et des équipements. Ce principe de défraiement provoque toutefois des réactions variées de la part des ambassadeurs puisque certains refusent d'accepter ce soutien financier et répartissent généreusement leurs propres fonds en dons et en cadeaux. Figueroa fait ainsi l'aumône aux populations pauvres du Fars<sup>149</sup>.

---

<sup>145</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 447.

<sup>146</sup> *Ibid.*, t. I, p. 448.

<sup>147</sup> *Ibid.*, t. I, p. 450.

<sup>148</sup> *Ibid.*, t. I, p. 411.

<sup>149</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 168 et p. 172.

La dernière étape consiste en l'installation dans le lieu de résidence du shah, supervisée par le *mehmandar bashi*<sup>150</sup>, le chef des *mehmandaran*. Ce dernier cherche un logement pour l'ambassadeur et sa suite dans les maisons appartenant au shah. Il existe près de trois cents maisons royales à Ispahan dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, appréciées pour leur luxe et leur confort<sup>151</sup>. Ainsi, découvrant la demeure qui allait être la sienne durant un an, Figueroa rapporte que « son appartement estoit bon et frais, accompagné de galeries garnies de balustrades basses, d'une petite cour et d'un petit estang au pied de la galerie, qui avoit veü sur le jardin, lequel, pour n'avoir point de fruit alors, ne laissoit pas de réjouir merveilleusement la veüe, par ses arbres et par ses vignes, qui estoient encore revestues de leur plus belle verdure »<sup>152</sup>. Olearius n'est pas moins charmé de sa nouvelle demeure, comprenant quatre grandes cours, « dont les deux estoient coupées d'un ruisseau de vingt-cinq pieds de large, ayant sur ses deux bords de fort beaux arbres [...] qui formoient deux allées fort agreables. Le mesme ruisseau coupoit quelques salles et galeries, et se perdoit sous le corps du logis, qui estoit destiné pour l'appartement des Ambassadeurs »<sup>153</sup>.

Là aussi, les dépenses sont assurées directement par les magasins royaux. À leur arrivée à Ispahan, Olearius rapporte ainsi :

« À peine estions nous descendus de cheval, quand l'on nous apporta de la part du Roy, des presens de vivres, pour nostre bienvenue. On estendit sur le plancher de la chambre des Ambassadeurs une belle nappe de soye, que l'on couvrit de trente-un vases de vermeil doré, remplis de plusieurs sortes de confitures, seiches et liquides, et de fruit cruds, comme de melons, de citrons de coings, de poires et de quelques autres que l'on ne connoist point en Europe »<sup>154</sup>.

<sup>150</sup> ANSARI, *Dastur al-Muluk*, p. 83-84 et 156-159. La charge de *mehmandar bashi* est permanente, à la différence des missions ponctuelles confiées aux *mehmandaran*. Cet officier appartient au corps des *maqarrab al-hazrat*, attaché à la cour. Il travaille en collaboration avec les autres officiers d'Ispahan, comme le *vazir* et le *kanlantar*, mais aussi avec ceux du *divan* et des magasins royaux. W. FLOOR souligne qu'il dépend directement du *qurshi bashi*, in *Safavid Government Institutions*, Costa Mesa, Mazda, 2001, 164. Le chroniqueur Iskandar Beg Munshi nous apporte des informations précieuses sur cet office, voir par ex. *Tarikh-e 'alam ara-ye 'Abbassi*, p. 166-173.

<sup>151</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 167. « Le roi a plus de trois cents maisons dans Ispahan, qui lui appartiennent en propre, ayant été dévolues à ses prédécesseurs, et à lui par droit de succession, ou par confiscation, ou en paiement. Ces maisons, qui sont toutes grandes et belles, comme l'on peut penser, le roi n'ayant rien à démêler avec de petites gens, sont presque toujours vuides et se détruisent faute d'entretien et de suffisantes reparations. On les donne aux ambassadeurs et aux étrangers de considération qui viennent à Ispahan ».

<sup>152</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 259. Lors de son retour à Ispahan, après son entrevue avec le shah à Qazvin, Figueroa passe plus d'un an dans cette demeure, entouré de sa famille et de sa suite.

<sup>153</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade, op. cit.*, t. I, p. 487.

<sup>154</sup> *Ibid.*, t. I, p. 480.

Dans les semaines qui suivent, les ambassadeurs allemands reçoivent pour leur entretien quotidien, outre des présents ponctuels de fruits et de confiture, « seize moutons, cent pieces de volaille, deux cens œufs et cent *batmans* de vin, avec du fruict et des espices en si grande abondance que nous eussions eu de quoy faire grand'chere »<sup>155</sup>. Brüggmann préfère néanmoins en faire don à ses amis arméniens de la Nouvelle Julfa et laisse ses propres hommes se contenter de quelques reliefs.

Mais l'ambassadeur peut également recevoir son traitement en argent s'il souhaite superviser par lui-même les achats de sa maisonnée. Ainsi, en 1673, le *mehmandar bashi* propose à des représentants du roi de France l'une ou l'autre formule. Ces derniers choisissent de prélever dans les magasins royaux soixante quintaux de riz, la même quantité de farine, douze quintaux de beurre, vingt moutons, deux cents volailles, mille œufs, cent-vingt quintaux de bois ainsi que soixante d'orge et quatre cents sacs de paille broyée pour le fourrage des chevaux<sup>156</sup>.

En tant qu'hôte du shah, l'ambassadeur jouit également d'un traitement particulier lorsque celui-ci est en déplacement. Il est alors logé en priorité dans les lieux d'étape. En vérité, cet honneur n'est pas seulement réservé aux ambassadeurs mais à tous les étrangers auxquels le souverain souhaite marquer de la considération. Pietro della Valle est ainsi reçu dans toutes les résidences royales en tant qu'« hôte du roi » : ce sont les carmélites qui lui ont conseillé de requérir ce statut « pour ma satisfaction et acquérir quelque réputation », précise-t-il<sup>157</sup>. Cet état lui permet de recevoir un traitement privilégié et de ne pas subir les désagréments du voyage. Lorsqu'il arrive à Qazvin, l'Italien rapporte qu'« il y avoit grand tintamarre [...], pour se loger, de sorte que le *Daroga* [*daruga*] et le *Calanter* [*Kalantar*], qui est un officier qui veille sur les intérêts des habitants, et qui y fait la fonction de juge de police, étoient fort empêchés à marquer des logements, et à contenter tant de gens ; mais nous autres néanmoins, comme hôtes du roi, sommes toujours privilégiés »<sup>158</sup>. Pietro della Valle souligne à ce propos : « Auprès du Roy mesme, comme je vous en informeray, c'est tout dire quand on se déclare voyageur estrange »<sup>159</sup>. Au sein de la monarchie safavide, l'ambassadeur est donc respecté en toute circonstance et son intégrité préservée, de même que celle de ses

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, t. I, p. 487.

<sup>156</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 278.

<sup>157</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. II, p. 37.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 393.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 35.

biens. Cependant, la bienveillance du shah s'arrête là où commence la négociation. C'est à ce moment-là que débute le véritable rapport de force.

En effet, la négociation est la partie centrale de l'ambassade moderne contrairement à l'ambassade médiévale, où l'émissaire se bornait à transmettre un message du souverain<sup>160</sup>. À ce titre, il était qualifié de *legatus*, terme général qui signifie messenger ou envoyé. Dans l'Europe du XVI<sup>e</sup> siècle, ce type d'envoyé se maintient à côté d'ambassadeurs modernes comme Commynes (1447-1511), Guichardin (1483-1540) ou encore le cardinal du Bellay (1492-1560), véritables négociateurs disposant d'une marge de manœuvre plus importante.

Or, les ambassades envoyées en Iran au XVII<sup>e</sup> siècle sont toutes des missions nécessitant la négociation d'accords commerciaux ou politiques. En conséquence, l'ambassadeur n'est pas considéré comme un simple messenger mais comme un médiateur. Wicquefort prend d'ailleurs comme exemple l'Iran safavide pour illustrer ce phénomène :

« Vincenzo degli Alessandri, que la Republique de Venise envoya en Perse du temps de la guerre de Cypre, fut obligé de négocier avec Sultan Caidar Mirza [= Sultan Haydar Mirza], troisième fils, et Premier Ministre de Schach Tamas. Le Ministre Venitien n'eut pas beaucoup de peine à se faire donner audience, et le Prince lui promit qu'il en feroit rapport au Roy son pere. Trois mois se passerent depuis l'audience, devant que le Mirza lui fist dire que le Roy avoit fort bien compris le sujet de sa commission ; mais qu'il jugeoit que dans une affaire de cette importance il ne falloit rien precipiter ; et que puisque l'alliance que la Republique vouloit faire, devoit estre perpetuelle, on pourroit voir dans deux ou trois ans quel train les affaires prendroient, et former sur cela des resolutions convenables aux interest communs des Alliés. Cet autre Roy de Perse, Schah Abas disoit, qu'en dépeschant sitost les Ministres Publics, on les traitoit en courriers, et non en Ambassadeurs »<sup>161</sup>.

Pour se faire reconnaître comme tel, l'ambassadeur doit posséder un pouvoir, un titre, octroyé par son souverain légitime, et qui autorise la négociation : la lettre de créance<sup>162</sup>. Ce document est remis directement au souverain iranien lors de la première audience<sup>163</sup>. C'est le moment où le dialogue s'instaure véritablement entre les deux intervenants. Lors de l'audience de Figueroa à Qazvin en 1618, le shah « apres avoir pris la lettre, fit grand accueil à l'Ambassadeur, luy dit qu'il estoit bien aise de le voir arriver en bonne santé, et luy

<sup>160</sup> Daniel MÉNAGER, *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.

<sup>161</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. II, p. 22. Voir aussi, *ibid.*, t. I, p. 447 : « Ce n'estoit pas la maxime de Schach Abas, Roy de Perse, qui disoit qu'en dépeschant les Ambassadeurs avec tant de precipitation, on ne le traitoit pas en Ministres, mais en courriers ».

<sup>162</sup> *Ibid.*, t. I, p. 169.

<sup>163</sup> Par exemple, FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 234.

demanda des nouvelles de la santé du Roy Catholique, et si depuis quelque temps il en avoit eu des lettres ». De même, Shah Safi I<sup>er</sup> reçoit les lettres des ambassadeurs de Holstein en main propre<sup>164</sup>.

La forme de la lettre peut varier. Ainsi, les Européens s'étonnent des métaphores célestes employées par la chancellerie safavide, selon une tradition d'ailleurs pluriséculaire<sup>165</sup> ; tandis que les souverains safavides s'amuse des titres et des possessions interminables que leurs homologues européens placent en tête de leur correspondance. L'essentiel réside cependant dans le respect du principe de réciprocité :

« Dans les lettres que Schach-Sefi [= Shah Safi I<sup>er</sup>] écrivit au Duc de Holstein, il luy donnoit les mesmes qualitez qu'il prenoit pour luy. Ils ne veulent point qu'en l'inscription des lettres on leur donne les titres des Royaumes et des Provinces, qui sont de leur obéissance, et Schach Abas ne vouloit point que l'on mist aux requestes d'autres titres que la seule qualité de Schach »<sup>166</sup>.

Il va jusqu'à abréger les préambules des courriers diplomatiques qu'on lui « Va, mon amy, tes titres ne me feront ny plus puissant ny plus pauvre. Donne moy celle de Schach, puisque je le suis, et je m'en contente ». Le shah octroie aux souverains étrangers les mêmes titres qu'il s'attribue lui-même, contrairement au sultan ottoman qui marque systématiquement sa supériorité par rapport à ses interlocuteurs européens.

Les principes de la diplomatie moderne sont donc respectés en Iran : tant par le respect de la personne et des biens de l'ambassadeur que par la reconnaissance du principe de réciprocité. Cela permet l'établissement serein du dialogue diplomatique selon un processus dont il convient d'analyser maintenant les codes, l'esthétique et la mise en scène.

### *L'engagement du processus diplomatique : l'entrée*

La diplomatie moderne n'est pas seulement une suite de négociations et de traités. C'est aussi un langage, une manière de faire et de se comporter : ce que nous qualifions d'esthétique et que, Wicquefort rapporte comme étant des « civilités ». Il souligne ainsi que

---

<sup>164</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 493.

<sup>165</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 332.

<sup>166</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 610.

« les civilités et les cérémonies qu'on fait aux ambassadeurs » sont « une des parties les plus essentielles de l'ambassade »<sup>167</sup>. Wicquefort ne consacre pas moins de quatre sections de son traité aux pratiques de la diplomatie. Dans la section XVIII, il évoque les conditions « de la réception et de l'entrée de l'Ambassadeur »<sup>168</sup>. Dans la section XIX, il présente le déroulement « des Audiences »<sup>169</sup>. Dans la suivante, il parle « des honneurs et des civilités que les Ambassadeurs sont obligés de faire et que l'on fait aux Ambassadeurs »<sup>170</sup>. Enfin Wicquefort reprend les différentes étapes « de la première visite »<sup>171</sup>.

Les pratiques diplomatiques sont l'occasion de mettre en place un code de relations entre les États. C'est pourquoi les descriptions de ces cérémonies sont omniprésentes dans nos sources, y compris dans celles où les narrateurs ne sont pas ambassadeurs. Pietro della Valle s'étend longuement sur l'entrée des ambassadeurs étrangers à Ispahan, à laquelle il consacre une lettre datée du 2 avril 1619 adressée à son correspondant Mario Schipano<sup>172</sup>. Chardin également s'intéresse de près au processus diplomatique et participe, dès qu'il en a l'occasion, à son élaboration ; que ce soit pour traduire une missive pour le compte du Premier ministre Shaykh 'Ali Khan ou pour conseiller les agents de l'*East India Company* dans leur démarche auprès de la cour safavide.

Beaucoup de ces pratiques sont communes à celles pratiquées entre puissances européennes comme en témoigne l'entrée de Figueroa à Qazvin<sup>173</sup>. Il est accueilli à quelques lieues de la ville par les personnalités présentes auprès du shah à ce moment-là : le *mehmandar bashi*, Husayn Beg, le *daruga* de Qazvin, et le *kalantar*. Davud Khan, le frère cadet d'Imam Quli Khan, l'un des principaux émirs de la cour, rehausse le prestige de cette entrée.

Celle de l'ambassadeur Sir Dodmore Cotton, en 1626, à Ispahan, se distingue en revanche par l'absence de toute cérémonie particulière. Mais l'ambassadeur, bien que vexé par ce manque d'attention, ne peut pas prétendre que c'est parce l'« on ne connaît point cette civilité en ce pays-là »<sup>174</sup>, car Wicquefort signale la même évolution dans la France de Louis XIV<sup>175</sup>.

<sup>167</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 197.

<sup>168</sup> *Ibid.*, t. I, p. 197-229.

<sup>169</sup> *Ibid.*, t. I, p. 229-254.

<sup>170</sup> *Ibid.*, t. I, p. 254-285.

<sup>171</sup> *Ibid.*, t. I, p. 285-298.

<sup>172</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II : 5<sup>e</sup> lettre d'Ispahan.

<sup>173</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 228-243.

<sup>174</sup> HERBERT, *Relation du voyage en Perse*, op. cit., p. 275.

<sup>175</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 197 et p. 206. Wicquefort souligne que les cérémonies françaises sont désormais « réservées », et plus loin, que l'« on ne fait plus de ces entrées embarrassantes ».



Certaines cérémonies se distinguent cependant fréquemment par une pompe et un luxe sans équivalent en Europe. Faisant appel aux sens, elles éblouissent par un déploiement de richesses hors de proportion. Elles sont bien plus magnifiques que celles pratiquées en Occident, hors peut-être celles de Venise<sup>176</sup>. Tout en respectant la solennité liée à de telles rencontres, elles illustrent parfaitement les fastes qui devraient être, selon les auteurs spécialisés, inséparables de l'entrée d'un ambassadeur<sup>177</sup>.

Elles jouent aussi un rôle important pour appréhender le milieu et se constituer un réseau. C'est pourquoi Wicquefort décrit avec émotion l'éclat des cérémonies safavides, notamment lors de l'entrée des ambassadeurs moscovites Ivan Vorotinsky et Ivan Ivanovitch à Ispahan et de l'ambassadeur Khan 'Alam, le 19 août 1619. Pour Wicquefort, « On y [voit] quelque chose de si grand, que tout ce que j'en ai dit jusqu'ici n'en approche point »<sup>178</sup>. En guerre contre les Ottomans, le shah a ajourné leur entrée solennelle jusqu'à ce qu'il puisse être à pied d'œuvre pour régler et orchestrer la cérémonie.

Comme en Europe, l'entrée est instrumentalisée à des fins politiques : elle entérine l'idée d'un ordre établi. L'utilisation du décor et des personnalités politiques donnent des indications sur le sens que l'on souhaite conférer à cette cérémonie. Or, à la cour safavide, cet ordre repose sur une dualité : la volonté du shah contre celle des ambassadeurs. En effet, ces derniers peuvent opposer une résistance à l'autorité royale en restant sur place ou en attendant qu'on vienne les chercher. Cette démarche a une valeur symbolique : aller « au-devant » d'une personne, c'est faire une concession à sa propre dignité. Dans le jeu des entrées, la volonté des ambassadeurs se confronte à celle du shah. Ainsi, lorsque Figueroa et le résident anglais sont mis à contribution dans le cortège safavide, Figueroa refuse tout net de dépasser la frontière symbolique de la ville : ce serait une compromission trop importante de sa dignité et, par extension, de celle de son souverain pour un honneur rendu à un ambassadeur étranger comme l'est Khan 'Alam. Figueroa et le résident sont toutefois priés d'« honorer la cérémonie de leur présence »<sup>179</sup> mais, lorsque Figueroa comprend qu'il ne sera pas particulièrement mis en valeur par le souverain, il « s'en retourna chez lui fort en colère de ce qu'on l'avoit obligé à aller au-devant de l'Ambassadeur indien »<sup>180</sup>. La tension entre les intervenants vient ici rompre l'ordre initialement prévu.

---

<sup>176</sup> D. MÉNAGER, *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, op. cit., p. 48.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>178</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 227.

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 228.

En Iran, le shah est lui-même acteur de la cérémonie, ce qui renforce la dialectique de l'entrée. La mise en scène de sa puissance souveraine et de son autorité joue d'une utilisation subtile de la distance et de la proximité. Dans le cas de l'entrée du 19 août 1619, il ne va pas chercher complètement l'ambassadeur moghol dans ses quartiers mais le laisse venir jusqu'à lui, après un quiproquo savamment orchestré<sup>181</sup>. Il se place en position de force par ce jeu qui se révèle porteur d'un message politique. Chacun ayant finalement pris place dans la cavalcade devant gagner la ville, les ambassadeurs découvrent à ce moment-là les préparatifs mis en œuvre par le shah pour les recevoir. Shah 'Abbas entend sûrement, selon l'auteur de *L'ambassadeur et ses fonctions*, rajouter « de l'ostension à sa grandeur »<sup>182</sup> car on retrouve, comme en France, la symbolique de la magnificence comme marqueur de souveraineté.

Soixante-dix mille personnes attendent le cortège, réparties de part et d'autre du chemin, « laissant entre les deux haies un passage assez large pour la cavalcade des ambassadeurs »<sup>183</sup>. Musique, danses, et débordements d'enthousiasme animent les rues dans lesquelles le shah a fait placer « plusieurs jeunes gens fort bien faits et fort bien vêtus qui avec des flacons et des tasses d'or versaient du vin et de l'eau à ceux qui en demandoient »<sup>184</sup>. Le décor participe à l'élaboration d'un message de puissance. L'auteur de *L'Ambassadeur et ses fonctions* apprécie également ce mélange d'ordre et de bruits, il explique qu'« on ne laissait pas de découvrir dans cette confusion une bizarrerie fort agréable »<sup>185</sup>... Le gigantisme de la représentation exerce une séduction certaine sur les diplomates, surtout lorsqu'ils le sentent contrôlé. Shah 'Abbas apparaît enfin à la porte de la ville et accompagne le Moghol jusqu'au *maydan-e shah*, la place royale d'Ispahan. Il est le maître de la cérémonie.

Si ses premiers ordres avaient laissé supposer à l'ambassadeur qu'il lui laisserait occuper la place d'honneur, un jeu implicite s'engage, fondé sur cette subtile dialectique de l'éloignement et de la proximité, notamment par l'intermédiaire de coursiers. En définitive, les honneurs reviennent au shah, personnage principal de cette entrée, et façonnent encore davantage l'image de sa grandeur déjà élaborée par le déploiement de faste de la ville et la mise en exergue de son autorité, par la présence d'une foule armée et soumise à sa discipline.

---

<sup>181</sup> *Ibid.*

<sup>182</sup> *Ibid.*

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> *Ibid.*

<sup>185</sup> *Ibid.*

## *La mise en scène d'une esthétique de la diplomatie : l'audience*

Même si les audiences se déroulent dans une atmosphère orientale, certains repères caractéristiques des cérémonies européennes sont présents. Les ambassadeurs sont conduits ainsi dans la salle d'audience par un officier, l'*ishiq aqashi bashi*<sup>186</sup>, « Introduceur, ou maître des Cérémonies »<sup>187</sup>, qui leur indique la marche à suivre. Ainsi, en 1636, les ambassadeurs de Holstein « furent receus à l'entrée de la salle par le Prince Tzani Chan [= Jani Khan], Hurtzi basschi [= le *qurshi bashi*], et par Alicubi bek [= 'Ali Quli Beg], Divanbegi [= *divan begi*], qui les prirent sous les bras, l'un après l'autre, et les menerent au Roy. Ces conducteurs en conduisant les Ambassadeurs, se saisirent si bien de leurs mains, qu'ils leur en osterent tout l'usage »<sup>188</sup>.

Lors de la salutation au souverain, les mains des ambassadeurs sont maintenues dans leur dos. Alors que ce procédé, bien connu dans l'Empire ottoman, apparaît très controversé dans la diplomatie moderne, les Safavides parviennent toutefois à le présenter comme un rituel civil et bienséant. Olearius souligne ainsi que « cette cérémonie est très nécessaire et passe aujourd'hui pour un honneur particulier qu'on fait aux ambassadeurs »<sup>189</sup>. Il rappelle que cette ancienne tradition iranienne est utilisée afin de prémunir le shah contre les assassins et constitue donc un acte totalement légitime sur le plan sécuritaire. La force des Safavides est de l'entourer d'une esthétique qui en fait un moyen de médiation valorisé : le fait que de grands seigneurs de la cour comme le *qurshi bashi*, ou de puissants gouverneurs de province, comme Imam Quli Khan, s'en chargent, parvient à rendre acceptable, dans la perception des étrangers et leur discours, une mise en scène qui affirme également la toute-puissance du shah.

Le défilé des présents constitue également un moment fort du processus diplomatique et représente même un aboutissement pour les ambassadeurs. Cette cérémonie prouve qu'ils ont, en partie, réussi leur mission puisqu'ils sont parvenus à délivrer au souverain étranger les objets qui lui étaient destinés. Le « présent » est un bien précieux, indispensable à la mise en

---

<sup>186</sup> Sur la fonction de l'*ishiq aqashi bashi*, voir le *Dastur al-Muluk*, *op. cit.*, p. 47 et le commentaire de V. MINORSKY, p. 118-120. Voir aussi Raphaël du MANS, *Estat de la Perse*, qui souligne que l'officier a la charge de faire exécuter à l'ambassadeur les révérences d'usage « qui ne sont que inclinations de teste, les mains sur la poitrines », p. 23 ; CHARDIN, *Voyages*, *op. cit.*, V, p. 356-363 ; Willem FLOOR, *Safavid Government Institution*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>187</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, *op. cit.*, t. I, p. 489.

<sup>188</sup> *Ibid.*, t. I, p. 492.

<sup>189</sup> *Ibid.*

scène du processus diplomatique, et sa dispersion peut provoquer de graves disputes. Les ambassadeurs sont particulièrement vigilants à son transport, à sa conservation et à sa préservation. La distance rajoute encore au péril en raison de la fragilité de certains objets comme les miroirs, les tableaux ou les armes...

À la cour safavide, tout est mis en œuvre pour souligner la fréquence et l'abondance de ces marques d'attention venues de l'étranger. Durant leur séjour, les ambassadeurs peuvent ainsi assister à plusieurs de ces manifestations attestant du prestige et de la réputation du souverain. Les Safavides entourent cette cérémonie de fastes : l'ambassadeur arrive à cheval avec son présent, escorté par une foule de domestiques et d'officiers. La procession peut réunir plusieurs centaines de porteurs, tous recrutés par le *piskis nevis* [« receveur des présents »]. Ce dernier fait savoir, quelques jours avant l'audience, au *daruga* d'Ispahan le nombre d'hommes dont il aura besoin pour cette occasion. Le *daruga* recrute ensuite les porteurs dans les différents quartiers et faubourgs de la ville<sup>190</sup>. La règle consiste à avoir un porteur par objet, aussi infime soit-il, ce qui accroît bien évidemment l'importance de la procession. Le jour dit, les porteurs occasionnels se retrouvent chez l'ambassadeur et l'escortent avec son présent, sans qu'une pièce ne soit égarée, puisque l'ensemble a été auparavant expertisé et enregistré dans les archives du *divan* (« administration royale »). L'ambassadeur n'a plus qu'à suivre cette longue file humaine. Cette mise en scène imposée suscite parfois l'impatience, voire l'indignation, de certains ambassadeurs qui se sentent instrumentalisés à des fins de propagande. Avant son audience, Figueroa s'indigne auprès du *mehmandar bashi* du « désordre » de cette procession. De même, il trouve exagéré le nombre de six cents porteurs chargés des présents : certains ne portant à bout de bras qu'une pièce d'étoffe, d'autre un bijou ou une pierre précieuse sans grande valeur alors que d'autres se chargent de pièces comme un buffet d'argent, un coffre, des bassins et des aiguières de vermeil doré, des vases de cristal, des armes, des harnachements pour chevaux. Mais ce que l'ambassadeur redoute sans doute davantage est la disproportion entre l'ampleur du cortège et la valeur des présents<sup>191</sup>. Il se rassure néanmoins en considérant l'originalité de ses propres dons : un mâtin, très admiré pour sa férocité<sup>192</sup>, des armes, ainsi que deux tableaux, l'un représentant l'infante d'Espagne et l'autre Anne d'Autriche, alors reine de France.

<sup>190</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 217.

<sup>191</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 231 : « Chacun portast sur ses mains une piece du present, quelque petite qu'elle fust, nonobstant l'instance que l'Ambassadeur fit, à ce que les petites choses fussent portées ensemble, afin de les faire paroistre davantage ».

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 231-232.

Les ambassadeurs de Holstein, quant à eux, ne remettent pas en cause la prise en charge de la cérémonie par la monarchie safavide : ils acceptent sans hésitation les quarante chevaux que Shah Safi I<sup>er</sup> dépêche pour cette occasion. Les gentilshommes de leur suite et les principaux officiers safavides montent à cheval tandis que les ambassadeurs tentent d'organiser la suite de la procession : d'abord trois cavaliers qui portent des armes, puis quarante personnes, « portans autant de paires de pistolets, des plus beaux que l'on avoit pû trouver en Hollande »<sup>193</sup>. Viennent ensuite quatre hommes tenant des cimenterres ouvragés, deux autres portant des bâtons revêtus d'ambre, et quatre avec des chandeliers, puis des coffrets, contenant diverses matières précieuses. Mais les ambassadeurs s'aperçoivent vite de la difficulté de tenir cette ordonnance :

« L'on avoit réglé à chacun son rang, afin que toutes ces choses pussent estre présentées au Roy, avec quelque ordre, mais les Perses n'en gardent point en aucune ceremonie ; de sorte qu'à peine furent-ils dans la ruë, qu'ils se mirent tous en desordre, et marcherent avec autant de confusion, que la suite des Ambassadeurs apporta d'exactitude, à garder l'ordre de la procession ».

Soulignons que le train des ambassadeurs est modeste par rapport aux habitudes de cette cour : quelques mois plus tôt, l'ambassadeur moghol requiert, à lui seul, deux mille porteurs pour la présentation de ses cadeaux.

Face à une telle accumulation de biens, le souverain safavide conserve une attitude détachée : l'objectif étant de donner à voir ce déploiement de faste comme une routine du prestige<sup>194</sup>. Les ambassadeurs sont, pour leur part, saisis par l'abondance et la variété des présents entreposés ensuite dans les magasins royaux de l'ancienne forteresse d'Ispahan : Tabaruk<sup>195</sup>.

---

<sup>193</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 488.

<sup>194</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 119.

<sup>195</sup> Décrite par FIGUEROA en 1618, *L'Ambassade*, op. cit. p. 196 : Il s'agit d'un bâtiment ancien, restauré sous Shah Tahmasb et Shah Muhammad Khodabanda, de forme carrée, ceint des quatre côtés d'un fossé en eau, mais comblé en partie. Un pont relie le fort flanqué de quatre grosses tours et de tours avancées sur les courtines. L'ensemble est revêtu d'une croute de terre destinée à amortir les chocs de l'artillerie. À l'intérieur se déploie une place d'armes, où trônent les trophées de la prise de Tabriz et d'Érévan sur les Ottomans : quelques pièces de canons, divers fauconneaux. Figueroa remarque également des prises portugaises, dépouilles de la forteresse de Comorao. Il n'y a cependant aucun canon sur les remparts car la place ne sert pas de fort. Le gouverneur d'Ispahan utilise la citadelle comme lieu de réception.

Toutefois, il ne s'agit pas de considérer les présents reçus par le shah comme des tributs : la monarchie safavide pratique la réciprocité des échanges<sup>196</sup>. Une fois consignés dans les registres du *divan*, les présents offerts par les souverains étrangers sont estimés, afin que les officiers puissent préparer le présent qui accompagnera l'ambassade de retour. Le cadeau offert n'est jamais de valeur égale à celui reçu mais doit lui être systématiquement supérieur. Ce déséquilibre volontaire renvoie à une logique du prestige : le don de départ doit être inférieur à la valeur du contre-don. Ce principe s'applique plus généralement dans l'ensemble de la société safavide. Le service rendu doit dépasser la valeur des objets donnés. Ce fonctionnement hiérarchique repose sur ce déséquilibre permanent. On peut en voir la traduction dans le domaine diplomatique avec la compétition de prestige que se livrent l'empereur moghol et le shah safavide durant un demi-siècle, et dont le paroxysme est atteint sous Shah 'Abbas II.

### *La civilité comme langage commun*

Les pratiques de la diplomatie iranienne ne se limitent, bien entendu, pas à un cérémonial. Le shah a parfois besoin de contourner les voies officielles et utilise d'autres moyens. Le cérémonial safavide se révèle en fait assez souple.

Conscient de la nécessité de créer des passerelles avec ses hôtes, le souverain se plie aux pratiques de la diplomatie européenne. Il part du principe d'imitation<sup>197</sup> pour réajuster son comportement, sans paraître se formaliser de l'apport de ces nouvelles pratiques. Au contraire, il s'applique à atténuer l'altérité orientale en utilisant des marques spécifiquement européennes. En certaines occasions, il emprunte ainsi la salutation « à la franque », ôtant sa coiffe et s'inclinant légèrement devant ses hôtes. Ainsi, lors de l'ambassade de Figueroa, « le shah, suivi de deux ou trois personnes seulement, alla voir l'ambassadeur à son logis : et pour lui faire connaître, qu'il en voulait user avec lui dans une très grande familiarité, il le salua à

<sup>196</sup> Sur la place du don dans les sociétés modernes, voir N. ZEMON-DAVIS, *Essai sur le don dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2002 (2000) ; L. FAGION, L. VERDON (dir.), *Le don et le contre-don, Usages et ambiguïtés d'un paradigme anthropologique aux époques médiévale et moderne*, Presses Universitaires de Provence, 2010 ; Jacques GODBOUT, *Ce qui circule entre nous. Donner, recevoir, rendre*, Paris, Seuil, 2007. Ces travaux se situent dans la lignée des travaux de Marcel MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1983 (1950).

<sup>197</sup> Robert MUCHEMBLE, *La Société policée, politique et politesse en France du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1998, p. 41.

la franque, en ôtant son turban »<sup>198</sup>. Il ôte également son turban devant Sir Dodmore Cotton lors d'une audience car, « l'ambassadeur, demeurant découvert, le Potshaw [= le shah] lui voulut faire la civilité entière »<sup>199</sup>. De même, Shah Safi I<sup>er</sup>, lors de l'audience des ambassadeurs de Holstein en 1637, répond à leur profonde révérence « avec civilité, d'une petite inclination de tête, qu'il accompagna d'une mine riante et obligeante »<sup>200</sup>. Ces expériences montrent que le shah est conscient du langage diplomatique occidental. Il marque ainsi son respect aux ambassadeurs tout en conservant sa dignité.

Peut-être s'inspire-t-il du comportement des ambassadeurs européens vis-à-vis de ses propres émissaires. En effet, lorsque Robert Shirley se rend en Angleterre en 1611, Jacques I<sup>er</sup> le reçoit comme le représentant d'un grand souverain. À ce titre, il refuse l'hommage trop appuyé que son ancien sujet veut lui rendre, le priant de rester découvert devant lui :

« Robert<sup>201</sup>, après avoir esté employé auprès de l'Empereur, et à la Cour de plusieurs autres Princes de l'Europe, passa en Angleterre, en qualité d'Ambassadeur du Schach. Le Roy *Jacques le fit couvrir*, et respecta en son Sujet le caractère d'Ambassadeur. Sherley y retourna en l'an 1623 en la mesme qualité, et il y fut traité de la mesme maniere. Il estoit vestu à la persane, et ayant esté conduit à l'audience par le Comte d'Anglesey, et par le Maistre des Ceremonies, après avoir fait ses reverences à la Turque, il osta son turban et le mit aux pieds du Roy ; mais le Roy le lui fit reprendre, et *le fit couvrir* »<sup>202</sup>.

Le comportement de Robert Shirley est corrigé par le roi lui-même qui l'invite à rester couvert en sa présence. De cette manière, il respecte tous les honneurs dus à la souveraineté de son maître et non plus à la sienne. Pour Wicquefort, qui rapporte cet événement, le comportement de Shirley est un manquement très grave aux règles de la diplomatie. Il condamne sans appel l'ambassadeur :

« Robert Shirley, en mettant son turban aux pieds du Roy d'Angleterre, commit un crime qui ne pouvait estre expié que par la mort : et le Roy, en le lui faisant reprendre, fit connoistre qu'il l'entendoit mieux que cet Ambassadeur qui ne sçavoit pas que le Droit des Gens se fait respecter »<sup>203</sup>.

---

<sup>198</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur, op. cit.*, t. I, p. 310.

<sup>199</sup> HERBERT, *Relation, op. cit.*, p. 279.

<sup>200</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade, op. cit.*, t. I, p. 493-494.

<sup>201</sup> Il s'agit de sir Robert Shirley (m. 1627), frère d'Anthony Shirley, arrivé en Iran en 1599. Après avoir passé plusieurs mois à la cour safavide, en attendant que son frère accomplisse sa mission diplomatique en Europe, il offre à son tour ses services au shah, et devient finalement son représentant auprès des souverains européens.

<sup>202</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur, op. cit.*, t. I, p. 128. N.B. : Wicquefort souligne.

<sup>203</sup> *Ibid.*, t. I, p. 238 : « Les Ambassadeurs, qui font ces soumissions aux Princes, prostituent la dignité de leur Maistre, et renoncent en quelque façon à sa Souveraineté ».

Quelles que soient les erreurs du serviteur, on peut souligner que le shah acquiert une réelle maîtrise des pratiques de la diplomatie au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Les honneurs spécifiques qu'il rend aux Européens lui permettent de poursuivre le dialogue diplomatique sans fausse note. Il réajuste au besoin l'interprétation des Européens lorsqu'ils sur-interprètent ses paroles. Ainsi, quand Figueroa voit dans sa bienveillance à son égard un signe de respect envers son maître, le roi Philippe, Shah 'Abbas le détrompe aussitôt : il souligne que ses attentions ne concernaient que lui en tant qu'hôte, et non son maître<sup>204</sup>. Le shah montre ainsi qu'il soupèse parfaitement les enjeux de chaque parole. Pour le shah, il y a donc en Figueroa trois personnes distinctes : le représentant du roi d'Espagne (l'ambassadeur), la personne de mérite (Figueroa lui-même) et son hôte (l'étranger). Il connaît les distinctions entre la personne de l'ambassadeur et sa qualité de représentant ; mais c'est seulement à son hôte qu'il porte des marques d'estime, ce qui est une manière de se valoriser lui-même.



Bien que musulman, le souverain safavide entre dans la définition moderne des relations diplomatiques. Au XVII<sup>e</sup> siècle, la diplomatie ne se pratique plus seulement entre puissances chrétiennes mais entre puissances souveraines ; y compris lorsque celles-ci sont d'une confession différente. Bien que le tsar soit un prince chrétien, il est considéré par ses voisins européens comme un barbare, incapable d'entretenir des relations diplomatiques fiables, alors que, dans le même temps, les qualités du shah sont remarquées et soulignées. Robert Shirley ne dit pas autre chose lorsqu'il affirme vouloir « faire connaître [...] la barbarie d'un prince chrétien et l'humanité d'un mahométan [= le shah] »<sup>205</sup>.

Reconnaissant le droit des gens et conscient de la nécessité de créer un espace de négociation favorable, le shah s'applique en outre à atténuer son altérité par des marques

---

<sup>204</sup> *Ibid.*, t. I, p. 310 : « Un jour le Schach, suivi de deux ou trois personnes seulement, alla voir l'Ambassadeur [= Figueroa] à son logis : et pour lui faire connoistre, qu'il en vouloit user avec lui dans une très-grande familiarité, il le salüa à la franque, en ostant son turban. En parlant à lui, l'appelloit tousjours *mon Pere* ou *Grand-Pere* ; et d'autant qu'un jour Figueroa prit la liberté de lui dire, que dans la conversation il recevoir ces termes de respect, comme un honneur que le Schach vouloit bien faire au Roy son Maistre, Schach Abas lui fit répondre [...] que ce n'estoit pas la consideration du Roy d'Espagne, qui l'obligeoit à lui faire ces civilités ; qu'il les faisoit comme à son hoste, et comme à une personne dont il estimoit le merite ».

<sup>205</sup> MORISOT, *Relation d'un voyage de Perse fait ès années 1598, 1599 par l'ambassadeur Robert Shirley*, Paris, Augustin Courbe, 1661.



spécifiquement européennes. Il emprunte ainsi la salutation « à la franque » en certaines occasions et maîtrise toutes les subtilités du langage européen. Il est aussi capable de réajuster, au besoin, les fausses interprétations des ambassadeurs. L'esthétique de la diplomatie est alors perçue comme une sorte de danse où les diplomates et le souverain évoluent de concert.

Dans les relations d'ambassade du XVII<sup>e</sup> siècle, l'importance de cette dimension est soulignée par les auteurs eux-mêmes, d'autant que la maîtrise du code diplomatique est considérée comme la marque d'une distinction particulière à leurs yeux. Shah 'Abbas est ainsi reconnu par Wicquefort comme « le plus fin et le plus adroit Prince de son temps »<sup>206</sup>. Il s'inscrit dès lors pleinement dans le consensus international moderne.

---

<sup>206</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 85.



## CHAPITRE II

### LE REGARD DES EUROPÉENS SUR L'IRAN SAFAVIDE : UN CORPUS, DES PERSPECTIVES

« De tous ces vastes empires de l'Orient, où les hommes ont été attirés jusqu'à présent des climats les plus éloignés, soit par la curiosité d'acquiescer de nouvelles connaissances, soit par l'avidité de s'enrichir : il n'y en a point ce me semble qui ne doive céder à la Perse, tant pour la température de l'air, pour le génie qui y est plus raisonnable qu'ailleurs, et plus approchant du nôtre, que pour toutes les choses excellentes et rares qui s'y trouvent en abondance »<sup>1</sup>.

Alors qu'il achève la rédaction de son premier ouvrage en 1671, Chardin se prépare à quitter la France pour un nouveau voyage vers l'Iran et les Indes orientales. Son séjour en France n'aura finalement duré que quinze mois, le temps de régler quelques affaires et d'achever la rédaction du *Couronnement de Soleïmaan troisième, Roy de Perse*<sup>2</sup>. Dans cet ouvrage présenté comme une pièce assez simple, qui est « du génie et de la capacité de toutes sortes de gens »<sup>3</sup>, l'auteur rapporte les événements auxquels il a pu assister à la cour safavide durant son séjour en 1666, lors de l'accession au pouvoir de Shah Safi II, devenu par la suite Shah Sulayman (1666-1694).

Réservant à une date ultérieure la publication de travaux érudits nécessitant davantage de temps et de réflexion, Chardin ne peut toutefois s'empêcher de faire partager au public ses projets pour l'avenir. Il espère ainsi faire publier à son retour un traité de gouvernement sur la

---

<sup>1</sup> CHARDIN, *Le Couronnement de Soleïmaan troisième, Roy de Perse et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne*, Paris, Claude Barbin, 1671.

<sup>2</sup> Dirk VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998, p. 121-122. Durant cette période, Chardin procède à la mise en œuvre des commandes de parures passées par Shah 'Abbas II (1642-1666), sur les modèles qu'il a lui-même dessinés. Bien que le souverain safavide soit entre temps décédé, Chardin se promet de les vendre à son fils Shah Sulayman et aux membres de la cour safavide. À cet effet, il passe un contrat de société avec son père ainsi qu'avec le négociant lyonnais Antoine Raisin et la veuve de l'orfèvre François Lescot, le 15 septembre 1670 à Paris.

<sup>3</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., Préface.

monarchie safavide, une histoire générale de l'Iran depuis l'Antiquité jusqu'à la période récente, ainsi qu'une géographie du pays. Parmi les abondants matériaux dont il dispose figurent, entre autres, un ouvrage de droit imamite qu'il a traduit en français, le *Djame-ye 'Abbassi*<sup>4</sup> (la *Somme de 'Abbas*) de Shaykh Baha al-din (m. 1621) ainsi que des extraits du *Tarikh-e habib al-siyar*, de l'historien hérati Ghiyas al-din Khwandamir<sup>5</sup>. Outre ces sources rares ramenées de son premier voyage, il peut s'appuyer sur de nombreux mémoires traitant de la société safavide, de l'administration et du fonctionnement de la justice, qui sont issus de ses propres recherches ainsi que d'entretiens privés avec des membres de l'élite.

Avant de s'engager plus avant dans ces projets éditoriaux, Chardin souhaite d'abord approfondir encore sa connaissance du pays car il estime que « ce n'est pas assez [...] de sçavoir la langue du païs, d'avoir de la curiosité et de l'application ; mais il faut encore beaucoup de discernement, de penetration, de connoissance, et pour ainsi dire, un esprit general, pour connoître, pour juger, et pour parler bien de tout »<sup>6</sup>. En tant qu'auteur, il est bien conscient de s'inscrire dans une tradition littéraire déjà longue : celle de la relation de voyage dont le succès n'est déjà plus à démontrer dans les années 1670<sup>7</sup>. Entre 1610 à 1670, durant la période précédant la publication du *Couronnement de Soleïmaan*, pas moins de vingt-neuf relations ont ainsi été publiées sur ce sujet<sup>8</sup>. De 1600 à 1730, nous avons recensé cent quarante-deux éditions et rééditions de relations d'ambassade ou de voyage vers l'Iran safavide<sup>9</sup>.

Imprimées et reliées, celles-ci se diffusent ensuite à travers toute l'Europe lettrée qui les lit et les commente. Au sein de ce réseau européen, la France constitue un nœud central pour la traduction de ces textes dont la quasi-totalité bénéficient d'une édition en français. Certains ne sont d'ailleurs traduits et publiés qu'en français comme *L'Ambassade de D. Garcias de*

<sup>4</sup> Ce traité, composé par le théologien Shaykh Baha al-din Muhammad ibn Husayn 'Amili, conseiller de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>, expose les règles du droit (*fiqh*) chiite en persan.

<sup>5</sup> Peut-être a-t-il également consulté la chronique plus récente d'Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e 'alam ara-ye 'Abbassi*, rédigée entre 1616 et 1633.

<sup>6</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., « Préface ».

<sup>7</sup> Sur la production des récits de voyage à l'époque moderne, voir Daniel ROCHE, *Les circulations dans l'Europe moderne, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, Pluriel, 2010 (paru en 2003 sous le titre *Humeurs vagabondes*). L'histoire du voyage est abordée par Normand DOIRON, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Presses de l'Université de Laval, Paris, 1995 ; György TVERDOTA (dir.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994 ; *Homo Viator. Le Voyage de la vie (XVe-XXe siècles)*, 245, janv.-mars 1997 ; et Gilles BERTRAND, *La Culture du voyage. Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.

<sup>8</sup> Ce chiffre correspond aux relations publiées durant la période 1600-1670, précédant la publication du *Couronnement de Soleïmaan* de Chardin. Nous n'avons retenu qu'une seule édition pour chacun de ces ouvrages, sans prendre en compte les rééditions et les traductions.

<sup>9</sup> Jeanne Chaybany compte sur la même période 149 éditions et rééditions d'ouvrages sur la Perse. Voir J. CHAYBANY, *Les Voyages en Perse et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Sorbonne, Paris, 1971, p. 34.

*Silva Figueroa en Perse*, traduite par Abraham de Wicquefort en 1667 à partir d'un manuscrit espagnol incomplet. Les relations les plus appréciées ont été rééditées jusqu'à seize reprises, comme les *Viaggi* de Pietro della Valle<sup>10</sup>, ou encore la *Relation de Moscovie et de Perse*<sup>11</sup> d'Adam Olearius, publiée à quatorze reprises entre 1647 et 1727, en cinq langues. Celle de Chardin, dont le premier tome, paru en 1686, fut édité neuf fois avant d'être repris dans la version complète de ses *Voyages*, éditée quant à elle onze fois à partir de 1711. Les *Six voyages* de Jean-Baptiste Tavernier connurent également un succès important, avec dix éditions et rééditions entre 1676 et 1724.

Les auteurs de ces ouvrages s'adressent à un public particulier qui n'est pas un groupe social déterminé, mais plutôt une catégorie d'individus qui se reconnaissent alors dans le partage de valeurs communes et que l'on peut définir comme le public des « honnêtes hommes ». Pour Alain Viala, le lectorat à l'époque moderne peut être divisé en trois catégories : la première rassemble les lecteurs d'ouvrages de colportage bon marché. La deuxième comprend deux à trois mille lecteurs en France, qui se recrutent parmi les « nouveaux doctes » des collèges, universités, bibliothèques, ainsi que les humanistes et les mondains de la cour. Enfin la dernière atteint huit à dix mille personnes à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et englobe beaucoup de nobles et de citoyens cultivés<sup>12</sup>. C'est à ce public « élargi », comprenant les deux dernières catégories, que s'adressent les relations de voyage.

Ces sources doivent donc être comprises dans leur contexte de rédaction et de réception. Afin de mettre en perspective la démarche de ces auteurs et de mieux pénétrer leur vision de la société safavide, il importe donc de cerner clairement leur « horizon d'attente »<sup>13</sup> mais aussi celui du public visé ainsi que la dialectique éventuelle qui se construit entre les deux. Cette analyse nous permettra de comprendre comment et pourquoi un individu comme Chardin en vient à considérer que « de tous ces vastes empires de l'Orient [...] il n'y en a point ce [...] qui ne doive céder à la Perse » et soutient, au retour de son second voyage, qu'il connaît

---

<sup>10</sup> Voir les tableaux en annexe : Annexe 6 « Publication et diffusion des relations sur l'Iran safavide à l'époque moderne ».

<sup>11</sup> OLEARIUS, *Offt beehrte Beschreibung der neuen orientalischen Reise, so durch Gebgenheit einer holsteinischen Legation an den könig in Persien geschehen... als Russland, Tartarium un Persien*, Schelesswig, 1647.

<sup>12</sup> Alain VIALA, *Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'Âge classique*, Paris, Minuit, 1985, p. 143-146.

<sup>13</sup> H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1978, p. 54 : « L'analyse de l'expérience littéraire du lecteur échappera au psychologisme dont elle est menacée si, pour décrire la réception de l'œuvre et l'effet produit par celle-ci, elle reconstitue l'horizon d'attente de son premier public ».

mieux Ispahan que Paris, bien qu'il y soit né et y ait été élevé, et se targue de parler aussi « aisément le Persan que le Français »<sup>14</sup>.

## I. Les auteurs et leur public : la réception du corpus sur l'Iran safavide au XVII<sup>e</sup> siècle

Dans la préface de *L'Ambassade de D. Garcias de Silva Figueroa*, l'éditeur Louis Billaine présente cet ouvrage en soulignant qu'il ne s'agit pas d'« un Livre de Voyage seulement, mais encore de Negociation et d'Histoire : on y trouvera avec la Geographie de plusieurs Païs, beaucoup de lumieres de politique et beaucoup de connoissances des choses qui sont advenuës en Orient, qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs »<sup>15</sup>.

Traducteur de la relation d'Olearius, Wicquefort défend également l'utilité de ce genre littéraire dans son « avertissement au lecteur » où il avance que

« l'histoire a cet advantage qu'elle instruit beaucoup plus efficacement que la Philosophie, et qu'elle divertit plus agreablement que le Roman [...] mais les relations des voyages ont cela de particulier, qu'elles font l'un et l'autre incomparablement mieux que l'histoire. Car comme d'un costé, en voyant les mœurs et les villes de divers peuples on se forme l'esprit et l'on acquiert beaucoup de lumieres et de prudence, de l'autre on trouve d'autant plus de divertissement dans les relations, que l'on y prend part au plaisir qui charme les voyageurs, et que l'on n'en a point une infinité de dangers, de fatigues et d'incommoditez qui les accompagnent »<sup>16</sup>.

Wicquefort démarque ainsi la relation d'ambassade du genre de la fiction et lui confère une place à part dans le domaine du savoir : celui de la formation de l'honnête homme.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, la définition de l'honnête homme s'applique à un nombre croissant de personnes qui se reconnaissent dans le partage de valeurs communes telles que la civilité, la politesse et la curiosité ainsi que la maîtrise des codes de la sociabilité nobiliaire de la cour, ou du moins leur imitation<sup>17</sup>. Tout comme le voyage, la lecture de relations permet le

---

<sup>14</sup> CHARDIN, *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales, par la Mer Noire et par la Colchide*, Londres, Moses Pitt, 1686, « Préface », p. 11.

<sup>15</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., Préface.

<sup>16</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., Préface.

<sup>17</sup> Robert MUCHEMBLED, *Société policée, politique et politesse en France du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1998, en particulier son chapitre sur la politesse mondaine et la naissance d'un espace public sous Louis XIII, p. 77-122.

perfectionnement de l'individu en médiatisant une expérience qui, selon Wicquefort, surpasse la seule connaissance<sup>18</sup>. En outre, si l'histoire apporte aux esprits raisonnables l'instruction nécessaire, la relation lui apporte aussi du plaisir et du divertissement. Son objectif s'inscrit davantage dans une perspective de formation de l'esprit que de simple érudition.

Le voyage et les relations de celui-ci visent au perfectionnement de l'individu à une époque où les valeurs de civilité et d'honnêteté échappent au milieu curial pour se répandre dans toute l'élite. Humanistes, diplomates, marchands : les auteurs de relation de voyage ou d'ambassade en Iran sont issus d'horizons variés<sup>19</sup> mais se présentent tous, ou se font présenter, comme des honnêtes hommes modernes, possédant un certain degré de connaissance et, surtout, une manière d'être et de se comporter indispensable pour paraître à la cour. Ils ont le sentiment diffus d'appartenir à un même cercle, dont leur public fait partie, rassemblant en son sein non seulement des citadins cultivés, mais tous les Européens se reconnaissant dans le modèle identitaire défini par l'honnête homme.

Or, la formation de cet idéal commence par le développement d'une qualité indispensable à tout homme moderne : la curiosité.

### *Curiosité et désir de voyager : le nouvel idéal de l'honnête homme*

Les voyageurs modernes évoquent plus facilement que leurs devanciers le motif réel de leurs voyages<sup>20</sup>. « La cause de mon dessein fut la curiosité »<sup>21</sup>, explique ainsi le baron de Beauvau en préambule de sa *Relation journalière d'un Voyage au Levant*. Chardin ne dit pas autre chose à propos de son premier départ en soulignant que « [s]a curiosité n'avait d'autre principe que le dessein d'informer le peuple d'Europe des manières persanes qui y estoient si

---

<sup>18</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur*, op. cit., t. I, p. 78.

<sup>19</sup> Pour une analyse détaillée de la vie sociale et professionnelle des auteurs, on pourra consulter leur biographie : celle de Jean-Baptiste Tavernier, Ch. JORET, *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur*, Paris, Plon, 2005 (1886) pourra être complétée par l'introduction de Stéphane YÉRASIMOS aux *Six Voyages de J. B. Tavernier*, Paris, La Découverte, 1681 ; sur Jean Chardin, Dirk VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan*, op. cit. ; sur François La Boullaye-le-Gouz, Henri CASTONNET DES FOSSÉS, *La Boullaye Le Gouz : sa vie et ses voyages*, Angers, Germain et G. Grassin, 1891, mais aussi l'article de Jean BOISSEL sur « Le voyage en Perse de Jean Thévenot », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 27, 1975, p. 109-122.

<sup>20</sup> Sur la question du voyage à la Renaissance, voir Frédéric TINGUELY, *L'Écriture du Levant à Renaissance, enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000.

<sup>21</sup> BEAUVAU, *Relation journalière du voyage du Levant*, Lyon, 1609 (1608), « Avertissement au Lecteur », t. I, p. 1.

inconnues »<sup>22</sup>. De même, il justifie son second voyage par « la passion que j'avois de bien connoître ce vaste Empire pour en pouvoir donner de bonnes et d'amples informations me fit entreprendre d'y retourner »<sup>23</sup>. Cela le conduit à suivre la cour du shah dans tous ses déplacements « pour affaires ou par curiosité, étudiant la Langue, fréquentant assidument les Grands et les Sçavans, et m'instruisant ainsi de tout ce qui pouvoit mériter la curiosité de nôtre Europe touchant un Pays que nous pouvons appeler un autre monde, soit pour la distance des Lieux, soit pour la différence des Mœurs et des Maximes »<sup>24</sup>.

La curiosité attise un désir de voyager qui s'empare d'un nombre croissants d'individus, comme l'exprime parfaitement Tavernier en 1686 : « Si la première éducation est comme une seconde naissance, je puis dire que je suis venu au monde avec le désir de voyager »<sup>25</sup>. Plus que d'une curiosité intellectuelle pour les pays rencontrés, La Boullaye-le-Gouz parle de son « inclination pressante de voyager et courir les pays étrangers »<sup>26</sup>. Quant à Dellon, un médecin français ayant parcouru les Indes orientales ainsi que la côte du golfe Persique qu'il « parti[t] de Paris sans aucun autre dessein déterminé que celui de quitter la France »<sup>27</sup>. En 1667, il entre au service de la Compagnie royale sur un navire nommé *La Force*, part du Havre le 20 mars 1668 et n'y revient que dix ans plus tard<sup>28</sup>. Comment comprendre la frénésie de voyage à tout prix de ces hommes ? Leur condition sociale peut fournir un premier élément de réponse : certains sont de grands négociants, comme Tavernier et Chardin ; des médecins, missionnaires ou ambassadeurs, comme Dellon, le père Sanson ou Figueroa, et doivent donc se déplacer pour remplir leurs fonctions. D'autres sont de simples curieux, à l'image de Pietro della Valle, Jean Thévenot ou Corneille Le Bruyn. La diversité sociale des auteurs doit nous inciter à en chercher la raison dans l'évolution des mentalités au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

Entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le voyage est au cœur d'une révolution transformant l'univers culturel des gentilshommes. Celle-ci part du constat que l'exercice des lettres prôné par les humanistes forme l'esprit, mais non le jugement<sup>29</sup>. Ainsi, René Descartes défend cette idée dans le *Discours de la méthode* : « Sitost que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes Précepteurs, je quittay entierement l'estude des lettres.

<sup>22</sup> CHARDIN, *Journal*, op. cit., 1686.

<sup>23</sup> *Ibid.*, « Préface », p. 2.

<sup>24</sup> *Ibid.*, « Préface ». N.B. : Nous soulignons.

<sup>25</sup> TAVERNIER, *Les Six Voyages*, op. cit., « Préface », p. 1.

<sup>26</sup> LA BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations du Sieur de la Boullaye-le-Gouz*, Paris, 1653, p. 7.

<sup>27</sup> DELLON, *Relation d'un voyage aux Indes Orientales, dédié à Monseigneur l'Evêque de Meaux*, Paris, Claude Barbin, 1685, p. 1-2.

<sup>28</sup> *Ibid.*, « Préface », p. 1.

<sup>29</sup> D. ROCHE, *Les Circulations dans l'Europe moderne*, op. cit., p. 63.



Et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourroit trouver en moy-mesme, ou bien dans le grand livre du monde, j'employois le reste de ma jeunesse à voyager »<sup>30</sup>. Les leçons apprises grâce à l'expérience vécue conduisant à un raisonnement plus profitable que celles réalisées par « un homme de lettres dans son cabinet, touchant les spéculations qui ne produisent aucun effet ». Wicquefort reprend cette idée dans la préface de la *Relation du voyage de Moscovie, de Tartarie et de Perse* d'Olearius : seuls « les voyages sont capables de former un honnête homme »<sup>31</sup>, à condition de savoir en faire son profit<sup>32</sup>.

Permettant de confronter le savoir livresque à la réalité, le voyage devient alors le complément logique du cycle d'apprentissage et s'accompagne de bréviaires devant permettre d'en optimiser les bienfaits. En 1638, Yves Dugué publie un *Brief discours sur la manière de voyager*. En 1650, le sieur de Gerzan publie à son tour un manuel sur *L'art de voyager utilement*.

Les effets de ces guides sur leurs lecteurs sont réels comme en témoigne Thévenot dans sa *Relation d'un Voyage fait au Levant*<sup>33</sup>, pour qui « ce sont ces belles relations qui [lui] ont donné la première pensée de voyager ». Selon lui, il n'est pas le seul dans ce cas : en atteste

« le désir de voyager à toujours esté fort naturel aux hommes, il me semble que jamais cette passion ne les a pressez avec tant de force qu'en nos jours : le grand nombre de voyageurs qui se rencontrent en toutes les parties de la terre prouve assez la proposition que j'avance, et de la quantité des beaux voyages imprimez qui ont paru depuis vingt ans, oste toute raison d'en douter »<sup>34</sup>.

Neveu de Melchisédech Thévenot (1620-1692), cartographe et bibliothécaire du roi à partir de 1684<sup>35</sup>, Thévenot grandit au milieu des cartes et des récits de voyage publiés par son oncle, sur le modèle de Hakluyt ou de Purchas. Il se définit lui-même comme un lecteur et un curieux avant d'être un voyageur<sup>36</sup>. Après avoir achevé ses études au collège de Navarre, le

<sup>30</sup> René DESCARTES, *Le Discours de la Méthode, Pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, Leyde, Ian Maire, 1682, p. 11.

<sup>31</sup> OLEARIUS, *Relation de Moscovie et de Perse*, op. cit., préface, p. 5.

<sup>32</sup> *Ibid.*, « Préface de Wicquefort », p. 5.

<sup>33</sup> THÉVENOT, *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, Louis Billaine, 1665.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>35</sup> Melchisédech THÉVENOT (1620-1692) est cartographe et bibliothécaire royal. Amateur de relations de voyage, il en a publié un grand nombre, ambitionnant de les réunir dans un recueil à l'instar du travail accompli par Richard Hakluyt (1533-1616) et Samuel Purchas (1575-1626) en Angleterre.

<sup>36</sup> THÉVENOT, *Relation d'un voyage fait au Levant*, op.cit., p. 1 : « Il n'y a point de personnes qui ayent inclination aux belles choses, qui ne soient touchez de celles dont ils instruisent, et il y en a peu, s'ils n'estoient retenus par des attaches pressantes, qui ne voulussent eux-mesmes en estre les témoins et les spectateurs : Ce sont ces belles Relations qui m'ont donné la première pensée de voyager, et comme en l'année mil six cens cinquante-deux, je n'avois point d'affaire considerable qui deust m'en empescher l'effet, je resolus facilement de satisfaire ma curiosité ».

jeune homme suit son oncle dans ses déplacements en Europe et assiste à l'élection du pape Alexandre VII en 1655. Il lie connaissance avec Barthélémy d'Herbelot de Molainville (1625-1695), grand voyageur et orientaliste, qui lui donne l'envie de séjourner dans le Levant. Passionné d'histoire, de mathématiques, d'astronomie, de botanique et de sciences naturelles en général, Thévenot commence par sillonner l'Empire ottoman pour recueillir des données. Rapidement, il devient un voyageur aguerri, parlant le turc et l'arabe. Tirée de son premier voyage effectué entre 1655 et 1662, la *Relation d'un voyage fait au Levant*, publiée en 1664, en fait un auteur apprécié du public.

Moins d'un an après son retour, il repart de Paris en 1663 pour effectuer un nouveau voyage en Orient, cette fois-ci par-delà l'Empire ottoman : son but est de découvrir la monarchie safavide et les Indes. Il embarque à Marseille en janvier 1664 pour Constantinople puis séjourne à Damas, Alep, Mossoul et Bagdad. Entré en Iran par la route de Hamadan, le voyageur arrive à Ispahan le 1<sup>er</sup> octobre 1664. Le couvent des Capucins l'accueille durant les cinq mois de son séjour qui se termine le 25 février 1665, afin de repartir vers le sud du pays et visiter Persépolis<sup>37</sup>. Thévenot croise trois autres voyageurs français, tous destinés à devenir des auteurs de relations : André Daulier-Deslandes, Jean Chardin et Jean-Baptiste Tavernier. Il meurt sur le chemin du retour, le 28 novembre 1667 à Miyaneh<sup>38</sup>, au sud-est de Tabriz, sans avoir pu finir la rédaction de la suite de ses voyages. Le père Raphaël du Mans, supérieur de la mission des Capucins à Ispahan, recueille ses effets personnels, notamment ses papiers et ses notes, et les transmet à son exécuteur testamentaire en France, Bonaventure Thévenot, sieur de Luisandre, son frère aîné<sup>39</sup>. Parue en 1674 à Paris, chez Charles Angot, la *Suite du voyage au Levant* est rééditée ensuite à onze reprises dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans la préface de la *Suite des voyages au Levant*, publiée en 1674, le sieur de Luisandre expose les motivations de l'auteur, qui aspirait avant tout à satisfaire la curiosité du public :

« Il a bien fait voir que tant d'occupations différentes qui auroient suffi à plusieurs personnes, ne l'avoient pas empêché de s'appliquer à l'étude des choses les plus sérieuses et les plus difficiles. En effet,

<sup>37</sup> Francis RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire en Perse au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 1995, t. I, « Biographie, Correspondance », p. 61.

<sup>38</sup> Chardin y passe en juin 1673, entre Tabriz et Ardabil, CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 14. C'est un bourg situé au milieu d'une prairie et entouré de montagnes.

<sup>39</sup> Jean de THÉVENOT, *Suite du voyage au Levant*. Testament du 13 novembre 1667, Minutier central des notaires, étude CXVIII (1613-1894), liasse 78, Archives Nationales, 4 décembre 1668, adressé à Bonaventure de Thévenot, son frère, par l'intermédiaire du père Raphaël du Mans : « Par tout où je dis mon frère j'entends Mr. Bonnaventure de Thevenot ».

il avoit un esprit propre à tout, assez vif pour penetrer dans les difficultez, laborieux pour s'appliquer avec vigueur, et constant pour ne se pas rebuter du travail ; il s'estoit rendu habile dans la physique, geometrie, astronomie, et toutes les mathematiques, et il avoit particulierement estudié la philosophie de Monsieur Descartes, plutôt pour examiner agreablement les effets naturels dans ses principes, que pour en decider souverainement »<sup>40</sup>.

Chardin, qui rencontre « le Voyageur » en 1667, non loin des ruines de Persépolis, ne contredit pas le sieur de Luisandre sur ce point. Admiratif de son travail, il le décrit « comme fort exact dans ses observations »<sup>41</sup>. Sa démarche érudite est d'ailleurs reprise par des voyageurs tels que Corneille Le Bryun ou Francisco Gemelli-Carreri au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le modèle du gentilhomme-voyageur se répand à travers toutes les strates de l'élite et ce n'est pas un hasard si Chardin, fils d'un grand négociant parisien protestant, choisit la voie des Indes plutôt que le commerce européen pour se réaliser. Sa volonté d'aller chercher ailleurs l'accomplissement matériel se dévoile clairement dans la préface de son *Journal*, paru en 1686 :

« J'avois trouvé à mon retour en France que la Religion où j'ay été élevé, m'éloignoit de toutes sortes d'emplois, et qu'il falloit ou en changer, ou renoncer à tout ce qu'on appelle honneur et avancement. L'un et l'autre me paroissait rude : on n'est pas libre de croire ce qu'on veut. Je songeay donc aussitôt à retourner aux Indes, où sans changer de Religion, ni sans sortir aussy de la condition de Marchand, je ne pouvois manquer de remplir une ambition modérée ; parce que le commerce y est un employ si considérable que même les souverains le font tout ouvertement »<sup>42</sup>.

Outre les raisons matérielles qui l'ont conduit hors des frontières de France, on décèle chez Chardin un désir d'apprendre qu'il tente d'ailleurs de généraliser en l'appliquant à tous les Européens et en adaptant à son tour la théorie des climats<sup>43</sup> : « Il n'y a que les Européens au monde qui voyagent par curiosité. La raison s'en doit tirer, à mon avis, de la nature de nôtre climat, car j'ai toûjours recours au climat en cherchant la raison des habitudes et des

---

<sup>40</sup> THÉVENOT, *Suite du voyage au Levant*, op. cit., Préface du sieur de Luisandre.

<sup>41</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IX, p. 85.

<sup>42</sup> Id., *Journal du voyage du chevalier Chardin en Perse*, op. cit., éd. 1686, p. 1-2. Il est à noter que ce passage n'apparaît pas dans l'édition de 1711, ni dans celle de 1740. L'éditeur L. Langlès le rétablit dans l'édition de 1811 des *Voyages*, Paris, Le Normant, 1811, t. I, p. 1-2.

<sup>43</sup> Ce faisant, Chardin ne fait que poursuivre le procès d'une idée déjà développée à la Renaissance, en lien étroit avec la littérature cosmographique, voir Frank LESTRINGANT, « Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », in *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, p. 255-276.

manières des hommes »<sup>44</sup>. En Europe, celui-ci « rend le sang plus bouillant, ce qui communique à nos esprits ces mouvement inquiets dont ils sont agitez »<sup>45</sup>.

Chardin montre à ce propos combien le désir de voyager étonne les autres populations. Cette volonté échappe même aux destinataires de ces attentions : les Safavides eux-mêmes

« s'arrêtoient particulièrement sur ces mots de *Gentilshommes curieux de voyager*, ce qu'on n'avait pû traduire en leur langue sans un air d'absurdité. [...] Ils me demandoient s'il était possible qu'il y eût des gens parmi nous qui voulussent prendre la peine de faire deux ou trois mille lieues avec tant de risque et d'incommodité pour voir seulement comment on étoit fait et comment on faisoit en Perse »<sup>46</sup>.

Le voyage revêt donc plusieurs visages au XVII<sup>e</sup> siècle. Enrichissement personnel, matériel ou intellectuel, pour certains ; il est un moyen de représentation pour d'autres. Pietro della Valle l'envisage ainsi en courtisan. Il le décrit à la fois comme la découverte du grand livre du monde, mais aussi comme une représentation sur le « théâtre de l'univers »<sup>47</sup>.

### *Se produire sur le « théâtre de l'univers » : le cas de Pietro della Valle*

Académicien, mais aussi courtisan, pèlerin et chef de famille, Pietro della Valle semble avoir mené plusieurs vies en même temps. Son horizon se définit par la découverte du monde et par la recherche de l'accomplissement de soi ou, selon sa propre expression, par le désir de se produire sur le « théâtre de l'univers »<sup>48</sup>. Ses modèles sont les voyageurs modernes : Pierre Gilles ou encore le Tasse, auteur de la *Jérusalem délivrée* et son collègue de l'académie des *Umoristi*<sup>49</sup>. Pietro della Valle suit résolument leurs traces, tout en inventant de nouvelles façons de raconter. Si l'Iran n'est pas son choix initial, la découverte de l'État safavide sous le règne de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> constitue néanmoins pour lui une expérience marquante. Elle lui fournit entre l'occasion de se distinguer aux yeux de ses contemporains.

<sup>44</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. V, p. 251-252.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 117.

<sup>47</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux Voyages*, op. cit., « L'auteur au lecteur ».

<sup>48</sup> *Id.*, *Viaggi in lettere familiari al suo amico Mario Schipano divisi in tre parti cioc la Turchia, la Persia et l'India*, Rome, Vitale Mascardi, 1650, « Préface ».

<sup>49</sup> Laura ALEMANNI, « L'Accademia degli Umoristi », *Roma moderna e contemporanea*, 3, 1995, p. 97-120. « Umoristi » se traduit en français à l'époque moderne par le terme « Humoristes », qui renvoie à l'humeur, dans le sens de « belle humeur », et non, bien sûr, à l'« humour ».

Parti de Venise le 8 juin 1614, Pietro della Valle débarque le 15 août à Constantinople, après une traversée de dix semaines. Il demeure dans la capitale ottomane jusqu'au 25 septembre de l'année suivante, date à laquelle il prend la direction de l'Égypte où il s'arrête à Alexandrie, puis au Caire. Mais les pyramides ne suffisent pas à combler sa curiosité. Prenant momentanément l'habit du pèlerin, il continue jusqu'au monastère Sainte-Catherine, au pied du mont Sinaï, avant de gagner la Palestine où il visite les Lieux Saints<sup>50</sup>. Il poursuit ensuite son voyage vers Damas et Alep.

Jusqu'ici, il ne s'agit pas d'un parcours improvisé<sup>51</sup> : Pietro della Valle s'inspire des voyageurs du siècle précédent, particulièrement de Pierre Gilles et d'André Thevet, compagnons de Gabriel d'Aramon, ambassadeur de François I<sup>er</sup> auprès du sultan ottoman (1547-1553) dont il fait sien le caractère érudit et curieux<sup>52</sup>.

Arrivé à Bagdad, son voyage prend un tour inattendu puisqu'il épouse une jeune chrétienne, Sitti Maani Gioerida (Juwayri), fille d'un nestorien de Mardin et d'une Arménienne durant son séjour entre octobre 1616 et janvier 1617. Il décide de poursuivre avec elle son voyage vers Ispahan, en dépit des recommandations de son ami Mario Schipano, qui le presse de revenir. Dans une lettre datée du 10 décembre 1616, il déclare avoir « toujours eû un desir extraordinaire, et surtout estant dans Alep, de passer bien avant dans ces pays plus Orientaux, tant pour les recits qu'[il] en avai[t] ouy faire, que pour les diverses curiositez qu'[il se] promettoit d'y découvrir et d'y remarquer [lui]-mesme pour encherir au-dessus des autres »<sup>53</sup>. Pietro précise son intention :

« Une considération encore plus pressante m'y pousoit, ayant desiré avec ardeur dès l'Italie, de voir et de connoistre de presence ce Roy valeureux, qui entre tous les Monarques du monde est sans doute aujourd'huy l'un des plus fameux, et dont la reputation vole glorieusement par toutes les Provinces du Levant, ce qui ne peut pas estre ignoré dans les nostres »<sup>54</sup>.

---

<sup>50</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux Voyages*, op. cit., t. I, p. 192.

<sup>51</sup> Voir : Avner BEN-ZAKEN, « From Naples to Goa and Back : A Secretive Galilean Messenger and a Radical Hermeneutist », *History of Science*, 47 (2), 156, 2009, p. 147-174. L'auteur développe l'idée selon laquelle Pietro della Valle se serait inspiré de l'itinéraire effectué par Pythagore, au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à travers l'Égypte et le désert du Sinaï. Ce faisant, il met en valeur les liens entretenus par Pietro della Valle avec le courant scientifique de son temps, grâce, en particulier, à son correspondant Mario Schipano.

<sup>52</sup> Les références à Pierre Gilles, auteur de *P. Gullii de Constantinopoleos topographia lib. IV*, Leyde, 1632, ou à Pierre Bellon, auteur des *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grèce, Asie, Judée*, Paris, 1553, sont nombreuses dans les premières lettres du voyageur. Sur les auteurs du corpus aramontin nous renvoyons aux travaux de Frédéric TINGUELY, *L'Écriture du Levant à la Renaissance, Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000.

<sup>53</sup> Pietro della VALLE, *Voyages*, op. cit., t. I, Deuxième Partie, p. 1.

<sup>54</sup> *Ibid.*

Pietro della Valle parvient à Ispahan le 22 février 1617, alors que le gouvernement safavide et toute la cour se trouvent dans le nord du pays, au bord de la mer Caspienne. Shah 'Abbas I<sup>er</sup> réside alors à Ferhabad, dans la province du Mazanderan. Le jeune marié l'y rejoint au début de l'année 1618. Sa réputation l'ayant précédé, il est introduit auprès du souverain le 3 mai, dans le palais d'Ashraf. Pietro della Valle est aussitôt séduit par la personnalité de Shah 'Abbas. Il décide de le suivre dans sa campagne militaire contre les Ottomans et l'accompagne d'abord à Qazvin, où il entre à la suite des principaux officiers de la cour le 10 juin 1618. En juillet, il est à Sultaniya, où se rassemble l'armée (*urdu*). Un mois plus tard, il assiste aux échanges houleux entre l'émissaire ottoman et le souverain safavide en Ardabil, alors que la menace de guerre se précise. En novembre, il est de nouveau à Qazvin lorsque la paix survient. L'Italien rentre alors à Ispahan tandis que le shah repart passer l'hiver à Ferhabad.

Le voyageur s'installe dès lors, avec sa famille, dans une maison au cœur de la ville, près du couvent des Capucins. En juillet 1619, alors que les ambassadeurs turc, moghol, moscovite et espagnol sont réunis à Ispahan par le shah pour négocier différents accords, il assiste aux festivités qui entourent leur réception. À la mi-novembre, il déménage une nouvelle fois et passe l'hiver 1619-1620 à Ispahan. Entre Noël et avril, Pietro della Valle change encore à deux reprises d'habitation. Insatisfait par celles qui lui sont proposées, il décide finalement d'en louer une, appartenant à Qazi Sa'di, voisine du couvent des Carmes Déchaussés, dans le quartier du *maydan-e mir*. Il y passe toute l'année suivante et s'adonne alors entièrement aux Lettres. Il a commencé à composer une grammaire turque<sup>55</sup>, en toscan, et projette de la faire imprimer à Rome. Parallèlement, il étudie le persan et l'arabe tout en entreprenant la traduction de plusieurs ouvrages d'astronomie.

Dans une lettre de septembre 1621, della Valle évoque son retour prochain. Il envisage de revenir par Goa, l'océan Indien et le cap de Bonne-Espérance<sup>56</sup>. C'est dans cette intention qu'il descend vers le golfe Persique, par la route de Shiraz, au mois d'octobre. Il visite le site de Persépolis, appelé en persan *Tchehel minar* (« les Quarante Colonnes »). Mais, parvenu à Bandar-e Ser, sur la côte du golfe Persique, il se trouve empêché de poursuivre sa route. Le conflit entre les Portugais et les Iraniens à propos de l'île d'Ormuz atteint alors son paroxysme : pour renforcer sa position, le gouverneur du Fars, Imam Quli Khan, défend à

<sup>55</sup> *Id.*, *Grammatica della lingua turca di Pietro Della Valle il Pellegrino, divisa in sette libri*, archivée au Vatican, Mss. Vat. Turco : Cat. Mai, n°40, composée de 149 feuilles numérotées.

<sup>56</sup> *Id.*, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, t. III, p. 249.

tous les navires de commercer avec Ormuz<sup>57</sup>. Pietro della Valle espère trouver une embarcation interlope, ce qui le conduit à rester plusieurs semaines à proximité de la côte. En vain : le blocus est respecté, y compris par les pêcheurs locaux. Voyant les mouvements de troupes s'intensifier dans la région et l'étau se resserrer autour des possessions portugaises, il décide de se retirer avec son épouse à l'intérieur des terres, vers la forteresse de Minab.

La jeune femme, enceinte, contracte alors la malaria dont elle succombe en décembre 1621. Malade à son tour, Pietro della Valle accepte de se laisser transporter jusqu'à Lar par son beau-frère et la jeune suivante de son épouse, Maria Tinatin<sup>58</sup>. Il y est soigné par un médecin persan avec lequel il se lie d'amitié. Recouvrant peu à peu la santé, il demeure à Lar jusqu'à la prise définitive d'Ormuz par les troupes du gouverneur du Fars en 1622. Cette victoire safavide permet au trafic de reprendre, et à Pietro della Valle de s'embarquer à Bandar 'Abbas.

Cependant, Pietro ne rentre pas directement en Europe : arrivé en février 1623 à Surate, il parcourt l'Inde de la province du Gujarat jusqu'à Calicut, en passant par Agra, Onor (Honnavar), Ikkeri, Mangalore et Goa. Le 17 décembre 1624, il quitte enfin la péninsule indienne pour Mascate, porte d'entrée de l'Arabie, puis remonte le golfe Persique jusqu'à Bassorah. En mai 1625, il entend rejoindre Alep par le désert mais sans se joindre à la caravane qui prend alors le départ : il espère ainsi abréger le trajet, et éviter d'acquitter les taxes prélevées sur les voyageurs dans la plupart des villes ottomanes<sup>59</sup>. La traversée du désert dure deux mois. D'Alep, le voyageur italien se rend ensuite dans le port d'Alexandrette où il embarque à bord d'un navire français qui lève l'ancre le 27 août 1625 et débarque à Naples le 6 février 1626. Il fait également décharger le corps embaumé de son épouse pour l'expédier directement à Rome, avec une partie de ses affaires.

Le médecin et naturaliste Mario Schipano l'accueille à son arrivée. Il l'introduit aussitôt dans le cercle cultivé qui gravite autour de Fabio Colonna (1567-1640), fondateur avec Cesi de l'académie des *Lincei* (« Lynx »)<sup>60</sup>. À ses côtés, Pietro retrouve ou rencontre le

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, t. III, p. 348.

<sup>58</sup> *Ibid.*, t. III, p. 379. Arrivée à Lar, le 13 janvier 1622.

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 476.

<sup>60</sup> Sur le milieu des académies romaines au début du XVII<sup>e</sup> siècle et, en particulier, celle des *Lincei*, voir : Pietro REDONDI, *Galilée hérétique*, Paris, Gallimard, 1985.

mathématicien Nicolas Antonio Stelliola, le voyageur Gerolamo Vecchietti<sup>61</sup> et l'orientaliste espagnol, Diego de Urrea Conca<sup>62</sup>. Pietro della Valle demeure plusieurs semaines en leur compagnie, puis retourne à Rome où il est attendu par les siens.

Arrivé le 28 mars, il est reçu par le pape Urbain VIII (1623-1644) dès le 8 avril. Leur conversation dure plus d'une heure. Il faut dire que les deux hommes ne sont pas des inconnus l'un pour l'autre. En effet, le cardinal Maffeo Barberini, savant et érudit réputé, était, avant de devenir pape, un proche partisan des académies littéraires et scientifiques, notamment de celle des *Lincei*, avec laquelle Pietro della Valle est en contact. Son frère, le cardinal Francesco Barberini, est également le protecteur attitré de l'académie des *Umoristi*, à laquelle appartient Pietro.

Ce dernier est de nouveau reçu à la cour pontificale le 19 avril pour parler de la situation des chrétiens en Orient. Il présente à cette occasion un mémoire sur le sujet, intitulé *Informatione della Georgia*<sup>63</sup>. Le 4 mai, Urbain VIII renvoie ce document aux membres de la Congrégation *Propaganda Fide* et invite Pietro à donner son avis concernant les missions de Géorgie, notamment sur les moyens permettant de rattacher les chrétiens géorgiens à l'Église romaine. Della Valle est nommé camérier pontifical de cape et d'épée, charge honorifique réservée aux laïcs.

Déjà, le voyageur jouit d'une réputation importante dans les cercles cultivés. Son discours prononcé devant les membres de l'académie des *Umoristi* au sujet des raisons de son voyage, lui vaut une certaine audience auprès d'un public éclairé<sup>64</sup>. En 1629, il intègre la plus prestigieuse académie de Rome, celle des *Lincei*. Pietro della Valle s'intéresse en amateur à l'astronomie et s'est tenu au courant, depuis l'Orient, des travaux de Galilée grâce aux courriers échangés avec Mario Schipano, proche de Fabio Colonna et de Tammaso

<sup>61</sup> Giovan Battista Vecchietti est mentionné par Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. III, p. 248 : « Monsieur Vecchietti de bonne mémoire ». Ce dernier est mort à Naples en 1616, peu après le départ de Pietro della Valle. Son frère Gerolamo est en revanche toujours présent (m. 1640). Les frères Vecchietti ont séjourné en Iran et en Orient à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Giovan Battista VECCHIETTI, « A Report on the condition of Persia in the Year 1586 », publié par H.F. BROWN, *The English Historical Review*, 7, 1892, p. 314-321. Ils en ont ramené des manuscrits, pour le compte de la papauté, dont certains ont été répertoriés à B.N.F par Francis RICHARD, « Les manuscrits persans rapportés par les frères Vecchietti et conservés aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale », *St. Ir.*, IX, 2, 1980, p. 291-300.

<sup>62</sup> J. D. GURNEY, « Pietro della Valle : the Limits of Perception », *BSOAS*, 49, 1, 1986, p. 104. Diego de Urrea Conca, représentant de Philippe III à Naples, était un spécialiste des langues orientales, particulièrement de l'arabe. Il a peut-être donné quelques notions à Pietro della Valle avant son départ en 1614. Sur le cercle des *Lincei* de Naples, voir aussi G. GABRIELLI, « Il 'Liceo' di Napoli », *Rendiconti dell'Accademia nazionale dei Lincei*, XIV, 1938, p. 499-565.

<sup>63</sup> *Copia della Informatione della Georgia, data alla Santià di W.S. Papa Urbano VIII l'anno 1627*, Biblioteca Apostolica Vaticana.

<sup>64</sup> *Oratione del sig.re Pietro della Valle recitata in Roma nella Accademia degl'Humoristi, nella quale restringe tutto, o le magg.ri Parti delle cose più degne da lui osservate ne' suoi viaggi*, Bibliotheca Apostolica Vaticana, Barb. Lat. 5206, ff. 106r-122v.



Campanella. De plus, Pietro della Valle a rapporté de ses voyages des documents qui intéressent les chercheurs : une collection de manuscrits persans et arabes sur l'astronomie et les sciences, ainsi que nombre d'objets d'art ou curieux, qu'il laisse à leur libre disposition dans son palais. C'est sans doute pour cette raison que Frederico Cesi (1585-1630) accepte en 1629 de le recevoir au sein de l'académie, ce dont il tire un prestige considérable qu'il met aussitôt à profit en fondant son propre groupe de travail, réuni chez lui autour de l'étude de la musique et de la poésie.

Mais Pietro souhaite aussi établir sa réputation en tant qu'auteur. Déjà, dans une lettre de Bagdad datée du 10 décembre 1616, il faisait part à Schipano de son désir de voir ses relations publiées et lui demandait d'en commencer l'ébauche à partir de ses lettres<sup>65</sup>. Le Napolitain avait pour mission de les mettre en forme et de les agrémenter au goût du public, l'essentiel étant que la publication soit effectuée avant son retour.

Par la suite, le projet se modifie sensiblement. Au cours de l'année 1617, alors qu'il séjourne à Ispahan, Pietro réfléchit une nouvelle fois à la publication de ses relations<sup>66</sup>. Il envisage alors de les présenter lui-même à l'académie des *Umoristi* dans un discours introductif tandis que Mario serait toujours chargé de les ordonner<sup>67</sup>. Deux jours plus tard, il rédige une ébauche de ce discours, qu'il intitule *Ragionamento che io penso far nell'Accademia presentando il Libro*<sup>68</sup>.

Puis le projet éditorial subit une nouvelle transformation. Pietro della Valle prévient soudain Schipano de son désir de demeurer plusieurs années à la cour safavide. Il lui confie donc la tâche de reprendre ses notes et de les agrémenter de formules « plus riches et plus belles »<sup>69</sup>. Parallèlement, il met au point un nouveau plan : la première partie de ses relations sera constituée de son voyage au Levant, de Constantinople à Bagdad. La seconde partie, à laquelle il est en train de réfléchir, sera composée, et c'est là la nouveauté, de matières « plus importantes et plus graves ». Dans cette dernière partie, Pietro della Valle souhaite mettre en avant son séjour auprès de Shah 'Abbas, « des carresses qu'[il] en espère, des grandeurs et des magnificences de la cour, des différends des princes, des affaires de guerres, des transmigrations des peuples, des fondations de villes, des ambassades extraordinaires, et de plusieurs événements grands et héroïques, desquels [il aura] esté témoin oculaire, et desquels

---

<sup>65</sup> Lettre du 10 décembre 1616, Pietro della Valle à Mario Schipano, de Bagdad, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. I, p. 91-92.

<sup>66</sup> *Ibid.*, t. II, p. 67-68 : « 1<sup>re</sup> lettre d'Ispahan, le 17 mars 1617 ».

<sup>67</sup> *Ibid.*, t. II, p. 68.

<sup>68</sup> *Ibid.*, t. II, p. 72 : « 2<sup>e</sup> lettre d'Ispahan, le 19 mars 1617 ».

<sup>69</sup> *Ibid.*, t. II, p. 135 : « 3<sup>e</sup> lettre d'Ispahan ».

peut estre, avec l'aide de Dieu, [il fera] la principale partie »<sup>70</sup>. C'est pourquoi il souhaite qu'elle soit rédigée dans un style plus raffiné et relevé.

Les lettres suivantes montrent qu'il rassemble les éléments nécessaires à la constitution de cette grande fresque : les déplacements de la cour safavide y sont méticuleusement notés, le portrait du shah s'affine et les événements qui marquent les prémices de la guerre contre les Ottomans sont consciencieusement rapportés.

Parallèlement, Pietro collecte des ouvrages susceptibles de compléter et d'élargir sa propre perspective, tel que le *Canon* d'Avicenne (le *Ketab al-Qanun*, d'Ibn Sina) dont il trouve un exemplaire en persan, ou encore, le traité de droit imamite de Shaykh Baha al-din, la *Somme d'Abbas*, ainsi que des ouvrages d'astronomie et de mathématiques, eux-aussi en persan<sup>71</sup>. Pietro della Valle travaille dès ce moment à leur traduction en latin, dans l'espoir de les faire publier à son retour. Il entreprend dès lors la traduction d'une chronique persane, « *La Moëlle des histoires* »<sup>72</sup>, retraçant l'histoire des premiers rois de Perse, d'Adam jusqu'au règne de Shah Tahmasb (1524-1576). Le futur auteur projette également de faire publier un traité sur la géographie du royaume safavide, rédigé durant son séjour à Goa en 1623 et intitulé *De Regionibus subjectis recurtiori Persarum Imperio*<sup>73</sup>, ainsi que la grammaire turque composée à Ispahan au cours de l'hiver 1620-1621<sup>74</sup>.

De retour en Italie, le voyageur découvre que son correspondant n'a pas mené son projet à terme. Bien que conservées, ses lettres n'ont pas été rassemblées dans un ouvrage cohérent. Découragé par l'ampleur de la tâche à accomplir, Pietro della Valle laisse de côté ce travail.

Il entreprend alors de présenter au public un ouvrage témoignant de son estime pour Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. *Delle Conditioni di Abas, rè di Persia*<sup>75</sup> paraît en 1628 à Venise, agrémenté d'une dédicace au cardinal Francesco Barberini : Pietro y reprend ses propres considérations sur la personnalité du souverain, notamment celles contenues dans la treizième lettre d'Ispahan<sup>76</sup>, et livre ses réflexions concernant le renforcement de l'autorité monarchique en donnant son adhésion pleine et entière à ce système. Cette apologie du souverain safavide, et

<sup>70</sup> *Ibid.*, t. II, p. 135-136.

<sup>71</sup> *Ibid.*, t. III, p. 223.

<sup>72</sup> Sans doute le *Lubb al-tavarikh*, de Yahya ibn 'Abd al-Latif Husayni Qazvini, que l'on pourrait aussi traduire par « l'Essence des Histoires ».

<sup>73</sup> Ce traité est adressé à un missionnaire jésuite, Vincislaus Panteleone Kirwitzer (m. 1626). Le texte a été traduit en anglais par Sonja BRENTJES et Volkmar SCHÜLLER, « Pietro della Valle's Latin Geography of Safavid Iran (1624-1628) : Introduction », *Journal of Early Modern History*, 10, 3, 2006, p. 169-219.

<sup>74</sup> Pietro parle de sa composition dans sa relation de voyage, *op.cit.*, t. III, p. 222.

<sup>75</sup> *Id.*, *Delle Conditioni di Abas, rè di Persia, all'illustriss. et reverendiss. Sign. Francesco, cardinal Barberino... Pietro della Valle, il Pellegrino*, Venitia, F. Baba, 1628.

<sup>76</sup> Lettre du 25 février 1621, *Id.*, *Fameux voyages, op. cit.*, t. III.

plus encore de la raison d'État, suscite un écho particulier dans le milieu français réuni à Rome dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. Elle est bientôt reprise par Jean Baudoin, traducteur du Tasse et futur académicien, et traduite sous le titre d'*Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse*<sup>77</sup>.

L'ouvrage est composé de trois parties : la première met en avant les qualités du shah<sup>78</sup>. La deuxième passe en revue les vices qui lui sont généralement attribués, parmi lesquels on trouve la cruauté, la luxure, l'impiété<sup>79</sup>. Enfin, la troisième présente la défense opposée par l'auteur à ses détracteurs. Pietro y discute de ce qu'il a pu observer par lui-même et entend ainsi livrer « un veritable recit des loüables qualitez du Roy Abbas, et des vices que luy reprochent ses ennemis ». Il va très loin dans sa défense, n'hésitant pas à prendre vigoureusement le parti du souverain musulman :

« Ce me semble bien raisonnable, que je me mette en devoir de le justifier de ces blasmes. A quoy je suis obligé, et par la cognoissance que j'ay de la verité, et par les incroyables courtoisies, que ce Prince m'a faites, pendant le temps que j'ay eu l'honneur de vivre à sa Cour. Que si je luy donne d'abord quelques marques de l'inclination que j'ay pour luy, et du vertueux respect que je luy porte, l'on ne pourra dire de moy, sinon que je suis justement partial pour sa gloire ; ou plutost que je parle en homme desinteressé, qui ne panche ny du costé de la haine ny de l'amour, et qui n'a l'esprit poussé d'aucune affection trop violente et illegitime. Car puisque la cause que je defends est grandement juste, je suis bien contant de laisser à part les considerations qui m'obligent à l'entreprendre, et de ne me souvenir que de la simple verité du sujet. Je ne pense pas au reste que ce Discours Apologetique choque en rien ma Religion n'y l'obeyssance que je luy dois. Au contraire il me semble juste, qu'elle mesme ne souffre pas que la gloire d'un si grand Roy soit indignement obscurcie en certaines choses, et deshonorée par l'impudence des calomniateurs »<sup>80</sup>.

Ce premier ouvrage popularise ainsi en Europe la figure de Shah 'Abbas comme incarnation du monarque absolu.

---

<sup>77</sup> *Id.*, *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse, en la personne duquel sont représentées plusieurs belles qualitez d'un Prince héroïque, d'un excellent courtisan, & d'un parfaict Capitaine, traduite de l'italien de messire Pierre de la Valée, gentilhomme Romain, par Jean Baudoin*, Paris, Nicolas de la Vigne, 1631.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 2-3 : « Je mettray en avant sept conditions fort loüables, que j'ay remarqué en luy, pendant l'estude continuel que j'ay fait de sa personne. Je diray donc, qu'il est infatigable Chasseur ; Courtisan accort et poly, s'il en fut jamais ; Soldat très advantureux ; grand et excellent Capitaine ; gentil Cavalier ; Prince affable & courtois, autant que Prince du monde ; et finalement Roi fort politique, et bien entendu en matiere de Gouvernement ».

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 122-123 : « Mais d'autant qu'il n'y a rien de parfaict dans le monde, et qu'à la naturelle imperfection de chacun, l'envie et la mesdisance ne manquent jamais de se ioindre, je trouve à propos de rapporter icy les accusations veritables ou fausses, que j'ay oüy faire contre la gloire du grand Abbas, afin que je me trouve en tout et par tout fidelle Historien de ce que j'ay veu et oüy en mes voyages, et que j'evite, s'il est possible, le reproche qu'on me pourroit faire d'estre en mes escrits, ou partial, ou flatteur ».

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 147-148.

Ce n'est finalement que très tard, en 1652, que Pietro reprend son projet de mettre par écrit la relation de ses voyages. Mais, découragé par l'ampleur du travail, il se résout à faire publier en l'état sa correspondance avec Mario Schipano. Bien que cette formule ne constitue pour lui qu'une solution imparfaite, très éloignée de son projet initial, les *Viaggi di Pietro Della Valle il Pellegrino*, connaissent un succès immédiat.

La première partie, composée des dix-huit premières lettres écrites entre le 23 août 1614 et 2 janvier 1617, paraît en 1650<sup>81</sup> dans un volume consacré entièrement à la *Turchia*. L'auteur meurt cependant en 1652, avant d'avoir pu achevé la correction des deux parties suivantes : la *Persia* et la *India*. C'est sa veuve, Maria Tinatin de Ziba, qui livre aux éditeurs les manuscrits permettant de poursuivre la publication. La deuxième partie, la *Persia*, en cours de correction au moment de sa mort, paraît en deux volumes en 1658, un an après la réédition de la première partie. Quant à la troisième et dernière partie, *L'India co'l ritorno alla patria*, elle est finalement publiée en 1663. Parallèlement, une autre édition voit le jour à Venise, à partir de 1660.

Dès lors, les éditions italiennes se succèdent à Rome, à Venise et à Bologne<sup>82</sup>. Certaines d'entre elles, comme celle de Rome en 1662, sont accompagnées d'une biographie de l'auteur, composée par son ami, l'humaniste Giovanni Pietro Bellori (1613-1696)<sup>83</sup>. Le public français s'empare bientôt de la relation. Elle est d'ailleurs connue et diffusée avant d'être traduite en 1662 par les pères François le Comte et Etienne Carneau, sous le titre des *Fameux voyages de Pietro della Valle*, chez l'éditeur parisien Gervais Clouzier. La diffusion de l'ouvrage touche également l'Angleterre, en 1664, puis les principautés allemandes. Elle paraît également à Genève, en néerlandais, en 1664-1665. Ces multiples traductions et rééditions témoignent de son succès à l'échelle européenne au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

Si la cour safavide est apparue à Pietro della Valle comme le lieu idéal pour se présenter en courtisan et en gentilhomme accompli et avoir enfin l'occasion d'apparaître comme « le plus intelligent, le plus soigneux et le plus magnifique » des auteurs, le voyage en Iran peut aussi être l'occasion de découvrir un savoir et une culture pluriséculaire dont l'apprentissage ramène le voyageur à l'un des aspects essentiels de son parcours : l'enrichissement intellectuel.

<sup>81</sup> *Id.*, *Viaggi di Pietro Della Valle*, Rome, Mascardi, 1650.

<sup>82</sup> Voir le tableau des publications en annexe.

<sup>83</sup> Giovan Pietro BELLORI, « *Vita di Pietro della Valle il Pellegrino* », in Pietro della VALLE, *Viaggi di Pietro della Valle il Pellegrino*, Rome, 1662, t. I (édition de Rome, 1662, et dans celle de Venise, 1667). Bellori conserve par ailleurs, dans son cabinet de curiosité, de nombreuses pièces rapportées d'Orient par Pietro della Valle.

## *La culture du voyage et la valorisation du savoir : Olearius et la littérature persane*

Secrétaire des ambassades envoyées par Frédéric III, duc de Holstein-Gottorp (1616-1659), auprès de Michel I<sup>er</sup> de Russie (1613-1645) et de Shah Safi I<sup>er</sup> (1629-1642), Adam Olearius accomplit deux voyages entre 1633 et 1639<sup>84</sup>. Ces missions visent à créer une voie commerciale entre l'Iran et l'Europe du Nord *via* la Moscovie et la mer Caspienne ; les marchandises devant être acheminées par voies terrestre et maritime grâce à un passeport diplomatique établi avec l'accord des trois souverains. Cette voie offrirait aux marchands allemands une alternative aux deux routes déjà existantes : celle, terrestre, du Levant, soumise aux avanies des Ottomans ; et celle, maritime, des Indes orientales, plus dispendieuse et tout aussi périlleuse que la première. Jeune docteur en philosophie de l'université de Leipzig, Olearius a été engagé en 1633 afin d'assurer la consignation des faits et gestes des membres de la mission en vue d'une publication ultérieure.

Sa relation s'inscrit donc dans une perspective très différente de celle de Pietro della Valle : faire connaître et promouvoir l'entreprise du duc de Holstein auprès d'un large public, composé aussi bien de lettrés et d'érudits que de marchands. La publication de cartes prenant en considération les dernières avancées de la géographie et apportant en outre des indications nouvelles sur les reliefs, les fleuves et leurs affluents, ainsi que sur les noms modernes des villes, accrédite cette idée<sup>85</sup>. La relation d'Olearius ne s'arrête pas toutefois à une œuvre de propagande car sa qualité intrinsèque et la compétence de son auteur permettent à celle-ci dépasser largement le but étroit de sa commande.

Parue en 1647, la relation connaît immédiatement un succès important qui conduit à sa réédition à quatre reprises entre 1656 et 1667<sup>86</sup>. Entre la première et la dernière édition, Olearius ne cesse de l'améliorer. Ainsi, l'édition de 1656 est considérablement augmentée par rapport à l'édition de 1647. L'œuvre est traduite en néerlandais par Dieterius van Wageningen

---

<sup>84</sup> John EMERSON, « Adam Olearius and the Litterature of the Schleswig-Holstein Missions to Russia and Iran (1633-1639) », in J. CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 31-56.

<sup>85</sup> Sur l'évolution de la représentation de la mer Caspienne suite à la publication de sa carte, voir Elio BRANCAFORTE, *Visions of Persia : Mapping the Travels of Adam Olearius*, Harvard Press University, 2003.

<sup>86</sup> Adam OLEARIUS, *Offt beehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise*, Schließwig, Bey Jacob zur Glocken, 1647.

en 1651, puis en français par le diplomate hollandais Abraham de Wicquefort en 1656, qui l'a fait publier à Paris chez Gervais Clouzier<sup>87</sup>. Elle est rééditée par la suite en 1666 et en 1679. C'est à partir de cette version française que John Davies prépare l'édition anglaise, parue en 1662 à Londres<sup>88</sup>. Le nombre important d'éditions et de traductions témoigne de l'intérêt constant et renouvelé du public.

L'État safavide prend une place importante dans le parcours d'Olearius. À son retour, il est aussitôt nommé mathématicien de la cour. Il utilise alors son expérience et le matériel accumulé au cours de son voyage pour se faire une place dans le milieu cultivé. En effet, Olearius appartient à la génération d'auteurs qui bouleversa, au tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, le rapport des Allemands aux arts et aux lettres. Cette génération a pour chef de file Martin Opitz, dont le *Livre de la poésie allemande* (« *Buch von der deutschen Poetry* »), paraît en 1624 et obtient un écho retentissant parmi les élites<sup>89</sup>. Nous ne savons pas précisément si Olearius est encore à Leipzig lorsque le poète y est invité en 1630, mais il est certains que son inséparable ami Paul Fleming assista à la visite du maître. Fleming accomplit avec Olearius le voyage en Iran : jeune poète prometteur, il est engagé, sur la recommandation d'Olearius, en tant que médecin dans l'expédition dirigée par Philippe Crusius (1598-1676) et Otto Brüggmann (1600-1640). Il suit les deux ambassades. Rentré à Gottorp en 1639, il meurt d'une pneumonie l'année suivante à Hambourg. C'est Olearius qui rassemble et fait publier, en 1642, les diverses pièces de poésie destinées à assurer le succès du jeune auteur<sup>90</sup>.

Engagé lui-même dans la rénovation de la langue allemande, Olearius participe au vaste projet de la *Fruchtbringende Gesellschaft* (« Société Frugifère »), créée en 1617 pour défendre et promouvoir l'allemand comme langue de culture. Il met alors à profit sa découverte de la poésie persane, riche de plusieurs siècles de chefs-d'œuvre, pour faire publier un recueil fort répandu dans la société safavide de son temps : le *Golestan* (« Jardin des roses ») de Sa'di, rédigé au XIII<sup>e</sup> siècle à Shiraz<sup>91</sup>. Lors de son séjour à Shamakhi en 1636, dans le Shirvan, Olearius s'en était procuré un exemplaire. Une traduction allemande existait déjà, composée à partir de l'édition française d'André du Ryer intitulée *Gulistan ou*

<sup>87</sup> Adam OLEARIUS, *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse*, Paris, Gervais Clouzier, 1656.

<sup>88</sup> Adam OLEARIUS, *Travels of the Ambassador sent by Frederich, Duke of Holstein, to the Great Duke of Muscovy and the King of Persia*, Londres, 1662. Cet ouvrage est publié une nouvelle fois en 1669.

<sup>89</sup> Elio BRANCAFORTE, « The Dramaturgy of Travel », in WELLEBURY (dir.), *A New History of German Literature*, Harvard University Press, p. 291.

<sup>90</sup> Paul FLEMING, *Teütsche Poemata*, 1642.

<sup>91</sup> Abu-Muhammad Muslih al-din ibn Abdallah Shirazi, *Golestan*, écrit vers 1258.

*l'Empire des Roses composé par Sa'di, Prince des poètes*<sup>92</sup>. Dans cette nouvelle traduction, réalisée directement à partir du persan, Olearius s'attache à mettre en valeur non seulement la langue, mais aussi le sens. Pour ce faire, il se fait aider par Haq Verdi, membre de l'ambassade envoyée par Shah Safi I<sup>er</sup> au duc de Holstein avec qui il se lie d'amitié. Les deux hommes entreprennent ensemble la traduction du *Golestan* et font paraître, en 1654, le *Persianische Rosenthal* qui se place immédiatement parmi les ouvrages de référence en matière de poésie et connaît plusieurs rééditions au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>93</sup>. Devenu bibliothécaire des collections privées du duc de Holstein en 1649, il rédige un catalogue complet des objets contenus dans le cabinet de curiosités du duc, dont il a rapporté lui-même une grande partie<sup>94</sup>.

Bien que l'État safavide n'ait pas été la seule destination de ses voyages, il s'avère essentiel dans le parcours intellectuel d'Olearius et participe à sa manière d'une stratégie de valorisation de la langue et de la culture allemandes.

### Choisir l'Iran

Au cours de son séjour à Constantinople, la Boullaye-le-Gouz décide d'aller en Iran et rencontre Minas, un marchand arménien, qui lui offre son aide pour rejoindre les États du shah<sup>95</sup>. Ses entretiens avec un Italien croisé sur le trajet, Federico Capponi, le conduisent à formuler plus précisément le but de cette nouvelle étape sur le mode de l'évidence :

« Il nous pria de lui tenir compagnie en chemin, et me fit plusieurs demandes, entre-autres le sujet de mon voyage en Italie ; je lui dis que c'était la curiosité de voir et apprendre les coutumes étrangères, pour les comparer avec celles de France, et en juger sans passion »<sup>96</sup>.

---

<sup>92</sup> André du RYER, *Gulistan ou l'Empire des Roses, composé par Sa'di, prince des poètes turcs et persans*, Paris, 1634 (traduit en allemand en 1636 par Johan Ochsenbach).

<sup>93</sup> Sa'di (traduit par OLEARIUS), *Persianischer Rosenthal. In welchem viel lustige Historien, scharffsinnige Reden und nützliche Regeln. Vor 400 Jahren von einem sinnreichen Poeten Schich Saadi in Persischer sprach beschrieben. Jetzo aber von Adamo Oleario in hochdeutscher Sprache heraus gegeben*, Schlesswig, 1654. Sur le destin de cette œuvre dans les pays de langue allemande, voir Elio BRANCAFORTE, *Visions of Persia : Mapping the travels of Adam Olearius*, Harvard University Press, 2003.

<sup>94</sup> OLEARIUS, *Gottorffische Kunst-Cammer Worinnen Allerhand ungemeine Sachen So theils die Natur theils künstliche Hände hervor gebracht une bereitet. Van diesem Aus allen vier Theilen der Welt zusammen getragen. Jestzo beschrieben Durch Adam Olearium, Bibliothecarium und Antiquarium auff der Fürstl. Residentz Gottorf*, Schleswig, Holwein, 1666.

<sup>95</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations*, op. cit., p. 60.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p.13.

Dans cette perspective, l'Iran se trouve sur son chemin mais n'est pas un but en soi, comme nous le montre l'organisation tripartite de sa *Relation*. L'Empire ottoman, l'Iran et l'Inde moghole y occupent des places équivalentes. Le voyageur ne met pas particulièrement l'accent sur l'Iran safavide qui n'est qu'une étape parmi d'autres. Nous avons vu que, pour Pietro della Valle également, Ispahan ne s'impose que très tardivement comme une destination possible.

Pourtant, la monarchie safavide se dégage bientôt comme l'objet principal de certaines relations. C'est le cas de Tavernier qui affirme dès la préface de ses *Six Voyages*, autrement appelée *Dessein de l'auteur*. Pourtant, Tavernier commence, comme tant d'autres avant lui, par faire paraître une relation du Levant publiée en 1675. Mais sa *Nouvelle Relation du serral du Grand Seigneur* n'apparaît pas d'une folle originalité aux yeux du public, déjà accoutumé aux secrets du sérail<sup>97</sup>. Ce n'est que l'année suivante qu'il parvient à marquer les esprits avec la publication des *Six Voyages de J. B. Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir*, sous les presses de Gervais Clouzier<sup>98</sup>. Le livre est réédité chez le même auteur en 1677 et en 1679. Une autre, toujours en français, sort des presses de Johannes von Someren à Amsterdam en 1678. Il faut attendre 1679 pour voir une version imprimée en néerlandais, dont un nouveau tirage est effectué en 1692. On note encore plusieurs rééditions au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Utrecht en 1712, à Paris et à Rouen en 1713, puis à La Haye en 1715 et à Amsterdam en 1718. Les *Six voyages* furent également traduits en anglais, en allemand et en italien.

La perspective de Tavernier a ceci d'original qu'elle offre un panorama complet, simple et accessible de l'Iran safavide. Le lecteur est invité à observer, dès le préambule, le chemin qu'il est appelé à parcourir. Devant lui se déploient plusieurs routes, menant toutes à un même but : Ispahan. Comme Rome en Europe, Ispahan est le point de convergence de toutes les routes de l'Orient. Ainsi, dans le « Livre Premier », Tavernier expose les « diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à Ispahan, ville capitale de la Perse, par les provinces septentrionales de la Turquie » : c'est-à-dire la route d'Erzerum et de l'Arménie. Dans le « Livre Second », il dévoile les « diverses routes qu'on peut tenir pour se rendre de Paris à

<sup>97</sup> Jean-Baptiste TAVERNIER, *Nouvelle relation de l'intérieur du serral du Grand Seigneur, contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point esté mises en lumières*, par J.B Tavernier, escuyer baron d'Aubonne, Paris, Varennes, 1675.

<sup>98</sup> *Id.*, *Les Six Voyages de J.B Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.



Ispahan [...] par les provinces meridionales de la Turquie et par le desert », qui correspondent à la traversée de l'Anatolie et de l'Iraq. Dans le « Livre Troisieme », il s'intéresse en particulier au « sixième et dernier voyage de l'Auteur, et des routes qu'on peut tenir pour entrer en Turquie et en Perse par les Provinces Septentrionales de l'Europe ». Chemin faisant, il se propose de faire découvrir à ses lecteurs les mœurs et les coutumes des peuples rencontrés, de leur faire connaître les religions et les différents modes de gouvernement. Autant de digressions qui doivent mettre en valeur son érudition sans le détourner, toutefois, du but qu'il se propose d'atteindre : Ispahan.

Gommant les détails dans lesquels se perdent les autres voyageurs, Tavernier clarifie, simplifie, grossit volontairement le trait et atténue les différences<sup>99</sup>. Multipliant les comparaisons avec la France, il dépeint une réalité safavide compréhensible par le lecteur de cabinet. Sous sa plume, la monarchie safavide n'a jamais paru si familière.

De plus, Tavernier lie inextricablement sa réussite personnelle aux voyages qu'il a entrepris dans les Indes orientales. Nommé marchand du shah, il accomplit plusieurs déplacements entre 1630 et 1668. Il en ramène des pierres précieuses. Anobli en 1669<sup>100</sup>, il devient propriétaire de la baronnie d'Aubonne en Suisse, en 1670<sup>101</sup>. Tavernier illustre ainsi pleinement l'accomplissement du voyageur moderne et sa réussite participe certainement de la réception favorable de son ouvrage auprès du public français.

Le travail littéraire de Tavernier a cependant pu paraître léger à certains de ses contemporains. Son critique le plus virulent est sans doute Chardin pour qui s'« il n'y auroit point assurément de meilleure lecture que celle des relations », le public est malheureusement confronté à des travaux comme ceux de Tavernier qui « n'étoient nullement dignes de son attention ; tant par les faussetez dont on les avoit remplies à plaisir, que par le peu d'exactitude avec lequel elles étoient faites »<sup>102</sup> ? Pour Chardin, l'objectif que doit se fixer la

---

<sup>99</sup> En auteur pressé, Tavernier s'inspire largement des mémoires rédigés par le père capucin Raphaël du Mans, en simplifiant son texte. Ce procédé lui permet, en outre, d'avoir une vision globale, rapide et synthétique, du fonctionnement de l'État safavide. Sur les emprunts de Tavernier au père capucin, voir F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire en Perse op. cit.*, t. I, *Biographie et Correspondance*, « Le père Raphaël et les Six Voyages de Tavernier », p. 74-76 : « On constate qu'il existe, entre la description de la Perse que fait Tavernier et l'État de 1660 du P. Raphaël, un certain nombre de ressemblances. Ainsi, la description de la Perse qui ouvre le livre VI des *Six Voyages* pourrait bien être empruntée à ce mémoire ou à un écrit similaire du Capucin ».

<sup>100</sup> B.N.F., Fonds français, 21451, registre du secrétariat, I, 1669, « Lettre d'annoblissement pour Jean-Baptiste Tavernier », fac-similé publié par Charles JORET, *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur*, Paris, Plon, 1886, p. 395-398.

<sup>101</sup> Tavernier achète le 26 avril 1670 la baronnie d'Aubonne, dans un canton suisse, au marquis de Montpoullan, pour la somme de 43 000 écus. Il prête ensuite serment, le 24 mai de la même année, aux autorités de Berne, *Archives cantonales vaudoises, titres du bailliage d'Aubonne*, n°1201, p. 147, document cit. in. JORET, *Jean-Baptiste Tavernier, op. cit.*, p. 217.

<sup>102</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. I, Préface.

relation n'est pas seulement de faire gagner à son auteur une gloire individuelle mais doit être un récit construit alliant l'exigence, la rigueur et la connaissance approfondie du terrain. L'enquête est au centre de la démarche d'écriture. Ainsi, lorsqu'il se rend en Iran pour la première fois en 1666, Chardin prend le temps de s'informer exactement des lieux et des personnes qu'il rencontre.

Son premier voyage s'est pourtant déroulé dans une perspective bien différente. Calviniste condamné à occuper une place secondaire en France, Chardin voit dans l'Orient un Ailleurs susceptible d'être propice à la réalisation de son ascension sociale. Parti de Paris en 1666, il est remarqué par Shah 'Abbas II au cours d'un séjour dans le Mazanderan et se constitue rapidement parmi l'élite safavide une clientèle qui l'informe peu à peu de l'état du pays. Progressivement, Chardin se découvre une « passion pour ce vaste Empire », dont il rapporte des matériaux importants. À son retour en France, en mai 1670, il rédige une brève chronique historique tirée en partie, dit-il, des mémoires d'un émir safavide retiré depuis plusieurs années dans sa demeure. C'est un premier essai destiné à tester le public français.

En 1671, il retourne en Orient pour affaires. Selon son propre témoignage, il parcourt le pays « étudiant la Langue, fréquentant assidument les Grands, et les Sçavans, et m'instruisant ainsi de tout ce qui pouvoit meriter la curiosité de nôtre Europe »<sup>103</sup>. Dans la préface du *Journal du voyage du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la mer Noire*, il ébauche les contours d'une œuvre en quatre tomes. Le premier reprend le contenu de son journal de voyage de 1673. Le deuxième, alors en préparation, contiendrait une description de la monarchie safavide, de ses forces, de ses lois et de son gouvernement. Le troisième tome correspondrait au journal de 1674, avec une description des ruines de Persépolis visitées pour la première fois en 1667, et une relation de la « religion des Persans » soit le chiisme duodécimain. Enfin, le quatrième tome serait la transcription des journaux de 1675, 1676 et 1677, avec un « Abrégé de l'histoire de Perse, extrait des auteurs persans ». Dans cette structure, Chardin dévoile clairement son objectif : il souhaite évoquer tous les aspects de la vie politique, sociale et religieuse de la société safavide.

Le *Journal du voyage du Chevalier Chardin en Perse* paraît en 1686 à Londres, chez Moses Pitt, alors que l'auteur doit abandonner son pays natal suite aux persécutions précédant la révocation de l'Édit de Nantes. Installé à Londres dès 1681 et naturalisé l'année suivante, Chardin a pu être perturbé dans ses projets par les événements, mais le premier tome qu'il

<sup>103</sup> *Id.*, *Journal du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la mer Noire*, Londres, M. Pitt, 1686, Préface.

publie connaît malgré tout une diffusion importante<sup>104</sup>. Il est réimprimé la même année à Amsterdam chez deux éditeurs, Abraham Wolfgang, en un volume, et Jean Wolters et Isbrand Haring. Une autre édition paraît en France l'année suivante, à Lyon, chez Thomas Amaulry, en deux volumes. Mais Chardin proteste contre cette dernière copie, publiée sans son autorisation. L'éloignement contraint de l'auteur ne nuit pas à son succès dans son pays d'origine. L'année suivante, la relation est traduite en anglais, toujours chez Moses Pitt ; puis en flamand, à Amsterdam, chez Sander vande Jouwer ; et enfin en allemand, à Leipzig, chez Thomas Frishe. En dépit de ce succès, l'auteur abandonne toutefois la publication des trois tomes projetés. Élevé au rang de chevalier par Charles II en 1682, il poursuit sa carrière en Angleterre. En août 1682, il rejoint le siège de l'*East India Company*, pour « services rendus » à la Compagnie durant son séjour en Iran, et accomplit diverses missions dans les Provinces-Unies au cours des années suivantes.

Il faut attendre la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle pour qu'il décide d'achever la publication de sa relation. Il modifie toutefois en profondeur son projet initial. Les informations rassemblées au cours de ses années de voyages s'organisent désormais autour de thèmes traités dans les différents tomes qui composent l'ouvrage : les trois premiers demeurent inchangés. Ils reprennent l'édition du journal de 1673 qui avait vu le jour en 1686 sous le titre de *Journal du chevalier Chardin*. Sur d'autres points, sa pensée mûrit. Il décide de consacrer plusieurs tomes à des thèmes particuliers. Ainsi, le quatrième tome traite de l'état général du pays, de son gouvernement, de ses lois, des mœurs et des coutumes de ces habitants. Le cinquième fait une description des arts et des sciences, comme les mathématiques, l'astronomie, la mécanique. Le sixième s'intéresse aux gouvernements militaire et civil de l'État safavide et enfin, le septième parle des religions pratiquées en Iran ; plus particulièrement le chiisme duodécimain. Dans les deux derniers tomes, Chardin revient sur son voyage entre Ispahan et Bandar 'Abbas en 1674 et 1675, en apportant de nouvelles précisions sur la cour safavide.

L'édition complète des *Voyages de M. Chardin*, publiée en 1711, marque l'aboutissement de sa réflexion et le mûrissement de sa pensée.

---

<sup>104</sup> D. VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan, op. cit.*, p. 285-286.

Entre les débuts de la découverte de la monarchie safavide et le XVIII<sup>e</sup> siècle, la perspective des auteurs change car ils ne cherchent plus à satisfaire les mêmes attentes. Ainsi Corneille Le Bruyn, qui se rend en Iran dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, affirme-t-il avoir entrepris ce voyage uniquement dans le but d'étudier le site de Persépolis, afin de « satisfaire la curiosité des personnes éclairées »<sup>105</sup> et de rétablir la vérité sur les observations faites avant lui par les voyageurs européens, « et cela sans prétendre déroger en aucune manière au mérite personnel, ni aux lumières de ces illustres Voyageurs, à tous autres égards ». Ce faisant, il donne un aperçu de ses lectures : Pietro della Valle et Don Garcia de Silva y Figueroa, qui « ont été les premiers, qui aient parlé avec quelque solidité de ces fameuses ruines », mais aussi, Thévenot, Chardin, Herbert, Cartridge, Gouvea, Bernier, Tavernier et Struys. Il amène d'ailleurs avec lui les ouvrages de ses devanciers et confie, lors de son premier voyage au Levant, qu'il a « toujours porté avec [lui] les *Voyages* des sieurs Della Valle et Thévenot »<sup>106</sup>. Sa réflexion s'appuie donc sur un *corpus* largement composé par les auteurs de relations d'ambassade et de voyage du XVII<sup>e</sup> siècle qui ont fait naître en Europe un goût prononcé pour la monarchie safavide, son actualité et son histoire, sa culture et sa langue. Le Bruyn avoue aussi, comme but subsidiaire de ses voyages, une volonté de tout analyser : la politique, le gouvernement et les mœurs des populations rencontrées. En cela, il se place résolument dans la lignée de ses prédécesseurs. Mais, dans une perspective qui annonce déjà celle des Lumières, il s'arme aussi des compétences du naturaliste : il établit, en véritable savant, un programme d'observation qu'il veut transmettre à ses lecteurs grâce à sa maîtrise parfaite du dessin. Il connaît en outre l'art de préparer et de conserver des spécimens animaux et végétaux et rédige, tout au long de son trajet, des notices précises sur les objets les plus divers.

Si les objectifs et les perspectives des auteurs peuvent donc être très variés, notre *corpus* retrouve sa cohérence autour d'un dénominateur commun : la rencontre avec les Safavides. En effet, ce qui retient l'esprit des auteurs comme de leurs lecteurs et distingue la « relation de Perse » des autres relations de voyage de l'époque moderne, c'est bien cette rencontre, cette expérience renouvelée à chaque fois, dont les conséquences se font ressentir au niveau le plus intime et qui construit la singularité de chaque auteur dans son rapport à l'Orient et à l'Iran.

---

<sup>105</sup> Corneille Le BRUYN, *Voyages de Corneille Le Brun, par la Moscovie, en Perse et aux Indes Orientales... on y a ajouté la route qu'à suivie M. Isbrants, en traversant la Russie et la Tartarie, pour se rendre à la Chine et quelques remarques contre MM Chardin et Kempfer avec une lettre écrite à l'auteur sur ce sujet*, Amsterdam, Les Frères Wettstein, 1718, « Préface ».

<sup>106</sup> *Ibid.*, Préface.

Dans son examen des récits de voyages au Levant, Alexandra Merle a souligné la pauvreté des portraits individuels sur les Turcs<sup>107</sup>, en dépit de la fascination qu'ils exerçaient en Europe. Les relations de voyage sur l'Iran surprennent en revanche par le foisonnement des portraits, leur précision et leur clarté. Quand le discours sur l'Autre dépasse le cadre strictement anthropologique et fait place à un jugement teinté d'admiration, voire à la naissance de liens personnels et au partage de valeurs communes, l'historien est en droit de prolonger sa réflexion et de se poser la question des rapports entre les élites safavides et européennes.

## II. Européens et Iraniens au XVII<sup>e</sup> siècle : des humanités connectées

Le discours des Européens sur la société safavide ne concerne que les élites<sup>108</sup> : les observations sur les paysans, commerçants, artisans, et autres « petites gens » qui composent alors la société sont rares, voire inexistantes<sup>109</sup>. Les Européens du XVII<sup>e</sup> siècle ne s'attachent guère à décrire les habitants des villages qu'ils traversent sur la route qui les mènent auprès du shah<sup>110</sup>. Les bourgs se succèdent, uniformes, sans que les conditions de vie de l'immense majorité des Iraniens soient même esquissées.

En revanche, les émirs, les ministres, les officiers de la monarchie sont au centre de leur attention. Il faut dire que ces derniers ont en commun le goût de la conversation, celui du vin

---

<sup>107</sup> Alexandra MERLE, *Le Miroir ottoman, Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, coll. Iberica-Essais, 2003, p. 141.

<sup>108</sup> Nous désignons par « élites » tous les membres de la société de cour soit, au sein de la monarchie safavide, les émirs *qizilbashs*, les émirs *qulams* ou les Iraniens appartenant à des familles dont le poids économique et politique leur permet d'assumer un rôle dans la vie publique, par opposition aux simples soldats *qizilbashs*, aux esclaves ou aux Iraniens, administrateurs, *sayyeds*, ou autres. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ces différentes personnes se reconnaissent en effet dans un modèle unique, et cultivent un système de distinction. C'est pourquoi nous avons choisi ce terme. Nous l'utilisons de manière générique, afin de faciliter l'entendement de notre propos.

<sup>109</sup> À noter toutefois la contribution de Chardin, qui est un des rares voyageurs européens à avoir cherché à connaître la condition des ruraux et en fournit une vision originale. Il évoque la relative prospérité des paysans iraniens, comparativement aux conditions des paysans français de la même période. CHARDIN, *Voyages*, op. cit. t. VI, Chapitre VI « Des fonds de terre et des rentes », p. 131 : les paysans « vivent assez à leur aise et je puis assurer qu'il y en a d'incomparablement plus misérables dans les plus fertiles Païs de l'Europe. J'ai vû partout les Païsannes Persanes avec des carcans d'argent, et de gros anneaux d'argent aux mains et aux pieds, avec des chaines qui leur pendent du cou sur le nombril, où sont passez tout le long des pieces d'argent, et quelques fois des pieces d'or. On voit les enfants parez de même, avec des coliers de corail au col. Ils sont, hommes et femmes, bien chaussez et bien vêtus. Ils sont bien fournis de vaisselle et de Meubles ».

<sup>110</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 106.

et de la bonne compagnie. Le mode d'être excite même une certaine fascination chez les Européens, sans doute parce ce qu'ils appartiennent à un même milieu social, où les pouvoirs politiques, économiques et militaires sont réunis.

Les Européens prisent par ailleurs la compagnie des savants, des hommes de lettres et des médecins persans, appartenant à la notabilité locale. Ils ont en effet un intérêt commun pour la littérature et la poésie, l'astronomie et les mathématiques. En retour, les Safavides se passionnent pour les nouveautés occidentales en matière d'armes et de technologie<sup>111</sup>.

### *Naissance de l'amitié dans les cercles de l'élite sociale et politique*

En tant que marchand officiel du shah, Chardin se constitue, au fil des années un important réseau de relations à la cour safavide. Lors de son second voyage, en 1673, il renoue le fil avec d'anciennes connaissances dès qu'il pose le pied sur le territoire iranien. À Tabriz, il est ainsi accueilli par Mirza Taher, le fils de l'intendant (*vazir*) d'Azerbaïdjan, qui vient lui rendre visite au couvent des Capucins dès le lendemain de son arrivée et reste « deux heures entières assis dans la chambre »<sup>112</sup>. Les sujets de conversation ne manquent pas, d'autant que le jeune homme, fils de Mirza Ibrahim, a été élevé en partie par le religieux capucin Gabriel de Chinon, lequel l'a familiarisé avec les sciences européennes<sup>113</sup> et a contribué à en faire « un seigneur de grande érudition et d'un esprit fort adroit et fort civil ». Les deux hommes commencent par échanger des nouvelles de l'Europe, « particulièrement pour les Sciences et les Arts »<sup>114</sup>, puis discutent de la situation politique à la cour safavide.

À Tabriz, Chardin retrouve aussi Rustam Khan, l'un des anciens favoris de Shah 'Abbas II, et l'« un des plus beaux esprits de la Cour et des plus vaillans du Royaume »<sup>115</sup>. Celui-ci est alors en déplacement en Azerbaïdjan afin de procéder à la revue des troupes militaires et des munitions. Dès qu'il apprend sa venue, Chardin va « renouveler l'amitié »

<sup>111</sup> Sur l'intérêt des Safavides pour les technologies européennes, voir R. MATTHEE, « Between Aloofness and Fascination : Safavid Views of the West », *Iranian Studies*, 31, 2, 1998, p. 219-246.

<sup>112</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. II, p. 331.

<sup>113</sup> Mirza Taher, fils de Mirza Ibrahim, a en effet suivi l'enseignement du père Gabriel de Chinon, religieux capucin installé à Tabriz et qui a joué un grand rôle dans l'éducation des enfants du ministre. Cela se produit souvent dans la bonne société safavide, où les religieux sont appelés à enseigner les mathématiques, les sciences, et la philosophie aux enfants de l'élite.

<sup>114</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. II, p. 331.

<sup>115</sup> *Ibid.*, t. III, p. 5.

qui les liait précédemment. Heureux de ces retrouvailles, Rustam lui présente sans plus attendre les cartes de la province qu'il vient de faire dresser et lui fait remarquer les erreurs qu'il a relevées dans certaines cartes de la région imprimées en Europe. Il retient ensuite le voyageur à dîner jusqu'à minuit et, le lendemain, lui « fit l'honneur de [le] venir voir et de passer toute l'après dinée dans [sa] chambre »<sup>116</sup>. Avant de le quitter, Rustam Khan lui prodigue de précieux conseils sur la conduite à tenir à Ispahan et le recommande en particulier à ses parents et à l'un de ses amis, Khosrow Khan, le *tufangshi bashi*, ou général des mousquetaires, « l'un des plus puissans seigneurs et des plus considerez à la Cour »<sup>117</sup>.

À Ispahan, Chardin passe les deux journées suivant sont arrivée à recevoir et à rendre des visites. Il va voir des Européens, bien sûr, mais aussi des seigneurs, « Persans et Arméniens »<sup>118</sup>, avec qui il avait « fait amitié » lors de son précédent séjour. Ses nombreuses relations lui permettent rapidement d'apprendre les modifications survenues en son absence au sein d'une cour qui « étoit fort changée de ce [qu'il] l'avoit vû à [s]on premier voyage ». Plusieurs ministres ont été remplacés et désormais, la faveur appartient à une nouvelle génération de jeunes gens selon lui « sans générosité et sans merite ». Chardin se réjouit de la disgrâce du Premier ministre, Shaykh 'Ali Khan, survenue quatorze mois plus tôt car il imagine que son éloignement pourra être favorable à ses affaires : sans lui, le souverain se montrera sans doute plus enclin à engager des dépenses<sup>119</sup>. En conséquence, il consulte ses amis pour savoir vers quel officier se tourner pour retrouver ses entrées à la cour.

Deux noms lui sont conseillés : celui du *zargar bashi*, le chef des orfèvres<sup>120</sup>, et celui du *vaghe nevis*, le secrétaire de la maison du shah, Mirza Taher Vahid (à ne pas confondre avec le fils du *vazir* d'Azerbaïdjan). Chardin opte pour le second personnage qu'il a déjà rencontré six ans plus tôt. Mirza Taher, bras droit du *nazer* et officier principal de la Maison du shah, lui apparaît comme le « meilleur canal »<sup>121</sup> pour parvenir jusqu'au shah. Sollicité, Mirza Taher accepte volontiers d'introduire le Français auprès du *nazer*, Najaf Quli Beg, que Chardin

---

<sup>116</sup> *Ibid.*

<sup>117</sup> *Ibid.*, t. III, p. 6.

<sup>118</sup> *Ibid.*, t. III, p. 98.

<sup>119</sup> Ces parures ont été dessinées par le père de Shah Sulayman en personne : Shah 'Abbas II était un dessinateur et avait commandé à Chardin de faire tailler pour lui, dans les ateliers européens, plusieurs pièces de prix. Chardin les fait réaliser lors de son séjour en France en 1670-1671 et entend les vendre à Shah Sulayman lors de ce nouveau périple. Heureusement pour lui, le nouveau souverain accepte d'acquérir la plupart des pièces commandées par son père.

<sup>120</sup> Dans l'administration safavide, le *zargar-bashi* supervise le travail des orfèvres et joailliers d'Ispahan et fixe le prix d'achat des bijoux par le trésor royal. Il perçoit un pourcentage sur toutes les pièces achetées ou vendues par le souverain. Sur cette charge, voir MINORSKY, *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 129 ; Willem FLOOR, Muhammad H., FAGHFOORY, *Dastur al-Moluk, A Safavid State Manual*, Costa Mesa, Mazda Publishers, 2007, p. 118.

<sup>121</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. III, p. 99.

définit comme un homme « actif, vigilant, laborieux, expéditif autant qu'on puisse l'être » : « un très-excellent ministre » en somme<sup>122</sup>. Ils nouent une relation professionnelle solide même si le *nazer* s'avère parfois un interlocuteur exigeant.

Chardin s'intègre avec une aisance particulière à l'élite sociale et politique iranienne : il se vêt et se comporte comme elle, fréquente les mêmes lieux et se plaît à vivre au milieu de ses membres. Pour preuve de son intégration, il se flatte du compliment émis, lors de leur première rencontre, par Shaykh 'Ali Khan : « Le Premier ministre, dès que je l'eus salué, me demanda où j'avois appris à m'habiller si bien à la persane et à parler le langage persan »<sup>123</sup>.

En 1675, Chardin décide d'ailleurs d'emménager au cœur de la ville, tout près du *maydan-e shah* :

« L'envie que j'avois d'étudier la Langue et les Sciences, m'avoit toujours porté à demeurer à la ville parmi le monde Persan. J'avois logé deux fois chez les Capucins, et deux fois chez les Carmes, mais comme j'avois peur de les incommoder, à cause que je vois trop de monde, je fus contraint de prendre une maison »<sup>124</sup>.

En tant qu'Européen, Chardin devrait néanmoins habiter un quartier chrétien. Or, il refuse de s'exiler dans le quartier excentré de la Nouvelle Julfa, situé à plus d'une heure de marche du *maydan-e shah*, la place royale. Il détourne donc l'acte émis par le Premier ministre Khalifah Sultan en 1652, visant à séparer les musulmans et les chrétiens vivant jusqu'alors dans la plus grande mixité. Il va même demander une dérogation au *daruga* d'Ispahan, ce que « le Gouverneur et les Magistrats d'Ispahan, avec qui j'étois tous les jours, [...] firent volontiers »<sup>125</sup>. Il s'installe ainsi dans une luxueuse demeure située non loin du *maydan-e shah* et des comptoirs Hollandais et Anglais, près des couvents des Capucins et des Carmes.

L'ancien *vazir* de Shiraz, Mirza Hatem Beg, fait également partie de ses connaissances. Disgracié au temps de Shah 'Abbas II pour s'être opposé au Premier ministre Muhammad Beg, Mirza Hatem Beg vit depuis plusieurs années reclus dans sa demeure d'Ispahan avec interdiction de se présenter à la cour. Le vieil homme passe ses journées à recevoir des visiteurs et à converser<sup>126</sup>. Cultivé, « fort riche et sçavant »<sup>127</sup>, comme le dépeint Tavernier, il

<sup>122</sup> *Ibid.*, t. III, p. 109-110.

<sup>123</sup> *Ibid.*, t. III, p. 113.

<sup>124</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 100.

<sup>125</sup> *Ibid.*, t. VIII, p. 101.

<sup>126</sup> Parmi ses visiteurs les plus réguliers, on peut noter le père Raphaël du Mans.

<sup>127</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, p. 562.



fait partie des plus « doctes Seigneurs » d'Iran et se montre, aux dires de Chardin, « bien capable d'instruire ceux qui desirent connoistre ce qu'il y a de plus secret dans cet Empire, soit pour la situation des lieux, soit pour l'histoire, soit pour la politique : aussi avons-nous essayé de profiter de son amitié et de sa fréquentation »<sup>128</sup>. L'ancien administrateur de Shiraz se montre en effet particulièrement disert sur les affaires politiques de son temps. Chardin affirme en avoir fait son principal informateur pour la rédaction du *Couronnement de Soleïmaan*. De manière générale, Chardin fréquente toutes les maisons de l'élite<sup>129</sup>.

Malade, il peut d'ailleurs tester sa popularité au nombre de médecins et de coursiers qui lui sont envoyés : après avoir contracté la malaria à Bandar 'Abbas, Chardin est de nouveau pris de fièvre en juillet 1675. Le *nazer* lui envoie alors un médecin personnel du shah. Le premier médecin lui en envoie un autre, également du shah. Le *sadr-e khassa* et son épouse, le *mir-chekar* (« grand veneur ») ainsi que ses frères, fils du Premier ministre, « eurent aussi beaucoup de soin et de bontés pour [lui] »<sup>130</sup>. Pour son souper, le *nazer* lui fait même envoyer de la nourriture adaptée à son état. De sorte que Chardin estime avoir « de grands sujets de bénir Dieu des secours qu'il me faisoit recevoir de ces grands seigneurs persans, desquels tous, par un bonheur extrême, j'ai toujours été aimé »<sup>131</sup>.

Pietro della Valle est également soigné au cours de son séjour par un médecin persan, avec lequel il se lie d'amitié<sup>132</sup>. Ce dernier, « qui estoit dans une haute estime », fait un récit avantageux de Pietro à ses amis, qui comptent parmi les principaux d'une ville décrite comme

« étant un lieu de repos, sans Cour, sans ambition, et sans aucune distraction d'affaires, pressantes, exempt du bruit et de l'importunité des gens de guerre, les portent presque tous à l'étude des lettres, avec un tel progrez, que je puis dire sans mentir que dans toutes les provinces de l'Asie où j'ay esté, ny dans aucun autre lieu du monde, je n'en ay point vu de si doctes, ni de si profonds dans les sciences que ceux de Lar »<sup>133</sup>.

Et d'ajouter : « En un mot je contractay une estroite amitié avec tous ». Pietro passe plusieurs mois à Lar et fréquente particulièrement le mathématicien et astronome Mullah

---

<sup>128</sup> CHARDIN, *Le Couronnement de Soleïmaan*, op. cit., p. 444.

<sup>129</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VIII, p. 10 : « Il n'y avoit guere de maison considérable où je n'eusse quelque habitude ».

<sup>130</sup> *Ibid.*, t. X, p. 189.

<sup>131</sup> *Ibid.*

<sup>132</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. III, p. 389.

<sup>133</sup> *Ibid.*

Zayn al-din, en qui il admire un « bel esprit » et un « grand génie »<sup>134</sup>. Cette amitié est à l'origine de plusieurs travaux entrepris par della Valle.

Les autres relations du gentilhomme également se recrutent dans l'élite. Tandis qu'il réside dans l'entourage du souverain, dans le Gilan et dans le Mazanderan, Pietro est constamment en contact avec les officiers de la monarchie. S'il se vante sans doute un peu vite d'une amitié avec Mullah Jalal, le principal médecin de Shah 'Abbas, qu'il n'aura finalement que peu l'occasion de croiser, il développe en revanche de véritables liens avec Tochta Beg, son hôte dans le Mazanderan<sup>135</sup>. Il apprécie également tout particulièrement Mirza Taqi, le futur Premier ministre (1633-1645) qui n'est encore que gouverneur (*vazir*) du Mazanderan<sup>136</sup>.

Pour ceux qui ne vivent pas à la cour aussi longtemps que Pietro della Valle et Chardin, les occasions ne manquent pas de nouer contact avec l'élite safavide. Convié à une réception par Shah 'Abbas II lui-même, La Boullaye-le-Gouz n'a ainsi pas à se plaindre de l'hospitalité des Safavides<sup>137</sup>.

Les rencontres de passage sont également révélatrices des relations entretenues entre Safavides et Européens au XVII<sup>e</sup> siècle. Jean Thévenot est d'abord surpris de l'attitude des Iraniens à son endroit. En effet, lorsqu'il arrive sur le territoire safavide en août 1664, il est arrêté par deux cavaliers en armes « vêtus à la Persane »<sup>138</sup>. L'un des hommes retient alors son cheval par la bride. Pris au piège, il saisit son pistolet, de même que ses compagnons, qui mettent en joue leurs adversaires. Cependant le voyageur s'aperçoit rapidement que les deux

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> *Ibid.*, t. III, p. 124. Pietro se réjouit pour Tochta Beg lorsque celui-ci est nommé ambassadeur auprès du Grand Seigneur. Voir aussi : Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, t. III, p. 135 et p. 136, « Tochta Beg est un homme fantasque, et comme il me semble un peu brouillon dans ses discours, et s'il n'est mélancholique, au moins est-il réveur ».

<sup>136</sup> *Ibid.*, t. II, p. 287.

<sup>137</sup> Lettre de La Boullaye-le-Gouz à son frère, Archives Nationales, Paris, série K 1374, pièce 33, publiée par Anne KROËLL, *Nouvelles d'Ispahan : 1665-1695*, André Daulier-Deslandes, François Sanson et Martin Gaudereau, Paris, Société d'histoire de l'Orient, 1979, p. 12-16 : La Boullaye-le-Gouz demeure alors à Julfa, où il vit presque reclus de peur de faire des dépenses, tandis que ses compagnons vaquent à leurs occupations. Son impression est alors désabusée : « Pietro della Valle a fort bien discouru de tout ce pays parce qu'il y a demeuré du temps et sous le règne de Shah bas avec qui il a eu assez de familiarité comme j'ai su ici. [...] Ce qu'il a dit encore de la courtoisie des Perses envers les étrangers ne nous semble pas trop vrai, si ce n'est quand il s'agit de leur intérêt, car leur religion, plus supersitieuse que celle des Osmanlous, leur commande de nous croire immondes, ce qui fait que plusieurs ne veulent pas qu'un chrétien les touche et que, comme ils n'ont que faire de nous, nous éprouvons quelle estime ils en font ». Or, dans le post-scriptum de la lettre, on voit que sa position s'est améliorée en quelques jours : « Depuis la présente écrite, [...], il prit fantaisie au Roi [= 'Abbas II] d'appeler Monsieur Tavernier avec un autre marchand, Hollandais, [...], tout cela était parce que le Roi voulait les régaler de boire du vin avec eux. La fête était fort joyeuse et le Roi de si bonne humeur qu'il [...] commanda aussitôt que l'on m'amènât promptement et un *sophy* [= *soufi*, officier chargé de la garde des portes du palais] me vint quérir [...] Après avoir salué avec une profonde inclination, je me mis proche de Monsieur Tavernier à trois pas du Roi, puis me mets à toucher une fort petite épinette que l'on m'apporte ; comme ils s'y connaissaient très mal, j'étais plus assuré de mon jeu, et le Roi le trouvait merveilleux », *ibid.*, p. 18-19.

<sup>138</sup> THÉVENOT, *Suite du voyage au Levant*, *op. cit.*, t. III, p. 221.

assaillants présumés ne se comportent pas comme des agresseurs : ils « ne mettoient pas seulement la main sur la garde de leurs espées, qu'au contraire le principal me traitant de *cardasch*, c'est-à-dire, de frere, me demandoit fort civilement que je voulusse l'écouter »<sup>139</sup>. Les deux hommes se présentent comme des *rahdars* (littéralement, des « gardiens de la route »), c'est-à-dire des officiers chargés d'assurer la sécurité des routes et, « avec beaucoup d'honnêteté », lui font comprendre qu'ils ont ordre de ne pas le laisser passer. Pour quelle raison ? Les officiers l'informent que les étrangers sont contraints de se faire connaître avant de pénétrer sur le territoire, surtout s'ils voyagent en dehors des rangs d'une caravane. Thévenot et ses compagnons sont invités à les suivre dans leurs tentes où ils sont traités comme de « grands amis »<sup>140</sup>, même si le voyageur estime très intrusive leur manière de faire *tamascha*, c'est-à-dire de faire connaissance : « Ils s'arrêtent à la moindre chose pour faire ce qu'ils appellent tamacha, c'est-à-dire, pour la considerer et admirer »<sup>141</sup>. Pour Pietro della Valle, « *tamascia* » signifie « être spectateurs ; c'est-à-dire pour considérer attentivement quelque chose que ce soit qui se présente nouvellement à eux »<sup>142</sup>. Considérer ce qui est nouveau, l'observer, telle est le sens de sa définition. Figueroa souligne que ce que l'on appelle en persan « *tamaxa* » est un plaisir qui se distingue de tous les autres, consistant à « se divertir et passer le temps » dans les jardins, à deviser<sup>143</sup>. C'est donc une manière d'aller vers l'autre que les contemporains occidentaux traduisent par « faire civilité ».

Les voyageurs européens sont également en contact fréquent avec les femmes des élites iraniennes, contrairement à ce qui est en usage dans l'Empire ottoman. Pour Frédéric Tinguely, ceci constitue une des raisons majeures pour lesquelles la société ottomane demeure opaque au regard européen<sup>144</sup>. À l'inverse, les femmes sont omniprésentes dans la vie de cour en Iran<sup>145</sup>.

---

<sup>139</sup> *Ibid.*

<sup>140</sup> *Ibid.*, t. III, p. 221.

<sup>141</sup> *Ibid.*, t. III, p. 309.

<sup>142</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 9.

<sup>143</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 113.

<sup>144</sup> F. TINGUELY, *L'Écriture du Levant à la Renaissance*, op. cit., p. 156 : « Pour l'Européen voyageant dans l'Empire de Soliman, cette opacité peut prendre tour à tour une forme sexuelle, religieuse ou politique ».

<sup>145</sup> Sur le regard porté par les voyageurs européens sur la société féminine safavide, nous nous permettons de renvoyer à l'article suivant : Aurélie CHABRIER, « Les Femmes iraniennes en 'mâle Modernité' au XVII<sup>e</sup> siècle », in F. SALESSE (dir.), *Le bon historien sait faire parler les silences, Hommages à Thierry Wanegffelen*, Toulouse, Méridiennes, 2012, p. 119-130. Ce sujet a également été plus largement l'objet d'un mémoire de Master II (sous la direction de T. Wanegffelen), *Les Français et la Perse au XVII<sup>e</sup> siècle à travers la diplomatie moderne et le rapport d'altérité*, juin 2007, Toulouse ; plus particulièrement « La femme perse au XVII<sup>e</sup> siècle, un sujet du processus de civilisation », p. 330-359.

À l'occasion de son passage dans la ville de Qom, l'ambassadeur espagnol Figueroa met en scène la sociabilité des femmes de condition. Dans une société où la vertu de la femme cachée est mise en exergue par le culte rendu à Fatimah Ma'soumeh, la sœur du Huitième Imam ; les femmes ont été averties deux ou trois jours à l'avance de l'arrivée de *farangi*, c'est-à-dire d'Européens, et ont reçu la recommandation de rester cloîtrées chez elles pendant toutes la durée de leur séjour<sup>146</sup>. Pourtant, l'ambassadeur est logé chez une veuve qui tient même absolument à le rencontrer :

« Après que l'ambassadeur eust disné et reposé, la Dame de la maison luy envoya dire qu'elle seroit bien aise de luy parler, et pour cet effet qu'il fist fermer toutes les autres portes qui donnoient sur le jardin ; où elle s'estoit retirée avec sa famille. Elle estoit Veuve et pouvoit avoir environ trente-cinq ans »<sup>147</sup>.

Les frontières entre l'hôte et les membres de la famille sont immédiatement abolies. Bientôt, la brèche s'élargit, et ce sont toutes les femmes du voisinage qui se pressent à la rencontre de l'ambassadeur, tenues au courant de sa présence par un réseau aussi rapide qu'efficace. C'est ainsi que « l'on vit entrer plusieurs autres femmes, par la porte par laquelle la Maistresse de la maison estoit entrée. Il y en avoit de tous âges [...] en sorte que dans fort peu de temps la chambre de l'Ambassadeur, qui estoit assez grande, s'en trouva toute remplie »<sup>148</sup>. L'interdiction publique est ainsi contournée grâce à l'espace privé.

Plus remarquable encore est le témoignage de Pietro della Valle, époux d'une jeune chrétienne d'origine syrienne, Sitti Maani. Celle-ci connaît parfaitement le mode de vie safavide, aussi s'intègre-t-elle très vite à la société. Grâce à elle, le couple est reçu partout. Sur le trajet de Hamadan à Ispahan, Pietro et son épouse sont invités par Khanum Aga, « si civile et si aymable que je fus contraint, à la prière qu'elle m'en fit, de rester tout le jour suivant en ce lieu ; parce qu'elle voulut mener Madame Maani au bain, et luy faire toutes les caresses imaginables. Cependant, les danses, les chansons et les instruments ne nous manquerent pas à la maison ». Pietro précise : « nous receusmes en ce quartier de continuelles visites, et fûmes toujours en conversation avec des Dames fort bien faites »<sup>149</sup>. Les femmes rivalisent d'amabilité pour les recevoir. Cette sociabilité active, l'Italien la retrouve dans tous les villages : le dimanche suivant « nous ne manquâmes point de conversations ni de visites

<sup>146</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 221.

<sup>147</sup> *Ibid.*

<sup>148</sup> *Ibid.*

<sup>149</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 34.

de très belles dames »<sup>150</sup>. Le mardi, dans un autre bourg, « nous passâmes la nuit dans le logis de certaines femmes fort civiles, fort belles et fort galantes ; une desquelles, qui s'appelle Agà-bibicè, se désespérait d'avoir un mari trop âgé et en soupirait même incessamment, jusqu'à toucher de compassion ceux qui l'entendaient »<sup>151</sup>. Confidences, conversations : l'auteur montre combien les femmes participent d'un circuit actif d'échanges et de relations.

Par ce biais, Pietro est également tenu au courant des coulisses de la vie politique safavide : ainsi, dans l'affaire qui oppose Shah 'Abbas à son gendre, Isa Khan, à propos de la guerre contre l'Empire ottoman ; l'auteur apprend, par l'intermédiaire de son épouse, ce qui s'est passé dans la maison d'Isa Khan à son retour.

« J'appris, par le moyen des femmes de la maison de Corci-basci [*qurshi bashi*], qui frequentoient dans la mienne, que le mesme Corci-basci retourna le soir en son logis, en fort mauvaise humeur, à cause du commandement que le Roy luy avoit fait de contribuer à ce present ; parce qu'il luy estoit impossible de trouver une si grande somme d'argent en si peu de temps, et que la saison n'estoit pas encore, de pouvoir vendre si promptement ses grains, ses froments et autres, qu'il conservoit dans Ardebil, et qui faisoient le plus solide de ses revenus »<sup>152</sup>.

Comme on le voit, le champ offert à l'observation des Européens dans la société safavide est vaste. Il peut s'étendre jusqu'à la sphère privée, à condition que les auteurs s'adaptent au mode de vie safavide.

Partant de relations publiques et professionnelles, le dialogue entre individus, pourtant d'origines et de cultures différentes, peut ainsi atteindre le domaine de l'amitié et de l'intime. En contribuant à l'établissement d'un dialogue, les Safavides participent de ce processus. Néanmoins, à ce stade, la question de l'appartenance confessionnelle peut se poser.

### *La différence religieuse : un obstacle au dialogue ?*

Pietro della Valle souligne qu'« en Perse toutes les Nations étrangères, soit de païs, ou de Religion, par un privilege particulier et qui est tres-ancien, ont liberté de conscience et

---

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> *Ibid.*, t. II, p. 35.

<sup>152</sup> *Ibid.*, t. II, p. 516. On voit ainsi éclater le dépit du *qurshi bashi*, sommé par le shah de payer en intégralité le tribut demandé par le sultan en échange de la paix, et on comprend mieux, dès lors, son revirement brutal, le lendemain, ainsi que sa soumission à la politique offensive du shah.

peuvent vivre à leur mode, et selon les loix de leurs Princes »<sup>153</sup>. Il n'est pas le seul à se faire l'écho de la liberté relative, ménagée par le pouvoir, à l'égard de la minorité chrétienne. La Boullaye-le-Gouz rapporte alors que « l'on dispute publiquement de la religion, sans crainte du juge, avec les Persans, qui se plaisent fort dans les conférences : et ont les mêmes principes de philosophie et de mathématique que nous, mais non de théologie »<sup>154</sup>.

Plusieurs religions coexistent dans l'État safavide : outre le chiisme duodécimain, majoritaire et le sunnisme qui persiste dans certaines régions limitrophes, les Européens notent la présence de « gaures »<sup>155</sup> ou « guèbres »<sup>156</sup>, c'est-à-dire de Zoroastriens adeptes de l'ancienne religion iranienne qui continuent à vivre selon leurs rites ancestraux à Ispahan, Yazd et Kerman. Ils croisent aussi des Juifs, des hindous et des chrétiens. Ces derniers, surtout, retiennent leur attention<sup>157</sup>.

Souvent, les voyageurs sont frappés par la prospérité de la communauté arménienne d'Ispahan. En effet, les Arméniens vivent en grand nombre dans la capitale safavide depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Déplacés de leur province d'origine au cours de la campagne d'Azerbaïdjan et d'Arménie en 1604 ; ils ont été installés, d'autorité, dans les faubourgs d'Ispahan et ses environs<sup>158</sup>. Depuis, les grandes familles de commerçants de la Nouvelle Julfa, implantées près d'Ispahan, n'ont cessé de se développer dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, pour atteindre un degré de prospérité important matérialisé par la somptuosité de leurs demeures et de leurs églises<sup>159</sup> : « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de richesses

<sup>153</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 68-69.

<sup>154</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, op. cit., p. 104-105.

<sup>155</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 176.

<sup>156</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 87. Gabriel de Chinon consacre une partie aux « guèbres » (*gabr*), pour désigner les Zoroastriens. Ce texte a été repris par Tavernier, sans mentionner le père Gabriel de Chinon.

<sup>157</sup> Sur la croyance des Arméniens, voir CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. II, p. 161-193, exposé sur la « créance des Arméniens ». voir aussi TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 443-457. La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, op. cit., Chapitre XXXII, « De la Religion des Arméniens », p. 80-83.

<sup>158</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 39. « Le roi a transféré tous ces peuples de plusieurs endroits, pour ne pas les abandonner sur les frontières de la Turquie, où il y avait des dangers de les perdre un jour ; si bien qu'il a déserté les extrémités de son royaume et en a conduit le peuple jusqu'ici, au centre de la Perse, où il leur a donné d'autres terres à cultiver : tellement que par ce moyen il s'est assuré la possession de ces gens-là, qui d'ailleurs ne contribuent pas moins à la grandeur qu'à la richesse et à la beauté de cette ville d'Hispanie que le roi, le premier de tous ses prédécesseurs, a choisi pour sa demeure ordinaire, et dans laquelle, vu les bâtiments que l'on élève incessamment et les dépenses qui s'y font, l'on peut inférer qu'il se plaît souverainement ». Sur les conditions réelles de cette déportation, on lira le témoignage d'Arakel de Tabriz, traduit par BROSSET, *Livres d'histoires, Collections d'historiens arméniens*, Saint-Petersbourg, 1874-1876, 2 vol., écrit une cinquantaine d'années après les faits, mais qui porte la marque du traumatisme de cette action, ainsi que l'analyse de Edmund M. HERZIG, « The Deportation of the Armenians in 1604-1605 and Europe's Myth of Shah Abbas I », in Ch. MELVILLE (dir.), *Pembroke Papers*, Cambridge, 1990, p. 59-71.

<sup>159</sup> Pour une étude détaillée des treize églises arméniennes du quartier de la Nouvelle Julfa, à Ispahan, voir John CARSWELL, *New Julfa, The Armenian Churches and Other Buildings*, Clarendon Press, Oxford, 1968.

dans des églises chrétiennes qui sont sous la domination des mahométans »<sup>160</sup>, s'ébahit Tavernier, découvrant le quartier de la Nouvelle Julfa.

Habilement mise en scène par le pouvoir monarchique en vue de ménager une passerelle avec ses interlocuteurs européens, la situation privilégiée des Julfaniens fait figure d'exception dans le monde musulman<sup>161</sup>. Lors de son arrivée à Shamakhi, Olearius souligne que « le *chan* [*khan*, « gouverneur »] nous fit loger chez des Arméniens, parce qu'ils estoient chrestiens »<sup>162</sup>. De même, lorsque Tavernier arrive à Ispahan le 20 décembre 1664, le *nazer*, intendant de la Maison (*khassa*) du shah, dépêche immédiatement vers lui le *kalantar*, le chef des Arméniens, avec sept ou huit des « principaux de la nation »<sup>163</sup> pour venir l'accueillir. Les voyageurs sont également conviés par les autorités safavides à assister aux festivités religieuses des Arméniens. Figueroa assiste ainsi, à l'invitation de Shah 'Abbas, à une cérémonie arménienne le 3 janvier 1619<sup>164</sup>. De même, en janvier 1637, les ambassadeurs de Holstein suivent le gouverneur de Shamakhi à la cérémonie du « Baptême de la Croix »<sup>165</sup>. Ce dernier assiste en personne à la procession depuis une tente, où il est entouré des ambassadeurs de Holstein, de celui de Moscovie ainsi que d'un grand nombre de seigneurs. La réputation de la monarchie safavide en Europe se bâtit très tôt sur la liberté relative qu'elle accorde aux chrétiens.

L'ouverture de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> en direction des princes chrétiens ne tarde d'ailleurs pas à susciter des réactions<sup>166</sup>. Dès 1602, des missionnaires catholiques viennent s'installer en Iran. L'archevêque de Goa, Don Alexis de Menezes (1595-1609), décide d'envoyer le père Antonio de Gouvea comme émissaire auprès du souverain safavide, notamment pour évoquer l'établissement d'un couvent d'Augustins à Ispahan. Ces tractations sont couronnées de

---

<sup>160</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 31.

<sup>161</sup> *Ibid.*, t. I, p. 419 : « Les Arméniens de Zulpha ont cet avantage *entre tous les autres chrétiens d'Orient* qu'ils possèdent des terres et ont de belles franchises, le roi ne permettant pas qu'on leur fasse la moindre injustice, ni qu'aucun Mahométan demeure à Zulpha. Ils ont le privilège d'être aussi bien couverts que les Persiens, et d'avoir comme eux à leurs chevaux des brides d'or et d'argent. Leurs femmes sont aussi très richement habillées, et portent des brocards de Venise, et autres précieuses étoffes que l'on fait en chrétienté ». *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>162</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade, op. cit.*, t. I, p. 384.

<sup>163</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 464.

<sup>164</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 282-283.

<sup>165</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade, op. cit.*, t. I, p. 386.

<sup>166</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 190 : « Par toute l'Europe et particulièrement à Rome, que Schach Abas, bien qu'infidèle, témoignoit n'avoir point d'aversion pour les chrestiens, mais qu'il les vouloit bien souffrir en ces quartiers-là ».

succès<sup>167</sup>. En 1604, le pape Clément VII envoie en 1604 des religieux carmes déchaussés fonder une mission<sup>168</sup>. Dans les années suivantes, Jean Thadée de Saint-Elisée (1574-1633) devient vicaire général de la mission de Perse. Une correspondance nourrie s'établit dès lors entre le pouvoir safavide et la papauté<sup>169</sup>. De fait, le shah considère les Carmélites comme les ambassadeurs du pape et, à ce titre, leur offre une maison au cœur de la ville près du *maydan-e mir*<sup>170</sup>. Les Capucins s'installent quant à eux en 1628, sous la conduite du père Pacifique de Provins (1588-1648). Au delà de l'aspect religieux, sa mission vise à l'établissement de liens diplomatiques entre la France et l'Iran<sup>171</sup>. C'est en tout cas le sens que souhaite lui donner son initiateur, le père Joseph (1577-1638), directeur des missions capucines du Levant et grand animateur de la politique étrangère française dans cette zone. Encore une fois, Shah 'Abbas accueille favorablement les religieux français. La mission d'Ispahan est fondée en 1628<sup>172</sup>, bien qu'il leur faille attendre 1634 pour devenir les propriétaires d'une maison à l'intérieur d'Ispahan<sup>173</sup>. Enfin, les Jésuites s'installent en Iran dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>174</sup>.

<sup>167</sup> À l'issue de cette mission, Shah 'Abbas autorise les pères augustins à construire un couvent ainsi qu'une église près de la mosquée du Vendredi à Ispahan, dans le quartier d'Husayniye. Sur les conditions de l'implantation de l'ordre de Saint-Augustin en Iran, voir Antonio de Gouvea, *Relaçam da Persia e do Oriente*, Lisbonne, 1609 ; *id.*, *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le Roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie Mahomet et Achmet son fils...*, Rouen, Loyselet, 1646 (1<sup>re</sup> édition portugaise, Lisbonne, 1611) ; *Relation de différentes missions envoyées par le roy d'Espagne Philippe III à la cour de Perse*, Rouen, 1646.

<sup>168</sup> Pour la mission des Carmes Déchaussés en Iran, voir Bertrand-Ignace de Sainte-Anne, *Histoire de l'établissement de la mission de Perse par les P.P. Carmes Deschaussés*, 1608-1612, Bruxelles, 1885.

<sup>169</sup> *A Chronicle of the Carmelites in Persia, and the Papal Mission of the XVIIth and XVIIIth Centuries*, Londres, 1939, 2 vol.

<sup>170</sup> B.N.F., ms. supplément persan, 1135, ordre royal (*Hukm*), Jumada al-Sani, 1017 H., oct. 1608, adressé au *vazir* d'Ispahan concernant une maison offerte par Shah 'Abbas I<sup>er</sup> aux pères capucins, publié par Francis RICHARD, « Les privilèges accordés aux religieux catholiques par les Safavides, quelques documents inédits », *Dabireh*, 6, automne 1989, p. 181.

<sup>171</sup> Le volet politique de la mission du père Pacifique consistait à ouvrir la voie à l'ambassadeur Louis Deshayes de Courmenin, déjà nommé ambassadeur auprès de La Porte en 1621, et commissionné une nouvelle fois en 1626 par Louis XIII (il reçoit ses instructions le 18 février) afin d'organiser le commerce français entre l'Empire ottoman et l'État safavide. Mais il ne parvient jamais à franchir la frontière, après deux tentatives infructueuses. Le père Pacifique de Provins est de la même mission en 1628. Sur celle-ci, voir : G. TONGAS, *L'Ambassadeur Louis Deshayes de Courmenin, 1600-1632. Les relations de la France avec l'Empire ottoman, le Danemark, la Suède, la Perse et la Russie*, Paris, Lavergne, 1937.

<sup>172</sup> Père Pacifique de PROVINS, *Relation de Perse*, *op. cit.*, p. 262. Pour Shah 'Abbas, l'installation des missionnaires sert de relais diplomatique avec les pays chrétiens.

<sup>173</sup> F. RICHARD, *Raphaël du Mans*, *op. cit.*, t. I, p. 23. Ils demeurent deux ans chez les Augustins avant d'acheter une maison en avril 1634, proche du *maydan-e shah*. Le couvent des Capucins est situé dans la partie nord d'Ispahan, distant à plus d'une heure de la Nouvelle Julfa. Leur maison est achetée en avril 1634, grâce à l'aide du *qazi* - un officier safavide - ainsi qu'à celle du capitaine de la Compagnie hollandaise, N.J. Overschie.

<sup>174</sup> Les Jésuites arrivent en 1647 à Ispahan. Shah 'Abbas II accorde au père François Rigordi (1609-1679) un *farman* pour l'installation de la Société de Jésus à Ispahan et à Shiraz ; les Jésuites manquent alors cependant de moyens. Ils reviennent en 1653, sous la protection du roi de Pologne, et obtiennent un nouvel ordre royal (*hukm*). Toutefois, ils doivent faire face à la résistance vigoureuse des Arméniens qui rejettent leur apostolat et refusent leur installation à la Nouvelle Julfa. C'est pourquoi le père Aimé Chézaud (1604-1664), achète d'abord une maison à Ispahan, avant de s'installer finalement à Julfa grâce à l'appui du Premier ministre Muhammad Beg, au début des années 1660. Sur l'établissement jésuite en Iran, voir F. RICHARD, « Les privilèges accordés aux religieux catholiques par les Safavides, quelques documents inédits », *art. cit.*, p. 177 ; R. MATTHEE, « Jesuits in Safavid Persia », *Elr.*, XIV, p. 634-638.



Faut-il pour autant croire que le pouvoir safavide soit favorable à une conversion de ses sujets au christianisme ? Non, bien évidemment. Dès le départ, Shah 'Abbas est clair et l'hésite pas à rappeler au besoin que les missionnaires n'ont pas à faire de prosélytisme. Il se montre d'ailleurs très vigilant en ce qui concerne les rapports de ses sujets arméniens avec le Saint-Siège et ne tolère nulle interférence<sup>175</sup>.

Pourtant, la curiosité dont les Safavides font preuve en matière de religion a pu faire naître, chez certains auteurs, l'espoir d'une possible conversion<sup>176</sup>. Les pratiques dévotionnelles des chiïtes, sensiblement différentes de celles des Ottomans sunnites, apparaissent comme un terreau favorable à la fertilisation chrétienne. La dévotion et la piété des chiïtes sont souvent mises en valeur par les auteurs européens : Olearius ose même un parallèle entre certains rites de l'islam chiïte et ceux des « premiers chrétiens ». « Il y a de l'apparence », écrit-il à propos de la gestuelle des prières, « qu'en cela ils veulent imiter la coutume des premiers chrétiens, qui en faisant leurs prières tournoient le visage vers le Levant, pour faire connaître, que Christ, leur Soleil de Justice, estoit levé »<sup>177</sup>. En outre, les sujets du shah

« tesmoignent beaucoup d'attention et de dévotion en leurs prieres, jusques là qu'estant quelques fois entré en la grande *Metschrid Mehedi*, à Ispahan, à l'heure de leurs prieres, je n'ay jamais pu connoistre qu'ils m'ayent seulement regardé ; mais ils avoient tousjours les yeux fichez à terre, ou eslevez au Ciel, selon le sujet de leurs prieres. Il y en a qui font chez eux les prieres avec tant de vehemence, que l'haleine leur manque, et qu'ils tombent esvanoüis à terre. Je me souviens à ce propos d'un de mes voisins à Scamachie [= Shamakhi], [...] qu'apres avoir achevé sa priere tout haut, et prononcé de toute sa force plus de cinquante fois le mot de *Hakka*, qui signifie Dieu, il ne le put enfin plus prononcer qu'avec peine et qu'enfin la voix luy manqua tout à fait »<sup>178</sup>.

Une telle ferveur ne peut conduire qu'à la véritable foi, estime-t-il. Le fait que « les Perses ne défendent jamais la compagnie ni la conversation des chrétiens »<sup>179</sup> renforce encore chez certains la conviction de l'existence d'une sympathie réelle pour le christianisme. Certains grands seigneurs safavides seraient même suspectés d'être déjà chrétiens ; si ce n'est

---

<sup>175</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 283 : « Schach Abas [...] est extrêmement jaloux de la correspondance que ses Sujets Chrétiens entretiennent avec les Princes de l'Europe, quoy que ce ne soit que pour le Spirituel ».

<sup>176</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p. 236 : « La curiosité qu'ont les Persans sur le fait de religion donne aux missionnaires un grand avantage ».

<sup>177</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 677-678.

<sup>178</sup> *Ibid.*, t. I, p. 679.

<sup>179</sup> *Ibid.*, t. I, p. 394-395.

officiellement, du moins secrètement<sup>180</sup>. Cependant, la perspective d'une conversion généralisée semble encore très éloignée : Sanson déplore ainsi l'« aveuglement » des sujets du shah, « qui d'ailleurs sont les peuples les plus éclairés du Levant, les plus polis, les plus politiques et les plus raisonnables »<sup>181</sup>, pour leur religion.

Mais, si le doute plane encore pour l'élite safavide ; le shah retient toute l'attention des observateurs européens. En effet, Shah 'Abbas autorise la pratique du christianisme sur ses terres bien au-delà des prescriptions légales du Coran. Il accorde des droits et des libertés aux Arméniens, finance la construction d'églises et de cathédrales. Occasionnellement, il assiste aux cérémonies de Noël et de Pâques<sup>182</sup> et n'hésite pas à se rendre chez ses sujets chrétiens, dans le quartier de la Nouvelle Julfa, pour dîner à l'improviste<sup>183</sup>.

Cet intérêt manifeste à l'égard des chrétiens fait naître chez les missionnaires un espoir de conversion que Shah 'Abbas lui-même ne cherche pas tout à fait à éteindre. Recevant, des mains du père Jean Thadée de Saint-Elysée, les Psaumes de David traduits en persan ainsi qu'un exemplaire imprimé du Nouveau Testament en caractères arabes, il se prête volontiers au jeu. Le shah, écrit Pietro della Valle,

« prit grand plaisir à examiner toutes ces choses, témoignant une passion extraordinaire d'avoir dans la Perse une Imprimerie de ces caracteres Persiens et Arabes et mesme il donna commission au Pere Vicairé qu'il luy en fit avoir une de Rome. Et assurément [...] ce seroit sans doute le moyen de communiquer et de distribuer des livres tous les jours, et de faire beaucoup de progrès pour la conversion des âmes »<sup>184</sup>.

Le shah essaie surtout de se démarquer des autres souverains musulmans en prêtant une attention polie au prosélytisme chrétien : il

« receut avec beaucoup de respect les Evangiles et les Psaeumes [...], il les baisa, se les mit sur la teste, commanda qu'on les mit dans son cabinet parmy les choses les plus precieuses qu'il eust et dit

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, t. I, p. 679. « Le Chan s'appelait Emir, et était fils d'un chrétien Géorgien, natif d'un village auprès d'Erivan. Il avait été circoncis en sa jeunesse, et avait servi d'échanson à Shah Abas, qui lui avait donné ce gouvernement, pour reconnaître le service qu'il lui avait rendu au siège d'Erivan, et avait donné la survivance de sa charge d'échanson à son fils. Il était éloquent et civil et se plaisait à nous faire parler des affaires et des guerres d'Allemagne et de nos façons de vivre. Ils nous disaient qu'il ne se peut pas empêcher d'aimer les chrétiens ».

<sup>181</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p. 186.

<sup>182</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 105.

<sup>183</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 287 : « Le Roy ['Abbas I<sup>er</sup>] avoit accoustumé d'aller disner à la maison de Coge Japher [= *Khwaja Jafar*], pendant que celui-cy estoit encore en vie et parce qu'il s'y plaisoit il y passoit souvent plusieurs jours de suite ». Un des charmes du séjour dans le quartier de la Nouvelle Julfa étant l'abondance de jeunes filles.

<sup>184</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 440-441.

clairement que ceux-là étaient infidèles, qui ne croyoient pas à la doctrine qui estoit contenuë dans ces livres ; et par occasion, comme le Roy est un Prince fort intelligent, et qui parle pertinemment de tout, il se mit sur d'autres entretiens spirituels, et particulièrement de la mort et de la vanité du monde, et sur ce sujet au rapport du Pere Vicaire il parla longtemps, s'attendrit et pleura »<sup>185</sup>.

Toutefois, selon Pietro della Valle, tous ceux qui évoquent ou font croire à une possible conversion chrétienne de Shah 'Abbas sont des naïfs ou des menteurs. Pour lui, « le roi Abbas se fera chrétien quand je me ferai religieux »<sup>186</sup>. Autant dire jamais. « Je sais très bien », ajoute-t-il plus loin, « que le roi Abbas est ferme mahométan pour son particulier et pour les affaires de l'État et que jamais il ne se rendra chrétien sans miracle »<sup>187</sup>. Encore excuse-t-il le shah qui croit, ce faisant, s'acquitter de son devoir. Les souverains chrétiens ne font-ils pas de même ? Et avec une ferveur moindre ! L'Italien souligne même qu'une telle foi devrait servir d'exemple aux princes chrétiens<sup>188</sup>.

En définitive, l'action des religieux chrétiens à Ispahan reste très limitée : leurs efforts ne peuvent mener à aucune conversion effective, puisque le passage de l'islam au christianisme est défendu. Quant au dialogue entre les élites safavides et les missionnaires, il demeure avant tout rhétorique.

Pourtant, règne alors à Ispahan une atmosphère très dynamique de controverses et de débats théologiques, organisés au sein de l'élite cultivée par les grands seigneurs safavides, les théologiens chiites, voire même les personnalités politiques<sup>189</sup> :

« Les Persans, comme très curieux, et la plupart fort intelligens dans la philosophie, et en d'autres sciences, ne reçoivent pas seulement très volontiers nos livres, mais encore ils parlent sans scrupule, et disputent des mystères de la foy, dont j'ay esté témoin plusieurs fois, et en particulier et en public »<sup>190</sup>.

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, t. II, p. 441.

<sup>186</sup> *Ibid.*, t. III, p. 55.

<sup>187</sup> *Ibid.*, t. III, p. 239.

<sup>188</sup> *Ibid.* : « Plut-il à Dieu que nos princes eussent le même zèle, et qu'ils suivent son exemple pour l'augmentation de notre foi ».

<sup>189</sup> Gabriel de CHINON, *Relations Nouvelles du Levant, op. cit.*, p. 83. « Quant à ce qui regarde les choses de la Religion, ils se montrent fort curieux d'en entendre parler, en quoy ils sont fort dissemblables aux Turcs, lesquels interrogez sur leur creance, ne répondent que par le silence, ou par les menaces. Les Persans au contraire, se montrent toujours prêts de conférer avec vous sur les matieres les plus difficiles de la Religion, et de vous prouver leurs creances. Pour cet effet, afin de vous engager dans la dispute, ils vous font de grandes questions sur nos principaux Mysteres, pour les attaquer aussi-tost par toutes les fausses raisons que l'esprit humain a de coûtume d'emprunter de la Philosophie, quand il ne veut juger des choses divines que par les regles de la sa capacité naturelle ».

<sup>190</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. II, p. 440-441.

Shah 'Abbas II (1642-1666) se montre particulièrement friand de ces joutes oratoires animées, qui se déroulent dans un persan ponctué de citations arabes.

Pour les missionnaires, ce type d'exercice nécessite un long apprentissage. Il leur faut, en premier lieu, connaître les différentes langues en usage dans la société safavide : le persan, le turc et l'arabe. De l'avis des Européens de passage, le niveau linguistique est assez élevé. Parmi ceux qui travaillent à la compréhension et à la diffusion du persan notamment, il convient de souligner la contribution du père Ange de Saint-Joseph, auteur d'un dictionnaire persan, le *Gazophylacium linguae Persarum*, publié à Amsterdam en 1684<sup>191</sup>. Les orateurs doivent aussi être préparés à l'exigence intellectuelle du débat : une solide maîtrise de la philosophie, de la logique et la théologie est exigée. Les missionnaires s'appliquent donc à l'étude du *corpus* aristotélicien, socle commun des cultures chrétienne et persane, à travers l'avicennisme et se penchent aussi sur l'étude du Coran et des *hadiths*, fondements du chiisme duodécimain.

Mais, de l'aveu même de ces derniers, les projets de propagation du christianisme en Iran semblent voués à l'échec. Dans sa *Relation sommaire du voyage des missionnaires en Chine depuis Paris jusqu'à Ispahan*, l'évêque de Béryte livre son opinion sur l'état de la mission d'Ispahan. Ses espérances sont faibles :

« Il suffira de dire, en peu de mots, que ces Pères n'étant pas de ce sentiment qu'on puisse avancer au sujet de la religion sans de grands moyens humains, ni sans le secours des puissances temporelles, que n'étant pas conformes dans leurs maximes, les uns admettant ce que les autres réfutent, que ne reconnaissant point d'autres supérieurs que ceux de leurs Ordres, il est aisé à juger que, de quatre maisons religieuses qui sont en cette ville-là, il y en a trois de trop, et qu'une suffirait pour la consolation de huit ou neuf familles catholiques romaines, qui sont presque toutes habituées à Julfa, qui est un gros faubourg, ou plutôt une ville, à une lieue d'Ispahan, composée de 25 ou 30 000 chrétiens arméniens »<sup>192</sup>.

Médiateurs des normes culturelles, les religieux jouent toutefois un rôle important dans le dialogue entre Safavides et Européens. Ils se font les interprètes des deux mondes et désamorcent, à de multiples occasions, les crises pouvant résulter de ce décalage. Souvent présents sur le sol safavide durant des années, voire des décennies ; ils ont une bonne connaissance des règles de vie du pays même si leur intégration dépend en grande partie de

<sup>191</sup> Père Ange de SAINT-JOSEPH, *Gazophylacium linguae Persarum*, Amsterdam, 1684.

<sup>192</sup> Mg de BÉRYTE, *Relation sommaire du voyage des missionnaires en Chine depuis Paris jusqu'à Ispahan*, Archives du séminaire des Missions Etrangères, Paris, 1876, p. 14, cit. in, F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire, op. cit.*, t. I, p. 53.

leur degré de culture personnelle. Les plus qualifiés d'entre eux sont accueillis dans les grandes familles safavides, et même à la cour<sup>193</sup>.

Ainsi, à partir de 1652, le père Raphaël est parfaitement intégré<sup>194</sup>. Aperçu « constamment en compagnie des plus grands personnages du pays »<sup>195</sup>, et particulièrement apprécié pour ses connaissances en mathématiques et en astronomie, il fabrique lui-même ses instruments de mesure : astrolabe, compas de proportion, tables des sinus et des logarithmes... Durant les cinquante années de son séjour en Iran, il a connu personnellement Shah 'Abbas II, Shah Sulayman et, un peu moins, Shah Sultan Husayn.

Ses relations avec le premier furent particulièrement cordiales. Tavernier témoigne de ce « qu'il a acquis beaucoup de crédit à la Cour, et qu'il est très bien connu du roi, qui le fait venir d'ordinaire pour être son interprète dans les affaires qu'il a avec les Français »<sup>196</sup>. En effet, le souverain safavide convie à plusieurs reprises le père capucin aux *majlès*, voire aux repas privés de Tchehel Sutun. C'est l'occasion pour lui de taquiner le Français au sujet du christianisme. Le faisant boire dans sa coupe, il essaie de le convaincre, davantage par jeu que par conviction, des erreurs de sa religion. Par provocation, il va même jusqu'à le prier de permettre à un jeune homme français, nommé Bernard, de se convertir à l'islam : « *Je sais bien*, dit alors le roi s'adressant au père Raphaël, *que dans cette ville tu empêches tous les Franks de se faire mahométans. Je te les donne tous, garde les bien ; mais fais-moi présent de celui-ci, car je l'aime* »<sup>197</sup>.

Plus tard, les ministres de Shah Sulayman l'emploient même pour traduire et à interpréter des documents diplomatiques venant de France, d'Italie, d'Allemagne et des Provinces-Unies<sup>198</sup>. En 1667, le *nazer* Maqsud Beg et le Premier ministre Mirza Muhammad Mahdi prennent publiquement sa défense devant la cour alors qu'un officier l'accuse de vouloir convertir des musulmans au christianisme et témoignent de ses bonnes mœurs et de son savoir<sup>199</sup>.

---

<sup>193</sup> *Ibid.*, t. I, p. 37. Père Gabriel, rédigeant les *Nouvelles Relations* vers 1656, écrit « nos Pères continuent dans cette liberté et l'entrée qu'ils ont dans presque toutes les maisons des grands dont ils se sont acquis l'amitié par le moyen de la philosophie, et surtout des mathématiques ».

<sup>194</sup> La relation manuscrite du père Raphaël du Mans, destinée à Colbert, a été publiée une première fois par Charles Schefer en 1890. On consultera également l'édition et la biographie de l'auteur par Francis RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire*, Paris, L'Harmattan, 1995, 2 vol.

<sup>195</sup> *Chronicle of the Carmelites in Persia*, *op. cit.*, t. I, p. 398.

<sup>196</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, *op. cit.*, t. I, p. 465.

<sup>197</sup> *Ibid.*, t. I, p. 497-500.

<sup>198</sup> CHARDIN, *Le Couronnement de Soleïmaan troisième, roi de Perse*, *op. cit.*, p. 425.

<sup>199</sup> F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire*, *op. cit.*, t. I, p. 77. Voir aussi la lettre du Père Raphaël datée du 28 septembre 1667, *Ibid.*, p. 200-205.

La réputation du père Gabriel de Chinon, missionnaire capucin de mission de Tabriz, n'est pas moindre. Établi en Azerbaïdjan depuis vingt-cinq ans, le religieux se bâtit progressivement une réputation de savant et d'érudit, excellant également dans la controverse. Il suit également une règle de vie scrupuleuse qui lui attire le respect des membres de la classe dirigeante. Connaissant l'arménien, le turc, le persan, « il étoit même recherché des grans du païs, pour le seul plaisir de parler et de s'entretenir avec lui »<sup>200</sup>, comme le souligne son éditeur. Les enfants du gouverneur (*khan*) l'appelle familièrement *baba*, c'est-à-dire « papa » et « luy parloient avec le même respect que s'ils eussent parlé aux plus considérables d'entre les religieux mahométans »<sup>201</sup>.

On peut aussi évoquer le cas du père Krusinski, venu à la cour pour négocier une affaire au sujet de la mission de Hamadan et qui sut s'y fait connaître et apprécier<sup>202</sup>. Admis chez tous les ministres de Shah Sultan Husayn, il assiste également aux audiences publiques (*majlès*). Il demeure vingt ans à Ispahan au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'au siège de la ville, en 1722.

Sanctuaires dédiés à la prière et au recueillement, lieux de rencontres et de discussions, les couvents jouent un rôle central dans la vie sociale des Européens à Ispahan<sup>203</sup>. Les missionnaires catholiques accueillent dans leurs hôtelleries des voyageurs catholiques comme protestants. Le catholique Daulier Deslandes loge ainsi dans le couvent des Augustins, où il passe près de trois mois pour sillonner la ville et ses environs. Tavernier et Chardin, tous deux calvinistes, résident chez les Capucins d'Ispahan. En 1673, lorsque Chardin loge dans ce couvent situé « au cœur de la ville et peu éloigné du palais royal »<sup>204</sup> avec son collègue Antoine Raisin, il y retrouve son courrier arrivé de Constantinople, le réseau d'informations fonctionnant bien entre les Capucins du Levant et ceux d'Ispahan. Il peut ainsi apprendre les dernières nouvelles de la guerre de Pologne, mais aussi de la progression à Madagascar de la Compagnie des Indes orientales. Les couvents servent en effet de relais à la circulation du

<sup>200</sup> CHINON, *Relation de Perse*, op. cit., Préface, p. IV.

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. V.

<sup>202</sup> Le père Krusinski a envoyé ses *Mémoires* au père Fleuriau, procureur des Missions des Jésuites du Levant, qui publie *Mémoires des missions du Levant*, en six tomes. Il assiste également au siège d'Ispahan en 1722 et parvient à sortir de la ville grâce à un officier de Mir Mahmud (l'*ishiq aqashi*), atteint d'une maladie dont il pensait pouvoir être guéri par le religieux.

<sup>203</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 171 : lorsque le résident anglais arrive à Ispahan, les pères Carmes et Augustins se demandent s'il convient de le recevoir ou non. Il est décidé de donner à voir au shah un christianisme uni même si le résident anglais représente « une nation hérétique ». Quand le père Pacifique de Provins rejoint à son tour à Ispahan en 1628, il remarque que les missionnaires déjà présents fréquentent les résidents anglais et hollandais.

<sup>204</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. III, p. 90.

courrier à travers l'Orient et sont fréquemment utilisés par les Européens de passage en raison de leur fiabilité<sup>205</sup>. Ainsi, Pietro della Valle fait partir son courrier depuis Ispahan par l'intermédiaire des Carmes ; tandis que les ambassadeurs ibériques comme Figueroa utilisent les Augustins avec un succès plus mitigé<sup>206</sup>.

Les couvents peuvent également servir d'asile, offrant un refuge provisoire aux chrétiens désireux d'échapper à une situation critique. Les religieux jouent en effet un rôle d'arbitre dans les conflits qui opposent les Européens entre eux, comme c'est le cas pour Olearius, en proie aux persécutions de l'ambassadeur Otto Brüggemann. Les Carmes lui offrent « la faveur en [son] particulier, de [lui] donner retraite dans leur couvent, contre les violences du sieur Brugman »<sup>207</sup>. Le prieur italien de l'ordre, le père Tinas, s'emploie alors activement à les réconcilier. Dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle, Olearius note ainsi l'harmonie qui règne entre les représentants des différentes communautés chrétiennes qui assistent volontiers aux cérémonies d'une autre confession : « Le Moscovite, un archevêque arménien et même les marchands anglais, lesquels bien que de religion contraire, et qu'en Europe ils feraient grande difficulté d'assister aux cérémonies de l'Église Catholique Romaine, ne laissent pas de vivre en frères et en vrais chrétiens, parmi les ennemis communs »<sup>208</sup>. Ispahan apparaît ainsi, paradoxalement, comme un lieu de réconciliation entre les chrétiens européens, un « terrain neutre » où peut prendre place le débat théologique.

Le dialogue entre confessions reste possible en Iran puisqu'il est bien convenu que, au final, chacun restera sur ses positions.



Partis d'Europe avec leurs propres normes, les voyageurs découvrent en Iran une réalité sensiblement différente de la leur. Pourtant, ils ne peuvent s'empêcher certaines similitudes, le mode d'être safavide ne leur paraissant pas si éloigné de leur propre idéal de l'honnête homme.

---

<sup>205</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 539.

<sup>206</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. III, p. 26.

<sup>207</sup> *Ibid.*

<sup>208</sup> *Ibid.*, t. I, p. 426.

À l'instar de Chardin et de Mirza Hadi, des relations d'amitié et d'estime intellectuelle se nouent et les missionnaires ne sont pas à l'écart de ce dialogue actif et constant avec les élites safavides. Le père Gabriel de Chinon, par exemple, passe une partie de son temps durant son séjour à Tabriz en compagnie du *vazir* d'Azerbaïjdan, Mirza Ibrahim, et de son fils, Mirza Taher, tous deux musulmans, mais avec qui il discute abondamment de mathématiques et de philosophie. Quant au père Raphaël, apprécié des ministres au temps de Shah 'Abbas II, il fréquente assidûment la cour et peut, en retour, transmettre à Colbert un aperçu du fonctionnement de la société safavide.

La rencontre peut toutefois aussi être conflictuelle. Muhammad 'Ali Beg, *nazer* de Shah 'Abbas, apparaît ainsi comme un individu résolument hostile dans la relation de Sir Thomas Herbert alors que les Français Pacifique de Provins et Tavernier voient en lui un homme affable et cordial. Ce dernier s'enorgueillit d'ailleurs que « toutes les fois qu'il [le] rencontreroit dans les rues », il lui « faisoit bon visage »<sup>209</sup>. Force est de constater que la rencontre ne revêt pas nécessairement un caractère lisse. Elle témoigne toutefois de la proximité ressentie par les Européens à l'égard des élites safavides. D'autant que, dans le même temps, un processus de renforcement monarchique tend à se produire en Iran.

Les auteurs engagent dès lors une réflexion sur l'état politique du pays. D'emblée, ils font apparaître l'ambivalence d'un mode de gouvernement où l'unité du pouvoir est concentrée par un seul homme détenant tous les pouvoirs.

---

<sup>209</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, *op. cit.*, p. 98.



## CHAPITRE III

### LA MONARCHIE SAFAVIDE EN MIROIR

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, la monarchie safavide présente un visage cohérent. Son territoire, auparavant éclaté et morcelé en plusieurs provinces indépendantes, s'est unifié sous l'égide de cette dynastie. Le pouvoir monarchique s'y est considérablement renforcé, au point que beaucoup d'auteurs soulignent que « le Prince y gouverne avec un pouvoir absolu, faisant servir sa volonté de loi »<sup>1</sup>.

La monarchie safavide est absolue en ce sens que le pouvoir du souverain ne connaît pas de limite. La majeure partie des auteurs européens commencent leur description de l'état politique du pays par une remarque sur le despotisme, voire la « tyrannie »<sup>2</sup> du shah comme Villote qui estime qu'il « est si fort despotique, que la volonté du souverain sert de loi. Il dispose absolument des biens et de la vie de ses sujets »<sup>3</sup>. Olearius s'essaie à la comparaison en établissant que « le gouvernement politique en Perse n'est pas bien différent de celui des Moscovites. L'un et l'autre Etat est Monarchique et [...] despotique »<sup>4</sup>.

Paradoxalement, les auteurs soulignent également que le pays s'est relevé, après des décennies de crises et de guerres, grâce à l'action bénéfique du souverain, volontiers présenté aussi comme « un bon maître et juste »<sup>5</sup> ainsi qu'un « géant en esprit et en courage »<sup>6</sup>. Shah 'Abbas est en effet reconnu, selon les auteurs de l'époque moderne, comme celui qui a rétabli l'ordre et qui est parvenu à imposer sa volonté aux grands<sup>7</sup>. En somme, celui qui a fixé les traits modernes de l'État.

---

<sup>1</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 609-610. N.B. : Nous soulignons.

<sup>2</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 280.

<sup>3</sup> VILLOTE, *Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie, & en Barbarie*, Paris, Vincent, 1730, p. 508.

<sup>4</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 610.

<sup>5</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 49.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 332.

<sup>7</sup> Nous nuancerons ce point de vue dans la deuxième partie de la présente étude, Chapitre VI « Le temps des renouveaux : la construction abbassienne ».

Ce phénomène, dont les Européens sont les témoins au XVII<sup>e</sup> siècle, suscite tout particulièrement leur attention. Mais, pour décrire la monarchie safavide, il convient de commencer par en identifier les caractéristiques modernes. C'est pourquoi les auteurs s'interrogent en premier lieu sur le discours de légitimation de la dynastie ainsi que sur la construction d'un modèle de gouvernement faisant du souverain la clef de voûte du système. Cela leur permet de réfléchir ensuite aux conséquences de ces nouvelles orientations sur la société et de suivre, dans un cadre extra-européen, le processus de renforcement de l'autorité royale, l'effacement progressif des contre-pouvoirs ainsi que le recul des grands dans la gestion de l'État.

## I. Les fondements de la monarchie safavide

Si les références à l'Antiquité sont nombreuses dans notre corpus, elles renvoient davantage à un imaginaire européen construit autour de l'empire de Darius qu'à une réalité vécue sur le terrain<sup>8</sup>. Les noms des villes et des provinces, par exemple, ont entièrement changé : la Médie est devenue le Shirvan, la Bactriane le Khorassan, l'Hircanie le Gilan, la Perse le Fars<sup>9</sup>... Si les auteurs continuent d'utiliser le vocabulaire antique, c'est avant tout pour faciliter la compréhension de leurs lecteurs. Tavernier note ainsi qu'« il faut nécessairement, pour en faire une description *dont on puisse tirer quelque utilité*, avoir recours à l'ancienne géographie, et accommoder aux noms du temps passé dont elle nous donne la connaissance, ceux du temps présent qui nous sont moins connus »<sup>10</sup>. D'autres s'attachent au contraire à moderniser leur discours<sup>11</sup>. Ces va-et-vient entre noms anciens et modernes sont fréquents.

<sup>8</sup> Voir A. CHABRIER, « Représentations de la Perse dans la pensée politique moderne », in J.L. CHABOT, J. FERRAND, M. MATHIEU (dir.), *Les Représentations de l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 23-40.

<sup>9</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 363-364.

<sup>10</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 366. N.B. : Nous soulignons.

<sup>11</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 358-359 : « Il n'y a presque point d'auteur, qui ait réussi jusqu'icy, qui n'ait confondu les noms anciens des villes et des rivières avec les modernes et qui n'en parle presque dans les mesmes termes, que l'on trouve dans les Histoires Grecques et Latines, qui traitent de l'ancienne Perse. La carte Géographique que l'on a depuis quelques années publiée à Paris, est sans doute la plus exacte de toutes celles que l'on ait vues jusqu'icy : Mais si l'on veut prendre la peine de confronter les noms qu'elle donne aux villes et aux Provinces de Perse, avec ceux que l'on verra dans la carte, que nous avons voulu adjoindre à cette Relation, l'on n'aura point de peine à découvrir la différence qu'il y a de l'une et de l'autre ».

La monarchie safavide ne correspond cependant en rien à l'empire perse antique. Et pour cause : le souvenir de ce passé semble s'être effacé de la mémoire des Iraniens dont la connaissance de l'Antiquité tient presque toute entière dans la fresque épique du *Shah nameh*, le « Livre des Rois », rédigé au XI<sup>e</sup> siècle par Ferdousi<sup>12</sup>. Déclamé à haute voix dans tous les cafés d'Ispahan, ce monument poétique est omniprésent dans la société safavide de l'époque moderne<sup>13</sup> ; mais il n'apporte que de minces fragments de connaissances à des Européens avides de savoirs sur le passé antique de la Perse. Les bas-reliefs des ruines de Persépolis ne satisfont que modérément leur curiosité comme le souligne Chardin :

« Il ne faut pas esperer d'apprendre ce que representent ces figures. Ce sont des choses trop éloignées de nos tems et de nos manieres, et les Persans sont des gens nouveau venus en Perse (sic), qui ne savent pas mieux que nous ce que cela peut represent. Le commun peuple avouë la-dessus, et sans façon, son ignorance ; et quand on leur demande ce que ces figures representent, ils répondent *Dieu le sait*. Les Savans disent que ce sont les faist des anciens Heros du País. C'est à quoi il s'en faut tenir : on n'en peut pas savoir davantage »<sup>14</sup>.

La découverte récente de ces vestiges antiques n'en reste pas moins fascinante. Figueroa décrit avec émotion sa visite du site de Persépolis :

« À voir l'antiquité, la magnificence, et la grandeur de ce bastiment, laquelle paroist principalement en la netteté et en la politesse de cette architecture, quand mesme l'on ne considereroit point la perfection et par manière de dire, l'éternité de la matiere, dont il est fait, on le peut non seulement mettre au nombre des sept merveilles du monde, dont les Anciens ont tant parlé, mais l'on peut dire avec justice, qu'il n'y en a point qui puisse estre mis en parallèle avec celle-cy, qui est si rare, qu'estant unique en son espèce, l'on n'en doit point faire de comparaison avec les autres, dont les Anciens ont parlé, et dont il se voit encore quelques restes dans le monde »<sup>15</sup>.

En dehors de ces rares traces du passé, tout semble avoir changé. La raison principale de cet effacement de la mémoire collective est évidente pour tous : le passage à l'islam au

---

<sup>12</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IX, p. 120 : « Les gens du païx [...] expliquent tout ceci par les contes de leurs Poëtes ». Abu'l Qasim Ferdousi (v. 934-v. 1025), propriétaire terrien près de Tous, dans le Khorassan, rédige le *Shah Nameh* entre la fin du X<sup>e</sup> et le début du XI<sup>e</sup> siècle. Ce poème, chef d'œuvre de la littérature persane, raconte l'histoire de l'Iran depuis ses origines mythiques jusqu'à la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle. La première partie, consacrée aux premiers rois et aux héros persans, mêle la légende au merveilleux : voir Henri MASSÉ, *Firdousi et l'épopée nationale*, Paris, Perrin, 1935.

<sup>13</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IX, p. 242-243 : « Le Musicien, qui tenoit ce livre devant lui, et qui en chantoit des chansons, le faisoit fort agreablement, donnant par le son et par la cadence, une douceur et une grace au vers, qui me les faisoit croire les plus beaux du monde ».

<sup>14</sup> *Ibid.*, t. IX, p. 121.

<sup>15</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 144 et suiv. « Ce grand et illustre bastiment [...] est digne d'estre admiré, tant à cause de son antiquité qu'à cause de sa superbe et surprenante grandeur ».

VII<sup>e</sup> siècle a entraîné un changement considérable dans la langue, la façon de vivre et les mentalités<sup>16</sup>. Figueroa souligne d'ailleurs que les premiers habitants du pays, les Iraniens restés fidèles à la religion de Zoroastre, sont réduits présentement à l'état de misère alors que les nouveaux arrivants, Turcs et Mongols, ont pris leur place aux commandes de l'État.

Particulièrement intéressés par le modèle safavide, les voyageurs européens s'attachent alors à mettre en évidence ses caractéristiques, à commencer par son discours de légitimation.

### *La quête des origines dans la construction de la dynastie safavide*

Le prestige d'une dynastie tient avant tout à ses origines. Selon les chroniqueurs safavides, la généalogie officielle de la famille remonterait au septième Imam, Musa al-Qasim (m. 799) et à travers lui à 'Ali lui-même, le cousin et gendre du Prophète<sup>17</sup>. Cette ascendance rattache ainsi la dynastie à la famille du Prophète et, plus particulièrement, à la maison de 'Ali<sup>18</sup>. Cette alliance souligne les liens inextricables entretenus par les Safavides avec le chiisme duodécimain, devenu religion d'État en 1501<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 176 : « Il se fit un grand changement en la langue, aux habits et en la façon de vivre, ainsi que cela se voit aujourd'hui ».

<sup>17</sup> La généalogie de la famille safavide telle qu'elle est présentée dans la propagande officielle se déroule comme suit, en partant de Shah 'Abbas : Shah 'Abbas, fils de Shah Muhammad Khodabanda, fils de Shah Tahmasb, fils de Shah Isma'il, fils de Sultan Haydar, fils de Sultan Junayd, fils de Shaykh Ibrahim, plus connu sous le nom de Shaykh Shah, fils de Shaykh Khwaja 'Ali, fils de Shaykh Sadr al-din, fils de Shaykh Safi al-din Ishaq, fils de Shaykh Amin al-din Jibra'il, fils de Saleh, fils de Qutb al-din Ahmad, fils de Salah al-din Rashid, fils de Muhammad al-Hafez, fils de 'Awad al-Khavass, fils de Firuzshah, fils de Muhammad, fils de Sharafshah, fils de Muhammad, fils de Hasan, fils de Muhammad, fils de Ibrahim, fils de Ja'far, fils de Muhammad, fils de Isma'il, fils de Muhammad, fils de Sayyid Ahmad al 'Arabi, fils de Abu Muhammad al-Qasim, fils de Abu'l Qasim Hamza, fils de al-Imam Masa al-Qasim, fils de al-Imam Ja'far al-Sadiq, fils de al-Imam Muhammad al-Baqir, fils de al-Imam 'Ali Zayn al-'Abedin, fils de al-Imam Abu 'Abdollah al-Husayn, fils de 'Ali. Il existe des variations dans cette filiation, voir : Ghulam SARWAR, *History of Shah Isma'i Safawi*, p. 17, note 1 et Sholeh A. QUINN, *Historical writing during the reign of Shah Abbas: ideology, imitation and legitimacy in Safavid chronicles*, University of Utah Press, 2000, p. 83-86. Par ailleurs, cette généalogie officielle a été remise en cause par les historiens B. NIKITINE, « Essai d'analyse du Safwat al-Safa », *JA*, 1957, 47 ff. et Z. V. TOGAN, « Sur l'Origine des Safavides », in *Mélanges Louis Massignon*, Damascus, 1957, III, p. 345-357.

<sup>18</sup> DUCERCEAU, « Histoire des Sophy », in *Histoire de la dernière révolution de Perse*, t. I, p. XIV : « Les rois de Perse de cette Maison se prétendoient issus d'Ali cousin germain et gendre de Mahomet, dont il avoit épousé la fille nommée Fatime ».

<sup>19</sup> Saïd Amir Arjomand a fait apparaître l'importance de la légitimité religieuse dans la culture politique safavide, notamment dans son étude centrale sur le chiisme duodécimain en Iran : S. AMIR ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam*, op.cit., p. 5-9. Il traite plus particulièrement de l'autorité religieuse des Safavides dans l'introduction de *Authority and Political Culture in Shi'ism*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 1-22. Pour une analyse critique de la méthodologie employée par l'auteur, nous renvoyons à J. CALMARD, « Les olama, le pouvoir et la société en Iran : le discours ambigu de la hiéocratie », J.P. DIGARD (dir.), *Le Cuisinier et le Philosophe, hommage à M. Rodinson : études d'ethnographie historique du Proche-Orient*, Paris, Maisonneuve et Larose, Paris, 1982, p. 253-261.

Mais les Safavides s'appuient surtout sur le prestige et le souvenir de leur ancêtre, Shaykh Safi al-din Ishaq (1252-1334), fondateur d'une confrérie spirituelle établie en 1301 en Ardabil. Premier personnage illustre de la famille à laquelle il a donné son nom, il est présenté comme un homme qui « professait une vie quasi religieuse »<sup>20</sup> et jouissait déjà, en son temps, d'une grande réputation dans le monde musulman.

Les sources exaltent la sainteté du personnage, connu pour être le « bienfaiteur » et le « protecteur »<sup>21</sup> de la population d'Ardabil, où la confrérie s'est installée. C'est pourquoi les souverains safavides se réclament encore, au XVII<sup>e</sup> siècle, de la qualité de « *sceichzadé* [= *shaykh zade*], qui signifie, fils de Sceich [= *shaykh*], c'est à dire de la race de cet homme de bien, et qui estoit en si haute réputation de sainteté parmy eux »<sup>22</sup>. C'est une marque de prestige essentielle puisque Safi al-din descend lui-même, selon la perspective officielle, de 'Alī<sup>23</sup>.

Largement répandue au XVII<sup>e</sup> siècle, cette vision de la généalogie safavide circule dans les milieux de l'élite et participe du discours de légitimation de la dynastie. Ainsi, dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, on considère que le shah

« tire sa généalogie de Haly Pehrember [= 'Alī], gendre de Mahomet, se dit schérif, ou saïette [= *sayyed*], suivant les Arabes, et pour parler françois, du sang du Prophète et s'estime le plus grand prince, roy, et seigneur des musulmans, qualitez qui luy sont contestées par le grand Turq, qui prend le titre de Distributeur des Couronnes, et se croit estre le premier roy de la terre, parce qu'il est souldan d'Egypte, gardien de Koussi Cherif, et serviteur de la Mecque »<sup>24</sup>.

Si les auteurs européens se font l'écho de la propagande safavide, nombre d'entre eux marquent néanmoins leur distance vis-à-vis de la version officielle. Ainsi, Pietro della Valle souligne-t-il prudemment que les choses se sont passées ainsi « si l'on en doit croire ceux qui me l'ont débitée »<sup>25</sup>. Il ne prétend pas apporter d'éléments véridiques à sa démonstration mais seulement rapporter ce qui lui a été transmis par des agents de la monarchie<sup>26</sup>. Pour sa part,

---

<sup>20</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 54-55.

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*, t. II, p. 57.

<sup>23</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p.17.

<sup>24</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, op. cit., p. 100.

<sup>25</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., p. 54.

<sup>26</sup> Sur la généalogie officielle de la dynastie safavide, voir Pietro della Valle, *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse, en la personne duquel sont représentées plusieurs belles qualitez d'un Prince héroïque, d'un excellent courtisan, & d'un parfait Capitaine, traduite de l'italien de messire Pierre de la Valée* (sic), *gentilhomme Romain, par Jean Baudoin*, Paris, Nicolas de la Vigne, 1631, Annexe « Genealogie d'Abbas, roy de Perse », p. 283-294.

Chardin affirme avoir eu accès à des manuscrits de la librairie royale (*ketab-khane*) afin de vérifier ces faits, sans prétendre toutefois avoir acquis de certitude quant à leur véracité. Quant à Ducerceau, il remet fortement en cause la « longue suite de générations » qui fait de Shah Isma'il, premier souverain de la dynastie safavide, un descendant de la famille du Prophète. Que Shaykh Safi al-din « fut issu ou non de Musa Caim [= Musa al-Qasim], *car cette descendance n'est nullement prouvée*, il y a un trop grand vuide entre le rejeton et la tige, pour qu'on puisse rien assurer à cet égard »<sup>27</sup>.

La suite de l'histoire familiale demeure également assez confuse dans l'esprit des Européens. De passage en Ardabil en 1637, Olearius visite le sanctuaire de Safi al-din qui abrite également les tombes des ancêtres de la dynastie<sup>28</sup>. Parmi les tombeaux présents, le voyageur ne relève que trois noms entre le fondateur de la famille et celui de la monarchie, c'est-à-dire entre Safi al-din et Isma'il I<sup>er</sup> ; Sadr al-din, Junayd et Haydar. Selon lui, Junayd (chef de l'Ordre de 1447 à 1460) serait le fils de Sadr al-din (1334-1391), alors qu'il existe en réalité pas moins de deux générations entre eux : celles de Khwajah 'Ali (1391-1427) et de Shaykh Ibrahim (1427-1447). Leur absence dans la chaîne de succession souligne la confusion qui entoure cette période.

Quelques épisodes marquants émergent toutefois de la nébulosité ambiante : la libération des prisonniers turcs par le *shaykh* d'Ardabil apparaît ainsi de manière récurrente dans les sources européennes comme safavides de la période moderne<sup>29</sup>. Selon le chroniqueur Iskandar Beg Munshi, Tamerlan serait venu à trois reprises visiter le sanctuaire d'Ardabil<sup>30</sup>. Il aurait accepté de relâcher des prisonniers turcs capturés durant sa campagne de 1402 à la demande du *shaykh*. Munshi précise qu'il n'existe pas, à sa connaissance, de trace écrite de cet événement mais qu'il s'agit d'une tradition orale circulant à son époque, c'est-à-dire, dans le premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>27</sup> DUCERCEAU, « Histoire des Sophy », in *Histoire de la dernière révolution de Perse*, t. I., p. XIV, N.B. : Nous soulignons.

<sup>28</sup> OLEARIUS, *L'ambassade*, op. cit., t. I, p. 440. À l'occasion de son passage en Ardabil, Olearius relève la généalogie des Safavides depuis *seyyed* « Tzeibrail » (Jibra'il). Sur Olearius, voir : John EMERSON, « Adam Olearius and the Litterature of the Schleswig-Holstein Missions to Russia and Iran (1633-1639) », in J. CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 31-56.

<sup>29</sup> Sur cette question dans les sources safavides, voir Jean CALMARD, « Safavid Persia in Indo-Persian Sources and Timurid-Mughal Perception », in MUZZAFAR, DELVOYE, GOBINEAU (dir.), *The Making of Indo-Persian Culture, Indian and French Studies*, Delhi, Manohar, p. 351-91, et Corinne Lefèvre, « Jahangir et son frère Shah 'Abbas : compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie mineure de la Première Modernité », in HERMANN, SPECIALE (dir.), *Muslim Cultures in the Indo-Iranian World during the Early Modern and Modern Periods*, Institut Français de Recherche en Iran, Berlin, Klaus Schwarz, Verlag, 2010, p. 23-56.

<sup>30</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, (éd. et trad. R. SAVORY), *History of Shah 'Abbas the Great*, Persian Heritage Series, n°28, Boulder, Colo, Westview Press, 1978, t. I, p. 27.

Herbert interprète différemment cet épisode. Selon lui :

« lorsque Tamerlan revint de la conquête de la Turquie, ce Schecsefi [= Shaykh Safi], avoit une si grande réputation de sainteté que ce grand monarque voulut bien prendre la peine de l'aller voir à Ardebil, non seulement par curiosité mais aussi pour luy donner des preuves de son affection. Il ne se servit point de la fureur du Tartare, sinon pour sauver la vie à plusieurs milliers de pauvres Persans, que Tamerlan avoit destinez à la mort. Cette action augmenta bien fort le crédit de ce saint »<sup>31</sup>.

Tavernier rapporte à son tour qu'« après que Tamerlan eut étendu ses conquêtes dans une partie de l'Asie, et défait l'armée de Bajazet qu'il fit prisonnier avec sa femme, il repassa en Perse, où il y avoit alors un Cheix [= *shaykh*] nommé Aidar [= Haydar] qui estoit en grande réputation de sainteté »<sup>32</sup>.

Comme on le voit, les Européens attribuent le sauvetage des prisonniers turcs tantôt à Safi al-din lui-même tantôt à l'un ou l'autre de ses descendants, selon leur évaluation chronologique : Junayd (1447-1460) pour les uns, Haydar (1460-1488), le père d'Isma'il I<sup>er</sup>, pour les autres.

Leurs récits témoignent toutefois de la volonté monarchique de croiser l'histoire familiale avec celle de la prestigieuse lignée timouride. En faisant de leur ancêtre un contemporain de Tamerlan (1370-1405) et de Bayezid I<sup>er</sup> (1389-1402), les Safavides tentent en effet d'établir et de souligner la contemporanéité de la fondation des trois grandes dynasties musulmanes de la période moderne : celle des Ottomans, celle des Timourides et celle des Safavides<sup>33</sup>.

Tamerlan est une figure bien connue des deux côtés du monde. Pour les musulmans, il représente l'empereur universel, le conquérant et le fondateur de la prestigieuse et puissante lignée des Timourides. Pour les Européens, il est un guerrier sanguinaire mais aussi celui qui a mis à bas la puissance ottomane, en 1402. Il est « ce Tartare si fameux qui a porté ses armes victorieuses dans la Chine, dans l'Asie et même jusques dans l'Europe »<sup>34</sup>. Dans les deux cas, il jouit d'un prestige immense. *L'Histoire de Tamerlan* (« *Zafar Nameh* ») de Sharaf al-din

---

<sup>31</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 444.

<sup>32</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 509.

<sup>33</sup> Maria SZUPPE, « L'évolution de l'image de Timour et des Timourides dans l'historiographie safavide, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », in SZUPPE, *L'Héritage timouride : Iran - Asie Centrale - Inde, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, IFÉAC, Édisud, Aix-en-Provence/Tachkent, 1997, p. 313-331.

<sup>34</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p. 4.

‘Ali Yazdi (m. 1454), est d’ailleurs traduite en français d’après un manuscrit persan par François Pétis de la Croix à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à la demande expresse de Colbert<sup>35</sup>.

Parmi tous les arguments de la propagande safavide pour asseoir sa légitimité, l’un d’entre eux retient particulièrement l’attention. Il s’agit de la filiation directe établie entre le souverain turkmène Uzun Hasan (1453-1477) et le fondateur de la dynastie safavide, Shah Isma’il I<sup>er</sup> (1501-1524). De nombreux auteurs soulignent l’alliance matrimoniale qui a uni, dans les dernières décennies du XV<sup>e</sup> siècle, la famille safavide à « la Maison Royale originaire de Turquie, qui regnoit alors en Perse »<sup>36</sup>, incarnée par Uzun Hasan Aq Qoyunlu. La figure d’Uzun Hasan, autrement appelé Hasan Padishah ou Hasan Beg, est bien connue en Europe à l’époque moderne en raison de ses liens avec la République de Venise et la papauté dans la lutte contre l’Empire ottoman<sup>37</sup>.

Or, Uzun Hasan joue également un rôle important dans l’histoire safavide puisqu’il est le grand-père maternel de Shah Isma’il<sup>38</sup>. Plus remarquable encore, ce dernier est, à travers sa grand-mère maternelle Despina Khanum, l’un des descendants des empereurs de Trébizonde. Pour les Européens, c’est à partir de cette séquence généalogique que s’opère un changement de dynamique à l’intérieur de l’Ordre safavide, passant d’une dynamique spirituelle à une dynamique temporelle. Les auteurs relèvent les modifications apportées par Junayd et par Haydar à la structure spirituelle de l’Ordre : « Tant luy que son fils Haider [= Haydar] qui luy succeda, autorisez du pouvoir qu’ils s’estoient acquis, en donnerent des preuves invincibles à leurs voisins, avec lesquels ils en vinrent souvent aux mains, avec tous les avantages imaginables »<sup>39</sup>.

Pietro della Valle développe sans doute la plus subtile analyse des positions safavides à la veille de leur prise du pouvoir. Dans sa treizième lettre d’Ispahan, il distingue l’origine des

---

<sup>35</sup> François Pétis de la CROIX, *Histoire de Timur-Bec, connu sous le nom du grand Tamerlan, empereur des Mogols & Tartares, en forme de journal historique de ses victoires et conquêtes dans l’Asie et dans l’Europe, écrite en persan par Cherefeddin Ali, natif d’Yezd, auteur contemporain*, Paris, Deshayes, 1722. Le traducteur achète un exemplaire de ce manuscrit lors de son séjour à Ispahan en 1674 mais ce n’est qu’en 1681 qu’il en commente certains passages à Colbert. « Ce ministre en conçut une idée si avantageuse et en connut si bien le mérite, par le détail que Monsieur de la Croix lui en fit, qu’il lui ordonna de la traduire en français. Il commença dès lors à y travailler ». ALM. Pétis de la Croix, p. XIX. Si la traduction n’est toujours pas achevée à la mort de Colbert, Louis XIV prend néanmoins connaissance de plusieurs passages. Il faut attendre 1722 pour que l’ouvrage soit publié, à titre posthume, par le fils de Pétis de la Croix, Alexandre-Louis-Marie. Voir : Paul SEBAG, « Sur deux orientalistes français du XVII<sup>e</sup> siècle : F. Pétis de la Croix et le sieur de la Croix », *ROMM*, 25, 1978, p. 89-117.

<sup>36</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., p. 55.

<sup>37</sup> MINORSKY, « La Perse au XV<sup>e</sup> siècle entre la Turquie et Venise », Paris, E. Leroux, 1933.

<sup>38</sup> FIGUEROA, *L’Ambassade*, op. cit., p. 100-101 : La Perse depuis « plusieurs siècles s’est conservée en la grandeur en laquelle nous la voyions aujourd’hui, particulièrement par la valeur d’Assimbeg ou Ussun Cassan, et de son petit-fils Schach Ismaïl Sophi ».

<sup>39</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 55.



partisans de la famille safavide, issus des tribus turques d'Anatolie ; et celle du chef de celle-ci, issu de la « race de Mahomet » :

« Ismael donc ayant fait un corps d'armée des Turcomans ses sectateurs, auxquels il donne le nom de Qizilbaschi, c'est-à-dire Testes rouges, à cause du bonnet rouge dont il les avoit coiffez, entra dans la Perse, qui estoit alors divisée, et comme elle estoit partagée entre de différents seigneurs qui se faisoient de petites guerres, il s'en rendit facilement le maistre »<sup>40</sup>.

Selon lui, les origines 'alides des souverains safavides les placent nettement au-dessus de leurs partisans, les soldats et les émirs *qizilbashs*. En aucun cas, ces derniers ne sauraient être confondus avec eux, car leur origine leur offre un statut particulier, qui les place au-dessus des simples mortels :

« En qualité de fils de Prophète, le Roy se dit le chef de la religion, et les Persans tiennent qu'il ne peut pas être damné ni même jugé quelque maux qu'il fasse. Ils ne se scandalisent pas qu'il n'assiste pas au Ramzan et qu'il boit du vin, le croyant impeccable et exempt de toutes les observations légales »<sup>41</sup>.

Ce discours de légitimation bien connu met en valeur le caractère exceptionnel de la famille safavide, faisant du souverain une figure quasi-mystique, annonciatrice des temps messianiques.

### *Messianisme et souveraineté : les enjeux politiques de la Grande Occultation*

Selon la tradition chiite, la succession des Imams, descendants en ligne directe de 'Ali, s'arrête avec l'occultation (*ghaybat*) du douzième Imam, le fils de Hasan al-Zaki (868-874), Muhammad al-Mahdi<sup>42</sup>. Vivant mais caché, ce dernier ne réapparaîtra qu'à la fin des Temps pour entamer un règne de paix et de justice.

Le prophète lui-même aurait annoncé sa venue peu avant sa mort : « Le Neuvième sera le Résurrecteur ; il remplira la Terre de paix et de justice comme elle est aujourd'hui remplie de violence et de tyrannie. Il combattra pour reconduire (la révélation) au sens spirituel,

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, t. II, p. 57.

<sup>41</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p.17.

<sup>42</sup> Voir Muhammad 'Ali AMIR-MOEZZI, *Le Guide divin dans le shi'isme originel*, Paris, Verdier, 2007.

comme j'ai moi-même combattu pour la révélation au sens littéral »<sup>43</sup>. En 874, quatre années seulement après la mort de son père, le Mahdi entame la petite Occultation, ou l'Occultation mineure, pour échapper à ses poursuivants, les califes omeyyades. Durant une période de soixante-dix années lunaires, il ne réapparaît que ponctuellement devant un petit nombre de fidèles destinés à recevoir son enseignement et à diffuser son message spirituel. Mais, en 941, le Mahdi disparaît complètement. C'est le début de la Grande Occultation, ou l'Occultation majeure. Depuis lors, les croyants, les chiites duodécimains, attendent son retour comme le signal de la fin des Temps. Le Mahdi est destiné à mener le combat final contre les forces du mal, commandées par son principal rival, al-Dadjal, l'Imposteur.

Prenant la tête des véritables croyants, le Mahdi, Seigneur du Temps (*sahib al-zaman*), vainc les troupes ennemies<sup>44</sup>. Sa victoire s'ouvre alors sur un règne de paix et de justice de plusieurs décennies. Il est alors reconnu comme le souverain universel. « Tous les potentats de la terre, surtout les mahométans », précise Gabriel de Chinon, « luy seront soûmis, et recevront avec beaucoup d'humilité, les loix qu'il leur voudra prescrire »<sup>45</sup>. La conversion des musulmans sunnites constitue l'avant dernière étape de son avènement, suivie de près par la conversion universelle des Infidèles. La propagande safavide insiste d'ailleurs sur le fait que le Madhi est aidé dans sa mission salvatrice par Jésus en personne, son compagnon indéfectible. En effet, Jésus-Christ accompagne le Madhi durant tout le processus de conversion et montre ainsi aux infidèles chrétiens la voie à suivre pour atteindre la véritable Révélation. Pietro della Valle rapporte ainsi le scénario de la Parousie chiite tel qu'il est raconté au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle :

« Les Perses veulent que l'on croie que Mehedi [= Mahdi] n'est point mort ; mais qu'il est caché dans une grotte auprès de Kufa, et qu'il en sortira devant le jour du jugement, pour monter le cheval d'Ali, qu'ils appellent Duldul, sur lequel il doit aller par tout le monde, pour le convertir à la religion de Mahomet »<sup>46</sup>.

Bien qu'intégrant le Christ dans son déroulement, l'appel à la conversion universelle n'enthousiasme guère le fervent catholique qu'est Pietro della Valle.

---

<sup>43</sup> Henri CORBIN, *En Islam iranien, Aspects spirituels et philosophiques*, t. IV, « L'École d'Ispahan, l'École Shaykhie, Le Douzième Imam », Paris, Gallimard, 1972, p. 304-305.

<sup>44</sup> CHINON, *Relation du Levant*, op. cit., p. 33.

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> OLEARIUS, *L'ambassade*, op. cit., t. I, p. 532.

La mission du Mahdi ne s'arrête toutefois pas là. Après la conversion de tous les infidèles, y compris les sunnites, il doit révéler l'intégralité du message divin dont le sens a lui aussi été occulté depuis le temps de 'Ali. Dans la conception chiite, 'Ali est non seulement le légitime successeur de Mahomet, au temporel comme au spirituel, mais aussi le seul détenteur de l'esprit du Coran donc le seul capable d'interpréter justement la parole divine. Héritier légitime du Prophète, il connaît l'intégralité de la Révélation et rejette la version tronquée retenue par le calife Othman (644-656) pour composer le Coran<sup>47</sup>. C'est pourquoi le Mahdi, héritier de 'Ali et dépositaire de ses connaissances mystiques, sera en mesure de révéler aux croyants l'intégralité du message divin.

Les prédictions entourant l'Occultation du Mahdi et son retour constituent une partie importante du discours monarchique. La propagande safavide renforce cette idéologie messianique dont elle fait un argument de sa légitimation : à travers son ascendance 'alide, le shah est le canal à travers lequel Dieu continue de communiquer avec la terre. Il est le transmetteur de sa volonté et se veut, en conséquence, l'« ombre de Dieu » ou l'« ombre du monde »<sup>48</sup> (*Alam Pena* selon Sanson). Dans l'attente du retour du « Seigneur du Temps », le shah se considère comme son lieutenant sur terre. À ce titre, il est appelé « serviteur de Dieu » (*khoda banda*) ou encore « vicaire ou lieutenant de 'Ali ». Son autorité est donc transitoire, certes, mais légitime. C'est ce qui donne à la monarchie safavide son caractère foncièrement messianique. Les souverains safavides revendiquent le pouvoir uniquement durant la période d'Occultation, dans l'attente du retour du Mahdi.

Shah Isma'il I<sup>er</sup> arrive au pouvoir comme l'annonciateur de la fin des Temps. Pour ses partisans les plus fanatiques, il est l'instrument de la Parousie, le catalyseur des forces spirituelles et magiques rendant possible l'avènement du Mahdi. Ses victoires répétées contre des ennemis toujours plus puissants et supérieurs en nombre ont d'ailleurs paru confirmer cette croyance et sa défaite brutale contre les Ottomans, à Tchaldiran, en 1514, ne l'avait pas tout à fait éteinte. Au contraire, elle a perduré sous le règne de ses successeurs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Remodelée en fonction des circonstances, l'attente eschatologique se prolonge et s'étire indéfiniment.

En conséquence, l'enjeu consiste pour la monarchie safavide à investir cet espace-temps compris entre le moment présent et le retour du Mahdi et à revendiquer cette mission de

---

<sup>47</sup> Selon les chiites, le Coran rassemblé par Uthman, le troisième calife omeyyade (644-656), ne contient qu'une partie de la Révélation et peut être considéré comme une version tronquée.

<sup>48</sup> SANSON, *Estat présent, op. cit.*, p. 3.

« lieutenant ». Les souverains s'efforcent, en toutes circonstances, de rappeler la légitimité de leur pouvoir en tant que « lieutenant de l'Imam » et protestent n'avoir aucun droit sur l'empire « sinon d'en tenir les rênes en son absence »<sup>49</sup>. Ainsi, dans la Grande Écurie d'Ispahan, deux chevaux destinés au douzième Imam ainsi qu'au Christ sont constamment sellés pour le retour de l'Imam<sup>50</sup> : « On tient toujours dans ces écuries, tant la nuit que le jour des chevaux sellez et bridez pour être prêts au moment que le saint paroîtra »<sup>51</sup>.

Cette idéologie n'est d'ailleurs pas sans rappeler, sous certains aspects, le messianisme des monarchies européennes<sup>52</sup>. En France, les propagandistes royaux ne cessent de rappeler les anciennes prophéties de la Guerre de Cent Ans annonçant la fin des Temps et la venue d'un nouveau souverain, bras droit du Christ, qui l'épaulerait dans l'instauration d'un règne de justice et de paix. On retrouve une forte attente eschatologique et messianique dans les deux cas, avec la construction d'un puissant appareil idéologique.

Les croyances populaires jouent également un rôle important dans cette appréciation du pouvoir surnaturel du souverain. Parmi elles, on note les pouvoirs thaumaturgiques exceptionnels attribués au souverain safavide. Loin de se limiter à une maladie spécifique, le pouvoir guérisseur du shah constitue une sorte de panacée universelle. Le seul contact d'un objet utilisé ou simplement touché par le shah, comme une coupe ou un gobelet se révèle efficace pour opérer la guérison.

« J'ai vu des malades se trainer à ses pieds, et sur le chemin par où il passait, qui tenaient une tasse d'eau à la main, et le priaient de tremper les doigts dedans, protestant à haute voix d'avoir cette fois, que l'eau recevrait par cet atouchement une vertu suffisante pour leur guérison »<sup>53</sup>.

Chardin se souvient en particulier d'un cas, survenu en 1666 dans le Mazanderan, alors qu'il suivait la cour. *L'ishiq aqashi bashi* présente à Shah 'Abbas II une coupe d'eau pour qu'il trempe les doigts. Celui-ci y plonge deux doigts et les remue. Le liquide est ensuite bu d'un trait par le malade qui, après ce traitement, est censé accéder à la guérison. Il s'agit d'ailleurs d'une croyance très ancienne dans l'État safavide puisque Michele Membrè rapporte une anecdote similaire en 1539. Lorsqu'il se trouvait dans l'*urdu* de Shah Tahmasb,

<sup>49</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 180.

<sup>50</sup> *Ibid.*

<sup>51</sup> *Ibid.*

<sup>52</sup> Voir par exemple Alexandre Y. HARAN, *Le Lys et le Globe. Messianisme dynastique et rêve impérial en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Champ Vallon, 2000.

<sup>53</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 14.

il souligne qu'un jour « le fis aîné de [son hôte] Qara Khalifah tomba malade, et en [sa] présence il alla à la cour du shah pour demander un peu d'eau dans laquelle le shah s'était lavé les mains. [...] Donc, ils lui en donnèrent un petit flacon d'argent et il le but pour se soigner ; car ils disent que c'est de l'eau sacrée »<sup>54</sup>.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, cette pratique est néanmoins beaucoup moins courante. L'auteur souligne son caractère exceptionnel, réservé uniquement à des « gens de considération, à qui l'on [fait] la grâce de l'accorder, et encore est-ce fort rarement »<sup>55</sup>. Aussi les petites gens emploient-ils souvent des moyens détournés pour se procurer cette panacée : Figueroa rapporte le cas d'une femme, qui lui demanda de faire porter chez elle un peu de la confiture offerte par le shah pour se rétablir d'un affaiblissement général<sup>56</sup>.

Il existe toutefois des limites au discours monarchique. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le caractère sacré de la personne du souverain est remis en question par ceux qui possèdent une connaissance élevée de la science islamique : les *mujtahed*. Ces derniers soulignent en effet que leur maîtrise du Coran et des *hadiths*, comprenant toutes les paroles émises ou rapportées par le Prophète et les Imams, leur permet de guider plus légitimement le peuple. Ils sont les seuls en mesure d'appliquer le droit et de gouverner dans le sens voulu par Dieu.

Progressivement, un discours s'élève contre le pouvoir des souverains safavides, dont on perçoit l'écho dans les sources européennes. Chardin rapporte en effet que :

« Les Persans, presque généralement, et sur tout les Ecclesiastiques, tiennent que le droit du Gouvernement appartient aux Prophetes seuls, et à leurs Lieutenans, ou Successeurs directs. [...] Tous les Persans conviennent de cette maxime, mais ils ne conviennent pas de même de la qualité de celui qui doit regner et tenir le siège du Prophete, lors que le Prophete vient à manquer, ou son successeur legitime, sans avoir établi de Successeur en sa place »<sup>57</sup>.

Chardin pose donc la question de savoir qui doit représenter l'Imam en son absence : le souverain, ou les religieux chiites, spécialistes du droit imamite ? Il souligne que la question n'est pas tranchée dans la société safavide du XVII<sup>e</sup> siècle :

---

<sup>54</sup> Michele MEMBRÈ, *Mission to the Lord Sophy of Persia (1539-1542)*, (trad. A.H. Morton), Londres, School of Oriental and African Studies, 1993, p. 42.

<sup>55</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 14.

<sup>56</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 324. « Dans la maison joignante à celle de l'Ambassadeur, il demouroit un Tisserand, dont la femme [...] estoit si malade qu'il y avoit plusieurs jours qu'elle ne mangeoit point ; mais quand elle sçeut que le Roy avoit envoyé un present de confitures à l'Ambassadeur, elle envoya son mary prier un des domestiques pour l'amour de Dieu, de faire en sorte qu'elle pust avoir un peu de ce qui estoit demeuré de reste de ces confitures, parce qu'elle croyoit qu'elle s'en trouveroit soulagée en sa maladie. [...] Elle en mangea de bon appetit, en sorte qu'elle s'en trouva mieux en mangeant et releva entierement au bout de trois ou quatre jours, ces pauvres gens demurerent fort persuadé que c'estoit le Roy qui avoit fait cette vertu ».

<sup>57</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 4.

« Les Persans sont donc partagez entr'eux, touchant celui à qui il appartient de tenir sa place, et d'être Souverain, tant pour le Spirituel que pour le Temporel. Les Gens d'Eglise [= religieux chiïtes, *mollah*], et avec eux tous les Dévots, et tous ceux qui professent l'étroite observance de la Religion, soutiennent qu'en l'absence de l'Imam, le siège Royal doit être rempli par un *Mouchtehed Massoum* [= *mujtahed*], termes qui signifient *un homme pur de mœurs, et qui a acquis toutes les Sciences à un si parfait degré, qu'il puisse répondre sur le champ et sans suggestion, à toutes les questions qui lui sont faites sur la Religion et sur le Droit civil*. Mais l'opinion l'a plus reçue, et qui a prévalu, c'est qu'à la vérité ce droit-là appartient à un descendant des Imams en droite ligne, mais qu'il n'est pas absolument nécessaire que ce descendant soit ni pur, ni savant, à un si grand degré de perfection, comme n'en étant pas moins le vrai Lieutenant de dieu et le vrai Vicaire du Prophète et des Imams ».

On voit ici monter un nouveau courant de pensée issu du milieu religieux, qui fait des *mujtahed* (théologien-juriste), les véritables intercesseurs du Prophète. On remarque également que cette idée est alors combattue par la monarchie qui y voit, non sans raison, une contestation contre son autorité et une remise en cause de sa position. Pourquoi certains religieux contestent-ils la légitimité des souverains safavides ? Chardin, encore une fois, nous renseigne sur ce point en rapportant l'enseignement de certains religieux :

« Comment seroit-il possible, disent les gens d'Eglise, que ces Rois (*Namoukaied*, ou *impies*, pour user de leurs propres termes), buveurs de vin, et emportez de passion, fussent les Vicaires de Dieu, et qu'ils eussent communication avec le Ciel, pour en recevoir les lumières nécessaires à la conduite du Peuple fidèle ? comment peuvent-ils résoudre les cas de conscience et les doutes de la Foi, de la manière que le doit faire un Lieutenant de Dieu, eux qui parfois savent à peine lire ? Nos Rois étant des hommes iniques, et injustes, leur domination est une tyrannie, à laquelle Dieu nous a assujettis pour nous punir, après avoir retiré du monde le légitime Successeur de son Prophète. Le Trône suprême de l'Univers n'appartient qu'à un *Mouchtehed*, ou homme qui possède la Sainteté, et la Science au dessus du commun des hommes »<sup>58</sup>.

S'il existe une tolérance monarchique vis-à-vis de ce type de discours, les autorités sont toutefois attentives à ce qu'il ne se répande pas trop largement à travers la société. Ainsi, en 1666, Chardin apprend-il l'exécution, discrète, d'un *mollah*, prêchant ouvertement cette doctrine. « Cet homme s'emportoit en public contre le Gouvernement », se rappelle-t-il, « il disoit que le Roi et sa Cour étoient des abominables, des infracteurs de la Loi ; que Dieu vouloit l'extermination de cette maudite branche, et le rétablissement d'une autre branche pure des Imams. Il publioit cela hautement tous les jours, presque aux oreilles du Roi et de ses

<sup>58</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 8.

Ministres »<sup>59</sup>. Son candidat n'était autre que le fils du *shaykh al-islam* d'Ispahan, neveu du Premier ministre, Mirza Muhammad Mahdi et cousin du shah, puisqu'il s'agit d'un petit-fils, par les femmes, de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. Chardin s'étonne néanmoins qu'on ait pu laisser ce *mollah* professer de semblables discours durant six mois, sans l'inquiéter nullement. À la fin, il est néanmoins arrêté. Le fils du *shaykh al-islam* est, quant à lui, emprisonné. Mais la répression ne touche pas ses partisans, ni même les membres de l'élite qui l'ont soutenu et favorisé. Shah 'Abbas II préfère étouffer discrètement ces revendications virulentes de la part des religieux chiites plutôt que d'entrer en conflit ouvert avec eux. Les souverains safavides ont d'autres arguments pour asseoir leur légitimité.

### *Du couronnement au sépulcre : les rituels du pouvoir royal*

Conscients de l'importance que revêtent les cérémonies d'avènement, de transmission du pouvoir ou de funérailles, les observateurs européens s'attachent à en comprendre la signification. Ils s'interrogent notamment sur le statut exact de l'intronisation du shah. S'agit-il d'un véritable couronnement ou non ? Les avis divergent. À première vue, l'on pourrait répondre positivement, même si les cérémonies ne « sont pas si grandes que celles que l'on fait au sacre des roys en l'Europe »<sup>60</sup>. Et pour cause : le souverain safavide étant considéré comme un *saint*, de par son ascendance 'alide, il n'a nul besoin d'une sanctification particulière. La cérémonie manifeste simplement le passage de l'autorité monarchique entre de nouvelles mains. Son déroulement est même assez rapide et Olearius la ramène presque, avant tout, à une histoire de tapis. On en dispose sur le sol autant qu'il y eut de prédécesseurs au nouveau souverain<sup>61</sup>.

Tavernier refuse carrément d'accorder à la cérémonie safavide le substantif de « couronnement ». Présent à Ispahan en 1642 au moment de l'avènement de Shah 'Abbas II, puis en 1666 lors de celui de Shah Safi II, le futur Shah Sulayman ; il ne se souvient pas leur avoir vu « mettre de couronne sur la teste ». Au mieux, admet-il, on se contente de ceindre un

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 9.

<sup>60</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 611.

<sup>61</sup> *Ibid.*, t. I, p. 612.

sabre autour de la taille du souverain, « comme l'on fait aussi à Constantinople au Grand seigneur », et on le coiffe du *taj*, lequel « n'a en aucune manière l'air d'une couronne »<sup>62</sup>.

Chardin est d'un tout autre avis : l'avènement du shah est un couronnement au sens plein du terme et ce terme serait même plus approprié dans le cas safavide que dans le cas français. En effet, la cérémonie constitue un modèle du genre. Elle est à la fois simple dans son esthétique et élaborée dans la charge symbolique qui l'entoure. Chardin identifie quatre objets indispensables : le *qursy*, ou siège sur lequel se place le souverain, le cimenterre, la dague (*khandjar*) et le *taj*, « qui est cette couronne persienne et ce fameux bonnet » porté par les partisans de la maison safavide au temps de la conquête du pouvoir<sup>63</sup>.

Le déroulement de la cérémonie suit un ordre précis. Lors de l'avènement de Shah Safi II en 1666, le *shaykh al-islam* Mirza 'Ali Reza commence par vérifier l'authenticité des sceaux de la lettre envoyée par le Premier ministre, Sayyed Mirza Muhammad Mahdi (1661-1669), l'informant de la mort de Shah 'Abbas II et de la succession du prince Safi. Le religieux conduisit ensuite le prince, accompagné du *tufangshi bashi* (« général des mousquetaires »), jusqu'au siège d'or, « sur lequel l'Ancien de la Loy [= le *shaykh al-islam*, Mirza 'Ali Reza] le pria de s'asseoir : ce qu'elle [= sa Majesté] fit en la maniere qu'on luy avoit marquée selon les regles de la Religion, qui est d'avoir le visage tourné vers la *Kaaba*, ou l'Oratoire de La Méque ».

Le *shaykh al-islam* se tourne alors vers le lieu saint lui-même et commence une prière. Il ceint ensuite l'épée au côté gauche du shah, place le *taj* sur sa tête et la dague à sa droite, puis prononce les formules rituelles du Coran. Il laisse ensuite la place à Mirza Réfi, un autre *mujtahed* pour une lecture de la *khutba*.

Cette étape constitue la partie centrale de la cérémonie en ce qu'elle marque concrètement le passage du pouvoir entre les mains d'un nouveau souverain<sup>64</sup>.

<sup>62</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 524.

<sup>63</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 116-117. Soulignons au passage que cette coiffe est l'emblème et le symbole de la dynastie. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le *taj* n'est plus seulement un bonnet de velours rouge à douze plis : il s'est enrichi de pierreries et de diamants, au point de devenir une véritable œuvre d'art. Les objets de la cérémonie sont conservés dans le Trésor, situé dans la forteresse de Tabaruk, à Ispahan

<sup>64</sup> *Id.*, *Le Couronnement*, op. cit., p. 127.





**Shah Sulayman (1666-1694) entouré de Tamerlan (« Timur Lang » en persan) (m. 1405), le fondateur de la dynastie timouride, et de Shaykh Safi al-din (1252-1334), l'ancêtre de la famille safavide. Gravure, Engelbert Kaempfer, *Amoenitatum exoticarum*, 1712.**

Depuis le règne de Shah Isma'il I<sup>er</sup>, la lecture de la *khutba* est un outil essentiel dans l'entreprise de légitimation et d'affirmation du pouvoir monarchique. Elle offre une vision de la société safavide fondée sur l'alliance entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel car elle se conclut par une « Prière pour le Roy » contenant de multiples supplications afin que

Dieu offre une longue vie au présent Monarque des Perses, pour sa santé, pour l'affermissement de son trône et l'augmentation de ses conquêtes :

« que puisque cet auguste rejetton de la sacrée race Imamique, est, selon la vraie Loy le Lieutenant du Monarque de toute la terre et le légitime Seigneur du monde ; que sa domination se puisse étendre de l'un à l'autre Pole ; que Sa Majesté paroisse toujours éclatante de gloire comme un Soleil ; que sa parole ait une force contraignante ; que ses ennemis soient faits poudre à ses pieds ; que tous ses vœux et ses desseins aient leur effet ; et que tout cela s'accomplisse d'une plus glorieuse maniere que jamais en faveur du Roy Sefié [= Safi] »<sup>65</sup>.

L'orateur termine ainsi son discours par le nom du souverain qui ouvre sur son acclamation par les assistants, lançant des *Inch-allah* ! (« Dieu est grand ! »). Enfin, le *shaykh al-islam* s'agenouille à ses pieds : il est le premier à accomplir la gestuelle du *pa-bous*, cette salutation qui consiste à poser trois fois le front sur le sol. « Après lui, tous les grands de l'assemblée, chacun en son rang, et les autres aussi qui tenoient quelque poste considérable, vinrent rendre leurs respects au monarque par les trois inclinations accoutumées »<sup>66</sup>.

Contestée par Tavernier, cette vision est néanmoins réaffirmée avec force lors de la publication des *Voyages* en 1711. Chardin souligne la valeur symbolique du « Couronnement des Rois » dans la monarchie safavide :

« J'appelle ainsi la Ceremonie dans laquelle le Roi est installé, et durant laquelle S.M. est assise sur un tabouret d'or, garni de pierreries, et haut de trois pieds ; car bien que l'ornement qu'on lui met alors sur la tête ne soit pas précisément fait comme nos Couronnes, néanmoins les Persans, quoi qu'on en dise, appellent cette cérémonie *Tagneaden*, comme qui diroit *imposition de couronne*. Je fais cette observation pour justifier le titre de la *Relation*, que je fis imprimer il y a près de quarante ans, *du Couronnement du roi de Perse*, à présent régnant, que j'intitulai le *Couronnement de Soliman*. Monsieur Tavernier, jaloux qu'un jeune voyageur fit imprimer au retour de son premier voyage, à la barbe d'un homme qui en avoit fait cinq sans en rien donner au public, ne trouvant rien à reprendre dans le corps du livre, en attaqua le titre trois ans après »<sup>67</sup>.

La polémique lancée par Tavernier en 1676, à propos du titre donné par Chardin à son ouvrage de 1671, *Le Couronnement de Soliman*, trouve ainsi sa conclusion. Le « *tagneaden* » (*taj-e nehaden*) signifie bien « imposition de la Couronne », donc un *couronnement*. Chardin fait en outre appel à la définition du père Ange de Saint-Joseph qui,

<sup>65</sup> *Id.*, *Le Couronnement*, *op. cit.*, p. 133.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Id.*, *Voyages*, *op. cit.*, t. IX, p. 85.

dans son dictionnaire *Gazophylacium linguae Persarum*<sup>68</sup>, confirme son point de vue en soulignant que la cérémonie de l'avènement du shah est une « cérémonie véritable », qui plus est « fort mal à propos contestée par Monsieur Tavernier contre Monsieur Chardin »<sup>69</sup>.

Gabriel de Chinon ne prend pas part à la querelle : il estime suffisant de mentionner que le « couronnement se fait en presance des premiers du Royaume ». À cette occasion, « les plus considérés de la Loi qui se rencontrent à la ceremonie lui mettent la couronne sur la tête et lui ceignent son épée en disant plusieurs prieres »<sup>70</sup>. L'essentiel est dit : le souverain safavide est investi du pouvoir monarchique par le chef de l'administration religieuse à l'occasion d'une cérémonie au cours de laquelle lui sont transmises les marques de son autorité : la coiffe à douze plis, l'épée, le poignard, symboles de son pouvoir à la fois spirituel et temporel.

Cette mise en scène renvoie également à la question de la succession. En effet, les auteurs accordent une attention toute particulière aux événements marquant le passage d'un souverain à un autre, moments privilégiés de l'observation des lignes de faille d'un régime politique. Avec ses révolutions de palais sanglantes et ses crises dynastiques répétées, l'Empire ottoman constitue à cet égard un exemple frappant.

On s'attendrait à trouver la même situation en Iran mais, lorsque Chardin décrit le passage du règne de Shah 'Abbas II à celui de Shah Safi II en 1666, tout se déroule dans le calme. La mort du souverain étant survenue dans le Mazanderan, les membres du gouvernement envoient un représentant à Ispahan afin de procéder en toute discrétion à la cérémonie du couronnement afin d'éviter toute forme d'agitation populaire. Cinq jours seulement après la mort de Shah 'Abbas II, le prince Safi se voit donc investi du pouvoir, avant même que la population d'Ispahan ne soit avertie de la mort du souverain précédent.

« Par cette adresse l'Estat changea de maistre, sans rien changer en sa forme : et il souffrit une des plus dangereuses révolutions sans s'en appercevoir ; de sorte qu'il ne parut en toute la ville d'Ispahan aucun signe de consternation. [...]. Toute alloit son train ordinaire, et les marchandises estoient exposées en vente de mesme que le jour précédent : les négocians traittoient leurs affaires avec autant de repos et d'attention que s'il ne fut rien arrivée »<sup>71</sup>.

---

<sup>68</sup> Père Ange de SAINT-JOSPEH, *Gazophylacium linguae Persarum*, op. cit.

<sup>69</sup> Cit. par CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IX, p. 86.

<sup>70</sup> CHINON, *Relation du Levant*, op. cit., p. 39.

<sup>71</sup> CHARDIN, *Le Couronnement de Soleïmaan*, op. cit., p. 158-159.

Chardin exprime son étonnement face à l'absence totale de réaction populaire. Tandis que les chrétiens de la ville prenant les devants et se cloîtent chez eux, les sujets musulmans du shah continuent leurs activités quotidiennes sans paraître s'inquiéter de la situation politique, sans avoir même conscience du péril dans lequel est plongé l'État. Chardin est bien obligé d'admettre que rien ne vient troubler la vie politique : pas de changement flagrant dans la composition de la cour, aucune tentative de subversion contre le nouveau pouvoir ou persécution des minorités ni règlement de comptes entre communautés. Chardin trouve la chose extraordinaire : « Il me sembla pour lors qu'Ispahan estoit une République de Platon élevée au dessus de la fortune, et exempte des accidens qui travaillent les choses mortelles »<sup>72</sup>. La monarchie safavide offre ainsi une image qui contraste avec ce qui se passe au même moment dans l'Empire ottoman, voire dans certains pays européens... Cette absence notable de trouble, ou de compétition politique autour du pouvoir, montre que la monarchie safavide repose sur un système relativement stable.

Pourtant, elle ne semble disposer en apparence d'aucune règle de succession. Les auteurs européens remarquent que tous les enfants mâles de la lignée safavide peuvent prétendre au trône. Tous sont en principe légitimes même, comme le remarque Olearius, « les fils des concubines et des esclaves [qui] ne sont points illégitimes en Perse »<sup>73</sup>. Dès lors, Shah 'Abbas II, fils d'une Géorgienne, peut devenir monarque.

Toutefois, les Européens relèvent que l'ordre de primo-géniture prévaut le plus souvent. Ainsi, en 1629, le prince Safi succède-t-il à son grand-père Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. En 1642, c'est le prince 'Abbas qui remplace son père, Shah Safi I<sup>er</sup> et, en 1666, le prince Safi son père Shah 'Abbas II. Enfin, en 1694, Shah Sultan Husayn, fils aîné de Shah 'Abbas II, arrive au pouvoir. Si les observateurs européens peinent à expliquer cela, ils constatent, en remontant jusqu'aux origines de la famille, que cette règle s'applique depuis longtemps.

Cependant, la monarchie safavide demeure à leurs yeux un État autoritaire, au sein duquel la vie des princes elle-même est mise en péril par leurs plus proches parents. Le fait que ceux-ci puissent tous prétendre à la succession, malgré le droit d'aînesse, conduit les souverains à prendre des décisions parfois radicales et, de ce fait, fort controversées. L'aveuglement des princes de la famille safavide est ainsi un sujet longuement débattu et développé par les auteurs. Ces derniers trouvent le procédé barbare mais s'attardent toutefois à décrire les méthodes employées. Ainsi, Chardin rapporte qu'une lame de métal chauffée à

---

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, *op. cit.*, t. I, p. 611.

blanc est passée sur les paupières closes du sujet, afin de troubler sa vue, sans la faire disparaître tout à fait. Une autre méthode, plus rigoureuse, consiste à déloger le globe oculaire de la cavité orbitaire à l'aide d'un poignard<sup>74</sup>. Il ne s'agit pas néanmoins de faire mourir la victime de ce procédé : le prince est immédiatement porté dans ses quartiers privés pour y être pansé et soigné « avec des poudres caustiques ou des cauterres ». « Quand l'opération et la cure sont bien faites », précise Chardin, « les trous des yeux ne coulent point », ce qui est un soulagement pour le prince et lui évite des inconvénients. Cette dernière méthode n'est employée que depuis le règne de Shah 'Abbas II<sup>75</sup>. Auparavant, seul le fer rougi au feu était utilisé. Tavernier affirme d'ailleurs avoir rencontré en 1644, dans la demeure des agents de la VOC, deux princes safavides ayant subi cette opération mais encore capables de percevoir des objets. Tavernier s'apitoie également sur le sort d'un prince du sang, passionné d'horlogerie, « qui a de très-belles qualitez » et qui a inventé un système pour lire l'heure : « J'ay eu lieu de l'admirer en plusieurs autres choses, par lesquelles il témoigne qu'il a naturellement bien de l'esprit et j'avois pitié du déplorable estat où je le voyois réduit pour estre du sang royal de Perse »<sup>76</sup>.

Cette « cruelle politique »<sup>77</sup> des shahs est néanmoins considérée comme un moindre mal en comparaison avec à la loi du fratricide appliquée chez les Ottomans. Son usage paraît toutefois raisonnable au regard des révoltes sanglantes survenues dans l'Empire ottoman ou dans l'Inde moghole à la suite des querelles de succession<sup>78</sup>. En outre, « les Persans croient que leur politique envers les enfans du sang Royal est humaine et fort louable, de ne faire que les aveugler, au lieu de les faire mourir comme font les Turcs »<sup>79</sup>. Et pour cause, les Safavides estiment qu'il s'agit d'une mesure nécessaire pour « assurer la paix de l'Etat »<sup>80</sup>. Cette précaution s'applique à tous les enfants issus de la lignée royale, y compris les fils nés de sœurs, de filles ou de tantes du souverain.

D'autres pratiques, moins radicales, garantissent la passation de pouvoir. À partir du règne de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>, tous les princes sont élevés au harem afin de les éloigner de l'influence des grands émirs auxquels ils étaient jusqu'alors confiés. Cette coutume est

---

<sup>74</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 28.

<sup>75</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 18.

<sup>76</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 580.

<sup>77</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 27.

<sup>78</sup> SANSON, *Estat present, op. cit.*, p. 18 : « Ils disent qu'Auvrangzib auroit prévenu les révoltes de ses enfants contre luy, et Mahomet IV sa déposition par ses troupes mutinées, si le premier avoit gardé ses enfants avec les mêmes précautions que le roy de Perse garde les siens pendant sa vie, et si le dernier avoit fait éteindre les yeux de son frère, comme le roy de Perse les fait éteindre aux siens ».

<sup>79</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 29.

<sup>80</sup> *Ibid.*

généralement considérée par les narrateurs européens comme une pratique fort nuisible. Chardin s'en fait le critique le plus virulent :

« Ceux qui sont destinez au Trône reçoivent [...] l'éducation la moins Royale, et la moins noble, que l'on puisse imaginer ; et lorsque ces Princes y parviennent, après la mort de leurs Peres, il arrive d'ordinaire que leurs femmes, et les Eunuques qui les ont élevez, les obsèdent et les gouvernent toute leur vie »<sup>81</sup>.

Ces gens « s'opposent de toute leur puissance à toute sorte de projets de guerre qu'on pourroit former ; et pénétrant par milles artifices dans le cœur du Prince, ils en arrachent promptement les sentimens de gloire qu'ils y voyent naître, et le Ministre qui a le courage de lui en inspirer, est bientôt immolé à la jalousie de ces ames foibles ». De tels récits sont à l'origine d'un poncif qui a longtemps dispensé les historiens européens de s'interroger sur ces pratiques.

Or, des avis divergents sont émis sur l'éducation des princes safavides ; non pas sur la forme, puisque le système du harem perdure sur toute la période du XVII<sup>e</sup> siècle, mais sur le fond. Selon Krusinski, les fils du shah sont généralement élevés dans des conditions fort sévères, relevant presque de la discipline militaire. Dans sa réflexion sur l'éducation des princes dans le harem, il combat les préjugés en présentant une éducation safavide extrêmement sévère et rude<sup>82</sup>. À sept ans, les enfant sont retirés du quartier des femmes et élevés séparément par deux instructeurs qui leur apprennent les lettres et les moeurs dans des appartements spartiates. Une éducation physique vient compléter cette formation avec notamment le maniement du javelot ou le tir à l'arc. À l'âge de quatorze ans, un professeur leur apprend également la lecture du Coran et les ablutions rituelles.

La nourriture des princes est également très frugale : ils ont droit à trois repas par jour composés de pain, de fruits, de fromages, de confitures et de riz. Ils boivent de l'eau et des sorbets, jamais de vin. À partir de dix-sept ans, ils peuvent bénéficier de la compagnie d'une femme, sans partager ses appartements, situés dans une partie séparée du palais gardée par les eunuques noirs<sup>83</sup>. Cette sévère discipline est assez visible au début du règne. En arrivant au pouvoir en 1694, à l'âge de vingt-cinq ans, Shah Sultan Husayn est « plein des idées de régularité et de discipline severe qu'il avoit puisées dans l'Alcoran durant sa retraite »<sup>84</sup>. Il lui

<sup>81</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 65.

<sup>82</sup> DUCERCEAU, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, op. cit., t. I, p. 12-13.

<sup>83</sup> *Ibid.*, t. I, p. 17.

<sup>84</sup> *Ibid.*, t. I, p. 22.

faut quelques mois pour s'accoutumer au mode de vie de la cour, davantage marqué par le vin et la compagnie des femmes que par la piété. Le comportement de Shah 'Abbas II et Shah Sulayman témoigne également de l'éducation soignée reçue dans les parties privées du palais royal. Le premier est un bon dessinateur, capable d'exécuter lui-même les croquis des parures qu'il souhaite commander ; le second est un athlète hors-norme, aussi à l'aise à cheval que n'importe lequel des émirs. L'interprétation de Krusinski, qui est pourtant basée sur une observation similaire, va donc dans le sens inverse de celle proposée par Chardin.

## II. Le shah safavide : pouvoir et représentations

La figure du souverain constitue l'objet central dans la réflexion européenne sur la monarchie safavide. Qu'il suscite la crainte ou l'admiration, le shah apparaît toujours comme une des figures majeures du discours. Son portrait ne peut cependant être dressé sans le recours à son contre-modèle : le sultan ottoman. C'est à travers un jeu d'ombre et de lumière que se construit progressivement l'image d'un souverain à la fois autoritaire et tempéré.

### *Un souverain accessible*

Au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, le sultan ottoman s'affirme comme un personnage invisible. Pour le peuple, il est très difficile de l'apercevoir en dehors des cérémonies officielles, où il incarne une figure hiératique et lointaine protégée par une garde de janissaires<sup>85</sup>. Lorsque survient une rare occasion de le voir, c'est un peuple plein d'espoir qui cherche à profiter de l'événement. Pietro della Valle raconte ainsi à Mario Schipano comment il se met en route pour Sainte-Sophie où le sultan doit aller prier le 17 octobre 1615. Mais finalement, échappant aux regards, le Grand Seigneur annule sa visite :

---

<sup>85</sup> Pietro della Valle, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. I, p. 116.

« A peine estois-je descendu proche de Galata qu'un *Chiaoux* m'assura qu'il ne sortoit plus, et me dit qu'en effet cette Cavalcade avoit esté signifiée, et que toute la Cour estoit mise en devoir de marcher pour luy faire escorte, comme à l'ordinaire ; mais qu'il s'en estoit rétracté, et avoit tesmoigné de ne vouloir sortir de longtemps, ce qui fut remarqué par tous comme une nouveauté bien extraordinaire »<sup>86</sup>.

Ailleurs, l'Italien regrette que ces trajets parcourus soient si courts et ne puissent contenir toute la foule qui vient assister à l'événement<sup>87</sup>. Le sultan est en outre dissimulé, notamment à Sainte-Sophie, qui « est le lieu où le Grand Seigneur se rend pour faire ses prières [...] et là il n'est veu de personne, à cause que la fenestre de cet Oratoire est touste couverte de jalousies »<sup>88</sup>. Indisponible pour son peuple, le souverain est dès lors perçu comme inaccessible. Dans cette rareté volontaire, della Valle voit une « maxime de grandeur »<sup>89</sup>.

Les Européens soulignent aussi le contrôle que s'impose le souverain désireux de régir aussi son image. Lorsqu'il sort du sérail pour des cérémonies officielles, son attitude est fort hiératique comme en atteste le portrait qu'en fait della Valle lors d'une sortie de Sainte-Sophie<sup>90</sup> :

« Pour le peu de temps que l'on estoit là, on en avoit si peu pour considérer le Grand Seigneur que je n'y pûs pas observer plusieurs choses dont j'estois curieux. Je remarquay néanmoins assez attentivement la posture et les linéamens de Sa Hautesse. [...] Il ne répond ny ne se remuë non plus qu'une statuë, croyant que la gravité d'un Empereur tel qu'il est consiste en ce point »<sup>91</sup>.

Sa vêtue ne le cède en rien à la majesté de son port : « Il estoit vêtu de blanc, comme il l'est presque toujours, mais je n'en vis pas bien l'étoffe : on m'a pourtant assuré que le *Dulaman*, ou la veste, estoit de toile d'argent, et le *Feragé*, qui est comme la hongreline, de satin blanc, avec la fourrure de fines martres zibelines »<sup>92</sup>. Mais cette image est étroitement liée à sa volonté de paraître, ou non, aux yeux de ses sujets : « Le Grand Seigneur, qui est le Maistre, *quand il veut se faire voir*, laisse toujours traîner à terre de la longueur d'une palme ou deux sa veste, par magnificence »<sup>93</sup>.

Maître tout-puissant, le Grand Seigneur apparaît cependant comme isolé en définitive : dans *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, l'auteur le met en scène dans le monde clos

<sup>86</sup> *Ibid.*, t. I, p. 64.

<sup>87</sup> *Ibid.*, t. I, p. 80.

<sup>88</sup> *Ibid.*, t. I, p. 30.

<sup>89</sup> *Ibid.*, t. I, p. 80.

<sup>90</sup> *Ibid.*, t. I, p. 129.

<sup>91</sup> *Ibid.*, t. I, p. 130.

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> *Ibid.*, t. I, p. 116. *N.B.* : Nous soulignons.



des jardins, entouré d'une cour restreinte composée de nains, de bouffons, de muets et de femmes<sup>94</sup>. Ces divertissements à l'abri des murs du jardin le rendent inaccessible à « toute autre compagnie »<sup>95</sup> aussi bien les gens du peuple qui souhaiteraient lui présenter des requêtes que les courtisans, nobles et autres officiers. La critique demeure voilée mais elle instille l'idée d'un souverain lointain, isolé des préoccupations politiques et, donc, de ses sujets.

Les ministres apparaissent également comme une barrière nuisible, obstruant ainsi le fonctionnement de la monarchie directe :

« Ce qui se fait [...] par l'artifice des Ministres de la Porte, pour empêcher le peuple d'approcher son Prince, qu'il ne voit jamais que dans ces petites sorties, de peur que quelqu'un prenne la liberté de luy presenter quelque Requête qui leur puisse porter du prejudice [...]. Les Ministres ont jugé à propos de le mettre ainsi à couvert de l'importunité du peuple, aussi bien qu'eux memes du peril de quelques accusations qui leur pourroient nuire »<sup>96</sup>.

L'indisponibilité du sultan renvoie une image dégradée de la souveraineté. L'impossibilité pour un homme de qualité d'apercevoir le souverain témoigne, selon un Européen comme della Valle, d'une déficience du système liée à un protocole imposant des frontières insurmontables<sup>97</sup>.

Le souverain safavide prend à rebours cet imaginaire du prince mystérieux, retiré dans son harem. Il renvoie l'image d'un souverain actif, accessible et gagnant en majesté au contact de son peuple.

L'accès à sa personne est certes ritualisé, mais il se met davantage publiquement en scène que son homologue ottoman. Dans les assemblées (*majlès*), le souverain safavide n'apparaît pas comme un personnage impassible : il sourit, plaisante, se met en colère et exprime une gamme variée d'émotions en public. Ce spectacle est savamment utilisé en fonction des circonstances. Par exemple, Shah 'Abbas sait se montrer facétieux envers l'ambassadeur moghol, avec qui il « ne faisait que parler, rire et railler »<sup>98</sup>. Au contraire, il affiche une gravité solennelle lors de sa rencontre avec l'ambassadeur espagnol Don Garcia de Figueroa.

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, t. I, p. 37.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> *Ibid.*, t. I, p. 80.

<sup>97</sup> Sur le fonctionnement du protocole curial ottoman, voir Marie-Françoise VIALON, *Venise et la Porte Ottomane (1453-1566). Un siècle de relations vénéto-ottomanes de la prise de Constantinople à la mort de Soliman*, Paris, Economica, 1995, p. 95-98.

<sup>98</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. III, p. 34.

Contrairement au souverain ottoman, le shah n'est pas statique durant les cérémonies publiques : il se lève, va « incessamment d'un bout à l'autre de cette salle, parlant aux uns et aux autres, faisant donner à boire, et se comportant enfin non seulement en Roy, courtois et civil, mais encore en Ministre soigneux et tres expérimenté »<sup>99</sup>. Le shah n'est pas une icône figée. Della Valle s'étonne même de ce qu'il est toujours « en mouvement perpetuel et de ne demeurer que fort peu de temps en mesme endroit »<sup>100</sup>. Cette attitude ne diminue en rien sa grandeur aux yeux des observateurs.

C'est également le souverain qui franchit l'espace qui le sépare de son peuple. Ainsi, Shah 'Abbas I<sup>er</sup> chevauche-t-il tous les soirs sur la place royale d'Ispahan, le *maydan*

« où quelques fois il donne audience à un chacun, et quelques fois prendra plaisir à courre deçà et delà, pour exercer son cheval. Une autre fois il s'y entretiendra indifféremment avec ceux qu'il rencontrera. Quelques fois aussi, il se fera apporter à boire et à manger au milieu de la place. Une autre fois il ira se promener ailleurs, accompagné de tous ses Courtisans, et quelques fois, et le plus souvent, il ne veut personne, et va seul où il luy plaist par les *Bazars*, pour voir, à mon advis, ce qui s'y fait »<sup>101</sup>.

Les voyageurs admirent la spontanéité avec laquelle « chacun fait sa cour » ; tout en prenant plaisir à observer les jeux équestres et les divertissements organisés. C'est pourquoi « la Cour n'est point pénible, mais tres agreable, sans aucune sujétion, fort divertissante et nullement incommode »<sup>102</sup>. Chardin confirme que « les courtisans de Perse font leur cour avec autant et plus d'assiduité qu'on la fait en aucun endroit du monde »<sup>103</sup>. Ce système de sorties spontanées fait apparaître le souverain comme le maître du cérémonial. Toujours à cheval, il entre et sort à sa guise du palais, s'arrêtant à diverses occasions pour prendre un rafraîchissement de vin ou de sorbet, converser avec les individus qui l'entourent. De fait, le souverain safavide investit les lieux, les transformant en une annexe du palais où il se met en scène dans une attitude simple et aimable, dénuée de prétention, à l'instar de son contemporain Henri IV<sup>104</sup>.

<sup>99</sup> *Ibid.*, t. II, p. 464.

<sup>100</sup> *Ibidem*.

<sup>101</sup> *Ibid.*, t. II, p. 50.

<sup>102</sup> *Ibid.*, t. II, p. 396.

<sup>103</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 61.

<sup>104</sup> Sur les représentations d'Henri IV en roi populaire, voir Françoise BARDON, *Le Portrait mythologique à la cour de France sous Henri IV et Louis XIII. Mythologie et politique*, Paris, A. et J. Picard, 1974, p. 49-52 ; Danièle THOMAS, *Henri IV. Images d'un roi entre réalité et mythe*, Héraclès, 1996, p. 365-407 ; Jeanine GARRISSON, *Henri IV*, Paris, Le Seuil, 2008, « Images et représentations du roi », p. 191-220 ; Jean-Pierre BABELON, *Henri IV*, Paris, Fayard, 2009, p. 1004.

Le shah évolue dans tous les milieux sociaux avec une égale aisance. Il dîne souvent chez les grands marchands arméniens, chez qui il s'invite sans cérémonie. Shah 'Abbas II aime également à s'entourer de voyageurs européens, avec qui il apprécie de boire du vin et de converser. Les liens entretenus par le shah avec son peuple ont de quoi séduire ces derniers, sensibles à l'impression de cordialité que dégage un souverain capable d'interpeller aussi familièrement un ambassadeur qu'un marchand arménien.

### *Un souverain guerrier*

Le shah se présente avant tout comme un soldat. Lorsque Pincon rencontre Shah 'Abbas I<sup>er</sup> en 1598, au retour de sa campagne victorieuse contre les Ouzbeks ; il le décrit comme un jeune homme fougueux conduisant son cheval « assez dextrement au travers du camp, à la façon du pays »<sup>105</sup> et jouant avec une hache d'armes. Son physique râblé évoque une activité militaire soutenue. Il est « petit de stature, mais beau de visage, et bien proportionné, il a la barbe et les cheveux noirs. La peau un peu bazanée, comme sont ordinairement les Espagnols. Il a l'esprit fort et vif et le corps extrêmement souple, et fait à la peine, et plus que l'on ne le sçauroit croire »<sup>106</sup>. Lorsqu'il le rencontre à son tour, Pietro della Valle le compare d'emblée à un *condottiere* italien de renom, Niccolò Piccinino (v. 1380-1444)<sup>107</sup> autant pour la taille que le talent guerrier. Son physique frappe également l'ambassadeur Figueroa qui le décrit, en 1619, comme un homme petit et vigoureux, portant en permanence au côté un cimenterre à la garde brunie par les combats<sup>108</sup>.

'Abbas entretient soigneusement cette réputation de guerrier. Durant les campagnes militaires, il n'hésite pas à circuler dans le camp (*urdu*) en simple tenue de coton et à se mêler aux soldats. Parfois, il s'arrête pour referrer un cheval ou pour aider à recharger le contenu d'un bât détaché<sup>109</sup>. De même, dans ses rares moments de détente, les auteurs européens nous

---

<sup>105</sup> PINCON, *Relation d'un voyage faict en Perse*, op. cit., p. 128.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>107</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 308 : « Le Roy est de taille médiocre comme moy, et peut estre plus petit, il ne paroist pas maigre, mais délicat : il a le corps délié, mais nerveux et robuste ; c'est pour cela que je luy ai donné le nom de grand *Pocchinino*, et je l'appelle grand, parce qu'en effet il est grand Roy, qu'il a infiniment de l'esprit et qu'il est extrêmement vaillant et généreux, et pour la différence qu'il y a, entre lui et *Piccinino*, capitaine si fameux, et si renommé en Italie, au nom duquel je fais allusion, je l'appelle aussi *piccinino* parce qu'effectivement il est fort petit de sa personne ».

<sup>108</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 236.

<sup>109</sup> Pietro della VALLE, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 22-23.

le présentent comme étant sans cesse occupé à tordre une ferraille, démonter une arme ou à l'aiguiser<sup>110</sup>.

Shah 'Abbas est en outre connu pour sa résistance hors du commun<sup>111</sup>. C'est un cavalier aguerri, capable d'endurer de longues étapes ou de distancer tous ses compagnons. Il « ne demeure pas longtemps en mesme endroit », écrit Pietro della Valle et « c'est pour cela qu'il y a toujours dans ses écuries de semblables chevaux, sellez et bridez à cet effet »<sup>112</sup>. Aussi,

« parce que les autres ne le peuvent pas suivre de ce train précipité qui luy est ordinaire, il a une maison dans toutes les Villes principales de son Empire, fournie de provisions, d'habits et de gens, pour le besoin qu'il en peut avoir. A mon avis, c'est quelque chose de noble, et qui tient beaucoup de la grandeur, de laquelle le Turc n'approchera jamais ».

Se déplaçant d'une frontière à l'autre, d'une ville à l'autre ; le shah développe une activité permanente qui imprime à la cour une dynamique et un rythme soutenus dont il est clair qu'il « y a peu de personnes qui le puissent suivre »<sup>113</sup>. Gouvea affirme de la même manière que « le Roy estant de son naturel fort remuant, il est impossible qu'il se tienne en repos, cherchant toujours où s'occuper pour quoy (mesmes en cheminant) d'ordinaire il se destourne de la route de l'armée, et avec quelques uns des principaux d'aupres de luy il va chassant »<sup>114</sup>. Et, soupire le père augustin, comme « il desiroit que nous cognussions sa dexterité en toute sorte de chasse », il faut bien le suivre dans des montagnes « pleines de precipices ».

Cette dynamique entraîne visiblement l'adhésion des auteurs. À l'époque moderne, le souverain se doit d'être un chef de guerre accompli, même s'il ne combat pas personnellement sur le champ de bataille<sup>115</sup>. Or, Shah 'Abbas appartient pleinement à cette catégorie. Et, même en dehors de ses campagnes militaires, il se met ainsi en scène.

---

<sup>110</sup> GOUVEA, *Relation*, op. cit., p. 114. « Jamais le Roy ne peut estre oisif, de sorte qu'au temps qu'il est sans guerre (à laquelle il s'est fort occupé dès le commencement de sa jeunesse), il l'employe à d'autres choses nécessaires, comme à refournir ses magasins, et nettoyer les armes, ce que bien souvent il fait de sa propre main. Il visite souvent les escuries où il y a quantité de chevaux. »

<sup>111</sup> Pietro della VALLE, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 18 : « Il est de complexion robuste et capable de résister à quelque fatigue que ce soit ».

<sup>112</sup> *Id.*, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 60-61.

<sup>113</sup> *Id.*, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 19.

<sup>114</sup> GOUVEA, *Relation*, op. cit., p. 132-133.

<sup>115</sup> Sur la représentation du roi comme chef de guerre, voir Joël CORNETTE, *Le Roi de guerre. Essai sur la souveraineté dans la France du Grand Siècle*, Paris, Payot, 2000, p. 177-207 ; Jean-Philippe CÉNAT, *Le Roi stratège, Louis XIV et la direction de la guerre, 1661-1715*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 23-33.

Même les mets servis lors des réceptions aux étrangers participent de l'élaboration de cette image comme le décèle Figueroa, soulignant que « le Roy voulant sans doute témoigner à ses Hostes, par la frugalité de que l'on vit en ce souper, l'inclination qu'il a pour la guerre, et la profession qu'il fait de Soldat »<sup>116</sup>. Ces repas sont également l'occasion pour le souverain de discuter de batailles, de techniques de combat et de la place accordée à la guerre dans son gouvernement. Le shah est ainsi prolixe en conseils sur la conduite à tenir dans le feu de la bataille. Selon lui, le combat rapproché est le meilleur et il ne faut jamais descendre de cheval avant d'avoir la partie gagnée. En outre, il soutient

« qu'il falloit que le Roy fût soldat, et qu'il parût lui-même à la teste de ses troupes [...] et qu'ainsi toutes les choses avoient un succez favorable et qu'un Roy ne devoit pas s'en rapporter entierement aux Vizirs, ou aux ministres, et que le Prince estoit malheureux qui leur abandonne la conduite de son Royaume ; parce qu'ordinairement de semblables gens sont intéressez, n'ont d'autres pensées que d'acquérir de grands biens, de devenir puissans »<sup>117</sup>.

Pietro della Valle décrit longuement ses conversations avec Shah 'Abbas au sujet du rôle et de la fonction du roi durant les combats<sup>118</sup>. Il donne une approbation pleine et entière à cette « belle politique du roi de Perse, qui devrait servir de leçon à tous les souverains »<sup>119</sup>. Dans les assemblées (*majlès*) également, le souverain veille à afficher une simplicité ostentatoire. Lorsque Gouvea est introduit en sa présence, il a d'abord du mal à le reconnaître car « le Roy ne differoit en rien des siens quant au siege, tulban, ou habit : il estoit comme les autres assis sur un tapis, tellement que pour le cognoistre, on fut obligé de nous le monstrar avec le doigt, au contraire il veut qu'en semblables ceremonies les siens paroissent richement vestus, et luy à dessein fait voir sa grandeur en mesprisant ceste apparence »<sup>120</sup>. Un an plus tard, en 1603, Tectander est confondu de ne pouvoir le reconnaître parmi les seigneurs présents. Assis au milieu d'émirs tous plus somptueusement vêtus que lui, Shah 'Abbas

---

<sup>116</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 240.

<sup>117</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 332.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 336-338 : « Il commença à parler de guerre, de combats et de la façon qu'il se faut comporter contre les ennemis. Et sur ce qu'un de ses courtisans avoit avancé je ne scay quoy de la façon que les cavaliers attentoient sur la vie les uns des autres avec leurs lances, il improuva leur conduite, et cette façon de combattre, et par forme d'instruction, tant à moy qu'à ceux qui l'accompagnoient, il nous donna quelque avis sur ce sujet ». Pietro della VALLE, *Histoire apologétique d'Abbas*, op. cit., p. 24 : 'Abbas est un « grand et excellent Capitaine, pource qu'il entend en perfection toutes les parties de ce mestier. Il saict la façon de vivre de ses soldats ; il cognoist les forces et la portée de ses ennemis ; il est expert à la maniere de combattre des uns é des autres : Il pese les circonstances du temps, du lieu, des personnes ; Et pour le dire en un mot, il prend mieux qu'homme du monde tous les avantages qui se peuvent rechercher à la guerre ».

<sup>119</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 332.

<sup>120</sup> GOUVEA, *Relation*, op. cit., p. 118.

devient invisible : « Comme il était moins richement vêtu que les autres et que je n'avais pas d'interprète avec moi, je ne reconnus pas le roi et je m'arrêtai tout interdit »<sup>121</sup>.

Herbert conserve un souvenir tout aussi frappant de l'audience donnée aux ambassadeurs anglais au palais d'Ashraf en fin de règne, le 25 mai 1627. Dans une salle pourtant remplie d'une soixantaine de personnes, princes et gouverneurs, tous magnifiquement vêtus ; il ne voit que le shah portant un simple habit rouge, ainsi que son sabre, dans un fourreau de cuir rouge et une garde d'or<sup>122</sup>. Cette simplicité affichée n'enlève rien à sa Majesté puisqu'il lui apparaît comme « plus aimé de ses sujets, plus respecté des étrangers et plus redouté de ses ennemis qu'aucun de ses prédécesseurs n'a jamais été »<sup>123</sup>.

La manifestation de son rôle de chef suprême passe également par la mise en scène de son charisme. En 1618, l'ambassadeur turc est reçu sur la place principale de Qazvin alors que la guerre est sur le point d'éclater<sup>124</sup>. Shah 'Abbas ordonne à toute l'élite militaire de s'y rendre à cheval et coiffée du *taj*, la marque des *Qizilbashs*. Le nombre et l'agitation des émirs qui se pressent au rendez-vous créent un mouvement peu propice à une négociation sereine, mais le but de la manœuvre est ailleurs. Shah 'Abbas cherche, d'une part, à intimider le représentant ottoman en le plaçant, seul, au milieu d'une foule hostile, d'autre part à exalter son propre charisme guerrier. Son discours, explicitement menaçant, est ainsi porté par l'émotion de la foule et suscite l'adhésion générale<sup>125</sup>. Il le conclut en abandonnant l'ambassadeur turc sur place, sans lui donner le temps de répondre, et en créant un mouvement de foule derrière lui :

« Il picqua son cheval, et l'ayant laissé là tout seul ; parce que d'abord que le Roy décampe, nous le suivons et l'accompagnons tous, il se retira, mais d'une façon tres extraordinaire et bizarre, et à mesme temps, non seulement les gentilshommes qui l'environnoient mais encore tous les spectateurs de la place, qui avoient esté tesmoins auriculaires de cette conference, pour marquer qu'ils approuvoient les propositions que le Roy avoit avancées, et la guerre qu'il avoit declarée, firent un cry de joye, invoquans

<sup>121</sup> TECTANDER, *Iter Persicum*, op. cit., p. 48.

<sup>122</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 277 : « Ce prince qui nous avoit fait voir tant de richesses avoit voulu s'habiller ce jour-là d'un simple habit rouge remply de cotton, comme s'il nous eût voulu fait connoître que sa grandeur consistoit en ses belles qualitez et en sa prudence, et qu'il ne l'empruntoit point du faux éclat de la broderie et des perles ».

<sup>123</sup> *Ibid.*

<sup>124</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 408-409.

<sup>125</sup> Présent lors de cette audience, Pietro della Valle rapporte l'essentiel des propos de Shah 'Abbas : ce dernier se déclare prêt au combat et rappelle que ses hommes, les *Qizilbashs*, « n'estoient pas comme les Turcs qui portoient de grands turbans et qui ne tiroient jamais les mains de leurs manchons, de peur d'avoir froid ; mais qu'ils estoient prompts et agissants » et, surtout, impatients d'en découdre. Il conclut en traitant les Turcs de « misérables » et en soulignant leurs précédents échecs contre ses troupes, *Ibid.*, p. 410-412.

à perte d'haleine plusieurs fois le nom de Dieu, selon la coutume de ce pays en semblable occasion, *Allah Allah* »<sup>126</sup>.

Cette fonction de combattant est reconnue en Europe, où Shah 'Abbas incarne l'ennemi héréditaire du Turc. Sa représentation iconographique traduit cette idée : il est souvent représenté en cavalier, prêt au combat<sup>127</sup>. Il apparaît ainsi, tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, comme un souverain-guerrier et un stratège averti.

Mais la réalité de sa fonction guerrière s'exprime plus nettement lors du passage de la frontière par les voyageurs à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'ils arrivent dans les régions bordant l'Empire ottoman et l'Iran safavide, ils les trouvent pleines de la mémoire de Shah 'Abbas « le Grand », ou « le Conquérant »<sup>128</sup>. Ainsi, la Boullaye-le-Gouz décrit Erévan comme la ville « conquise sur Sultan Morat par Shah Abbas le Conquérant »<sup>129</sup>. Plus loin, Nakhchevan « fut entièrement ruinée et détruite par Shah Abbas le Conquérant, lorsqu'il en chassa les Ottomans »<sup>130</sup>. Quant à Tabriz, « Shah Abbas le Conquérant en ruina tous les bâtiments quand il y surprit les Ottomans »<sup>131</sup>. Les provinces dévastées de l'ouest témoignent des affrontements entre les Ottomans et les Safavides durant toute la période moderne. Et, si Chardin constate à son tour la désolation de certains édifices frontaliers, ce n'est pas sans louer l'action guerrière de Shah 'Abbas qui a permis la reconquête des territoires perdus<sup>132</sup>.

### *Un monarque « père de ses sujets »*

Le shah est également perçu comme une figure paternelle. Selon Pietro della Valle, Shah 'Abbas I<sup>er</sup> est non « seulement Roy de ses peuples : mais le pere, le tuteur, le bienfaicteur incomparable »<sup>133</sup>. « De vray », s'extasie l'Italien, « il n'y a jamais eu de pere de famille plus soigneux de la conduite de cinq ou six qui luy appartiennent, que ce Roy l'est

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>127</sup> Voir en particulier la gravure illustrant la version anglaise de la relation d'ambassade de HERBERT, *Some Yeares Travels Into Divers parts of Asia and Afrique, Describing especially the two famous Empires, the Persian and great Mogull*, Londres, 1638, p. 207.

<sup>128</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations*, *op. cit.*, p. 88.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>132</sup> CHARDIN, *Voyages*, *op. cit.*, t. VI, p. 15.

<sup>133</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, t. II, p. 243.

effectivement des millions d'âmes qui luy sont soûmises et qui sont de sa dépendance »<sup>134</sup>. En effet, si le souverain guerrier se présente vêtu simplement dans les assemblées et dépouillé de ses ornements honorifiques ; il se défait également à l'occasion des attributs de sa puissance souveraine pour revêtir les habits d'un simple marchand ou d'un paysan, et partir à l'aventure dans les rues de la ville pour vérifier l'application des lois. Il consulte les prix, achète de menues marchandises, goûte le pain et le fait même peser pour vérifier l'honnêteté des boulangers. Il discute avec les marchands et les passants.

Olearius abonde dans le même sens au sujet de Shah Safi I<sup>er</sup>, présenté comme un homme « sensible à la misère des pauvres et [qui] avoit un soin tres-particulier de leur subsistance. C'est pourquoy, il avoit accoustumé, quand il estoit party de quelque ville, d'y rentrer *incognito*, d'aller au marché, et d'y visiter le poids et la qualité du pain et de la viande, et faisant chastier rigoureusement ceux qu'il trouvoit en faute »<sup>135</sup>. L'auteur observe que le shah « ne pouvoit souffrir les juges qui prenoient de l'argent des parties et faisoit chastier severement ceux qui faisoient des concussions et des injustices manifestes ». Il rapporte qu'

« ayant sceu qu'un *kasi* [= *qazi*], ou juge d'Ispahan, apres avoir pris des presents de deux parties, sçavoir soixante quinze pistoles de chacune, avoit voulu qu'ils s'accommodassent, il le fit mettre sur un asne, la teste tournée vers la queue, qui luy servoit de bride, et sur sa belle veste il luy fit mettre des tripes d'un mouton fraîchement tué, percées en plusieurs endroits et en cet équipage il luy fit faire plusieurs tours du *Maidan*, faisant crier devant luy, que c'estoit là la punition qu'il vouloit estre faite d'un juge corrompu »<sup>136</sup>.

Le récit des sorties royales fait partie intégrante de l'imaginaire attaché au souverain safavide. Les mêmes anecdotes, réelles ou inventées, circulent à propos de Shah 'Abbas II (1642-1666), lequel « avoit à cœur le bien de ses peuples »<sup>137</sup>, ou même de Shah Sulayman (1666-1694) qui, par amour pour ses sujets, « se déguise souvent pour prendre connaissance des besoins de son peuple et pour s'informer des tyrannies que pourraient exercer ses officiers »<sup>138</sup>.

Toutefois, la réputation du shah comme « père de ses sujets » ne s'arrête pas à la légende. Les Européens en voient la démonstration dans les décisions prises en faveur des

---

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 635.

<sup>136</sup> *Ibid.*

<sup>137</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 527.

<sup>138</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p. 9-10.



plus modestes. Ainsi, l'autorité du shah leur permet de vivre dans une sécurité quasi-complète. Pietro della Valle le remarque en 1618 :

« Ce royaume n'est point sujet aux brigandages, ni aux insultes des voleurs, qui sont tres frequents en Turquie. [...] La vérité que je vous avance touchant la seureté des chemins dans le Royaume de Perse est si constante que si quelqu'un se plaint qu'on luy ait dérobé quelque chose, les villages aux environs desquels le larcin a esté fait, ou bien celui qui y commande, sont obligez de restituer au complaignant la valeur de la chose qu'il proteste par serment luy avoir esté volé »<sup>139</sup>.

Les routes sont en effet protégées par un réseau d'officiers chargés d'assurer la sécurité des chemins. Cette vérité est « si constante »<sup>140</sup>, selon Pietro della Valle, qu'il ne voit pas de risque à quitter sa caravane pour « aller seul à [sa] fantaisie »<sup>141</sup>. Tavernier établit la même comparaison entre l'Empire ottoman et l'Iran, pour conclure que, dans ce dernier cas, « il y a un bel ordre pour la communauté des voyageurs »<sup>142</sup>.

La circulation des marchandises est, en outre, facilitée par la mise en place d'un vaste réseau de caravansérails. En Turquie, selon Tavernier « votre meilleur gîte [...] est la tente que vous portez, et vos hôtes sont vos valets qui vous apprêtent à manger de ce que vous avez pris de provisions dans les bonnes villes »<sup>143</sup>. En Iran, le réseau est plus développé grâce à une politique d'ouverture de voies intérieures en sécurisant les provinces<sup>144</sup> et en multipliant les fondations de caravansérails<sup>145</sup>. Ces bâtiments, parfois les plus beaux des villes, servent de gîtes aux voyageurs mais aussi de résidences aux pauvres<sup>146</sup>.

La distance qui les sépare les uns des autres correspond à la longueur d'une étape de trente à quarante kilomètres : les principaux centres urbains en possèdent plusieurs. Par exemple, Ispahan en compte, selon Chardin, 1 802 dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>147</sup>. Leur entretien est assuré par les dons testamentaires. Shah 'Abbas investit beaucoup dans la construction de ces bâtiments et incite ses sujets les plus aisés à en faire autant. Évoquant le caravansérail de Kashan, Herbert loue ainsi l'altruisme royal à l'origine de cette fondation :

---

<sup>139</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 32.

<sup>140</sup> *Ibid.*

<sup>141</sup> *Ibid.*

<sup>142</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 2 : « Toute la Turquie est pleine de voleurs qui vont par grosses bandes, et attendent les marchands sur les chemins : s'ils se trouvent les plus forts ils les dépouillent, et bien souvent leur ôtent la vie ; ce qu'on ne craint point en Perse, où il y a un bel ordre pour la communauté des voyageurs ».

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>144</sup> Shah 'Abbas doit renforcer son autorité sur les émirs dans un premier temps, afin de pacifier les provinces.

<sup>145</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 341.

<sup>146</sup> FIGUEROA, *L'ambassade*, op. cit., p. 53.

<sup>147</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. III, p. 82.

« Premièrement il est assez grand pour loger le plus grand monarque de l'Univers, avec toute sa suite, et néanmoins ce n'a pas été l'intention de Shah Abbas, qui ne l'a bâti qu'à dessein d'y faire loger les voyageurs gratuitement et afin de faire voir au monde qu'il ne manque point de charité »<sup>148</sup>. L'aspect pratique de cette réalisation doit être mis en évidence, tout comme la volonté de montrer au monde la qualité de l'accueil offert aux voyageurs.

Mais c'est surtout dans l'édification du *maydan-e shah* d'Ispahan que le shah donne à voir sa conception de l'État.

### *Un écrin pour la monarchie : Ispahan, « la moitié du monde »*

Née de l'imagination, de l'ambition et de la volonté de Shah 'Abbas en 1598, Ispahan est la capitale d'un homme et d'un État<sup>149</sup>. C'est à cette date en effet que le souverain safavide décide de quitter Qazvin, le précédent siège du pouvoir (*dar al-saltanat*), pour elle<sup>150</sup>.

Ispahan est véritablement le lieu d'expression du pouvoir monarchique, traduisant les aspirations du souverain à rétablir l'unité politique, religieuse et sociale autour du pouvoir. Pour 'Abbas, il ne s'agit pas seulement de bâtir un palais royal ou un complexe palatial, comme ce fut le cas à Qazvin avec le palais de Shah Tahmasb restauré sous Shah Isma'il II, autour duquel gravitaient les demeures des grands émirs ; mais d'imaginer une ville et d'embrasser une vision plus large, totalement inédite.

Ce n'est toutefois pas une ville nouvelle mais un site ancien. Siège du pouvoir de la dynastie Bouyyide au X<sup>e</sup> siècle (935), elle fut mise à sac par les Seljoukides lors des invasions turques au siècle suivant. En 1387, elle fut de nouveau pillée et sa population massacrée par les troupes de Tamerlan. Sous les Safavides, la ville devint un bien patrimonial appartenant d'abord à Shah Isma'il, puis à Shah Tahmasb, et à Hamza Mirza. En 1587, le tuteur de

<sup>148</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 341.

<sup>149</sup> Sur Ispahan au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Sussan BABAIE, *Isfahan and its Palaces, Statecraft, Shi'ism and the Architecture of Conviviality in Early Modern Iran*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008 ; Stefan BLAKE, *Half the World : The Social Architecture of Safavid Isfahan, 1590-1722*, Costa Mesa, Mazda, 1999. La première relie Ispahan à une vision idéologique et religieuse du pouvoir, en tant que conceptualisation du lien unissant le shah au Douzième Imam, mais aussi à travers une étude des « pratiques de convivialité » tandis que Blake étudie l'architecture safavide d'Ispahan sous l'angle de l'histoire économique et sociale.

<sup>150</sup> Sur ce transfert, on peut consulter S. BLAKE, « Shah 'Abbas and the Transfer of the Safavid Capital from Qazvin to Isfahan », in A. NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 145-164. Néanmoins, il ne nous semble pas judicieux de remettre en cause la date de 1598 (l'auteur propose 1590) pour marquer le transfert effectif du siège du pouvoir (*dar al-saltanat*) de Qazvin à Ispahan. Ce déplacement constitue au contraire l'aboutissement d'un processus engagé en 1589, et qui s'achève en 1598. Sur la date de 1598, voir le chapitre VI « Le temps des renouveaux : la construction abbassienne ».

Shah 'Abbas, Murshed Quli Khan, se l'octroie, en même temps qu'il met la main sur le gouvernement monarchique. Lorsque Shah 'Abbas le fait assassiner quelques mois plus tard, il reprend le contrôle de la ville et en confie la gestion à un serviteur jusqu'en 1590. À partir de cette date, les visites du jeune souverain à la métropole provinciale de l'*Iraq-e ajam* se multiplient entre 1590 et 1598, apportant toujours de nouveaux arrangements. L'ancien centre est restauré puis la ville est choisie comme lieu d'installation de la cour en 1598. Le programme architectural d'Ispahan et le transfert curial s'inscrivent dans un vaste projet politique.

La cité dispose de solides atouts qui ont conduit à ce choix au terme d'une réflexion politique dont la fin intervient peu après la victoire sur les Ouzbeks. Sa situation géographique est l'argument le plus souvent relayé par les historiens pour justifier ce dépaysement du pouvoir safavide. En effet, Ispahan se trouve au cœur du territoire restauré par Shah 'Abbas, à distance respectable du front ottoman et du front ouzbek. Comme Tabriz, Qazvin s'avère trop soumise à la pression des armées turques pour être considérée comme un endroit sûr, à l'abri des incursions. Les considérations militaires sont donc essentielles pour comprendre ce choix.

Mais le facteur politique doit être également pris en compte : en s'installant à Ispahan, Shah 'Abbas affiche sa volonté de refonder la monarchie sur des bases nouvelles. Qazvin était marquée par les luttes fratricides entre les tribus *qizilbashs*. Tous les grands émirs y possédaient des demeures. Les clientèles *qizilbashs* y étaient solidement implantées, faisant du contrôle de la ville un enjeu important pour ces réseaux clientélares<sup>151</sup>. Au contraire, à Ispahan, Shah 'Abbas fait du palais un lieu indépendant et ouvert sur les faubourgs. C'est dans cette perspective que doivent être compris les grands aménagements urbains : le nouveau centre est jumelé avec la ville ancienne, axée autour du vieux bazar, et de la Mosquée du Vendredi. Shah 'Abbas transforme en profondeur le tissu urbain traditionnel.

Le résultat apparaît extrêmement concluant aux visiteurs. « C'est une des plus grandes et des plus belles villes que j'aie vues dans le monde »<sup>152</sup>, affirme le père jésuite Alexandre

---

<sup>151</sup> Nous entendons par « clientèle » tout groupe qui gravite autour d'une ou plus personnes ayant de l'influence ou pouvant jouer un rôle politique majeur. Au sein de la monarchie safavide, la composition des clientèles *qizilbashs* peut être variée. Ainsi, la « clientèle » *ustajlu* correspond non seulement à l'ensemble des membres de cette tribu, qui appartiennent au rang des émirs et des simples soldats, mais les administrateurs iraniens qui s'appuient sur eux pour avancer dans la hiérarchie curiale. Au XVI<sup>e</sup> siècle, cette clientèle gravite autour de personnalités fortes, comme Muhammad Khan, ou Pira Muhammad Khan. Voir chapitre IV.

<sup>152</sup> Alexandre de RHODES, *Divers voyages en la Chine et autres roiaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, Paris, S. Marbre-Cramoisy, 1666, p. 315.

de Rhodes. Chardin y consacre un volume entier, sans épuiser le sujet<sup>153</sup>. Il est vrai que le projet urbanistique d'Ispahan est, à bien des égards, précurseur des grandes ordonnances françaises du XVII<sup>e</sup> siècle : il exprime l'adéquation entre le pouvoir monarchique et l'architecture<sup>154</sup>.

Principale artère de la ville, l'avenue de *Tchahar Bagh* (les « Quatre jardins ») offre ainsi une percée de plus de deux kilomètres allant des faubourgs situés au-delà de la Zayandeh Rud jusqu'au palais royal, nouveau centre névralgique, politique, social et économique de la ville. Shah 'Abbas installe les serviteurs de la monarchie sur cette avenue rectiligne et bordée de jardins, orientée dans l'axe du palais. Il convient de souligner que les travaux entrepris à Ispahan par le souverain se traduisent toujours par une recherche de perspective. À l'inverse des palais hérissés de hautes murailles de l'Empire ottoman, les souverains safavides affichent leur goût pour les espaces libres, accessibles, offrant des vues dégagées sur les jardins ou les places. Les pavillons donnant sur des jardins ou des espaces non-bâtis, comme les avenues, occupent une place de prédilection. Ainsi, *Tchahar Bagh* offre une perspective droite et unie, coupée par un canal en son centre, et bordée de platanes. De part et d'autre de l'avenue se déploient des jardins arborés ainsi que des demeures dotées d'une architecture délicate et élégante. L'élévation, à plusieurs étages, est ornée de balcons et de galeries. On retrouve sur chaque façade un décor peint à motifs de feuillage et de fleurs d'or en demi-relief<sup>155</sup>. Le tout offre, aux yeux de Figueroa, une « agréable perspective »<sup>156</sup>. Si sévère d'ordinaire avec les constructions safavides, ce dernier avoue qu'« en effet, c'est là un des plus beaux lieux et une des plus belles vues du monde »<sup>157</sup>. Pour Sanson, il s'agit là d'une « promenade enchantée »<sup>158</sup>.

<sup>153</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VIII, « Contenant une description particulière de la ville d'Ispahan, capitale de Perse, enrichie d'un grand nombre de belles figures en taille douce, représentant les Antiquitez et choses remarquables du païs ».

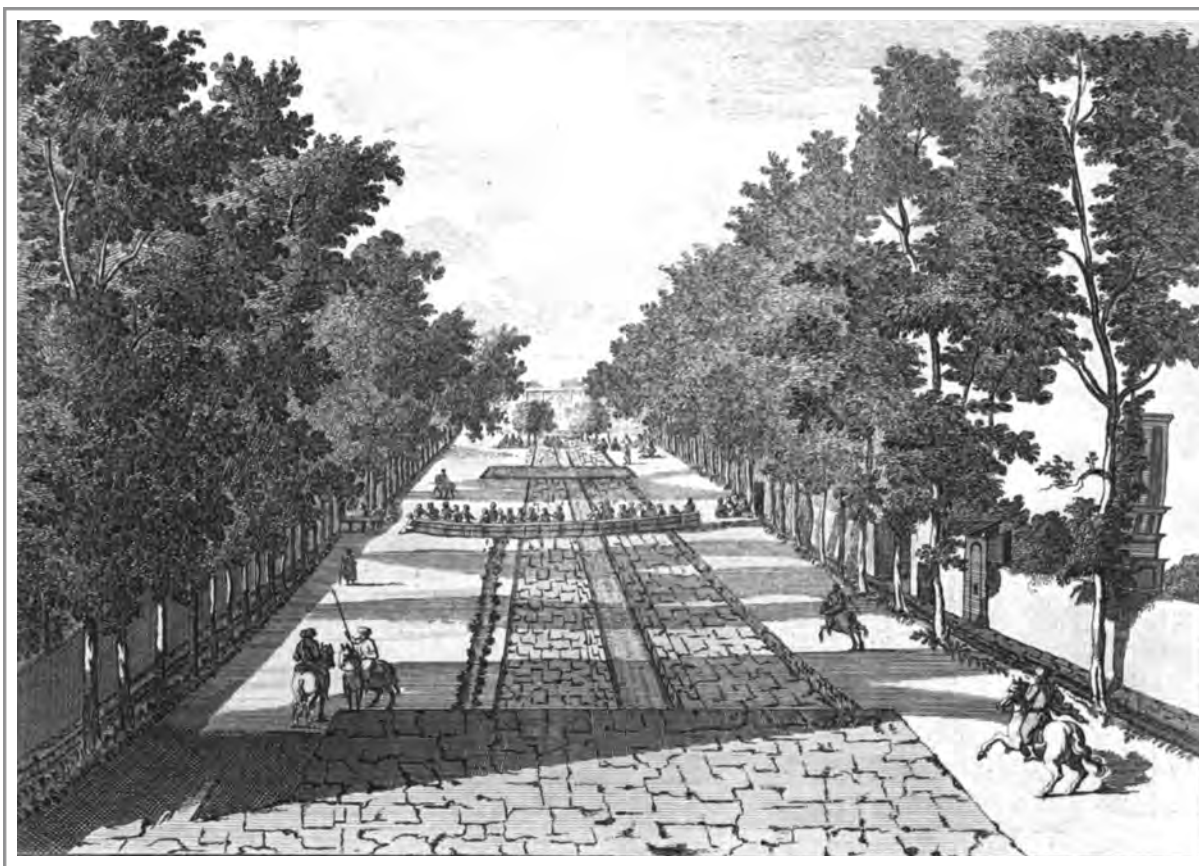
<sup>154</sup> Jean-Marie PÉROUSE DE MONTCLOS, *Histoire de l'architecture française. De la Renaissance à la Révolution*, Paris, Mengès, 1989, Chapitre 8, « La restauration de l'État, l'aménagement du territoire et la naissance de l'architecture publique », p. 195-214 ; Pierre LAVEDAN, Jeanne HUGUENAY, Philippe HENRAT, *L'Urbanisme à l'époque moderne*, Genève, Droz, 1982, p. 11.

<sup>155</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse, op. cit.*, p. 76.

<sup>156</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade, op. cit.*, p. 191.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>158</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse, op. cit.*, p. 75.



**Vue de la perspective de l'avenue de Tchahar Bagh, v. 1704, d'après Corneille Le Bruyn, dans *Voyages de Corneille le Bruyn par la Moscovie et la Perse*, 1718.**

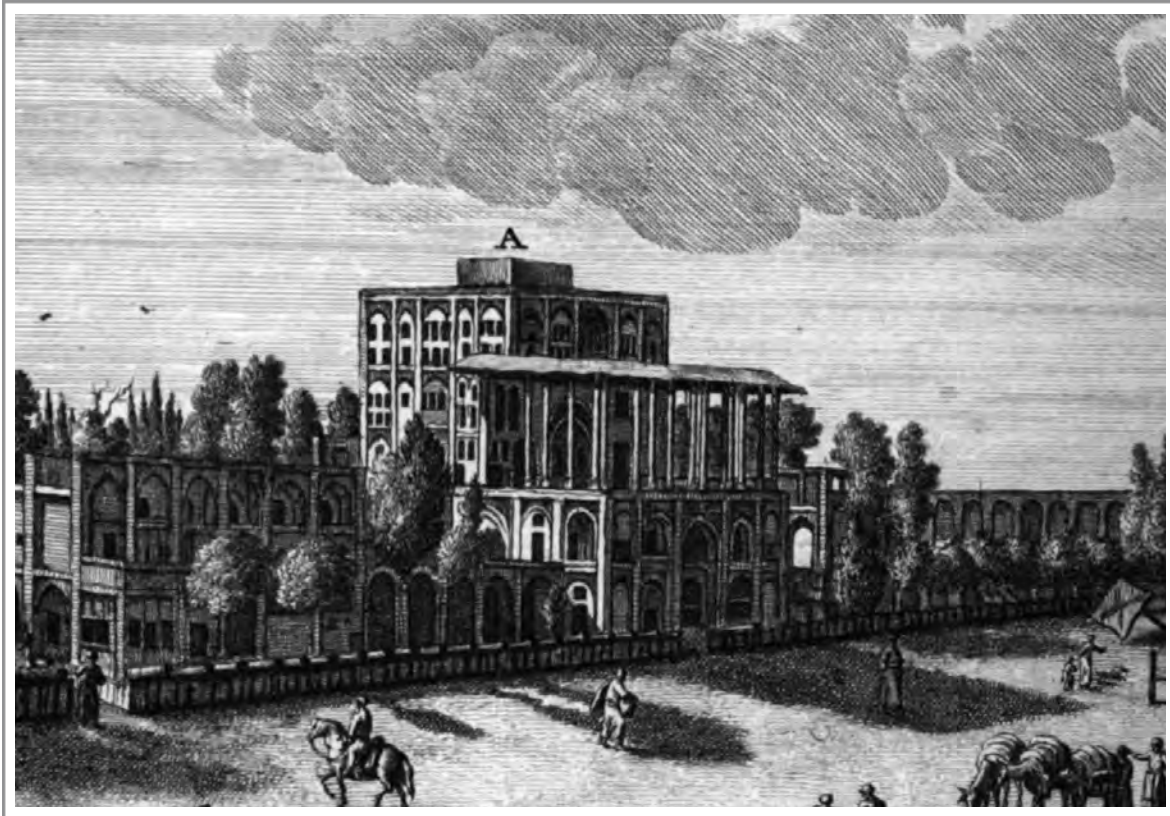
Elle se termine par un ouvrage d'art dû à Allah Verdi Khan (m. 1613), général des *qulams* et gouverneur du Fars sous Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. Ce dernier a fait bâtir, dans la continuité de l'avenue, un pont qui relie les deux rives de la Zayandeh Rud afin d'unir le nouveau centre de la ville au faubourg de Julfa, le quartier arménien nouvellement bâti<sup>159</sup>. C'est le plus beau et le plus riche des nouveaux faubourgs<sup>160</sup>. L'ordonnance recherchée traduit la volonté de faire d'Ispahan le cœur du monde, mais aussi une capitale de prestige capable d'être la vitrine de la monarchie safavide. Cela se traduit par la diffusion progressive de l'expression, *Esfahan, nesf-e jahan* : « Ispahan, la moitié du monde ». Cette mission se retrouve aussi dans le programme architectural du *maydan-e shah*, la place royale<sup>161</sup>, dont l'architecture déploie toute une rhétorique monarchique.

<sup>159</sup> Ce pont porte couramment le nom des trente-trois arches qui enjambent la rivière : *si-o-se pol*.

<sup>160</sup> THEVENOT, *Relation*, op. cit., p. 149.

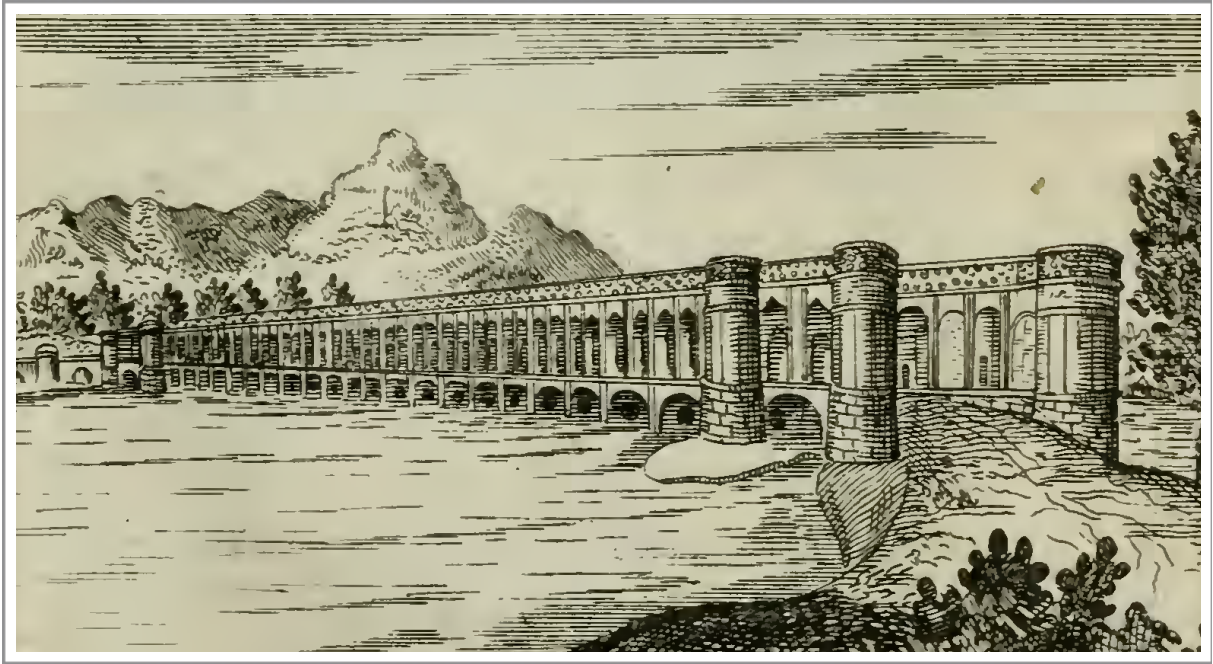
<sup>161</sup> Henri STIERLIN, *Ispahan, image du Paradis*, Paris, La Bibliothèque des Arts, 1976 ; *Id.*, *L'Art persan*, Paris, Imprimerie Nationale, 2011, chap. VIII « Ispahan des Safavides », p. 176-233 ; *id.*, *L'Architecture de l'Islam, Au service de la foi et du pouvoir*, Paris, Gallimard-Découverte, 2010 (2003) ; voir aussi Francis RICHARD, *Le Siècle d'Ispahan*, Paris, Gallimard-Découverte, 2007, chap. III, « Ispahan la moitié du monde », p. 53-81.





**‘Ali Qapu, Porte d’entrée du complexe palatial d’Ispahan, dessin de Corneille Le Bruyn, v. 1704.**  
*Ci-dessus : même vue (photo de l’auteur)*





**Pont Allah Verdi Khan (m. 1613), dit *Si-o-se pol*, (les « Trente-trois arches ») d'après une gravure illustrant la *Relation ou estat présent du royaume de Perse*, de Sanson, 1695, p. 81.  
Ci-dessous : le même pont (photo de Caroline Mayer)**

**Illustration non disponible dans la version électronique**





Mosquée de Shaykh Lutfallah, vue depuis la porte de la mosquée du shah (photos de l'auteur)







La mosquée du shah (*masjed-e shah*), vue depuis le talar de 'Ali Qapu, la Porte du palais royal.  
Ci- dessous : Portail d'entrée de la mosquée du shah, vue depuis la place (photos de l'auteur).



Longue de cinq cent douze mètres sur cent cinquante-neuf de large, elle est entourée de bâtiments construits sur un modèle identique : boutiques en rez de chaussée réservées aux marchandises de luxe telles que tapis, parfums, orfèvreries, épices et marqueteries. Un premier étage en galerie, fermé par des garde-corps de briques ajourées, est couronné de grands arcs : « Tout le Meidan n'est que comme une galerie continue, pleine de boutiques remplies de toutes sortes de marchandises précieuses et aromatiques »<sup>162</sup>. Les façades sont en briques, laissées à nu, en dehors des encorbellements soulignés par de fines touches de couleurs vertes et rouges.

Pour les Européens qui visitent Ispahan au XVII<sup>e</sup> siècle, la place est une source d'admiration constante. « C'est une des plus belles places du monde »<sup>163</sup>, affirme Chardin. Il n'est pas le seul à l'affirmer. Sanson souligne qu'aucun Européen n'a vu le palais royal sans avoir été frappé par sa beauté<sup>164</sup>. Pour Thévenot, le *maydan* est, de toutes les places régulières, « la plus grande et une des plus belles qu'il y ait au monde ». Selon Herbert « le *meidan* ou grand marché est sans doute le plus grand, le plus beau, et le plus agréable marché de tout l'univers »<sup>165</sup>. Le père Villote souligne quant à lui que le *meydan-e shah* « est au moins une des plus belles, des plus vastes et des plus régulières qu'on puisse voir »<sup>166</sup>. Il la compare même avec la Place Royale à Paris... En six fois plus grande... La régularité des lignes, la symétrie des arcades, la perspective offerte par les bâtiments formant le corps de la place, offrent un spectacle encore nouveau pour les Européens<sup>167</sup>. Les premières ordonnances urbaines, déjà entreprises à Rome depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, ne sont pas encore achevées à Paris ; et il faudra attendre une cinquantaine d'année avant de voir émerger le projet de Versailles et de ses vastes perspectives<sup>168</sup>. Pour l'heure, Ispahan offre donc une apparence inédite.

Comme le sera ultérieurement le palais de Louis-Quatorzien, les bâtiments composant la place royale d'Ispahan sont construits en briques. Mais là où le Roi-Soleil choisira d'employer l'or pour orner boiseries et ferronneries, Shah 'Abbas choisit de revêtir les surfaces de céramiques turquoises et outremer.

<sup>162</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 255.

<sup>163</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VIII, p. 43. Il le répète p. 47. Cette place est « à ce que je crois, la plus belle place du monde, et où la promenade est la plus agréable ».

<sup>164</sup> SANSON, *Estat présent du royaume de Perse*, op. cit., p. 48.

<sup>165</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 255.

<sup>166</sup> VILLOTE, *Voyage d'un missionnaire*, op. cit., p. 501.

<sup>167</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 183.

<sup>168</sup> Jean-Marie PÉROUSE DE MONTCLOS, *Histoire de l'architecture française*, op. cit., Chapitre 12 « 1661-1715. Versailles et la constellation versaillaise », p. 271-304 ; *Id.* et Robert POLIDORI, *Versailles*, Paris, Mengès, 1995 ; Gérard SABATIER, *Versailles ou la figure du roi*, Paris, Albin Michel, 1999 ; Jean-François SOLNON, *Histoire de Versailles*, Paris, Perrin, 2003 et Joël CORNETTE, *Versailles. Le pouvoir de la pierre*, Paris, Tallandier, 2006.



**Le *maydan-e shah*, vu depuis le portail d'entrée de la mosquée du shah, Gravure d'après un dessin de Corneille Le Bruyn, v. 1704, illustrant les *Voyages de Corneille le Bruyn*, 1718.**

L'ordonnance de la place est interrompue par quatre édifices, dont deux à vocation religieuse : la petite mosquée de Shayh Lutfallah, construite en 1602, est coiffée d'un dôme revêtu de faïences polychromes. Mais c'est la grande mosquée du shah (*masjed-e shah*), située au sud de la place, qui est élevée au rang de symbole. Construite entre 1611 et 1628 par l'architecte 'Ali Akbar Isfahani, elle incarne l'unité retrouvée du régime autour du chiisme, la religion d'État<sup>169</sup>. On remarque que le plan de la mosquée est dissymétrique par rapport à la place royale. Le corps de l'édifice rachète l'orientation du portail d'entrée par un angle à 45°. En effet, la salle de prière (*kibla*), la cour et le bassin d'ablution ont été orientés de manière à être perpendiculaire à la direction de la *Kaaba*, à La Mecque ; tandis que le portail d'entrée (*pishtak*), obéit à l'ordonnance de la place royale. Shah 'Abbas a confié les calculs de l'orientation de la *qibla* au théologien et savant, Shaykh Baha al-Din, son plus proche collaborateur. Baha al-Din est également à l'origine du programme calligraphique destiné à orner les façades de la grande mosquée : la monumentale porte d'entrée, le dôme et les minarets. L'édifice en construction excite l'admiration de l'ambassadeur espagnol Don Garcia de Figueroa, alors qu'il séjourne à Ispahan en 1619 :

« La mosquée n'est pas encore achevée mais à ce que l'on en peut juger, par le bastiment que l'on voit déjà, il faut admettre que c'est un très-beau et très-superbe bastiment. Son entrée ou portique, qui a

<sup>169</sup> Henri STIERLIN, *L'Art persan*, Paris, Imprimerie Nationale Éditions, 2011, p. 196-233.

son dôme fort élevé, est toute dorée et embellie de plusieurs beaux ouvrages. La mosquée fait un des bouts du maidan, et l'on voit que l'on y travaille incessamment à couper et à polir des tables de marbre, de plusieurs et diverses couleurs, d'un travail si rare que l'on n'avoit pas encore rien veu d'approchant dans l'Orient »<sup>170</sup>.

Le portail d'entrée est en effet un chef d'œuvre de l'art safavide : la voûte en cul-de-four est tapissée de stalactites de faïence bleue et flanquée de deux minarets. Toute l'ornementation de la mosquée s'appuie sur la symbolique 'alide, traduite par une référence constante au chiffre douze.

À l'arrière plan, franchement décalée sur la droite, la coupole en bulbe de la mosquée se pare d'un revêtement en céramique, habillé de motifs floraux qui évoquent la végétation luxuriante du Paradis.

L'édifice le plus important, commandant les autres bâtiments de la place, reste 'Ali Qapu (« la Porte Haute ») : c'est la Porte de l'État, le siège du pouvoir monarchique. Seul espace sacré de la ville, c'est un lieu de refuge inviolable dans lequel même un criminel ne peut se faire arrêter. Les salles situées dans ce bâtiment sont réservées à l'administration et à la justice. Au premier étage se trouve une grande salle de réception traitée en terrasse et coiffée d'un plafond marqueté polychrome, porté par de hautes colonnes en bois. Cet espace est destiné à recevoir le shah et l'ensemble de la cour lors des festivités organisées sur la place. C'est là que les souverains safavides du XVII<sup>e</sup> siècle assistent annuellement aux cérémonies de *Nowruz*, fête qui marque le nouvel an iranien et qui correspond pour les Européens au commencement du printemps, vers le 21 mars.

La vie de la cour s'organise derrière ce portail. C'est un univers composé de jardins et de pavillons maçonnés, ouverts sur l'extérieur. Le décor intérieur est destiné à magnifier la présence royale et exprime sur les vastes fresques ornant les murs de la salle de réception de Tchhel Sotun la hiérarchie curiale en représentant le souverain entouré de ses officiers et de ses serviteurs<sup>171</sup>. Les observateurs européens sont impressionnés par le silence et le bel ordre de l'assemblée.

Intégrant tous les aspects de la vie sociale, politique, économique et religieuse de l'État safavide, la transformation d'Ispahan relève de l'entreprise d'exposition de l'autorité monarchique. Celle-ci s'adresse à tous ses sujets, mais aussi aux étrangers, puisqu'Ispahan est le lieu privilégié de réception des ambassadeurs.

<sup>170</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 184-185.

<sup>171</sup> Voir par exemple la fresque de Shah 'Abbas recevant l'ambassadeur moghol Khan 'Alam en 1619, p. 10.

Toutefois, Ispahan n'a pas le monopole de la magnificence aux yeux de certains observateurs. Pour Tavernier, la France n'a rien à envier aux prétendues « beautés » de la capitale safavide : à contre-pied des nombreuses relations d'ambassade ou de voyage qui s'émerveillent des réalisations architecturales de la monarchie safavide, il établit une comparaison directe entre les deux pays, au profit exclusif du sien. Il reconnaît certes qu'Ispahan est « une très grande ville », mais qui ne saurait entrer en comparaison avec Paris, capitale supérieure en tout ou presque. Bien que leurs périmètres soient similaires, la ville compte dix fois moins d'habitants que Paris<sup>172</sup>. Elle souffre également de l'espacement des maisons, entourées de jardins, qui la font apparaître comme un grand village davantage que comme une ville<sup>173</sup>. Le fait qu'Ispahan soit médiocrement fortifiée diminue encore son estime. Qui plus est, ses murailles sont en terre et ne possèdent ni créneau, ni bastion. Les portes ne sont pas davantage défendues, et les clefs en sont confiées à de simples portiers, non au gouverneur. Cela explique que l'on puisse entrer dans Ispahan de jour comme de nuit<sup>174</sup>.

Rien ne rehausse le prestige d'Ispahan aux yeux du marchand, pas même l'avenue de *Tchahar Bagh*, qui ne résiste guère à la comparaison avec les avenues de France. C'est un chemin qui « ne passerait pas pour extraordinaire en France »<sup>175</sup>. Les jardins aménagés le long de la promenade sont loin du modèle établi par Le Nôtre, et n'ont ni « de beaux parterres, ni d'allées de charme, ni d'autres embellissements qui sont si ordinaires en France et en Italie »<sup>176</sup>. Le pont de Djufa, dont la conception architecturale suscite l'admiration de tous, laisse le Français indifférent : il ne vaut pas le pont Neuf ! Langage de courtisan, n'en doutons pas, car, dans le même temps, d'autres observateurs ne se lassent pas de décrire les raffinements de la capitale safavide et de souligner sa supériorité sur les modèles européens. Pour Alexandre de Rhodes,

« toutes ces rues sont droites et fort larges, les bastimens y sont magnifiques, au milieu de la ville il y a une belle place quarrée comme la place Roiale de Paris, mais notablement plus grande : elle est bien deux fois la place Navonne que j'ai veuë à Rome. Les maisons y sont toutes égales bien peintes ou dorées par dehors avec une grande galerie qui règne tout à l'entour »<sup>177</sup>.

---

<sup>172</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 389.

<sup>173</sup> *Ibid.*, t. I, p. 394.

<sup>174</sup> *Ibid.*, t. I, p. 389-390.

<sup>175</sup> *Ibid.*, t. I, p. 404.

<sup>176</sup> *Ibid.*, t. I, p. 405.

<sup>177</sup> Alexandre de RHODES, *Divers voyages, op. cit.*, p. 316.

La lecture de Tavernier montre surtout sa volonté de flatter le modèle français en le comparant à un modèle déjà reconnu pour son accomplissement et sa qualité intrinsèque. La manière de considérer Ispahan évolue donc en fonction du regard que les auteurs portent sur leur propre monde.

Le modèle monarchique incarné par Shah ‘Abbas et ses successeurs véhicule un nouveau discours sur l’État moderne. Les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle admirent beaucoup l’ordre, la tenue stricte des routes et la magnificence de la nouvelle capitale safavide, Ispahan. Ils partagent également les craintes des sujets du shah, de plus en plus soumis à un pouvoir absolu et arbitraire.

Discrètement mais sûrement, l’Iran se fait ainsi une place dans la pensée politique moderne ; au point d’incarner au début du XVIII<sup>e</sup> siècle un modèle parallèle : un *double*, en particulier, du modèle politique français. Les relations de Pietro della Valle, Herbert, Olearius, Tavernier et Chardin nourrissent ainsi la pensée politique de leur temps en invitant leurs lecteurs à réfléchir sur la nature du pouvoir monarchique et ses dérives absolutistes.

### III. L’état politique de l’Iran safavide : l’absolutisme en question

Dans son *Histoire apologétique d’Abas*, Pietro della Valle fait du souverain safavide un modèle de la raison d’État. S’inspirant largement de la pensée de Giovanni Botero (*Raison d’État*, 1583), il fait de Shah ‘Abbas l’incarnation d’un pouvoir monarchique fort, permettant à chacun de vivre en harmonie au sein de l’État. Ce prince modèle, disciple inconscient de Machiavel, possède une double nature. Prêt à user de « toutes les ruses »<sup>178</sup> pour se maintenir au pouvoir et faire échec à ses ennemis ; il est aussi humain et « affecte si fort la bonne grace, et la gentillesse, dans les communes actions de la vie, qu’il n’est pas jusques à ses jugemens où ne paroisse la galanterie de son humeur »<sup>179</sup>. L’usage de la violence monarchique comme arme de gouvernement ne déplaît pas à l’auteur italien, dès lors qu’elle est utilisée dans le sens du bien commun.

<sup>178</sup> Pietro della VALLE, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 25.

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 47.



Cet avis est nettement moins partagé par Olearius qui, une vingtaine d'années seulement après le passage de Pietro della Valle et la mort de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>, s'attache à décrire la situation du pays en insistant sur le caractère à la fois arbitraire et violent de l'État safavide. Le prince apparaît plus proche de la figure du despote<sup>180</sup>. Il gouverne avec un « pouvoir absolu », « faisant servir sa volonté de Loy, et disposant tres-absolument de la vie et des biens des sujets ; qui sont dans une si grande sujection, qu'ils ne murmurent pas seulement contre la violence, avec laquelle on fait bien souvent mourir les plus grands Seigneurs du Royaume, sans aucune forme de procès »<sup>181</sup>.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la plupart des voyageurs reprennent sans nuancer ce constat et initient leur réflexion sur la situation iranienne en affirmant que le gouvernement « s'appellerait chez [eux] plutôt tyrannie qu'empire »<sup>182</sup>. L'usage martelé de ces termes doit conduire l'historien à une observation plus approfondie de la monarchie safavide. Au final, que retiennent les auteurs de relations ? Quelle image leur reste-t-il ? Celle d'un modèle ou d'un repoussoir ? Cela pose la question de la distinction entre monarchie et despotisme en dehors du cadre traditionnel. En filigrane se lisent les angoisses liées au phénomène du renforcement du pouvoir absolu et à une critique de celui-ci. Dès lors apparaît une double logique dans la réflexions de nos auteurs : l'une vise à la description du système politique safavide tel qu'ils le perçoivent ; l'autre à la mise en abyme de leur propre réalité.

C'est à une réflexion sur les subtilités du langage politique que nous engage les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle. Leur discours sur la monarchie safavide se lit comme dans un miroir où se reflète la Modernité européenne.

---

<sup>180</sup> Sur l'apparition du concept de despotisme et son usage dans la pensée politique européenne, voir R. KOEBNER, « Despot and Despotism : Vicissitudes of a Political Term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 14, 1951, p. 275-302 ; Alain GROSRICHARD, *Structure du Sérail, La fiction du despotisme asiatique dans l'Orient classique*, Paris, Seuil, 1979 et, pour une mise en perspective de ce concept dans le cadre de la confrontation avec l'Empire ottoman aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, voir Lucette VALENSI, *Venise et la Sublime Porte, La naissance du despote*, op. cit.

<sup>181</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 610.

<sup>182</sup> DAULIER-DESLANDE, lettre d'Ispahan, du 15 février 1665, f. 2, Archives Nationales, Paris, série K 1374, pièce 33. éditée par Anne KROELL, *Nouvelles d'Ispahan*, op. cit., p. 14.

## Shah 'Abbas : un prince de la Renaissance ?

Connu sous le nom de Don Juan de Perse<sup>183</sup>, Ulugh Beg Bayat est à l'origine du rapprochement entre l'aristocratie *qizilbash* et le concept de noblesse. Pour cet officier safavide, récemment converti au catholicisme, la comparaison s'impose. D'après lui, la « noblesse » safavide est composée de trente-deux lignages et maisons nobles<sup>184</sup>. Le plus important est celui des Ustajlu qui servent les souverains dans leur particulier<sup>185</sup> ; puis viennent les Shamlu, les Asfhar, les Turkman, les Bayat, les Takkalu, qui sont « comme des ducs » ; les Zu'l Qadar, et enfin les lignages de moindre importance, assimilés à des « comtes ». Lui-même issu de l'élite *qizilbash*, Don Juan établit une analogie entre le rôle joué par les émirs au sein de la monarchie safavide et celui des grandes familles de la noblesse espagnole : elles assurent le service personnel du souverain ainsi que le gouvernement politique, administratif et militaire<sup>186</sup>. Les émirs sont choisis parmi les principaux membres de ces tribus pour participer au gouvernement. Ils occupent les postes clefs de l'administration, notamment celui de *vakil*, le plus prestigieux de la hiérarchie curiale après celui du shah, mais aussi les charges de gouverneurs provinciaux et commandent les plus grandes villes du pays avec le titre de *khan*, de *sultan* ou de *beg*<sup>187</sup>. Cette comparaison résulte toutefois d'une compréhension artificielle du concept européen de noblesse remise en cause par les voyageurs européens qui en prennent connaissance.

Pour della Valle, l'aristocratie *qizilbash*, bien qu'elle ressemble par son prestige et sa place dans l'État à la noblesse, n'en est pas une car l'élite militaire safavide est de formation

<sup>183</sup> Fils de Sultan 'Ali Beg Bayat, officier de l'armée safavide mort au siège de Tabriz en 1582, Ulugh Beg Bayat (1560-1605) fait partie de l'ambassade mandatée par Shah 'Abbas auprès des princes européens en 1601. Converti au christianisme en Espagne, il rédige une relation de ses voyages et de l'histoire politique de son pays, avec l'aide du licencié Ramon, lors de son séjour à Valladolid.

<sup>184</sup> Don JUAN, *Relaciones*, « *Relacion III, Del modo del gobierno de Persia* », *op. cit.*, p. 9.

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>186</sup> *Ibid.*, « *Relacion III, Del modo del gobierno de Persia* », p. 9 : « *Siempre se ayuda y sirve le Rey de la nobleza, ansi para su servicio personal, como para le gobierno politico, ministerio de justicia, y administracion de las guerras, que es lo que alla se se prefiere, antepone a todo* ».

<sup>187</sup> Tous ces titres signifient « gouverneur », dans le contexte safavide, à des degrés divers. Nous les avons présentés dans l'ordre décroissant d'importance : ainsi le poste de *khan* est plus prestigieux que celui de *sultan*, qui lui-même est plus important que celui de *beg*. Il existe d'autres titres dans la hiérarchie des gouvernements provinciaux ; celui de *vali* étant attribué à un membre d'une ancienne famille régnante, généralement dans les provinces situées dans marges du territoire safavide (Géorgie, Khuzestan, par exemple), ou celui de *beglerbeg*, qui est davantage utilisé à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle.



récente<sup>188</sup>. Remontant à moins d'un siècle, elle ne s'est pas constituée en lignages et ne possède donc pas de « sang noble »<sup>189</sup>. L'Italien utilise par défaut le terme « tribu »<sup>190</sup> (*oymaq*) pour la désigner, ce qui semble mieux correspondre à ce qu'il voit sans toutefois le satisfaire totalement. Si le terme de noblesse réapparaît ponctuellement dans les sources européennes par la suite, c'est toujours par commodité de langage « car en Perse, il n'y a point de Noblesse proprement dite »<sup>191</sup>. Les auteurs utilisent plus volontiers le terme de « clan » ou de « tribu », pour décrire les clientèles *qizilbashs*. C'est pourquoi, au XVII<sup>e</sup> siècle, les émirs de toutes origines sont désignés par le terme général de « personne de condition ».

Ces débats autour de la définition des élites safavides ne remettent pas en cause le phénomène qui les frappe alors dans leur ensemble : leur mise au pas par une pouvoir monarchique dorénavant capable d'instiller une « crainte perpétuelle » à des groupes sociaux jusqu'à récemment en capacité d'imposer leurs volontés.

En effet, Shah 'Abbas s'est hissé bien au-dessus de ses sujets, même les plus puissants. Il s'affirme en quelques années comme « Schah Abas, Empereur de Perse, plus aimé de ses sujets, plus respecté des étrangers et plus redouté de ses ennemis qu'aucun de ses prédécesseurs n'a jamais été »<sup>192</sup>. En arrivant à Shiraz dans la seconde décennie du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>193</sup>, Figueroa découvre les stigmates laissés par ces luttes de pouvoir entre le souverain et les grands émirs. L'ambassadeur constate que la ville était « autrefois » beaucoup plus grande, et qu'elle

« avait de plus beaux bâtiments qu'elle n'a aujourd'hui, ainsi que l'on voit par les ruines, [...] n'y ayant que *fort peu d'années encore*, que Shah Abbas, qui règne aujourd'hui, voulant au commencement de son règne châtier la rébellion de Jacup Chan [= Yaqub Khan], seigneur de cette ville, acheva de faire abattre une partie des murailles qui étaient encore debout et fit combler le fossé qui [la] ceignait »<sup>194</sup>.

---

<sup>188</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyage*, op. cit., t. II, p. 477 : « Les Cizilbasschi [...] se nomment et s'estiment et passent encore dans le sentiment des autres, pour les plus nobles dans la Perse ; noblesse pourtant que la belle naissance, ny les richesses ne constituent pas necessairement telle, de mesme qu'en nos quartiers, mais une noblesse grossiere et souvent fort vile ».

<sup>189</sup> *Ibid.* : Les *qizilbashs* sont « tous gens de fortune, Turcs originaires, et desquels la noblesse n'est pas plus ancienne dans le païs, que du temps du roi *Ismail I*, qui les rassembla, les institua, les anoblit & leur donna le *tag*, qu'ils portoient sur la tête, pour marque de noblesse, & de la religion qu'ils professoient, d'où ils furent apellez *Chizilbasci*, ou têtes rouges ».

<sup>190</sup> *Ibid.* : « parce que je n'ai pas d'expression plus propre que celle-là ».

<sup>191</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 107.

<sup>192</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 277.

<sup>193</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 119.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 120. N.B. : Nous soulignons.

Figueroa se rapporte ainsi aux événements remontant de 1590, lorsque le *khan* de Shiraz fut exécuté par Shah ‘Abbas suite à sa rébellion.

Ce dernier se félicite d’ailleurs ouvertement d’avoir fait de même avec plus d’un millier d’officiers *qizilbashs* et ne regrette la mort que de deux d’entre eux, pour avoir eu des preuves de leur innocence après les avoir condamnés<sup>195</sup>. L’origine de cette lutte féroce du shah contre les émirs est à chercher, selon Pietro della Valle, dans son histoire personnelle :

« Le Roy Abbas conserve une haine secrète envers les *Chizilbaschi* ; tant à cause que dans le commencement de son règne, lors qu’il estoit encore jeune, ils luy firent la guerre, et se revolterent, que parce qu’ils furent convaincus d’avoir massacré non seulement son frère aîné Hamza Mirza, prince extrêmement genereux, et qui promettoit beaucoup, en présence du Pere, mais encore, ce qui est de plus déplorable, sa propre mere, qui estoit native de Mazanderan [...] et l’assassinerent avec beaucoup d’inhumanité, l’arrachants par force d’entre les bras du mesme Roy Chodabende son pere, taxans mesme sa réputation, la faisans passer pour une infame, une prostituée et infidelle à son mary, et Abbas son propre fils pour un bastard, comme de vray ils le croient encore aujourd’huy, et comme les médisans, et les factieux le publient secrettement, et particulièrement les Sceichavend d’Ardebil, qui ne lui veulent pas beaucoup de bien »<sup>196</sup>.

La lutte entre le souverain et ses élites n’est pas seulement physique : il « leur a retranché autant qu’il a pô tout le credit, et le pouvoir qu’ils avoient, a fait mourir en plusieurs occasions quantité des plus puissans et des plus considerables, humiliant les autres et les tenant bas le plus qu’il peut, et surtout sans finances, afin qu’ils ne puissent pas se revolter et entreprendre quoi que ce soit contre luy »<sup>197</sup>.

Parangon du machiavélisme, ‘Abbas a mis en place un système basé sur la méfiance et la crainte : « Dans l’opinion que ses sujets ont que rien n’échappe à sa connoissance, ils vivent tous dans une si grande réserve que l’on peut dire que c’est une des principales causes du repos de l’État »<sup>198</sup>. Ce principe de surveillance lui permet de maintenir un relatif équilibre des forces.

Par ailleurs, il conserve absolument la maîtrise de ses décisions et de ses secrets, « sans dépendre, comme les Princes de l’Europe, de quelque ministre particulier, qui pourra estre infidelle ou intéressé ». En somme, pour le voyageur italien, « c’est un roy qui sçait les

<sup>195</sup> Pietro della VALLE, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 219.

<sup>196</sup> *Id.*, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 476.

<sup>197</sup> *Ibid.*, t. II, p. 476.

<sup>198</sup> FIGUEROA, *L’Ambassade*, op. cit., p. 192.

affaires, qui les résout comme il fault, qui prévient le danger par sa prudence et qui règne véritablement »<sup>199</sup>.

En 1639, Olearius découvre une monarchie proche de celle décrite par Pietro della Valle, mais qui semble encore plus arbitraire. La politique de Shah Séfi (1629-1642), le petit-fils et successeur de Shah 'Abbas, n'équivaut pas à celle de son prédécesseur. Le diagnostic politique se fait plus dur sous la plume d'Olearius : il dispose alors « tres-absolument de la vie et des biens des sujets : qui sont dans une si grande sujection, qu'ils ne murmurent pas seulement contre la violence, avec laquelle on fait bien souvent mourir les plus grands Seigneurs du Royaume, sans aucune forme de procès »<sup>200</sup>.

### *Une aristocratie réduite à l'obéissance*

Selon les auteurs, la disgrâce des grands s'y fait « sans sujet, par une barbarie turquesque, dont le gouvernement cruel et tyrannique fournit une infinité d'exemples »<sup>201</sup>. Olearius raconte à ce sujet une anecdote qu'il souhaite éclairante<sup>202</sup> : lors d'une campagne au début du règne de Shah Safi, le *nazer* se trouve invité à un dîner donné par le Premier ministre (*vazir-e 'ala*) Abu Taleb Khan. Pressé par le capitaine des gardes de prendre son tour de surveillance, comme tous les principaux officiers y sont astreints durant les campagnes du shah, il se dérobe. Abu Taleb Khan lui-même renvoie le capitaine, en lui faisant dire qu'il n'est pas prêt à libérer ses hôtes pour le moment et que le shah ne s'apercevra sans doute pas de l'absence du *nazer*. Le capitaine s'insurge et menace de répéter ces propos au shah : le Premier ministre le fait sortir sans ménagement par ses gens. Le capitaine tient parole et court rapporter au souverain les propos du ministre. Safi écoute et lui demande ensuite de garder silence sur ce rapport. Le lendemain, il fait appeler Abu Taleb Khan auquel il administre la leçon suivante, particulièrement révélatrice des principes de son gouvernement :

« Qu'est-ce que merite celui qui, mangeant le pain et vivant de la seule grace de son Maistre, perd le respect qu'il luy doit et le meprise ? Le Chancelier luy répondit : il merite la mort ; et le Roy lui

---

<sup>199</sup> Pietro della VALLE, *Histoire apologétique*, op. cit., p. 72-73.

<sup>200</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I., p. 610.

<sup>201</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 50.

<sup>202</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., p. 642-644.

repartit : Tu as toy mesme prononcé ta sentence ; C'est toy qui, ne vivant que de mes bienfaits, et qui mangeant à ma table, as eu l'audace de me traiter d'enfant, au discours que tu fis hier à Mortusculi-Chan. Le Chancelier se voulut justifier, mais le Roy ne luy en donna pas le loisir, et luy fendit le ventre d'un coup de cimeterre »<sup>203</sup>.

Dans cet extrait, les préoccupations du shah ne semblent pas très éloignées de celles de ses homologues européens à la même époque. Il s'agit de faire respecter la personne souveraine par les plus hauts représentants de la monarchie, de leur montrer leur état de dépendance vis-à-vis de sa volonté et enfin, de leur rappeler leur devoir. La mort vient sanctionner tout manquement à ces principes. Dans cette description, le pouvoir de Shah Safi apparaît néanmoins comme despotique car la mort de Abu Taleb Khan est arbitraire. Elle ne donne lieu à aucun procès, à aucune contestation de la part des émirs eux-mêmes. Nulle force extérieure ne vient freiner la décision du shah.

La mort du *nazer* suit de peu celle du Premier ministre. Dès le lendemain, il est rejoint par le *divan begi*, 'Ali Quli Khan, un de ses amis, à la sortie du bain. Le dialogue entre les deux hommes, imaginé par Olearius, présente de manière fort éloquente le pouvoir insensé dont dispose alors le souverain :

« Helas cher amy ; sans doute tu ne m'apportes point de bonnes nouvelles. Alyculi-Chan luy répondit, Tu as raison cher frere. Le Roy m'a commandé de luy apporter ta teste : c'est à quoy il faut se resoudre, et en disant cela il se saisit de luy, luy coupa la teste, fit un trou à la jouë, y passa le doigt, la porta ainsi au Roy ; lequel la voyant y toucha d'une baguette et dit, il faut avoüer que tu estois un vaillant homme : il me fasche de te voir en cet estat-là, mais tu l'as ainsi voulu. C'est dommage, à cause de ta belle barbe »<sup>204</sup>.

Bourreau impitoyable, Shah Safi illustre tous les abus auxquels ses sujets sont exposés. Les têtes volent et les oreilles sont coupées à la moindre contrariété<sup>205</sup>. Il faut l'intercession des ministres, à leurs risques et périls, pour modérer éventuellement ses excès. Si bien que les Européens s'étonnent des épreuves auxquelles sont soumis les plus grands personnages de l'État, malgré leur position sociale, leur rang et leur fortune.

Reconstituant le parcours de Shah Safi, les auteurs européens en font un être né pour devenir un tyran. Son grand-père lui-même, Shah 'Abbas, l'aurait d'ailleurs prédit : lorsqu'il est né, selon la légende rapportée par Olearius, avec un caillot de sang serré dans chaque

<sup>203</sup> *Ibid.*, t. I, p. 642.

<sup>204</sup> *Ibid.*

<sup>205</sup> *Ibid.*, t. I, p. 511.

main, ‘Abbas aurait dit « que ce Prince baigneroit souvent les mains dans le sang ». Fidèle à cette promesse, Safi I<sup>er</sup> fit « tailler en pieces ou tua de sa main, tous ses parens, et toutes les autres personnes qui luy pouvoient donner de l’ombrage ; s’accoustumant par ce moyen tellement au sang, que quand il estoit en colere il n’espargnois personne, et tuoit, ou faisoit tuer pour fort peu de chose, tous ceux qui luy desplaisoient »<sup>206</sup>. Mais, davantage que l’arbitraire monarchique, ce sont ses excès que les auteurs stigmatisent.

Olearius exprime dans ces lignes le point de vue d’un lettré allemand sur la monarchie absolue. Bien qu’il reconnaisse les qualités d’un système politique d’ordre, il en déplore vigoureusement les excès notamment dans la répression des élites, principales victimes du renforcement de l’autorité monarchique.

Chardin est également l’un des auteurs les plus critiques vis-à-vis de l’absolutisme safavide. Il en fait la cause principal de l’affaiblissement général du pays. Selon lui, le pouvoir autoritaire mis en place par Shah ‘Abbas au début du XVII<sup>e</sup> siècle portait en lui les germes de son déclin, ainsi qu’il s’applique à le démontrer dans sa lecture de l’histoire iranienne :

« Depuis l’abolition de l’ancienne monarchie persane par les Mahométans jusqu’au règne du roi Abas [...], la Perse a été un pays fort rempli de confusions et de désordres, et où l’on changeoit très souvent de maître ; et quand ce prince fameux vint à la couronne, c’étoit un empire tout délabré [...]. Jusqu’à ce temps-là, le gouvernement de Perse étoit assez doux et assez juste. Les rois n’y vivoient pas à discrétion, pour parler ainsi, ou sans aucune retenue, comme ils font à présent, surtout à l’égard des grands »<sup>207</sup>.

L’intervention de Shah ‘Abbas a été déterminante :

« Abas-le-Grand avança de cette manière le gouvernement despotique et arbitraire ; mais il n’osa pas y mettre la dernière main, qui consistoit à faire mourir les plus éminens hommes du pays [...] mais Sephy [= Safi I<sup>er</sup>], son successeur, le fit, en ôtant la vie aux gens les plus notables de l’armée et du gouvernement civil, dont il fit couler des ruisseaux de sang durant tout son règne »<sup>208</sup>.

Le jugement final de Chardin est sans équivoque :

---

<sup>206</sup> *Ibid.*, t. I, p. 637.

<sup>207</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. V, p. 224.

<sup>208</sup> *Ibid.*, t. V, p. 227.

« Pour le présent donc, le gouvernement des Perses est Monarchique, Despotique et absolu, étant tout entier dans la main d'un seul homme, qui est le Chef souverain, tant pour le spirituel que pour le Temporel, le Maître à pur et à plein de la vie et des biens de ses Sujets. Il n'y a assurément aucun souverain au monde si absolu que le roi de Perse »<sup>209</sup>.

Et d'ajouter, comme pour parfaire ce portrait déjà bien sombre de la monarchie safavide,

« Si-tôt que le Prince commande, on fait sur le champ tout ce qu'il dit, lors même qu'il ne sait pas ce qu'il fait, ni ce qu'il dit, comme lors qu'il est yvre ; excès dans lequel ces derniers Rois de Perse tombent fort fréquemment depuis un siècle. Rien ne met à couvert des extravagances de leur caprice, ni probité, ni mérite, ni zèle, ni services rendus, un mouvement de leur fantaisie, marqué par un mot de la bouche, ou par un signe des yeux, renverse à l'instant les gens les mieux établis, et les plus dignes de l'être, les prives des biens et de la vie ; et tout cela, sans aucune forme de procès, et sans prendre aucun soin de vérifier le crime imputé ».

Chardin n'a pas de mots assez durs pour décrire l'absolutisme safavide. Même le sultan ottoman ne peut, pour lui, être comparé au shah : « Il s'en faut de beaucoup », affirme-t-il, « que le Grand Seigneur ne soit aussi absolu que l'est le Roi de Perse ». La raison en est que l'empire du sultan est composé des parties « moins unies et moins jointes ensemble, que celui des Persans ». Dans quelle mesure l'auteur ne reporte-t-il pas ses reproches contre la monarchie française sur la situation safavide ? En effet, son opposition se fait jour dans ce texte écrit après la Révocation de l'Édit de Nantes (1685), alors qu'il s'est réfugié en Angleterre<sup>210</sup>. Il semble établir un parallèle entre la France louis-quatorzième et l'Iran safavide. Des deux côtés du monde, il observe un renforcement des institutions monarchiques et une emprise sociale associés à un rigorisme religieux de plus en plus vigoureux<sup>211</sup>.

Il nuance cependant lui-même son propos :

« Ce que je viens de dire, que le Roi de Perse fait ôter les biens et la vie de ses sujets, sur le moindre caprice, doit s'entendre *seulement à l'égard des Grands de sa Cour et plus particulièrement de ses Favoris et de ses mignons*, parce qu'autant que parmi les gens de ce rang il arrive souvent des

<sup>209</sup> *Ibid.*, t. V, p. 229.

<sup>210</sup> Selon son biographe Dirk Van der Cruysse, Chardin, constatant l'augmentation de la pression sur les huguenots à son retour en France, emménage définitivement en Angleterre au cours de l'année 1681. Voir D. VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998. Sur les conditions de l'exil des protestants français en Angleterre, voir Bernard COTTRET, *Terre d'exil. L'Angleterre et ses réfugiés français et wallons de la Réforme à la Révocation de l'Édit de Nantes (1550-1700)*, Paris, Aubier, 1985 ; Myriam YARDENI, *Le Refuge huguenot. Assimilation et culture*, Paris, Honoré Champion, 2002.

<sup>211</sup> Sur ces aspects de la monarchie en France après la révocation de l'Édit de Nantes, voir Jeanine GARISSON, *L'Édit de Nantes et sa révocation. Histoire d'une intolérance*, Paris, Seuil, 1985.

aventures tout-à-fait cruelles et sanglantes, autant en arrive-t-il peu parmi le commun Peuple, *le caprice du Souverain ne s'étendant pas jusques-là* »<sup>212</sup>.

La critique est donc plus subtile qu'il n'y paraît de prime abord. Plus loin, l'auteur développe sa pensée : « C'est autant en Perse qu'en aucun autre Païs du monde, que la condition des *Grands* est la plus exposée, et celle dont le sort est le plus incertain, et souvent le plus funeste ; comme au contraire, la condition du Peuple y est beaucoup plus assurée et plus douce, qu'en divers Etats Chrétiens »<sup>213</sup>. L'absolutisme safavide serait-il donc circonscrit à sa seule sphère curiale ? L'accusation de tyrannie se transforme. Elle ne concerne finalement qu'une infime minorité de la population. Surtout, elle en vient à jouer le rôle inverse de celui dont on l'accusait d'abord : au lieu de s'abattre arbitrairement sur le peuple, elle le protège de l'agression et des exactions des grands :

« Ce qui est principalement cause qu'on a traité le Gouvernement Persan de Gouvernement Tyrannique, est la coûtume qu'on y a de passer par dessus les formes de Justice dans les procédures contre les Gouverneurs et les Intendants de Provinces, et d'autres Officiers de l'Etat », mais, précise Chardin, le gouvernement ne s'en dispense « que dans certains cas, où il y auroit du danger pour l'Etat d'agir avec les formalitez et les procédures regulieres »<sup>214</sup>.

L'auteur justifie les mesures extrêmes prises par le pouvoir monarchique par le caractère exceptionnel de cet exercice de l'arbitraire réservé aux cas engageant la sauvegarde de l'État. La précipitation, qui est la marque de fabrique des souverains safavides, est par conséquent une manière pour le pouvoir de se prémunir contre les troubles et les désordres pouvant surgir de la résistance des émirs.

N'ayant pas le temps d'anticiper leur disgrâce, les gouverneurs ne peuvent en aucun cas menacer la paix publique : « Autrement il seroit impossible de punir les méchants Ministres ». Et, lorsqu'un gouverneur est accusé sans que ses crimes soient explicitement prouvés, le shah le constitue prisonnier puis réclame un procès. De cette manière : « Hors des cas extraordinaires, le Gouvernement Persan se régle par les Loix du Droit civil, [...] exceptez-en néanmoins, [...] ce qui arrive par les emportements du Souverain contre les Gens de sa Cour, avec lesquels il ne croit pas être obligé d'agir par les voyes ordinaires »<sup>215</sup>.

---

<sup>212</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 19.

<sup>213</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 24.

<sup>214</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 23.

<sup>215</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 24.

Cette ambivalence du modèle safavide s'incarne pleinement dans la personnalité d'un souverain qui fut, durant de nombreuses années, le point de mire des observateurs européens : Shah Sulayman (1666-1694)<sup>216</sup>. C'est un personnage double, contradictoire, incarnant tour à tour la violence et la douceur, la licence et la majesté.

### *De la bonhomie à la tyrannie : le paradoxe de Shah Sulayman*

De prime abord, Shah Sulayman possède tous les attraits nécessaires à prince<sup>217</sup>. Son regard « où la douceur se trouvoit meslée avec la majesté, [...]attiroit d'abord l'amour et le respect, aussi bien que toute sa personne qui est fort bien faite »<sup>218</sup>. Son portrait est celui d'un prince idéal :

« Sa taille est haute, dégagée et pleine de grace : son visage est rond, qui porte dans ses traits un air agréable, un peu marqué de petite vérole : il a les yeux bleus et le poil blond ; mais il se le teint en noir, parce que le poil de cette couleur est le plus estimé chez les Perses. [...] Il ressembloit assez bien à son père, excepté qu'il n'a pas le nez long comme luy ni les yeux aussi fendus. La blancheur de son teint que le hâle n'avoit pas encore flétry avoit je ne sçay quoy de charmant. En un mot on ne remarquoit rien en ce prince qui ne fust alors très-agréable »<sup>219</sup>.

Cette apparence ne change guère avec le temps. Pour le père Sanson, qui le rencontre à la fin de son règne, dans les années 1690, ce souverain de quarante-et-un ans est encore un

« beau prince. Il a les traits du visage aussi délicat que son teint, qui l'est peust-estre un peu trop pour un roy qui doit avoir l'air guerrier. Il a le nez aquilin, bien proportionné ; ses yeux sont bleus et fort ouverts ; il a la bouche médiocre, la barbe peinte en noir et coupée en rond, assez courte, mais bien garnie jusques aux oreilles. Il a l'air affable, et cependant majestueux ; il est si engageant que quand on luy fait la révérence, il la rend par quelques inclinations de teste qu'il fait en souriant. Il a la voix mâle et

---

<sup>216</sup> Remarquons au passage que son règne est parmi les mieux documentés dans les sources européennes. De son avènement à son trépas, de 1666 à 1694, nous pouvons en suivre le déroulement presque d'année en année grâce aux témoignages de nombreux auteurs européens : Jean-Baptiste Tavernier, Jean Chardin, Sanson, etc.. Son règne correspond en outre à une phase de renforcement du pouvoir monarchique, ce qui a bien évidemment des conséquences importantes sur la perception de son gouvernement par les Européens.

<sup>217</sup> Dans une lettre du 28 septembre 1667, le père Raphaël explique que le nouveau roi ressemble particulièrement à son père et « faict paroistre en ses actions que la débonéreté et générosité de son père ne luy manqu[ent] point », in RICHARD, *Raphaël du Mans. Missionnaire en Perse, op. cit.*, t. I, p. 200.

<sup>218</sup> CHARDIN, *Le Couronnement, op. cit.*, p. 165.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 165.



agréable ; il a beaucoup de douceur dans sa manière de parler ; sa taille est un peu au dessus de la médiocre »<sup>220</sup>.

Tout paraît réuni pour attirer l'amour et le respect de ses sujets : la grâce du visage, la douceur des yeux, la sonorité mâle de la voix, la blancheur du teint. Les Européens en attribuent d'ailleurs le mérite à l'ascendance maternelle de la famille, issue de sang géorgien.

En outre, Shah Sulayman jouit en outre d'une force physique prodigieuse. Sanson souligne qu'il manie le sabre avec une adresse extrême<sup>221</sup>. Il tire à l'arc, monte à cheval comme les meilleurs cavaliers de sa cour et, signe d'une force peu commune, il peut tordre aisément un gobelet à main nue<sup>222</sup>. Invité par le *nazer* au mariage de son fils aîné, le shah « passa toute la nuit au festin, à boire, à tirer de l'arc et à d'autres exercices » et, pour montrer l'étendue de sa force physique devant les convives, « prit des tasses d'or émaillé épaisses d'un écu blanc, et les pressant d'une main il les plia en deux l'une après l'autre. Cela est presque incroyable. Véritablement ce Prince a une taille et un port d'homme aussi fort et robuste qu'on puisse voir »<sup>223</sup>.

Pour parfaire ce portrait, Sanson le dépeint « d'un naturel bien-faisant, doux et modéré »<sup>224</sup>. Il aurait même en horreur la vue du sang, souffrirait avec peine les exécutions, même lorsque des individus sont coupables de crimes ordinaires, car il « aime ses sujets »<sup>225</sup>.

Pourtant Shah Sulayman jouit d'une piètre réputation. Ivrogne, brutal et parfois violent, les historiens ont surtout retenu ses sautes d'humeur extraordinaires, au cours desquelles il était capable de se lever en plein banquet pour mettre à mort l'un de ses officiers, ou simplement en donner l'ordre. Chardin note ainsi la réflexion d'un seigneur de la cour, Rustam Khan, qui, lui rendant un jour visite au sortir de chez le shah, se contemple dans un miroir en souriant : « Toutes les fois que je sors de devant le Roi, je tâte si j'ai encore la tête sur les épaules », s'exclame-il, « et j'y regarde même dans le miroir, dès que je suis revenu au logis »<sup>226</sup>. Shah Sulayman se laisse en effet régulièrement aller à l'ivresse et peut alors se montrer particulièrement vindicatif. Ainsi, « le Roi s'étant enyvré, comme il avoit de coutume de faire presque tous les jours depuis quelques années, il se mit en fureur contre un joûeur de

---

<sup>220</sup> SANSON, *Estat présent*, op. cit., p. 7-8.

<sup>221</sup> *Ibid.*, p. 8-9.

<sup>222</sup> *Ibid.* : « Le roi Soliman est un des plus robustes hommes de sa cour, comme du meilleur air. J'ai vu à divers temps des tasses d'or d'un écu d'épaisseur, plates épatées, qu'il avoit pliées en deux dans le creux de sa main ».

<sup>223</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. III, p. 210-211. Cela n'empêche pas le souverain de se faire emporter le lendemain matin, ivre mort, jusqu'au palais, « ne pouvant se tenir à cheval ni sur les pieds ».

<sup>224</sup> SANSON, *Estat présent du Royaume de Perse*, op. cit., p. 9.

<sup>225</sup> *Ibid.*

<sup>226</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 20.

Luth, qui à son gré n'en jouoit pas bien ». Il demande alors à Nasr 'Ali Beg, fils du gouverneur d'Érévan<sup>227</sup>, de lui couper les mains. Jugeant qu'il ne s'agit alors que d'une « fougue d'yvresse », le favori s'abstient de le faire et réprimande simplement le musicien pour son jeu. Revenant à lui au bout d'une heure, le shah constate la situation. Se tournant alors vers le *nazer*, il ordonne de leur faire couper les pieds et les mains à tous deux. Le *nazer* prend alors le parti de plaider la cause des deux jeunes gens. Il se jette aux pieds du souverain et implore leur grâce mais « le Roi, extrêmement indigné, et tout furieux, cria aux Eunuques et aux Gardes d'exécuter la sentence sur tous les trois »<sup>228</sup>. Le jeu de massacre semble alors atteindre son paroxysme quand soudain, l'ancien Premier ministre (*vazir-e 'ala*) Shaykh 'Ali Khan, en semi-disgrâce mais présent au moment des faits, intervient en faveur des trois hommes. Il ramène le shah à la modération. Le véritable but poursuivi par le shah semble alors être atteint : provoquer une réaction de son ministre. Se tournant alors vers lui, il lui lance « tu es bien téméraire d'espérer que je t'accorde ce que tu me demandes, moi qui ne saurois obtenir de toi, que tu reprennes la charge de premier Ministre. Sire, répondit le suppliant, je suis vôtre Esclave. Je ferai toujours ce que V. M. me commandera ».

L'incident ne fait finalement aucune victime et, dès le lendemain, Shaykh 'Ali Khan reçoit les insignes de sa fonction à la tête de l'administration et du gouvernement. L'intérêt de la relation n'apparaît que si l'on lit la suite du texte de Chardin. Shaykh 'Ali Khan reste au pouvoir *malgré* ces tensions. En effet, « le monde est dans l'étonnement comment ce Premier ministre se peut maintenir et comment il peut gouverner le Roiaume aussi tranquillement qu'il fait [...]. Il faut assurément être habile pilote, pour mener bien un Vaisseau parmi tant d'écueils »<sup>229</sup>. De plus, loin d'apparaître comme un ministre servile, empressé auprès du shah et seulement occupé à conserver sa faveur ; Shaykh 'Ali Khan est, au contraire, considéré par les Européens comme un grand ministre dont la personnalité s'avère bien trempée<sup>230</sup>. Qualifié de « vieux renard »<sup>231</sup> par certains, il est surtout connu pour ne rien céder et toujours finir par imposer sa volonté.

<sup>227</sup> Nasr 'Ali Beg est le fils de Safi Quli Beg, gouverneur (*beglerbeg*) d'Arménie (1666-1674), et frère aîné du futur Fath 'Ali Khan Dagesthani, Premier ministre de 1715 à 1722. Il s'agit d'un émir *qulam*, d'origine lezgi. Il est disgracié quelques mois plus tard par Shah Sulayman.

<sup>228</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 101.

<sup>229</sup> *Ibid.*, t. X, p. 185.

<sup>230</sup> *Ibid.* : « Ce ministre est à la vérité un homme incomparable. Il ne prend de présents de personne et est incorruptible, ce qui est une vertu encore plus rare en Perse qu'ailleurs. Il soulage le peuple, et il assiste beaucoup les pauvres ».

<sup>231</sup> SANSON, « Nouvelle de Perse », *Mélanges sur la Perse, les Indes, Siam et Jérusalem*, B. N. Paris, Mss. Fr. 5623, f. 1a-4b, publié par Anne KROELL, *Nouvelles d'Ispahan, op. cit.*, p. 31.

Parfois même, le shah fait les frais de ce caractère : lors d'une assemblée monarchique, Shah Sulayman se livre une nouvelle fois à son divertissement favori : contraindre son vertueux ministre à sombrer avec lui dans l'ivresse. Comme de coutume, celui-ci résiste aux injonctions du souverain. Mais, déterminé à le priver de son air sérieux, le souverain ordonne à ses serviteurs de lui couper la barbe (que Shaykh 'Ali Khan porte alors à la manière des *hadjt*<sup>232</sup>), et de la tailler à la façon des autres membres de la cour. L'affront est tellement important que Shaykh 'Ali Khan refuse de paraître à la cour le lendemain matin et se plaint ouvertement du traitement infligé. Revenu à lui, Shah Sulayman prend conscience de l'outrage porté à la dignité de son ministre et, repentant, s'engage désormais à ménager sa sensibilité. Plus sérieusement, Chardin montre bien que Shaykh 'Ali Khan, en dépit de ses fréquentes disputes avec le souverain, bénéficie de l'entière confiance de ce dernier et qu'il mène une politique énergique, voire même agressive, de renforcement de la monarchie.

Les colères de Shah Sulayman, loin de se porter au hasard, se focalisent sur les émirs qu'il souhaite condamner. Chardin souligne que « hors du rang des courtisans et des plus grands seigneurs, je n'ai jamais vû ni entendu dire, que le roi ait fait aucun outrage personnel sur le champ, et sans procédure »<sup>233</sup>. Sanson confirme que « c'est [...] s'exposer beaucoup que de faire violence au peuple sous ce roy-cy, car il a tant d'amour pour ses sujets, qu'il punit sévèrement les gouverneurs qui les tourmentent, mais il n'est pas toujours bien informé de leur conduite »<sup>234</sup>. Ce type d'exécution sommaire est assez rare, mais elles ont fait la réputation du souverain.

Non sans en éprouver une satisfaction personnelle réelle, en raison de l'inimitié qui les opposaient, Sanson assiste ainsi à la chute du gouverneur de Hamadan, contre lequel il plaidait une affaire à la cour. Un matin, le religieux observe que « les grands seigneurs qui viennent de chez le Roi ont tous la tête penchante sur leurs épaules, le visage abattu, leurs grandes barbes faites en queue d'hirondelle sont retroussées des deux côtés sur leur oreilles, ce qui est un signe de leur trouble »<sup>235</sup>. Il apprend bientôt que la raison de leur dépression n'est autre que l'élimination, la veille, de Saru Khan Sahandlu, le *qurshi bashi*. Shah Sulayman a en effet sanctionné le général en chef des *qurshis* pour ses malversations à l'encontre de la population de Hamadan, dont il est aussi le gouverneur. La plainte ayant abouti à cette condamnation est celle de Shah Quli Khan, fils de Shaykh 'Ali Khan, alors

---

<sup>232</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 180.

<sup>233</sup> *Ibid.*, t. VI, p. 19.

<sup>234</sup> SANSON, *Estat présent, op. cit.*, p. 150.

<sup>235</sup> SANSON, *Nouvelles d'Ispahan, op. cit.*, p. 35.

décédé, qui accusait le gouverneur d'avoir persécuté les membres de sa famille et d'en avoir fait exécuter certains. Le shah « fit appeler le kan [= *khan*] d'Hamadan, qui crut se bien justifier en niant le fait ; mais le Roi, ayant ordonné à son vizir [Premier ministre, *vazir-e 'ala*] et au grand maître de sa maison [= *nazer*] de l'examiner, il lui dit qu'il prît garde d'être convaincu et que sa tête et celle de son lieutenant ne satisfieraient pas à tant de sang répandu injustement »<sup>236</sup>. Le rapport étant défavorable au *khan*, Shah Sulayman le réprimande une première fois ; mais ce dernier « poussa son insolence jusqu'à lui reprocher la facilité qu'il avait de croire les mensonges que ses ennemis écrivaient contre lui ». Cette pique ne suffit cependant pas à causer sa perte : celle-ci survient quand le shah apprend que le gouverneur a sciemment retenu des courriers venant du Khorassan, pour faire tomber un de ses ennemis sous les coups des Ouzbeks. Une fois convaincu, Shah Sulayman met méticuleusement en scène la disgrâce. Conviant tous les ministres en conseil, il ordonne au chef de la justice (*divan begi*), d'exécuter le *qurshi bashi*. Le corps massif de Saru Khan, présenté comme « le plus gros homme de Perse » est ensuite porté sur le *maydan*, où il « doit être exposé, par ordre du Roi, trois jours durant avant qu'on lui donne la sépulture »<sup>237</sup>. Ce type d'exécution est en définitive assez rare.

Prince redoutable s'il en est, Shah Sulayman s'avère intraitable envers les grands seigneurs dès lors qu'il s'agit de préserver la prospérité de ses sujets ainsi que sa propre autorité. En revanche, les rigueurs de l'arbitraire monarchique pour les simples sujets semblent beaucoup plus limitées, toute proportion gardée, qu'en Europe. En effet,

« il n'y a que le roi seul qui puisse donner sentence de mort, et lors que le *divan begi* [= chef de la justice] trouve à la cour, ou que la justice trouve dans les provinces un homme digne de mort, on présente l'information au roi, qui décide de la vie de ce criminel. C'est là une coutume constante, et elle conclut à mon avis que ces peuples-là ne sont pas aussi méchants qu'on l'est en Europe »<sup>238</sup>.

De fait, les exécutions capitales sont extrêmement rares, y compris pour les crimes capitaux que sont le vol, le viol, le meurtre et l'arrachage de dent. La plupart des peines judiciaires consistent dans le versement d'une amende réglée auprès du juge de première instance (*qazi*, *khan* ou *vazir*).

Nuançant encore son analyse, Chardin précise encore qu'

<sup>236</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>238</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 288.

« une autre idée que nous nous faisons de la Perse, qui n'est pas moins fausse que les autres, c'est que les sujets y sont esclaves. Je n'ai rien remarqué sur quoi on puisse appuyer ce jugement : ils vont et viennent où ils veulent, sans permission, ni passeport, se retirant du royaume avec leurs familles et leurs biens, quand il leur plaît »<sup>239</sup>.

La monarchie safavide est bien plus ambivalente et subtile qu'une observation superficielle ne pourrait le laisser penser.

### *Les Safavides : pouvoir outrepassé ou absolutisme tempéré ?*

Shah 'Abbas II s'est rapidement illustré par ses exploits militaires. La reprise de la ville de Kandahar occupée par les Moghols lui a valu notamment l'admiration de ses contemporains. Mais au delà de ce personnage guerrier, beaucoup voient en lui le porteur d'une vision du pouvoir dans laquelle le souverain est le garant des minorités religieuses. C'est le cas de Chardin, pour qui le décès de 'Abbas II constitue un moment très grave pour les chrétiens qui perdent un protecteur en même temps qu'un bienfaiteur.

« Les Chrestiens, qui avoient le bonheur d'estre ses sujets, le pleurent aujourd'huy secretement, comme s'il eust esté non pas seulement leur Roy, mais leur Pere ; car sa justice, et sa bonté ne souffrient jamais qu'on les inquietast pour leur Religion »<sup>240</sup>.

Cette bienveillance ne s'effectue pas au détriment de sa propre foi selon lui, le shah étant « très affectionné à sa Religion, autant et peut-estre davantage que ses predecesseurs : mais c'est qu'il n'estimoit pas qu'il y eust rien d'agreable à Dieu, ny de conforme à la raison dans la violence qu'un Prince exerceroit sur la liberté des créances ; que pour estre Mahometan il n'avoit pas cessé d'estre homme et que si la Providence l'avoit élevé sur le trône, c'estoit pour y vivre en Roy, et non pas s'y comporter en Tyran<sup>241</sup> ». Enfin, conclut Chardin « il n'y avoit que Dieu qui fût le Maistre des consciences et le Roy des volonte ; que

---

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. VI, p. 184-185.

<sup>240</sup> *Id.*, *Le Couronnement*, op. cit., p. 3.

<sup>241</sup> *Ibid.*, p. 169.

pour luy il n'avoit que la Politique et l'Estat exterieur à gouverner, et qu'ainsi il devoit également la justice à tous ses Sujets, quelque Religion qu'ils professassent, puisque les uns et les autres estoient membres de son Estat »<sup>242</sup>.

À travers cette peinture de Shah 'Abbas II, Chardin plaide en faveur d'un pouvoir monarchique fort, capable de faire cohabiter plusieurs confessions sans les opposer. En somme, il prône une tolérance positive assez proche, dans son expression et sa définition, de celle proposée par son coreligionnaire, Pierre Bayle<sup>243</sup>. L'État est le gardien de cet équilibre : il doit combattre les forces qui s'opposent à cette coexistence, principalement au sein de la religion dominante.

Le souverain se montre intraitable sur ces principes. Il congédie ainsi tous les théologiens qui lui conseillent de persécuter des chrétiens, considérant que leurs idées ne sont qu'un prétexte pour s'assurer les faveurs du peuple, pour « former des partis dans l'Etat »<sup>244</sup>, et donc mettre en péril l'ordre monarchique. C'est pourquoi il rabaisse systématiquement les dévots et leur témoigne, à l'occasion, son mépris. Shah 'Abbas II refuse ainsi la création d'un nouveau poste de *sadr*, à la tête de l'administration religieuse. Il disgracie également son *pich-namaz* (« directeur des prières ») pour avoir encouragé la discrimination contre les chrétiens. 'Abbas II se montre encore plus dur dans sa critique contre les *mollas* et « gens de Religion »<sup>245</sup> en général : « Il arriva mesme que le Prince prit [...] l'occasion d'abaisser ouvertement toute cette race d'hypocrites »<sup>246</sup>.

Le souverain s'en tient à la répression des doctrines factieuses, quelles qu'elles soient, dès lors qu'elles remettent en cause son autorité ainsi que l'ordre social. Chardin montre que la liberté de conscience et l'harmonie entre les factions reposent toute entière sur l'équité du prince. Par son comportement et son pouvoir, le prince est le garant du respect des minorités qui, sans sa protection et son intervention, seraient persécutées par la masse du corps social. Ainsi, la tolérance des souverains safavides à l'égard du christianisme n'apparaît pas sous sa plume comme un signe de faiblesse mais comme une démonstration de force. Chardin lie la prospérité des Arméniens de la Nouvelle Julfa à celle de l'État lui-même. En imposant cette

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>243</sup> Elisabeth LABROUSSE, *Pierre Bayle*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 520 ; A. de LANGE, « La question de la tolérance chez Pierre Bayle », P. NEMO et J. PETITOT (dir.), *Histoire du libéralisme en Europe*, Paris, 2002 et Hubert BOST, *Pierre Bayle. Historien, critique et moraliste*, Brepols, 2006, p. 229-246. Sur l'émergence de la notion de tolérance en Europe, voir aussi M. PÉRONNET (dir.), *Naissance et affirmation de l'idée de tolérance*, Montpellier, 1988 et Thierry WANEGFFELEN, *L'Édit de Nantes. Une histoire européenne de la tolérance (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 1998.

<sup>244</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 171.

<sup>245</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>246</sup> *Ibid.*

cohabitation pour sa propre grandeur, le shah attire les richesses du monde entier ainsi que l'amitié des princes étrangers. La réussite des Arméniens manifeste la capacité du souverain à imposer une coexistence religieuse conduisant à une paix génératrice de prospérité économique.

La tolérance appliquée par Shah 'Abbas II à l'égard des chrétiens ne remet pas en cause l'autorité royale. Bien au contraire, elle en est la preuve manifeste. Chardin dénonce ainsi l'ascendant pris par les théologiens sous le règne de Shah Sulayman et leur influence néfaste sur la politique monarchique à l'égard des chrétiens.

Mais, moins qu'une critique, il s'agit d'un avertissement pour la France, une mise en garde contre les dérives absolutistes monarchiques. La lecture des *Voyages* de Chardin ne peut se faire hors du contexte politico-religieux dans lequel ils ont été composés : celui de la contre-Réforme, de l'affirmation de la monarchie absolue ; dont a pâti le voyageur.



Dernier paradoxe, et non des moindres, du discours sur la monarchie safavide, l'idée de despotisme oriental s'installe dans les mentalités occidentales au moment précis où il disparaît de l'horizon politique safavide. En effet, un souverain dont la personnalité est totalement dépourvue de cet esprit autoritaire et vindicatif que les observateurs européens ont tant décrié arrive au pouvoir en 1694 : Shah Sultan Husayn (1694-1722).

Même si Corneille Le Bryun affirme que le shah « dispose absolument de la vie et des biens de ses sujets de quelque condition ou de quelque qualité qu'il puisse être », il est bien en peine de trouver un seul exemple des excès que ce pouvoir *absolu* lui autorise<sup>247</sup>.

C'est bien plutôt le regret de voir le nouveau souverain totalement dépourvu de ces caractéristiques qui s'exprime sous la plume du père Krusinski, observateur attentif de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. De fait, ce prince de vingt-cinq ans n'a rien d'un souverain sanguinaire et cruel. Il a, certes, la même apparence que ses prédécesseurs : une grande douceur dans le regard jointe à un certain charme. Mais il n'a rien de ce qui fait l'essentiel d'un souverain moderne : l'autorité.

---

<sup>247</sup> Même l'éviction de Fath 'Ali Khan, en 1720, n'est pas suivie de sa mort. Voir le chapitre VII, « Vers un ordre safavide ? (1645-1722) »

Pour Krusinski, Shah Sulayman était dans la deuxième partie de son règne un souverain brutal voire violent mais « au moins eût-il assés de lumières pour choisir un ministre capable de suppléer à ce qui lui manquait du côté de la capacité »<sup>248</sup>. En effet, Sulayman a su s'entourer de ministres dotés d'une forte résolution, tels que 'Ali Quli Khan, au début de son règne, puis Shaykh 'Ali Khan. Le missionnaire va même jusqu'à qualifier ce dernier, pourtant zélé musulman et fort opposé à ses intérêts, de sage ministre. Le contraste apparaît d'autant plus fortement que les ministres de Shah Sultan Husayn se livrent une guerre féroce. Incapable de s'imposer, le nouveau shah n'est pas non plus en mesure de composer un gouvernement efficace et loyal. L'auteur en vient finalement à la conclusion que toutes les qualités du nouveau souverain, bonnes en soi pour un particulier, ne valent rien pour un souverain : « Il étoit bon et humain, mais de cette espèce de bonté qui souffre tout et ne punit rien, et à laquelle les méchants, à qui elle assure l'impunité, trouvent mieux leur compte que les gens de bien à qui elle ôte toute espérance de justice. Il ne faisoit de mal à personne et par-là il en faisoit à tout le monde »<sup>249</sup>. Krusinski n'a finalement pas de mots assez durs pour déplorer le comportement de Shah Sultan Husayn, responsable selon lui de l'affaiblissement de la monarchie : il en fait « le prince le plus humain et le plus doux, mais aussi le plus imbecile qui ait jamais gouverné la Perse »<sup>250</sup>. Le shah est desservi, selon lui, par un manque de passion et d'ambition, non d'intelligence. Pieux, aimant la retraite et la solitude, les exercices religieux et la modestie ; il n'a finalement rien à voir avec l'idée que les Européens comme Krusinski se font d'un prince.

Loin d'être univoque, le discours européen sur la monarchie safavide révèle au contraire toute sa complexité. Aux yeux des auteurs, c'est moins l'absolutisme monarchique qui doit être remis en cause que ses excès. Ces derniers réclament avant tout d'un régime politique qu'il assure une certaine stabilité et qu'il garantisse un ordre social. Or, dans l'Iran safavide, cet équilibre paraît atteint.

En effet, les souverains safavides ne doivent pas seulement leur renommée à leur action politique ou à leurs victoires sur l'Empire ottoman ; ils la doivent aussi à leur attitude en tant que souverains. Ce qui a interpellé les voyageurs, c'est la dynamique des changements institutionnels.

---

<sup>248</sup> KRUSINSKI, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, op. cit., p. 135.

<sup>249</sup> *Ibid.*

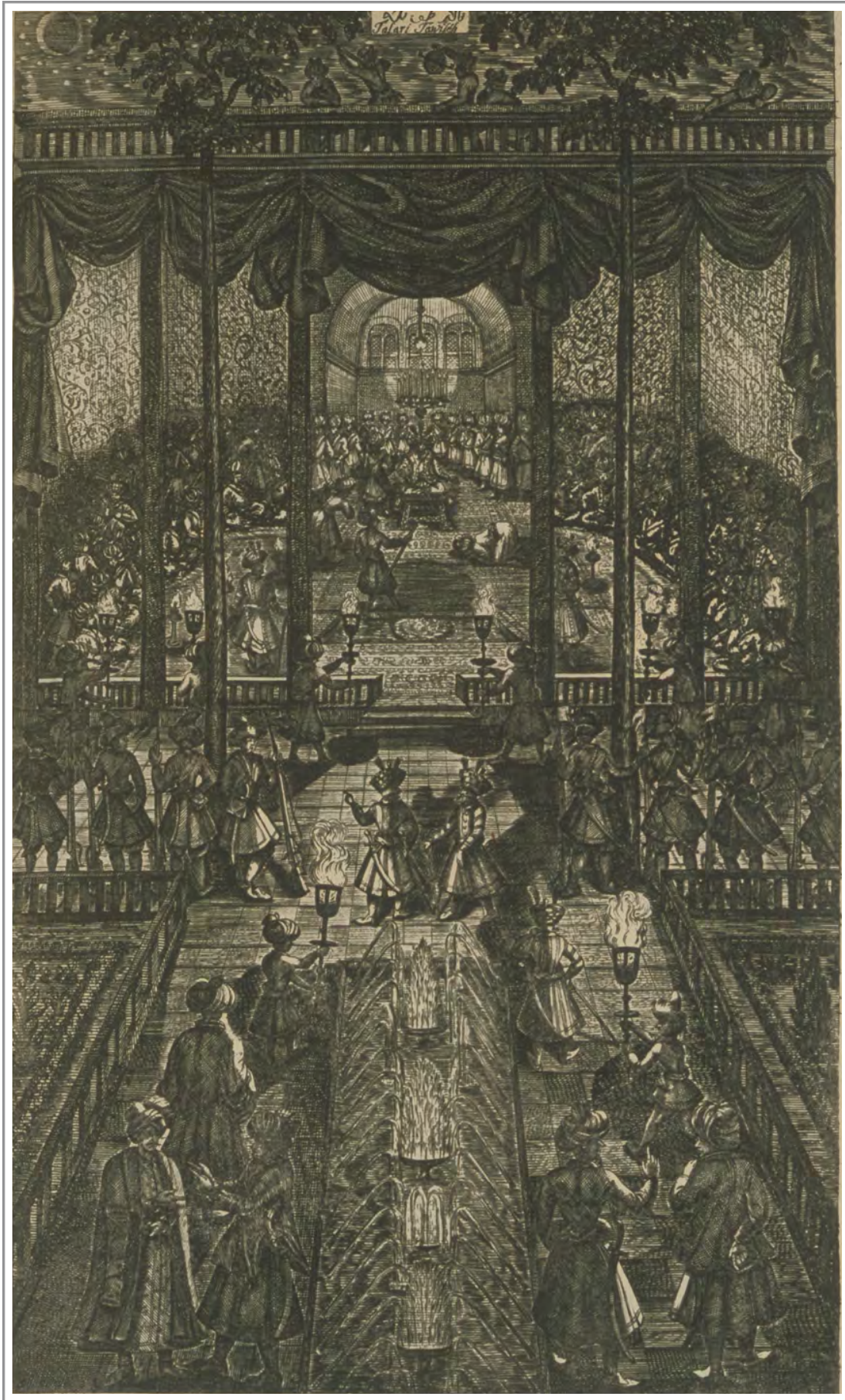
<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 7.



L'aristocratie de cour, composée de serviteurs du shah (*qulams*) et d'émirs dévoués à sa cause, semble avoir remplacée les réseaux *qizilbashs* traditionnels. Les émirs, qui affichaient encore leur autonomie à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, sont désormais soumis au contrôle direct des officiers nommés par le shah, quand ils ne sont pas eux-mêmes remplacés par les agents de la monarchie que sont les *vazirs*.

Ces questions interrogent les Européens, notamment dans les milieux où les relations de voyage sont lues avec intérêt. Abraham de Wicquefort, observateur attentif des événements de la Fronde, emploie son temps libre à lire et à traduire des relations d'ambassade sur l'État safavide. Cette activité lui permet d'alimenter une réflexion parallèle à son travail de diplomate et de théoricien de la diplomatie moderne, sur les changements qui touchent alors l'Europe : absolutisme, curialisation, mise au pas de l'aristocratie et de la justice au profit d'un pouvoir monarchique fort sont des phénomènes qui ne manquent pas d'interpeller les Européens. Si ceux-ci s'interrogent sincèrement sur les processus animant la vie politique et sociale iranienne, ils ont parfois du mal à en percevoir les mécanismes sous-jacents. Dès lors, il convient de s'interroger sur la réalité des phénomènes décrits par ces voyageurs. Ne sont-ils que des extrapolations déformées d'individus, certes cultivés et curieux, mais incapables d'envisager une autre civilisation que par le prisme de leur propre Modernité ?

C'est à cette « réalité » du phénomène de modernisation de l'État safavide que nous allons nous intéresser en utilisant l'autre versant de notre corpus : les sources safavides.



*Majlès* (assemblée monarchique) dans *Amoenitatum exoticarum* Engelbert Kaempfer, 1712.

## DEUXIÈME PARTIE

### L'IRAN SAFAVIDE : UN ÉTAT MODERNE ?



## CHAPITRE IV

### LA MONARCHIE CHARISMATIQUE

#### (1499-1528)

Premier souverain de sa lignée, Shah Isma'il est considéré par les historiens comme un personnage complexe<sup>1</sup>. Pour ses partisans, il est bien plus qu'un homme ordinaire : c'est un mystique, un chef spirituel (« *murshed-e kamel* »), l'interprète de la volonté divine. Dans son recueil de poésies composé pendant son exil à Lahijan<sup>2</sup>, Isma'il se qualifie lui-même de « mystère de Dieu », de « chef de tous les *qazis* (les « combattants de Dieu ») » et se place dans la filiation directe du Premier Imam 'Ali.

« Mon nom est Shah Isma'il. Je suis le mystère de Dieu. Je suis le maître de tous les *qazis*<sup>3</sup>.

Ma mère est Fatimah, mon père est 'Ali ; et je suis aussi le Pir [= maître] des Douze Imams.

J'ai recouvré le sang de mon père de Yazid. Sachez que je suis d'essence haydarienne<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Edward G. BROWNE, *A Literary History of Persia*, t. IV, New-Delhi, Goodword Books, 2002 (1902), « Shah Isma'il », p. 49-81 ; Ghulam SARWAR, *History of Shah Isma'il Safawi*, *op. cit.*, p. 99-101 ; Hans R. ROEMER, « The Safavid Period », in JACKSON (dir.), *CHI*, 6, 1986, « Isma'il I », p. 209-232 ; Roger SAVORY, *Iran under the Safavids*, chap. II « Theocratic state : the reign of Shah Isma'il I (1501-1504) », p. 27-49 ; Andrew NEWMAN, *Safavid Iran : Rebirth of a Persian Empire*, Londres, I.B Tauris, 2006, chap. I « Laying the Foundations, Isma'il I (1488-1524) », p. 13-25. Shah Isma'il est l'un des premiers souverains safavides à avoir bénéficié d'une approche renouvelée grâce aux travaux de Jean AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », *Moyen Orient et Océan Indien*, 5, 1988, p. 1-130 et *id.*, « Shah Ismail et les Notables de l'Irak persan », *JESHO*, 2, 1959, p. 37-81.

<sup>2</sup> Il est douteux qu'Isma'il soit l'auteur de ce recueil, composé alors qu'il avait entre sept et douze ans. Plusieurs études portent sur le *Divan* de Khata'i (le « pécheur »), nom de plume d'Isma'il : Cahit ÖZTELLI, « Les oeuvres de Hatayi », *Turcica*, 6, p. 7-10 et Aziza MAMEDOV, « Le plus ancien manuscrit du *Divan de Shah Ismail Khata'i* », *Turcica*, 6, p. 10-23, et V. MINORSKY, « The Poetry of Shah Isma'il », *BSOAS*, 10, 1942.

<sup>3</sup> Il s'agit ici des combattants de la foi, des guerriers de Dieu accomplissant le *djihad*. Le terme est utilisé en ce sens au XV<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> C'est un jeu de mot subtil, en référence à la fois à son père Haydar et à l'Imam 'Ali.

Je suis Kheẓr<sup>5</sup> vivant et Jésus, fils de Marie. Je suis l'Alexandre<sup>6</sup> de mes contemporains.  
 Regarde toi, Yazid<sup>7</sup>, polythéiste et adepte du Maudit, Je suis libre de la Ka'ba des hypocrites.  
 En moi repose le don de la Prophétie et le mystère de la Sainteté. Je suis [= v. suivre] Muhammad Mustafa.  
 J'ai conquis le monde à la pointe de [mon] épée. Je suis le Qanbar<sup>8</sup> de Murtaza 'Ali.  
 Mon ancêtre est Safi, mon père Haydar. Vraiment, je suis le Ja'far des audacieux.  
 Je suis un Husaynien et j'ai maudit Yazid. Je suis le Pêcheur [Khata'i], un serviteur du Seigneur ».

Shah Isma'il donne sa dimension charismatique à la monarchie safavide. Il se positionne résolument dans une attitude transgressive : il boit du vin avec excès, chasse le lion et l'ours au corps à corps et frôle la mort à de multiples reprises<sup>9</sup>. Son irruption sur la scène politique à l'aube du XVI<sup>e</sup> siècle est souvent perçue comme un élément perturbateur, une rupture marquante dans l'horizon culturel de son temps<sup>10</sup>.

C'est pourtant sous son règne que la monarchie safavide parvient à s'imposer dans un paysage politique complexe. Nous reviendrons donc sur les éléments qui ont permis son accession au pouvoir, en insistant particulièrement sur le rôle déterminant de la logique patrimoniale dans la conquête safavide, l'espace iranien étant perçu comme un héritage à recouvrer.

Dans un second temps, nous observerons également que la stratégie de conquête s'inscrit également dans une dynamique impérialiste, ancrée dans les mentalités de son temps. Cette stratégie est néanmoins contrariée par les Ottomans, dont la victoire à Tchaldiran, en 1514, marque un coup d'arrêt à l'expansion safavide et accélère la formation de l'État tout en favorisant l'émergence de groupes de pouvoir appelés à jouer un rôle déterminant dans la suite de son développement : les clientèles *qizilbashs*.

<sup>5</sup> Figure mystérieuse et largement ésotérique de l'islam, Kheẓr peut être assimilé au maître de Moïse.

<sup>6</sup> Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.) est également une figure de la mythologie iranienne. L'auteur s'inspire sans doute ici du portrait d'Alexandre qui apparaît dans Nezami, *Iskandar Nameh*, (« *Le Livre d'Alexandre* »), v. 1198. Ses aventures sont contées dans de nombreux textes de la littérature persane, voir Ève FEUILLEBOIS-PIERUNEK, « Les figures d'Alexandre dans la littérature persane : entre assimilation, moralisation et ironie », in, *Id.* (dir.), *Théâtres d'Asie et d'Orient, Traditions, rencontres, métissages*, Bruxelles, Peter Lang, 2012, p. 259-280 ; Y. YAMANAKA, « From Evil Destroyer to Islamic Hero : The transformation of Alexander the Great's Image in Iran », *Annals of Japan Association for Middle East Studies*, 8, 1993, p. 55-87.

<sup>7</sup> Yazid I<sup>er</sup>, deuxième calife omeyyade de 680 à 683, est l'ennemi mortel des chiites depuis la bataille de Kerbala en 680, au cours de laquelle Husayn, fils de 'Ali et petit-fils du Prophète, considéré comme le troisième Imam, perdit la vie.

<sup>8</sup> Il s'agit de l'ami le plus fidèle de 'Ali.

<sup>9</sup> Sur le comportement fortement transgressif de Shah Isma'il, voir l'article de J. AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., qui éclaire certains aspects de son règne, notamment son homosexualité.

<sup>10</sup> H. ROEMER, « The Safavid State », in *CHI*, op. cit., p. 331-345.

## I. La famille safavide avant les Safavides (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)

Pour la dynastie safavide, le processus de conquête de l'autorité commence dès le XIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, avec le début des invasions mongoles et la naissance du fondateur de l'Ordre safavide : Shaykh Safi al-din.

### *La voie mystique : le parcours de Shaykh Safi al-din Ishaq (1252-1334)*

Safi al-din Ishaq est né en 1252, d'une famille de propriétaire terrien (*dahqan*) résidant à Kalkhoran près d'Ardabil<sup>12</sup>. On ne sait rien de sa jeunesse, si ce n'est qu'il devint orphelin de père à l'âge de six ans. Son parcours s'oriente très tôt vers une vocation spirituelle. Son enfance semble marquée par des rêves et des visions. Il développe d'abord une dévotion de proximité, se rendant régulièrement sur les tombes de grands mystiques locaux comme Shaykh Farrukh Ardabili ou Shaykh Abu Sa'id, disciples de Shaykh Junayd Bagdadi (m. 910). Mais ces pratiques dévotionnelles ne le satisfont qu'un temps : il cherche bientôt à rencontrer un maître à la conduite exemplaire et au niveau incontestable, susceptible de le guider sur la voie spirituelle.

Il entend parler d'un mystique connu pour son accomplissement spirituel, Shaykh Nadjeb al-din Bazghush Shirazi, et se rend donc à Shiraz pour le rencontrer. Mais, à son arrivée, Safi al-din découvre que le maître est mort. Il demeure néanmoins plusieurs années dans le Fars, fréquentant les cercles religieux. Il étudie le Coran et entame son apprentissage auprès de personnalités de renom, sans s'attacher à quiconque pour autant. Il aurait ainsi

---

<sup>11</sup> Les travaux concernant cette période sont nombreux, nous ne citerons que M. MAZZAOUI, *The Origins of the Safavids. Shi'ism, Sufism and the Gulat*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1972 ; A. ALLOUCHE, *The Origins and Development of the Ottoman-Safavid Conflict, 906-962/1500-1555*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1983, chap. II, « The Origins and Rise of the Safavids », p. 30-64 et, plus récemment, la thèse de R. YILDRIM, *Turkomans Between Two Empires : The Origins of the Qizilbash Identity in Anatolia (1447-1514)*, Ph.D. Dissertation, Bilkent University, Ankara, 2008, chap. IV, « Turkomans and the Safavids : Fusion of Turkoman Culture and the Safavid Mysticism », p. 150-244, qui prend en compte des sources ottomanes.

<sup>12</sup> L'historien Togan souligne que l'installation de la famille de Safi al-din en Azerbaïdjan, près d'Ardabil, remonte à environ sept générations, jusqu'à celle de Firuzshah, sans doute d'origine kurde, voir Z. V. TOGAN, « Sur l'Origine des Safavides », *op. cit.*, p. 356 : « Il ne fait aucun doute que les souverains Shah Isma'il et Shah Tahmasb se sont données toutes les peines du monde pour effacer de l'histoire leur origine kurde, pour attribuer au Kurde Firouz la qualité de descendant du Prophète, et pour faire valoir que Shaykh Safi était un shaykh turc shi'ite, auteur de poèmes turcs ».



rencontré le poète Sa'di, mais les deux hommes ne s'apprécient pas<sup>13</sup>. Safi al-din emprunte en effet une voie radicalement différente : tandis que Sa'di s'adonne aux plaisirs de l'existence ; Safi al-din s'astreint à un régime strict afin de parvenir à la purification de l'âme. Il multiplie les jeûnes et pousse le reniement de son corps jusqu'à ses limites. Il incarne une spiritualité de combat, placée sous le signe de la lutte et de la performance individuelle. En définitive, ne se sentant pas en phase avec la mystique pratiquée à Shiraz, Safi al-din préfère retourner en Ardabil, où il passe cinq ans. Il a alors une trentaine d'années.

Quelques années plus tard, on le retrouve toutefois auprès de Shaykh Zahed (v. 1218-1301), fondateur d'une confrérie soufie implantée dans le Gilan voisin<sup>14</sup>. Alors âgé d'une soixantaine d'années, ce dernier prend Safi al-din comme disciple (*murid*) et entame sa formation. Il lui prodigue son enseignement durant les dix-sept années suivantes, menant une vie ascétique et retirée dans la *khaneqah* (« maison de soufis ») du village de Hilya Kiran<sup>15</sup>.

Très vite, Safi al-din se distingue des autres disciples, s'imposant même comme l'ami et le confident du maître dont il épouse une des filles, Bibi Fatimah.

La mort de Shaykh Zahed, en 1301, provoque une rupture. Considéré comme l'héritier spirituel du maître, Safi al-din entre en opposition avec son héritier biologique, son fils aîné Jamal al-din 'Ali, devenu le nouveau directeur de l'Ordre. Une partie des disciples reste alors dans le Gilan sous la direction du fils aîné de Zahed ; tandis qu'une autre suit Safi al-din et gagne Ardabil. Ce retour dans sa province d'origine marque une nouvelle étape dans la vie de Safi al-din qui fonde alors une nouvelle communauté de soufis : la *Safaviyya*.

Jusqu'à sa mort, en 1334, Safi al-din enseigne en Ardabil. Comme maître spirituel, il acquiert progressivement une importante réputation dans le monde musulman. Le Premier ministre de l'empereur mongol Uladju (1304-1316), Rashid al-din (m.1318), s'intéresse à lui comme en témoignent les multiples présents adressés à diverses occasions<sup>16</sup>. Dans sa correspondance, le ministre enjoint à son fils, alors gouverneur d'Ardabil, de veiller au bien-être et à la sécurité des membres de la communauté. Il lui intime surtout « d'agir de telle manière que Sa Sainteté le Pôle du Paradis de la Vérité, le Nageur dans les Océans de la Loi

<sup>13</sup> Évoqué dans le *Safwat al-Safa*, ce passage est repris dans le *Tarikh-e alam-ara-ye Amini* de Fazlullah Khunji, *op. cit.*, p. 62 ; ainsi que dans la chronique d'Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>14</sup> Sur la personnalité de Shaykh Zahed, voir Jean AUBIN, « Shaykh Ibrahim Zahid Gilani (1218?-1301) », *Turcica*, 21-23, 1991, p. 39-53.

<sup>15</sup> Shaykh Husayn ibn Abdal Zahidi, *Silsilat al-Nasab-e Safaviyyah*, *op. cit.*, p. 24. Sur le succès de la maison de soufis fondée par Shaykh Zahed, voir V. MINORSKY, « A Mongol Decree of 720/1320 to the Family of Shaykh Zahid », *BSOAS*, 16, 1954, p. 515-527.

<sup>16</sup> Lettre de Rashid al-din adressée à Shaykh Safi al-din, transcrite dans *Mukatabat-i Rashidi*, lettre n°45, p. 265-272, *cit. in*, E. G. BROWNE, *A Literary History of Persia*, *op. cit.*, p. 33-34 ; M. MAZZAOUI, *The Origins of the Safavids*, *op. cit.*, p. 53.



[...] Shaykh Safi al-Milla va al-din [...] soit satisfait et reconnaissant envers toi »<sup>17</sup>.

Un géographe arabe contemporain évoque également le prestige dont jouit Safi al-din de son vivant : dans les années 1330, le shaykh possédait déjà une suite nombreuse et bénéficiait d'une grande estime auprès des dirigeants mongols, ce qui lui permettait de protéger la population d'Ardabil de leurs éventuelles exactions. Lorsqu'il meurt le 12 septembre 1334, à l'âge de quatre-vingt deux ans, Safi al-din est considéré par ses contemporains comme un saint<sup>18</sup>.

Si la *Safaviyya* connaît un succès considérable sous sa direction, ses successeurs qui vont lui donner les dimensions d'une véritable organisation politico-religieuse, en l'établissant sur des assises territoriales solides ainsi qu'une autorité morale forte auprès des populations locales.

### *L'édification de l'ordre safavide (1334-1447)*

C'est Sadr al-din<sup>19</sup>, le fils et successeur de Safi al-din, qui assure véritablement la promotion et la prospérité de l'Ordre. Dans les années 1340, il fait construire un mausolée autour de la tombe de son père<sup>20</sup>. Sous son influence, Ardabil

« devint le rendez-vous des princes et des nobles. Beaucoup d'émirs mongols et de nobles placèrent leur confiance dans sa direction spirituelle, laquelle gagna journallement en force. Sadr al-din commença la construction de la clôture sacrée de la famille safavide, laquelle est maintenant visitée par de nombreux pèlerins. Il construisit le dôme sur la tombe de Shaykh Safi al-din, la résidence pour ceux qui récitent le Coran, ainsi que d'autres bâtiments annexes, en assurant lui-même le coût. Il nomma aussi des récitants du Coran à la douce voix, et depuis ce jour, le son de la récitation de la parole de Dieu a rempli ces lieux de la grâce et de la bénédiction divine »<sup>21</sup>.

---

<sup>17</sup> Lettre de Rashid al-din, adressée à son fils, Mir Ahmad, gouverneur d'Ardabil, en faveur du shaykh d'Ardabil (*Mukatabat-i Rashid*, lettre n°49, p. 293-311), *cit. in.*, E. G. BROWNE, *A Literary History of Persia*, *op. cit.*, p. 33-34.

<sup>18</sup> Hamd Allah Mustawafi Qazvini, *Tarikh-i Guzidah*, éd. 'Abd al-Husayn Nava'i, Téhéran, Amir Kabir, 1960, p. 675, *cit. in.*, A. ALLOUCHE, *The Origins*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>19</sup> J. CALMARD, « Sadr al-din Musa », *in E.I.*, VIII, p. 777-778.

<sup>20</sup> Sur le sanctuaire de Safi al-din, voir A. H. MORTON, « The Ardabil Shrine in the Reign of Shah Tahmasp I », *Part. I, Iran*, 12, 1974, p. 31-64, *Part. II, Iran*, 13, 1975, p. 39-58 et l'étude de Kishwar RIZVI, *The Safavid Dynastic Shrine : Architecture, Religion and Power in Early Modern Iran*, I.B. Tauris, British Institute of Persian Studies, 2011. Le site est classé au patrimoine mondial de l'humanité (UNESCO) depuis 2010.

<sup>21</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbasi*, *op. cit.*, p. 26.

Le mausolée de Shaykh Safi constitue, à partir de ce moment-là, l'un des centres d'affluence principaux de la ville. Simultanément, Sadr al-din commande une œuvre hagiographique sur la vie de son père, dont il confie la rédaction à l'un de ses disciples, Ibn Bazzaz, à la fin des années 1350. Celle-ci s'intitule le *Safwat al-Safa*<sup>22</sup>. Sadr al-din s'occupe aussi de la direction spirituelle de l'ordre durant cinquante-neuf ans<sup>23</sup>. Sous son influence, la réputation du « shaykh d'Ardabil » croît au-delà de sa province d'origine<sup>24</sup>.

Né vers 1303, Sadr al-din traverse tous les événements majeurs du XIV<sup>e</sup> siècle : il assiste à la dislocation de l'empire mongol après la mort d'Abu Sa'id (1317-1335) ainsi qu'à la succession des dynasties locales cherchant toutes à s'emparer d'un pouvoir qui leur échappe<sup>25</sup>. Il connaît l'insécurité et la dureté des conditions de vie liées aux conflits militaires de l'époque il-khanide, ainsi que la grande épidémie de peste qui traverse le monde musulman de part en part en 1346, avant de gagner l'Europe<sup>26</sup>. Cette situation complexe et troublée lui permet d'accroître son influence.

Sa longévité assure à l'Ordre une stabilité remarquable durant toute sa phase de construction. La *Safaviyya* étend sa puissance : la communauté reçoit des biens fonciers sous forme de donations pieuses (*vaqf*)<sup>27</sup>. Ainsi en 1372, le sultan jalayiride Ahmad, représentant de la dynastie des Jalayir, émet un ordre (*farman*) concernant le sanctuaire de Shaykh Safi<sup>28</sup>. Dans ce document, il exempte d'impôt les terres et les revenus appartenant à « la maison et [aux] disciples du grand shaykh de l'Islam, le *sultan* [= maître] des shaykhs et des grands initiés, le modèle des contemplatifs, le loyal conseiller des rois et des princes, le guide de

<sup>22</sup> Ibn Bazzaz, *Safwat al-safa*, (éd. Ghulam Riza Tabataba'i Majd), Ardabil, G. Tabataba'i Madji, 1373 (1995). Pour une discussion sur la validité de cette édition, voir : M. MAZZAOUI, « A New Edition of the *Safwa al-safa* », in, *History and historiography of post-Mongol Central Asia and the Middle East, Studies in Honour of John E. Woods*, Wiesbaden, 2006, p. 303-310.

<sup>23</sup> Walther HINZ, *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im fünf-zehnten Jahrhundert*, Berlin-Leipzig, 1936, p. 11. Hinz décrit les activités de la communauté safavide durant cette période : la journée commence avec l'aube, puis viennent la prière et le *zikr*, qui dure approximativement une heure. Le même *zikr* est répété le soir. Dans l'après-midi se déroule la récitation du Coran. Les disciples vivent dans la solitude, hormis lorsqu'ils s'occupent de l'hospice, et se vouent totalement à la prière et à la contemplation.

<sup>24</sup> Poète à la cour timouride de Hérat, Qasim al-Anwar (1356-1433) est connu pour être un des disciples de Sadr al-din, voir R. SAVORY, « A 15th Century Safavid Propagandist at Herat », *American Oriental Society, Middle West Branch : A Collection of Original Essays*, Bloomington, Indiana University Press, 1969, p. 189-197 ; BROWNE, *A Literary History of Persia*, Goodword Books, 2002 (1<sup>re</sup> éd. 1902), vol. IV, p. 473-486.

<sup>25</sup> Sur le contexte social et économique de cette période, voir Denise AIGLE, *L'Iran face à la domination mongole*, Téhéran, IFRI, 1997.

<sup>26</sup> Frédérique AUDOIN-ROUZEAU, *Les Chemins de la peste, Le rat, la puce et l'homme*, Paris, Tallandier, 2007 (2003), p. 28-31.

<sup>27</sup> Sur l'institution du *vaqf* dans le droit islamique, voir Ch. DÉCOBERT, « L'institution du *vaqf*, la *baraka* et la transmission du savoir », dans H. ELBOUDRARI (dir.), *Modes de transmission de la culture religieuse en Islam*, Le Caire, p. 25-40. Sur l'usage du *vaqf* dans la monarchie safavide, Mansur SIFATGOL, « Safavid Administration of Avqaf : structure, changes and functions 1077-1135/ 1666-1722 », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture*, op. cit., Brill, Leiden, 2003, p. 397-409.

<sup>28</sup> H. MASSÉ, « Ordonnance rendue par le prince Ilkhanien Ahmad Jalair en faveur du Cheikh Sadr od-Din », *JA*, 230, p. 465-468.

toutes les créatures, le Shaykh chef de la vérité, de la communauté et de la religion », Sadr al-din.

Le document entend surtout faire cesser les persécutions occasionnelles commises par les agents du pouvoir à l'encontre du shaykh d'Ardabil. Le *farman* entre bientôt dans des considérations moins générales, en précisant que la protection de la chancellerie (*divan*) s'étend sur tous « les revenus des biens et fondations pieuses qui dépendent de leur saint monastère »<sup>29</sup> et que les mandataires du pouvoir ne pourront plus en toucher le revenu. Le champ de ces revenus est large : il comprend des commerces, des propriétés agricoles, ou même des localités entières. Enfin, le décret précise que les cas de litiges judiciaires seront désormais laissés à l'appréciation des disciples du shaykh<sup>30</sup>. Cette autonomie juridique, déléguée par le pouvoir, donne ainsi au shaykh un rôle de premier plan dans la ville.

Ce document doit cependant être lu avec précaution : s'il met en valeur l'importance prise par le chef de la *safaviyya* dans la ville d'Ardabil, il souligne également la récurrence des actions arbitraires commises par les agents du pouvoir et la nécessité d'entretenir, parfois au jour le jour, ces relations de confiance<sup>31</sup>. En effet, le shaykh d'Ardabil multiplie alors les contacts avec les autorités mongoles. Les relations sont souvent cordiales mais peuvent parfois s'avérer conflictuelles. Ainsi, Sadr al-din est emprisonné pendant quelques mois sous le règne de Malik-e Ashraf<sup>32</sup>. De manière générale, ses relations avec les élites politiques de la région s'inscrivent néanmoins dans un esprit de collaboration.

Lorsque Sadr al-din meurt en 1391, ses successeurs assurent à leur tour un développement harmonieux à l'Ordre. Son fils aîné, Shaykh Khwajah 'Ali (1391-1427), en prend la tête durant trente-six ans. Puis le fils de celui-ci, Shaykh Ibrahim (1427-1447), pendant vingt ans. Il s'agit pour la *Safaviyya* d'une période de maturation déterminante. Par leurs voyages, les shaykhs d'Ardabil se font connaître et acquièrent alors une autorité importante dans l'ensemble du monde musulman. Ils se rendent en particulier dans les Lieux

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 467.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 468.

<sup>31</sup> Un exemple du rapport entre les shaykhs d'Ardabil et les autorités mongoles est donné dans la rencontre entre Kwaja 'Ali et Tamerlan, voir V. MINORSKY (trad.), *Tadhkirat al-Muluk*, *op. cit.*, p. 190. Iskandar Beg Munshi remet en cause cette rencontre, mais souligne qu'elle fait partie de la tradition orale ; voir aussi Herbert HORST, *Timur and Hoga 'Ali, ein Beitrag zur Geschichte der Safawiden*, in *Abhandlungen der Geistes - und Sozialwissenschaftlichen Klasse Jahrgang*, Wiesbaden, 1958.

<sup>32</sup> Constantin d'OHSSON, *Histoire des Mongols*, La Haye-Amsterdam, Van Cleef, 1835, t. IV, p. 740-742. Il l'attire à Tabriz et le garde en prison pendant trois mois quand, alerté par un rêve, il le relâche, mais tente de le capturer et l'oblige finalement à fuir dans le Gilan. D'autres chefs religieux et savants sont persécutés par ce souverain, finalement détrôné par Jani Beg Khan, fils d'Ouzbek, le roi de Dasht-e Qipchaq, lorsqu'il envahit l'Azerbaïdjan. Selon le *Silsilat al-nasab*, ce dernier a une entrevue avec Sadr al-din et le traite par la suite avec un grand respect.

Saints, à Jérusalem et La Mecque, où ils accomplissent le pèlerinage rituel (*hadj*). Khwaja ‘Ali meurt à l’occasion d’un de ses voyages et est enterré à Jérusalem. Sadr al-din, Khwaja ‘Ali et Ibrahim fréquentent également les milieux religieux de leur temps durant leurs pérégrinations. Cela leur permet d’accroître le nombre de leurs disciples et de développer un vaste réseau de relations à travers le monde musulman. Le poète de cour hérati Qasim-e Anvar (1356-1433), natif d’Azerbaïdjan, compte ainsi parmi leurs disciples<sup>33</sup>.

On remarque également une adaptation aux mentalités de leur temps<sup>34</sup>. Au XIV<sup>e</sup> siècle, l’émergence du mouvement des *quzat* « combattants de la foi » (sing. *qazi*), préférant la lutte armée à la prière, suscite la vocation militaire de Shaykh Ibrahim. Ce dernier pratique le *djihad* et accompagne Jahan Shah Qara Qoyunlu (1438-1467), le dirigeant de la Confédération des Qara Qoyunlu (« Moutons Noirs »), dans son expédition militaire contre les Tcherkès en 1439-1440. Son comportement au cours de cette expédition lui vaut le surnom de « shaykh cruel »<sup>35</sup> auprès des populations chrétiennes.

### *L’entrée sur la scène politique : la conquête de l’autorité (1447-1501)*

Le véritable tournant dans l’ascension de la famille safavide a lieu en 1447, lorsque Shaykh Ibrahim disparaît. La *Safaviyya* est alors une puissante organisation confrérique. En moins d’un siècle, grâce à un réseau de *vaqf* solidement implanté dans le monde iranien, les Safavides sont parvenus à se constituer un patrimoine s’étendant de l’Azerbaïdjan au plateau iranien, jusque dans les régions de Hamadan et d’Ispahan. Ces biens sont également à l’abri des aléas fiscaux auxquels sont soumis la plupart des grandes propriétés privées de cette période. L’origine de cette puissance foncière et financière se trouve principalement dans les dons qu’effectuent les fidèles de l’Ordre affluant en Ardabil à mesure que la réputation du

<sup>33</sup> R. SAVORY, « A 15th Century Safavid Propagandis at Harat », *American Oriental Society*, 1959, p. 189-197.

<sup>34</sup> Sur cette question, voir TOGAN, « Sur l’origine des Safavides », *Mélanges Massignon*, III, Damas, 1957, p. 345-357 ; MAZZAOUI, *The Origins of the Safawids*, op. cit., p. 47-50 et ROEMER, « The Safavid Period », *C.H.I.*, p. 195. Nous laissons aux historiens du fait religieux le soin de déterminer si les shaykhs d’Ardabil étaient alors sunnites ou chiites. Cette question, déjà amplement débattue, nous semble périphérique dans le cadre de notre étude, car elle ne remet en rien en cause la problématique de la conquête de l’autorité. Il nous semble d’ailleurs difficile de trancher une question aussi « moderne » dans le contexte du XV<sup>e</sup> siècle, où les croyances ‘alides côtoient bien souvent l’orthodoxie sunnite.

<sup>35</sup> V. MINORSKY, « Thomas of Metsop’ on the Timurid-Ottoman Wars », in ABDULLAH (ed.), *Professor Muhammad Safi’ Presentation Volume*, Lahore, Mujlis-e Armughan-e ‘Ilmi, 1955, p. 169.

sanctuaire de Safi al-din s'étend et que le prestige des maîtres de l'Ordre s'accroît. Au début du XV<sup>e</sup> siècle, la richesse de la *Safaviyya* est telle que Shaykh Ibrahim peut servir ses familiers dans de la vaisselle d'or et d'argent<sup>36</sup>.

Le pouvoir qara qoyunlu, tout proche, s'intéresse de près à l'Ordre safavide, particulièrement lors de la succession de Shaykh Ibrahim. Selon l'historien Hinz<sup>37</sup>, Shaykh Ibrahim aurait confié, avant sa mort, la direction provisoire de la *Safaviyya*, à son frère, Ja'far, « le plus cultivé et le plus savant des shaykhs safavides »<sup>38</sup>. Chef de la Confédération Qara Qoyunlu (« Moutons Noirs »), Jahan Shah (1438-1468) souhaite pérenniser cette situation. Surtout, il entend écarter le fils aîné d'Ibrahim, Junayd, dont la jeunesse et les fréquentations sont jugées peu compatibles avec la gestion d'une aussi puissante communauté. Shaykh Ja'far prend donc la direction de l'Ordre à la mort de son frère Ibrahim<sup>39</sup>. Successeur légitime selon le principe de filiation soufie, Junayd est évincé. Plutôt que de se soumettre, le jeune homme quitte le sanctuaire familial et voyage à travers la Syrie et l'Anatolie<sup>40</sup>. Loin de recueillir les suffrages des autorités comme l'avaient fait ses prédécesseurs, il s'attire bientôt les critiques des milieux religieux qui l'accusent notamment de proférer des idées extrémistes et d'afficher un comportement impropre à la conduite d'un chef spirituel. Son entourage, composé principalement de guerriers issus des tribus turques anatoliennes, est particulièrement visé. À Konya, il est même chassé de la ville par les religieux, scandalisés par ses propos ainsi que par son comportement<sup>41</sup>. Le chroniqueur ottoman Asikpasazade (m. 1518) note, quant à lui, le trouble causé par le jeune shaykh et ses compagnons lors de leur passage dans les principautés du Karaman et du Shirvan, où ils suscitent un climat de révolte très nettement anti-ottoman. Leurs convictions religieuses semblent de moins en moins conformes à la norme édictée par les quatre grandes écoles juridiques de l'islam. Les élites religieuses s'en inquiètent<sup>42</sup>.

Le jeune homme n'est pas pour autant rejeté par tous : il trouve refuge auprès de Hasan Beg, plus connu sous le nom d'Uzun Hasan (1453-1478), dirigeant de la principauté indépendante du Diyar Bakr et chef de la Confédération des Aq Qoyunlu (« Moutons Blancs »). Bien que sunnite convaincu, Uzun Hasan a des raisons de s'intéresser à Junayd :

<sup>36</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 29.

<sup>37</sup> W. HINZ, *Irans*, op. cit., p. 23 ; Khunji, *Tarikh-e Alam-Ara-ye Amini*, op. cit., p. 63.

<sup>38</sup> Zahedi, *Silsilat al-nasab*, ed. Iranschähr, p. 49-50. À cette occasion, l'auteur nous informe seulement que Ja'far était un savant et un homme instruit. Il ne fait pas mention de son rôle dans la succession de l'Ordre.

<sup>39</sup> Khunji, *Tarikh-e Alam-Ara-ye Amini*, op. cit., p.63 ; Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 29.

<sup>40</sup> Khunji, *Tarikh-e Alam-Ara-ye Amini*, op. cit., p. 63.

<sup>41</sup> A. ALLOUCHE, *The Origins and Development of the Ottoman-Safavid Conflict, 906-962/1500-1555*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1983, p. 44.

<sup>42</sup> ROEMER, « The Safavid Period », *C.H.I.*, op. cit., p. 195.

depuis plusieurs années, il cherche à concurrencer le pouvoir des Qara Qoyunlu en Azerbaïdjan. Il voit sans doute en Junayd l'héritier potentiel du sanctuaire d'Ardabil, capable de lui assurer l'adhésion d'une partie des fidèles safavides, la branche armée de ses partisans, ainsi que le soutien de la population locale.

En plus de favoriser la conquête de l'Azerbaïdjan, cette alliance peut aussi éviter que les guerriers safavides, partisans de Junayd, n'aillent combattre de façon récurrente ses alliés de Trébizonde, les empereurs byzantins de la dynastie Comnène, régulièrement pris pour cible par Junayd et les siens dans le cadre du *djihad*<sup>43</sup>. La guerre sainte étant alors, pour les chefs religieux du monde musulman, une activité admise par les autorités en marge de la vie contemplative, elle ne nuit en rien à la réputation de Junayd. Ainsi légitimé, celui-ci use de cette ambiguïté pour poursuivre la mobilisation de ses alliés en Anatolie et lance une expédition contre les infidèles (*ghazwa*) de Trébizonde en 1456<sup>44</sup>.

Or, Uzun Hasan entretient des rapports étroits avec la famille impériale des Comnène<sup>45</sup>. Lui-même marié à Despina Khanum, fille de Jean IV de Trébizonde (1429-1459), il favorise l'alliance safavide tout en prenant soin de l'orienter vers la reconquête du sanctuaire familial. Junayd demeure trois années à Ahmid, durant lesquelles il épouse l'une de ses sœurs, Khadija Begum<sup>46</sup>.

Cependant, la confédération des Aq Qoyunlu n'est pas encore prête à entreprendre la conquête de l'Azerbaïdjan. Junayd patiente alors en multipliant les raids contre les infidèles du Caucase. En 1460, c'est encore « sous le prétexte d'une guerre sainte contre les Tcherkès, [qu']il traversa le Kur et passa dans la province de Tabarsaran »<sup>47</sup>. Les Tcherkès sont des chrétiens vivants dans les montagnes du Daghestan. Selon Fazlullah Khunji, le prétexte utilisé pour les agresser est fallacieux et masque une tentative de conquérir la souveraineté temporelle sur la principauté du Shirvan contrôlée par Khalil-Allah (1417-1460). Forte de dix mille hommes, l'armée de Junayd menace directement la capitale, Shamakhi. Khalil-Allah a pourtant multiplié les mises en garde et les avertissements pour détourner le jeune shaykh de son projet. Dans une lettre, il lui rappelle en vain que la raison d'être d'un chef religieux n'est

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 45 (note 49). Sur les campagnes récurrentes de Junayd contre les chrétiens de Trébizonde, voir R. SHUKUROV, « The Campaign of *Shaykh* Djunayd Safawi Against Trebizond (1456 AD/860 AH) », *Byzantine and Modern Greek Studies*, 17, 1993, p. 127-140.

<sup>44</sup> La date de ce raid est basé sur Chalcocondyles, un historien grec du XV<sup>e</sup> siècle, voir M. MAZZAOUI, « The Ghazi Backgrounds of the Safavid State », *Iqbal Review*, 12, 1971, p. 79-90.

<sup>45</sup> A. ALLOUCHE, *The Origins*, *op. cit.*, p. 45 (note 49).

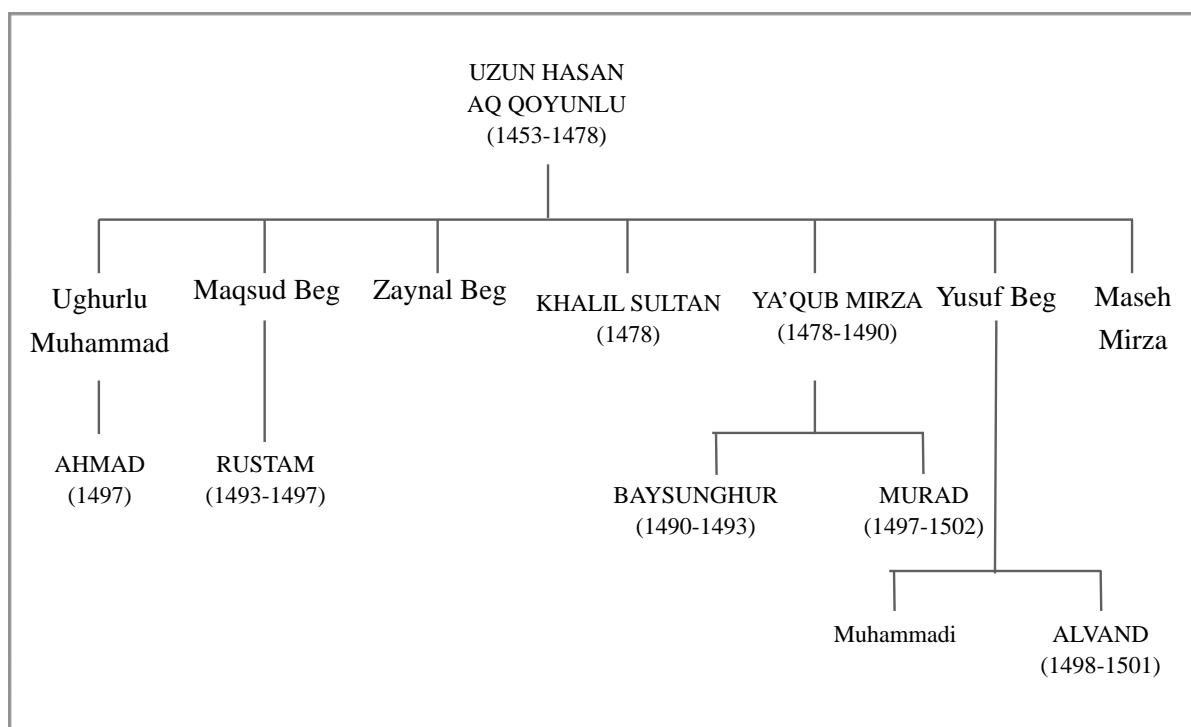
<sup>46</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbasi*, *op. cit.*, p. 30 ; Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amini*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 64.

pas le combat mais l'enseignement spirituel<sup>48</sup>. En 1460, Junayd entre dans ses territoires et Khalil-Allah se résout à le combattre. L'affrontement a lieu dans la plaine de Shamakhi : Junayd y perd la vie et ses partisans se dispersent. Le mouvement safavide semble brusquement interrompu avec la disparition de son chef.

La branche aînée des Safavides continue néanmoins d'être représentée par son fils Haydar, issu de son mariage avec Khadija Begum. Encore un nourrisson, celui-ci est élevé à la cour Aq Qoyunlu au cours des années suivantes ; tandis qu'en Ardabil, son grand-oncle Shaykh Jafar continue de diriger la communauté soufi. À partir de 1459, ce dernier assume d'ailleurs seul la direction spirituelle (*irshad*) de l'Ordre et supervise la gestion des ressources du domaine. Par ailleurs, il entretient toujours des rapports étroits avec la famille régnante des Qara Qoyunlu. Jahan Shah offre ainsi, à plusieurs reprises, des dons à la communauté d'Ardabil<sup>49</sup>. Le souverain turkmène se lie enfin à la famille safavide, en mariant une de ses filles à Shaykh Qasim, le fils de Shaykh Ja'far<sup>50</sup>.

### Généalogie de la lignée royale des Aq Qoyunlu



<sup>48</sup> Lettre du Shirvan Shah, citée par A. ALLOUCHE, *The Origins*, op. cit., p. 47. Voir aussi : Muhammad Karim YOUSSEF-JAMALI, *The Life and Personality of Shah Isma'il I (1487-1524)*, Ph.D. dissertation, University of Edinburg, 1981, p. 19-20.

<sup>49</sup> Kasravi en signale deux entre 1453 et 1456. Voir Z. V. TOGAN, « Sur l'origine des Safavides », art. cit., p. 31.

<sup>50</sup> J. AUBIN, « Les Notables de l'Iraq persan », art. cit., p. 46.

En 1467, Uzun Hasan Aq Quyunlu parvient toutefois à mettre la main sur l'Azerbaïdjan en chassant les Qara Quyunlu de Jahan Shah. Il rétablit aussitôt son neveu Haydar comme chef de l'Ordre safavide. Parallèlement, il renforce ses liens avec la famille safavide en faisant épouser à Haydar l'une de ses filles, 'Alamshah Begum, fruit de son mariage avec Despina Khanum.

Dans les années qui suivent, Uzun Hasan entretient d'excellents rapports avec son neveu et gendre, en dépit des mouvements incessants qui agitent le sanctuaire, entre l'Anatolie et l'Azerbaïdjan. De fait, le recrutement des disciples safavides s'intensifie dans les confins ottomans : rétives aux contraintes imposées par un Empire ottoman en pleine formation, les tribus anatoliennes cherchent un exutoire à leur mécontentement. Précédemment, Junayd avait joué aussi sur les résistances de ces populations nomades attachées à leur mode de vie ancestral et à une conception populaire de l'islam, pour recruter ses disciples. Haydar poursuit dans cette voie, intensifiant la propagande safavide auprès des tribus turques, ce qui provoque la méfiance des autorités ottomanes.

Or, Uzun Hasan n'a nulle raison d'endiguer le phénomène. Au contraire, il compte sur l'agitation des populations anatoliennes pour déstabiliser son principal ennemi, le sultan ottoman Mehmet II (1451-1481). Le souverain turkmène multiplie les entreprises diplomatiques et militaires pour avancer ses troupes vers l'Empire ottoman. Mais la campagne de 1473, pourtant minutieusement préparée, n'aboutit pas au résultat escompté<sup>51</sup>. C'est un échec militaire cinglant qui contraint Uzun Hasan à renoncer à ses prétentions sur l'Anatolie. Cependant, Haydar n'abandonne pas son recrutement. Il lui donne même une nouvelle dimension en engageant une série de « guerres saintes » dans les régions caucasiennes<sup>52</sup>.

Haydar trouble les acteurs politiques de son temps en jouant à la fois le rôle de chef spirituel, animateur d'un mouvement de *djihad* contre les populations chrétiennes de Géorgie, et de redoutable chef de guerre, capable à l'occasion de combattre les pouvoirs musulmans. L'activité guerrière prend même, après la mort de Uzun Hasan, en 1478, une place prédominante dans son mode de vie. Selon le chroniqueur Fazlullah Khunji, il mène alors

---

<sup>51</sup> ROEMER, « The Türkmen Dynasties », *C.H.I., op. cit.*, p. 178-179 ; MINORSKY, *La Perse au XV<sup>e</sup> siècle entre la Turquie et Venise, op. cit.*, p. 14. En août 1473, les troupes d'Uzun Hasan sont mises en déroute par les Ottomans ; ce qui met fin à ses tentatives d'expansion en Anatolie. Après cette défaite, le souverain turkmène concentre ses efforts sur la consolidation d'un vaste domaine en Azerbaïdjan et en Iran central.

<sup>52</sup> Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amīni, op. cit.*, p. 67-68.



« une vie honteuse, avec le soutien des idolâtres de Rum [= les *qizilbashs*] »<sup>53</sup>. Son abondante clientèle, recrutée principalement dans les tribus anatoliennes, est tout aussi entraînée que lui aux exercices militaires. On les surnomme progressivement, par dérision, les « têtes rouges » (*Qizil Bash*) en raison de leur coiffure à douze plis, reconnaissable entre toutes. Pour les *qizilbashs*, cette coiffe, le *taj-e Haydari*, « la couronne de Haydar », devient un signal de ralliement : le symbole de leur appartenance à la *Safaviyya* et de leur union à la maison de Haydar<sup>54</sup>. Ce bonnet est par ailleurs une référence explicite aux Imams du chiisme duodécimain. Les partisans de Haydar affichent ainsi de plus en plus clairement leurs orientations religieuses.

Mais celui-ci n'est pas seulement un chef spirituel : c'est aussi le cousin et le beau-frère du nouveau souverain : Ya'qub Aq Qyunlu (1478-1490). Son épouse, 'Alamshah Begum, la sœur de Ya'qub, a donné naissance à trois fils 'Ali, Ibrahim et Isma'il<sup>55</sup>. Elle continue d'entretenir des relations cordiales avec la famille régnante et plaide même sa cause lorsque les incursions militaires dans le Shirvan se font un peu trop pressantes<sup>56</sup>. Par considération pour sa sœur, Ya'qub laisse faire : il estime sans doute qu'une intervention militaire contre un chef religieux, aussi turbulent soit-il, serait mal perçue.

Certains considèrent pourtant Haydar comme un danger. Ainsi, Fazllulah Khunji s'inquiète de la tolérance excessive de son maître, Ya'qub, devant le comportement coupable du shaykh<sup>57</sup>. Si une réaction survient finalement en 1488, lorsque Haydar lance une opération militaire d'envergure contre le souverain du Shirvan, Farrukh Yasar (1465-1500), elle est bien trop tardive.

Haydar prétexte à cette occasion vouloir passer par cette province pour rejoindre le Daghestan, où les populations tcherkès constituent ses cibles habituelles. Mais lorsqu'il entre dans la province à la tête d'une troupe de plusieurs milliers d'hommes, il assiège la forteresse

---

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>54</sup> Les douze plis du *taj* symbolisent les douze Imams vénérés par les disciples *qizilbashs*. Sur l'introduction de cette coiffe au sein de la *Safaviyya*, voir : Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 31 ; voir aussi Denison E. ROSS, « The Early Years of Shah Ismail, founder of the Safavi Dynasty », *JRAS*, 28, 1896, p. 254-255 et E. G. BROWNE, *A Literary History of Persia*, *op. cit.*, 4, p. 48.

<sup>55</sup> Haydar a vraisemblablement eu d'autres fils, mais seuls les enfants issus du mariage avec 'Alamshah Begum, fille de Uzun Hasan Aq Qoyunlu, font l'objet d'une mention particulière. Cette distinction souligne l'importance du rang princier, y compris dans la famille safavide.

<sup>56</sup> Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amini*, *op. cit.*, p. 71. En 1488, Khadija Begum se rend à Qom pour négocier le passage du Shirvanshah par les troupes de son fils. En tant que tante du souverain, elle est reçue dans le harem sans difficulté et obtient l'autorisation souhaitée.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 70. Khunji rapporte les hésitations de son maître face à ce comportement : Ya'qub souhaite maintenir jusqu'au bout de bonnes relations avec le sanctuaire d'Ardabil et préserver ainsi l'équilibre entre le spirituel et le temporel.

de Shamakhi<sup>58</sup>. Farrukh Yasar réunit alors une armée supérieure en nombre à celle des Safavides, mais ne parvient pas à les repousser. Il doit s'enfermer dans la citadelle de Golestan. Cette fois, Ya'qub réagit fermement : il dépêche vers le Shirvan un détachement de l'armée aq quyunlu afin de sauver son beau-père, prisonnier de la citadelle<sup>59</sup>. La rencontre entre les deux armées a lieu à Tabarsaran le 9 juillet 1488. Au cours de la bataille, Haydar est mortellement blessé, retrouvé par les Aq Quyunlu et décapité<sup>60</sup>. Sa tête est exposée plusieurs jours durant dans le camp aq quyunlu, avant d'être expédiée à sa mère, la tante de Ya'qub.

Par précaution, Ya'qub enferme les trois fils de Haydar, ses propres neveux, dans la forteresse d'Istakh en 1489. En les envoyant dans le Fars, sans doute souhaite-il les tenir à distance de l'Azerbaïdjan et surtout les séparer des lieutenants de leur père, les *khulafat* (« députés ») d'Anatolie. Cet emprisonnement leur évite en tout cas de succomber à un épisode pestueux frappant cette année-là le nord-ouest de l'Iran. Tabriz et Ardabil sont touchées comme le campement des Aq Qoyunlu hivernant alors dans le Qarabagh. Le souverain Ya'qub y succombe ainsi que de nombreux membres de la famille régnante<sup>61</sup>.

Lorsque Ya'qub meurt en 1490, trois de ses fils sont encore en vie : Baysunqur, Sultan Murad et Hasan Beg. L'aîné accède au pouvoir mais doit rapidement faire face à la résistance des émirs dont certains soutiennent son oncle, Masih Mirza, contre lui. La guerre entre les descendants d'Uzun Hasan reprend pour une décennie durant laquelle les fils de Haydar demeurent en prison à Istakh, loin des turbulences qui agitent le pays<sup>62</sup>.

En 1493, l'un des candidats au trône se souvient des princes safavides et décide de les utiliser pour soutenir sa candidature. Il s'agit de leur cousin Rustam Mirza, fils de Maqsud Beg, et donc petit-fils d'Uzun Hasan. Celui-ci se sert du fils aîné de Haydar, 'Ali, comme agent de sa conquête au pouvoir. Il promet au jeune prince son retour définitif en Ardabil s'il accepte de se joindre à lui dans la lutte contre leur autre cousin, Baysunqur Mirza. 'Ali est alors un jeune homme de dix-huit ans et n'a, pour autre soutien, que la réputation de son père ainsi que l'attachement traditionnel des guerriers *qizilbashs* à sa famille.

<sup>58</sup> Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amini*, op. cit., p. 73 ; Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 32.

<sup>59</sup> Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amini*, op. cit., p. 75.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 79. En dépit de son hostilité envers les Safavides, Khunju souligne le courage et la valeur dont Haydar et ses hommes ont fait preuve durant la bataille.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>62</sup> Petits-fils de Uzun Hasan Aq Quyunlu, les princes Baysunqur (m. 1494), Rustam (m. 1497), Ahmad (m. 1497), Alvand (m. 1502), Muhammadi (m. 1500) et Murad (m. 1503) se disputent le pouvoir de la mort de Ya'qub en 1490 à l'avènement de Shah Isma'il I<sup>er</sup> en 1501. Voir ROEMER, « The Türkmen Dynasties », *C.H.I.*, op. cit., p. 182-188.

S'il paraît peu expérimenté pour conduire une telle mission, les troupes *qizilbashs* répondent toutefois massivement à son appel. 'Ali part en campagne, secondé par Eyba Sultan, un général de Rustam Mirza, et s'avère relativement charismatique. Il participe à la chute de Baysunqur Mirza et, fort de son succès, rentre à Tabriz en vainqueur<sup>63</sup>. Comme promis, Rustam lui accorde la permission de retrouver le sanctuaire familial en Ardabil avec ses frères libérés également alors. Il reçoit également le titre honorifique de « Padeshah »<sup>64</sup>, c'est-à-dire roi.

À cette occasion, 'Ali s'est affirmé, à l'instar de son père et de son grand-père, comme un véritable chef de guerre. Très vite cependant, les forces safavides reprennent un caractère menaçant pour les Aq Qyunlu. La popularité de 'Ali attire en Ardabil de nombreux guerriers *qizilbashs*, le sanctuaire familial devient à nouveau un haut lieu de la présence safavide en Azerbaïdjan. Le réseau familial, brusquement désorganisé à la mort de Sultan Haydar, est réactivé. Des milliers de fidèles se pressent vers leur « maître spirituel » (*murshed-e kamal*), que 'Ali incarne à nouveau.

Pour Rustam Mirza, le péril est double : non seulement son allié est devenu, en quelques mois, un chef de guerre reconnu à la tête d'un mouvement réactivé avec succès ; mais il est aussi, comme lui, un petit-fils d'Uzun Hasan. Subitement, les Safavides redeviennent des rivaux potentiels pour le pouvoir en place.

Rustam décide donc de mettre un terme à cette menace. À l'hiver 1493, il convoque 'Ali au camp de Khoy<sup>65</sup>. Celui-ci s'y rend, accompagné de ses plus fidèles généraux : Husayn Beg Shamlu, Khadem Beg Talesh, Abdal Beg Dada Zu'l Qadar... Rustam lui a tendu une embuscade dont 'Ali parvient à s'échapper mais, blessé, il meurt avant d'avoir atteint Ardabil<sup>66</sup>. Quelques-uns de ses compagnons gagnent la ville en toute hâte, et emmènent avec eux les deux frères de leur maître, Ibrahim et Isma'il, dans les forêts du Gilan pour s'y réfugier.

Après plusieurs mois d'errance, les princes trouvent finalement asile auprès d'un souverain local, issu d'une des dernières dynasties de souche iranienne : Kar Kiya Mirza

---

<sup>63</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 38.

<sup>64</sup> G. SARWAR, *History of Shah Isma'il*, op. cit., p. 27.

<sup>65</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 38-39 ; Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 1.

<sup>66</sup> Les chroniqueurs safavides parlent alors du « martyr » de Sultan 'Ali ; voir Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 35 et Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 1-2.

‘Ali<sup>67</sup>. Toujours en butte aux princes turkmènes, ce dernier accepte de les recevoir et devient finalement leur défenseur, refusant obstinément dans les années suivantes de les livrer à leur cousin Rustam, en dépit des nombreuses injonctions faites<sup>68</sup>.

Le poids de l’histoire familiale joue donc un rôle important dans le processus de conquête safavide. Rarement soulignée par les historiens, la logique patrimoniale tient encore une place considérable dans la résurgence du mouvement safavide en 1499, après sept ans d’inertie.

En effet, c’est grâce à l’appui et au soutien de ces clientèles d’origine turque que Shah Isma’il parvient à se saisir du pouvoir et à se faire proclamer *shah-an shah*, c’est-à-dire roi des rois, à Tabriz en 1501. Au départ, rien ne laisse présager une telle ascension.

## II. La construction monarchique (1501-1514)

### *La dynamique patrimoniale dans le processus de conquête*

Les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle sont celles d’une forme d’équilibre entre deux personnages : Alvand, fils de Yusuf Beg, et Murad, fils de Ya’qub, se partagent l’héritage de leur grand-père Uzun Hasan<sup>69</sup>. Alvand se trouve à la tête de l’Azerbaïdjan, du Mughan, d’Arran et du Diyar Bakr. Pour sa part, Murad revendique la souveraineté des territoires du Fars, de l’Iraq persan (*Iraq-e ‘ajam*), du Kerman et du Khuzestan. En 1499, les deux hommes signent un pacte de non-agression pour tenter de mettre fin à la compétition entre les descendants d’Uzun Hasan depuis plus d’une décennie. Cependant, l’échiquier politique et militaire reste fortement instable car les émirs de la Confédération turkmène se montrent rétifs à l’autorité de leur chef légitime, qu’il soit Alvand ou Murad, pour soutenir son opposant. Ils parviennent ainsi à conquérir une large autonomie.

<sup>67</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye ‘Abbassi*, op. cit., p. 40 ; Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 2-5. Sur cet épisode, voir aussi Jean AUBIN, « L’avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 5-7 et MORTON, « The Early Years of Shah Isma’il in the *Afzal al-Tawarikh* and elsewhere », art. cit., p. 33.

<sup>68</sup> AUBIN, « L’avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 5.

<sup>69</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye ‘Abbassi*, op. cit., p. 42 ; Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, op. cit., p. 112 ; WOODS, *The Aq Quyunlu*, op. cit., p. 159-161.

C'est pourquoi les princes gardent un œil vigilant sur leurs adversaires potentiels, leurs cousins, dont fait partie Isma'il. Réfugié depuis six ans dans le Lahijan auprès de Kar Kia Mirza 'Ali, il ne dispose d'aucun soutien important. Entouré d'un petit groupe de fidèles mais isolé de sa clientèle, il ne fait pas figure de rival potentiel à même de jouer un rôle politique majeur. Isma'il quitte néanmoins Lahijan pour Ardabil en 1499, à la tête d'une troupe comprise entre vingt et cent personnes, si peu menaçante que le gouverneur la laisse pénétrer en ville sans difficulté<sup>70</sup>. Il va d'abord embrasser sa mère et son frère aîné, Ibrahim, lequel a pris le « bonnet des Aq Qyunlu » quelques années plus tôt<sup>71</sup>. Isma'il visite ensuite le sanctuaire de Safi al-din et prie sur la tombe de ses ancêtres. Mais le peu d'enthousiasme manifesté par la population d'Ardabil à son égard, et la menace toujours possible d'une arrestation, encouragent le prince et sa troupe à aller chercher plus loin du renfort.

Auparavant, les chefs historiques du mouvement se sont dirigés vers l'Anatolie, lieu de recrutement traditionnel de la confrérie. Isma'il y passe l'été 1500 parmi les Ustajlu, dans leurs quartiers de Sang-e Kul. Lui qui a grandi dans une des dernières cours iraniennes du Gilan partage, pour la première fois, le mode de vie des nomades. Alors qu'Isma'il semble avoir officiellement disparu de la scène politique, d'autres tribus *qizilbashs* le rejoignent dans la plaine d'Arzinjan<sup>72</sup>. Les autorités aq qyunlu ne le voient réapparaître qu'au printemps suivant, à la tête d'une armée d'environ sept mille hommes, composée pour l'essentiel des tribus shamlu, rumlu, ustajlu, afshar et varsaq. À l'automne 1500, les troupes safavides prennent soudain la direction du Shirvan<sup>73</sup>.

Cette fois, Farrukh Yasar pense pouvoir les abattre aisément : il attend que les *qizilbashs* soient dans la proximité de Golestan, la principale forteresse du Shirvan, pour déployer ses propres forces<sup>74</sup>. Celles-ci sont bien supérieures à celles des Safavides : entre dix huit et vingt mille contre sept mille guerriers *qizilbashs* selon les estimations des contemporains. Les troupes d'Isma'il se répartissent alors sur deux ailes et un centre selon les techniques de guerre inspirées par les Mongols<sup>75</sup>. Les Ustajlu prennent le commandement de l'aile gauche,

---

<sup>70</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 12-13.

<sup>71</sup> Sur le retour de son frère en Ardabil, voir AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 5.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 13 ; Ghulam SARWAR, *History of Shah Isma'il Safawi*, Aligarh, Muslim University, p. 34. Sur le rassemblement des tribus *qizilbashs* à Arzinjan, voir AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 9 et Masashi HANEDA, *Le Chah et les Qizilbash. Le système militaire safavide*, Berlin, K. Schwarz, 1987, p. 63-64.

<sup>73</sup> ROEMER, « The Safavid Period », *C.H.I.*, op. cit., p. 211.

<sup>74</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 18-20.

<sup>75</sup> HANEDA, *Le Chah et les Qizilbash*, op. cit., p. 48-61. Suivant la tradition turco-mongole, l'armée safavide se compose de trois corps, le shah se plaçant au centre avec les religieux et les membres de l'administration et les clans *qizilbashs* se répartissant sur les deux ailes.

les Shamlu dirigent l'aile droite<sup>76</sup>. Composé des forces de réserve, le centre revient à Isma'il, quatorze ans. Le combat s'engage. Contre toute attente, la maîtrise militaire des *qizilbashs* a raison des Shirvanis dont les survivants s'enferment dans la forteresse du Golestan<sup>77</sup>.

Forts de leur succès, les *qizilbashs* ne relâchent pas la pression sur le Shirvan et entreprennent aussitôt de se saisir de des principales places fortes. La forteresse de Golestan étant réputée imprenable, l'armée safavide se partage en deux corps : Isma'il reste devant le Golestan tandis que Muhammad Beg Ustajlu et Ilyas Beg se dirigent vers Baku<sup>78</sup>. Celle-ci cède après plusieurs mois de résistance ayant contraint Isma'il à abandonner le siège de Golestan pour venir les soutenir.

Le prince Alvand décide alors d'intervenir car la stratégie résolument offensive adoptée par les Safavides lui fait craindre que leurs ambitions ne dépassent désormais le cadre de la simple vengeance personnelle pour s'affirmer dans une guerre de conquête étendue à toute la province. Alvand met donc sur pied une armée de douze mille hommes pour les arrêter. L'affrontement entre les deux cousins a lieu à Sharur, près de Nakhshevan, en 1501<sup>79</sup>. En dépit de forces une nouvelle fois inférieures, Isma'il l'emporte et s'ouvre les portes de l'Azerbaïdjan. Il se dirige ensuite vers Tabriz, siège du pouvoir aq quyunlu, où il arrive durant l'été 1501<sup>80</sup>. La cité est si prestigieuse qu'elle permet de rehausser le prestige de quiconque s'en empare, même pour quelques mois. Mais c'est aussi, et surtout, une ville meurtrie par les luttes incessantes qui font rage dans la région, affaiblie par la peste et la disette<sup>81</sup>. Composée pour les deux tiers de sunnites, Tabriz n'est pas en outre une prise évidente pour les troupes *qizilbashs* et Isma'il hésite d'abord à y pénétrer<sup>82</sup>. Mais les autorités de la ville se livrent toutefois sans combattre et lui ouvrent grand les portes afin d'éviter les violences occasionnées par une prise de force mais aussi parce qu'elles estiment éminemment provisoire l'établissement du pouvoir safavide. Depuis les années 1490, la ville passe en effet de main en main et subit la domination des différents princes Aq Qoyunlu<sup>83</sup>. Or, Isma'il ne semble pas avoir davantage de moyens que ses prédécesseurs.

<sup>76</sup> HANEDA, *Le Chah et les Qizilbash*, op. cit., p. 66.

<sup>77</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 19.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>79</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 44-45.

<sup>80</sup> SARWAR, *History of Shah Isma'il Safawi*, op. cit., p. 38-39.

<sup>81</sup> J. AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 70 : « Au nom de princes qui ne sont que des adolescents ou des enfants, les begs Aq Quyunlu se disputent cités et provinces. Aux méfaits de la guerre dans les oasis et les banlieues des villes s'ajoute l'insécurité à l'intérieur de celles-ci. Sous Rostem Beg déjà, les bandes de voyous (*harami*) font la loi dans Tabriz, la nuit ».

<sup>82</sup> Roger SAVORY, *Iran under the Safavids*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 29 et Rosemary STANFIELD-JOHNSON, « The Tabarra'iyān and the Early Safavids », *Iranian Studies*, 37, 1, 2004, p. 47.

<sup>83</sup> J. AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 69.

Le traumatisme de l'agression n'en demeure pas moins considérable. Les chroniques iraniennes se font l'écho des souffrances endurées par la population lors du premier séjour des troupes safavides dans leurs murs. Les habitants se résignent à la perte de leurs libertés, de leurs biens et même de leur religion pour la majorité d'entre eux, puisque Shah Isma'il déclare le chiisme duodécimain religion officielle<sup>84</sup>.

Le succès de Sharur et la prise de Tabriz sont pourtant loin d'être durables. Isma'il n'est que le maître provisoire de l'Azerbaïdjan : Alvand a certes fui mais il n'a pas pour autant renoncé à sa souveraineté. Au printemps 1502, il rassemble des forces supplémentaires et se prépare à marcher de nouveau sur l'Azerbaïdjan<sup>85</sup>. Shah Isma'il court à sa rencontre en mai 1502, ce qui met en fuite son rival. Le prince fugitif trouve refuge à Bagdad, puis dans la province du Diyar Bakr qu'il dirige jusqu'à son décès deux ans plus tard.

Quant à Sultan Murad, il rassemble soixante-dix mille hommes et trois cents canons pour mettre fin au succès safavide. Passant l'hiver près de Hamadan en 1502-1503, il recrute encore des troupes. Isma'il part à sa rencontre avec douze mille hommes. Le 21 juin 1503, l'affrontement a lieu et se termine par la défaite retentissante des troupes Sultan Murad<sup>86</sup>. Ce dernier parvient néanmoins à s'enfuir avec quelques hommes vers Shiraz, où il espère reconstituer ses forces. Mais, devant l'avancée d'Isma'il, il est lui aussi contraint de fuir vers Bagdad.

En trois ans, Isma'il est passé de l'exil à la souveraineté. Il a défait le principal ennemi de son père, Farrukh Yasar ; et il est parvenu, la même année, à vaincre son cousin Alvand Aq Qoyunlu. Deux ans plus tard, c'est au tour de son autre cousin, Sultan Murad, d'être battu. Isma'il a ainsi virtuellement reconstitué le territoire de son grand-père, Uzun Hasan Aq Qoyunlu. Toutefois, sa domination est encore largement théorique tandis que les émirs *turkman* restent réfractaires à son autorité. Parmi eux, beaucoup envisagent une reconstitution du pouvoir aq qoyunlu à plus ou moins longue échéance puisque les descendants d'Uzun Hasan ne manquent pas. Retranché dans l'Empire ottoman, Sultan Murad ne s'avoue pas

---

<sup>84</sup> Le chiisme duodécimain proclamé par Shah Isma'il en 1501 est toutefois éloigné de la doctrine développée dans les foyers historiques du chiisme, en Iraq et au Bahreïn. Sur le chiisme prôné par le shah et les *Qizilbashs*, voir Jean AUBIN, « La politique religieuse des Safavides », art. cit., p. 235-244 ; *Id.*, « Shah Isma'il et les notables de l'Iraq persan », *J.E.S.H.O.*, II, 1959, p. 37-81 ; Said Ami ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam*, op. cit. ; Altan GOKALP, *Têtes Rouges et Bouches Noires. Une confrérie tribale de l'Ouest anatolien*, Paris, Société d'Ethnographie, 1980 et Amelia GALLAGHER, *The Fallible Master of Perfection. Shah Isma'il in the Alevi-Bektashi Tradition*, Thèse de doctorat en philosophie, Montréal, 2004.

<sup>85</sup> J. AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 12.

<sup>86</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 29.

vaincu. D'autres envisagent également d'instrumentaliser la présence safavide, et les troubles qui en résultent, pour se tailler un territoire indépendant : c'est le cas de Husayn Kia Tchulavi.

Cet émir traduit bien les aspirations à l'autonomie de l'élite aq quyunlu au début du XVI<sup>e</sup> siècle. La puissance de Husayn Kia Tchulavi se manifeste par la possession d'un puissant réseau de forteresses dans les régions montagneuses de l'Alborz<sup>87</sup>, entretenues et défendues par plus de douze mille hommes. Ce territoire accidenté constitue un avantage stratégique rendant plus difficile le déplacement des troupes ennemies ainsi que les manoeuvres de siège. Dès 1503, Tchulavi met à profit la désorganisation de l'Iraq persan pour étendre son influence dans la région. Il accueille également à sa cour les membres dispersés de l'ancienne Confédération Aq Qoyunlu, affirmant ainsi davantage sa volonté de s'arroger un statut de gouverneur indépendant et de chef de réseau local. Devant ces prétentions si peu discrètes, le pouvoir safavide s'interroge : Isma'il envoie d'abord dans le Rustamdar un émissaire pour prendre la mesure de la situation. Mais Ilyas Beg ne revient pas. Devant l'attitude ambiguë du gouverneur, l'envoyé préfère se retrancher dans le fort de Varamin avec ses hommes. À l'invitation de Husayn Kia Tchulavi, il sort pour tenter d'engager une négociation ainsi qu'il en avait reçu l'ordre du shah ; mais l'émir l'assassine comme l'ensemble du détachement safavide. Isma'il répond à cet acte de défi en prenant la tête d'une opération punitive et se livre à une surenchère de violence.

La campagne militaire démarre au début de l'année 1504. Elle s'ouvre par le démantèlement systématique de toutes les forteresses du Rustamdar. En mars, le fort de Gulkhandam est pris et rasé, la garnison massacrée en guise de représailles. Pour instaurer un climat de terreur, Isma'il fait torturer tous les officiers turkmènes (*turkman*)<sup>88</sup>. Il renouvelle le procédé lors de la prise de la forteresse de Firuz-khuh. Malgré l'intervention du *vakil* Amir Najm en faveur des assiégés, personne n'est épargné. Sa participation directe aux manoeuvres, durant les dix jours de siège, montre combien il prend la menace d'une rébellion des émirs turkmènes au sérieux. Isma'il se dirige enfin vers Usta, le principal bastion du Rustamdar tandis qu'Husayn Kia Tchulavi entend surprendre les troupes safavides sur leur trajet. Mais le travail de sape moral entrepris par le shah porte peu à peu ses fruits. À l'annonce du massacre de ses deux garnisons, Husayn Kia Tchulavi renonce à son projet et part s'enfermer dans la ville fortifiée.

<sup>87</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 47.

<sup>88</sup> AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 45 : D'après le chroniqueur Khwandamir, des émirs turkman sont attachés à un pieu et mis à la broche.



En arrivant devant les murs d'Usta, les soldats safavides constatent néanmoins la difficulté de la tâche qui les attend : la ville, ceinte de fortifications, semble en mesure de résister à un long siège<sup>89</sup>. Après plusieurs assauts infructueux contre les portes, de vastes travaux de terrassement sont engagés pour détourner le cours de la rivière alimentant la forteresse. Pour ce faire, ils taillent directement dans la roche, opération qui mobilise tous les efforts de l'armée safavide pendant plusieurs semaines. La stratégie choisie est la bonne : Usta tombe le 13 mai 1503, après seulement cinq semaines de siège. Cette nouvelle victoire résonne comme un message dissuasif adressé aux gouverneurs tentés par une remise en cause de l'autorité monarchique. La chute d'Usta s'accompagne en outre de récits terrifiants sur la mort de la garnison. Isma'il se livre également à une féroce répression : des émirs aq quyunlu sont rôtis vivants et, selon la rumeur<sup>90</sup>, auraient été ensuite mangés par les soldats. Enfermé dans une cage de fer et torturé, Husayn Kia Tchulavi profite d'un moment d'inattention de ses gardiens pour se donner la mort<sup>91</sup>. Cette violence politique marque les esprits, en premier lieu ceux des chroniqueurs.

Les messages de soumission affluent et la conquête se poursuit dans les territoires sous domination Aq Qoyunlu. En 1504, Isma'il rejoint le Fars et entre dans Shiraz. Entre 1505 et 1506, il mène diverses expéditions afin de soumettre les territoires contrôlés par les Kurdes. Après une année 1507 occupée à recevoir des émissaires diplomatiques, il se lance en 1508 dans la conquête du Diyar Bakr puis dans celle du Shirvan en 1509.

Pour le Khuzestan et les territoires de confins, dominés par des forces tribales dotées d'une forte identité régionale (arabe, kurde ou lar), Isma'il se contente d'obtenir la soumission de leurs chefs et de les renvoyer dans leur gouvernement afin d'y exercer le pouvoir en son nom et aux noms des douze Imams. Ainsi, Malek Rustam, dirigeant du Larestan ayant opposé une résistance farouche aux généraux safavides Husayn Beg Lala et Beyram Beg Qaramanlu, dépose-t-il finalement les armes. Reçu dans le camp safavide (*urdu*), il est traité respectueusement par Isma'il qui le renvoie dans sa province avec le titre de « gouverneur du Lorestan »<sup>92</sup>.

---

<sup>89</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 33.

<sup>90</sup> J. AUBIN, « L'Avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 45. Il convient toutefois de relativiser la portée de cette rumeur, retenue surtout par le chroniqueur Khwandamir. Voir à ce sujet la discussion engagée par Shahzad BASHIR, « Shah Isma'il and the Qizilbash : Cannibalism in the Religious History of Early Safavid Iran », *History of Religions*, 45, 3, 2006, p. 234-256.

<sup>91</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. II, p. 34.

<sup>92</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., t. I, p. 57.

Au cours de l'année 1508, Isma'il élimine de la même manière les Mushasha : il réduit les forts de Shushtar et de Dezful. Dans ce dernier, le gouverneur lui remet les clefs de la citadelle ainsi que celles de la ville<sup>93</sup>. Le conquérant prend ensuite possession de la forteresse de Salasel où il nomme l'un de ses plus fidèles serviteurs en tant que gouverneur, avant de poursuivre sa progression en direction du Fars. Il opère ainsi la jonction avec ses précédentes conquêtes et séjourne pour la seconde fois à Shiraz.

Cette période inaugure une nouvelle phase de ralliements au pouvoir safavide : le souverain d'Ormuz décide d'inclure le nom de Shah Isma'il dans la *khotba* et de le faire inscrire sur sa monnaie<sup>94</sup>. Il porte à son tour le bonnet haydari. Seul Shaykh Shah, le fils de Farrukh Yassar, souverain du Shirvan, fait mine de reprendre son indépendance en ne reversant au pouvoir monarchique ni tribut ni taxe. Mais Isma'il ramène la province dans le giron safavide dès 1509 et en confie le commandement à Husayn Beg Lala. Les gouverneurs des forts de Baku et de Shabaran en profitent pour se rallier aux Safavides dans la foulée<sup>95</sup>, ainsi que de nombreux potentats locaux<sup>96</sup>. Dans les années suivantes, Isma'il reçoit à sa cour divers dirigeants locaux ou leurs émissaires, accordant d'importantes gratifications en échange de la reconnaissance de sa souveraineté sur leur territoire. La monarchie safavide devient ainsi progressivement l'un des acteurs principaux du jeu politique et militaire iranien.

### *Les composantes de la monarchie safavide*

Si certaines élites traditionnelles, à l'instar de Fazllulah Khunji, ne voient en Isma'il que le rejeton d'une lignée de « démons abjects » et de « serpents »<sup>97</sup>, indignes des liens familiaux les unissant aux dirigeants de la Confédération Aq Qoyunlu ; la plupart d'entre elles ne tardent pas à se rallier au pouvoir safavide en dépit de leurs divergences culturelles et religieuses.

Pour Fazlullah Khunji, sunnite convaincu, il était sans doute trop tard. Son opposition à la famille safavide, bien avant son arrivée au pouvoir, lui a fait perdre tout espoir de s'y

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>94</sup> *Ibid.*, t. I, p. 58.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> Voir la liste : *Ibid.*, t. I, p. 58-59.

<sup>97</sup> Khunji, *Tarikh-e alam-ara-ye Amini*, op. cit., p. 61.

intégrer<sup>98</sup>. Mais l'occasion n'est pas perdue pour tous : de nombreux réseaux développés sous le règne des Aq Quyunlu se maintiennent au sommet de la hiérarchie sociale et politique. En effet, en dépit d'une tradition historiographique considérant l'avènement de la monarchie safavide comme une rupture majeure dans l'histoire politique du monde iranien ; l'analyse de de ses acteurs et de leurs relations semble montrer, au contraire, qu'elle n'est pas très différente de celles qui l'ont précédée. Au fil des ans, la monarchie safavide s'est simplement transformée. Par adaptation aux structures préétablies, elle parvient à intégrer des éléments provenant d'horizons très divers. Ce processus comporte plusieurs étapes, correspondant souvent à des phases de son expansion territoriale.

Au centre de la structure monarchique se trouvent les *qizilbashs* dont la présence a cristallisé l'attention tant des chroniqueurs que des historiens en cela qu'elle constitue un changement évident avec les systèmes politiques et militaires antérieurs. Les *qizilbashs* sont constitués en ordre confrérique<sup>99</sup>. Il existe à l'intérieur de la *tariqa* une organisation et une hiérarchie propre au sommet de laquelle se tient le maître spirituel (*murshed-e kamel*). Tous les *qizilbashs* se déclarent ses disciples (*murid*) quel que soit leur rang et leur statut dans la hiérarchie tribale. Ses fidèles sont réunis autour d'un délégué (*khalifah*), lui-même soumis aux ordres d'un chef des délégués (*khalifah al-khulafat*), lequel se positionne juste après le shah. Ses ordres sont aussi écoutés que ceux du souverain lui-même. Cette structure particulière se superpose au schéma monarchique traditionnel, donnant ainsi lieu à de multiples interprétations sur les fondements théoriques de la monarchie<sup>100</sup>.

Au sein des *qizilbashs* se trouvent les fidèles historiques ayant assuré la liaison entre Haydar, 'Ali et Isma'il. Noyau le plus ancien de cette formation, il est convenu de les appeler, depuis les travaux de Jean Aubin, les « soufis du Lahejan », en raison du lieu où ils ont résidé

---

<sup>98</sup> Dans un premier temps, il se réfugie auprès des Timourides du Khorassan puis passe au service de Shaybani Khan. Après la défaite de ce dernier contre Shah Isma'il en 1510, il entame un long périple à travers le monde musulman. Il meurt en 1521 à Bukhara, à l'âge de soixante-et-un ans, sans avoir revu sa ville natale d'Ispahan.

<sup>99</sup> Oktaj EFENDIEV, « Le rôle des tribus de langue turque dans la création de l'Etat safavide », *Turcica*, 6, 1975, p. 24-33 ; H. ROEMER, « The Qizilbash Turkomans, Founders and Victims of Safavid Theocracy », in YAMAMOTO (dir.), « Proceedings of the Thirty-First International Congress of Human Sciences in Asia and North Africa, Tokyo-Kyoto, 31st August – 7th September 1983 », The Institute of Eastern Culture, Tokyo, 1984, p. 360-361.

<sup>100</sup> K. BABAYAN, *The Waning of the Qizilbash. The Spiritual and the Temporal in Seventeenth Century Iran*, Princeton University, PhD diss., Department of Near Eastern Studies, 1993 ; *Id.*, *Mystics, Monarchs and Messiahs : Cultural Landscapes of Early Modern Iran*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 2002, Preface, p. XXIV-XXXIV.

durant des années aux côtés du prince Isma'il<sup>101</sup>. Quelques uns d'entre eux ont participé à la bataille de Tabarsaran en 1488, aux côtés de Haydar, ont suivi le jeune prince 'Ali dans son expédition contre les troupes de Bayunsuqur en 1494, puis sont restés fidèles à Isma'il jusque dans son exil à Lahijan. Pendant près de deux décennies, ces partisans ont protégé les descendants des shaykhs d'Ardabil de leurs opposants politiques et ont partagé leur vie dans le Gilan. Ils ont en outre entretenu la liaison avec les tribus anatoliennes et syriennes. Ils sont aussi certainement à l'origine de la rédaction du *Divan* (recueil de poésie) de Khata'i, nom de plume d'Isma'il, dont une version circule déjà en Anatolie à la fin du XV<sup>e</sup> siècle alors que le prince a moins de dix ans. Ces hommes sont à l'origine de la victoire safavide. Leur nombre fait l'objet de débats constants<sup>102</sup>. Parmi eux, seul Husayn Beg Shamlu parvient à mener une carrière remarquable, les autres retombent dans un oubli mêlé de respect sitôt la conquête achevée.

Husayn Beg Shamlu devient *lala*, c'est-à-dire tuteur d'Isma'il, et assume, dans un premier temps, un rôle de conseiller. En 1501, il obtient une charge officielle au sein de la monarchie, en devenant *vazir-e 'ala* : chef de l'administration. C'est l'aboutissement d'une carrière passée au service des Safavides : avant de devenir le protecteur d'Isma'il durant sept ans, il fut au service de Haydar puis de 'Ali. Présent à Tabarsaran en 1488 mais aussi dans l'embuscade tendu par Rustam contre le prince, il est de ceux qui rapportent son corps en Ardabil, avec le *khalifah al-khulafat*, Khadem Beg Talesh, et Dada Beg Zu'l Qadar. Ses compétences étant avant tout militaires, il continue après sa nomination en tant que chef de l'administration de s'occuper des affaires militaires plutôt que des problèmes administratifs. Il commande l'aile droite dans la plupart des batailles en Iraq, au Larestan et au Khorassan et trépassa en 1514, sur un champ de bataille.

Cependant, une fois la monarchie instituée, bien peu de ces fidèles de la première heure apparaissent au sommet de la hiérarchie sociale. Ceux qui profitent le plus directement de

---

<sup>101</sup> Sur le rôle des soufis du Lahejan, voir l'article de fond de J. AUBIN, « Études safavides II : Révolution chiite et conservatisme. Les soufis de Lahejan, 1500-1514 », *Moyen Orient et Océan Indien*, 1, 1984, p. 1-40. L'auteur y évalue le poids que représentent les « soufis du Lahejan » dans les premières années du règne de Shah Isma'il, jusqu'en 1508-1509, époque du renouvellement de l'élite dirigeante safavide.

<sup>102</sup> Les chroniqueurs ont d'ailleurs du mal à déterminer leurs noms, qui varient en fonction des récits EFENDIEV, « Le rôle des tribus de langue turque dans la création de l'Etat safavide », art. cit., p. 29. Aubin souligne que le nombre, ainsi que l'importance, de ces fidèles changent en fonction des sources. Les quatre noms mis en valeur dans les chroniques du début de la période safavide - Amini et Khwandamir - sont ceux de 'Abdi Beg Shamlu, de Husayn Beg, de Khadem Beg, et de Abdal Beg, voir : J. AUBIN, « Études safavides II : Révolution chiite et conservatisme. Les soufis de Lahejan, 1500-1514 », art. cit., p. 3. La confusion s'est sans doute aggravée plus tard du fait de la volonté des tribus d'avoir eu l'un des siens présent dans la formation originelle.

l'avènement de la monarchie safavide sont les chefs de tribus *qizilbashs* soit ceux qui ont rejoint Isma'il à Erzinjan en 1500, lors de la dernière phase du mouvement.

Muhammad Khan Ustajlu est l'un de ceux-là. Il rejoint Isma'il avec trois cents hommes<sup>103</sup>. Après la mort de son père lors du premier affrontement avec les Shirvani, il devient le patron de sa tribu, qui regroupe plusieurs clans sous le nom général d'Ustajlu. Rapidement, ses qualités de commandement l'imposent comme une des figures majeures du régime. Nommé gouverneur du Diyar Bakr en 1507, il appartient à cette nouvelle aristocratie qui émerge avec la domination safavide. Il est à la tête d'une puissante clientèle et participe aux Conseil des émirs se réunissant dans le camp royal (*urdu*) lors des campagnes militaires.

Dans leurs propres domaines, les émirs *qizilbashs* disposent d'une importante marge de manœuvre. Dans les provinces iraniennes, ils possèdent des *tiyuls*, provinces ou villes, desquelles ils dégagent d'importants revenus et dont la gestion administrative, financière et militaire leur incombe presque entièrement. Leur seule obligation envers le pouvoir monarchique est de se rendre au début de chaque printemps à la convocation du souverain afin de participer aux campagnes militaires. Les émirs les plus importants ont sous leur commandement des troupes considérables, pouvant atteindre plusieurs milliers d'individus, équipés et entretenus à leurs frais.

Le pouvoir monarchique ne dispose donc pas des moyens nécessaires pour contrôler strictement ces grands chefs de tribu. Au contraire, ceux-ci s'imposent à lui en raison de leur statut, de leur famille ou de leur personnalité. Les gouvernements sont également distribués selon une logique qui prend en compte la puissance des tribus : une grande partie des Ustajlu s'installe ainsi dans le Diyar Bakr en 1507, sous l'égide de Muhammad Beg<sup>104</sup>. Plus modestes, les Bayat prennent leurs quartiers dans la région d'Ispahan. L'Azerbaïdjan, une des provinces les plus convoitées par les émirs car une des plus riches, échoit aux puissants Shamlu dont les effectifs sont parmi les plus importants. Les gouvernements mineurs, villes, forteresses, villages, sont répartis entre les émirs de moindre envergure, *beg* et *sultan* tandis que les *khans* les plus puissants se partagent les provinces et leurs capitales : Tabriz, Shiraz, Ispahan, Kerman...

Mais, pour assurer sa domination, la monarchie safavide ne s'appuie pas seulement sur ses partisans historiques. Elle intègre également des réseaux antérieurs. Les émirs aq quyunlu

---

<sup>103</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 43.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 68.

représentent encore, malgré le démantèlement de la Confédération, l'élite militaire et politique la plus importante dans le pays. Sur le modèle des clientèles *qizilbashs*, les membres de la Confédération du Mouton Blanc trouvent leur place dans les nouveaux cadres de la monarchie sous le nom générique de Turkman. Les émirs se rapprochent du souverain en nouant avec lui des liens matrimoniaux. Il convient de ne pas oublier que Shah Isma'il appartient lui aussi à la famille régnante des Aq Qoyunlu par sa mère, 'Alamshah Begum. Il épouse une Mowsellu, l'un des clans dominants de l'ancienne Confédération, principalement implantée dans le Fars.

Le cas d'Émir Beg Mowsellu Turkman, fils de Golabi Beg Mowsellu Turkman, illustre bien le processus de ralliement des émirs turkman à la monarchie safavide<sup>105</sup>. Bien qu'il ait commencé sa carrière en tant qu'*amir al-umara* du prince Alvand dans le Diyar Bakr, il en accomplit la majeure partie au service des Safavides. Rallié à Shah Isma'il en 1507, sans doute dans l'espoir de maintenir sa charge, il est bien accueilli dans le camp safavide mais la province passe ensuite aux mains de Muhammad Khan Ustajlu. L'année suivante, il reçoit en dédommagement la ville de Mossoul, un gouvernement médiocre. Il lui faut attendre 1513 pour obtenir un gouvernement dans le Khorassan, avec le titre de *sultan*, même si le lieu, Qayen, manque de prestige. Il devient toutefois adjoint de Zaynal Khan, le gouverneur de Hérat qui commande tous les émirs de la région et en profite pour se hisser à un rang supérieur. Au début de l'année 1516, il se rend à la cour pour se plaindre de l'administration catastrophique de Zaynal Khan. Ses récriminations sont entendues : Isma'il démet le gouverneur de ses fonctions et le nomme à sa place à la tête de la province en tant que tuteur (*lala*) de son fils aîné, Tahmasb Mirza, le futur Shah Tahmasb. Ce dernier sera le gouverneur nominatif de la province tandis qu'Émir Beg Mowsellu Turkman exerce réellement le pouvoir exécutif. Cette ascension est peut-être due à l'intervention de Tajlu Khatum, épouse mowsellu du shah et cousine germaine d'Émir Khan. Il dispose alors de mille hommes à sa solde (contre trois cents seulement lorsqu'il était gouverneur de Qayen) et devient *khan* en même temps que patron de la tribu Turkman. Sa nomination à la tête du Khorassan fait suite au désastre de Gojdovan qui, en 1513, oblige le shah à déplacer de forts contingents de Shamlu, Takkelu ainsi que des Turkman dans la province<sup>106</sup>. En 1521, en raison d'exactions commises à

<sup>105</sup> J. AUBIN, « L'Avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 120-121.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 23, 31 et 120.

l'encontre de la population mais aussi de ses réticences à soutenir le *sadr* assiégé par les Ouzbeks à Hérat<sup>107</sup>, il est remplacé par Durmish Khan Shamlu, le tuteur de Sam Mirza<sup>108</sup>.

L'intégration des membres de l'ancienne Confédération Aq Qoyunlu ne se fait pas sans heurts ni difficultés. Il faut également prendre en considération les tensions qui traversent les élites safavides elles-mêmes et aboutissent parfois à des ruptures aussi brutales que subites. L'éclatement de la violence suit souvent une période d'apaisement et d'union, durant laquelle un équilibre précaire semblait avoir été atteint : c'est le cas en 1505 où certains Turkman sont accusés d'être impliqués dans la mort de Haydar, le père du shah. Un décret royal ordonne leur exécution, confiée aux soins du *qurshi bashi* (« commandant de la garde »), Abdal Beg Dada. Cet ancien compagnon de Haydar est sans doute le plus susceptible d'identifier les auteurs de ce « crime » commis vingt-quatre ans plus tôt. Ces accès de violence n'empêchent pas, pour autant, l'intégration des Turkman au sein des tribus *qizilbashs* à plus ou moins long terme.

Autour des émirs *qizilbashs* et Turkman gravitent d'autres individus : des Iraniens désignés à l'époque moderne sous le nom générique de « Tadjiks » ou de « Tats ». Ces derniers font carrière dans l'entourage des émirs à la tête des administrations provinciales, et intègrent progressivement le *divan* de la monarchie safavide. Avant tout culturelle, la distinction entre « gens de plume » et « gens d'épée » persiste jusqu'à la fin de l'époque moderne dans le discours : les chroniqueurs eux-mêmes appartiennent souvent à cette catégorie et critiquent fortement les mœurs brutales des *qizilbashs*. Or, il existe des alliances très fortes entre les *divaniens* d'origine iranienne et les clientèles *qizilbashs*. Les premiers parviennent à gravir les échelons du pouvoir dans l'orbite des secondes. Lorsqu'une clientèle *qizilbash* s'approche du pouvoir, les administrateurs iraniens qui en font partie se saisissent des instruments administratifs et financiers de la monarchie. Ainsi, Shah Husayn Isfahani

---

<sup>107</sup> En 1520, l'écho de ses difficultés à Hérat parvient à la cour, en particulier les exactions commises à l'encontre des populations et la spoliation des biens de mainmorte. En 1521, Zaynal Khan refuse d'aider le *sadr* assiégé par les Ouzbeks à Hérat. Durmish Khan Shamlu part le remplacer, avec la tutelle de Sam Mirza (lui-même éloigné de la cour par son protégé Mirza Shah Husayn, le *nazer-e divan-e 'ala*, contrôleur du *divan* suprême).

<sup>108</sup> Selon J. Aubin, Durmish Khan Shamlu, fils de 'Abdi Beg Shamlu, l'un des premiers « fidèles » de la dynastie safavide (et beau-frère d'Isma'il, puisqu'il a épousé une de ses sœurs), n'apparaît que relativement tard dans les chroniques. Il est surtout mentionné pour son rôle dans la bataille de Tchalidiran, où il pousse Isma'il à engager le combat. Durmish Khan Shamlu est le protecteur de Mirza Shah Husayn. Les Shamlu comptent durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle parmi les clientèles les plus puissantes de la monarchie safavide. Leur influence est largement due à la faveur dont ils jouissent auprès du souverain et aux charges prestigieuses et rémunératrices qui leur sont attribuées. Iskandar Beg Munshi souligne néanmoins qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, leur influence décroît sensiblement, mesurée au nombre de gouvernements qui leur sont attribués : seulement cinq sous le règne de Shah 'Abbas. La plupart des Shamlu appartiennent alors au régiment de Vali Khalifah Evtchi, le gouverneur de Mashad, chef de la clientèle shamlu. Les autres émirs, « sans attribution », viennent grossir les rangs de l'aristocratie curiale.

commence sa carrière au service de Durmish Khan Shamlu, un des officiers les plus influents de la cour puisqu'il commande le personnel domestique du shah en tant qu'*ishiq aqashi bashi*. En 1503, il se voit confier le gouvernement d'Ispahan puis, remarqué par le souverain lui-même, devient, en 1514, le ministre suprême de l'administration safavide (*vazir-e 'ala*) et ce jusqu'à sa mort en 1523.

Réparti sur l'ensemble du territoire iranien, le réseau des *sayyeds* constitue un autre relais essentiel du pouvoir monarchique safavide. Les familles de *sayyeds* sont présentes dans la plupart des grandes villes du pays : Qom, Mashad, Téhéran, Ispahan, Shiraz ou encore Hérat... Issues de la descendance du Prophète à différents degrés, elles forment un maillage très actif dans le milieu urbain et appartiennent souvent à la notabilité<sup>109</sup>. De puissants liens matrimoniaux et culturels les unissent. Dès le commencement, la dynastie safavide tente de capter à son profit cette élite religieuse et sociale, urbanisée et cultivée, dont les compétences peuvent lui permettre d'assumer des tâches administratives et juridiques. Ainsi Shah Isma'il multiplie les attentions à leur égard : à Bagdad, en 1508, il fait venir dans son camp les principaux *sayyeds* de la ville et les comble de présents, d'exemptions fiscales et de faveurs<sup>110</sup>. Certains sont recrutés à son service et s'occupent en particulier de l'administration des biens de mainmorte (*vaqf*) dont la gestion relève d'un personnel qualifié et compétent, au sein de l'institution de la *saderat*.

Le véritable problème pour les Safavides réside toutefois dans le fait que les *sayyed* ne sont pas chiites : élevés dans les principes des quatre grandes écoles théologiques du sunnisme, nombre d'entre eux rejettent les croyances hétérodoxes des « Têtes rouges ». Il faut donc du temps au pouvoir safavide pour convaincre ces lettrés de partager ses vues en matière religieuse et spirituelle. Pour assurer leur conversion, et par là-même leur adhésion à la monarchie, Shah Isma'il recourt à des théologiens réputés vivant dans le Jabal 'Amil, au Bahreïn, ainsi que dans les foyers où se maintient vivante la religion de 'Ali<sup>111</sup>. Certains refusent l'invitation, ne souhaitant pas se compromettre auprès d'un souverain temporel, quel

<sup>109</sup> Denise AIGLE, « Hommes de Dieu en islam : le cas des *sayyids* dans l'Iran médiéval (IXe-XIVe siècles) », in Iogna-Prat, Veinstein (dir.), *Histoires des hommes de Dieu dans l'islam et le christianisme*, Paris, Flammarion, 2003, p. 42-65.

<sup>110</sup> ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam*, op. cit., p. 122-124.

<sup>111</sup> L'importance du phénomène d'immigration des théologiens arabes a donné lieu à un vif débat historiographique. Rula Jurdi Abisaab le juge essentiel pour la mise en place d'un personnel religieux compétent en Iran tandis qu'Andrew Newman en relativise l'importance de manière drastique. Voir en particulier, Rula Jurdi ABISAAB, *Converting Persia, Religion and Power in the Safavid empire*, Londres, New-York, I.B Tauris, 2004 et Andrew Newman « The Myth of the Clerical Migration to Safavid Iran », *Die Welt des Islams*, 33, 1993, p. 66-112.



qu'il soit, même si celui-ci partage leur croyance. D'autres viennent, cédant aux intenses sollicitations d'un souverain très conscient de la difficile implantation du chiisme dans certains zones de l'Iran<sup>112</sup> : au moment de l'imposition de celui-ci comme religion officielle en 1501, on ne trouve dans Tabriz qu'un seul ouvrage chiite, écrit par Ibn al-Mutahhar al-Hilli (m. 1326), théologien du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>113</sup>.

La monarchie safavide est donc composée de différentes strates réunies autour du shah. Les émirs *qizilbashs* en composent le noyau dur. Les émirs turkman se rallient progressivement et entraînant à leur suite des administrateurs, issus des grandes familles iraniennes. Viennent ensuite les *sayyed* et les théologiens, essentiels pour la construction de la légitimité monarchique. Cette composition plurielle montre que les Safavides forment une monarchie assez traditionnelle au tournant du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle.

### *La tentation impériale : l'enjeu du Khorassan*

Comme toutes les dynasties musulmanes de l'époque moderne, les Safavides sont fascinés par l'héritage timouride<sup>114</sup>. Le prestige et la gloire qui entourent Timur Lang, son parcours ainsi que les représentations qui lui sont attachées, exercent sur eux une attraction profonde. Or, Shah Isma'il est le contemporain du dernier représentant de cette prestigieuse lignée installée à Hérat : Sultan Husayn Bayqara (1469-1506).

Dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, ses relations avec le souverain timouride sont marquées par une reconnaissance mutuelle : Isma'il s'adresse même à lui comme à un père

---

<sup>112</sup> Sur la question de l'implantation du chiisme en Iran à l'arrivée de Shah Isma'il au pouvoir, voir S. A. ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam*, op. cit., p. 109-110.

<sup>113</sup> Hasan Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. I, p. 61 ; M. MAZZAOUI, *The Origins of the Safawids*, op. cit., p. 6 ; ROEMER, « The Safavid Period », *C.H.I.*, op. cit., p. 194.

<sup>114</sup> Les Safavides ont toujours tenté de capter le prestige et la gloire attachés à l'héritage timouride, à l'instar des dynasties ouzbek et moghole. Sur ce sujet, voir Andrey BURTON, « Descendants et successeurs de Timur : la rivalité territoriale entre les régimes ouzbek, safavide et moghol », in SZUPPE (dir.), *L'héritage timouride, Iran, Asie Centrale, Inde (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Cahiers d'Asie Centrale, Tachkent-Aix-en-Provence, 1997, p. 23-39 et M. SZUPPE, « L'évolution de l'image de Timur et des Timourides dans l'historiographie safavide, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », in SZUPPE, *L'Héritage timouride : Iran - Asie Centrale - Inde, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, IFÉAC, Édisud, Aix-en-Provence/Tachkent, 1997, p. 313-331. Dans son étude sur les chroniques du règne de Shah 'Abbas, Sholeh A. Quinn met également en évidence la continuité culturelle recherchée par les chroniqueurs safavides avec leurs prédécesseurs timourides, grâce à des comparaisons entre leurs méthodes narratives ; S. A. QUINN, *Historical Writing during the Reign of Shah Abbas : Ideology, Imitation and Legitimacy in Safavid Chronicles*, University of Utah Press, 2000.

(*baba*), indiquant par là le respect et la considération qu'il lui porte<sup>115</sup>. En retour, il reçoit du souverain timouride des lettres de congratulations à chacune de ses victoires. Les escarmouches qui agitent ponctuellement leurs frontières respectives sont sans conséquences. Conscients de l'impossibilité où ils sont de réduire à leur profit la puissance voisine, les deux hommes préfèrent procéder à de réguliers échanges de courriers pour apaiser la situation. À aucun moment Shah Isma'il ne cherche à profiter des difficultés que connaît alors la dynastie timouride. Mais la disparition de Sultan Husayn Bayqara en 1506, provoque des troubles dans la région. Le *khan* de Bukhara, Muhammad Shaybani Khan, plus connu sous le nom Shahi Beg Khan, profite du partage de l'Empire entre les fils et successeurs de Sultan Husayn Bayqara pour intervenir. Le 23 juin 1506, il l'emporte sur les descendants du souverain timouride. Le prince Ba'di al-Zaman arrive à l'*urdu* safavide quelques mois plus tard, en quête de secours et de soutien. Isma'il lui ménage un bon accueil, en attendant d'avoir les moyens d'entreprendre une action offensive contre les usurpateurs Ouzbeks.

Mais la campagne du Khorassan, justifiée dans un premier temps comme une entreprise de reconquête pour le compte du prince timouride, apparaît bientôt comme la marche triomphale du souverain chiite sur les « terres de ses ancêtres »<sup>116</sup>, en référence à la conquête de Uzun Hasan en 1469. Réunies durant l'été 1510 à Korqan, au nord-ouest de Bestam, ses troupes avancent à travers le Khorassan sans rencontrer de difficultés. Isma'il visite Mashad, y accomplit le pèlerinage rituel sur le tombeau du Huitième Imam 'Ali al-Reza, et reproduit le geste qui l'a rendu fameux en Iraq. Il multiplie également les dons envers la fondation pieuse tout en marquant une attention particulière aux familles de *sayyeds*, fort nombreuses dans cette région<sup>117</sup>.

La véritable campagne militaire ne commence qu'à Marv, où les Ouzbeks se sont retranchés car Shahi Beg Khan a choisi cette position stratégique afin d'attendre les renforts de ses bases arrières. En effet, il a appelé dans l'urgence les *khans* de Samarcande, de Tachkent et bien d'autres à venir le rejoindre<sup>118</sup>. Trop inférieurs en nombre, les Safavides ne peuvent soutenir un siège qui se refermerait sur eux comme un étau : sept jours à peine après leur arrivée sous les murs de Marv, le 22 novembre 1510, ils se retirent<sup>119</sup>. Shahi Beg Khan y voit une occasion d'abattre son jeune rival. Sans attendre les renforts, il se lance à sa

<sup>115</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 59.

<sup>116</sup> Khwandamir, *Habib al-Siyar*, op. cit., p. 55, cit. in. G. SARWAR, *History of Shah Isma'il*, op. cit., p. 59.

<sup>117</sup> *Ibid.*

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>119</sup> Hasan Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., t. I, p. 53.

poursuite, prêt à écraser les troupes *qizilbashs* dans leur marche de retour. Or, ces dernières attendent les Ouzbeks à quelque distance de là, parées au combat : la retraite n'était qu'une manœuvre stratégique destinée à faire sortir les troupes ouzbeks de leur citadelle et à les attirer dans un lieu découvert. Shahi Beg Khan s'en rend compte trop tard, alors que ses troupes sont largement engagées dans le combat. Les Ouzbeks, bien que supérieurs en nombre, ne parviennent pas à prendre le dessus. Ils sont massacrés par milliers et le corps du *Khan* ouzbek est retrouvé le lendemain de la bataille, sur une pile de cadavres<sup>120</sup>. Son crâne est bientôt serti d'or pour servir de coupe lors des divertissements du shah, tandis que la peau du visage est envoyée dans l'Empire ottoman en même temps qu'une lettre de victoire pour avertir le sultan Bayezid de son succès<sup>121</sup>.

Le jeune fils du sultan, Sélim, alors gouverneur de Trébizonde, s'offense grandement de ce présent et reproche à son père de ne pas y avoir répliqué froidement ; mais Bayezid préfère temporiser et envoie une lettre de félicitation à Isma'il<sup>122</sup>. Le jeune souverain s'est illustré en participant activement à la bataille : les chroniqueurs puisent abondamment dans la littérature épique persane pour magnifier son exploit et en faire le digne représentant des héros antiques, la personnification vivante de Rustam, un être est doté d'une force extraordinaire, surhumaine. Il est vrai que son succès est total.

La monarchie safavide s'agrandit subitement du Khorassan<sup>123</sup> ; les provinces ouzbeks, en Transoxiane, semblent elles-aussi à portée de main tant leurs *khans* sont désorganisés par la perte de leur chef, l'artisan de l'expansion ouzbek sur les territoires timourides. En dix ans, celui-ci était parvenu à conquérir Samarcande, Khiva, Boukhara, Tachkent en plus des principales villes du Khorassan : Hérat, Marv, Mashad. Dès lors, le jeune souverain s'interroge sur la possibilité de reconstituer l'empire du grand Timur. Être le nouvel Alexandre ? L'ambition paraît démesurée et pourtant, l'idée est profondément ancrée dans les imaginaires au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>124</sup>. Demeuré pour l'hiver à Hérat, Shah Isma'il médite

---

<sup>120</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I., p. 63. Selon d'autres sources, Shahi Beg Khan serait parvenu à s'échapper avec 500 compagnons mais il est rattrapé dans une ferme par un détachement safavide. Le commandant safavide emporte sa tête ; SARWAR, *History of Shah Isma'il*, op. cit., p. 62-63. Dans tous les cas, son crâne est serti d'or pour servir de coupe à vin lors des divertissements du souverain safavide. La peau quant à elle est envoyée en présent au sultan ottoman, avec la lettre de victoire.

<sup>121</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I., p. 63.

<sup>122</sup> Manuscrit add. 200, Cambridge University Library, f. 141, cit. in. BROWNE, *Literary History*, op. cit., p. 65.

<sup>123</sup> Sur le déroulement de l'installation des Safavides à Hérat et ses conséquences dans la société hérati, voir M. SZUPPE, *Entre Timourides, Uzbeks et Safavides : questions d'histoire politique et sociale de Hérat dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cahier de Studia Iranica, 12, Association pour l'avancement des études iraniennes, Leuven, Peteers, 1992, p. 77-84.

<sup>124</sup> C'était aussi celui de son adversaire Shaybani Khan, descendant de Gengis Khan, qui avait commencé par Samarcande et Bukhara avant de poursuivre vers l'ouest, dans la province de Hérat.

son projet. Au printemps 1511, il quitte la ville en direction du nord-est. Les émirs ouzbeks de Bukhara et de Samarcande ont tout lieu de croire à une expédition de reconnaissance, voire à une invasion : ils dépêchent un émissaire auprès de lui pour tenter de négocier un compromis<sup>125</sup>. Contre toute attente, Isma'il accepte de signer un traité de *statu quo*. En échange du Khorassan, Isma'il s'engage à ne pas attaquer les provinces (*khanat*) de Transoxiane. Il n'est alors plus question, pour l'instant, de rendre la province la plus prospère du monde iranien au prince timouride déchu. Ce dernier demeure dans la région de Tabriz où Isma'il lui alloue des terres<sup>126</sup>.

Toutefois un autre descendant de Timur retient bientôt son attention : le prince de Kandahar Zahir al-din Muhammad dit Babur, le « Tigre »<sup>127</sup>. Chassé de Transoxiane en 1501, Babur a connu jusque-là une vie d'errance et de repli mais il est parvenu à se constituer une principauté indépendante dans la région de Kabul en 1504. Il espère surtout recouvrer les terres dont il estime être le détenteur légitime en Transoxiane, à Boukhara, Samarcande et Ferghana. Isma'il choisit de l'aider car son projet peut s'avérer propice au lancement de nouvelles opérations dans la région. Il offre à Babur son soutien militaire et financier à condition que celui-ci se convertisse au chiisme duodécimain, ce que le prince timouride accepte. Avec l'aide consentie par la monarchie safavide en 1511 et le poids de sa légitimité timouride, Babur mène une campagne triomphale en Transoxiane.

La campagne s'enlise cependant à Gajdovan, où les forces conjuguées des Safavides et des partisans de Babur posent le siège au début de l'automne. Durant quatre mois, la forteresse résiste et les assiégeants, trop loin de leurs bases pour s'approvisionner, perdent progressivement espoir. Les Ouzbeks profitent de cette faiblesse pour venir au secours de leur garnison et prennent l'armée safavide à revers le 12 novembre 1512 : Babur s'échappe *in extremis* du champ de bataille, précédé par l'émir safavide Dada Beg Talesh. En revanche, le grand-vizir safavide Najm-e' Thani, abandonné par les troupes *qizilbashs* ne supportant plus son autorité, est tué sur place. Shah Isma'il ne pardonne pas aux émirs leur défaillance. Il punit très sévèrement ceux qu'il juge responsables de la défaite : Dada Beg Talesh, le gouverneur de Marv, est revêtu d'un voile de femme et exhibé à travers le camp safavide monté sur un âne. Son humiliation est à la hauteur de celle que le souverain safavide estime avoir subie car cette défaite porte préjudice à sa réputation de chef victorieux.

<sup>125</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 53-56.

<sup>126</sup> Badi al-Zaman reçoit des terres dans la région de Tabriz, où il demeure sept ans, jusqu'à l'arrivée du sultan ottoman. Il repart avec lui à Constantinople où il meurt en 1517.

<sup>127</sup> Sur les relations entre Isma'il I<sup>er</sup> et Babur, voir RIAZUL ISLAM, *Indo-Persian Relations*, *op. cit.*, p. 5-12.

Shah Isma'il décide aussitôt de monter une nouvelle expédition vers le Khorassan pour l'année 1513. En attendant, l'*urdu* hiverne à Ispahan. Dans le Khorassan, province profondément attachée à sa culture et à ses traditions, notamment religieuses ; l'implantation safavide se déroule dans la violence. Les « séditeux », entendons ceux qui sont hostiles au pouvoir safavide, sont persécutés<sup>128</sup>. La répression est sanglante. Enfin, après plusieurs années de ballottage entre Ouzbeks et Safavides, la province est remise entre les mains de Zaynal Beg Khan Shamlu, qui organise durablement le rattachement de l'ancienne capitale timouride à la monarchie safavide.

### III. La cristallisation monarchique (1514-1528)

Durant toutes ces années, la personnalité de Shah Isma'il ne cesse de s'affirmer comme en témoignent les punitions exemplaires infligées à ses propres fidèles. À vingt-trois ans passés, il s'émancipe progressivement de la tutelle des émirs et notamment de ses anciens tuteurs (*lala*). Husayn Beg Lala Shamlu, l'un de ses plus fidèles partisans, se voit ainsi éloigné, en 1508, par sa nomination en tant que gouverneur de Hérat<sup>129</sup>. Le Khorassan s'avère la province la mieux adaptée pour promouvoir les émirs les plus puissants tout en les éloignant. Dans le même temps, le souverain fait émerger ses propres hommes aux postes administratifs clés. Souvent issus également des élites *qizilbashs*, ceux-ci partagent ses moments de loisir et deviennent ses compagnons, comme Mirza Sultan Husayn.

Au Conseil, Isma'il prend aussi une place de plus en plus importante. Après dix ans de campagnes, il jouit, comme ses aînés, d'une expérience militaire considérable et reste personnellement invaincu. Toutes les batailles auxquelles il a participé se sont soldées par des victoires que ce soit contre le dirigeant du Shirvan, contre ses cousins Alvand et Murad ou contre le redoutable *khan* ouzbek Shahi Beg Khan. Toutefois, dans la partie occidentale de ses territoires, se profile une menace tout aussi importante, si ce n'est davantage : l'Empire ottoman.

---

<sup>128</sup> M. SZUPPE, *Entre Timourides, Uzbeks et Safavides*, op. cit., « Le problème du sunnisme et du chiisme à Hérat », p. 121-140.

<sup>129</sup> AUBIN, « Révolution chiite et conservatisme. Les soufis du Lahejan, 1500-1514 », art. cit., p. 12.

## *La résistance dans les épreuves : Tchalidran et ses conséquences*

Comme Mehmet II (1451-1481) fut l'ennemi personnel d'Uzun Hasan, le sultan Sélim I<sup>er</sup> (1512-1520) est celui de Shah Isma'il. Le nouvel empereur ottoman est obnubilé par le péril safavide d'autant que certaines tribus fidèles à Isma'il, demeurées sur le territoire ottoman, agitent sporadiquement ses confins<sup>130</sup>. En tant que gouverneur de Trébizonde, Sélim a déjà observé de près les effets de la propagande safavide sur les populations nomades d'Anatolie. L'inquiétude générée par ce constat fut d'ailleurs à l'origine du conflit l'opposant à son père, Bayazid II (1481-1512), dont les échanges diplomatiques avec le souverain safavide étaient relativement réguliers et cordiaux, malgré leurs divergences religieuses<sup>131</sup>. L'attention du sultan se focalisait davantage sur les régions européennes qui constituaient la partie occidentale de son empire. À l'égard de la monarchie safavide, il s'en tenait à un rôle d'observation, surveillant son expansion sans toutefois prétendre la ralentir. Certains de ses fils, candidats possibles à sa succession, se retrouvent pleinement dans cette politique.

Mais, en 1511, la révolte de Shah Quli (l'« esclave du shah ») met l'Anatolie à feu et à sang<sup>132</sup>. Ce soulèvement, composé majoritairement des tribus takkalu restées sur le territoire ottoman, confirme toutes les craintes et les réserves de Sélim, qui y voit une manipulation délibérée de Shah Isma'il. Après plusieurs mois de troubles, les troupes du Grand vizir Hazim 'Ali Pasha entrent en action, mais elles sont massacrées en juillet 1511. Bien que la rébellion s'éteigne ensuite d'elle-même après la disparition de son chef, cet événement consomme la rupture entre Bayazid et Sélim qui s'empare du pouvoir en déposant son père 24 avril 1512<sup>133</sup>.

L'accession au pouvoir de Sélim I<sup>er</sup> entraîne des conséquences immédiates pour la monarchie safavide. Dès le milieu de l'année 1512<sup>134</sup>, la frontière est bloquée afin d'asphyxier l'économie iranienne par le blocage des circuits d'échanges traditionnels ; les provinces du

<sup>130</sup> AUBIN, « La politique orientale de Sélim I<sup>er</sup> », *Itinéraires d'Orient. Hommage à Claude Cahen, Res Orientales*, VI, Bures-sur-Yvette, 1994, p. 197-216 ; Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « L'apogée de l'Empire ottoman : les événements (1512-1606) », in Robert MANTRAN (dir.), *Histoire de l'empire ottoman*, p. 139-142.

<sup>131</sup> Une compilation de ces échanges diplomatiques est faite par Firidun Beg vers 1574 dans le recueil *Munsha'at-e Salatin*, « Correspondance des rois », (1574), publié à Istanbul. Un résumé de ces lettres est également publié dans E. G. BROWNE, *A Literary History of Persia*, op. cit., p. 66-69.

<sup>132</sup> J. AUBIN, « L'Avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 88-91.

<sup>133</sup> Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « L'apogée de l'Empire ottoman : les événements (1512-1606) », art. cit., p. 139.

<sup>134</sup> Sur ce point précis, voir Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « Études Turco-Safavides I : Notes sur le Blocus du Commerce Iranien par Selim I<sup>er</sup> », *Turcica*, 6, 1975, p. 68-88.

Khuzestan et de l'Azerbaïdjan étant intimement liées à l'activité économique ottomane. De plus, la route des caravanes est aussi fermée et tous les contrevenants sont punis. Sélim I<sup>er</sup> espère ainsi susciter des révoltes à Tabriz et soulever les populations sédentaires et marchandes contre un pouvoir encore jeune et balbutiant. Il parie également sur l'hostilité des populations iraniennes à l'égard d'un souverain ouvertement chiite : une croyance fortement contestée dans le monde musulman. Une réaction contre le souverain safavide semble encore possible.

C'est pourquoi Sélim prépare, dès 1512, une campagne militaire d'envergure visant à mettre un terme à la domination du souverain safavide<sup>135</sup>. Pour ce faire, il réunit l'armement le plus moderne, fruit d'une longue expérience des guerres européennes : des canons et des mousquets. Après plus d'un an de préparation, les opérations sont lancées en 1514 : pour la puissance ottomane, cette confrontation est l'aboutissement d'un long conflit larvé. Les tributs anatoliennes ont toujours été au bord de l'embrasement contre l'autorité impériale lors des levées d'impôts. En outre, le décalage culturel entre les populations turques d'Anatolie et celles constituant le cœur du pouvoir ottoman à Constantinople n'a cessé de s'approfondir jusqu'à la plus complète incompréhension. Pour les Ottomans, les nomades anatoliens sont des barbares à peine civilisés, des « allumeurs de chandelles » aux rites obscurs et triviaux tandis qu'eux-mêmes incarnent l'Empire universel<sup>136</sup>. En 1514, Sélim prend ainsi en personne la direction de l'armée.

En face, Isma'il ne semble pas redouter cette attaque. D'après les sources safavides, il ne présente aucun signe d'inquiétude à l'annonce de l'avancée des troupes ottomanes vers l'Azerbaïdjan. Fort de ses récentes victoires et certain d'être l' élu de Dieu, Isma'il ne doute pas. L'ordre de mobilisation est lancé au printemps 1514, alors que les troupes ottomanes sont déjà en route depuis des semaines. Shah Isma'il arrive cependant à Tchaldiran avant elles. Muhammad Khan Ustajlu a pris toutes les mesures pour les ralentir : il a entièrement ravagé sa province du Diyar Bakr avant de la quitter<sup>137</sup>. Les puits ont été empoisonnés, les récoltes brûlées sur pied et le bétail enlevé. Les Ottomans ne peuvent donc compter que sur leurs propres ressources pour se ravitailler et arrivent épuisés, le 22 août, à proximité de Tchaldiran. Ils ont laissé quarante mille hommes en chemin.

---

<sup>135</sup> Irène BELDICEANU-STEINHERR, « Le règne de Sélim I<sup>er</sup> ; tournant dans la vie politique et religieuse de l'empire ottoman », *Turcica*, IV, Paris-Strasbourg, 1975, p. 42.

<sup>136</sup> Voir à ce sujet la très belle étude ethnographique d'Altan GOKALP, *Têtes Rouges et Bouches Noires. Une confrérie tribale de l'Ouest anatolien*, op. cit.

<sup>137</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 68 ; Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I., p. 68.

La stratégie safavide est résolument portée sur l'offensive. Muhammad Khan Ustajlu, qui vient d'accomplir sa jonction avec l'armée du shah, soutient résolument cette position. Il estime judicieux de prendre l'initiative avant que les troupes ottomanes n'aient le temps de récupérer et de monter leur artillerie<sup>138</sup>. Mais certains membres du Conseil prônent l'inverse et souhaitent attendre. Non pour que les troupes de province qui manquent encore à l'appel puissent les rejoindre, mais pour permettre aux Ottomans de s'installer : il faut que les armées soient à égalité avant le combat d'autant que le sultan ottoman a fait le déplacement en personne. Durmish Khan Shamlu, le propre cousin du shah et fils du célèbre émir shamlu 'Abdi Beg Shamlu, espère, en soutenant cette opinion, se tailler une réputation de bravoure. Il veut attendre que les Ottomans aient pris position, afin que le mérite de la victoire soit plus grand pour le souverain safavide. Les avis sont partagés. Finalement, Isma'il tranche en faveur de Durmish Khan puis passe le reste de la nuit à boire en compagnie de ses intimes amis et des principaux émirs<sup>139</sup>.

Le lendemain, les troupes ottomanes sont enfin prêtes. Une ligne de charriots reliés par des chaînes a été dressée derrière les premières lignes d'assaut<sup>140</sup>. À l'arrière, les canons ottomans ont pris position. Réparties sur deux ailes et une armée centrale, les troupes iraniennes lancent enfin l'attaque. Les premières heures leur sont favorables mais, en dépit des qualités de ces intrépides cavaliers, un véritable décalage technologique sépare les deux armées. Lorsque les mousquets ottomans entrent en action, ils déciment par vagues successives les guerriers *qizilbashs*, armés de cimeterres, d'arcs et de flèches. Malgré une résistance acharnée et plusieurs charges très meurtrières, la victoire appartient aux Ottomans. Isma'il manque lui-même de périr au cours du combat : il est sauvé par des compagnons qui le hissent sur un cheval et l'emportent hors du champ de bataille. Après plusieurs assauts lancés en pure perte, les survivants quittent la place. L'armée ottomane est libre de s'enfoncer en territoire safavide, de se saisir du bagage, y compris des femmes du harem que Shah Isma'il avait tenu à amener pour assister aux hostilités, et de se diriger vers la capitale. Tabriz est ainsi livrée aux soldats ottomans durant sept jours. Sélim doit quand même abandonner sa position et renoncer à poursuivre son ennemi, non parce que les émirs *qizilbashs* l'en

---

<sup>138</sup> *Ibid.*

<sup>139</sup> AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », p. 47 : « Une grande beuverie, qui laissa les participants complètement ivres, eut lieu dans le camp *qizilbash* la nuit qui précéda la bataille de Tchaldéran ».

<sup>140</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, t. II, p. 69-70 ; Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, t. I, p. 70. Sur le déroulement de la bataille de Tchaldéran, voir aussi ROEMER, « The Safavid Period », *C.H.I.*, *op. cit.*, p. 224-225 ; SAVORY, *Iran under the Safavids*, *op. cit.*, p. 40-41 et *Id.*, « The Consolidation of Safavid power in Persia », *art. cit.*, p. 87-90.



empêchent ; mais parce que ses propres troupes, en particulier les Janissaires, menacent de se rebeller s'il n'ordonne pas une retraite immédiate. Cela fait plus d'un an que l'armée ottomane est en marche : les hommes sont las et Sélim repart donc en direction de Constantinople.

Bien qu'il n'ait pas mis la main sur le shah lui-même, le sultan est sans doute satisfait d'avoir brisé l'élan safavide : Isma'il a fui loin à l'intérieur de ses terres et la défaite de Tchaldiran semble mettre un terme à ses ambitions. Toutefois, elle ne met pas fin à l'existence de la monarchie. Bien au contraire, Tchaldiran apparaît paradoxalement comme un événement fondateur pour la monarchie safavide.

Pour les chroniqueurs, la période qui suit cette bataille est considérée comme un temps d'endormissement, sans gloire, où une dynastie en perte de prestige gouverne par un souverain dénué d'ambition. Sam Mirza, l'un des propres fils de Shah Isma'il, né en 1517, l'accuse lui-même d'inertie : « De 921 à 930 (1515 à 1524), il passa son temps à s'amuser et à ne rien faire »<sup>141</sup>.

Pourtant, cette période comprise entre la défaite de Tchaldiran et la mort de Shah Isma'il, dix ans plus tard, est riche de changements : débarrassée du mirage impérial et de ses impératifs militaires, la monarchie commence à s'organiser. Lentement, elle opère la digestion de quinze années de conquêtes, de guerres et de luttes intensives. Le souverain règne sur un ensemble territorial qui comprend l'Azerbaïdjan, l'Iraq persan, le Khorassan, le Fars, le Kirman, le Khuzestan, dont la cohérence est encore loin d'être acquise<sup>142</sup>.

Bien que la documentation lacunaire de cette période ne nous permette pas de cerner pleinement les contours de ses structures, on peut néanmoins saisir quelques évolutions majeures. En premier lieu, Shah Isma'il poursuit la mise à l'écart des chefs de la première génération. Cette politique s'inscrit dans la lignée des démarches entreprises dès 1508 afin d'écarter de l'équipe gouvernementale les chefs historiques du mouvement safavide, tel que Husayn Beg Shamlu. Ceci est d'autant plus aisé après Tchaldiran que les rangs des émirs *qizilbashs* ont été considérablement éclaircis.

Isma'il en profite également pour renforcer la position du chef de l'administration, le *vazir-e 'ala* (« ministre suprême »). Jusqu'ici, ce poste était considéré comme une charge subalterne réservée à des administrateurs iraniens. Isma'il lui accorde une autorité

---

<sup>141</sup> Sam, p. 11, *cit. in.* J. AUBIN, « L'avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 48.

<sup>142</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-Tavarikh*, *cit. in.* E. G. BROWNE, *Literary History of Persia*, *op. cit.*, p. 82.

supplémentaire en le plaçant à égalité avec le *vakil*, poste généralement réservé aux émirs *qizilbashs* et donnant accès à la distribution des charges.

L'office de *vazir-e 'ala* est d'abord confié à Mirza Shah Husayn<sup>143</sup>. Chef de l'administration monarchique à partir de 1514, le ministre doit d'abord faire face à un enjeu majeur : constituer une trésorerie. Ce n'est pas une opération aisée avec Shah Isma'il qui pratique une politique massive de redistribution des biens. Dès que le fruit des tributs ou du butin est rassemblé dans les pavillons du camp, il procède à une distribution : « Les grands pavillons qu'on faisait à sa cour, pleins d'argent et de marchandises, le plus souvent il les donnait à piller aux *qazis*, ou il les utilisait pour barrer les oueds lors de ses chasses. Son trésor est toujours vide », se désole Qomi<sup>144</sup>. Mirza Shah Husayn se lamente fréquemment de cette habitude auprès de ses secrétaires tout en essayant de remettre de l'ordre dans cette pratique. Si son gouvernement est, dans l'ensemble, apprécié par les populations iraniennes ; ces initiatives sont fort mal perçues par les élites *qizilbashs*. Les émirs tentent, à plusieurs reprises, de discréditer le ministre mais, en dépit des attaques portées contre lui, Shah Isma'il lui maintient sa confiance. Son soutien permanent tend à montrer que le souverain entend renforcer l'administration au détriment du pouvoir des émirs. La tâche de Mirza Shah Husayn reste cependant considérable : il convient de trouver des leviers administratifs pour créer de nouvelles ressources après des années, voire des décennies dans certaines régions, de troubles et de conflits<sup>145</sup>.

La monarchie doit également résoudre le problème de l'installation des tribus *qizilbashs* sur le territoire iranien. Bien après la bataille de Tchaldiran, celles-ci continuent à affluer et certaines d'entre elles se livrent à des excès de violence sur les populations locales. Pour mettre fin à ces exactions, Isma'il procède à des punitions exemplaires : en 1512, il fait ainsi exécuter les responsables d'un groupe de Takkalu qui se sont livrés au massacre d'une caravane de marchands en route vers l'Empire ottoman, dans la région d'Erzinjan. Il leur reproche également de s'être révoltés contre son « père, sultan Bayazid »<sup>146</sup>. Cet acte politique souligne que Shah Isma'il ne veut plus seulement être considéré comme le maître de ses

<sup>143</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 88. Cet homme issu d'une famille modeste d'Ispahan a commencé sa carrière auprès du *daruga* d'Ispahan, en tant qu'assistant. Il passe ensuite au service de Durmish Khan Shamlu et gravite pendant une dizaine d'années dans sa clientèle avant de se faire remarquer par le shah lui-même, au cours d'un séjour de ce dernier à Ispahan.

<sup>144</sup> Qomi, cit. in, J. AUBIN, « L'Avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 62.

<sup>145</sup> Par exemple en 1513-1514, on note une famine dans le Khorassan, *Ibid.*, p. 30. Les destructions sont telles que les *begs* ne peuvent tirer aucun bénéfice de leurs possessions. De même à Bakh, chez les hommes de Div Sultan Rumlu, en Azerbaïdjan ou en Iraq.

<sup>146</sup> J. AUBIN, « L'Avènement des Safavides reconsidéré », art. cit., p. 90.

disciples *qizilbashs*, mais comme le garant de l'ordre à l'intérieur de son pays. Et celui-ci n'est pas l'Anatolie. S'il s'agit-il aussi pour lui de décourager le flux migratoire vers l'Iran, cette mesure s'inscrit principalement dans l'optique d'éviter une nouvelle confrontation avec l'Empire ottoman. Ainsi, le massacre des populations anatoliennes par Sélim I<sup>er</sup> en 1516 se déroule-t-il dans l'indifférence totale du régime safavide. Isma'il ne fait rien en faveur des survivants demeurés de l'autre côté de la frontière et laisse le sultan régler les problèmes avec ses sujets.

### *Les mutations de l'élite qizilbash*

À la fin du règne de Shah Isma'il, les clientèles *qizilbashs* constituent de solides formations politiques et militaires : l'une des plus puissantes est incontestablement celle des Ustajlu, représentée à la cour par des émirs tels que Qara Khan Ustajlu, le frère de Muhammad Khan, ou que Tchayan Sultan Ustajlu. Elle compte en outre plus de quinze mille guerriers<sup>147</sup>. Les Ustajlu ont payé un lourd tribut lors de la bataille de Tchaldiran. On compte notamment parmi les disparus Muhammad Khan Ustajlu, l'un des principaux artisans de la conquête safavide<sup>148</sup>. Shah Isma'il confirme la prééminence de la tribu au sein de la monarchie en offrant à Tchayan Sultan Ustajlu, son frère, la charge d'*amir al-umara* (« commandant en chef des armées ») et lui adjoint le titre de *vakil*.

Toutefois, le pouvoir attaché à cette dignité est partagé avec le nouveau *vazir-e 'ala*, Mirza Sultan Husayn, chef de l'administration safavide. Malgré son affiliation à la clientèle shamlu dans laquelle il a débuté sa carrière en tant que *vazir* de Durmish Khan Shamlu, ce dernier assume les tâches administratives. Les deux hommes travaillent ensemble durant onze ans dans un réel esprit de collaboration.

Les Ustajlu dominent donc très largement le jeu politique. Même la présence de favoris appartenant à d'autres tribus, comme Div Sultan Rumlu, ne peut remettre en cause leur prédominance. La nomination au poste de commandant de la garde royale (*qurshi bashi*) du frère de Tchayan Sultan, Yarash Beg Ustajlu, vient asseoir un peu plus cette domination.

---

<sup>147</sup> Le chiffre est contestable car il est difficile de faire un compte exact ; si l'on considère néanmoins qu'en 1530, à la revue de Bestam, la tribu compte dix-huit mille hommes en armes, ce chiffre semble plausible.

<sup>148</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 70.

Cependant, la mort de Tchayan Sultan Ustajlu, en 1523, suivie de peu par celle de Mirza Sultan Husayn, remet en cause l'équilibre entre les clientèles *qizilbashs* et fait apparaître en leur sein de nouveaux rapports<sup>149</sup>.

L'année 1523 souligne en effet l'importance prise par les clientèles *qizilbashs* dans le jeu politique. Dans un premier temps, Shah Isma'il impose Div Sultan Rumlu, homme de guerre énergique et ambitieux, comme commandant en chef des forces militaires (*amir al-umara*) et Jalal al-din Muhammad Tabrizi, un notable persan, comme chef de l'administration (*vazir-e 'ala*). Mais sa propre disparition en 1524, achève de faire monter la tension entre les différents partis.

Connu pour ses capacités de chef militaire, mais aussi pour son comportement violent et expéditif, Div Sultan Rumlu entre alors en conflit ouvert avec le *vazir-e 'ala*, Jalal al-Din Muhammad Tabrizi. Refusant de se cantonner aux fonctions dévolues à sa charge, il veut assumer personnellement les différentes missions réservées au *vakil*, en particulier celles qui lui permettraient de contrôler la distribution des charges. Il souhaite enfin assumer l'intégralité du pouvoir. Bien que la mère du jeune souverain, Tajlu Khanum, tente de réconcilier les deux hommes, leur affrontement se conclut par l'assassinat du ministre : Jalal al-din Muhammad Tabrizi est retrouvé brûlé vif dans un sac.

Div Sultan Rumlu s'impose dès lors comme l'homme fort du gouvernement<sup>150</sup>. Les Ustajlu ne se tiennent pas en retrait pour autant : après l'assassinat de Mirza Sultan Husayn, ils obtiennent une première victoire avec la nomination de Qazi Jahan à la tête du *divan*<sup>151</sup>. Ancien collaborateur de Mirza Sultan Husayn, auprès duquel il a acquis une solide expérience

<sup>149</sup> Mirza Shah Husayn est assassiné par Mihtar Shah Quli, le gardien de la Sellerie royale, le 14 avril 1523, en raison d'un conflit touchant le versement des intérêts de la somme de sept mille *tumans*, due selon le ministre par l'émir au trésor royal. Ce dernier parvient à s'enfuir dans le Shirvan mais il est repris et renvoyé à la cour. Shah Isma'il le livre aux serviteurs de Mirza Shah Husayn.

<sup>150</sup> L'expression de J. Aubin est justifiée en ce sens que Div Sultan Rumlu semble s'imposer davantage par sa personnalité que par la puissance de sa clientèle. C'est un opportuniste plus qu'un chef de parti, à l'inverse des émirs qui l'entourent tels que Köpek Sultan Ustajlu, Tchuha Sultan Takkalu, Muhammad Khan Zu'l Qadar, qui représentent d'importants partis. Il mérite donc d'être qualifié d'« homme fort ».

<sup>151</sup> Qazi-ye Jahan « le Juge du Monde », appartient à une famille de *sayyeds* de Qazvin. Son père occupe la charge de juge dans Qazvin, à laquelle se consacre sans doute aussi son fils, né en 1483, avant de rejoindre l'administration safavide auprès du *vazir* principal Mirza Shah Husayn, dont il sera le bras droit pendant des années, jusqu'à la mort de ce dernier en 1523. Qazi Jahan rejoint alors la maison du prince Tahmasb, dont il est le *vazir*, de 1523 à 1524. À la mort de Shah Isma'il, il prend en charge les affaires, aux côtés de Div Sultan Rumlu mais il est écarté lors de l'éviction des Ustajlu en 1526. Placé dans un premier temps dans la prison de Lori, sur la frontière géorgienne, par Div Sultan Rumlu, il en est libéré par 'Abdallah Ustajlu. Il trouve refuge dans le Gilan mais tombe à Rasht entre les mains d'Amira Dubbgi, le potentat local, qui le met en prison pendant les dix années suivantes. Il lui faudra attendre la chute de ce dernier pour revenir à la cour safavide. Tahmasb l'introduit de nouveau dans la haute administration en août 1535. Il dirige les affaires d'abord en binôme, puis seul durant les quinze années suivantes, avant d'être écarté (et de démissionner) par une nouvelle configuration de la cour. Il se retire dans sa ville natale et meurt en 1553, après avoir tenté en vain un retour en grâce.

de l'administration safavide, ce *sayyed* entretient des rapports étroits avec le frère de Tchayan Sultan, devenu le nouveau patron de la clientèle *ustajlu* : Köpek Sultan Ustajlu. Les deux hommes sont unis par alliance : le fils de Köpek a épousé l'une des filles de Qazi Jahan.

Köpek Sultan entend également reprendre le contrôle du pouvoir en réclamant, dès 1525, la charge d'*amir al-uama* ainsi que la dignité de *vakil*. Div Sultan Rumlu ne veut pas abandonner la dignité qui lui permet de contrôler les ressources de l'État mais il est toutefois clairement en difficulté dans la mesure où sa propre clientèle ne résiste pas aux pressions exercées par les émirs *ustajlu*<sup>152</sup>. Sans le soutien du shah, il doit trouver ailleurs des appuis politiques : chez les émirs de province, par exemple, dont les intérêts convergent avec les siens.

La dégradation de la situation militaire dans le Khorassan lui fournit le prétexte idoine pour s'éloigner de la cour tout en ayant l'air de céder. Durmish Khan Shamlu, fils de 'Abdi Beg Shamlu et *lala* du prince Sam depuis 1521, est alors en grave difficulté à Hérat<sup>153</sup>. La capitale est assiégée par les Ouzbeks : Div Sultan Rumlu décide donc de convoquer les troupes *qizilbashs* pour l'été. Il laisse à Köpek Sultan le soin des affaires durant son absence. Ayant mobilisé en priorité les troupes de l'Iraq persan et du Fars, les émirs *takkalu*, turkman et *zu'l qadar* qui dominent ces régions sont surreprésentés. L'armée pourrait se diriger vers Tabriz et renverser Köpek Sultan Ustajlu et ses partisans. Tchuha Sultan Takkalu, gouverneur d'Ispahan, Qaraja Sultan Takkalu et Muhammad Khan Zu'l Qadar se montrent intéressés. Une coalition se forme mais elle prend le chemin de Qazvin au lieu de se diriger vers le Khorassan.

Face à ce retournement de situation, les émirs *ustajlu* réagissent diversement. Köpek Sultan temporise, refusant de voir les membres d'un même corps se déchirer entre eux. En outre, il craint de mener une action répressive qui conduirait à révéler aux Ottomans et aux Ouzbeks leurs divisions internes.

D'autres incitent à la riposte comme Qarenja Sultan Ustajlu, partisan d'une action prompte et définitive<sup>154</sup>.

Le patron des Ustajlu donne toutefois une chance à la négociation en se rendant au-

---

<sup>152</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 77.

<sup>153</sup> Durmish Khan Shamlu est nommé *lala* du prince Sam et envoyé à Hérat en 1521. Il y reste jusqu'à sa mort, en 1525. Il commence sa carrière en tant que gouverneur d'Ispahan, où il est mentionné sur un monument portant la date de 908 A.H, soit 1502-1503. Puis il devient officier domestique à la cour de Shah Isma'il, en tant qu'*'ishiq-aqashi bashi* (intendant principal). Tahmasb l'accusera d'avoir incité son père à boire. Il réside à la cour après la défaite de Tchaldiran.

<sup>154</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 78.

devant de l'armée détournée avec un petit nombre d'hommes. Son initiative parvient à désamorcer la menace d'un affrontement. Div Sultan Rumlu tombe dans les bras du chef des Ustajlu et ils retournent ensemble à Tabriz, où ils sont reçus par le jeune souverain. La situation n'est pas pour autant réglée, Div Sultan Rumlu s'appuyant désormais sur un puissant groupe de soutien recruté parmi les clientèles Takkalu, Turkman et Zu'l Qadar de l'Iraq-e ajam et du Fars, qui campent à quelque distance de la ville. Il paraît en position de force, d'autant que l'élimination de Qaranja Sultan Ustajlu, partisan d'un affrontement direct entre les partis, et déclaré responsable de la discorde, confirme son avantage. Köpek Sultan s'efface donc provisoirement afin d'apaiser la tension politique. Sans renoncer officiellement au poste d'*amir al-umara*, il prend la tête d'une expédition en Géorgie ; éloignant ainsi ses troupes de celles des émirs de la coalition campées dans les environs de Tabriz.

Div Sultan Rumlu en profite pour asseoir sa position : il distribue les terres des Ustajlu en Azerbaïdjan, leurs *tiyuls*, aux émirs takkalu<sup>155</sup>. Cette stratégie lui permet de récompenser ceux qui l'ont aidé à se maintenir au pouvoir et de priver par la même occasion ses ennemis de leurs revenus. Néanmoins, cette provocation ne passe pas inaperçue. Depuis les forêts de Géorgie, Köpek Sutan Ustajlu apprend la dépossession de ses fidèles : sa responsabilité en tant que patron de clientèle se trouve engagée. Les principaux émirs ustajlu font corps autour de lui : les aînés (*richsefid*), Farrukh Sultan et Qelikh Sultan, ainsi que les émirs de la nouvelle génération, tels qu'Abdallah Khan, fils de Qara Khan Ustajlu et cousin germain de Shah Tahmasb, ou Mantasha Khan Ustajlu, un ancien *qurshi*, élevé au rang d'émir puis de sultan dans les dernières années du règne de Shah Isma'il. Dans un premier temps, les forces ustajlu se rassemblent vers Sultaniya et marchent vers Tabriz.

Afin d'éviter la confrontation armée, les émirs de la coalition envoient un émissaire aux Ustajlu, en la personne de Qasem Khalifah Varsaq. Ce choix est hautement symbolique puisque ce dernier est le *khalifah*<sup>156</sup>, le chef de la confrérie safavide. En utilisant la rhétorique confrérique, ils font appel à l'union sacrée entre les disciples (*murid*) *qizilbashs*, partisans intangibles de la maison safavide. C'est une incitation à la fidélité envers le souverain et, donc, à l'acceptation de la nouvelle organisation politique.

L'appel à leur devoir de *murid* ne convainc pas les Ustajlu de renoncer à vouloir abattre

<sup>155</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 78.

<sup>156</sup> On pourrait alors traduire ce terme par lieutenant, mais il servait, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, de propagateur de la confrérie safavide. Sur les évolutions de la charge de *Khalifah* durant la période safavide, voir MINORSKY, *Tadhkhirat al-muluk*, op. cit., p. 125 et SAVORY, « The Office of Khalifat al-Khulafa under the Safawids », *JAOS*, 85, 4, 1965, p. 497-502.

leurs adversaires politiques et militaires : l'affrontement est inévitable. Les Takkalu sont mis en déroute mais le *vakil*, Div Sultan Rumlu, fait intervenir au bon moment le corps des *qurshis* sous ses ordres. Déroutés, les Ustajlu battent en retraite vers le Gilan, ce qui les place en porte-à-faux vis-à-vis du pouvoir monarchique. En combattant les soldats de la garde du shah, ils ont fait acte de rébellion contre le souverain et sont dorénavant isolés et privés de leurs moyens. Le gouverneur de Racht, Muzaffar Sultan, les accueille malgré tout et leur apporte un renfort de sept mille hommes permettant une deuxième confrontation<sup>157</sup>. Les émirs de la coalition, Div Sultan Rumlu, Tchuha Sultan Takkalu et Muhammad Khan Zu'l Qadar adoptent la même stratégie que précédemment, en lançant les hommes de la garde (*qurshis*) sur les Ustajlu et leurs alliés gilanis<sup>158</sup>.

En 1526, les émirs Ustajlu tentent de revenir en changeant de stratégie. Ravalés au rang de rebelles par leurs adversaires politiques, ils cherchent à reconquérir sur le plan symbolique le terrain perdu sur celui de la politique. Puisque la personne du shah leur échappe, un lieu s'impose pour cela à leur imaginaire : Ardabil. Ce lieu symbole de la présence safavide en Azerbaïdjan se trouve à quelques kilomètres seulement de l'endroit où ils sont retranchés. Seul obstacle sur leur route : le gouverneur d'Ardabil, Badanjan Sultan Rumlu, jeune émir de dix-neuf ans<sup>159</sup>. Celui-ci est exécuté tandis que ses trois mille soldats rumlu sont dispersés : les Ustajlu entrent enfin dans Ardabil où ils accomplissent le pèlerinage sur la tombe de Safi al-din, attestant ainsi qu'ils sont bien d'authentiques disciples safavides et non de vulgaires rebelles. Après cet exercice de spiritualité, ils se dirigent vers Tabriz mais sont à nouveau arrêtés par les troupes de la coalition à Sharur. La mort de leur chef Köpek Sultan, sur le champ de bataille, brise leur élan<sup>160</sup>. Mantasha Sultan Ustajlu et Farrukh Sultan Ustajlu doivent guider la retraite, ils parviennent de justesse à se tailler un chemin vers le Gilan où ils sont rejoints ultérieurement par le *vazir-e 'ala*, Qazi Jahan, qui a perdu tous ses alliés à la cour. Mir Ja'far Savaji, le *vazir* (« ministre ») personnel de Tchuha Sultan Takkalu, le remplace à la tête de l'administration. Ce dernier, devenu *mohrdar* (« garde des sceaux ») en

---

<sup>157</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 80.

<sup>158</sup> En référence à la guerre contre les Zu'l Qadar de Muhammad Khan Ustajlu. Quand les Ottomans apprennent les défaites répétées de 'Ala al-dowlat Zu'l Qadar, la mort de ses fils et le dispersement de ses troupes et émirs, ils décident de lever la troupe contre lui et de mettre fin à la courte dynastie Zu'l Qadar. Les troupes Zu'l Qadar, vaincus, se dispersent. Des hommes se joignent au camp ottoman, tandis que d'autres entrent au service du Shah. Parmi eux, le père de Muhammad Khan Zu'l Qadar-öglü. Muhammad Khan est considéré comme un « fils » par Shah Tahmasb mais il nourrit une haine inextinguible contre les Ustajlu, qu'il accuse d'avoir tué son grand-père 'Ala al-Dowlat. Son inimitié contre les Ustajlu prend une forme plus générale contre les *Qizilbashs* lorsqu'il se joint en 1534 aux forces ottomanes.

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> *Ibid.*

lieu et place de Köpek Sultan, estime en fin de compte peu nécessaire de s'encombrer d'un collaborateur tel que Div Sultan Rumlu. Le 5 juillet 1527, il le fait exécuter et se déclare nouveau *vakil* de l'État. L'autorité du jeune Shah Tahmasb est ainsi confisquée au profit de la clientèle Takkalu et de ses alliés.

### *La bataille de Jam : l'épreuve de jeunesse*

Alors âgé de quatorze ans, Shah Tahmasb est au pouvoir depuis quatre années. Pour ce jeune homme sans expérience ni autorité réelle, la guerre qui s'annonce dans le Khorassan semble constituer une véritable opportunité. Elle lui permet de réaliser la nature de ses rapports avec les grands émirs et de tester leur fidélité tout en faisant ses preuves dans une campagne de vaste envergure à même d'en faire le dépositaire légitime du charisme safavide. Mais la tâche semble ardue. En 1528, les Ouzbeks contrôlent les principales villes du Khorassan : Mashad a été prise en 1525, Astarabad est tombée quelques mois plus tard, provoquant le retrait des troupes safavides de la région et la mort de plusieurs gouverneurs<sup>161</sup>.

La disparition du principal d'entre eux, Durmish Khan Shamlu, gouverneur de Hérat, en 1526, a renforcé la résolution du *khan* de Bukhara, 'Ubayd Allah, de s'emparer de la province et en particulier de sa capitale qui est en état de siège depuis sept mois<sup>162</sup>.

Remplaçant son frère aîné aux commandes de la ville et à la tête des troupes du Khorassan au nom du prince Sam (le deuxième fils de Shah Isma'il), Husayn Khan tente de résister aux assauts des Ouzbeks en organisant la défense. Il commence par renforcer le système de fortification de la ville que quatre années de pillages et d'exactions ont considérablement affaibli. En septembre 1528, il est parvenu au bout de ses réserves. En dernier recours, les habitants de la ville, hommes, femmes et enfants, devenus des bouches

<sup>161</sup> Son gouverneur, l'émir takkalu Burun Sultan, part rendre hommage au nouveau souverain en 1524 et se trouve pris dans les affrontements entre le parti Takkalu et le parti ustajlu. Allié aux Takkalu, il doit affronter les Ustajlu en 1525. Sa famille, ainsi que les troupes *qizilbashs* stationnées dans la région, sont alors contraintes de faire face aux attaques des Ouzbeks et finissent par céder la ville de Mashad, réduite à la famine. Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 85.

<sup>162</sup> Bien qu'Ubayd Khan, khan de Bukhara, ait eu un rôle moteur dans la lutte contre les Safavides, il n'est pas le dépositaire de la souveraineté parmi les dirigeants ouzbeks. Il s'agit alors de Küтчüm Khan ibn Ab'l-Kheyir Khan, khan de Samarcande. Lors de ses expéditions en Iran, Ubayd Khan utilise alternativement ses propres troupes (pour les raids, pillages et sièges) ou celles de ses alliés, les autres Khans et sultans de Tansoxiane. Pour l'expédition de 1528 engagée par les Safavides, Ubayd Khan demande le soutien du souverain et de l'ensemble des forces ouzbeks.



inutiles sont contraints de partir sans autre bagage que les vêtements qu'ils portent sur eux, pour conserver les ultimes réserves de nourriture et de munitions disponibles dans l'attente d'un éventuel secours<sup>163</sup>.

Le gouvernement central décide alors d'intervenir. Le nouveau *vakil*, Tchuha Sultan Takkalu, a longtemps laissé la situation s'envenimer : conscient de la puissance des Shamlu dans le Khorassan et de leurs liens naturels avec les Usjalu, il craint vraisemblablement que leur retour ne favorise le parti adverse et ne vienne relancer la compétition pour le pouvoir. Il a donc attendu patiemment que les Shamlu et leurs alliés s'épuisent dans un combat inégal contre les Ouzbeks et perdent ainsi leur pouvoir de nuisance. De fait, au printemps 1528, les forces shamlu sont exsangues<sup>164</sup>. À la fin de l'été, elles menacent de s'effondrer tout-à-fait. Tchuha Sultan Takkalu est également rassuré par l'absence de Durmish Khan à la tête des Shamlu : ce dernier aurait pu s'avérer un compétiteur sérieux pour le poste de *vakil* en raison de ses liens étroits avec la famille safavide. Le nouveau gouverneur de Hérat, son frère cadet Husayn Khan Shamlu, ne bénéficie ni de son prestige ni de son autorité : il ne doit son investiture que d'une assemblée de notables hérati et de représentants des tribus locales, majoritairement shamlu, réunie sous l'impulsion du ministre principal de l'administration Khorassanienne Habibollah Savaji. Le pouvoir safavide ne l'a jamais officiellement reconnu<sup>165</sup>. Depuis, Habibollah Savaji a été assassiné en raison d'une forte opposition et Husayn Khan Shamlu a dû faire face à l'agitation des membres de sa propre tribu. Son autorité tarde à s'imposer et n'a pas pu se renforcer au cours du long siège qui a suivi. La menace d'une concurrence semble, en conséquence, suffisamment lointaine à Tchuha Sultan Takkalu pour qu'il puisse envisager de délivrer Hérat de ses assiégeants. En l'état, le pouvoir safavide est cependant trop faible pour intervenir.

Principalement composées par les hommes des tribus takkalu, zu'l qadar et turkman., les forces militaires réunies à Qazvin peuvent paraître suffisantes pour assurer la domination sur le centre du pays mais certainement pas pour mener une campagne militaire contre les Ouzbeks : pour cela, Tchuha Sultan Takkalu a besoin du soutien de tous les partis et se résout à rappeler les Ustajlu. En outre, laisser ceux-ci à proximité de Qazvin constituerait un péril trop évident. Les émirs Mantasha Sultan, Farrukh Sultan, Qazaq Sultan et Abdallah Khan sont

---

<sup>163</sup> Mir Khwand, f. 134 a. M. SZUPPE, *Entre Timourides, Safavides et Uzbeks : Hérat dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Édition critique et commentée du Tarix-e shah Esma'il avval va Shah Tahmap, de Amir Mahmud b. Xwandamir*, Thèse de doctorat, Paris, mai 1991, p. 353.

<sup>164</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 88.

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 93.

donc rappelés par le souverain. Ils rentrent en grâce après de longs mois d'exil et prêtent serment de fidélité au souverain au cours d'une cérémonie de réconciliation organisée au *bagh* de Sharafabad, dans les faubourgs de Qazvin. Tous les émirs alors proclament leur union contre les ennemis de la monarchie.

Toutefois, l'atmosphère reste pesante car le *vakil*, loin d'apparaître comme le promoteur de l'union entre les émirs *qizilbashs*, fait toujours figure de chef de parti. Il maintient puissamment son emprise sur l'appareil monarchique et place les membres de son clan aux postes stratégiques : Muhammad Khan Sharaf al-din Takkalu, alors seulement *sultan*, se voit doté du gouvernement de Qazvin ; tandis que 'Ulama Takkalu, jeune émir ambitieux, est nommé *amir al-umara* d'Azerbaïdjan. Apparu initialement dans l'entourage du shah comme *yasavul* (corps de garde au service du shah) avant d'être élevé au rang d'*ishiq aqhashi*, il a rejoint le rang des émirs.

Le *vakil* se réserve le commandement suprême de l'armée safavide durant l'expédition du Khorassan et place ainsi l'ensemble des émirs *qizilbashs* sous ses ordres. Tchuha Sultan Takkalu se méfie néanmoins des entreprises que pourraient tenter les émirs *ustajlu* qui, bien que très affaiblis, constituent toujours une menace pour son autorité.

Durant les semaines du trajet reliant Qazvin au Khorassan, le jeune souverain a ainsi l'occasion d'observer ce milieu, sans pour autant prendre une part active aux décisions politiques ou stratégiques. La campagne se poursuit sans incident notable jusqu'à Mashad où le souverain accomplit le traditionnel pèlerinage dans le mausolée de l'Imam Reza.

Le 24 septembre 1528, l'armée safavide arrive enfin dans les environs de Jam près de Hérat<sup>166</sup>. Elle y est rejointe par Husayn Khan Shamlu, parvenu à s'extraire de la ville après le départ précipité de 'Ubayd Khan et de ses troupes pour la Transoxiane. En effet, le *khan* de Bukhara a décidé de lever le siège et d'aller mobiliser de nouvelles troupes pour abattre l'armée safavide. En un mois, il parvient à rassembler des forces considérables et revient accompagné de cent mille hommes, commandés par le chef suprême des Ouzbeks : le *khan* de Samarcande. Celui-ci est secondé par les principaux *khans* de Transoxiane dont Jani Beg Sultan et ses fils.

Les Safavides ne disposent au mieux que de trente mille hommes, mal préparés à une attaque de cette ampleur. L'affrontement décisif a lieu le 24 septembre 1528, près de Jam. Le

<sup>166</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 89 ; Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 103.

jeune Tahmasb prend place au centre de la formation entouré de ses frères et des principaux membres du gouvernement, ainsi que de sa garde rapprochée de *qurshis*, représentant la moitié de ses effectifs, soit au total environ trois mille hommes, tandis que les émirs *qizilbashs*, Tchuha Sultan Takkalu, Husayn Khan Shamlu prennent position sur les ailes gauche et droite<sup>167</sup>. L'engagement penche rapidement en faveur des Ouzbeks. L'aile droite (*meymana*) commandée par le *vakil* et *amir al-umara* Tchuha Sultan Takkalu est submergée par l'attaque fulgurante de Jani Beg Sultan. Elle se disperse et fuit, poursuivie par les troupes de l'émir ouzbek. L'aile gauche résiste davantage mais peine à maintenir sa position.

Livré à lui-même, Tahmasb occupe toujours le centre avec ses trois mille hommes. Ils passent presque inaperçus derrière l'artillerie légère confiée aux soins du *tupshi-bashi*, Ustad Shaykhi<sup>168</sup>. L'artillerie safavide est au demeurant inefficace : les ennemis comme les amis se trouvant mêlés devant la ligne de tir.

Abandonnée par les ailes droite et gauche, la formation centrale se solidarise autour de son chef : Tahmasb donne le signal de l'attaque en s'élançant contre le centre ouzbek composé du *khan* de Samarcande et de quelques milliers de soldats. Ce dernier pense déjà la bataille gagnée et ne s'inquiète pas outre mesure de cet amas de chevaux et de cavaliers réunis au centre du champ de bataille qu'il prend pour le « reste du bagage », abandonné là par les Safavides en déroute. Tahmasb en profite pour avancer et engager le combat. Ses hommes suivent son élan et enfoncent les lignes du *khan* ouzbek qui, privé de ses ailes droite et gauche parties harceler les fuyards, doit affronter une troupe safavide galvanisée. Le rapport de force bascule et, bientôt, la victoire change de camp : c'est finalement à un simple *qurshi* que revient l'honneur d'emporter la tête du *khan* suprême. Shah Tahmasb gagne ainsi sa première bataille.

Sur le plan militaire, les conséquences de la victoire de Jam sont assez négligeables : bien que les Ouzbeks se replient de l'autre côté de l'Amu-Daria, le répit n'est que temporaire car ils reviennent avant la fin de l'année remettre le siège devant Hérat. Tout semble donc à recommencer<sup>169</sup>.

---

<sup>167</sup> Martin B. DICKSON, *Shah Tahmasb and the Ozbeks, The duel for Khurasan with Ubayd Khan, (930-946/1524-1540)*, PhD, Princeton University, 1958, p. 134. L'auteur croise plusieurs sources pour donner la position de chacun.

<sup>168</sup> *Ibid.*

<sup>169</sup> Malgré les pertes importantes infligées à l'ennemi (environ vingt mille hommes, selon les rapports safavides), les troupes de Ubayd Khan se reconstituent rapidement et sont en mesure, quelques mois seulement après le départ de Tahmasb, de reprendre le chemin du Khorassan et de mettre une nouvelle fois le siège devant Hérat, Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi, op. cit.*, t. I, p. 93-94.

En revanche, sur le plan politique, sa portée est considérable : à quatorze ans à peine, Tahmasb s'affirme comme un véritable chef de guerre et le principal artisan de la résurrection safavide. Des *fathnama* ou « lettres de victoire », diffusent immédiatement dans l'ensemble du territoire safavide et les pays circonvoisins la renommée du souverain victorieux présenté comme l'« héritier de 'Ali »<sup>170</sup>. Cette propagande a l'avantage également de faire connaître le nom de Shah Tahmasb autrement que comme celui de l'héritier de Shah Isma'il, et rehausse le prestige de la dynastie. C'est également un moyen de rassurer les populations sur la légitimité de son souverain et de manifester aux yeux de tous la protection de Dieu sur le pays. Le fameux rêve de Shah Tahmasb, qui aurait anticipé la victoire la veille du combat, participe de cette propagande monarchique.

Surtout, cette victoire sert de révélateur à une nouvelle conception du pouvoir : l'affrontement a révélé au souverain les défaillances des émirs. En dépit de leur discours traditionnel fondé sur la fidélité indéfectible à son égard, ils ont fui le champ de bataille et abandonné leur « chef spirituel » (*murshed-e kamel*) face à l'ennemi.

Le chef de l'armée Tchuha Sultan Takkalu en sort considérablement décrédibilisé. Il a préféré céder le terrain à l'ennemi et s'enfuir, plutôt que de rester et de mourir au combat<sup>171</sup>. De plus, en tant que commandant en chef des armées safavides, son attitude est également critiquée. Parmi les émirs, seuls Husayn Khan Shamlu et Muhammad Khan Sharaf al-din Takkalu semblent avoir mérité quelques éloges selon les chroniqueurs qui soulignent leur résolution face aux Ouzbeks. Le courage de Husayn Khan Shamlu a été d'autant plus remarqué qu'il venait de subir sept mois de siège dans des conditions éprouvantes et qu'il a accompli en toute hâte sa jonction avec l'armée safavide. Ainsi, il est dûment récompensé par le souverain qui le confirme au poste de gouverneur de Hérat et du Khorassan, au nom de son frère le prince Sam. Quant à Muhammad Khan Sharaf al-din Takkalu, son attitude consolide sa réputation de serviteur dévoué de la monarchie.

De nouveaux liens se sont créés au plus fort de la mêlée entre le souverain et certains de ses hommes. Parmi ceux qui l'ont accompagné à l'assaut du centre ouzbek se trouvaient des membres de sa propre famille, dont ses deux jeunes frères Alqas et Bahram, âgés respectivement de treize et onze ans ; mais aussi les membres du gouvernement, dont Mir Ja'far Savaji, le Premier ministre (*vazir-e 'ala*), le *sadr*, ainsi que des religieux, le *mujtahed*

<sup>170</sup> Qazi Ahmad, *Khulasat al-tavarikh*, t. 1, p. 186-187.

<sup>171</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., t. I, p. 90.

Shaykh ‘Ali al-Karaki et l’administrateur du mausolée de l’Imam Reza à Mashad, Mir Nezam al-Muluk Rezavi.

Cet assaut a aussi rapproché le souverain et le corps des *qurshis*, les membres de sa garde personnelle. Jusque-là soumis aux ordres du *vakil*, qui prenait les décisions au nom du souverain safavide ; ils ont montré au cours de l’engagement leur sens du sacrifice et se sont battus pour le souverain. Tahmasb rendra compte, longtemps plus tard, de leur implication dans l’offensive menée à son initiative : « Parmi les trois mille hommes qui furent à l’assaut avec moi », explique-t-il dans ses *Mémoires*, « mille-sept cents étaient des *qurshis* ».

L’expérience de Jam marque profondément la conscience du jeune souverain. Il y puisera dans les décennies suivantes des éléments pour mener à bien sa politique : les *qurshis* apparaissent ainsi dans son premier cercle de fidèles et deviennent les agents du renforcement de son autorité face aux puissantes formations *qizilbashs*.



## CHAPITRE V

### L'ÉTAT SAFAVIDE ENTRE CRISES ET CROISSANCE (1528-1588)

Entre 1528 et 1587, la monarchie safavide traverse une des périodes les plus critiques de son histoire : menacée par des puissances extérieures, elle se trouve également secouée par d'intenses crises internes.

Le pouvoir est alors confronté à la défection des grands émirs *qizilbashs*. Devenus de puissants patrons de clientèles, ces derniers ne pardonnent pas facilement à leurs adversaires politiques d'accaparer les ressources monarchiques. Certains choisissent alors de passer dans le camp ottoman, ce qui souligne la porosité existant entre la frontière ottomane et safavide dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle ainsi que la fragilité du soutien accordé par les clientèles *qizilbashs* au pouvoir monarchique. Pour pallier les déficiences des clientèles traditionnelles, Shah Tahmasb tente de mettre en place un nouveau système fondé sur sa famille. Sous son règne, le plus long de la période safavide, le pouvoir expérimente diverses solutions pour parvenir à l'équilibre.

Même s'il dure moins de dix-huit mois, le règne de son fils Isma'il correspond à accélération du processus de construction monarchique. Pourtant, son attitude énergique face aux réseaux de clientèles et au milieu religieux lui valent néanmoins une image défavorable dans l'historiographie<sup>1</sup>. Ses détracteurs les plus virulents vont même jusqu'à l'accuser de vouloir revenir sur la conversion officielle de l'État au chiisme<sup>2</sup>. Cela ne semble pas avoir été

---

<sup>1</sup> Sur la « légende noire » de Shah Isma'il II, voir : BROWNE, *A Literary History of Persia*, op. cit., t. IV, p. 98-99 ; P. JACKSON et L. LOCKART (dir.), *CHI*, vol. VI « The Timurid and Safavid Periods », Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 251 ; SAVORY, *Iran under the Safavis*, op. cit., p. 68-70.

<sup>2</sup> Devin J. STEWART, « A Biographical Notice on Baha' al-Din al-'Amili (d.1030/1621) », *JAOS*, 113, 3, 1991, p. 563-571.

le principal enjeu de son règne, davantage constitué, selon nous, par l'affirmation de l'autorité monarchique.

## I. Le difficile processus de normalisation étatique (1528-1533)

Les années 1530-1540 voient s'opérer d'intenses changements au sein de la monarchie safavide. Parvenue à se faire une place dans le monde musulman, celle-ci doit désormais survivre face aux constantes attaques dont elle fait l'objet tant à l'extérieur, avec la multiplication des conflits contre l'Empire ottoman et les Ouzbeks<sup>3</sup> ; qu'à l'intérieur, avec les luttes entre les différentes factions *qizilbashs*. Toutefois, la volonté de mener une politique commune se précise : Shah Tahmasb tente de rassembler autour de lui les clientèles rivales grâce à l'intercession de sa famille. Il utilise ainsi ses frères, Bahram et Alqas, ainsi que son fils Isma'il, en ce sens. En parallèle, des personnalités de premier ordre se dégagent au sein de l'administration safavide et accélèrent le processus de construction étatique.

Mais la monarchie traverse des phases chaotiques exacerbant les tensions au sein de l'élite et remettant en cause le rapport de force entre le souverain et les principales clientèles.

### *La recomposition d'un réseau de fidélités autour du shah*

En dépit de son récent exploit militaire à Jam, Shah Tahmasb est tenu à l'écart du pouvoir par son tuteur (*lala*), l'émir takkalu Tchuha Sultan, qui continue d'occuper une place prédominante au sein du gouvernement et d'imposer sa politique. Celui-ci est appuyé par la puissante clientèle des Takkalu et par leurs alliés, les Turkman. Depuis Jam, le *vakil* souffre néanmoins d'une perte de prestige considérable en raison de son attitude passive durant la bataille, aggravée par sa fuite devant les Ouzbeks, qui lui valent de nombreuses critiques. En outre, sa politique de relégation des clientèles rivales attise l'animosité de la plupart des

---

<sup>3</sup> Martin B. DICKSON, *Shah Tahmasb and the Ozbeks, The duel for Khurasan with Ubayd Khan, (930-946/1524-1540), op. cit.*



émirs. Or, ceux-ci sont nombreux dans le camp royal : on compte parmi eux des Ustajlu, des Rumlu, des Afshar, des Shamlu... C'est pourquoi l'arrivée de Husayn Khan Shamlu, au camp royal de Kurdaman en 1531, suscite de vives réactions de part et d'autre<sup>4</sup>. Ce dernier est un rescapé du premier siège de Hérat. Après la bataille de Jam, les Ouzbeks ont aussitôt repris les hostilités. Assiégé une seconde fois, Husayn Khan s'est vu contraint de négocier et obtient des conditions remarquables pour sa reddition : le *khan* de Bukhara accepte de le laisser partir avec l'ensemble des troupes shamlu, leurs partisans et leurs familles. De plus, Husayn Khan Shamlu obtient que le prince safavide sous sa responsabilité, Sam Mirza, ne soit pas retenu comme otage. Il semble donc difficile de lui reprocher, *a posteriori*, une reddition obtenue dans des conditions désespérées. De fait, Shah Tahmasb accueille son cousin avec tous les honneurs, le félicite de ses succès obtenus dans le Sistan et le Balutchestan contre des tribus nomades, considérées comme des bandes de « brigands » et de « voleurs ». En définitive, c'est un véritable héros, honoré « mieux que ses pairs »<sup>5</sup> selon un chroniqueur, qui est reçu dans le camp royal près d'Ispahan.

Pour le *vakil*, le jeune émir constitue un rival sérieux, capable de fédérer ses opposants. Des rumeurs de complot commencent à circuler dans le camp royal, exacerbant les tensions déjà perceptibles entre les deux hommes. Les Shamlu se méfient en particulier du chef de la garde royale (*qurshi bashi*), Duraq Beg Takkalu, susceptible de mobiliser contre eux les *qurshis*. Ils craignent une répétition de la mésaventure survenue aux Ustajlu en 1528, lorsque le *vakil* avait lancé contre eux la garde les *qurshis*. C'est pourquoi, plutôt que d'attendre, ils décident de passer à l'action.

Prenant les Takkalu par surprise, ils parviennent à s'introduire dans les quartiers de Tchuha Sultan, atteignent sa tente, mais celui-ci leur échappe et se réfugie dans la partie du camp réservée au jeune souverain. Au lieu de s'interposer entre le *vakil* et ses agresseurs, les *qurshis* zu'l qadar de garde se retournent contre lui et l'abattent : leur fidélité semble avoir changée de camp<sup>6</sup>. Obéissent-ils désormais aux ordres du shah ? De fait, celui-ci n'a pas fait un geste pour épargner son tuteur et le libérer de ses poursuivants.

Trop peu nombreux pour venir à bout de leurs adversaires, les Shamlu doivent néanmoins se replier et se retirent vers Ispahan. En apparence, les Takkalu sortent donc vainqueurs de l'affrontement puisqu'ils semblent demeurer maîtres du camp royal et de la

---

<sup>4</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 106-109.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 109.

personne du shah. Aussitôt après la mort de leur chef, un nouveau *vakil* est désigné en la personne du fils aîné de Tchuha Sultan. En réalité, les Takkalu ont perdu leur influence sur le shah et, plus grave encore, sur la garde des *qurshis* qui ont manifesté qu'ils étaient désormais fidèles à la personne du souverain davantage qu'aux ordres du *vakil*.

Les émirs *ustajlu*, *rumlu*, *zu'l qadar* et *afshar* profitent de la brèche ouverte par leurs alliés pour remettre en cause l'autorité des Takkalu, occasionnant un nouvel affrontement à l'issue duquel les Takkalu sont repoussés. Un de leurs émirs tente toutefois de s'emparer du souverain doit renoncer devant l'opposition des *qurshis*. Ceux-ci ont reçu l'ordre de tirer à vue sur tout Takkalu qui tenterait de s'approcher du shah. Cet ordre est ponctuellement appliqué.

Devant une telle coalition, les Takkalu n'ont d'autre alternative que de fuir. Ils se dirigent vers Bagdad où ils espèrent trouver en Muhammad Khan Sharaf al-din Takkalu, l'un des principaux chefs de leur tribu, un protecteur et un défenseur. Sans doute ont-il aussi l'espoir de reconstituer leurs forces en vue d'une nouvelle opération. Pour Muhammad Khan Sharaf al-din, un des rares émirs takkalu à s'être distingué à Jam, il s'agit d'une épreuve de vérité le poussant à choisir de rester fidèle à son souverain ou à sa tribu : il choisit le shah, fait arrêter les fugitifs et envoie la tête de leurs chefs à Qazvin<sup>7</sup>. Sa loyauté est récompensée rapidement par une lettre de remerciement.

Les Takkalu ne désarment pas pour autant : l'*amir al-umara* d'Azerbaïdjan, 'Ulama Takkalu, se propose de recouvrer la place de son ancien patron et mobilise ses partisans pour marcher en direction du camp royal<sup>8</sup>. Shah Tahmasb prend alors les devants en partant, à la tête de ses troupes, à la rencontre des « rebelles » afin d'en finir avec la prééminence Takkalu. L'imminence du combat accentuant la prise de conscience de la précarité de sa situation, 'Ulama Sultan passe brusquement du côté ottoman où il devient l'un des principaux instigateurs des campagnes menées par Soliman.

En 1533, un autre émir Takkalu, Qazi Khan, gouverneur du Khorassan, décide de suivre le même chemin. Après un an et demi passé dans la ville assiégée de Hérat, il est secouru par Shah Tahmasb mais il lui est reproché d'avoir durement traité la population et d'avoir livré au pillage les demeures de ses opposants<sup>9</sup>. Ces griefs conduisent à son remplacement par un émir

<sup>7</sup> Maria SZUPPE, « Kinship Ties between the Safavids and the Qizilbash Amir in Late Sixteenth-Century Iran: a Case Study of the Political Career of members of the Sharaf al-Din Oglu Tekelu Family », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 81.

<sup>8</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 113.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 98.

shamlu<sup>10</sup>. Furieux, il déserte le camp safavide et rejoint 'Ulama Takkalu dans l'Empire ottoman. Il s'arrête à Bagdad. Cette fois encore, le gouverneur de Bagdad, Muhammad Sharaf al-din, est confronté à un choix difficile : après la défection de Qazi Khan, il décide de rester fidèle au souverain. Il part avec trois cents fidèles, laissant le reste des troupes takkalu livrer la ville aux Ottomans. Le chroniqueur Iskandar Beg Munshi évoque le « désastre takkalu » pour qualifier cette série de défections frappant les rangs *qizilbashs*. Toutefois, si cette tribu semble particulièrement touchée par le phénomène, elle n'est pas la seule concernée : Muhammad Khan Zu'l Qadar<sup>11</sup> décide aussi de rejoindre les troupes de Soliman avec d'autres jeunes émirs en 1533<sup>12</sup>.

Ces éléments conduisent à souligner la porosité de la frontière ottomano-safavide au XVI<sup>e</sup> siècle mais également le fait que les émirs n'hésitent pas à rompre avec le discours *qizilbash* traditionnel dès que leur position à l'intérieur de la monarchie est menacée. La proclamation répétée d'une fidélité indéfectible envers leur « maître spirituel » (*murshid*) ne les empêche pas de passer du côté ottoman. Le seul argument religieux n'est pas suffisant pour aborder la complexité des relations entre les Safavides et leurs partisans *qizilbashs*.

Désormais, Husayn Khan Shamlu triomphe au sein du gouvernement. Fils de 'Abdi Beg Shamu et d'une sœur de Shah Isma'il I<sup>er</sup>, ce cousin germain du shah devient aussi son plus proche conseiller. D'abord nommé *amir al-umara*, conjointement avec Abdallah Khan Ustajlu, un autre cousin du shah ; il se voit confier la garde de son premier-né, le prince Sultan Muhammad. Les deux hommes renforcent encore leurs liens en unissant le demi-frère du shah, Sam Mirza, à la fille de Husayn Khan Shamlu. Enfin, ce dernier remplace Tchuha Sultan en tant que *vakil*. Dans les mois qui suivent son retour, l'émir se voit donc confier de multiples responsabilités.

Cependant, Husayn Khan Shamlu agit rapidement davantage en chef de parti qu'en parent et ami du souverain. Reproduisant le comportement de son prédécesseur, il se lance dans une politique d'accaparement des ressources étatiques au profit de ses alliés notamment pour les charges administratives dont il expulse les titulaires de manière fort brutale. Ainsi, le principal ministre (*vazir-e 'ala*), Mir Ja'far Savaji, est brusquement assassiné pour être remplacé par son ministre (*vazir*) personnel : Ahmad Beg Nur Kamal, de la famille des Nur

---

<sup>10</sup> Aghzivar Sultan Shamlu, au nom du prince Sam.

<sup>11</sup> Muhammad Khan Zu'l Qadar est fils de 'Ala al-Dowla Zu'l Qadar, tué lors de la conquête safavide par Isma'il I<sup>er</sup>. Il a été élevé à la cour iranienne.

<sup>12</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 112.

Kamaliya d'Ispahan. Ce dernier appartient de longue date à la maison de l'émir shamlu qu'il a accompagné dans toutes les épreuves l'ayant conduit jusqu'au camp de Kurdaman et a ensuite suivi de près son ascension. Son arrivée à la tête de l'administration témoigne également de la volonté de l'émir de verrouiller la gestion du *divan* au profit de la clientèle shamlu.

Husayn Khan Shamlu s'intéresse également à la distribution des gouvernements à la tête desquels il entend remplacer la clientèle takkalu par la sienne. Ainsi, lors de la campagne de 1532 à Hérat, Qazi Khan Takkalu est remplacé par Aghzivar Sultan Shamlu. La défection des Takkalu et leur passage dans l'Empire ottoman provoque un choc conduisant à s'interroger sur la capacité de la monarchie safavide à résister à des ennemis extérieurs alors même que ses soutiens internes se délitent. D'autant que Shah Tahmasb a probablement de sérieuses raisons de douter de la fidélité de son cousin qui entretient alors des relations privilégiées avec son gendre Sam Mirza. Revêtu de la dignité de *vakil*, il tient l'ensemble du réseau de distribution des faveurs. Cela rend son influence difficilement contrôlable au moment où la menace d'une attaque ottomane se précise : dès lors, Husayn n'apparaît plus comme un allié sûr. C'est pourquoi, alors que l'armée royale se dirige vers Tabriz, un Shah Tahmasb à l'autorité chancelante décide de frapper un grand coup en le faisant assassiner. La propagande royale élabore immédiatement un discours de justification pour apaiser les protestations de la clientèle shamlu : le *vakil* aurait tenté de renverser le souverain afin de mettre à sa place Sam Mirza. Shah Tahmasb en profite pour accuser son demi-frère d'avoir conclu un pacte avec les Ottomans mais ne l'exécute pas pour autant et le place dans une position d'humiliation permanente à la cour. Marginalisé, il doit suivre l'*urdu* dans tous ses déplacements et subir le mépris des émirs *qizilbashs* qui le surnomment, par dérision, le « *khan* de Rum », c'est-à-dire, le gouverneur de Constantinople<sup>13</sup>. Est-ce un message adressé aux émirs tentés par le passage dans l'Empire ottoman ? Sans doute le traitement infligé à Sam est-il assez marquant pour dissuader un temps les possibles transfuges.

Cela ne dispense pas Shah Tahmasb de devoir reprendre le contrôle des clientèles *qizilbashs* afin d'apparaître comme l'arbitre des factions en dépit d'un nombre limité de fidèles. Revenus au centre des affaires avec Abdallah Khan, le fils de Qara Khan Ustajlu et

---

<sup>13</sup> La constante humiliation dont il est l'objet se poursuit durant des années, jusqu'à ce qu'il demande à se retirer. Il obtient alors la charge d'administrateur dans le sanctuaire d'Ardabil et de gouverneur de la ville, ce qui le place sous l'autorité du *khan* de Tabriz. Il y reste jusqu'en 1561 où il demande à se retirer à Mashad mais est finalement envoyé dans la prison de Qahqaha. Il y est assassiné avec ses fils ainsi que ceux de son frère Alqas, en décembre 1567 ou janvier 1568.

neveu de Pira Muhammad Khan<sup>14</sup>, les Usjalu demandent et obtiennent également la libération de Qazi Jahan<sup>15</sup>. Ce choix est significatif : il indique un retour définitif des Ustajlu et de leurs alliés au pouvoir. Les émirs de cette tribu retrouvent enfin un représentant et un patron efficace en la personne d'Abdallah Khan. Ainsi, au moment où s'annonce une des périodes les plus difficiles de son règne sur le plan extérieur, Shah Tahmasb se constitue un réseau dont la fidélité lui semble solidement acquise. Ce réseau est composé de ses frères, du ministre Qazi Jahan, des *sayyeds* d'Usku alors très en faveur et de la garde des *qurshis*. En 1539, Michele Membrè souligne que ces personnes ont le droit de porter le *taj* à la manière du shah « et personne d'autre »<sup>16</sup>.

Au terme de cette première phase, plusieurs phénomènes apparaissent nettement. Les grands émirs agissent beaucoup plus comme des chefs de parti que comme des serviteurs de la monarchie. Les liens familiaux n'ont ainsi pas empêché Husayn Khan Shamlu de s'affirmer comme un patron de clientèle, pressé d'accaparer les charges de la monarchie pour les redistribuer à ses familiers. Les clientèles *qizilbashs* ont également montré, pour la première fois, qu'elles étaient prêtes à s'affronter afin d'obtenir l'accès aux ressources : le poste de *vakil* étant résolument au centre de leurs ambitions.

Certains émirs ont également prouvé qu'ils pouvaient passer du côté de l'ennemi comme 'Ulama Khan Takkalu ou Qazi Khan Takkalu qui font le choix de l'alliance avec le sultan Soliman.

D'autres se sont imposés, au contraire, comme des agents de la monarchie, tel Muhammad Sharaf al-din Takkalu. Bien qu'identifié en tant que membre de la clientèle de Tchuha Sultan Takkalu<sup>17</sup>, il manifeste à deux reprises sa fidélité à l'égard du souverain, au détriment des intérêts de sa tribu. Ce faisant il gagne une solide réputation et conduit Shah Tahmasb à lui manifester sa confiance en le nommant tuteur (*lala*) de son premier-né, Sultan Muhammad, et en le plaçant à la tête du gouvernement de Hérat. Les *qurshis* se sont également rapprochés du souverain. Ils constituent désormais un cercle au sein duquel se recrutent les émirs et les officiers de la monarchie.

---

<sup>14</sup> Il est en outre cousin de Shah Tahmasb par sa mère, Fatimah Sultan Begum, une sœur de Shah Isma'il I<sup>er</sup>. Pour un tableau généalogique, voir M. SZUPPE, « La participation des femmes », art. cit., p. 224.

<sup>15</sup> Celui-ci était enfermé depuis plusieurs années dans le Gilan. À son retour, il est nommé *vazir-e 'ala* en même temps que Mir Enatollah Khuzan Esfahani. À partir de 1535, Shah Tahmasb le laisse seul en charge du ministère.

<sup>16</sup> MEMBRÈ, *Mission to the Lord Sophy*, op. cit., p. 41.

<sup>17</sup> Khurshah ibn Qubad Husayni, *Terikh-e Ilch-e-ye Nizamshah*, British Library, ms. Or. 153, fol 54. 54a. cit. in M. SZUPPE, « The Sharaf al-Din Oghli Tekelu », in Ch. MELVILLE (dir.), *Safavid Persia*, op. cit., p. 97, n. 7.

Enfin, Shah Tahmasb perçoit la nécessité de réformer un certain nombre de comportements de l'élite : la monarchie charismatique incarnée par Shah Isma'il évolue alors vers un modèle plus normé, dans lequel les attitudes les plus excessives sont combattues.

### *La « conversion » de 1533 : une tentative de régulation de la monarchie ?*

Dans ses *Mémoires*<sup>18</sup>, Shah Tahmasb se présente comme un converti. En 1533, alors qu'il a atteint sa vingtième année, il décide d'abandonner un certain nombre de pratiques et de se purifier. Il renonce ainsi à l'ivresse et à l'usage de la drogue, en particulier de l'opium. Cette soudaine réforme de son comportement nous donne, au passage, quelques indications sur le mode de vie de l'élite *qizilbash* dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Surtout, cela indique que le shah établit pour la première fois une frontière entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, ce qui est licite et ce qui relève de la transgression, même pour un souverain. Pour marquer l'entrée dans cette phase d'austérité et manifester son nouveau rôle de modérateur, Tahmasb accompagne sa repentance de mesures spectaculaires destinées à marquer les esprits. Il fait ainsi jeter dans la rivière près de deux cents kilos de poudre de pavot et fait briser toutes ses réserves personnelles de vin. Ces mesures de sobriété tranchent avec ses années de jeunesse durant lesquelles tous les plaisirs, tous les excès, lui sont permis<sup>19</sup>. Quand il ne joue pas son rôle de chef de guerre ; Shah Tahmasb se présente désormais dans une attitude apaisée tranchant singulièrement avec le règne de son père.

Alors que ce dernier était un infatigable chasseur, buveur et amateur de femmes, Shah Tahmasb se montre friand d'activités plus modérées : on le voit fréquemment jouer au polo ou pêcher dans les eaux de l'Alborz en compagnie de ses familiers<sup>20</sup>. Il se divertit lors des

<sup>18</sup> Shah Tahmasb Safavi, *Tadhkira-ye Shah Tahmasb*, 2<sup>ème</sup> ed. A. Saffari, Téhéran, 1363 H. (1984).

<sup>19</sup> L'ambassadeur portugais note que Tahmasb est ivre lors du banquet de Nowruz en 1524. Il a alors une dizaine d'années.

<sup>20</sup> MEMBRÈ, *Mission to the Lord Sophy of Persia*, op. cit., p. 27 : « Il alla lui-même dans certaines montagnes de la dite Maragha, aux sommets desquelles des étendues d'eau douce peuvent être trouvées, et dans ces points d'eau, comme je les ai décrits, se trouvent beaucoup de poissons ; et le Roi alla pêcher. Le chef des pêcheurs est appelé Husayn Beg Chapni. Au matin le Roi se leva et se vêtit lui-même d'habits écarlates, de courts vêtements, et d'un *Sultan-Haidari* [= Couronne de Haydar, cf. *taj*] sur la tête. Et il s'en alla en compagnie de vingt ou trente de ses favoris, chacun d'eux portant à la main une fine canne, comme celle des pêcheurs. Et avec elles ils pêchèrent à l'hameçon et s'occupèrent à ce plaisir toute la journée ».

banquets en conversant avec les *sayyed* d'Usku, trois frères dont la présence s'affirme de plus en plus dans son entourage et qui gagnent en influence dans ces années-là<sup>21</sup>.

Le rapprochement avec le milieu religieux a d'ailleurs des conséquences notables sur son statut de souverain : des responsabilités intellectuelles importantes sont confiées à l'élite intellectuelle et religieuse en train de se former<sup>22</sup>. En 1533, le théologien *usuli* 'Ali al-Karaki devient, dans les actes officiels, le « sceau des *mujtahed* » (*khatam al-mujtahedin*) ainsi que le « légat de l'Imam » (*nayyeb al-Imam*)<sup>23</sup> : ces titres sont très significatifs car jusque-là détenus par le souverain, et non les théologiens, car il était considéré comme « légat de l'Imam ».

Un des points essentiels de la première phase de la monarchie safavide a résidé dans la sacralisation de la personne du souverain. Avec Isma'il, le shah devient le lieutenant et l'intercesseur de Dieu sur terre, stupéfiant les observateurs par l'aura que cela lui confère. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, un marchand vénitien rapporte que le

« Sophy est aimé et révééré par son peuple comme un dieu, spécialement par ses soldats, dont beaucoup se rendent au combat sans armure, espérant que leur maître Isma'il les protège pendant le combat. Il y en a aussi qui vont à la bataille sans armure dans l'espoir de mourir pour leur monarque, [...] en criant '*Schiac, Schiac*'. Le nom de Dieu est oublié dans toute la Perse et seul celui d'Isma'il est prononcé : si quelqu'un tombe de cheval, il ne fait appel à aucun dieu mais au Schiac, utilisant son nom de deux manières : en premier lieu comme un dieu Schiac, en second lieu comme prophète. Quand les Musulmans disent '*Laylla, laylla Mahamet resuralla*', les Persans disent '*Laylla yllala Ismail vellialla*'. Hormis cela, tout le monde, et particulièrement ses soldats, le considère immortel, mais j'ai entendu dire que Ismael n'aime pas être nommé comme un dieu ou un prophète »<sup>24</sup>.

Shah Isma'il a aussi cultivé cette ambivalence tout au long de son règne. Incarnant d'un côté le rôle de chef de guerre ; il se présente d'un autre comme un chef spirituel, instaurateur d'un islam purifié : le chiisme duodécimain. Le pouvoir safavide brouille ainsi les codes traditionnels de la souveraineté islamique : le shah se tient en permanence à la limite du

---

<sup>21</sup> Selon Hasan Beg Rumlu, leur contemporain, les *sayyed* d'Usku ambitionnent de devenir *vakil*, *sadr* et *vazir-e 'ala* ; c'est-à-dire de posséder tous les leviers de la monarchie safavide. Ils auraient ainsi été à la tête des trois principaux départements de l'administration safavide. Tahmasb finit par se lasser d'eux : ils sont assignés à résidence dans leur demeure de Tabriz. Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 137.

<sup>22</sup> Voir R. J. ABISAAB, *Converting Persia, Religion and Power in the Safavid Empire*, op. cit.

<sup>23</sup> Saïd AMIR ARJOMAND, « Two decrees of Shah Tahmasp concerning Statecraft and the authority of Shaykh 'Ali al-Karaki », in AMIR ARJOMAND (dir.), *Authority and Political Culture in Shi'ism*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 250-262.

<sup>24</sup> Ch. GREY (dir.), *A Narrative of Italian Travels, in Persia in the 15th and 16th Centuries*, « The Travels of a Merchant in Persia », Londres, 1873, p. 206. Francesco ROMANO, *Viaggio d'un mercante che fu nella Persia*, in RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*, III, 1980, p. 425-479. Sur l'identification de Francesco Romano comme celui que l'on a appelé le « marchand anonyme », voir J. AUBIN, « Chroniques persanes et relations italiennes : Notes sur les sources narratives du règne de Chah Isma'il », *St. Ir.*, 24, 2, 1995, p. 254-259.

profane et du sacré, du religieux et du politique. Cette manière d'incarner le pouvoir déteint sur la monarchie safavide : dès son plus jeune âge, Shah Tahmasb est considéré comme le dépositaire de ce pouvoir sacré. C'est pourquoi l'ordre émis en faveur de 'Ali al-Karaki en 1533, bien qu'il ne concerne qu'un acte isolé, entérine symboliquement la fin de la déification du shah et opère une nouvelle distribution des rôles dans l'Iran safavide<sup>25</sup>. Les théologiens deviennent les intermédiaires privilégiés entre l'Imam et le peuple des croyants, et sont reconnus comme tels par le souverain.

On entre ainsi dans une phase de normalisation de la monarchie safavide, en passant progressivement d'un chiisme militant, populaire et, sous certains aspects, extrémistes<sup>26</sup> à un chiisme d'État plus conforme au fonctionnement du régime. Peu à peu, les croyances eschatologiques et messianiques des guerriers *qizilbashs* s'estompent et si la liturgie du *khalifah* se perpétue, c'est désormais en secret. Désormais le shah réprouve les comportements trop provocateurs.

Ainsi, tandis que la population est appelée à accélérer sa conversion au chiisme et, donc, à manifester son adhésion à la monarchie ; les *qizilbashs* sont de leur côté invités à tempérer leur comportement. La démarche personnelle du souverain souligne également sa volonté de voir la monarchie entrer dans une phase d'unification au moment où celle-ci est confrontée à un défi majeur : la guerre contre l'Empire ottoman.

## II. L'Iran face au péril ottoman (1533-1555)

La guerre constitue l'horizon récurrent de la monarchie safavide durant les deux décennies suivantes, que ce soit à l'est, contre les Ouzbeks ; ou à l'ouest, contre les Ottomans, les Kurdes ou les Géorgiens. Le souverain ne cesse de se déplacer d'un front à l'autre, mobilisant annuellement les forces *qizilbashs* pour assurer la défense du territoire.

<sup>25</sup> S. AMIR ARJOMAND, « Two decrees of Shah Tahmasp », art. cit., p. 252.

<sup>26</sup> Voir : K. BABAYAN, « The Safavid Synthesis : From Qizilbach Islam to Imamite Shi'ism », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 135-161.



Notre propos ne vise pas à revenir sur les causes et les conséquences de ces conflits<sup>27</sup> mais, dans le cadre d'une réflexion sur la construction de l'État, cherche à mettre en lumière les mécanismes qui participent à l'élaboration du pouvoir monarchique. Nous mettrons donc en particulier l'accent sur l'engagement de la famille safavide dans l'organisation de la lutte contre les Ottomans.

### *La famille royale au cœur de la construction monarchique*

Après les défections de 'Ulama Takkalu, de Muhammad Khan Zu'l Qadar<sup>28</sup> et de Qazi Khan Takkalu, le pouvoir monarchique a besoin de nouveaux relais permanents à même de le soutenir dans les élites. C'est pourquoi Shah Tahmasb resserre les rangs autour du cercle familial, en particulier de ceux qui sont susceptibles, par leur rang ou par leur prestige, de prendre part aux opérations militaires et de le relayer au commandement, sans pour autant être en mesure de devenir de grands patrons de clientèles.

C'est le cas de Bahram Mirza. Né en 1517, celui-ci est, comme le souverain, le fruit de l'union entre Shah Isma'il et Tajlu Khanum Mowsellu Turkman. Il participe à la bataille de Jam, alors qu'il n'est âgé que de onze ans ! En 1530, il est nommé gouverneur de Hérat en remplacement de leur demi-frère Sam Mirza, parti avec Husayn Khan Shamlu un an plus tôt. Bahram reste un an et demi dans la ville assiégée, avec son tuteur Qazi Khan Takkalu, avant d'être délivré par les troupes de l'armée royale en 1533. Dès lors, il accompagne son frère dans toutes ses campagnes contre les Ottomans : il est ainsi présent lorsqu'Ibrahim Pasha avance vers Tabriz en 1534<sup>29</sup>. Subissant un revers sur les rives de la Safid, il parvient à s'échapper avec les émirs dans les montagnes du Kurdistan<sup>30</sup> tandis qu'Ibrahim Pasha entre dans Tabriz le 13 juillet 1534. En septembre 1534, Soliman y entre à son tour mais l'armée ottomane est brusquement arrêtée par un hiver précoce alors qu'elle était en marche vers

---

<sup>27</sup> Pour les guerres ottomanes, voir A. ALLOUCHE, *The Origins and Development of the Ottoman-Safavid Conflict, 906-962/1500-1555*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1983. Pour les guerres contre les Ouzbeks, voir en particulier Martin Bernard DICKSON, *Shah Tahmasb and the Ozbeks, The duel for Khurasan with Obayd Khan, (930-946/1524-1540)*, op. cit.

<sup>28</sup> Fils de 'Ala al-Dowla Zu'l-Qadar, tué lors de la conquête safavide par Isma'il, Muhammad Khan Zu'l Qadar est élevé à la cour. Il s'enfuit en 1533, alors que Soliman le Magnifique envahit l'Iran. Il part avec d'autres jeunes, de la tribu takkalu, Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 112.

<sup>29</sup> Ibrahim Pasha est parti de Constantinople dès la fin de l'année 1533. Soliman part à son tour en avril 1534.

<sup>30</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 111.

Hamadan. Prises dans les neiges près de Sultaniyya, les troupes du sultan essuient des pertes considérables et doivent rebrousser, bifurquant vers Bagdad, passée dans le camp ottoman depuis la trahison de la garnison Takkalu<sup>31</sup>. L'année suivante, Bahram Mirza fait partie du groupe d'émirs lancés à la poursuite des Ottomans menés par Ibrahim Pasha. Il accomplit alors plusieurs opérations militaires, toujours commanditées par son frère.

Après 1536, le frère du roi occupe plusieurs postes de gouverneurs : d'abord à Lahijan, dans le Gilan, où les habitants se révoltent et l'obligent à quitter précipitamment la ville assiégée pour revenir vers Qazvin. Il devient ensuite gouverneur de Hamadan, où il installe une grande partie de sa famille. Mais c'est à l'*urdu* qu'il passe la majorité de son temps : à l'instar de tous les émirs safavides de cette période, il mène une vie itinérante<sup>32</sup>.

Il entretient également un réseau de fidélités parallèle à celui de son frère, permettant aux familles des émirs de se répartir dans leurs deux maisons et d'y faire carrière simultanément. Ainsi, Qara Khalifah Shamlu, le *qurshi musahib*, « bien-aimé » du shah, a deux fils engagés au service de Bahram : l'un est *yasaqi*, l'autre est un *qurshi*. Un autre seigneur d'origine kurde, Naranj Sultan, appartient au corps des *yasavul* ; il est donc au service du shah tandis que son fils est dans la maison de Bahram. La circulation est possible et les transferts fréquents : la clientèle de Bahram sert de prolongement à celle de Shah Tahmasb qui partage également avec Bahram l'autorité monarchique afin de sanctionner toute désobéissance à son égard. En 1539, des *qurshis* sont punis pour n'avoir pas suivi les ordres de Bahram lors d'une expédition contre des seigneurs kurdes. Tahmasb leur impose une humiliation exemplaire : montés sur des ânes, ils sont revêtus d'habits de femmes et exhibés sur le *maydan* de Tabriz<sup>33</sup>.

Bahram n'est pas le seul à servir de relais au pouvoir monarchique. Tous les frères de Shah Tahmasb sont mis à contribution. Mais quand Alqas se voit confier des responsabilités importantes, il ne résiste pas longtemps à l'attrait de son statut de chef de clientèle. Demi-frère de Tahmasb, plus jeune d'un an seulement (il est né en 1515), il est aussi présent à Jam au moment de la bataille contre les Ouzbeks puis participe, en 1532, à des opérations

<sup>31</sup> Soliman y entre le 1<sup>er</sup> décembre 1534.

<sup>32</sup> Les tentes des frères du shah, Bahram et Sam (lequel, en dépit de sa disgrâce, continue de suivre la cour et d'occuper une fonction représentative), sont disposées dans la proximité immédiate de celles du shah. Grand amateur de vin et d'eau de vie, Bahram devient le véritable dépositaire du charisme monarchique.

<sup>33</sup> MEMBRÈ, *Mission to the Lord Sophy*, op. cit., p. 35. Cette scène est aussi décrite par Hasan Beg Rumlu et par Iskandar Beg Munshi. Dans Hasan Beg Rumlu, certains des hommes, des *qurshis*, ayant montré de la faiblesse, doivent parader dans le *bazar* de Tabriz montés sur des ânes, p. 133.

militaires avec les Ustajlu vers Astarabad. Il accompagne ensuite son frère dans la première guerre contre les Ottomans.

En 1539, il est désigné *shirvanshah* et reçoit du même coup le titre de souverain<sup>34</sup>. Cette élévation traduit la volonté de Shah Tahmasb de stabiliser une province stratégique mais souvent réfractaire au pouvoir. En le constituant en principauté quasi indépendante, Tahmasb affiche sa pleine confiance en son frère dont il estime les capacités suffisantes pour mener à bien cet objectif ambitieux. En effet, le Shirvan est un enjeu important pour la monarchie safavide puisqu'il s'agit d'une zone tampon entre l'Iran et les confins ottomans. Tahmasb pense pouvoir établir des rapports privilégiés, basés sur la confiance, avec ses habitants en offrant à son demi-frère une certaine autonomie. Le monarque souhaite sans doute ainsi solidariser les clientèles autour lui. Le gouvernement d'Alqas commence bien. En premier lieu, il fait apporter au shah les têtes et les bannières des seigneurs shirvanis ayant refusé de lui prêter obéissance<sup>35</sup>. Tous les pouvoirs, militaires et administratifs, lui sont alors conférés. Au cours des huit années suivantes, Alqas se constitue une véritable clientèle provinciale et gouverne ainsi jusqu'en 1546. Mais à cette date, les liens entre le pouvoir monarchique et le Shirvan se délitent. Les élites locales, en particulier les *sayyed*, aspirent à retrouver leur indépendance vis-à-vis du gouvernement. Ils persuadent Alqas d'affirmer ses prétentions.

Si quelques mesures provocatrices poussent le shah à intervenir, le conflit semble pouvoir se régler dans le cadre familial : la mère d'Alqas ainsi que son fils, Sultan Ahmad Mirza, respectivement la belle-mère et le neveu de Tahmasb, tentent une réconciliation qui s'avère infructueuse. Alqas est alors trop engagé dans la construction de sa puissance personnelle : il accélère la formation de ses troupes et fait prononcer la *khotba* (le sermon religieux) en son nom.

C'est ce qui déclenche l'« affaire » Alqas. Shah Tahmasb organise une expédition pour rétablir l'ordre dans le Shirvan ; provoquant ainsi le passage de son frère dans l'Empire ottoman<sup>36</sup>. Dans les années suivantes, ce dernier participe à toutes les campagnes de l'Empire ottoman contre la monarchie safavide. En 1548, il est ainsi envoyé en Iran sous la direction de

---

<sup>34</sup> Selon le Sharaf al-din, c'est en 1533 que Alqas reçoit le gouvernement du Shirvan, *Sharafnâme*, *op. cit.*, t. II, part. 1, p. 561. Plus vraisemblablement, c'est en 1538 qu'intervient Alqas, pour mettre fin à la rébellion de Shahorkh, *vali* du Shirvan. Michele Membre, qui est en Iran en 1539, note que Alqas a été nommé depuis peu « roi du Shirvan », ce qui correspond bien à la version d'Iskandar Beg Munshi.

<sup>35</sup> MEMBRE, *Mission to the Lord Sophy*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>36</sup> Sur les conséquences politiques de cette révolte, voir J. R. WALSH, « The Revolt of Alqas Mirza », *WZKM* 68, 1976, p. 61-78.

‘Ulama « Pasha » Takkalu, l’ancien émir *qizilbash*, alors promu gouverneur d’Erzerum. Dès lors, n’a de cesse de vouloir rallier les émirs à sa cause afin de renverser son frère.

Les princes safavides sont pourtant éduqués de manière à offrir une image idéale de la monarchie. Ils sont non seulement des chefs de guerre, mais aussi des artistes reconnus, des poètes voire des miniaturistes. Dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, certains d’entre eux deviennent des mécènes de renom, connus pour leur goût et leurs connaissances littéraires et artistiques. La famille de Bahram Mirza, surtout, offre cette impression. Un de ses fils, Sultan Ibrahim Mirza, compose lui-même de la poésie, pratique la calligraphie et la peinture<sup>37</sup>. Il fréquente assidûment les musiciens et les poètes de la librairie royale (*ketabkhane*) avant de devenir lui-même mécène lorsqu’il est nommé gouverneur de Mashad à partir de 1555. Il a seize ans lorsqu’il commence à se constituer une bibliothèque contenant des ouvrages précieux, œuvres des plus grands miniaturistes de son temps, qu’il enrichit jusqu’à la fin de sa vie en 1577<sup>38</sup>. Shah Mahmud ou Malek Daylami travaillent pour lui à Mashad tout comme Mirza ‘Ali, Qadimi, Shaykh Muhammad ou Mozaffar ‘Ali, qui participent à l’illustration d’un recueil de poésie de Jami, les *Sept Trônes*<sup>39</sup>. Les princes cultivent également des liens avec le centre de gravité de la monarchie safavide : la cour de Shah Tahmasb demeure en effet le modèle à imiter<sup>40</sup>.

Toutefois, cette image idéale résiste mal aux circonstances de la vie politique. À plusieurs reprises, Shah Tahmasb doit juguler les ambitions de ses parents. Sa stratégie initiale s’avère donc être à double tranchant et pouvoir se retourner contre lui. Néanmoins, la situation d’urgence des décennies 1540 et 1550 l’incline à poursuivre dans cette voie. Cette persévérance s’avère payante avec son propre fils, Isma’il Mirza, dont l’ascension correspond à un regain de vitalité safavide qui se traduit par une reprise de l’initiative face à la puissance ottomane, entre 1548 et 1554.

<sup>37</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye ‘Abbassi*, op. cit., p. 311. Il écrit sous le nom de plume « Jahi ».

<sup>38</sup> Si l’on en croit Iskandar Beg Munshi, cette collection est presque intégralement détruite par l’une de ses épouses en 1577. Elle brûle et noie une grande partie des manuscrits en représailles à l’action de Shah Isma’il II. Certains nous sont toutefois parvenus, identifiés comme des œuvres issues de ses ateliers. Ainsi, une copie des *Sept Trônes* (*Half Awrang*) recueil de poèmes de Jami, est conservée à la *Freer Gallery* de Washington.

<sup>39</sup> F. RICHARD, *Splendeurs persanes, manuscrits du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale de France-Le Seuil, 1997, p. 165.

<sup>40</sup> Biographie d’Ibrahim Mirza dans Qazi Ahmad, *Khulafat al-tavarikh*, t. II, p. 633-644. Les liens avec le shah sont renforcés par un mariage avec sa cousine germaine, une fille de Shah Tahmasb, Gowhar Sultan Khanum, en 1560.

### *Les années glorieuses : un portrait d'Isma'il Mirza*

Né en 1533, Isma'il est le deuxième fils du couple formé par Shah Tahmasb et Sultanum Begum, fille de Musa Sultan Mowsellu Turkman<sup>41</sup>. Son frère Sultan Muhammad, de deux ans son aîné, est affligé d'une maladie des yeux qui, dans la perspective safavide, le rend inapte à assumer des responsabilités<sup>42</sup>. Effacé, tourné vers la piété et la poésie, ce dernier ne présente en outre pas les mêmes dispositions à la guerre que son cadet. Celui-là devient un des principaux acteurs de la monarchie safavide au moment où s'amorce la troisième campagne de Soliman en Iran.

Sa carrière commence dès 1547, avec la fuite de son oncle Alqas vers l'Empire ottoman. Son père en fait, sous la garde de son tuteur, le nouveau gouverneur du Shirvan. Isma'il s'installe donc quelques mois plus tard à Shamakhi où il doit faire face à l'agitation suscitée par le retour dans la province d'un des descendants des princes du Shirvan, Borhan 'Ali Sultan, petit-fils de Shaykh Shah. Exilé au Daghestan, ce dernier tente de soulever la population en sa faveur. Le jeune prince remporte sa première victoire en obligeant le descendant des anciens *shirvanshah* à se retirer définitivement au Daghestan. Isma'il ne reste toutefois pas longtemps maître de Shamakhi : il est rappelé par son père lorsque les hostilités contre les Ottomans reprennent<sup>43</sup>.

En 1548, Soliman décide en effet de lancer une campagne de vaste envergure contre l'Iran en utilisant comme prétexte la défection de Alqas. Il espère ainsi impulser un soulèvement des émirs *qizilbashs* en sa faveur ou provoquer une scission de l'élite. Dans cette optique, le souverain turc envoie Alqas en avant-garde, entouré de quarante mille soldats ottomans. Un deuxième corps d'armée est confié à 'Ulama « Pasha » Takkalu, pour mettre le siège à Van tandis que Soliman mène le gros des troupes vers Tabriz.

Accompagné des troupes du Shirvan, Isma'il opère sa jonction avec son père alors que celui-ci quitte Tabriz. Le prince participe aux opérations de destructions dans les provinces frontalières qui précèdent les affrontements avec les Ottomans. Pratiquant une guerre

---

<sup>41</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 213.

<sup>42</sup> Né de la même mère en 1531, Sultan Muhammad Mirza est devenu le gouverneur en titre de la province du Khorassan en 1536 mais il se cantonne à un rôle de représentation, le pouvoir effectif étant assuré par son tuteur Muhammad Sharaf al-din Takkalu, *ibid.*, p. 207.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 214.

essentiellement défensive faite d'escarmouches, les Safavides n'entrent que rarement en contact avec les troupes ottomanes. Au fur et à mesure que celles-ci pénètrent sur le territoire, ils reculent pour permettre au souverain de préserver ses troupes tout en épuisant celles de l'ennemi. En outre, Shah Tahmasb a pris soin de faire évacuer Tabriz et de n'y laisser ni provisions ni fourrage. La stratégie est payante : Soliman, dont les chevaux meurent par milliers, ne reste que cinq jours à Tabriz et rebrousse chemin le 31 juillet 1548<sup>44</sup>.

Shah Tahmasb envoie alors Isma'il et son tuteur vers la forteresse de Kars. Ce bâtiment militaire sert de base arrière aux Ottomans pour ravitailler leurs troupes : ils l'ont restauré et y ont installé plusieurs milliers d'artisans et de commerçants afin d'améliorer la circulation des marchandises. Soliman a également envoyé un contingent de quatre mille cavaliers, sous la garde du chef des esclaves, Osman Tchelebi, pour protéger cette zone stratégique. Isma'il arrive devant les murs de la forteresse après une marche forcée et engage immédiatement le combat, conclu par une sévère défaite des Ottomans.

De retour au camp royal, Isma'il se voit aussitôt confier une nouvelle mission. Accompagné cette fois de son oncle Bahram, il doit prendre la direction de Baybord pour y surprendre le général Muhammad Pasha. Ils le rencontrent en chemin et remportent sur lui une nette victoire. Le contingent ottoman est décimé. Après une série d'opérations également couronnées de succès, les princes rejoignent le camp royal où ils sont chaleureusement félicités par le souverain. Isma'il est de nouveau dépêché, avec son cousin 'Abdullah Khan Ustajlu<sup>45</sup> ainsi que par Göktscha Sultan Qajar et Sevenduk Beg Afshar, le *qurshibashi*<sup>46</sup>, pour un raid dans la région de Shakki au nord-ouest du Shirvan.

La campagne n'est cependant pas encore achevée. En rentrant en Azerbaïdjan, Tahmasb apprend que son demi-frère Alqas n'a pas abandonné la lutte mais opère des incursions dans le territoire safavide en essayant de susciter la révolte. Il a poussé jusqu'à Hamadan où il s'est saisi des biens de Bahram et de sa famille. Aussitôt, le souverain rappelle son fils du Shirvan le mande pour mettre un terme à la rébellion, avec un contingent formé des *qurshis*, du *qurshi bashi* et des troupes de différents émirs. Pendant ce temps, Alqas poursuit son avancée : il passe devant Qom, entre dans Kashan et tente de mettre la main sur Ispahan. Le prince

<sup>44</sup> Voir Jean CHESNEAU (éd. Ch. SCHEFER), *Le Voyage de Monsieur d'Aramon, ambassadeur pour le Roy en Levant*, Paris, Ernest Leroux, 1887 (1550), p. 86.

<sup>45</sup> Le Shirvan va lui revenir en 1549-1550 après la capture d'Alqas Mirza, Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p.135. En 1566, il meurt après avoir dirigé la province d'une main ferme pendant seize ans. Il est remplacé par Aras Khan Shamlu jusqu'à la fin du règne de Shah Tahmasb, en 1576.

<sup>46</sup> C'est alors un vieil homme : il a accompagné Isma'il dans le Lahejan selon Membrè. Morton rajoute qu'il meurt en 1562, en poste, à l'âge de quatre-vingts dix ans.

séditieux se heurte toutefois à une population qui lui est résolument hostile et prépare sa défense. Pressé de toutes parts et averti des nouvelles de l'arrivée imminente des troupes d'Isma'il et de Bahram, Alqas préfère se retirer vers Bagdad. Au printemps suivant, une nouvelle campagne de sa part se solde par un échec. Il est pris et demande le pardon de son frère.

Durant cette campagne, Isma'il est au premier plan de la lutte contre les Ottomans. Son père l'utilise pour animer les clientèles *qizilbashs* et éviter un possible glissement de leur fidélité vers le prince rebelle. Isma'il a ainsi incarné, en dépit de sa jeunesse, l'unité safavide face aux dissidences des siens. Cinq ans plus tard, il continue de jouer ce rôle lors d'une nouvelle attaque des Ottomans et l'incarne d'autant mieux qu'il a mûri et s'est affirmé comme un véritable chef de guerre, suscitant l'enthousiasme derrière lui.

De 1553 à 1554 se déroule la troisième opération militaire de Soliman en Iran. Cette fois, Shah Tahmasb confie à Isma'il le commandement suprême des troupes lors de l'expédition destinée à abattre Iskandar Pasha, le gouverneur d'Erzerum considéré comme l'instigateur principal de la reprise des hostilités. Cette démarche est originale : c'est la première fois que les Safavides reprennent l'offensive depuis la défaite de Tchalidiran en 1514. Sans doute la présence d'Isma'il galvanise-t-elle les troupes. Mais il n'est pas seul aux commandes. Auprès de lui se trouvent notamment les plus éminents émirs de la monarchie : Bakr Khan Ustajlu, Shah Quli Sultan Ustajlu, Muhammad Khan Mowsellu Turkman, Shah Verdi Sultan, le gouverneur du Qarabagh, ainsi qu'un fort détachement de *qurshis*<sup>47</sup>.

Iskandar Pasha pense néanmoins pouvoir venir à bout du jeune homme et de son armée grâce à ses cinq mille janissaires, sans compter ses troupes auxiliaires kurdes. De plus, son armée est également équipée de mousquets et de canons alors que les Safavides ne disposent que d'armes rudimentaires. Le combat engagé à quelques kilomètres d'Erzerum tourne néanmoins en faveur des Safavides<sup>48</sup>. Après sa victoire, Isma'il Mirza pille méthodiquement la région puis il reçoit ensuite l'ordre de rejoindre le camp royal à Arjish<sup>49</sup>, où Shah Tahmasb a déployé le siège. Le souverain marche ensuite vers le fort de Nargiri. Après sa prise, il envoie à nouveau Isma'il et le *qurshibashi* en mission dans le Kurdistan pour mettre à sac le pays : les deux hommes reviennent avec un butin conséquent.

---

<sup>47</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 126.

<sup>48</sup> Trois mille Ottomans sont tués, d'autres sont faits prisonniers, parmi lesquels se trouvent de nombreux officiers.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p.127.

En 1554, le sultan Soliman reprend sa campagne depuis Alep, où il a passé l'hiver. Le shah part, quant à lui, de Nakhshivan. Il envoie un groupe d'hommes sous le commandement d'Isma'il et Ma'sum Beg Safavi, l'*amir-e divan*, ainsi que Shah Quli Khalifah, le *mohrdar*, en direction de Van. Les troupes du prince brûlent tout sur leur passage pour empêcher l'armée ottomane d'avancer. L'été 1554 est déjà bien avancé lorsque Soliman parvient aux frontières iraniennes. Les très faibles effectifs safavides, par comparaison avec ceux des troupes ottomanes, conduisent les stratèges iraniens à opter une nouvelle fois pour une stratégie de harcèlement toujours aussi efficace. Soliman renonce finalement à ses objectifs de campagne. En outre, la capture de son favori, Senan Pasha, accélère les négociations de paix. Progressivement, les deux puissances s'accordent sur un découpage territorial prenant en compte les gains territoriaux safavides. Le 29 mai 1555, au camp d'Amasya, la paix est finalement signée<sup>50</sup>.

Aboutissement de plusieurs décennies de luttes, ce traité est une victoire pour la monarchie safavide qui est enfin reconnue sur la scène internationale. En effet, le sultan ottoman reconnaît l'existence de la souveraineté safavide. C'est le début d'échanges diplomatiques basés sur des principes de réciprocité.

Âgé de vingt ans, Isma'il Mirza est au sommet de sa carrière et de sa popularité. Son prestige personnel est reconnu aussi bien par les émirs que par les simples soldats. Auréolé de ces succès, il rentre à Qazvin avec son père où il se marie la même année avec sa cousine germaine Safiya-Sultan Khanum, surnommée « Pari Peykar »<sup>51</sup>, lors d'une fastueuse cérémonie organisée dans un des jardins royaux de Qazvin. Symbole de l'entière bienveillance que lui accorde son père, il est autorisé à danser lors de son mariage, car, comme le souligne Iskandar Beg Munshi, « bien que ce fut une fête solennelle, l'indulgence du shah envers son fils était telle qu'il lui permît de se lever »<sup>52</sup>.

<sup>50</sup> A. ALLOUCHE, *The Origins and Development*, op. cit., p. 143-145 souligne que le traité fut également considéré comme un succès par Soliman dont la stratégie visait à contenir l'expansion safavide. Le Kurdistan, le nord de l'Azerbaïdjan et l'Iraq arabe restent en effet sous sa domination. Voir aussi Mikheil SVANIDZE, « The Amasya Peace Treaty between the Ottoman Empire and Iran (June 1, 1555) and Georgia », *BGNAS*, 3, 1, 2009, p. 191-197.

<sup>51</sup> Safiya-Sultan Khanum une fille de Shah Ne'matollah Yazdi et de Khanesh Begum, sa tante paternelle.

<sup>52</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 214.



### III. La montée des tensions (1555-1576)

Les années 1555-1556 constituent une période charnière pour l'histoire de la monarchie safavide : elle marque la fin des guerres ottomano-safavides par le traité d'Amasya qui inaugure l'entrée dans une phase de paix de deux décennies et constituent également un tournant dans le processus de construction étatique pour une monarchie.

Désormais mieux installée, celle-ci est débarrassée des éléments qui l'ont agitée au début du règne, des alliés ambigus tels que les émirs takkalu 'Ulama Sultan et Qazi Khan. La famille safavide s'est recomposée : Alqas et Bahram sont morts, Sam s'est retiré en Ardabil. Le pouvoir du shah semble donc plus assuré.

Cette période s'accompagne d'ailleurs d'une nouvelle repentance généralisant les dispositions prises en 1533. En 1555, Shah Tahmasb prend un décret appelant tous les émirs à « se repentir de leurs péchés »<sup>53</sup> : il exige une normalisation de leurs comportements et une application plus stricte de la discipline religieuse. Des mesures fortes sont prises à cet effet : ainsi, Iskandar Beg Munshi raconte qu'en 1554, des soufis itinérants (*qalantar*), sans attache, proclamant qu'il était le Mahdi, autrement dit l'Imam du Temps (*Imam al-zaman*), viennent le solliciter au camp de Surloq, près de Sultaniya. Shah Tahmasb les fait châtier un par un jusqu'à ce qu'ils se repentent de leurs « propos impies »<sup>54</sup>. Près de quarante refusent et sont exécutés.

Le souverain paraît ainsi avoir assimilé sa jeunesse mouvementée à celle de la monarchie safavide. En cherchant à s'amender, il espère peut-être entraîner la conversion de tous. Peut-être veut-il ainsi calmer le jeu des partis et pacifier l'État.

#### *Vers une distanciation du pouvoir*

Pour Shah Tahmasb, cette phase correspond en tout cas à une période de retrait de la vie publique. Après plusieurs années en campagne, le souverain décide de se retirer loin du front.

---

<sup>53</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit.

<sup>54</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 195.

Ce processus de distanciation commence par le transfert de la capitale (*dar al-saltanat*) de Tabriz à Qazvin. Dès 1548, il entame de grands travaux pour installer les différentes composantes de sa maison ainsi que l'ensemble de l'administration (*divan*). En périphérie de la ville, il transforme et aménage des jardins (*bagh*) qui constituent de vastes espaces clôturés de plusieurs kilomètres comprenant des éléments architecturaux, tels que des pavillons ou des galeries ouvertes<sup>55</sup>. Le souverain porte également un soin particulier à l'embellissement du palais de Qazvin, dans lequel il se retire de plus en plus souvent au fil des années<sup>56</sup>.

Parallèlement, on assiste à une recomposition de son entourage. La première modification substantielle concerne les *sayyeds* d'Usku, trois frères ayant occupé une place prédominante mais qui, dans les années 1550, sont brusquement renvoyés de la cour et assignés à résidence dans leur demeure de Tabriz, où ils ne jouent plus aucun rôle.

Ils sont remplacés par un autre groupe de *sayyeds*, identifié par Iskandar Beg Munshi en tant que « *sayyeds* d'Astarabad ». Ceux-ci composent en fait un groupe hétérogène, rassemblant à la fois des *sayyeds* iraniens originaires d'Astarabad et des théologiens arabes venus du Jabal 'Amil, particulièrement la famille de 'Ali al-Karaki<sup>57</sup>. Ce dernier a été accueilli par le pouvoir safavide dans les années 1510, sans se fixer toutefois en Iran. Ses fils et ses alliés y vivent en revanche. Dans les années 1550, ils commencent à jouer un rôle important au sein de la monarchie. Shah Tahmasb apprécie leur présence et en nomme certains comme enseignants auprès de ses enfants. Mir Muhammad Mo'mem Astarabadi, par exemple, devient le professeur du prince Haydar, l'un des plus jeunes fils du shah.

L'année 1555 est également marquée par le départ de Qazi Jahan. Le ministre, qui occupait depuis vingt ans le poste de *vazir-e 'ala* (« ministre suprême »), décide soudain de se retirer des affaires. Moins en faveur auprès du shah, il part de son propre chef. Shah Tahmasb hésite dans le choix de son remplaçant.

Cette période d'hésitation correspond à l'éviction d'Isma'il Mirza alors qu'il semblait au sommet de sa carrière. Certaines sources suggèrent « certains actes » ayant contraint le

<sup>55</sup> SZUPPE, « Palais et jardins – le complexe royal des premiers Safavides à Qazvin, milieu XVI<sup>e</sup> - début XVII<sup>e</sup> siècles », *Res Orientales*, 8, 1996, p. 145-179.

<sup>56</sup> Ehsan ESHRAQI, « Les alentours du Palais du Gouvernement safavide à Qazvin dans les poèmes de 'Abdi Beg Navidi », in BERNARDINI, HANEDA, SZUPPE (dir.), *Liber Amicorum : Études sur l'Iran médiéval et moderne offertes à Jean Calmard*, *Eur. St.*, 5, 1-2, 2006, p. 79-92.

<sup>57</sup> Voir Rula J. ABISAAB, « The Ulama of Jabal 'Amil in Safavid Iran, 1501-1736 : Marginality, Migration and Social Change », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 103-122. Andrew NEWMANN a toutefois relativisé l'importance numérique de l'immigration des théologiens '*usuli* dans : « The Myth of Clerical Migration to Safawid Iran : Arab Shiite Opposition to 'Ali al-Karaki and Safawid Shiism », *Die Welt des Islams*, 33, 1, 1993, p. 66-112. STEWART apporte de la clarté au débat dans : « Notes on the Migration of 'Amili Scholars to Safavid Iran », *JNOS*, 55, 2, 1996, p. 81-104.

souverain à l'éloigner de Qazvin. L'absence de toute précision à ce sujet nous conduit cependant à nous interroger : pourquoi Iskandar Beg Munshi, pas plus que les autres chroniqueurs safavides, n'apportent de précisions sur les circonstances de son départ à Hérat ?

Son éviction se déroule en deux étapes : dans un premier temps, il est désigné gouverneur de Hérat en juin 1556 en remplacement de son frère aîné Sultan Muhammad Mirza, sous la gouvernance de Muhammad Sharaf al-din Takkalu. Ce dernier reste en place puisqu'on lui confie la « garde » d'Isma'il. Cet émir, qui a bâti sa réputation sur sa fidélité indéfectible à l'égard de la maison safavide, semble tout indiqué pour surveiller le prince. Cet éloignement sonne donc comme un premier coup de semonce et permet en outre le démantèlement de sa clientèle. Ses amis à Qazvin sont progressivement dispersés ou mis à l'écart. Sharukh Khan, jeune émir shamlu, est envoyé en prison. 'Ali Sultan Takkalu, qui a escorté le prince jusqu'à Hérat, est exécuté sur le chemin du retour par les *qurshis*. L'exécution est justifiée par des soupçons : il se serait lié d'amitié avec le prince durant le voyage. Il pourrait donc devenir l'un de ses défenseurs à la cour, ce qui n'est pas souhaité. Éloigné de Qazvin, Isma'il devient de fait une cible plus facile à atteindre.

Certains chroniqueurs, et Isma'il lui-même sont convaincus que cette période permet aux ennemis de ce dernier de « contaminer l'esprit du shah ». Cédant aux rumeurs qui prétendent que la popularité du prince pourrait servir à une prise de pouvoir, Shah Tahmasb ordonne finalement au *qurshi bashi*, le vieux Sevenduk Beg, d'aller à Hérat et de le ramener à Qazvin. Mais à Sava, c'est Ma'sum Safavi, « mon cousin »<sup>58</sup>, comme l'appelle Shah Tahmasb, qui prend le relais. La mission semble alors avoir changé d'objectif : il n'est plus question de ramener le prince à Qazvin mais de le conduire directement dans la forteresse de Qahqaha, en Azerbaïdjan, sans passer par la cour. Isma'il y restera enfermé durant dix-neuf ans, surveillé par une garnison de soldats alliés aux Ustajlu. Celle-ci est en outre relevée tous les ans afin d'éviter toute connivence. Durant sa captivité, Isma'il refuse tous les aménagements proposés par son père comme, par exemple, l'envoi de concubines pour tromper son ennui. Le prince s'y refuse en arguant ne pas souhaiter faire subir son propre sort à ses enfants. Isma'il n'a finalement qu'une seule fille issue de son mariage avec Pari Peykar en 1556.

Ma'sum Beg apparaît comme le principal bénéficiaire de son éviction : membre d'une branche cadette de la famille safavide demeurée en Ardabil, les Shaykhavand, Ma'sum Beg

---

<sup>58</sup> Shah Tahmasb l'appelle en effet « 'amu oghli », V. MINORSKY, *Tadkherat al-muluk*, op. cit., p. 115.

commence sa carrière en Ardabil comme *mutavlli* du sanctuaire de Shaykh Safi, c'est-à-dire administrateur du patrimoine familial. Il s'élève progressivement dans la hiérarchie monarchique. En 1550, il devient *divan begi* (« chef de la justice ») et perçoit comme *tiyul* les revenus de Kashan. Son ascension se poursuit durant les dernières campagnes contre les Ottomans où il participe à diverses opérations. Ma'sum Beg est, selon le témoignage d'un chroniqueur, le « grand favori » de Shah Tahmasb. Une rivalité a-t-elle pu naître à ce moment-là entre le « cousin » et le fils de Shah Tahmasb ? Il est vrai que la faveur croissante dont jouissait alors le prince, alliée à sa popularité auprès des soldats *qizilbashs*, ont pu constituer un obstacle sérieux à son ascension.

Après l'éviction d'Isma'il, Ma'sum Beg devient le nouveau *vakil* mais déçoit rapidement les attentes du souverain. En 1568, il est assassiné sur le chemin du pèlerinage de la Mecque, officiellement par une bande de brigands arabes. Shah Tahmasb y voit en tout cas une occasion favorable pour suspendre l'office : il renonce à nommer un nouveau *vakil* et annonce à tous son intention de gouverner.

Cette annonce peut paraître paradoxale puisque, dans le même temps, il se désengage totalement de la direction des affaires. À partir de 1568, on le voit de moins en moins paraître en public. Il occupe de manière quasi-permanente son palais de Qazvin et laisse la conduite du gouvernement à ses proches conseillers ; dont l'une de ses filles, Pari Khan Khanum<sup>59</sup>. Cette jeune femme célibataire d'une trentaine d'années joue un rôle essentiel dans la vie politique. Elle réunit dans sa demeure adjacente aux murs du palais les principaux chefs de clientèles. Elle est entourée de serviteurs, d'officiers de la garde (*qurshis*) et dispose d'un libre accès aux appartements privés du palais, le harem. Son oncle Shamkhal Sultan, maître de la maison royale (*nazer*), l'aide à assurer la liaison avec les émirs.

Parmi ceux-ci, on note également des changements. La mort de Muhammad Sharaf al-din en 1556 marque la fin de la domination des Takkalu à Hérat : ses troupes sont remplacées par celle des Ustajlu qui retrouvent les plus hautes fonctions et dominent à nouveau les autres clientèles, à la cour comme dans les provinces. Cette confiscation du pouvoir ne manque pas de causer de nouvelles tensions. Par ailleurs, celles-ci s'enracinent dans un contexte social et économique troublé.

---

<sup>59</sup> Pari Khan Khanum est considérée comme la fille préférée de Shah Tahmasb, Qazi Ahmad Qummi, *Khulasat al-tavarikh*, Téhéran, 1363 H. (1984), t. I, 397, cit. in. Shoreh GHOLSORKHI, « Pari Khan Khanum : A masterful Safavid Princess », *I.S.*, 28, 3-4, 1995, p. 143-156.

## *La crise des années 1570 : symptôme d'un malaise social et politique*

La période suivant la signature du traité d'Amasya est marquée par un retour à la paix mais le pays porte les stigmates de trois décennies d'affrontements. Pour résister aux incursions ottomanes, les Safavides ont presque systématiquement eu recours à la tactique de la terre brûlée : empoisonnement des puits, incendie des récoltes, pillage des réserves de grains et de foin et réquisition du bétail. L'objectif était de créer des zones de glaces susceptibles d'empêcher la progression des troupes ennemies ou d'épuiser leurs réserves en augmentant les délais d'approvisionnement. Cette politique radicale, employée pour la première fois en 1514 par Muhammad Khan Ustajlu dans le Diyar Bakr, a été mise à profit par les princes safavides dans les années 1540-1550, avec des résultats probants. La relance de l'activité économique est difficile : dans certaines provinces, les populations sédentaires tardent à se réinstaller ; d'autres restent fortement dépeuplées<sup>60</sup>.

Les infrastructures commerciales ont beaucoup souffert de la guerre : les commerçants soulignent l'impraticabilité de la route d'Alep, les chemins sont boueux ou poussiéreux, rendant la progression des voyageurs difficile. Les structures d'accueil pour les caravanes, qui constituent des étapes essentielles dans ces régions dépeuplées, sont mal entretenues et ne font l'objet d'aucune restauration. Vincentio d'Alessandri, un marchand vénitien qui fait un rapport de prospection commerciale au Sénat dans les années 1570, note leur état de délabrement<sup>61</sup>. Les déplacements sont donc malaisés. Les Arméniens, principaux marchands de cette région, se plaignent d'une diminution substantielle de leurs profits<sup>62</sup>. On remarque également une recrudescence de l'insécurité sur les routes<sup>63</sup>. Les marchands sont soumis aux attaques des voleurs comme à la séquestration de leurs marchandises par les émirs safavides. C'est ce qui arrive à Thomas Alcocke, gentilhomme anglais arrivé en 1561 avec des marchandises et une lettre d'introduction de la reine Elisabeth I<sup>re</sup>. Ses biens sont retenus par le

---

<sup>60</sup> Dans le rapport présenté au Sénat, le vénitien Vincentio d'Alessandri souligne que les provinces frontalières de l'Empire ottoman ont souffert de la guerre, Vincentio d'Alessandri, « Narrative of the Most Noble Vincentio d'Alessandri, Ambassador to the King of Persia for the Most Illustrious Republic of Venice », in, *A Narrative of Italian Travels in Persia in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Londres, Hakluyt Society, 1873, p. 211-229.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>63</sup> Les sources contemporaines convergent toutes sur ce fait. Les sources postérieures au règne de Shah Tahmasb présentent au contraire une vision idyllique de la fin de son règne, pour faire contraste avec celui de son successeur, Isma'il II.

gouverneur du Shirvan à qui il doit verser une forte somme pour les recouvrer<sup>64</sup>. Ces circonstances empêchent l'établissement de tout commerce.

Tabriz connaît une crise profonde : après une forte croissance économique au XV<sup>e</sup> siècle, la ville a été plusieurs fois pillée et livrée aux envahisseurs. Des milliers d'artisans ont été déportés à Constantinople, après les phases d'occupation, afin de capter leur savoir-faire et leur expérience. La dégradation des conditions sociales est sans doute liée au ralentissement de l'économie, en particulier du commerce avec Constantinople. Le déplacement du siège du pouvoir à Qazvin, vers 1548, n'a pas arrangé la situation<sup>65</sup>. La ville est sous tension<sup>66</sup>. Dans les années 1570, éclatent des émeutes urbaines. L'opposition entraîne les confréries Ni'mati (Ni'matullahi) et Haydari, liées aux métiers et structurant à l'intérieur de la ville les réseaux de sociabilité, prend un tour violent. À Tabriz, quatre quartiers s'opposent à cinq autres dans des affrontements sanglants dont il semble impossible de comprendre les mécanismes de déclenchement.

Iskandar Beg Munshi offre toutefois un début d'explication<sup>67</sup> : des émeutes ont éclaté à Tabriz, que les autorités urbaines peinent à endiguer. Le *daruga* s'est opposé à ces confréries ; ce qui a entraîné de violentes frictions entre les autorités et la population. L'une d'entre elles a abouti au siège de la maison du *daruga* dont certains hommes ont été tués. La révolte a ensuite embrasé chaque quartier de la ville. À la suite de ces échauffourées, le commerce a été interrompu dans le principal *bazar* et toutes les boutiques fermées. Il a fallu une intervention du shah pour imposer un retour à l'ordre effectif durant un mois ou deux avant la reprise des hostilités suite à l'attaque de deux hommes par des « ruffians ». Les autorités safavides décident alors de saisir les principaux chefs et pendent environ quarante *pahlavans* (littéralement des « chevaliers », en fait, des membres de confréries). Au total, près de deux cent personnes sont exécutées.

Les tensions sociales ne touchent pas seulement Tabriz mais aussi Qazvin, où convergent toutes les plaintes du pays. En effet, dans le système judiciaire safavide, les populations ont la possibilité de se tourner en dernière instance vers le shah si une injustice notoire est constatée. D'abord émis au niveau local par des *qazis* issus de la notabilité et

<sup>64</sup> Richard CHENIE, « *The second voyage made into Persia by Thomas Alcocke in 1563* », in, Richard HAKLUYT (dir.), *Principal Navigations, Traffiques and Discoveries of the English Nation*, Hakluyt Society, 73, 1886, p. 378-381.

<sup>65</sup> Sur le transfert de la capitale de Tabriz à Qazvin sous le règne de Shah Tahmasb, voir Ehsan ECHRAQI, « *Le dar al-saltana de Qazvin, deuxième capitale des Safavides* », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia*, I.B. Tauris, Londres, 1996, p. 105-115.

<sup>66</sup> Vincentio d'ALESSANDRI, « *Narrative of the Most Noble Vincentio d'Alessandri* », *op. cit.*, p. 223-224.

<sup>67</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 195.

commissionnés par le pouvoir, le jugement est ensuite renvoyé devant le shah pour les cas les plus graves comme les exactions de gouverneurs. Les communautés rurales doivent néanmoins se rendre par leurs propres moyens à Qazvin pour espérer se faire entendre. Dans les années 1570, les plaignants viennent de tout le pays pour exposer leurs griefs contre les émirs. Ils sont plusieurs milliers à Qazvin dans l'attente d'un jugement. Les *qazis*, n'étant plus payés par le trésor, dépendent entièrement des largesses des émirs : aussi la justice est-elle rarement rendue au profit des victimes qui réclament justice, pour certaines, jusque sous les murs du palais<sup>68</sup>. Sans succès : Shah Tahmasb ne reçoit pas les plaignants en audience privée. Certains émirs vont jusqu'à faire exécuter des plaignants en pleine rue par leurs hommes de main.

Le pouvoir monarchique ne joue plus son rôle de distributeur des ressources. Dans la dernière décennie de son règne, Shah Tahmasb prend des mesures permettant la constitution d'un véritable trésor. Selon un officier, celui-ci se monte à trois cent quatre-vingt mille *tumans* en argent et en or, six cents lingots d'or et d'argent pesant chacun près de trois mille *misqals*, deux cents charges d'étoffes de soie, trente mille robes d'honneur avec pelisses à larges manches assorties, des équipements complets pour environ trente mille cavaliers composés de cottes de maille, cuirasses, housses et caparaçons, ainsi que des objets divers, en or, en pierres ou en métaux précieux, fruits du pillage des monastères géorgiens ou arméniens par les troupes safavides<sup>69</sup>. Cette thésaurisation s'accompagne de mesures économiques très impopulaires parmi l'élite. Shah Tahmasb ne procède plus à la distribution de ses biens, à la différence de son père ou de la première partie de son propre règne. En 1539, selon Michele Membrè, chaque officier reçoit en moyenne entre cent et trois cents *tumans* par an<sup>70</sup>. Chaque *qurshi*, simple soldat de la garde, gagne dix *tumans*, d'autres seulement quatre ou cinq. Le nombre de robes d'honneur distribuées était quant à lui de deux à trois par jour<sup>71</sup>. Après 1555,

---

<sup>68</sup> Vincentio d'ALESSANDRI, « Narrative of the Most Noble Vincentio d'Alessandri », *op. cit.*, 216-217.

<sup>69</sup> Sharaf al-din Tbilissi, fils d'un chef kurde, est alors au service de la monarchie safavide. Né à Qom, Shams al-din et d'une fille de Amir Mowsellu Turkman, Sharaf al-din passe sa jeunesse à la cour de Shah Tahmasb. Il reprend son indépendance à la fin des années 1570, après l'assassinat de Shah Isma'il II et récupère la souveraineté de Tbilissi et de sa province. Dans son *Sharaf Nameh*, rédigé vers 1597, il consacre une partie importante à la description de la monarchie safavide au temps de Shah Tahmasb ; Sharaf al-din Tbilissi, *Sharaf Nameh, ou les Fastes de la nation kurde*, Saint-Petersbourg, 1878, t. II, part. I, p. 641-642. Au moment de la mort de Shah Tahmasb, en 1576, il est chargé par Shah Isma'il II d'inventorier le trésor royal.

<sup>70</sup> MEMBRÈ, *Mission to the Lord Sophy*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>71</sup> *Ibid.*

le shah demande des efforts considérables à ses troupes. Durant quatorze années, les *qurshis* ne reçoivent aucun salaire<sup>72</sup>.

Sa parcimonie devient proverbiale ; si bien qu'il est considéré par beaucoup de ses contemporains comme un maître avare. Cette politique de redressement financier de la monarchie conduit donc à un état de tension extrême dans lequel se prépare la succession. En 1574, Shah Tahmasb règne depuis cinquante ans lorsque les premiers signes d'affaiblissement apparaissent<sup>73</sup>. Aussitôt, les partis se mettent en place. Ceux qui souhaitent la pérennisation du rapport de force existant se rangent aussitôt derrière Haydar Mirza, jeune homme de dix-huit ans. Il s'agit de la faction dominante à la cour composée des Ustajlu, des Shaykhavand<sup>74</sup>, et des 'Amili. Ils forment un groupe cohérent et solidaire cimentés par des intérêts communs tandis que l'opposition dont Isma'il Mirza est le champion, semble plus hétérogène.

Emprisonné depuis dix-sept ans dans la forteresse de Qahqaha en Azerbaïdjan, celui-ci demeure loin des intrigues. Mais sa réputation semble intacte auprès de ses partisans. Selon Vincenzo d'Alessandri, Isma'il est un homme robuste et charpenté de quarante-et-un ans. C'est un guerrier qui a prouvé sa valeur à maintes reprises contre les Ottomans, particulièrement contre le « Bassa d'Esrom », le Pasha d'Erzerum. L'Italien poursuit en soulignant que « ce même Isma'il est particulièrement aimé par son père, mais sa peur de lui est grande, car il est ardemment désiré comme roi par tout le monde ; et les sultans sont particulièrement effrayés par lui à cause de ses dispositions fières ; donc s'il parvenait jamais au trône, il pourrait remplacer un grand nombre de chefs des soldats, et s'opposer à tous ses frères, qui ont déjà pris possession de nombreuses portions du royaume »<sup>75</sup>.

Alessandri anticipe ici, non sans pertinence, les complications à venir. Mais retenons que, malgré les efforts de ses adversaires pour l'affaiblir ; le prince semble conserver le soutien de la population ainsi que celui des émirs. Tous ceux, en fait, qui souhaitent un changement de politique.

Aussitôt remis, le shah procède néanmoins à la dispersion des chefs de parti : Murad Khan, le patron de la clientèle ustajlu, est envoyé combattre dans le Rustamdar ; Husayn Beg, *yuzbashi*, se voit opportunément confier une ambassade à Constantinople. Une mission prestigieuse qui le maintient loin de Qazvin pour longtemps. Ces différentes mesures

<sup>72</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 209.

<sup>73</sup> Sharaf al-din Tbilissi, *Sharaf Nameh*, *op. cit.*, t. II, p. 1, p. 635.

<sup>74</sup> Les Shaykhavand sont représentés pour lors par Sadr al-din Khan, qui a remplacé son père Ma'sum Beg dans la fonction de tuteur du prince Haydar.

<sup>75</sup> ALESSANDRI, « Narrative of the Most Noble Vincentio d'Alessandri », *op. cit.*, p. 214.



empêchent provisoirement l'éclatement d'un conflit. Mais, en réalité, les tensions sont toujours palpables. Les conditions demeurent favorables aux Ustajlu et à leurs alliés : ils contrôlent les principaux points stratégiques de la ville, l'arsenal, le trésor et le palais et disposent, en outre, d'un candidat à portée de main, en la personne du prince Haydar.

Toutefois, cet épisode a montré l'existence d'une vigoureuse opposition. Surtout, la population a manifesté son adhésion à un prince en particulier, dont le nom a été maintes fois clamé durant les émeutes en ville : Isma'il.

#### **IV. Le tournant du XVI<sup>e</sup> siècle : le règne de Shah Isma'il II (1576-1578)**

Shah Tahmasb s'éteint dans la nuit du 14 mai 1576<sup>76</sup>. Ce soir-là, les *qurshis* rumlu, afshar, qajar, bayat et varsaq assurent la garde au palais, sous le commandement du « chef des cent » (*yuzbashi*), Vali Beg Afshar. Prudent, celui-ci refuse d'obéir aux ordres de Haydar Mirza, qui le presse d'ouvrir les portes pour laisser entrer ses alliés ustajlu. Il fait d'abord prévenir Husayn Quli Rumlu, le *khalifah* et surtout, le chef du parti d'Isma'il. Husayn Quli Khulafa tente alors d'engager des négociations avec ses adversaires en sollicitant la réunion d'un Conseil des émirs en présence de tous les partis, pour décider qui des deux fils sera le plus apte à servir « la religion et l'État ». Il rappelle en outre les nombreuses victoires d'Isma'il et sa popularité parmi les soldats... En vain. Mais son objectif principal est de gagner du temps.

Pensant leurs opposants abattus et déjà résignés à atténuer leur défaite, les Ustajlu se préparent sereinement à prendre possession du palais et à relever la garde des *qurshis*. Haydar n'attend que leur arrivée. Leur cavalcade à travers la ville est brusquement stoppée par la foule car Husayn Quli Khan a fait courir le bruit selon lequel Isma'il, loin d'être retenu en Azerbaïdjan, serait sur le point d'arrivée à Qazvin. À cette nouvelle, les habitants dressent spontanément des barricades car « la majorité du peuple, à la fois les civils et les militaires,

---

<sup>76</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 202. Sur les événements qui suivent la mort de Shah Tahmasb, nous avons suivi Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 202-211, Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 283-309, Sharaf al-din Tbilissi, *Sharaf Nameh*, *op. cit.*, p. 247-248 et Natanzi, *Naqawat*, *op. cit.*, 19-23.

soutenait Isma'il Mirza »<sup>77</sup>. Pendant ce temps, Husayn Quli Khalifah et tous les émirs de l'opposition se frayent un chemin jusqu'au palais. Bénéficiant de la complicité de Shamkhal Khan et de la princesse Pari Khan Khanum, ces derniers pénètrent dans les jardins du harem royal. Après avoir repoussés la garde des *qurshis*, les Ustjlu parviennent finalement jusqu'aux appartements des femmes mais ils arrivent trop tard. Le prince Haydar vient d'être décapité. Cet épisode est remarquable à plusieurs égards. Il montre d'abord que les émirs n'ont pas hésité à pénétrer dans les appartements privés du souverain pour se saisir d'un membre de la famille royale, ce qui constitue en soi un sacrilège. C'est également la première fois que la foule manifeste son adhésion à un parti ou à un autre : une preuve parmi d'autres que la présence de la monarchie safavide est désormais intégrée et acceptée par la population iranienne. Elle témoigne en tout cas d'enjeux importants pour le peuple : d'un côté, la pérennisation d'un système qui le tient à l'écart et qui maintient au pouvoir un réseau de clientèle fermé ; de l'autre, celui d'une amélioration sociale. Le prince Isma'il semble susciter les espoirs de ceux qui souhaitent un changement. Pour ses partisans, le plus difficile reste à faire : s'assurer qu'il est bien vivant, la rumeur de son arrivée étant fausse, et le faire prévenir du retournement de situation.

Isma'il apprend la nouvelle trois jours plus tard. Prudent, il en attend confirmation par une délégation du *khalifah al-khulafat* avant de sortir de sa retraite. La voie est libre pour se saisir de la succession. Pourtant, loin de se précipiter vers Qazvin, il prend son temps. Conscient de la complexité de la situation, il multiplie les étapes sur le chemin du retour. Il se rend d'abord en Ardabil et, dans un geste symbolique, se recueille sur la tombe de ses pères, ancrant ainsi son nom dans la continuité de la lignée safavide. Les simples soldats, les émirs, les *qurshis* de même que les membres de l'administration le rejoignent peu à peu. Au final, c'est une foule dense de plusieurs milliers de personnes qui marche vers Qazvin. En route, Isma'il renoue des liens brisés depuis vingt ans comme le *nazer* Mirza Salman ou son cousin Ibrahim Mirza ainsi que d'autres plus récents, tissés lors de sa captivité. Ainsi, Pira Muhammad Khan Ustajlu est reçu avec faveur : les deux hommes se sont rencontrés à Qahqaha, lors d'une visite de l'émir.

Tandis qu'Isma'il reconstitue peu à peu son propre réseau, les esprits s'échauffent à Qazvin. Les artisans de son retour, Husayn Quli Khan et Pari Khan Khanum en tête, ont pris

---

<sup>77</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 197.

en main la direction des affaires<sup>78</sup>. Le *khalifah al-khulafat* profite de cette vacance du pouvoir pour orchestrer le massacre de plusieurs émirs ustajlu et de leurs familles et autorise le pillage de leurs maisons et de leurs biens. Quant à Pari Khan Khanum, elle reprend immédiatement sa position de conseillère au sein du gouvernement et réunit chez elle tous les émirs encore présents dans la capitale.

Lorsqu'il arrive le 13 juin 1576, Isma'il trouve une ville en ébullition. Le bazar est fermé. Les soufis commandés par le *khalifah al-khulafat* font régner la terreur dans les rues et les émirs ustajlu survivants sont cloîtrés chez eux<sup>79</sup>. Prudemment, le voyageur décide, dans un premier temps, de s'installer dans le jardin (*bagh*) de Saadatabad en périphérie, afin d'y attendre « l'heure propice ». Il lui faut surtout préparer la reprise en main des réseaux. La seconde étape consistant à reconquérir les signes extérieurs d'autorité, durement éprouvés après la mort de son père et l'assassinat de son demi-frère Haydar.

### *La reprise en main du pouvoir : l'enjeu du règne d'Isma'il II ?*

Isma'il commence par démanteler les réseaux parallèles. Le premier d'entre eux est tenu par sa propre demi-sœur, Pari Khan Khanum. Son prestigieux passé de conseillère lors du règne de Shah Tahmasb lui a permis, lors des quinze jours d'inter-règne, de s'imposer comme une interlocutrice privilégiée auprès des émirs<sup>80</sup>. Elle a pris une place que le prince juge prépondérante. N'oubliant pas qu'il lui doit en partie son retour, il ne l'attaque pas frontalement. C'est en effet grâce à elle que les hommes du *khalifah al-khulafat* et ses partisans sont parvenus à s'introduire dans le palais pour atteindre Haydar. Ils sont passés par les jardins de sa résidence. Mais celle-ci est devenue, entre temps, le centre officieux du pouvoir.

Isma'il commence donc par saper sa légitimité en l'attaquant en tant que femme : il s'étonne auprès des émirs de ce qu'ils accordent une attention forte aux paroles d'une femme. Il s'avoue surpris par leur comportement et plaide pour un retour aux valeurs traditionnelles.

---

<sup>78</sup> Sur le rôle politique de Pari Khan Khanum dans la succession de son père, voir M. SZUPPE, « La participation des femmes à l'exercice du pouvoir en Iran safavide au XVI<sup>e</sup> siècle », art. cit., Seconde Partie, « L'entourage des princesses et leurs activités politiques », p. 77-82 ; Shohreh GHOLSORKHI, « Pari Khan Khanum : A masterful Safavid Princess », *I.S.*, 28, 3-4, 1995, p. 143-156.

<sup>79</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 290.

<sup>80</sup> Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, op. cit., p. 135.

« N'avez-vous pas compris, mes amis », leur dit-il, « que laisser des femmes interférer dans les affaires de l'État diminue l'honneur du roi, et qu'associer des femmes de la maison royale aux affaires est un crime abominable ? »<sup>81</sup>. En fait, les émirs ne font là que suivre une conception très traditionnelle du rôle féminin dans la société *qizilbash*, où les épouses sont considérées comme des interlocutrices et des médiatrices. Mais son discours parvient bientôt à marginaliser sa demi-sœur et le pose ainsi en seul détenteur de l'autorité monarchique. Isma'il souhaite placer sa parole au-dessus de celles des autres, y compris au-dessus de celle, très écoutée, du *khalifah*.

Husayn Quli Khan dispose en effet d'une audience importante à Qazvin : dix mille soufis entendent et exécutent ses ordres<sup>82</sup>. De plus, il a déjà montré son influence en permettant le massacre des Ustajlu. Il a fait de son poste un véritable levier politique et n'entend pas y renoncer. Isma'il joue donc sur l'ambition de l'émir et sur sa volonté d'ascension pour le détacher de sa base : il lui offre la dignité de *vakil* mais à condition qu'il renonce à sa charge de *khalifah al-khulafat*. Face à ce dilemme, Husayn Quli Khan pense néanmoins être en position de force pour s'imposer : il refuse de choisir entre les deux charges et n'accepte la dignité de *vakil* qu'à la condition que celle-ci s'ajoute à sa charge présente. Constatant que son principal « partisan » conteste ouvertement son autorité, Isma'il l'attaque justement sur le terrain des valeurs en mobilisant le discours *qizilbash* traditionnel. À l'occasion d'une assemblée, le shah fait apparaître les contradictions du *khalifah al-khulafat* et semble s'interroger : « Dans la pratique soufi, demande-t-il aux émirs rumlu, et selon les règles de conduite adoptées par les shaykhs safavides, quelle est la punition pour tout soufi ou postulant qui transgresse les paroles et directives du *murshed-e kamel* (« chef spirituel ») ? »<sup>83</sup>. Ces derniers répondent : « Quiconque s'oppose ou désobéit aux ordres du *murshed-e kamel* est coupable d'erreur et doit être rejeté ». Le shah rétorque alors : « Dans ce cas, pourquoi *khulafa* a-t-il rejeté mes paroles ? ». Ces propos jettent la consternation dans l'assemblée. Directement mis en cause par le shah et affaibli, le *khalifah al-khulafat* préfère céder : il renonce à la dignité de *vakil* et se contente de celle de *khalifah al-khulafat*. Mais le souverain ne souhaite pas lui voir conserver une position aussi influente sur la masse des *qizilbashs*. Il propose un autre poste à Husayn Quli Rumlu : commandant des *qurshis* dans la

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>82</sup> Sur le rôle et la place du *Khalifah al-Khulafa* au sein de la *Safaviyya*, voir W. FLOOR, « The *Khalifeh al-kholafa* of the Safavid Sufi Order », *ZDMG*, 153, 2003, p. 51-86.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 300.

ville sainte de Mashad<sup>84</sup>. Un éloignement qui le prive vraisemblablement de tous ses soutiens. Résigné, Husayn Quli Rumlu part. Il est assassiné en cours de route, probablement par des *qurshis*. Isma'il a mis un terme à l'influence d'un réseau puissant et indépendant : celui de la *Safaviyya*.

En parallèle, il poursuit son programme de recomposition du paysage politique en réintégrant la clientèle *ustajlu* la plus importante du pays. Pourtant, durant la crise successorale, ces derniers ont été ses adversaires déclarés et ont tout fait pour le maintenir à l'écart du pouvoir pendant dix-neuf ans. Mais le shah connaît l'importance de cette tribu au sein de la monarchie : il fait faire interdire les massacres des « partisans de Haydar » dès son arrivée à Qazvin<sup>85</sup>. Malgré son ordre toutefois, la répression des *Ustajlu* se poursuit à travers tout le pays durant l'été 1576.

Isma'il choisit donc, pour marquer sa réconciliation avec les membres de cette tribu, de s'allier à l'un de ses représentants les plus prestigieux : Pira Muhammad Khan *Ustajlu*. Ce dernier est venu lui prêter hommage dès sa sortie de prison et, pour preuve de bonne volonté, il a amené avec lui le prince Imam Quli Mirza. Grâce à sa médiation, les émirs *ustajlu* finissent par être pardonnés de leur opposition.

Néanmoins, cette réintégration rapide suscite aussitôt des mécontents : les émirs ayant placé Isma'il au pouvoir s'estiment lésés, réclament davantage d'attention de sa part et surtout, une redistribution des postes qui tarde à venir. En effet, contre toute attente, Isma'il poursuit dans ce domaine la politique de son père et laisse, pour l'instant, beaucoup de gouvernements et de charges vacants. Seuls les *qurshis* reçoivent leur solde, la première depuis quatorze ans<sup>86</sup>.

---

<sup>84</sup> Cet éloignement sera suivi d'une exécution. À Damghan, le gouverneur 'Ali Khalifah Aq Qolunlu le retient quelques jours dans l'attente des ordres du souverain.

<sup>85</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 205 : « À partir de là, il fut interdit à quiconque de toucher les partisans de Sultan Haydar Mirza ou leurs familles et leurs biens ».

<sup>86</sup> *Ibid.*

## *Les résistances : l'opposition conjuguée des émirs et des théologiens*

Durant les premiers mois de son règne, Isma'il tente de restaurer l'autorité monarchique<sup>87</sup>. Il reprend en main le gouvernement et place Mirza Sokhrollah, puis Mirza Salman, à la tête de l'administration pour régler les affaires courantes. Il donne à ce dernier une véritable indépendance par rapport aux émirs, afin de pouvoir entreprendre les réformes nécessaires<sup>88</sup>.

Isma'il soigne également les représentations : il entame des travaux de restauration dans le palais paternel afin d'y préparer son couronnement, auquel il porte un soin minutieux. C'est la première fois dans l'histoire safavide que cette cérémonie s'avère aussi fastueuse : il y convie tous les émirs ainsi que les princes voisins et représentants des souverains étrangers<sup>89</sup>. Le 22 août 1576, toutes les élites sont rassemblées dans la salle de Tchehel Sotun pour célébrer son couronnement :

« Les princes, suivis par les *seyyeds*, les *'ulamas* et les *mujtaheds*, défilèrent devant lui pour accomplir la cérémonie du baiser des pieds du roi (*pa bous*). Ils furent suivis par les princes géorgiens : Isa Khan, le fils de Lavand Khan ; Samun (= Simon, prince géorgien), le fils de Luarsab, qui fut amené de la forteresse d'Alamut ; et Shah Rustam de Lor. Après eux, défilèrent les émirs hauts grades, les notables *qizilbashs*, les vizirs et les membres de l'administration, les hommes de lettres des provinces, des ambassadeurs de Nezamshah, d'Ebrahim Khan, (le *vali* du Lar), de Mirza Khan (le souverain du Mazandaran), de Seyyed Sahhar (le souverain de l'Arabistan) ainsi que des ambassadeurs d'Europe. Tous les cadeaux et les présents des dirigeants des régions voisines, qui ne cessèrent d'arriver à la cour depuis le départ d'Isma'il de la prison de Qahqaha jusqu'au jour de son couronnement, furent exposés devant lui »<sup>90</sup>.

La mise en scène d'une monarchie unifiée porte comme le souligne Natanzi, « la majorité des sujets et la totalité du peuple étaient dans le berceau de la tranquillité et de la

<sup>87</sup> Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, *op. cit.*, p. 131. L'auteur souligne que le retour d'Isma'il a d'abord été un sujet de satisfaction pour tous les partis ; mais que son attitude, une fois son autorité établie, a fait apparaître un esprit dérangé puisqu'il a « abandonné la bonne conduite de la famille royale » et procédé à l'éviction d'une grande partie de sa famille. Il est remarquable que l'auteur considère comme intolérable la violence mise en œuvre par le shah contre ses propres frères et non celle de l'aristocratie *qizilbash*, dont il est lui-même issu, contre la famille safavide. Par exemple, contre le prince Haydar, demi-frère d'Isma'il, sommairement exécuté dans les appartements du harem.

<sup>88</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 315.

<sup>89</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, *op. cit.*, p. 206.

<sup>90</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, *op. cit.*, p. 307-308.

sécurité »<sup>91</sup>. Cette impression est confirmée par un autre chroniqueur, Iskandar Beg Munshi qui semble anticiper le règne de Shah 'Abbas, dix ans plus tard :

« Le shah s'était lui-même établi si fermement sur le trône qu'aucun souverain étranger ne songeait à engager les hostilités contre lui. Bien que les frontières aient été dépourvues d'émirs, de gardes frontaliers et généralement de troupes, personne ne tenta de poser le pied sur le territoire safavide sans le consentement exprès de la couronne, ni n'osa voler un veau dans le royaume des *Qizilbashs*. Le pouvoir du shah était indiscutable et sa rudesse inspirait un respect mêlé de crainte »<sup>92</sup>.

Car, parallèlement, le ton se durcit à l'intérieur de l'État. L'agitation des *soufis*, à son paroxysme avec l'éviction de Husayn Quli Rumlu, est réprimée dans le sang. Isma'il empêche ces derniers de se livrer à des exactions contre les passants. À la suite d'une rixe survenue entre les *soufis* et des hommes du *daruga* qui tentaient de rétablir l'ordre sur un marché, il fait réprimer l'agitation<sup>93</sup>. Un demi-millier de soufis est exécuté sur place.

Pour régler les affaires liées aux exactions des émirs, une nouvelle cour de justice est créée, dont le shah confie la responsabilité à son cousin Ibrahim Mirza<sup>94</sup>. Enfin, la direction de l'administration religieuse change de main. Isma'il nomme, au poste de *sadr*, Mirza Makhdum Sharifi<sup>95</sup> : par ce choix, il entend surtout mettre un terme à la politique de conversion agressive appliquée depuis des décennies par les *tabarra'iyān*<sup>96</sup>. Ces derniers molestent en toute impunité les passants refusant de répondre à leurs injonctions de maudire les trois premiers califes, considérés par les chiites comme des usurpateurs ; ce qui est une façon indirecte de reconnaître un chiite d'un sunnite. Or, la population de Qazvin est encore, dans les années 1570, partagée entre les deux croyances, malgré les efforts conjugués des deux premiers Safavides, Isma'il I<sup>er</sup> et Tahmasb, pour parvenir à la conversion de la société<sup>97</sup>.

<sup>91</sup> Natanzi, *Naqawat al ashar*, op. cit., p. 58.

<sup>92</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 307.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 310.

<sup>94</sup> L'enquête de Colin P. MITCHELL, *The Practice of Politics in Safavid Persia*, op. cit., sur l'administration safavide a mis en valeur l'importance du règne de Shah Isma'il II.

<sup>95</sup> Sur cette figure ambivalente, voir l'analyse de Shohreh GHOLSORKHI, « Ismail II and Mirza Makhdum Sharifi : an Interlude in Safavid History », *IJMES*, 26, 3, 1994, p. 477-488. L'auteur se fonde en particulier sur le traité rédigé par Mirza Makhdum al-Sharifi lui-même, rédigé quelques années après la mort de Shah Isma'il II, lors de son exil dans l'Empire ottoman, *al-Nawaqid*, ms. British Museum, Or. 7991.

<sup>96</sup> Sur les *tabarra'iyān* et leur rôle dans le processus de conversion au chiisme, on se rapportera aux travaux de Jean CALMARD, « Les rituels shiites et le pouvoir. L'imposition du shiisme safavide : eulogies et malédictions canoniques », in *Id.* (dir.), *Études safavides*, Louvain, Peeters, 1993, p. 109-150 ; J. Calmard, « Tabarru' », *Encyclopedia Islamica* 2, X, p. 21s. et de Rosemary STANFIELD-JOHNSON, « The Tabarra'iyān and the Early Safavids », *I.S.*, 37, 1, 2004, p. 47-71.

<sup>97</sup> STANFIELD-JOHNSON, « Sunni Survival in Safavid Iran : Anti-Sunni Activities during the Reign of Tahmasp I », *I.S.*, vol.27, 1-4, 1994, p. 123-133.

Dans ce climat agité, l'apaisement des tensions semble être une priorité pour le pouvoir. Isma'il interdit ainsi aux *tabarra'iyan* de se livrer à leurs activités quotidiennes. Néanmoins, son ingérence dans le domaine religieux est jugée insupportable et suscite une forte opposition<sup>98</sup>. Certains le soupçonnent même de vouloir revenir sur la conversion officielle de l'État au chiisme duodécimain, ce qui aboutit à un mouvement de protestation dont Mir Husayn, petit-fils de 'Ali al-Karaki, prend la tête<sup>99</sup>.

Dans une source postérieure exhumée par Devin Stewart, on constate que Shah Isma'il II mène une politique opposée aux théologiens *'usuli* sans que son impopularité auprès de ces derniers n'entame le respect des *qurshis* à son égard. Hasan Beg Rumlu défend ainsi résolument l'orthodoxie du souverain dans sa chronique<sup>100</sup>.

Dans l'élite militaire, les résistances se multiplient également. Or, les émirs disposent d'une arme puissante pour lutter contre son autorité : les princes de sa famille. Isma'il connaît le poids d'une menace dont il a pu mesurer la gravité lors de la révolte de son oncle Alqas.

Les Ustajlu ont la garde de son demi-frère Sultan Mustafa Mirza (après les Bayat, qui l'ont remis entre les mains de Pira Muhammad Khan Ustajlu au moment de l'arrivée au pouvoir d'Isma'il II<sup>101</sup>), les Shamlu assurent celle de son neveu 'Abbas Mirza à Hérat, les Rumlu sont responsables de son autre demi-frère, âgé de dix-huit ans, Sultan Muhammad Mirza, les Qajar veillent sur Sultan 'Ali Mirza... Les possibilités de rébellion semblent donc multiples. Au départ, Isma'il II semble pourtant considérer ses frères comme des alliés potentiels, voire des soutiens. Il reçoit cordialement Imam Quli Mirza dans le camp de Zenjan, alors que celui-ci était encore sous la garde de Pira Muhammad Khan : il l'embrasse et l'appelle son « fils ». De même, lorsqu'il reçoit son autre frère Sultan Mustafa Mirza à Qazvin, le 13 juin 1576, il le place ostensiblement à ses côtés. Enfin, Isma'il II nomme son cousin Ibrahim Mirza, fils de Bahram Mirza, à la charge de *muhrdar* et lui confie la cour de justice commune (*'urf*). À la mort de son cousin germain Sultan Husayn Mirza<sup>102</sup>, il accorde sans difficulté à son fils la charge de gouverneur de Kandahar.

<sup>98</sup> MAZZAOUI, « The Religious Policy of Shah Isma'il II », VERA, MOREEN (dir.), *Intellectual Studies in Islam*, University of Utah, 1990.

<sup>99</sup> Voir : D. STEWART, « A Biographical Notice on Baha' al-Din al-'Amili (d.1030/1621) », *JAOS*, 113, 3, 1991, p. 563-571. En l'occurrence, il s'agit de la notice biographique d'un célèbre théologien du XVII<sup>e</sup> siècle, Shaykh Baha al-din al-'Amili. L'auteur traite essentiellement de la jeunesse du théologien, période qui nous intéresse puisqu'elle est particulièrement riche en informations sur la politique religieuse menée par Shah Isma'il II.

<sup>100</sup> Hasan Beg Rumlu, *Ahsan al-tavarikh*, op. cit., p. 205.

<sup>101</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 216.

<sup>102</sup> Ce dernier est l'un des fils de Bahram Mirza.



Quelques mois plus tard toutefois, cette situation change : des rumeurs de complot lui parviennent. En 1577, l'un d'eux concerne un membre de sa famille. Le souverain prend alors une mesure radicale et ordonne l'exécution de l'ensemble de ses parents : cousins, frères, neveux<sup>103</sup>... Personne n'est épargné hormis son frère aîné, Muhammad Mirza, et les fils de celui-ci, Hamza, 'Abbas, Ibrahim et Abu Taleb. Il prive ainsi les émirs de toute légitimité et s'affirme désormais comme le seul représentant, ou presque, de la lignée safavide. Cette décision n'intervient d'ailleurs pas à n'importe quel moment : il vient d'avoir un fils, aussitôt envoyé dans le Fars pour être placé « au commandement » de la province sous la garde de son tuteur.

Néanmoins, le shah n'a pas l'occasion de poursuivre sa politique : il est retrouvé mort, le matin du 24 novembre 1577, dans les appartements de son ami, Hasan Beg. Les deux hommes s'étaient rendus la veille dans les quartiers populaires de la ville pour s'y divertir. La rumeur de son assassinat se répand aussitôt dans Qazvin où l'addiction du souverain aux substances opiacées était connue, mais sa mort soudaine jette le trouble<sup>104</sup>.

Su terme de dix-huit mois de règne, Shah Isma'il II laisse derrière lui un bilan fort controversé. L'éviction brutale d'une grande partie de sa famille pour éviter que les émirs n'utilisent les princes contre lui, ainsi que le conflit qui l'a opposé aux religieux *'usuli*, ont jeté une ombre sur son règne. Pourtant, on décèle dans son action politique la volonté d'asseoir l'autorité monarchique sur les forces *qizilbashs*.

## V. La victoire des factions *qizilbashs* ? (1578-1588)

La brève carrière de Shah Isma'il II a pu faire penser pendant un temps que son règne n'était qu'une parenthèse dans l'histoire safavide et que ses tentatives pour restaurer l'autorité allaient bientôt être abandonnées. Très vite, la lutte contre le pouvoir monarchique reprend. La cible de cette réaction n'est pas le shah lui-même : elle s'oriente sur ceux qui prétendent interférer entre les émirs et le souverain : la principale épouse du shah Kheyr al-Nesa Begum, son ministre et protégé Mirza Salman, son fils et successeur le prince Hamza. Affichant une

---

<sup>103</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 208.

<sup>104</sup> Remarquons au passage que cette addiction a souvent été utilisée pour expliquer la « cruauté » du shah, sans autre motif ; son action politique se limitant ainsi à un trait de caractère et à une dépendance. Il nous semble que cette vision orientaliste du règne d'Isma'il II doit être renouvelée.

volonté commune de renforcer l'emprise du pouvoir sur les réseaux *qizilbashs*, ils sont tour à tour victimes de la violence aristocratique.

### *La conciliation à tout prix*

Après la mort d'Isma'il II, les émirs réclament un partage plus large de la souveraineté. Ils souhaitent et obtiennent l'établissement d'un gouvernement par conseil. Le conseil des « Barbes-Blanches » (*rish sefid*) se réunit pour la première fois à Qazvin en novembre 1577, quelques jours seulement après la disparition du souverain. Significativement, c'est dans la maison de Pari Khan Khanum, et non au palais royal, que se décide la nomination du nouveau souverain : Sultan Muhammad, fils aîné de Shah Tahmasb.

Écarté en 1576, en raison de quasi-cécité, il n'avait alors pu prétendre à une succession qui lui est pourtant offerte dix-huit mois plus tard. Ce choix du conseil s'explique par la volonté de conserver le pouvoir : Muhammad, dont le caractère doux et accommodant est proverbial, n'est pas voué, selon ses membres, à exercer réellement le pouvoir. Les arbitrages doivent être rendus par Pari Khan Khanum, éloignée de la cour sous le règne d'Isma'il II, qui espère reconquérir la place qui était la sienne durant les dix dernières années du règne de Shah Tahmasb. Elle prépare donc avec soin l'organisation d'un nouveau gouvernement comprenant les principaux officiers de la monarchie ainsi que les grands patrons de clientèles comme Emir Khan Mowsellu pour les Turkman, Pira Muhammad Khan pour les Ustajlu, Sultan Husayn Khan pour les Shamlu, Mosb Khan Sharaf al-din Oglu pour les Takkalu ou encore Quli Beg pour les Afshar. Certains des émirs cumulent des fonctions de chef de tribu et d'officier de la monarchie, à l'instar de Quli Beg. Quant au *nazer* Shamkhal Sultan Tcherkès, l'oncle de Pari Khan Khanum, il obtient une place de choix et devient l'intermédiaire entre les émirs et sa nièce lors des assemblées (*majlès*).

L'attitude adoptée par le nouveau souverain après avoir été informé de son élévation semble confirmer toutes leurs prévisions : Shah Muhammad leur cède volontiers le pouvoir. Voulant favoriser à tout prix l'apaisement, celui qu'on surnomme « le bien-aimé de Dieu »<sup>105</sup>, sacrifie l'autorité monarchique à la paix civile.

---

<sup>105</sup> Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, *op. cit.*, p. 134.

C'est le début de la grande distribution : tous les solliciteurs venant à Shiraz le féliciter de son avènement obtiennent un *tiyul*, un subside ou, à défaut, une charge au sein de sa maison.

Shah Muhammad Khodabanda doit en vérité satisfaire deux réseaux : d'abord, le réseau local à Shiraz, où il est installé depuis 1556. Il y entretient de nombreuses relations, notamment au sein de la tribu zu'l qadar à laquelle appartient son tuteur (*lala*). C'est elle qui pourvoit aux premières dépenses, durant les semaines qui suivent son avènement. Ce réseau se compose aussi de notables shirazi, de *sayyeds* ainsi que d'émirs locaux membres d'autres tribus implantées dans le sud, à l'instar des Turkman. C'est le temps des promotions : Mirza Ahmad Kofrani, *vazir* et *nazer* de la maison du prince à Shiraz devient surintendant de la maison royale (*nazer-e sarkar-e khassa-ye sharifa*). L'émir 'Ali Beg Zu'l Qadar, venu de Qazvin annoncer l'heureuse nouvelle, est gratifié pour cela du gouvernement de la principale ville du Fars et du titre de *khan*.

Le shah doit également satisfaire le réseau curial : chaque membre du Conseil des émirs reçoit une portion du territoire. Emir Khan Mowsellu Turkman se voit attribuer le gouvernement de l'Azerbaïdjan<sup>106</sup>. Il part s'installer avec ses hommes à Tabriz, où l'ensemble de sa clientèle reçoit des *tiyyuls*. Ses frères Isma'il Sultan et Shah Quli Sultan, de même que son fils, Sultan Murad Khan, obtiennent des terres en Azerbaïdjan. Muhammad Khan Mowsellu, un de ses fidèles, emporte le gouvernement de Kashan. Sur sa recommandation, Ibrahim Sultan Piada Turkman est élevé au rang des émirs<sup>107</sup>. Les émirs Rumlu sont également massivement nommés dans la province du Shirvan. L'émir takkalu Vali Khan devient quant à lui gouverneur de Hamadan. Le Fars reste entre les mains des Zu'l Qadar, traditionnellement implantés dans la région ; tandis que les émirs ustajlu obtiennent des gouvernements dans le Khorassan. Plus proche de la cour, Pira Muhammad Khan Ustajlu reçoit des terres dans le centre du pays, à Tarom et à Khalkal ; comme tous les émirs de la cour, qui obtiennent des biens dans la région comprise entre Qazvin et Ispahan : à Qazvin, Qom, Sava, Rayy, Khar et Semnan ainsi que dans les provinces de l'Iraq-e ajam<sup>108</sup>. Enfin, Qazvin revient à l'émir shamlu Sultan Husayn Khan.

---

<sup>106</sup> Les Ottomans n'ont pas attendu l'arrivée d'Emir Khan Mowsellu Turkman pour saisir l'opportunité de reprendre le contrôle de la région. Alliés aux tribus kurdes dont l'allégeance à la Couronne safavide est ambiguë, et suit souvent les circonstances, ils ont pris position dans la région et renversé les émirs rumlus présents. Les familles de ces derniers ont été emportées par les Kurdes et vendues comme esclaves dans l'Empire ottoman. Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 348.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 339.

Somme toute, cette redistribution ne remet pas fondamentalement en cause l'organisation du gouvernement mise en place sous Isma'il II. En effet, un grand nombre de personnels administratifs restent en poste et voient leur position confirmée par Shah Muhammad Khodabanda. Pratiquement tous les émirs nommés par le précédent souverain demeurent dans leur gouvernement. Ainsi, Imam Quli Khan Qajar conserve sa charge d'*amir al-umara* du Qarabagh<sup>109</sup>. Dans le Khorassan, 'Ali Quli Khan Shamlu reste en poste à Hérat, où il est même nommé *lala* du prince 'Abbas. Shah Muhammad Khodabanda fait davantage : il accomplit les promesses non tenues par son prédécesseur. Ainsi Sharukh, auquel Isma'il II avait promis la liberté après dix-neuf années passés en prison comme lui, est libéré. Il est, en outre, confirmé en tant que « garde des sceaux »<sup>110</sup> (*mohrdar*). C'est toute une génération qui accède alors au pouvoir : celle qui a participé aux campagnes contre les Ottomans dans les années 1540-1550. Avec elle réapparaissent les anciennes complicités, mais aussi les rancunes comme en témoignent les oppositions toujours rivales entre émirs takkalu-turkman et émirs ustajlu-shamlu.

Les émirs ne sont pas les seuls bénéficiaires de la faveur dispensées par le nouveau shah ou son conseil : les postes laissés vacants par les deux précédents souverains, dans un souci d'économie ou pour empêcher une dispersion des pouvoirs, sont pourvus dans les semaines suivantes. Les religieux ne sont pas oubliés : leurs requêtes pour des exemptions fiscales ou des postes dans l'administration religieuse sont toutes accordées<sup>111</sup>. Ainsi, la famille Ne'matollahi se voit garantir des exemptions fiscales<sup>112</sup>. Dans ce domaine, la seule nomination qui semble venir du shah et non de la volonté de son entourage ou des solliciteurs, est celle du sayyed Mir Shams al-din Muhammad Kermani dont Sultan Muhammad a fait la rencontre lors d'un voyage dans le Kerman. Ayant fortement apprécié ses qualités morales ainsi que sa vie ascétique<sup>113</sup>, il le nomme *sadr*, la plus haute distinction dans l'administration religieuse. Ainsi souhaite-t-il récompenser la véritable vertu.

À Qazvin, la distribution des richesses s'accélère : Emir Khan Mowsellu Turkman reçoit sept mille *tumans* avant son départ pour l'Azerbaïdjan, afin de parer aux premières nécessités<sup>114</sup>. Les salaires des *qurshis* sont payés avec un ou deux ans d'avance. Les pierreries

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> V. MINORSKY (trad.), *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 62. Durant cette période, le *mohrdar* a pour fonction d'apposer le sceau du shah sur les documents administratifs (*raqam*) permettant d'accorder un *tiyul*, un *soyurghal*, à un émir, un gouverneur... Cette fonction ne concerne en rien l'exercice de la justice.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 340.

<sup>112</sup> *Ibid.*

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 340.

du trésor, les turquoises des mines royales accumulées au cours des années par Shah Tahmasb, sont gaspillées et distribuées à tous les savants, *sayyeds*, et étudiants qui viennent se présenter<sup>115</sup>. Le shah donne toutes les robes d'honneur conservées dans le trésor royal : chaque officier de province ayant fait le trajet jusqu'à Qazvin, chaque notable aussi insignifiant soit-il, se voit gratifier de cette précieuse marque de reconnaissance. Selon les chroniqueurs, plus d'une dizaine par jour sortent des magasins royaux quand Shah Tahmasb, au temps de sa magnificence dans les années 1540, n'en distribuait pas plus de deux ou trois<sup>116</sup>. L'héritage safavide, constitué par Shah Tahmasb et ménagé par Shah Isma'il II, est livré aux appétits des chefs de parti et de leurs affidés. Isma'il II avait, lui-aussi, engagé des dépenses somptuaires pour restaurer le palais de Tchehel Sotun et pourvoir aux frais de son couronnement. Lui-aussi avait sacrifié au rite de la distribution des robes d'honneur, mais dans des proportions sans commune mesure avec la libéralité dont font preuve Shah Muhammad Khodabanda et son conseil.

De nouveaux émirs sont nommés dans chaque tribu mais, comme tous les postes sont déjà pourvus et les *tiyuls* entièrement distribués, ils sont directement payés sur le trésor<sup>117</sup>. Cette démarche s'inscrit dans la droite ligne des revendications de l'aristocratie *qizilbash*.

Cette politique aboutit toutefois au résultat inverse de celui recherché : les partis demeurent rivaux malgré la politique de conciliation menée par le shah. Nourris par les subsides monarchiques, les antagonismes s'intensifient même plus que jamais. Finalement, la compétition entre les émirs se renforce aux dépens de l'autorité<sup>118</sup>.

Pour la population, cela se traduit par une recrudescence de la violence et de l'insécurité sur les routes. De nouveau, les menaces extérieures se font sentir. Les Ouzbeks, toujours attentifs au climat politique de la monarchie voisine, profitent de son affaiblissement momentané pour reprendre leurs pillages dans le Khorassan, favorisant la prise d'autonomie des émirs safavides de cette province en les contraignant à organiser seuls leur défense. À l'ouest, les Ottomans suivent la même logique : ils acceptent de recevoir l'hommage de dirigeants locaux, en particulier des seigneurs kurdes, toujours prompts à exploiter un relâchement de la pression d'un côté ou de l'autre de la frontière pour favoriser leur autonomie, et commencent à fortifier leurs confins. Ce qui remet en cause le traité d'Amasya.

---

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 455.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 341.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 431.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 341.

*L'échec de la fidélité comme stratégie de gouvernement*

Pour autant, le pouvoir monarchique connaît-il une éclipse totale durant ces années ? Passe-t-il tout entier aux mains des émirs et de leur « Conseil » tandis que les frontières se délitent ? Non. Après la mort d'Isma'il II, la monarchie connaît une période agitée entre 1577 et 1587, fréquemment qualifiée par les historiens de « guerre civile » car elle oppose entre eux les différents partis *qizilbashs*, au bénéfice des dynasties voisines qui en profitent pour reprendre pied sur le territoire.

Une observation plus fine de cette période conduit néanmoins à y voir moins une guerre civile qu'une compétition des émirs désireux d'asseoir leur domination sur la monarchie. Celle-ci se double d'une volonté des représentants de la dynastie de lutter contre les différents partis pour imposer leur autorité.

Le pouvoir royal trouve en effet des défenseurs efficaces dans les rangs de la famille safavide elle-même. En premier lieu, la principale épouse du shah Kheyr al-Nesa Begum, plus connue par son titre Mahd'e Olya, « le Berceau de la Félicité »<sup>119</sup>. Issue de l'aristocratie iranienne du Mazanderan et la mère de quatre enfants, Hamza, 'Abu Taleb, Ibrahim et 'Abbas le futur Shah 'Abbas I<sup>er</sup> (1587-1629), c'est une femme de tempérament. Bien qu'il soit difficile d'avoir une idée précise de son influence dans la politique de distribution des richesses engagée par son époux, il n'est pas interdit de penser qu'elle l'a d'abord soutenue afin d'amorcer un réseau de soutien autour de son époux. N'oublions pas que la famille safavide sort à peine d'une campagne d'éradication systématique, menée par les élites *qizilbashs*, et que le couple royal a été soumis à un dur traitement dans les derniers mois du règne d'Isma'il II. Kheyr al-Nesa Begum pense peut-être que le seul moyen de s'assurer la fidélité des émirs réside dans ces gratifications importantes. En outre, il est difficile d'imaginer qu'elle ait été tenue à l'écart de ces décisions alors que ses propres relations en ont largement bénéficié.

D'un autre côté, loin d'appliquer la politique conciliante de son époux au prix d'un renoncement à sa dignité, elle affiche d'emblée une véritable détermination politique. Elle en fait la démonstration lors de son entrée à Qazvin, le 11 février 1578. Soucieuse de mettre en

---

<sup>119</sup> M. SZUPPE, « La participation des femmes », art. cit., Seconde Partie, p. 65.

scène sa place éminente, Pari Khan Khanum vient accueillir, en grand appareil, son demi-frère à quelque distance de la ville. Elle s'y fait conduire en litière, escortée par la garde des *qurshis* et ses serviteurs personnels ; en tout, cinq cents personnes la suivent. L'effet escompté n'est toutefois pas atteint : au lieu d'entrer avec son frère dans Qazvin, elle est brusquement écartée tandis que Kheyr al-Nesa Begum entre dans le harem royal par la grande porte. Le soir-même, Pari est étranglée. Sa fortune, évaluée à deux mille *tumans*, est saisie et ses parents, comme son oncle Shamkhal Sultan, sont exécutés par les Afshar. Cet épisode illustre bien la manière dont Kheyr al-Nesa Begum entend s'imposer aux émirs. L'éviction de sa rivale constitue le premier signal politique qu'elle leur adresse : désormais les décisions ne se prennent plus en marge du palais, dans la demeure de Pari Khan Khanum, mais directement avec elle.

Le premier à prendre la mesure de ce changement est Mirza Salman<sup>120</sup>. Parvenu aux plus hautes fonctions sous Isma'il II, il rejoint très tôt la décision de rejoindre le nouveau souverain à Shiraz. Très vite, il comprend l'importance particulière de son épouse et s'efforce dès lors de se positionner en tant que conseiller<sup>121</sup>. Il est possible qu'il soit à l'origine de l'éviction de Pari Khan Khanum. Mirza Salman est, en tout cas, confirmé à la charge de *vazir-e 'ala*, avec les titres de Pilier de l'État (*e'temad al-dowlat*) et de Soutien de la Royauté (*rokn al-saltanat*)<sup>122</sup>.

La reine s'entoure parallèlement d'un groupe d'émirs *qizilbashs* connus depuis que son époux a été nommé gouverneur de Hérat et qui lui sont attachés par des liens personnels. Parmi eux se trouvent en majorité des Shamlu comme Sultan Husayn Khan, présent à Hérat lorsque Sultan Muhammad Mirza en était le gouverneur. La femme de Husayn Khan, Khani-Khan Khanum, a d'ailleurs été la nourrice de leur fils aîné Hamza Mirza<sup>123</sup>. La reine introduit également auprès de ce dernier plusieurs jeunes fils d'émirs afin de les attacher à son service. On trouve également autour d'elle des *divaniens*, fidèles au service de la monarchie ou de sa propre maison depuis des années, comme Mir Qavam al-din, son ministre (*vazir*) personnel. Enfin, des membres de sa famille se voient gratifier de charges importantes, comme son

---

<sup>120</sup> Issu d'une famille de notables d'Ispahan, Mirza Salman est nommé Premier ministre (*vazir-e 'ala*) par Shah Isma'il II le 15 juin 1577. Voir SAVORY, « The Significance of the Political Murder of Mirza Salman », *Islamic Studies*, 3, 2, 1964, p. 181.

<sup>121</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 334. Dès que la décision du conseil est connue, il s'échappe de Qazvin avec la complicité d'Emir Khan Mowsellu. Il prévient officieusement le prince de son avènement.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 334 et p. 338.

<sup>123</sup> M. SZUPPE, « La participation des femmes », art. cit., Seconde Partie, p. 69.

neveu Emir Husayn Khan Mazanderani, qui est nommé *daruga* d'Ispahan<sup>124</sup>. Un autre de ses parents, Khan Ahmad Gilani, est libéré de la prison d'Istakhr où il était enfermé pour devenir gouverneur d'une partie de sa province d'origine, le Mazanderan. Il se voit également attribué la qualité de « frère » dans les documents officiels. Enfin, pour couronner son retour dans le Mazanderan, il épouse une des filles de Shah Tahmasb : Maryam Sultan Begum.

Ce réseau parallèle gravitant autour de la reine est très vivement critiqué par les émirs *qizilbashs* qui y voient un empiétement sur leurs prérogatives. Son entourage manzanderani est particulièrement stigmatisé<sup>125</sup>. Elle est aussi accusée de privilégier ses parents à leurs dépens dans la distribution des charges. On lui reproche également de vouloir se venger du traitement qui lui a été infligé durant sa jeunesse<sup>126</sup>. Cette dernière accusation n'est d'ailleurs pas sans fondement : Kheyr al-Nesa Begum cherche en effet à rétablir au Mazanderan les membres de sa famille, injustement chassés du trône selon elle, par son cousin Murad Khan. Elle n'accepte pas que le fils de celui-ci, Mirza Khan Mahmud, puisse encore exercer le pouvoir avec l'aval de la monarchie safavide. Si elle entreprend à ce sujet des actions fort expéditives, il est impossible de réduire ses visées politiques à la caricature qu'en font ses opposants.

Kheyr al-Nesa Begum entend au contraire mener une politique plus ambitieuse. Consciente que la politique de conciliation menée par son époux ne suffira pas à apaiser la soif inextinguible d'honneurs et de richesses des émirs, elle durcit le ton : pour prétendre gouverner, il lui faut commander à leur fidélité.

Dès lors, Kheyr al-Nesa Begum n'hésite pas à vilipender les émirs lorsqu'ils méprisent ou rejettent ses ordres<sup>127</sup>. La campagne du Shirvan offre un exemple de la situation de crise à laquelle la reine se trouve confrontée. Après avoir longtemps dirigé ses armes contre les Européens, le sultan ottoman Murad III (1574-1595) se tourne vers l'Iran et lance, en 1579, une offensive de grande envergure destinée à reprendre le contrôle du Shirvan, de la Géorgie et de l'Azerbaïdjan, voire à s'implanter en mer Caspienne<sup>128</sup>. Cent mille hommes sont

<sup>124</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 335.

<sup>125</sup> *Ibid.*

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 339. Mir 'Abdullah Khan ibn Mir Mahmud (m. 1561) est son père.

<sup>127</sup> M. SZUPPE, « La participation des femmes », art. cit., Seconde Partie, p. 65. Des observateurs extérieurs rapportent que la reine est perçue comme la chef des armées, voir JENKINSON, *Early Yeares Travels*, op. cit., t. II, p. 447-448 ; les agents de la compagnie anglaise basés à Astrakhan rapportent que « *Queene of Persia (the king being blind) had beene with the great armie against the Turks that were left to possesse Media and had given them a great overthrow* ».

<sup>128</sup> BACQUÉ-GRAMMONT, « L'apogée de l'Empire ottoman : les événements (1512-1606) », art. cit., p. 157. Marquée par une grande instabilité ministérielle et des révoltes à l'intérieur de l'empire ottoman, cette période correspond toutefois à la reprise des hostilités contre l'Iran safavide.



mobilisés dans cette perspective sous le commandement du Grand vizir Mustafa Pasha ; tandis que, du côté safavide, les troupes *qizilbashs* tentent de se rassembler sous le commandement du fils aîné du couple royal, Hamza Mirza, alors âgé de treize ans<sup>129</sup>. Cette politique extérieure est celle de la reine mais, comme dans toutes ses démarches, elle prend soin de ne pas agir en son nom : Kheyr al-Nesa Begum se présente davantage en « reine-mère » qu'en épouse royale<sup>130</sup>.

L'ordre de mobilisation des forces du Fars et d'Iraq est lancé pour soutenir celles d'Azerbaïdjan, mais l'armée royale n'a pas le temps d'intervenir que la discorde entre les Ustajlu et les Takkalu a déjà éclaté : le gouverneur de Tabriz Emir Khan Takkalu a refusé de soutenir les guerriers shamlu et ustajlu lancés dans une opération et les a laissés seuls face à Mustapha Pasha<sup>131</sup>. Dix mille soldats *qizilbashs* sont ainsi morts sur le champ de bataille à Tchaldar. La situation n'est guère plus favorable dans le Shirvan où les Rumlu, pour éviter de se voir reprocher de rester inactif, ont combattu seuls les Ottomans et se sont faits massacrer par milliers. Apaiser les conflits internes puis remettre de l'ordre dans ces provinces s'annonce donc difficile. D'autant que les émirs n'appliquent pas les ordres : forts de leurs premiers succès, ils entreprennent de nommer un nouveau gouverneur dans le Shirvan et s'accordent sur Emir Hamza Khan Ustajlu, sans consulter la reine. C'en est trop pour cette dernière, qui marque son désaccord en soulignant que la décision ne peut être prise de leur propre autorité et en dehors de la présence du shah qui n'a pas assisté à la campagne. Elle manifeste son mécontentement en rentrant à Qazvin à marche forcée<sup>132</sup>.

Quelques mois plus tard, elle envoie en mission dans le Mazanderan l'un des principaux émirs, Pira Muhammad Khan<sup>133</sup>. Celui-ci doit briser la résistance de son cousin Mirza Khan, souverain autonome de la province. Alors que Pira Muhammad Khan est parti depuis quelques semaines ; elle assigne le même objectif à l'émir Sharukh Khan. Celui-ci rechigne à exécuter cette mission, ne souhaitant pas presser Pira Muhammad Khan, dont les compétences sont indiscutables. En outre, ce serait offenser « l'un des principaux officiers de l'État ». Mais n'est-ce pas justement l'intention de la reine qui ne ménage pas les susceptibilités des émirs dans cette affaire. L'objectif semble de se faire obéir sans résistance : Sharukh Khan cède à

---

<sup>129</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., t. I, p. 349 ; Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, op. cit., p. 136.

<sup>130</sup> M. SZUPPE, « La participation des femmes », art. cit., Seconde Partie, p. 65.

<sup>131</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 350.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 356.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 360.

ses instances. Lorsqu'ils reviennent enfin, les deux hommes sont accompagnés de Mirza Khan qu'ils n'ont pu déloger de la forteresse de Firuzjah que contre la promesse d'avoir la vie sauve. Impavide, Kheyr al-Nesa Begum passe outre leur serment et fait saisir son cousin par la garde des *qurshis*. Il est exécuté. Les deux hommes voient ainsi leur autorité publiquement désavouée.

La reine fait preuve de la même froideur dans ses rapports quotidiens avec eux, notamment dans le souci de rétablir une justice royale plus équitable<sup>134</sup>. Ainsi, lorsque la population de Kashan vient à la cour se plaindre des exactions de Muhammad Khan Turkman ; une enquête est ouverte selon la procédure ordinaire. Les faits sont rapidement avérés et la sanction tombe : le coupable est destitué de sa charge. Les émirs intercèdent alors en sa faveur et mettent en valeur son rang et son importance en tant que patron de la clientèle turkman ; tandis que la reine insiste de son côté auprès du shah pour que le gouverneur soit démis de ses fonctions<sup>135</sup>.

L'attitude de la reine réactive un discours misogyne identique à celui tenu précédemment par Isma'il II lorsqu'il s'avérait soucieux d'éloigner une femme du pouvoir. La majeure partie de arguments se retrouvent dans la lettre que les émirs transmettent au shah afin de l'inciter à écarter sa femme.

En effet, les affaires du Mazanderan et de Kashan lui font perdre le soutien des émirs les plus influents, tels que Pira Muhammad Khan, Qur Khoms Khan, Sharukh Khan, qui rejoignent alors le rang des mécontents. La conjuration frappe la reine au moment précis où les émirs convergent sur la nécessité de « libérer » de son emprise le shah et son héritier<sup>136</sup>. Elle refuse l'ultime solution proposée par son conseiller : procéder à une distribution d'or. Les émirs obtiennent facilement du souverain le renvoi de son épouse mais ne s'en satisfont pas<sup>137</sup>. Ils se lancent bientôt à l'assaut du palais de Qazvin et mettent à mort tous les protégés de la reine. Celle-ci subit le même sort dans le harem<sup>138</sup>. Le massacre se poursuit à l'extérieur où les Mazanderani sont pourchassés par une population persuadée qu'ils avaient accumulé une fortune extraordinaire. Cependant, les meurtriers ne trouvent pas les sommes espérées.

---

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 361.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>136</sup> La reine est assassinée en juillet 1579. Maria SZUPPE, « La participation des femmes de la famille royale à l'exercice du pouvoir », Seconde partie, art. cit., p. 90. Selon Mollah Jalal, un petit groupe de *Qizilbashs* serait à l'origine de son exécution car elle les empêchait de faire « n'importe quoi ».

<sup>137</sup> Ulugh Beg Bayat, *Don Juan of Persia*, op. cit., p. 136.

<sup>138</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 362.

Durant cet épisode, le prince Hamza se barricade dans une partie retirée du harem avec quelques uns de ses compagnons<sup>139</sup>. Ces quelques jours de « siège » le rapprochent considérablement d'un groupe de jeunes gens parmi lesquels se trouve Isma'il Quli Beg, le fils de Vali Khalifah Shamlu. Lorsqu'ils ressortent des appartements, Isma'il se voit officiellement qualifié de « camarade », signe de la confiance que lui témoigne le jeune prince.

Bien que les émirs multiplient les messages d'entière fidélité à l'adresse du souverain, Shah Muhammad Khodabanda ne se laisse pas convaincre facilement. Après plusieurs jours, il sort finalement de sa réserve et accepte cependant de les recevoir en audience : devant les *'ulemas* et les *mujtahed* réunis, censés garantir l'authenticité de leur promesse ; ils prêtent cinquante-et-une fois serment de fidélité au shah et à son héritier<sup>140</sup>. Mais si Shah Muhammad Khodabanda se prête au cérémonial du pardon et continue sa politique de conciliation, Hamza reprend très vite à son compte la politique de contrôle de l'aristocratie engagée par sa mère. Il commence à avoir derrière lui les émirs de la jeune génération : ceux que la reine a placé dans son entourage et qui sont demeurés avec lui pour le protéger de la furie meurtrière de leurs aînés. Dans les années qui suivent, Hamza joue ainsi la nouvelle génération contre l'ancienne.

Or, les jeunes gens de l'entourage princier commencent à faire parler d'eux. Ils se font remarquer à l'occasion de fêtes privées organisées par le prince, où ils boivent avec excès. Durant la campagne du Khorassan de 1582-1583, ils se rendent en petit comité dans un sanctuaire timouride, accompagnés de musiciens et de chanteurs et passent plusieurs jours à boire. De même, lorsqu'Emir Khan Mowsellu Turkman demande à l'armée safavide de venir en Azerbaïdjan pour mettre fin à l'occupation d'Érévan par les Ottomans l'année suivante, le prince s'échappe de l'armée principale pour visiter en compagnie d'une poignée d'amis le sanctuaire de Shaykh Safi al-din.

Ce groupe semble animé de sa vie propre. Âgé de dix-huit ans, Hamza Mirza commande avec un certain charisme cette cour miniature qui pourrait bien représenter l'avenir. Cette évidence commence à inquiéter les chefs des différentes tribus. Emir Khan Turkman, le gouverneur de Tabriz, s'étonne de voir le prince entouré de cette jeunesse agitée et remuante : il se permet de critiquer leur comportement lors d'une assemblée et fait remarquer au prince le caractère répréhensible de cette attitude. Le gouverneur vise surtout 'Ali Quli Beg Ustajlu et son parent Muhammadi Saru Sulag Ustajlu, tous deux *moqarrabs* de

---

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 368.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 372.

la cour, dont l'hostilité aux Turkman est notoire. Mais Hamza n'entend pas renoncer à son réseau de clientèle pour satisfaire provisoirement un émir dont le propre réseau compte près de douze mille hommes et qui dispose en outre de ressources bien supérieures aux siennes. Le décalage entre le train de vie de la cour et celui d'Émir Khan Turkman est en effet considérable. Tandis que l'armée safavide s'épuise en campagnes diverses, sans cesse sur les routes et en pénurie de moyens, Émir Khan affiche une réussite éclatante. La montée des tensions entre le clan du prince et celui d'Emir Khan se produit lorsque le prince rejoint le *khan* à Tabriz : les tentatives de réconciliation entreprises par Qoli Beg sont vaines. Il n'est déjà plus question de personnes mais de clans : derrière Emir Khan se trouvent les Turkman ; derrière Hamza Mirza, les Ustajlu et les Shamlu.

Le Turkman comprend trop tard qu'il s'est lancé dans un conflit personnel contre son autorité tutélaire. S'il fait des efforts, organisant notamment une réception dans sa demeure où il invite les compagnons du prince et se montre même d'une grande politesse à leur égard. Malheureusement, ses fils, ses frères, ses parents, se montrent moins prudents ; n'hésitant pas à défier les jeunes courtisans. Le résultat de la tentative de rapprochement lancée par Quli Beg est désastreux puisqu'elle aboutit à l'éclatement d'un conflit ouvert entre le prince et le gouverneur.

S'enfermant dans la citadelle de Tabriz, ce dernier fait appel à la solidarité tribale des Turkman, y compris ceux gravitant depuis des années auprès de Hamza Mirza ou qui appartiennent à la garde des *qurshis*. En tout, dix mille Turkman se rendent chez lui pour écouter son discours accusateurs : les proches compagnons du prince auraient monté celui-ci contre lui, en particulier 'Ali Quli Khan et Isma'il Quli Khan Shamlu. L'émir réclame donc leur départ. Voyant ses propres gardes, les officiers turkman, se rendre en masse chez le gouverneur, Hamza Mirza n'hésite pas à les sommer de choisir entre leur clan et le prince. Ceux qui sont fidèles au pouvoir monarchique se voient contraints de quitter la citadelle pour venir le rejoindre, les autres sont considérés comme des traîtres. Cet appel brise la résolution des Turkman qui rejoignent peu à peu le shah. Emir Khan tente de négocier une sortie honorable mais est néanmoins assassiné à son arrivée dans la prison de Qahqaha.

Après la disgrâce d'Emir Khan, les amis du *vakil* voient leur faveur monter : 'Ali Quli Khan est promu au rang de *khan* et fait gouverneur de Tabriz. Pour les Turkman, la perte est considérable. L'Azerbaïdjan est en effet une province prospère grâce au commerce et à l'artisanat. Hamza multiplie les signes extérieurs de faveur à l'endroit du jeune émir : non

seulement ils passent leur temps ensemble mais Hamza l'appelle publiquement « frère » (*qadas*). Quant à Muhammadi Sara Sulag, il est appelé *serdash* (« confident »). Avec Isma'il Quli Khan, déjà *yoldas* (« camarade ») depuis un moment, les jeunes gens forment un groupe soudé. Ils sont entre Ustajlu-Shamlu : la quadrature du cercle de la monarchie safavide. Le retour en grâce des Ustajlu frappe tous les observateurs.

Les Turkman repartent en Iraq chercher refuge auprès du seul émir de leur tribu qui n'ait pas assisté aux événements mais fasse partie de la cour : Muhammad Khan Turkman. Parti régler des affaires à Kashan, celui-ci apprend avec stupeur l'éviction, puis l'assassinat d'Emir Khan. Rejoint par Vali Khan Takkalu, les deux émirs commencent à projeter une marche sur Tabriz pour évincer les favoris et écraser les Ustajlu. L'objectif est alors d'éliminer les « mauvais conseillers » du jeune prince ; ceux qui lui ont conseillé de faire tuer Emir Khan.

Hamza Mirza voit dans la coalition qui se forme un défi à son autorité et mène immédiatement une expédition punitive. Il offre néanmoins aux coalisés de la rejoindre dans la guerre qui se prépare contre les Ottomans venus reconquérir Tabriz. Les Takkalu et le Turkman refusent néanmoins de saisir cette opportunité et préparent la résistance. Ils se dirigent vers Qazvin.

C'est une période de guerre à fronts multiples qui s'ouvre pour le prince. Il doit se battre contre les Ottomans, qui avancent et dévastent Tabriz ; passer plusieurs jours d'affilés à cheval et s'élancer contre les troupes Takkalu et Turkman réunis, pour défendre Qazvin. Il est toujours entouré de ses favoris Isma'il Quli Khan et 'Ali Quli Khan qui sont des éléments extrêmement combattifs. Autour d'eux, les clientèles shamlu et ustajlu se solidarisent aux intérêts de la monarchie et suivent le prince dans tous ses combats. Il faut néanmoins des années au prince Hamza Mirza pour mater cette rébellion qui s'appuie sur le fils cadet du shah : Tahmasb, un garçon âgé d'une dizaine d'années.

Lors de l'audience à Qazvin qui suit sa victoire en 1586, Hamza rassemble au palais ses favoris ainsi que sa famille. Pour bien signifier que la monarchie demeure unie en dépit des ambitions *qizilbahs*, il pardonne. Il embrasse son frère Tahmasb et l'invite à s'asseoir à ses côtés, délivrant également de leurs chaînes Muhammad Khan Turkman et Mosib Khan Zu'l Qadar, qui sont confiés à ses favoris, en tant qu'hôtes. 'Ali Quli Khan Ustajlu reçoit Muhammad Khan Turkman et Isma'il Quli Khan, Mosib Khan Zu'l Qadar. Cette fois, les favoris du prince interviennent en faveur de leur prisonnier respectif.

Cette victoire est surtout la leur. Isma'il Quli Khan Shamlu devient le *lala* du prince Isma'il Mirza, le fils aîné de Hamza et donc, héritier au second degré. Les émirs qui reçoivent une récompense durant cette période sont la plupart connus par le nom de leur père : cela montre la jeunesse de l'entourage de Hamza Mirza. Néanmoins, le processus est long pour parvenir à un apaisement réel de la situation politique. D'ailleurs, le prince ne peut le mener à son terme : le 6 décembre 1586, il est assassiné par un jeune barbier de sa connaissance à qui l'on avait promis une rapide promotion en échange de son forfait. Après le meurtre, la cour se dirige en Ardabil pour enterrer le corps.

La disparition de Hamza Mirza souligne la crise traversée par l'État, résultant de tensions complexes entre le pouvoir monarchique et les réseaux *qizilbashs*. En dépit de son jeune âge, Hamza Mirza a néanmoins créé une véritable clientèle, recrutée notamment parmi la jeunesse Ustajlu et Shamlu. Cette période peut donc être perçue comme une véritable « crise de croissance » de la monarchie safavide qui expérimente des solutions validées ultérieurement sous le règne de Shah 'Abbas.

### *La dislocation de la monarchie safavide : l'État bicéphale*

À Qazvin, le parti des Ustajlu-Shamlu, toujours uni, domine très largement le jeu politique. Ensemble, ils prennent les décisions concernant l'attribution des gouvernements provinciaux, assurant ainsi la préservation de leurs intérêts. La mort de Hamza Mirza conduit à un véritable transfert du personnel de la maison du défunt vers celle de son frère cadet Abu Taleb. À douze ans à peine, celui-ci devient *vakil* de la monarchie et héritier légitime de Shah Muhammad Khodabanda. Mais la réalité du pouvoir appartient à deux hommes : 'Ali Quli Khan Ustajlu et Isma'il Quli Khan Shamlu.

Des tensions apparaissent cependant. En 1587, les premières querelles éclatent entre Ustajlu et Shamlu au sujet du gouvernement de Hamadan : le poste est d'abord promis à l'émir ustajlu Pir Geyb Khan mais échoie finalement au frère d'Isma'il Quli Khan Shamlu. 'Ali Quli Khan avait d'abord accordé le poste à un de ses clients avant de donner son assentiment pour ce changement. Furieux, Pir Geyb Khan gagne Hamadan sans plus attendre, décidé à prendre possession de son bien. Face à une situation qui menace de dégénérer, 'Ali

Quli Khan se rend à Hamadan afin d'apaiser les tensions. Pir Geyb Khan, préférant sans doute éviter le mécontentement de son patron, s'enfuit avant son arrivée et se met alors en quête d'un nouveau protecteur. Son choix se porte sur l'autre émir ustajlu Murshed Quli Khan dont l'accueil et la conversation chaleureuse lui permettent de connaître la situation confuse qui règne à Qazvin. Les émirs de l'Iraq et du Fars menacent tous de se rebeller : la situation des deux anciens favoris de Hamza Mirza est plus précaire que jamais.

L'assassinat du prince Hamza a laissé un vide à la cour et une place vacante au sommet de l'État. Cette situation conduit à une crise ultime : la compétition entre émirs du même clan. Réunis autour du prince 'Abbas, les Ustajlu du Khorassan s'introduisent alors dans le jeu politique. De 1577 à 1581, cette province s'est progressivement acheminée vers l'autonomie. Frappées sans discontinuité par les incursions ouzbeks depuis la disparition d'Isma'il II, les troupes frontalières ont dû assurer seules leur défense, sans attendre de renforts de Qazvin. Le prince 'Abbas, fils de Shah Muhammad Khodabanda et de Kheyr al-Nesa Begum, est ainsi devenu le symbole de la présence safavide à Hérat.

En 1581, une coalition d'émirs le proclame « Shah », entérinant le dédoublement de l'État safavide. Dans les mosquées, la *khotba* est prononcée en son nom. Seul le gouverneur de Mashad, Murteza Quli Khan Turkman, se tient en retrait de cette prise d'indépendance et se déclare fidèle au pouvoir central incarné par Shah Muhammad Khodabanda. Pourtant, il ne s'agit pas de contester l'autorité du shah, maître à Qazvin et dans la partie occidentale de l'Iran, mais plutôt de manifester l'existence d'un réseau parallèle. Les émirs du Khorassan montrent ainsi qu'ils mènent une politique propre, indépendamment des décisions prises à l'*urdu* royal.

Dans un premier temps, le gouvernement safavide laisse faire : Hamza Mirza ainsi que les émirs d'Iran sont préoccupés par le siège de la citadelle de Tabriz, la compétition qui fait rage entre les clientèles Takkalu-Turkman et Ustajlu-Shamlu. L'alliance entre les émirs du Khorassan, au nom du jeune prince 'Abbas, ne met pas directement en péril la monarchie ; elle la préserve même dans l'immédiat des incursions ouzbeks. De plus, cette situation n'est pas inédite. Les émirs du Khorassan ont déjà caressé l'idée de bâtir un État dans cette province, siège de l'ancien pouvoir timouride. Muhammad Khan Sharaf al-din avait même été accusé de vouloir placer son protégé Sultan Muhammad sur le trône du Khorassan<sup>141</sup>. Le

---

<sup>141</sup> M. SZUPPE, *Entre Timourides, Safavides et Uzbeks : Hérat dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Édition critique et commentée du Tarix-e shah Esmā'il avval va Shah Tahmap, de Amir Mahmud b. Xwandamir, op. cit.*, p. 433.

gouverneur avait dû se rendre à la cour pour démentir cette accusation et avait été restauré dans son gouvernement. Mais l'idée était néanmoins plausible.

Cette fois, l'affirmation de l'autonomie du Khorassan pousse toutefois le gouvernement à agir. En 1582, l'envoi de l'armée royale provoque la soumission temporaire des potentats locaux. Mais très vite, les émirs de Qazvin retournent à leur compétition tandis que ceux du Khorassan se disputent au sujet de la garde du prince 'Abbas. Celui-ci devient l'enjeu d'une lutte entre deux clans *qizilbashs* : les Shamlu de Hérat, réunis autour de 'Ali Quli Khan ; et les Ustajlu de Mashad, rassemblés autour de Murshed Quli Khan. C'est ce dernier qui l'emporte : ses hommes mettent la main sur 'Abbas au cours d'un affrontement contre les Shamlu puis le conduisent dans leur retraite à Mashad. Les Ustajlu se trouvent ainsi en possession d'une des pièces maîtresses du jeu politique.

Murshed Quli Khan entreprend alors de marcher sur Qazvin. Si lui et 'Ali Quli Khan appartiennent tous deux à la tribu ustajlu, leurs intérêts divergent en tout point. Une nouvelle crise s'annonce, opposant les Ustajlu du Khorassan à ceux de Qazvin. C'est dire si les clientèles *qizilbashs* se sont complexifiées au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant, si cette distinction paraît claire aux yeux des élites ; elle l'est beaucoup moins à ceux des soldats fermement opposés à une lutte fratricide.

Les émirs de la cour multiplient par ailleurs les contacts avec Murshid Quli Khan. Si ses forces sont inférieures en nombre à celles de l'armée royale, ceux-ci considèrent sans doute que les troubles qui surgissent à Kashan, Ispahan, Yazd, Kerman, Shiraz et dans les provinces frontalières, dans le Khuzestan ainsi que sur les bordures de l'Arménie, accaparent suffisamment l'attention des deux principaux chefs du Conseil pour ne pas ouvrir un front supplémentaire.

Ainsi plus 'Abbas pénètre dans le territoire, plus il devient difficile de lui fermer les portes. À Qazvin, il fait son entrée sans rencontrer de difficulté et part s'installer dans le palais de Shah Tahmasb. Murshed Quli Khan s'arroge immédiatement le titre de *vakil*, avec pour bénéfice personnel (*tiyul*) la ville d'Ispahan et sa région. Sa première mesure politique consiste à faire abdiquer Shah Muhammad Khodabanda puis il place son protégé sur le trône : 'Abbas devient ainsi le nouveau souverain d'Iran, sous le nom de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>.





En dépit des crises récurrentes qui ont secoué la monarchie safavide au cours de la période qui s'achève, celle-ci s'est néanmoins engagée dans une dynamique centrifuge rendue possible par une reconnaissance de plus en plus nette de sa légitimité. Shah Tahmasb (1524-1576) cherche à récupérer son autorité sur les différentes clientèles tout en les laissant coexister : il se veut l'arbitre des factions, sans parvenir toutefois à en devenir le maître. Le développement d'un noyau de fidélités autour de sa personne ainsi que des membres de sa famille, se formalise, prend progressivement forme même s'il demeure encore fragile. De fait, le shah supervise les factions mais ne les domine pas.

Shah Isma'il II (1576-1577) continue dans cette voie cherchant toutefois davantage à imposer unilatéralement son autorité et à éliminer les contre-pouvoirs éventuels comme ses parents, prétextes potentiels à la sédition des émirs. Encore vigoureuse, virulente et agressive, la résistance au shah n'est pas encore brisée lorsque celui-ci disparaît prématurément.

Son successeur, Shah Muhammad Khodabanda (1577-1587) recule face à la volonté d'accaparement du pouvoir par les émirs et distribue les ressources de l'État à tous les solliciteurs qui se présentent à lui. Une des conséquences de cette politique de conciliation est l'épuisement des ressources monarchiques ainsi que la dispersion de l'autorité. Presque immédiatement, son épouse Kheyr al-Nesa Begum cherche à lutter contre ces principes en s'appuyant sur de véritables « serviteurs de la monarchie » comme Mirza Salman, le *vazir-e 'ala* mis en place par Isma'il II ainsi que sur des familiers, ses parents, mais aussi des « clients » membres des tribus *qizilbashs* qui l'ont suivie pendant des années. Les plus jeunes sont placés dans l'entourage de son fils aîné Hamza Mirza auquel elle confie la charge de *vakil*.

Lorsque ce dernier reprend le combat, il s'agit avant tout de reconquérir l'autorité perdue sur le terrain militaire, lors des sièges et des guerres contre les Ottomans afin de parvenir à imposer l'unité devant le danger commun. Face à la désobéissance de certains, il n'hésite pas à faire front et à combattre les rébellions internes. La composition de son entourage est également très intéressante : lorsqu'il est *vakil*, sa maison prolonge la maison royale. Mû par une volonté forte de concentrer le pouvoir dans la main du monarque, il est assassiné comme sa mère ou le Premier ministre Mirza Salman, autres thuriféraires du

centralisme monarchique. Est-ce pourtant une victoire des émirs ? Non, car cet assassinat suscite des réactions et des indignations dans toutes les catégories sociales, preuve d'un enracinement réel de la dynastie. Même le nouveau roi Shah 'Abbas ne considère pas cette mort comme « normale » et ne se place pas en rupture avec cette politique : au contraire, il va s'appuyer sur les bases posées par ses prédécesseurs pour en faire les fondements du pouvoir autoritaire voire absolu qu'il parvient à imposer.

## CHAPITRE VI

### LE TEMPS DES RENOUVEAUX :

### LA CONSTRUCTION ABBASSIENNE

### (1588-1645)

L'historiographie s'est longtemps focalisée sur la personnalité de Shah 'Abbas pour expliquer le renouveau de la monarchie safavide au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Désigné comme l'ère de la rupture, marquée par la fin de la domination *qizilbash*<sup>2</sup> ; le règne de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> (1587-1629) est présenté comme l'apogée de la période moderne. Loin d'être totalement inexact, cet héritage historique relègue au second plan de manière trop marquée les éléments de continuité, les héritages, le reliant à ceux qui l'ont précédé et aussi celles et ceux dont l'action et la vision politique ont influencé, à des degrés divers, son entreprise de reconquête du pouvoir.

Or, Shah 'Abbas est un homme profondément ancré dans son temps : né au cœur d'une période particulièrement troublée, il a une expérience personnelle de la crise que traverse l'État depuis la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Son action politique s'inscrit moins dans la rupture que dans la poursuite des réformes engagées par ses prédécesseurs : son oncle Isma'il II, sa mère Kheyr al-Nesa Begum et son frère Hamza Mirza. Bien entendu, il doit affronter les mêmes résistances.

---

<sup>1</sup> Depuis le début des études safavides, Shah 'Abbas a cristallisé l'intérêt des historiens. Plusieurs biographies lui sont consacrées : Lucien-Louis BELLAN, *Chah 'Abbas I. Sa vie, son histoire, Les Grandes figures de l'Orient*, tome III, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1932 ; Houchang NAHAVANDI, Yves BONATI, *Shah Abbas, Empereur de Perse (1587-1629)*, Paris, Perrin, 1998. La dernière en date est celle de David BLOW, *Shah Abbas, The Ruthless King Who Became an Iranian Legend*, Londres, New-York, I.B. Tauris, 2009. Pour une analyse historique du règne de Shah 'Abbas, voir ROEMER, « The Safavid Period », *CHI*, t. VI, *op. cit.*, chap. « 'Abbas I », p. 262-278 ; SAVORY, *Iran under the Safavids*, *op. cit.*, chap. IV, « The Safavid empire at the height of its power under Shah 'Abbas the Great (1588-1619) », p. 76-103 ; NEWMAN, *Safavid Iran, Rebirth of a Persian Empire*, *op. cit.*, chap. IV, « Monumental Challenges and Monumental Responses », p. 50-72.

<sup>2</sup> H. ROEMER, « The Safavid Period », *CHI*, *op. cit.*, t. VI, p. 264. L'auteur souligne que le règne de Shah 'Abbas marque le déclin de l'influence politique et militaire des émirs *qizilbashs* ainsi que de leur statut social.

La volonté de refonder l'État se traduit également dans le langage politique. Les grandes chroniques du tournant des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles illustrent bien cette idée : Natanzi commence la rédaction de son *Naqavat* après la reprise en main du Fars par les troupes royales en 1590. De son côté, Iskandar Beg Munshi, entré au service du souverain en 1592 et auteur du monumental *Tarikh-e alam ara-ye 'Abbassi*, fait de Shah 'Abbas le centre de sa réflexion. Ce dernier imprime certes à la société une nouvelle façon de penser et d'agir qui n'appartient qu'à lui et qui va marquer durablement l'État safavide.

Shah 'Abbas doit ainsi répondre, parfois avec violence, aux enjeux politiques, économiques et militaires de son temps. Parallèlement, il a mené une politique de prestige destinée à magnifier le modèle safavide auprès des puissances étrangères.

## I. Le rétablissement de l'autorité monarchique (1587-1598)

De 1577 au début du XVII<sup>e</sup> siècle, un gouvernement autoritaire se met en place. Pour sortir du système précédent où les élites militaires imposaient leur volonté au pouvoir et se livraient à des luttes d'influence, Shah 'Abbas use de leviers diplomatiques et militaires lui permettant de restaurer progressivement son autorité et d'abaisser la puissance des seigneurs et clans *qizilbashs*.

### *Gouverner le chaos (1587-1591)*

Lorsqu'il arrive à Qazvin, le prince est entre les mains de son tuteur, Murshed Quli Khan Ustajlu mais, plus largement, entre celles d'un clan ustajlu au sein duquel il ne dispose que de peu d'alliés. La plupart sont les rares Shamlus tolérés par son *lala*, qui ont eu l'autorisation de constituer son entourage proche. Il peut aussi s'appuyer sur des serviteurs domestiques (*qulam*) d'origine chrétienne comme Ganj 'Ali Beg, que le jeune 'Abbas considère comme un second père<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> W. FLOOR, *Safavid Government Institutions*, op. cit., p. 92.

En dehors de ce cercle étroit sans poids politique réel, il est donc isolé. D'ailleurs Murshed Quli Khan lui a clairement fait comprendre que, s'il se montrait rebelle, il pourrait se passer de lui.

Au printemps 1588, quelques mois seulement après son arrivée à Qazvin ; 'Abbas a toutefois l'opportunité de mettre un terme à la toute-puissance du *vakil* : un groupe d'émirs et d'officiers de la monarchie se propose de renverser ce dernier<sup>4</sup>. Ses membres souhaitent retrouver une marge de manœuvre dans l'exercice de leur charge et leurs revendications sont partagées par des membres de l'ancienne clientèle de 'Ali Quli Khan Ustajlu ayant été brusquement mis à l'écart par la nouvelle clientèle du *vakil*. Mais le complot est vite éventé : craignant dès lors la réaction du *vakil*, certains conjurés prennent les devants et portent leurs réclamations devant le shah. Kur Khoms Khan et Mahdi Quli Khan, « le plus intelligent d'eux tous » persifle le chroniqueur Iskandar Beg Munshi, prennent la parole. Ils accusent en premier lieu le *vakil* de prendre les décisions en lieu et place du souverain mais aussi de disposer à sa guise des sceaux royaux comme que des clefs du trésor. Ils souhaitent une remise des sceaux du souverain et un délimitage strict du rôle du *vakil*. Mais ce qu'ils réclament avec le plus de force, c'est la réunion d'un Conseil composé des émirs tenant une charge dans l'État ou dans la maison du shah ainsi que des principaux chefs de tribus. Celui-ci permettrait à ses membres de pouvoir prendre une part active au gouvernement<sup>5</sup>.

Or, pour le jeune souverain, c'est précisément la raison des troubles actuels qui agitent le pays et menacent l'existence même de l'État. Il établit un lien direct entre le partage de l'autorité monarchique et l'affaiblissement général de la monarchie. Aussi refuse-t-il fermement de leur accorder son soutien et laisse même éclater son mépris à leur égard : Mahdi Quli Khan est qualifié de « petit homme ambitieux » et se voit retirer son gouvernement.

Shah 'Abbas s'oppose donc à la tentative de coup d'État des émirs, faisant dès lors de son tuteur Murshed Quli Khan le maître absolu. D'autant que la nouvelle de la disparition de son adversaire 'Ali Quli Khan à Hérat, au terme de onze mois de siège, conforte sa position. La voie est désormais libre le tuteur qui utiliser l'intégralité des forces monarchiques pour aller délivrer le Khorassan des Ouzbeks sans craindre l'influence de son ennemi sur le shah. Il engage aussitôt des préparatifs de campagne.

---

<sup>4</sup> Ce groupe est composé de membres éminents du gouvernement, entre autres Mahdi Quli Khan, le gouverneur de Shiraz, Yusuf Khan, le *qurshi bashi*, 'Ali Quli Khan Zu'l Qadar, le garde des sceaux et Kur Khoms Khan Shamlu, le *khalifah al-khulafat*.

<sup>5</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 551-555.

Au début de l'été 1588, l'armée prend la direction du Khorassan en passant par Téhéran, Semnan et Damghan. Dans la nuit du 3 août à Shahrud, Murshed Quli Khan est poignardé dans le camp royal<sup>6</sup>. Cette fois, aucun membre du gouvernement ni aucun émir de haut rang n'est impliqué, le forfait est l'œuvre d'anciens serviteurs de Hamza Mirza proches de son favori. Parmi les conjurés, on note la présence d'Ommat Beg Ustajlu, un ami de 'Ali Quli Khan Ustajlu.

Le shah n'est pas étranger à l'opération : la scène a eu lieu dans la tente servant de salle d'audience (*dawlat-khane*) en face de ses appartements privés. Il s'agit de son premier acte d'autorité et, pour Iskandar Beg Munshi, le point de départ de son gouvernement personnel<sup>7</sup>. Shah 'Abbas fait preuve à cette occasion d'une habileté remarquable : personne n'a envisagé ou compris, avant cet événement, qu'il ait pu se constituer, dans l'ombre du *vakil*, une clientèle de gens actifs et dévoués qui vont devenir les véritables fers de lance de sa politique de reconquête. Feignant d'accorder sa confiance au *vakil*, prépare, en réalité, sa mise à mort. Si sa volonté de gouverneur est clairement affichée, il lui faut encore écarter la menace d'une reprise en main du pouvoir par les Turkman. En effet, Muhammad Khan Turkman, chef emblématique de la rébellion contre l'autorité monarchique, se présente aussitôt comme un candidat potentiel au poste de *vakil*. Pour le jeune souverain, celui-ci incarne la défaillance des partis face au péril ottoman. En outre, il est celui qui a le plus directement participé à l'approfondissement de la fracture entre les Ustajlu-Shamlu et les Takkalu-Turkman. Enfin, il est le symbole vivant des ambitions, toujours renouvelées et jamais satisfaites, des émirs.

Soucieux de ne pas provoquer une nouvelle guerre entre les partis, Shah 'Abbas fait appel aux Turkman eux-mêmes pour l'éliminer. Ces derniers se disent « honteux » du comportement de Muhammad Khan Turkman et procèdent à son exécution<sup>8</sup>. Le lendemain de sa mort, la tête du puissant émir circule à travers tout le camp royal : l'avertissement est ainsi donné. Le temps de l'alternance entre les Ustajlu-Shamlu et les Takkalu-Turkman semble révolu.

Dans le même temps, 'Abbas procède au démantèlement complet du parti de Murshed Quli Khan. Ses troupes, ainsi que celles de son frère, Ibrahim Pasha, alors gouverneur de Mashad, sont attribuées à Ommat Beg Ustajlu ; tandis que ses alliés, ses parents et ses fidèles sont arrêtés. Ceux qui parviennent à s'échapper grossissent les rangs des rebelles : Betakhsh

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 576.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 578.

<sup>8</sup> *Ibid.*

Khan Afshar à Yazd, les émirs Zu'l Qadar à Shiraz et Hasan Khan Afshar à Kuh Giluya dans le Kurdistan.

Le chaos politique prédominant conduit 'Abbas à ne pas attaquer Hérat, lorsque l'armée atteint Mashad vers le mois de novembre 1588. Le shah prend prétexte de l'occupation du Qarabagh par les Ottomans pour faire demi-tour et rentre à Qazvin le 13 avril 1589.

Avant tout, le souverain entend d'abord forger sa propre équipe. Pour ce faire, il s'appuie en premier lieu sur ceux qui l'ont aidés à abattre le *vakil*, reprenant notamment à son compte le réseau de fidélités mis en place par Hamza Mirza. Le personnel administratif de la maison de son frère lui offre un cadre opérationnel à l'exercice du pouvoir<sup>9</sup>. De même, il reprend également à son service les partisans, les serviteurs et les amis de son frère aîné<sup>10</sup>. Ainsi, Mir Sadr al-Din, homme de lettre et calligraphe de talent, passant pour « le cœur et la vie de toutes les assemblées conviviales »<sup>11</sup> au temps de Hamza Mirza, rejoint sa maison puis l'accompagne dans tous ses déplacements. La clientèle du prince fournit également au shah un vivier de jeunes émirs *qizilbashs* entreprenants, ardemment désireux de prouver leur loyauté envers la maison safavide en combattant à ses côtés, comme ils l'avaient fait avec son frère. Parmi ces derniers se trouve Farhad Beg Qaramanlu, un des acteurs de l'assassinat de Muhammad Khan Turkman. Il n'appartient à aucune des grandes tribus *qizilbashs* qui se disputent alors le pouvoir : les Qaramanlu forment en effet une force assez négligeable par rapport aux quinze mille hommes que peuvent aligner des groupes tels que les Usjalu ou les Shamlu. Mais 'Abbas, comme son frère, recrute ses fidèles en fonction d'autres critères que la puissance tribale. Allah Verdi Beg, un *qulam* d'origine géorgienne, commence aussi à jouer un rôle éminent dans le recouvrement de l'autorité monarchique. Sous le règne précédent, il était en charge du département des bijoux (*zargarbashi*) lors du précédent règne<sup>12</sup>. Sa participation à l'éviction du *vakil* lui vaut une importante promotion : il est élevé au rang des émirs, avec le titre de *sultan*, et reçoit en outre un *tiyul* situé dans la région d'Ispahan.

Dans les mois qui suivent, la formation de l'entourage du shah se précise donc. Elle résulte d'arrangements, de renouvellements, d'ajustements constants. 'Abbas multiplie les retouches à la tête de l'administration comme lorsqu'il fait éliminer le *vazir* suprême Mirza Muhammad, en 1589, au retour de la campagne avortée du Khorassan. Le souverain ne

---

<sup>9</sup> Mirza Muhammad, ancien *munshi al-mamalek* de Shah Isma'il II, puis *vazir* de Abu Taleb préserve sa position en remplaçant le *vazir* de Murshed Quli Khan. Mais il est lui-même remplacé bientôt par un administrateur persan plus proche encore : Mirza Lutfallah Shirazi, ancien *vazir* du *divan* suprême et *vazir* de Hamza Mirza.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 263.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>12</sup> Allah Verdi Khan a découvert le corps du prince Hamza au lendemain de sa mort.

cherche pas à expliquer son geste, sans doute à dessein : on imagine dès lors la pression qui s'installe dans son entourage, avec la prise de décisions aussi rapides qu'expéditives. Le shah remplace ainsi le ministre suprême par Mirza Lutfallah Shirazi, ancien *vazir* de la maison de Hamza Mirza, à qui il remet également le *taj*, symbole de l'attachement à la maison safavide. Ces arrangements successifs durent jusqu'en 1592. Le souverain prend alors à son service Hatem Beg Urdubali, ancien *vazir* de Betakhsh Khan au Kerman, issu d'une grande famille iranienne.

La situation du pays demeure toujours chaotique et pour gérer cette crise, Shah 'Abbas conclut un traité de paix avec les Ottomans. Souvent considérée comme sa décision personnelle, la paix de Constantinople s'inscrit en réalité dans la continuité de négociations engagées par ses prédécesseurs. Dans les années 1580, Hamza Mirza, alors *vakil*, avait déjà tenté d'aboutir à un accord tout comme Murshed Quli Khan ensuite<sup>13</sup>. Il convient de souligner que les guerres ont épuisé les forces safavides : Tabriz est conquise et pillée, Hamadan ruinée, alors que les Qajar sont trop affaiblis, dans le Qarabagh, pour résister aux attaques des Ottomans. Lors du camp de Damghan, le *vakil* était sur le point de conclure un accord : Shah 'Abbas reprend simplement à son compte une négociation menée de longue date.

### *L'imposition d'un nouvel ordre monarchique (1591-1598)*

Le jeune monarque ne s'arrête pas là : il entend remettre en ordre un territoire où, érigés comme autant de chefs indépendants, les émirs gouvernent leur pré carré avec une parfaite indifférence vis-à-vis du pouvoir central. La plupart refusent de se rendre aux ordres de mobilisation décrétés par le shah ! 'Abbas entreprend un long processus de reconquête par les armes, menant contre les émirs une politique de répression sans précédent. Les chefs de parti récalcitrants sont tour à tour éliminés.

Durant huit ans, de 1590 à 1598, Shah 'Abbas parcourt le pays et mène une politique rien moins qu'autoritaire. Néanmoins, le rôle essentiel joué par la diplomatie doit être mis en valeur. En effet, durant ces années de crise, le shah privilégie toujours la négociation avec les émirs plutôt que de leur imposer directement la force. Ainsi, le souverain espère longtemps un

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 576.



règlement cordial avec l'émir Ya'qub Khan avant d'entreprendre une opération de répression. Nommé par le shah pour pacifier le sud-est du pays en proie à la rébellion de Betakhsh Khan Afshar, Ya'qub Khan gouvernait de manière quasi-autonome les régions de Yazd et de Kerman dont il avait repris le contrôle après plusieurs mois de lutte. Alors qu'il avait fait main basse sur les biens accumulés par son prédécesseur, l'*amir al-umara* du Fars peinait à reverser les sommes dues au trésor, commençant à montrer des signes de sédition. Son attitude ambiguë justifie, pour 'Abbas, une intervention qu'il prépare en 1589.

Prétextant vouloir chasser dans la région, il fait tout pour que son arrivée n'apparaisse pas comme un recadrage martial, mais les émirs *qizilbashs* ne s'y trompent pas : Ya'qub Khan s'enferme dans la forteresse d'Istakh.

Le shah investit bientôt Shiraz, déléguant les affaires de la province à Mirza Lutfallah Shirazi tandis qu'il reçoit la soumission de tous les émirs, excepté celle du principal d'entre eux, Ya'qub Khan, demeuré invisible. Shah 'Abbas ne l'accable pas pour autant. Il l'assure de son amitié pour le ramener à l'obéissance et lui rappelle que la résolution du malentendu qui réside entre eux ne dépend que de lui. Il affirme même être persuadé de sa loyauté et de ses mérites<sup>14</sup>. Réticent, Mais Ya'qub veut obtenir des garanties avant de quitter sa retraite. Il souhaite une confirmation de son maintien en tant que gouverneur du Fars (*beglerbeg*), avec tous les pouvoirs militaires (*amir al-umara*). 'Abbas y consent, à condition précise-t-il, que sa conduite soit celle d'un serviteur fidèle. Rassuré, mais surtout acculé, Ya'qub Khan rejoint le shah à Shiraz où il est reçu en audience avant d'être aussitôt réintégré au conseil des émirs. Peu à peu, ses fidèles réapparaissent et se regroupent autour de lui.

Ya'qub Khan pense sans doute avoir remporté le rapport de force. Confiant, il va même jusqu'à donner des conseils au souverain et à critiquer les mesures administratives prises par Mirza Lutfallah Shirazi durant son absence. Shah 'Abbas, qui n'attendait peut-être rien d'autre, sanctionne cette arrogance impénitente : l'émir est emprisonné à Shiraz tandis que ses gens sont exécutés un par un dans une salle du palais.

Shah 'Abbas se montre dès lors intraitable : Farhad Khan est maintenu en captivité jusqu'à ce que la forteresse d'Istakh lui soit rendu puis il livre le à ses opposants, ce qui revient à le condamner à mort.

La rébellion des émirs provinciaux est au cœur du processus de reconquête monarchique. Si Shah 'Abbas est bien l'initiateur de cette politique de répression, l'émir

---

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 609.

Farhad Khan en devient, en quelques années, le principal acteur et le bras armé. En 1590, ce dernier part dans le Kerman pour mater la rébellion des officiers afshar puis l'année suivante, il est dans le Khorassan afin de protéger la province des incursions ouzbeks. Il marche d'abord sur Nishapur mais l'opération ayant échoué, le shah ordonne son retour à Qazvin. En 1592, Farhad et son frère Zu'l Faqar sont mandatés pour ramener le Gilan sous le contrôle de la monarchie. En 1593, la campagne d'annexion définitive du Gilan à l'État safavide est menée puis les deux hommes triomphent de la révolte de 'Ali Khan dans l'est de la province en 1594<sup>15</sup>.

À peine rentré à Qazvin, Farhad Khan doit repartir dans le Khuzestan pour reprendre la province aux Afshar. L'année suivante, Shah 'Abbas l'envoie une nouvelle fois dans les confins du Khorassan pour pacifier la région. Il dispose alors de toute autorité sur les émirs et peut mobiliser à sa guise des forces disponibles et son ascendant ne cesse de croître parmi les élites militaires.

Farhad Khan Qaramanlu connaît ainsi une ascension fulgurante. En quelques années, il est devenu le général en chef des armées *qizilbashs* et le plus puissant représentant de l'élite militaire. En 1593, il est nommé commandant en chef des troupes d'Azerbaïjan (*amir al-umara*) puis gouverneur de l'est du Gilan en 1594. Il dirige l'ensemble de la province en 1595. L'année suivante, il devient gouverneur du Mazanderan<sup>16</sup>. Enfin, en 1598, il est nommé gouverneur d'Astarabad, dans le Mazanderan. Mais, si Farhad Khan obtient les gouvernements les plus convoités, il doit également accomplir les plus basses œuvres : ainsi, Shah 'Abbas lui confie personnellement l'assassinat du *vazir* Mirza Muhammad, alors qu'il connaît les liens d'amitié entre les deux hommes.

La monarchie safavide entre dans une nouvelle ère : elle n'est plus uniquement structurée par le rapport de force entre le shah et l'élite militaire. Elle se complexifie et gagne en subtilité. Peu à peu, les émirs *qizilbashs* se rangent à ses côtés et commencent à former, après plusieurs années de lutte, une élite unifiée.

Shah 'Abbas ne fait que poursuivre la politique de renforcement du pouvoir monarchique mise en place par son oncle Shah Isma'il II entre 1576 et 1578. Ce dernier avait tenté d'imposer un retour à l'ordre, en multipliant les mesures de rétorsion contre les émirs indépendants et en modernisant le système de justice afin d'affirmer la supériorité du pouvoir

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 672.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 694.

monarchique. Ces mesures avaient provoqué de vives réactions parmi l'élite mais étaient parvenues à restaurer la paix, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays.

Shah 'Abbas réutilise également à son profit certaines mesures controversées prises par son oncle comme l'enfermement de ses parents. Tous les princes safavides étant considérés comme des candidats potentiels à sa succession, leur éviction permet d'éviter la formation de factions subversives. 'Abbas prend donc soin de garder sa famille à proximité : dans un premier temps, son père et ses frères sont enfermés dans la forteresse de Tabaruk<sup>17</sup>, à Ispahan, avant d'être transférés dans une prison mieux gardée, à Alamut, près de Qazvin. Enfin, il fait faire aveugler ses frères Abu Taleb et Ibrahim.

Parallèlement, il s'entoure d'un petit cercle de familiers, amis proches, compagnons, serviteurs et officiers auquel appartient Iskandar Beg Munshi. Grâce au chroniqueur, nous pouvons suivre les déplacements du souverain, entre 1592 et 1598, alors que le shah parcourt le pays. Certains de ses compagnons sont élevés statutairement, notamment les *qulam* (« serviteurs » de la maison royale). Le shah est soucieux de montrer qu'il récompense la fidélité plutôt que le rang. Ces promotions contribuent à redéfinir les rapports entre le shah et les élites, incitant les *qizilbashs* à manifester leur fidélité, afin d'obtenir charges et reconnaissances. Si ceux qui s'engagent dans cette voie sont récompensés, le souverain s'applique en revanche à marginaliser les émirs qui lui manquent de respect. Ainsi Qur Khoms Khan Shamlu<sup>18</sup>, fait prisonnier en 1588 par le gouverneur turc de Bagdad Farhad Pasha, est exécuté après la signature de la paix de Constantinople<sup>19</sup>. Il est notamment accusé d'avoir participé aux meurtres de sa mère et de son frère. Parmi ceux qui ont montré des signes de désobéissance au commencement de son règne, beaucoup sont envoyés en exil dans le Mazanderan, entre 1605 et 1606, pour peupler la province<sup>20</sup>.

En promouvant de nouvelles personnalités, le souverain élargit le cercle des élites et dilue le pouvoir : les *qizilbashs* ne sont plus qu'un groupe d'influence parmi d'autres à la cour. Certes, leur rôle reste important mais il perd de sa prééminence.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 582.

<sup>18</sup> Le *khulafa*. Il s'agit d'un ancien compagnon du prince Isma'il durant les guerres ottomanes, devenu par la suite gouverneur de Hamadan.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 583.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 594.

*Farhad Khan : le dernier des émirs qizilbashs ?*

En 1598, Farhad Khan est au sommet de sa carrière. À la tête d'un corps d'armée de deux mille hommes, le plus puissant des émirs *qizilbashs* est aussi devenu un patron de clientèle agissant comme tel. En 1595, il impose son frère Zu'l Faqar Qaramanlu, par ailleurs *amir al-umara* d'Azerbaïdjan, comme ambassadeur auprès de Mehmet III (1595-1603)<sup>21</sup>. Pour cette mission de prestige, Zu'l Faqar se fait accompagner d'une suite de trois cents personnes, ce qui donne une idée de l'importance de sa maison. Un autre de ses frères, Alvand Khan est nommé, en 1596, gouverneur de la forteresse de Owlad, dans le Mazanderan<sup>22</sup>. Farhad Khan intervient en outre directement dans la distribution des *tiyuls* des régions les plus prospères de l'Iran : le Gilan et le Mazanderan, dont il a successivement été le gouverneur.

Son influence se juge également à son influence sur les autres partis. C'est sur son conseil que 'Abbas reprend la persécution des Takkalu car, lorsque Farhad Khan conquiert le Mazanderan en 1596, il rapporte que de nombreux Takkalu ont soutenu la rébellion de Malek Bahman. Shah 'Abbas décide alors de les éliminer<sup>23</sup> ; le souvenir des trahisons précédentes, en particulier celles de Qazi Khan et de 'Ulama Takkalu étant encore présent dans sa mémoire.

De fait, Farhad Khan joue le rôle d'un *vakil* sans en avoir le titre. 'Abbas le lui refuse mais le comble de toutes les marques apparentes de la faveur : il est même appelé « fils » par le shah. Son ascension est d'autant plus remarquable qu'elle contraste avec le processus de marginalisation qui touche alors tous les émirs *qizilbashs*. Dans chaque lettre et dans chaque action, le souverain insiste sur la nécessité pour les émirs de montrer une fidélité irréprochable. Par force ou par persuasion, il finit peu à peu par les soumettre suffisamment à son autorité pour envisager une campagne de grande envergure contre les Ouzbeks.

Celle-ci mobilise alors toutes les ressources disponibles. Au printemps 1598, Shah 'Abbas ordonne la mobilisation générale pour la campagne du Khorassan. Cette fois-ci, il obtient la collaboration de tous les émirs et peut en outre compter sur des troupes

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 688. Cette ambassade a pour mission de féliciter le sultan ottoman de son avènement.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 722.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 707.

supplémentaires. La garde des *qurshis* voit ainsi ses effectifs croître considérablement sous son influence. Le corps des *qulams*, l'infanterie iranienne (*tufangshi*) et sa clientèle d'émirs *shahsevan* (littéralement « ceux qui aiment le shah ») y participent également. L'armée présente une unité encore fragile mais qui marque l'aboutissement du processus de reconstruction monarchique.

La reconquête du Khorassan sur les Ouzbeks est, pour l'armée safavide, une épreuve décisive. Les troupes de Zu'l Faqar Khan Qaramanlu stationnées en Azerbaïdjan, celles de Farhad Khan Qaramanlu dans le Mazandéran, les contingents d'Allah Verdi Khan dans le Fars, et celles de Ganj 'Ali Khan à Kerman convergent vers Mashad. La mobilisation dure un mois. Ce délai marque un progrès considérable dans l'organisation militaire. En effet, en 1592, beaucoup d'émirs ne s'étaient même pas présentés. L'organisation est également bien meilleure : l'approvisionnement est assuré, les troupes sont correctement équipées et disposent d'un armement moderne composé d'armes à feu. 'Abbas fait aussi venir plusieurs canons en prévision du siège de Hérat.

Il part d'Ispahan le 9 avril 1598 et commence par rendre visite à Farhad Khan, gouverneur d'Astarabad. Les deux hommes partent chasser, puis se rendent ensuite à Bestam où doit se dérouler la revue militaire. Sur le chemin, 'Abbas manifeste encore une fois sa confiance à l'égard de gouverneur en l'envoyant en avant-garde à Mashad<sup>24</sup>. De son côté, il va prendre Nishapur. Le 20 juillet, il apprend le succès de Farhad Khan devant Mashad et l'assassinat de Abd al-Momen, le principal *khan* ouzbek. Il part aussitôt le rejoindre. Arrivé le 29 juillet dans la ville sainte, le souverain accomplit le pèlerinage sur le tombeau du Huitième Imam. Pour accentuer la solennité du moment, il effectue les derniers kilomètres à pied, avec ses compagnons (*moqarreban*), et reste sur place jusqu'au 1<sup>er</sup> août.

Farhad Khan est envoyé à Hérat où douze mille ouzbeks l'attendent de pied ferme<sup>25</sup> : Shah 'Abbas comprend que l'avant-garde est en danger. Il envoie un *qurshi* pour ordonner à Farhad de reculer de deux étapes et fait diffuser la rumeur d'une retraite vers Qazvin en raison d'une invasion ottomane. En réalité, 'Abbas abandonne le bagage, avec les canons et provisions, et se dirige droit vers Hérat. Il accomplit la route à marche forcée, durant trois jours et trois nuits, à la tête d'une armée de quinze mille cavaliers. À l'arrivée, seuls quatre mille hommes chevauchent à ses côtés. Le 8 août, Allah Verdi Khan accomplit également sa

---

<sup>24</sup> Farhad Khan est alors accompagné de son frère Zu'l Faqar, de Shah Quli Sultan Bayat, de Shah 'Ali Beg et de Ibn Husayn Khan Tchagatay.

<sup>25</sup> Siyaqi Nezam (trad. ADLE), *Fotuhāt-e Homayun*, op. cit., p. 699.

jonction avec Farhad Khan. Au total, les Safavides sont près de quatorze mille cavaliers. Après ce voyage éprouvant, ils se préparent aussitôt à la bataille<sup>26</sup>. L'affrontement, engagé près du pont de Salar, se conclut par la fuite de Din Muhammad et la mort d'une bonne partie des Ouzbeks. À la nuit tombée, l'armée safavide entre triomphalement dans Hérat.

Cette victoire marque l'aboutissement du processus de reconstruction monarchique. Pour la première fois depuis une décennie, l'État safavide s'impose face à des ennemis extérieurs. Il s'agit également de la dernière campagne de Farhad Khan Qaramanlu : après avoir reçu le gouvernement de Hérat et la direction militaire de toute la province, l'émir est soudainement abattu sur ordre du shah<sup>27</sup>. Dans les rangs des émirs, c'est la consternation.

Sans doute Shah 'Abbas craint-il à ce moment-là quelque réaction des émirs car il fait savoir immédiatement qu'il « regrette » ce geste. Or, tout indique au contraire qu'il s'agit d'un acte mûrement réfléchi, conforme à la démarche poursuivie par le souverain depuis des années et qui vise à supprimer toute puissance concurrente. Cet assassinat permet à 'Abbas de reprendre totalement en main le contrôle des clientèles *qizilbashs*. La question du sort de son frère, Zu'l Faqar Khan Qaramanulu, se pose toutefois. Est-il en mesure de contester l'autorité du souverain et de prendre la place de son frère ? C'est loin d'être le cas. Au contraire, soulagé d'être épargné par le souverain, il demande aussitôt le pardon pour les « erreurs » de son frère et reste attaché au service du souverain. Rassuré par son comportement, le souverain l'autorise quelques mois plus tard à rentrer dans son fief en Azerbaïdjan. Par la suite, Zu'l Faqar remplace, dans une certaine mesure, son frère auprès de sa clientèle *qizilbash*. Reprenant à son service une bonne partie des hommes de Farhad Khan, il n'a cependant jamais la position dominante ou la même influence que son aîné.

Le nouveau bras armé du régime est Allah Verdi Sultan. Ce *qulam* a connu une ascension régulière : nommé sultan en 1588, il devient ensuite gouverneur de Shiraz et *amir al-umara* du Fars. Son ascension s'accélère en 1598, lorsqu'il reçoit toutes les marques de faveur.

L'aboutissement du processus de reconstruction monarchique s'illustre symboliquement lors de la chasse organisée à Radakan, le 19 octobre 1598, au retour de la campagne du Khorassan. Le shah rassemble les officiers et soldats restés à ses côtés pour participer à une

---

<sup>26</sup> Comme de coutume, le shah prend position au centre tandis que les émirs, les *qulams*, et les *qurshis* se répartissent de part et d'autre. Le commandement de l'aile droite est confiée à Husayn Khan Shamlu et celui de l'aile gauche à Allah Verdi Khan et à Husayn Khan Qajar. Farhad Khan Qaramanlu et son frère prennent position à part, avec les émirs de l'avant-garde.

<sup>27</sup> Allah Verdi Khan est chargé de cette opération.

grande battue. Les chroniqueurs safavides rapportent plusieurs versions de l'événement. Pour Iskandar Beg Munshi, le shah commence la chasse seul puis donne la permission à ses *moqarrabs* (« courtisans » ou « compagnons ») et aux grands émirs de le suivre. Encore après, les *qurshis* et les officiers du corps des *qulams* peuvent le rejoindre et enfin les simples soldats. Bientôt, le gibier se masse dans la place où se tient le souverain et trouve spontanément « refuge auprès de lui »<sup>28</sup> : le shah ordonne alors qu'on les épargne. Les soldats obéissent et, miraculeusement, les biches s'agenouillent devant leur sauveur.

Siyaqi Nezam perçoit et interprète différemment cette chasse miraculeuse :

« Quand Sa Majesté arriva sur le plateau de Sultan-Meydani, elle eut envie de chasser sur cette plaine et établit le plan de la chasse. Bien que les quatre sixième de l'armée royale fussent partis, la plaine était néanmoins couverte de soldats (80 v.).

Le Maître de l'heure conjuncture des étoiles [= 'Abbas] procéda à leur division et les envoya à droite et à gauche de cette grande plaine. Il plaça l'Illustre Khan [= Allah Verdi Khan] en compagnie des Esclaves (*qolaman*), des émirs dépendants et d'autres, à droite ; Zul al-Faqar Khan Qaramanlu, Husayn Khan Qajar et d'autres à gauche. Ils formèrent un cercle fermé autour de tous les animaux sauvages et des oiseaux se trouvant dans cette plaine ; chacun s'installa à sa place pour la nuit.

Le matin, quand le soleil, chassant la nuit se leva, de tous côtés, les adroits cavaliers sortirent de leurs embuscades (81 r.), et rabattirent les bêtes par bandes successives dans le cercle où la chasse allait être donnée. Ils rétrécirent le cercle, et le Maître de l'heureuse conjuncture des étoiles monta sur un monticule situé au milieu de la plaine, entouré de plusieurs milliers de têtes de gibier, et la chasse impitoyable commença.

Les animaux cherchaient désespérément à fuir, mais ils n'y parvenaient pas. (81 v.) Se trouvaient pêle-mêle des lions, des panthères, des guépards, des gazelles, des loups, des béliers, des renards, des ours, des chacals, des sangliers, des onagres, des cerfs, des chacals et des perdrix. Ces bêtes, où qu'elles se réfugiaient, ne voyaient que des lames se levant pour les frapper. (82 v.)

Finalement, exténuées de fatigue et de soif à force de courir, elles se couchèrent par terre en signe de soumission et de supplication. Le Maître de l'heureuse conjuncture des étoiles (83 r.) eut, dans sa bonté, pitié d'elles et ordonna qu'on les relâchât. Les cavaliers ouvrirent de tous côtés des passages et les laissèrent partir »<sup>29</sup>.

Dans cette mise en scène, Shah 'Abbas manie avec dextérité le discours de propagande ou plutôt, dirions-nous aujourd'hui, la communication<sup>30</sup>. À travers cet événement, il donne en

<sup>28</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 764.

<sup>29</sup> Siyaqi Nezam (trad. ADLE), *Fotuhāt-e Homayun*, op. cit., p. 483-494.

<sup>30</sup> Shah 'Abbas utilise à plusieurs reprises la chasse à des fins de propagande. Ainsi, en 1602, c'est devant le moine augustin Antonio de Gouvea que se déroule la même battue. Antonio de GOUVEA, *Relation*, op. cit., p. 122 : « Un jour ayant fait un grand enceint fit presser les cerfs et gazelles, lesquels de tous costez s'estans rendus dans l'enceint il fit tous prendre à la main et marquer de sa marque, puis les laissa aller en liberté, faisant deffense sur peine de la vie d'en tuer aucun, de façon qu'en fuyant devant les chasseurs ils leur monstroient leur sauvegarde et publioient la clemence dont le Roy avoit usé envers eux ».

effet à voir une image de la monarchie pacifiée, faisant du déroulement de cette chasse une allégorie du processus auquel a été soumise durant dix ans la monarchie safavide.

## II. L'État de Shah 'Abbas (1601-1645)

Sous Shah 'Abbas, la monarchie subit des mutations d'autant plus profondes qu'elles sont progressives. Il faut néanmoins toujours garder à l'esprit la situation d'urgence dans laquelle se développe sa politique : l'Iran, au tournant des XVI<sup>e</sup> siècle et XVII<sup>e</sup> siècle, est avant tout un pays en guerre.

### *Les réformes militaires : vers une armée permanente*

En un peu plus de dix ans, Shah 'Abbas est parvenu à asseoir son autorité sur les clientèles *qizilbashs* et à reprendre le contrôle du Fars, de l'Azerbaïdjan et des provinces de la Caspienne : le Gilan et le Mazanderan. Lors de ces dix premières années, il a aussi pour but de sauvegarder ce qui pouvait l'être du territoire conquis par son arrière-grand père Isma'il I<sup>er</sup>. À sa prise de pouvoir en 1587, l'Iran est plongé dans un conflit majeur contre l'Empire ottoman.

Pour se libérer de la menace constante pesant alors sur sa frontière occidentale, il signe avec le sultan Murad III (1574-1595), en 1590, un traité très défavorable pour lui. Celui-ci reconnaît la souveraineté ottomane sur les provinces kurdes, arméniennes et géorgiennes ; entérinant le repli territorial de la monarchie safavide en Iraq et en l'Azerbaïdjan. Tabriz reste également sous le contrôle ottoman. Ce traité a souvent été décrié par les chroniqueurs safavides et par les historiens mais il ne faut cependant pas perdre de vue la situation d'urgence dans laquelle se trouvait le pays, en proie à de lourds conflits internes.

L'année 1598 marque son retour sur la scène internationale : Shah 'Abbas remporte une nette victoire sur les Ouzbeks. En 1604, il se tourne vers la frontière occidentale, la plus fortement tronquée depuis la signature du traité d'Amasya en 1555.



La première étincelle s'allume en Azerbaïdjan. Les exactions de la garnison ottomane de Tabriz provoquent la réaction du gouverneur kurde de Selmas, Ghazi Beg. Celui-ci dernier se tourne alors vers le shah, en se déclarant spontanément « *shahsevan* » (« ceux qui aiment le shah »). Quelques mois plus tard, Shah 'Abbas se rend avec quelques centaines de cavaliers à Tabriz et profite de l'effet de surprise pour l'attaquer. Le 25 septembre 1603, il livre une première bataille contre les Ottomans, pénètre dans la ville mais doit faire le siège de la citadelle jusqu'au 21 octobre avant que la garnison ne cède. Après plus de vingt ans d'occupation, la prise de Tabriz lui apporte un immense prestige.

Le 23 octobre 1603, il quitte cette ville pour l'Arménie. Ses deux objectifs sont Nakhshivan et Érévan. La première, peu fortifiée, est rapidement abandonnée par les Ottomans aux Safavides. Mais Érévan est une forteresse autrement redoutable : baignée par l'Aras, la ville est protégée sur sa partie terrestre par un mur de six cents mètres de long sur lequel se massent toutes les forces ottomanes. Le 16 novembre 1603, une armée safavide composée de cinq à six mille hommes et d'environ trois mille kurdes arrive vers la ville.

Les rapports des gouverneurs ottomans atteignent Constantinople alors que Nakhshivan et Tabriz viennent d'être prises. Le 22 décembre 1603, le sultan Mehmet III meurt. Son fils Ahmed 1<sup>er</sup> (1603-1617) monte sur le trône et prépare la contre-attaque pour le printemps. Mais Shah 'Abbas resserre quotidiennement le blocus autour d'Érévan, déviant même le cours du fleuve qui alimente la ville. La garnison de cinq cents hommes se rend après un siège de sept mois. Shah 'Abbas leur offre des conditions de retraite honorables, mais n'a pas la même tolérance vis-à-vis des '*ulemas* qui ont lancé, quelques temps auparavant, une *fatwa* déclarant que le meurtre d'un chiite équivalait en mérite à celui de soixante-dix infidèles<sup>31</sup>.

En 1605, les Ottomans dépêchent une armée de cent mille hommes. Alors à Khoy, 'Abbas rappelle en urgence Allah Quli Khan, récent vainqueur d'un détachement kurde devant la forteresse de Van. Lorsque les Ottomans arrivent dans la plaine de Sufiyan, l'armée safavide est prête à les recevoir en dépit de son infériorité numérique. La bataille de Sufiyan, le 6 novembre 1605, se conclut néanmoins par une victoire safavide permettant à son armée de prendre possession de Ganja dans le Qarabagh, puis de mettre le siège devant Shamakhi dans le Shirvan en présence du shah. Enfin, les Safavides emportent les villes de Baku et de Darband. Cette campagne militaire est la plus longue du règne. De 1603 à 1608, les déplacements de troupes sont constants, les différents corps d'armée mobilisés en

---

<sup>31</sup> HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1837, t. VIII, p. 60.

permanence, parfois sur plusieurs fronts. Toujours près du shah durant cette période, Iskandar Beg Munshi affirme avoir passé cinq ans sans voir sa famille.

Les effectifs des troupes safavides atteignent alors des proportions jamais atteintes : soixante mille hommes en 1603. Au terme de ces années de guerre, le bilan est positif pour le monarque. ‘Abbas a retrouvé la souveraineté du Shirvan, avec Shamakhi, de l’Azerbaïdjan ; il a agrandi son territoire d’une bonne partie de l’Arménie et de la Géorgie, Érévan devenant la porte d’entrée du territoire safavide. La Géorgie reste néanmoins une zone de tension avec l’Empire ottoman, sujette à des frictions constantes car elle est riche en soldats de valeur, en esclaves et en femmes. Elle constitue un front indirect contre l’Empire ottoman tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle.

La dernière partie de son règne est également ponctuée par de nombreuses guerres. Quelques conquêtes ambitieuses sont menées en 1622 comme celle d’Ormuz qui conduit à la prise de l’île par les troupes de Imam Quli Khan et des navires de l’*East India Company* ; mais aussi celle de Bagdad sur les Ottomans ; et de Kandahar sur les Moghols. Shah ‘Abbas n’a cessé de mener des guerres tout au long de sa carrière politique.

Pour mener à bien ces campagnes, il recourt au système traditionnel. Ainsi, fait-il toujours appel aux *qizilbashs* qui doivent fournir et entretenir leurs troupes<sup>32</sup>. Il s’agit d’une armée saisonnière : l’ordre de mobilisation est, en général, lancé au début du printemps et celle-ci s’achève avec la fin de l’automne, pour permettre aux troupes d’hiverner dans leurs provinces respectives.

Shah ‘Abbas entame rapidement une normalisation de l’armée. Dès 1592, il confie le relevé du rôle et des effectifs de l’armée au Premier ministre Hatem Beg<sup>33</sup>, aidé par le *qurshi bashi*. Ensemble, ils évaluent les *tiyuls* et distribuent la solde aux tribus. Les soldats qui demeurent dans leur province sont privés de paie : cette mesure pousse les tribus *qizilbashs* à se presser à l’ordre de mobilisation lorsqu’ils le reçoivent. Certaines se concurrencent même pour arriver les premières sur les lieux du rassemblement. À l’inverse, les contrevenants sont marginalisés. Ainsi, le gouvernement de Shiraz est-il enlevé à Bonyad Khan Zu’l Qadar pour être confié à l’émir Husayn Khan Qajar. L’année suivante, il passe définitivement aux mains de Allah Verdi Khan.

<sup>32</sup> V. MINORSKY, *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 32.

<sup>33</sup> Iskandar Beg Munshi., *Tarikh-e alam-ara-ye ‘Abbassi*, op. cit., p. 631.

La composition de l'armée évolue aussi. Le souverain emploie de plus en plus une armée permanente, mobilisable à la demande<sup>34</sup>. La garde des *qurshis* connaît durant cette période une progression remarquable : elle devient une troupe d'élite, recrutée comme auparavant dans l'ensemble les tribus *qizilbashs*, mais en plus grand nombre<sup>35</sup>. Ils sont environ douze mille en 1619<sup>36</sup>. Certaines troupes provinciales auparavant sous l'autorité des émirs intègrent la garde royale et deviennent donc des *qurshis* sous administration royale. Soulignons que les soldats *qizilbashs* peuvent changer de maître et passer du service d'un *khan* à celui du shah, ou inversement, sans que cela ne conduise à la discorde. Cette fluidité est attestée dès l'époque de Shah Tahmasb<sup>37</sup>. L'ordre reste toutefois le même à l'intérieur des *qurshis* comme dans l'organisation des tribus.

Le *qurshi bashi* devient l'un des principaux personnages du régime. Allah Quli Beg Qajar occupe cette charge de 1591 à 1612. Il est remplacé à sa mort par Isa Khan, fils de Sayyed Beg Safavi, un cousin du shah, membre de la tribu des Shaykhavand. Faisant fait partie des « piliers de l'État », le *qurshi bashi* accède automatiquement au rang de *khan* après 1612<sup>38</sup>.

Les *qulams* forment un corps d'armée séparé fortement développé sous Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. Composé d'esclaves d'origine géorgienne, arménienne ou caucasienne (Tcherkès, Lezgis), il existait déjà au temps de Hamza Mirza grâce aux hommes recrutés par son grand-père, Shah Tahmasb. Initialement perçus comme des soutiens auxiliaires, ils deviennent sous Shah 'Abbas la force principale de l'armée, fortement mobile et dévouée absolument à sa personne. 'Abbas lui donne d'ailleurs un prestige considérable avec la création du *qullar aqashi*, le « chef des esclaves », en 1595. Cette charge est confiée à Allah Verdi Khan alors nommé gouverneur du Fars. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Shah 'Abbas autorise les *qulams* à porter le *taj-e haydari* (le bonnet haydari) lors des cérémonies officielles, à l'instar des émirs *qizilbashs* : c'est une affirmation symbolique de ce que les *qulams* participent pleinement au prestige de la monarchie. Leur recrutement atteint alors dix et douze mille hommes dans le premiers quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>34</sup> Sur les réformes de l'armée safavide, voir Masashi HANEDA, *Le Chah et les Qizilbashs, Le système militaire safavide*, Berlin, K. Schwarz, 1987 ; W. FLOOR, *Safavid Government Institutions, op. cit.*, p. 137-166. L'auteur consacre un chapitre à l'organisation de l'armée safavide qui reprend la plupart des sources, safavides et européennes, sur la question. Il dresse en outre les listes de tous les officiers depuis le début de la période safavide jusqu'au premier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>35</sup> Sur les *qurshis*, voir le travail toujours indispensable de Masashi HANEDA, « L'Évolution de la garde royale des Safavides », *Moyen Orient et Océan Indien*, I, 1984, p. 41-64.

<sup>36</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. II, p. 468-474.

<sup>37</sup> MEMBRÉ, *Mission to the Lord Sophy of Persia, op. cit.*, p. 31.

<sup>38</sup> V. MINORSKY (trad.), *Tadhkirat al-muluk, op. cit.*, p. 46.

En plus de ces armées de cavaliers, Shah ‘Abbas développe des corps spécialisés. Prenant conscience de la nécessité d’avoir des gens de pied<sup>39</sup> équipés d’un armement moderne, tel que mousquets, pistolets et autres armes à feu, il crée le corps des *tufangshi* (« mousquetaires ») devant répondre aux besoins de la guerre contre les Ottomans. Ce contingent d’environ dix mille hommes recrutés pour l’essentiel parmi la population urbaine d’origine iranienne (*tat*) occupe un rang moindre dans la hiérarchie militaire. Les troupes *qizilbashs* traditionnelles, les *qurshis* et les *qulams* sont plus prestigieuses.

Enfin, Shah ‘Abbas crée un corps d’artilleurs (*tupshi*) dont l’armement est censé être adapté aux techniques de poliorcétique. L’équipement des Safavides dans ce domaine demeure cependant assez hétéroclite : les canons et autres bouches à feu proviennent majoritairement de leurs expéditions contre les Portugais ou les Ottomans et il est donc souvent difficile de coordonner les différents appareils de guerre avec les munitions disponibles. Beaucoup de canons finissent par orner les devants du palais royal à Ispahan. En dépit de ces difficultés, les officiers formés dans le corps des *tupshi* servent avec éclat lors du siège d’Érévan en 1603-1604 ou encore devant Balkh où l’armée safavide dispose également de trois cents canons<sup>40</sup>. Dès lors, ils accompagnent toutes les campagnes safavides.

### *La sanctuarisation de l’espace monarchique*

En 1576, les hommes du *khalifah al-khulafat* sont entrés dans le harem royal pour assassiner le prince Haydar. La même scène s’est reproduite quelques années plus tard, avec pour la reine Kheyr al-Nesa Begum, la mère de Shah ‘Abbas. Ce sont également des émirs *qizilbashs* qui ont organisé, en 1586, l’assassinat du prince Hamza. L’accumulation de sang royal sur les mains de l’élite *qizilbash* a laissé des traces. Shah ‘Abbas joue sur ce traumatisme pour imposer un nouvel ordre.

Pour lui, les émirs sont coupables : leurs débordements de violence, notamment à l’encontre de la famille royale, appellent à une régulation nécessaire. C’est pourquoi le souverain met en œuvre une culture de vengeance instillant un climat de crainte. Chaque acte

<sup>39</sup> Il convient de préciser que les *tufangshi* accompagnent les autres corps d’armée à cheval et non à pied. Ce n’est pas une infanterie au sens propre du terme.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 33.

personnel compte, chaque confiance peut être trahie et rapportée, la mort sanctionne les crimes de désobéissance. Reprenant à son compte tous les outils précédemment mis en place pour mettre au pas l'élite, 'Abbas met aussi en place un culte monarchique participant de la réponse à la violence des guerres civiles.

Ses fils sont ainsi élevés à la cour, dans son entourage immédiat : le monarque renonce très tôt à la tradition selon laquelle ses fils devraient être nommés gouverneurs de grandes provinces et être élevés par des tuteurs (*lala*) *qizilbashs*. Ayant constaté durant sa jeunesse la dangerosité de ce système pour l'autorité monarchique, il décide de faire élever ses fils à la cour. Son aîné Muhammad Baqer Mirza, plus connu sous le nom de Safi Mirza, est néanmoins fait quelques temps gouverneur de Hérat, comme son père le fut ; mais très vite, il est rappelé et élevé à Ispahan avec ses frères Hasan Mirza, Khodabanda Mirza, Isma'il Mirza et Imam Quli Mirza.

Shah 'Abbas prend un soin particulier à les former. Pietro della Valle souligne que les princes, bien que présents dans chaque assemblée, ne peuvent toutefois parler à personne<sup>41</sup> : ils sont là uniquement en tant qu'observateurs. On imagine ce que pouvait avoir d'ostentatoire, voire de choquant pour l'élite *qizilbash*, une telle pratique. Pour autant, cela ne suffit pas forcément à neutraliser leurs appétits pour le pouvoir monarchique. En 1614, Safi Mirza, jusque-là considéré par tous comme l'héritier désigné, se trouve mêlé à un complot. Prévenu à temps, Shah 'Abbas parvient à démanteler le réseau, fait mettre à mort les principaux responsables et pardonne à son fils, qu'il ne juge pas assez impliqué pour être condamné. Néanmoins, le malaise perdure. L'année suivante, la rumeur d'un nouveau complot se fait jour : le monarque estime cette fois-ci que les ambitions de son fils sont trop nettement déclarées et le fait assassiner.

Pour Shah 'Abbas, il s'agit d'un drame personnel. Le souverain a pleinement conscience de la gravité de sa décision : il en confie d'ailleurs l'exécution à un opportuniste, sachant qu'aucun des membres de son entourage ne pourrait en assumer la responsabilité. Mais une fois libéré de cette menace, il tombe dans une profonde dépression. L'acte politique est pourtant là, réaffirmant ainsi sa mainmise sur la famille royale. Cela montre également que les tensions entre les élites et le souverain demeurent, donnant à la menace d'une subversion un caractère latent et constant. Le mécontentement des élites se traduit d'ailleurs par de nouvelles alertes. En 1621, alors que 'Abbas est souffrant, son troisième fils Muhammad

---

<sup>41</sup> L'ambassadeur Don Garcia de Silva Figueroa est également étonné de constater que les émirs ne leur témoignent en apparence aucun égard, FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 309.

Khudabanda se porte candidat à sa succession<sup>42</sup>. Une fois rétabli, le souverain décide donc de le faire aveugler, tout comme son dernier fils Imam Quli Mirza en 1626. Cette politique traduit l'impuissance du souverain à imposer la loyauté aux membres de l'élite, y compris au sein de sa propre famille.

L'exercice de son autorité passe également par la manifestation de sa présence : le shah se déplace constamment d'un bout à l'autre de son territoire. Ainsi, à la fin de la campagne contre les Ottomans en 1607, Shah 'Abbas est reçu sous les illuminations par les habitants de Qazvin<sup>43</sup>. Le lendemain, il part pour Mashad avec un petit groupe de cavaliers. Il y est reçu par Husayn Khan Shamlu, gouverneur, avec les émirs du Khorassan, avant de revenir à Ispahan en novembre 1607. En multipliant ses déplacements, le souverain crée l'illusion d'un souverain omniprésent et omnipotent, capable de se déplacer d'un point à l'autre du pays et d'exercer son autorité partout, abolissant ainsi les contraintes du temps et de l'espace. Cela participe du nécessaire rétablissement de la confiance populaire dans la monarchie après des années agitées. En reconstituant minutieusement l'itinéraire de ses voyages, Charles Melville a pu faire apparaître la politique de mouvement mise en place par le souverain comme stratégie d'occupation de l'espace<sup>44</sup>.

Le pèlerinage de Mashad, en 1601, revêt à cet égard une importance toute particulière<sup>45</sup>. Soulignant son adhésion personnelle envers l'islam chiite, il donne au phénomène une vigueur nouvelle. Sous son règne, Mashad devient le lien symbolique reliant la dynastie au chiisme. 'Abbas développe également une dévotion particulière pour le douzième Imam, auquel il consacre des moyens financiers considérables. Il entreprend la construction d'édifices religieux de prestige et fournit des revenus à tous les religieux.

Mais ce n'est pas le seul pèlerinage entrepris par Shah 'Abbas : au début de son règne, il se rend plusieurs fois en Ardabil pour réaffirmer sa légitimité. En se rendant sur la tombe de ses pères en 1592, en 1593 et en 1596, il souligne la continuité familiale depuis Shaykh Safi al-din et réaffirme la sacralité de sa personne et de son lignage.

Cette réorganisation de l'espace s'exprime également dans la fondation du complexe palatial de Farahabad, sur le littoral de la mer Caspienne, en 1612. Après Ispahan<sup>46</sup>, cette

<sup>42</sup> SAVORY, *Iran under the Safavids*, op. cit., p. 95.

<sup>43</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 947.

<sup>44</sup> Charles MELVILLE, « From Qars to Qandahar : The itineraries of Shah 'Abbas I (995-1038/1587-1629) », in CALMARD (dir.), *Études Safavides*, Paris-Téhéran, 1993, p. 195-224.

<sup>45</sup> Id., « Shah 'Abbas and the Pilgrimage to Maschad », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia*, Londres, 1996, p. 191-229.

<sup>46</sup> Sur l'élaboration architecture du *maydan-e shah* d'Ispahan, voir le chapitre III : « La monarchie en miroir ».

réalisation marque l'entrée de la monarchie dans une nouvelle phase de son existence : le souverain souhaite se fixer en un lieu précis. En effet, contrairement à ses prédécesseurs, celui-ci passe ses hivers près de la Caspienne, dans un palais construit en bordure des forêts giboyeuses du Mazanderan, et non dans un campement itinérant. Dans les années suivantes, il y multiplie les séjours. En 1616, c'est à Ashraf, à deux jours de marche de Farahabad, qu'il décide de fonder une nouvelle ville autour de son palais. C'est aussi une manière, pour le souverain, d'investir et de redynamiser une région dépeuplée. Maniant avec aisance tous les codes du discours traditionnel, Shah 'Abbas en renouvelle cependant en profondeur les tenants et les pratiques.

### *Prolongements et limites du système mis en place par Shah 'Abbas*

La suppression la dignité de *vakil* après l'assassinat de Murshed Quli Khan a considérablement renforcé le pouvoir monarchique puisque les émirs sont désormais nommés par ses soins. Désormais, le rapport proportionnel entre puissance tribale et puissance territoriale ne s'applique plus systématiquement. Il suffit pour comprendre ce phénomène de comparer la liste des émirs *qizilbashs* présents sous le règne Shah Tahmasb (1524-1576) à celle des émirs de la cour de Shah 'Abbas. Dans la chronique d'Iskandar Beg Munshi, seuls cinq émirs shamlu possèdent une bannière et des troupes alors que de nombreux émirs de haut rang appartenaient à cette tribu au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>47</sup>. Beaucoup des fils d'émirs de cette tribu s'enrôlent sous la bannière du seul grand patron de clientèle au début du XVII<sup>e</sup> siècle : le gouverneur de Mashad, Vali Khalifah. Les autres s'enrôlent peut-être dans le corps des *qurshis*. L'opposition entre Utsjalu-Shamlu et Takkalu-Turkman perd ainsi de son importance.

Les Ustajlu étaient en position de force sous Shah Tahmasb. Lors la revue militaire de Bestam, en 1530, ils alignent seize mille individus, soit environ 15% des effectifs de l'armée safavide. Or, ils ne sont plus que trois à posséder le statut d'émir à la fin du règne de Shah 'Abbas<sup>48</sup>.

---

<sup>47</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 222.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 1310.

On constate le même phénomène chez les Afshar : dans les années 1560, Khalil Khan, gouverneur de Kuh Giluya, n'est pas le plus puissant des émirs de sa tribu mais il est le chef d'une dizaine de milliers de familles. En 1620, seuls trois émirs représentent sa tribu. Ils ont des *tiyul* principalement à Urmiyya, dans le Khorassan ainsi qu'à Gavrud. Les prestigieux Rumlu n'entretiennent quant à eux plus qu'un émir en province, dont le *tiyul* se trouve dans le Gilan.

Autre élément révélateur de l'affaiblissement de la puissance tribale, le nom de la tribu n'est même plus mentionné dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup> : il est remplacé par des titres comme « serviteur de 'Ali » (Ali Quli) ou « serviteur du shah » (Shah Quli). Des individus issus des provinces périphériques, comme la Géorgie, l'Arménie, le Daghestan et le Shirvan, passent alors au service de la monarchie en tant que *qulams*, littéralement, « esclaves de la maison royale », qu'on peut traduire également par « serviteurs de la maison royale ». Ces derniers appartiennent généralement à l'élite des pays christianisés, convertis à l'islam. Les sources safavides mettent l'accent sur les qualités personnelles de ces hommes, choisis pour leur mérite davantage que pour leur appartenance sociale<sup>50</sup>. Ainsi Yusuf Khan, fils d'un Arménien, est nommé gouverneur du Shirvan. Feridun Khan, originaire du Caucase, est élevé au rang de gouverneur d'Astarabad<sup>51</sup>. Ce phénomène met en avant une élévation choisie par le souverain qui établit donc un rapport direct entre lui et les émirs. Mais les gouverneurs de province, même d'origine *qulam*, continuent d'être les maîtres de leur province. Le fonctionnement est celui d'une cour à l'échelle provinciale : ils occupent des fonctions essentiellement militaires, dirigent leurs troupes lors des mobilisations ainsi que celles des seigneurs subordonnés (*daruga*, *sultan*, *beg*), de la même manière que les émirs *qizilbashs*. En 1617, Figueroa évalue les troupes mobilisables par Imam Quli Khan, gouverneur *qulam* du Fars, à dix mille hommes<sup>52</sup>.

Dès la seconde génération, les émirs *qulams* intégrés à l'élite safavide : ils jouissent du même train de vie que les émirs *qizilbashs* et disposent de la même puissance individuelle. On peut en voir l'illustration avec la famille de Allah Verdi Khan. Ce dernier se hisse au rang d'émir, puis acquiert le statut de *Khan* en 1598. En 1603, il est nommé gouverneur du Fars qu'il dirige de manière autonome, d'un point de vue administratif et militaire, pendant dix

<sup>49</sup> V. MINORSKY (trad.), *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 18.

<sup>50</sup> Siyaqi Nezam (trad. ADLE), *Fotuh-at-e Homayun*, op. cit.

<sup>51</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II.

<sup>52</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 130. Figueroa souligne que la cour entretenue par Imam Quli Khan à Shiraz compte non seulement des officiers militaires, mais de nombreux « politiques » (administrateurs) et domestiques, pour le service de sa personne et de sa maison.



ans. Il mène d'ailleurs seul la campagne de Bahrein et de Lar, à la tête de troupes mixtes composées à la fois de guerriers *qulams* et de troupes *qizilbashs*. Son fils Imam Quli Khan reprend sa charge en juin 1613, tout comme un fils d'émir *qizilbash* aurait repris celle de son père. Il possédait déjà la qualité d'émir et était gouverneur de Lar<sup>53</sup>.

Lorsque Shah Safi I<sup>er</sup> arrive au pouvoir en 1629, le Fars est considéré comme un État dans l'État. Bénéficiant de la faveur constante de Shah 'Abbas, Imam Quli Khan s'est construit une fortune importante personnelle. Il perçoit en outre des revenus considérables du port de Bandar 'Abbas. En une génération, les membres de sa famille sont devenus omniprésents dans la monarchie. Son frère Da'vud a pris le titre d'émir des Qajar, le Qarabagh tandis que son fils aîné Safi Quli est devenu le gouverneur de Lar.

En 1633, Shah Safi I<sup>er</sup> décide donc de procéder à leur élimination. Cette mesure, économique avant d'être une politique, a aussi des conséquences sur la gestion de l'administration. En effet, Saru Taqi conseille au shah d'intégrer à cette occasion le Fars aux terres de la Couronne (*khassa*). La province est alors divisée en deux départements dont la gestion est confiée à un *vazir* (« ministre ») nommé par le *divan*. Le commandement militaire est assuré par un autre officier du souverain : le *daruga*. Le poste de gouverneur du Fars est supprimé.

Une gestion bipartite de l'État s'affirme de plus en plus nettement<sup>54</sup>. D'un côté, les terres d'État allouées aux émirs ; de l'autre, les terres du shah, servant au fonctionnement de l'État. Ce découpage existait dès l'origine mais avec le renforcement du pouvoir monarchique et l'abaissement de la puissance *qizilbash*, le rapport de force bascule en faveur du shah. Le développement de la *khassa* (département de la maison royale) s'accélère : cette tendance est très impopulaire auprès de l'élite car elle diminue le nombre de postes de gouverneurs à pourvoir. La critique de ce système est portée par les émirs, qui y perdent beaucoup. La chute d'Imam Quli Khan met en évidence ce phénomène.

Le processus d'absorption des territoires provinciaux par le département de la maison royale a bien souvent été lié à un nom : Mirza « Saru » Taqi<sup>55</sup>, Premier ministre de 1633 à 1645. Petit-fils de Khwaja 'Enayat, *vazir* de Hasan Beg *yuzbashi* sous Shah Tahmasb, celui-ci se fait un nom en tant que *mushrif* (« contrôleur des finances ») en Ardabil, auprès de Zu'l

---

<sup>53</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbasi*, op. cit., p. 1084.

<sup>54</sup> Sur ce phénomène, voir H. ROEMER, « The Safavid Period », *CHI*, op. cit., p. 269. Roemer attribue toutefois ce phénomène à Shah 'Abbas, alors que la majorité des provinces converties en terre du domaine au XVII<sup>e</sup> siècle le furent sous le règne de Shah Safi I<sup>er</sup>.

<sup>55</sup> W. FLOOR, « The Rise and Fall of Mirza Taqi, The Eunuch Grand Vizier (1043-55/1633-45) », *St. Ir.*, 26, 1997, p. 237-266.

Faqar Qaramanlu<sup>56</sup>. En 1616, il est remarqué par Shah ‘Abbas lors de son séjour à Daneqi. Le souverain en fait son *vazir* pour la province du Tabarestan, dans la région comprise entre le Mazanderan et le Rustamdar.

Le mécénat de Saru Taqi remplit le shah d’admiration, notamment la construction de routes et de bâtiments<sup>57</sup>. Le *vazir* se distingue aussi pour sa bonne gestion des affaires. Ce faisant, il suscite la jalousie des *moqarrabs* de la cour même si, selon Floor, il conserve des liens particuliers avec le Premier ministre, Khalifah Sultan<sup>58</sup>. Deux après l’avènement de Shah Safi I<sup>er</sup>, il supervise la restauration de ‘*atabat*, dans les sanctuaires chiites d’Iraq<sup>59</sup>. En août 1633, il remplace Mirza Abu Taleb, avec lequel il ne s’entendait pas, en tant que Premier ministre. Durant les années qui suivent, il a soin de poursuivre les orientations esquissées sous Shah ‘Abbas I<sup>er</sup>, en particulier la conversion des terres d’État en terres de la maison royale. Sous son ministère, Qazvin, Kashan, Kerman, Yazd, Qom, Mazanderan, Gilan, Fars, Lar, Bakhtiyari, Hamadan, Ardabil, Semnan, Damavand, Khvar sont des terres du domaine<sup>60</sup>. Le système tend à se systématiser<sup>61</sup>. Toutefois, il ne faut pas surestimer son importance. La conversion de ces provinces n’est pas toujours « officielle ». Parfois, le shah omet de nommer un gouverneur (*khan*, *sultan*) dans une province, un district, ou une ville : il laisse à sa place un *vazir*, ce qui lui permet de récupérer les revenus du gouverneur. C’est pourquoi il existe une grande fluidité au XVII<sup>e</sup> siècle : une reconversion des provinces en terres d’État est toujours possible.

L’innovation majeure de la monarchie safavide au début du XVII<sup>e</sup> siècle réside en ce que, sans avoir changé de forme, elle a entièrement changé de système de fonctionnement, en particulier dans les provinces.

Les émirs ne sont plus des chefs de clientèle adossant leur indépendance à la puissance de leurs tribus (*oymaq*) ; mais des serviteurs de l’État tout comme les *qulams*. Ils peuvent être révoqués, voire même supprimés, sans que cela n’ait d’incidence sur le fonctionnement de l’administration locale.

Shah ‘Abbas est aussi parvenu à désolidariser les chefs de leur base : les soldats des tribus restent bien souvent sur place alors que leurs émirs évoluent à la cour ou sont envoyés

<sup>56</sup> *Idem.*, p. 40. Il occupe la même fonction auprès du *beglerbeg* du Qarabagh, puis à Ganja, dans le Shirvan.

<sup>57</sup> Voir S. BABAIE, « Building for the Shah : the Role of Mirza Muhammad Taqi (Saru Taqi) in Safavid Royal Patronage of Architecture », in S. CANBY (dir.), *Safavid Art & Architecture...*, Londres, 2002, p. 20-26.

<sup>58</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye ‘Abbasi*, op. cit., p. 1322-1323.

<sup>59</sup> W. FLOOR, « The Rise and Fall of Mirza Taqi », art. cit., p. 41.

<sup>60</sup> *Id.*, *Safavid Government Institutions*, op. cit., p. 115.

<sup>61</sup> Voir R. SAVORY, « Some Notes on the Provincial Administration of the Early Safavid Empire », *BSOAS*, XXXVI/I, 1964, p. 114-129.

dans des régions lointaines. Ainsi, Qazaq Khan Tcherkès (un *qulam*) remplace Zu'l-Faqar Qaramanlu et Yusuf Khan comme *beglerbeg* du Shirvan. Il prend le commandement des troupes de Zu'l-Faqar, les Qaramanlu et les Kheneslu. De même, Farrokh Sultan remplace Yutam Sultan comme gouverneur de Darband et de Shabaran dans le Shirvan, et prend la tête des tribus Bayat, Rumlu et autres dans la région<sup>62</sup>. Des troupes *qizilbashs* sont ainsi confiées aux soins d'émirs *qulams*, sans liens historiques avec eux. La monarchie a donc renforcé ses liens dans les provinces.

---

<sup>62</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 1316.



## CHAPITRE VII

### VERS UN ORDRE SAFAVIDE ?

#### (1645-1722)

La période suivant le règne de Shah ‘Abbas I<sup>er</sup> a souvent été considérée comme un temps de dégradation politique et de détérioration du contexte économique et social<sup>1</sup>. Par ailleurs, la rigidification de la doctrine chiite sous l’influence des théologiens ‘*usuli*, qui prennent une place de plus en plus importante dans l’entourage du shah, semble conduire aussi à un durcissement des mentalités<sup>2</sup>.

L’image d’un déclin continue de prévaloir<sup>3</sup>. Comme si après le décès de ‘Abbas, l’Iran cessait d’être une grande puissance ouverte sur le monde et sur son temps pour entrer dans une phase de repli<sup>4</sup>. Cette impression est d’autant plus forte qu’elle paraît validée, *a posteriori*, par un événement marquant : la prise d’Ispahan par les Afghans en 1722. Cette conquête entérine la fin de la dynastie car bien que le prince Tahmasb, héritier du dernier souverain safavide, soit parvenu à s’échapper de la ville assiégée, il ne parvient pas à

---

<sup>1</sup> Laurence LOCKHART, *The Fall of the Safavi Dynasty and the Afghan Occupation of Persia*, Cambridge, 1958 ; SAVORY, *Iran under the Safavids*, *op. cit.*, chap. X, « Decline and fall of the Safavids », p. 226-254, et surtout l’article de John FORAN, « The Long Fall of the Safavid Dynasty : Moving Beyond the Standart Views », *International Journal Middle East Studies*, 24, 1992, p. 281-304, insistant sur tous les facteurs qui apparaissent comme les signes d’un déclin irréversible de la monarchie safavide.

<sup>2</sup> S. AMIR ARJOMAND, *The Shadow of God*, *op. cit.*, p. 151-155 ; R. J. ABISAAB, *Converting Persia*, *op. cit.*, p. 121-138. L’article de Shireen MAHDAVI, « Muhammad Baqir Majlisi, Family Values, and the Safavids », MAZZAOUÏ (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 81-100, en étudiant la figure et l’œuvre du théologien chiite Muhammad Baqer al-Majlisi dans le contexte social et les mentalités de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle apporte une vision originale et renouvelée de ce phénomène.

<sup>3</sup> La dernière étude en date, celle de Rudi MATTHEE, *Persia in Crisis : Safavid Decline and the Fall of Isfahan*, International Library of Iranian Studies, 17, I.B. Tauris, Londres, 2011, nuance toutefois le terme de « déclin ». L’auteur revient finalement aux termes du débat posé clairement par V. MINORSKY dans l’introduction du *Tadhkirat al-muluk*, *op. cit.*, « Causes of Decline », p. 23-24, tout en tâchant d’éclairer d’un nouveau jour les enjeux économiques et politiques de cette période.

<sup>4</sup> On doit cette idée à Chardin qui lie la mort de Shah ‘Abbas à la fin de la prospérité du pays. R. SAVORY, *Iran under the Safavids*, *op. cit.*, p. 226, la reprend sans nuance dans l’introduction de son chap. VI sur le déclin et la chute des Safavides, de même de Togan. Or, nous avons déjà vu dans le chapitre III qu’il est nécessaire de nuancer considérablement cette affirmation au vu de son discours général.

retrouver le contrôle du pays ; ou plutôt, y parvenant en 1732, il doit céder le pouvoir au principal artisan de sa victoire, l'émir Nader Quli Beg, qui devient ensuite le premier souverain de la dynastie Afshar<sup>5</sup>.

Toutefois, entre la mort de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> et la fin de la dynastie safavide, une centaine d'années s'écoulent. Durant cette période, quatre souverains seulement se succèdent : Shah Safi I<sup>er</sup> de 1629 à 1642, son fils Shah 'Abbas II de 1642 à 1666, puis Shah Sulayman jusqu'en 1694 et enfin, Shah Sultan Husayn de 1694 à 1722. Sous leurs règnes, l'Iran connaît une période de paix inédite. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les Safavides entretiennent des relations relativement stables avec les Ottomans et les Moghols et, si des campagnes militaires viennent ponctuellement interrompre leurs rapports, elles ne remettent pas en cause les termes des grands traités signés sous Shah 'Abbas I<sup>er</sup> et Shah Safi I<sup>er</sup> (Zuhab, en 1639). L'Iran safavide maintient ainsi sa souveraineté sur un territoire qui s'étend de l'Iraq-e ajam au Khorassan, et de la Géorgie au golfe Persique.

Les changements les plus importants sont ceux qui se déroulent à l'intérieur du pays ; à commencer par l'administration qui prend alors une importance considérable dans le fonctionnement de la monarchie.

## **I. La monarchie safavide au XVII<sup>e</sup> siècle : une administration centralisée et hiérarchisée**

Conséquence du renforcement de l'administration développée par Shah 'Abbas I<sup>er</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'État safavide s'organise et se normalise. Ses structures administratives et financières se développent notamment : le changement est perceptible au sommet de l'État où la vie politique se polarise autour de quelques personnages-clefs vers lesquels convergent tous les réseaux de clientèles. Il s'agit du Premier ministre (*vazir-e 'ala*), des principaux chefs militaires tels que le *sardar*, le *qurshi bashi*, le *qullar aqashi* et le *tufangshi bashi* ainsi que du maître de la partie publique du palais, l'*ishiq aqashi bashi*, ou encore, des officiers domestiques du shah comme le *nazer*.

---

<sup>5</sup> Sur cette période charnière de l'histoire iranienne, voir W. FLOOR, *The Afghan occupation of Safavid Persia, 1721-1729, compiled, annot. and transl. By Willem Floor*, Cahier de Studia Iranica, 19, Association pour l'avancement des études iraniennes, Peeters, Leuven, 1998.

Le contrôle du gouvernement passe ainsi, non sans difficulté, des émirs aux ministres. Ceux-ci ne sont pas pour autant des hommes nouveaux. Remontant au début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, ces fonctions sont alors détenues par les chefs des tribus *qizilbashs* ou par des administrateurs iraniens gravitant dans leur clientèle. Lorsqu'une tribu *qizilbash* s'impose au pouvoir, elle opère une reconfiguration du personnel administratif. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ces rotations ne sont plus à l'ordre du jour : les ministres font carrière au sein de l'administration centrale dès leurs débuts et n'ont pas toujours derrière eux un réseau de clientèle très étendu. Ils travaillent avant tout pour eux.

Afin de mieux comprendre les dynamiques de la monarchie safavide dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, il est nécessaire de prendre en considération l'existence et le travail de ces individus qui dirigent les différents pôles administratifs, en commençant par voir qui ils sont et quelles sont leurs fonctions.

### *Le shah au sommet de la construction étatique*

La monarchie safavide repose sur un système pyramidal au sommet duquel se trouve le shah comme le rappellent des cérémonies publiques telles que le *majlès*<sup>7</sup>. Au cours de ces assemblées monarchiques, le shah est assis au centre du *talar*, légèrement surélevé par un carreau de brocard. Derrière lui se tiennent des gardes, des eunuques blancs, munis d'armes d'épaules, des serviteurs domestiques, choisis parmi les jeunes garçons du harem<sup>8</sup>. Le *mehter*, premier officier domestique, se tient également à leurs côtés. Le shah est ensuite entouré de ses principaux ministres, aux premiers rangs desquels se trouvent les « piliers de l'État » (*rukṇ al-dawlat*), personnalités qui composent le corps du gouvernement. Le chef de l'administration, le *vazir-e 'ala* (« le ministre suprême ») et les grands officiers militaires : le *qurshi bashi* (« chef de la garde royale »), le *qullar aqashi* (« chef des *qulams* ») et enfin,

---

<sup>6</sup> Voir R. SAVORY, « The Principal Offices of the Safawid State during the Reign of Shah Ismail (907-30/1501-1524) », *BSOAS*, 23, 1960 et « The Principal Offices of the Safawid State during the Reign of Tahmasp I (930-84/1524-76) », *BSOAS*, 24, 1961, p. 65-85.

<sup>7</sup> La hiérarchie et la place des ministres durant cette cérémonie sont essentielles, bien qu'elles ne soient pas fixées, comme on peut le voir dans les descriptions de *majlès*. Voir en particulier celles de OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 490 ; CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 88-121 et *Le Couronnement de Soleïmaan*, op. cit. ; SANSON, *Relation du voyage en Perse*, op. cit., p. 63-70 ; KAEMPFER, *Amoenitatum exoticarum*, op. cit. ; TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 498.

<sup>8</sup> Sur les enfants du harem, voir *Dastur al-Moluk*, op. cit., p. 178.

lorsqu'il est nommé, le *sepahsalar* (« général en chef des armées »). Le *tufangshi bashi* (« chef des hommes d'armes à feu ») est assis un peu plus loin, son prestige étant jugé moindre que celui de ses collègues. Parmi les officiers de haut rang se trouvent également des religieux occupant une place honorifique. Le *sadr-e mamalek* et le *sadr-e khassa*, se tiennent à sa gauche. Ils sont accompagnés, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, par le *shaykh al-islam* qui dirige la prière dans la grande mosquée d'Ispahan. Mais ces derniers ne reste guère à l'assemblée puisqu'ils se retirent dès que commence le service du vin.

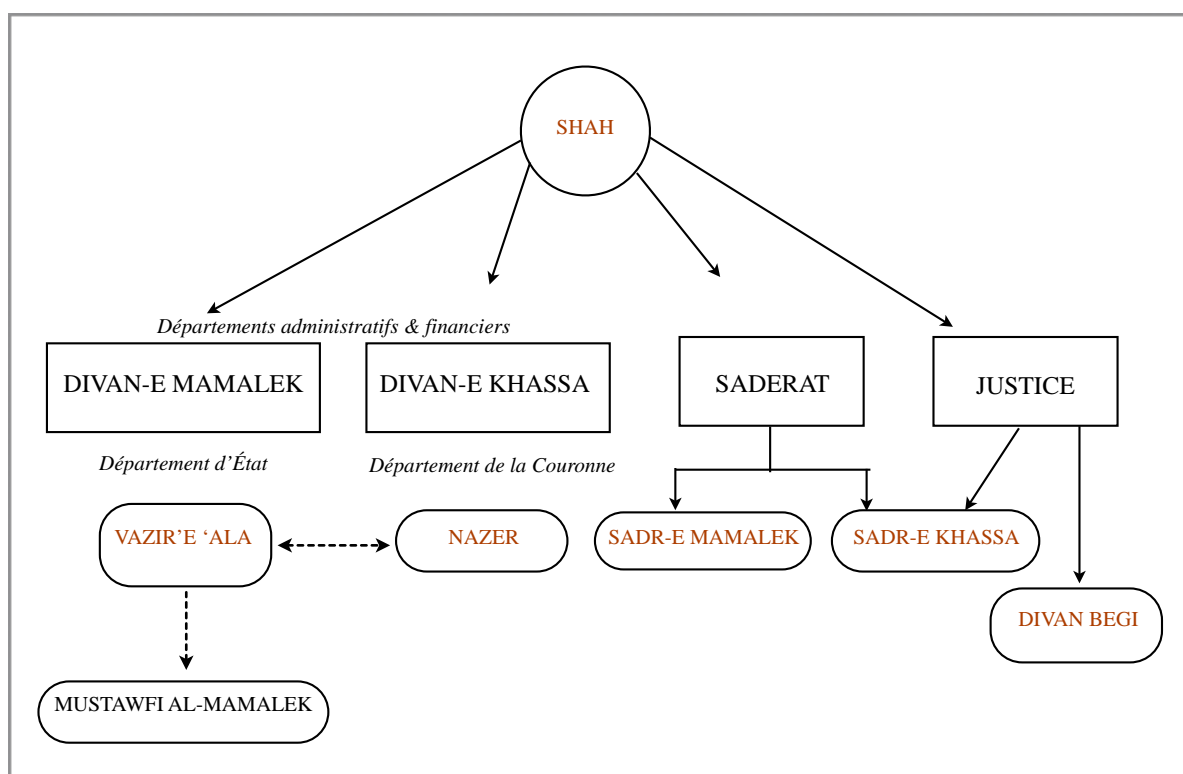
Viennent ensuite les officiers de la maison royale : le *nazer*, qui dirige l'administration des biens personnels du shah, le *mirshekar bashi* (« maître des chasses »), le premier médecin (*hakim*) du shah, le *munadjem bashi* (« chef des astrologues ») et le *divan begi* (« chef de la justice ») d'Ispahan. Une place est également réservée à l'*ishiq aqashi bashi* (« maître de l'espace public du palais ») mais il ne s'assoit presque jamais, se tenant généralement debout devant le shah, un bâton à la main surmonté par un bouton doré, et se déplaçant dans la salle pour porter des instructions aux officiers (*yasavuls*) placés sous ses ordres. Les gouverneurs provinciaux siègent également dans cette assemblée : les *valis* (« régents »), les *beglerbegs* (littéralement, « seigneur des seigneurs »), les *khans*, les *sultans*.

À l'image de cette assemblée, la monarchie safavide évolue vers une normalisation de sa forme et de son fonctionnement dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Ces codes, mis en place par Shah 'Abbas I<sup>er</sup> pour éviter la prééminence éventuelle d'une clientèle ou d'une autre, se fixent progressivement. Ils tendent à présenter une vision idéale de la monarchie dans laquelle le shah est le dépositaire unique de l'autorité souveraine, la conférant par principe à ceux qui se situent dans sa proximité immédiate. De là découle la polarisation de la vie politique à Ispahan dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : la réalité du pouvoir réside dans les mains de ses ministres qui règlent véritablement les questions administratives et financières et ce, dès la fin du règne de Shah 'Abbas. On note alors l'ascension d'hommes nouveaux créés par le souverain, issus parfois d'origines modestes<sup>9</sup> et qui se hissent au premier rang de l'État à la suite d'une longue carrière administrative.

<sup>9</sup> Ceci n'est toutefois pas la norme, comme l'a rappelé Floor à propos de Saru Taqi, voir W. FLOOR, « The Rise and Fall of Mirza Taqi, The Eunuch Grand Vizier (1043-55/1633-45), *St. Ir.*, 26, 1997, p. 240.



### 1. Tableau schématique de l'administration safavide au XVII<sup>e</sup> siècle



#### Les principaux officiers

L'administration safavide fonctionne sous l'autorité de quatre officiers principaux : le Premier ministre est responsable en particulier du *divan-e mamalek* (« administration des terres de l'État »). Il supervise aussi l'ensemble du système administratif. Le *nazer* est chargé du *divan-e khassa*, l'administration de la maison royale, tandis que le ou les *sadrs* sont responsables de l'administration de la *saderat*, l'administration des biens et des affaires religieuses. Enfin, le *divan begi* a sous sa responsabilité les affaires judiciaires de dernière instance.

## LE VAZIR-E DIVAN-E 'ALA

Dans la hiérarchie administrative, le *vazir-e divan-e 'ala* ou « ministre du *divan* suprême », est le principal ministre<sup>10</sup>. Il est le premier et le plus estimé des « piliers de l'État » (*rukn al-dawlat*), titre honorifique qu'il partage avec les officiers militaires que sont le *sepahsalar* (ou *sardar*, qui signifie « commandant général des armées »), le *qurshi-bashi* (« chef des *qurshis* »), le *qullar aqashi bashi* et le *tufangshi bashi*, ainsi qu'avec l'*ishiq aqashi bashi* (« maître de la partie publique du palais ») et le *divan begi* (« chef de la justice »). Il est aussi qualifié d'*e'temad al-dawlat* (« soutien de l'État »), titre qui le désigne nommément<sup>11</sup>. Lors des conseils et des assemblées publiques (*majlès*), il est placé au plus haut de la pyramide des honneurs : c'est-à-dire au premier rang, à côté du souverain. Seul le commandant en chef des armées (*sepahsalar*), lorsqu'il est désigné, peut prétendre siéger à sa hauteur. Sa position privilégiée auprès du souverain lui commande de participer à tous les conseils, y compris celui de la guerre (*janqi*), qui se réunit à l'occasion des conflits majeurs. Il assiste aussi aux banquets et aux manifestations publiques organisés par la monarchie lors des fêtes religieuses ou des cérémonies annuelles comme le Nouvel An iranien.

Le Premier ministre occupe une place centrale dans l'administration depuis que Shah 'Abbas I<sup>er</sup> a supprimé, dans les dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle, la dignité de *vakil*. Celle-ci n'était pas à proprement parler une fonction, puisqu'elle n'impliquait pas de responsabilités administratives ; mais elle permettait d'exercer une influence directe sur la distribution des charges et, donc, de maintenir son contrôle sur les ressources monarchiques. Nous avons vu comment Hamza Mirza en avait fait, sous le règne de Shah Muhammad Khodabanda, un levier de gouvernement. Le tenant de cette dignité a même pu se substituer au souverain lors de certaines négociations, notamment avec les Ottomans.

Après l'éviction de Murshed Quli Khan en 1587, Shah 'Abbas I<sup>er</sup> ne veut plus de la puissance d'un *vakil* à ses côtés et accorde au Premier ministre du *divan* une autorité grandissante. Celui-ci devient le verrou de l'administration : aucun ordre officiel (*raqam*) ne

<sup>10</sup> Ansari, *Dastur al-Mulk*, op. cit., p. 16 ; *Tadhkirat al-Mulk*, op. cit., p. 44-45 ; Nasiri, *Alqab*, op. cit., p. 20-26 ; W. FLOOR, *Safavid Government Institutions*, op. cit., p. 23-28.

<sup>11</sup> Le Premier ministre safavide possède d'autres titres honorifiques comme le « Pôle persan », (*Iran medar*), CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VI, p. 92. Pour un récapitulatif complet de ces titres, en fonction des époques et des personnes auxquelles ils étaient attribués, voir Nasiri, *Alqab*, op. cit., p. 20-24.

peut sortir du *divan* sans son aval, matérialisé par l'apposition de son sceau (*ta'liqa*). De même, tous les documents concernant la gestion des revenus et des dépenses, le paiement des salaires et la nomination des administrateurs, même mineurs, doivent remonter jusqu'à lui et être validés par ses secrétaires avant d'être consignés dans les registres du *divan*. Le Premier ministre a enfin une compétence générale dans tous les domaines : financier, juridique et administratif. Il valide et confirme la nomination du personnel d'État. Ses fonctions sont considérables et, s'il ne peut tout entreprendre par lui-même, elles lui permettent d'intervenir dans chaque domaine en particulier. Il a, par exemple, un droit de regard sur les affaires judiciaires lorsqu'un des membres de son département, ou un grand émir, est mis en cause dans un procès ou s'il y est impliqué à quelque degré que ce soit. Son rôle consiste, le cas échéant, à participer au processus judiciaire en siégeant au côté du *divan begi* et à aplanir les conséquences administratives de l'affaire. Le Premier ministre est enfin placé sous l'autorité directe du souverain, indépendamment des autres officiers de l'État ou des émirs.

Il dispose pour exercer sa charge d'un lieu réservé dans le bâtiment situé à la porte d'entrée au palais royal (*'Ali Qapu*) ou, lorsque la cour est en déplacement, dans une tente aménagée à l'entrée du camp royal. Il s'agit dans les deux cas de la *keshik-khane* : la salle de garde qui sert de point de ralliement aux émirs présents à la cour, aux officiers militaires ayant des affaires à régler avec le *divan*, aux *mustawfis* (« contrôleurs ») des différents départements devant faire sceller les documents déjà visés par leurs propres services, aux *vazirs*, aux *sahid-raqam* et enfin à tous les plaignants souhaitant présenter une requête au souverain par son intermédiaire<sup>12</sup>. L'affluence commence très tôt dans la journée. La Porte de l'État, qui abrite également la salle d'audience du *divan begi* et les autres salles des gardes, est un lieu qui ne se vide jamais. Certains officiers dorment même sur place afin d'assurer en permanence le lien entre l'intérieur du palais et la demeure du Premier ministre<sup>13</sup>. C'est dans la salle de garde que sont traités les mémoires et les requêtes sur lesquels le souverain veut recevoir un avis. Le Premier ministre s'y rend régulièrement, une fois le matin et une fois le soir et passe ensuite le reste de la journée près du shah<sup>14</sup>. Il le suit dans la plupart de ses activités quotidiennes,

---

<sup>12</sup> On écoute toutefois plus volontiers ceux qui ont quelques solides relais à l'intérieur du gouvernement : il n'est pas si simple de s'y faire introduire.

<sup>13</sup> Certains émirs ont pour habitude de maintenir sur place un *chater*, ou coursier, pour les tenir au courant du moindre mouvement.

<sup>14</sup> Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les souverains safavides passent beaucoup de temps dans le *harem*. Durant ce temps de « pause » de la vie publique, le Premier ministre se tient souvent chez lui, où il continue de recevoir les solliciteurs et les ambassadeurs.

chevauche à ses côtés<sup>15</sup>, participe aux jeux équestres sur le *maydan-e shah* et lui tient compagnie lors des assemblées, que ce soit pour discuter des affaires de l'État ou pour converser librement. Leur relation est basée sur un lien de confiance.

Les tensions peuvent néanmoins exister entre les deux hommes, générant des frictions pouvant déboucher sur des conflits plus graves. Ainsi, Shah 'Abbas II passe beaucoup de temps à attaquer son Premier ministre Mirza Muhammad Mahdi (1661-1669) au sujet de la religion. À l'inverse, le Premier ministre peut opposer une résistance farouche aux exigences du souverain, au risque d'encourir sa colère : Shaykh 'Ali Khan préfère ainsi subir une longue disgrâce, entre 1673 et 1674, plutôt que de céder au désir de Shah Sulayman de lui faire boire du vin. Ces exigences ne sont pas innocentes : elles permettent au souverain de mesurer le degré d'obéissance de son principal ministre et de montrer aux yeux de tous la fragilité de son statut. Cela n'empêche nullement Shaykh 'Ali Khan de paraître à tous les *majlès* suivants et de récupérer, en définitive, sa place auprès du shah.

Une dégradation plus grave de leurs rapports peut néanmoins aboutir à l'éloignement définitif du Premier ministre. Ainsi, en 1661, Shah 'Abbas II renvoie Muhammad Beg pour lui avoir dissimulé des informations sur la situation exacte de ses forces militaires<sup>16</sup>. Cette séparation souligne la nécessité pour le souverain de disposer, au plus haut niveau, d'hommes fiables et dévoués.

Enfin, la charge peut être suspendue comme en 1689, à la suite de la mort du puissant Shaykh 'Ali Khan, lorsque Shah Sulayman diffère de dix-huit mois la nomination d'un remplaçant. Il exprime alors sa volonté de prendre connaissance des affaires de l'État. Mais l'administration safavide ne saurait se passer longtemps d'un chef et, surtout, d'une main pour vérifier et approuver l'ensemble des actes émis par le *divan* : la charge est donc de nouveau occupée en 1691 et ne cessera de l'être jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Par sa position, sa personnalité et son ascendant sur les réseaux curiaux, le Premier ministre anime véritablement la vie politique de l'État safavide. Il convient de souligner la relative longévité des ministres à ce poste exposé. Sous Shah 'Abbas II, seulement quatre hommes se succèdent : Saru Taqi de 1642 à 1645, lequel était déjà en place depuis 1633 ;

<sup>15</sup> Pereira FIDALGO (trad. AUBIN), *L'ambassade de Gregorio Pereira Fidalgo à la cour de Chah Soltan-Hosseyh, 1696-1697*, Lisbonne, 1971, p. 71 : Le shah « cheminait entre cent hommes à pied bien vêtus, tous avec des armes à mèche. Près de lui allait l'E'temadoddowleh (*e'temad al-dowlat*), son premier ministre avec lequel il s'entretenait ». Ailleurs, Corneille Le Bryun souligne que le shah se promène souvent avec un de ses grands seigneurs et l'entretient « par honneur ».

<sup>16</sup> Muhammad Beg est écarté du pouvoir le 19 janvier 1661. Shamlu, *Qesas*, fol. 250v, cit. in, F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire, op. cit.*, p. 47.

Khalifah Sultan de 1645 à sa mort en 1654<sup>17</sup> ; puis Muhammad Beg jusqu'au 19 janvier 1661. Le 10 mars de la même année, il est remplacé par Mirza Muhammad Mahdi, auparavant *sadr-e mamalek*, lequel conserve sa charge jusqu'en 1669<sup>18</sup>. Sous le règne de Shah Sulayman (1666-1694), le ministère de Shaykh 'Ali Khan brille par sa longévité, de 1669 à 1689. Il est suivi par celui de Mirza Taher Vahid Sharif Qazvini qui exerce cette charge pendant les dix années suivantes. En 1699, jugé trop âgé pour continuer à exercer sa charge, il est finalement remplacé par Muhammad Mo'men Khan Shamlu. Les Premiers ministres suivants, Shah Quli Khan Zanganah (1707-1715), Fath 'Ali Khan Daghestani (1715-1720) et Muhammad Quli Khan (1720-1722), occupent cette charge moins longtemps mais ont une longue expérience du pouvoir derrière eux. Toutefois, il n'existe pas de parcours type. On observe au contraire une grande diversité dans le recrutement des Premiers ministres.

Ces derniers sont d'origines diverses : *qulams*, émirs *qizilbashs*, membres des familles de *valis*. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les émirs *qizilbashs* parviennent au même niveau de compétence que les officiers d'origine iranienne<sup>19</sup>. Ainsi Muhammad Mo'men Khan Shamlu, un émir *qizilbash*, occupe longtemps la fonction d'*ishiq aqashi bashi* (un poste central s'il en est et nécessitant une connaissance parfaite et subtile de la hiérarchie curiale et du cérémonial safavide), avant d'être nommé Premier ministre en 1699. Shaykh 'Ali Khan, son fils Shah Quli Khan, et son petit-fils Muhammad Quli Khan sont quant à eux issus de la tribu kurde des Zanganah. Ils sont tous gouverneurs de province (Kermanshah) avant d'entrer à la cour pour occuper des postes d'officiers militaires (*tufangshi bashi* et *qurshi bashi*). De même, Fath 'Ali Khan Daghestani est issu d'une tribu lezgi en bordure du territoire safavide, et l'ascension de sa famille ne remonte guère qu'à une génération. Son père fait carrière à la cour safavide après avoir été envoyé comme otage à Ispahan<sup>20</sup>. Fath 'Ali Khan intègre très vite les réseaux curiaux et s'implante dans la vie politique en même temps que ses frères. Les différents membres de la famille mènent ensuite des carrières parallèles, tant dans le domaine politique que militaire. Son neveu, Lutf 'Ali Khan, devient notamment grand général de

---

<sup>17</sup> Khalifah Sultan meurt le 5 mars 1654 après quatre jours de maladie.

<sup>18</sup> Il s'agit d'un « homme très paisible, docte et d'abord très civil et affable » selon le père Raphaël, en 1665, F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire, op. cit.*, p. 268.

<sup>19</sup> Nasiri, *Alqab*, *op. cit.*, p. 5-6. Les manuels d'administration montrent la persistance d'un discours d'opposition sur l'origine et l'appartenance sociale des Turcs et des Tadjiks.

<sup>20</sup> Son père, Vahshatu Sultan, est envoyé en Iran sous le règne de Shah Safi I<sup>er</sup> comme otage par son grand-père, Ildas Mirza Shamkhal. Il fait carrière au sein de la monarchie safavide en devenant, sous Shah 'Abbas II, gouverneur d'Érévan sous le nom de Safi Quli Khan, de 1666 à 1674. Sur la carrière de Fath 'Ali Khan, voir R. MATTHEE, « Blinded by power : The Rise and Fall of Fath 'Ali Khan Daghestani, Grand Vizier under Shah Soltan Hoseyn Safavi (AA27/1715-1133/1720) », *St. Ir.*, 33, 2, 2004, p. 182.

l'armée safavide sous le règne de Shah Sultan Husayn. Quant à Muhammad Beg, d'origine arménienne, il commence sa carrière comme *daruga* de Nouvelle Julfa, en 1643<sup>21</sup>.

Une constante se dégage néanmoins : la forte personnalité de ces hommes, leur capacité à se hisser au sommet des réseaux ministériels et à les dominer. Au cours de leur carrière, certains ont eu le temps de se constituer de véritables clans ministériels ; fruits d'une longue fréquentation du pouvoir, comme Muhammad Beg. Son frère, Ughan Beg, est contrôleur du port de Bandar 'Abbas, (*shahbandar*)<sup>22</sup> tandis qu'un autre de ses frères, Hasan Beg, occupe le poste de *mu'ayyir al-mamalek* (« contrôleur de la monnaie ») en 1651. Muhammad Beg utilise son propre parcours au sein du *divan* pour favoriser l'ascension de ses parents et leur ménager des positions privilégiées, construisant peu à peu un réseau qui s'étend aux postes clefs de l'administration. Ainsi, il devient lui-même *shahbandar* de 1646 à 1648 avant de confier ce poste à son frère, contrôleur de la monnaie de 1648 à 1651. Comme le souligne Rudi Matthee, ce népotisme lui permet également de sécuriser sa position alors qu'il est au sommet de sa carrière.

Néanmoins, à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le Premier ministre doit faire face au pouvoir concurrentiel du chef de l'administration de la maison du shah (le *divan-e khassa*) : le *nazer*.

#### LE NAZER-E BOYUTAT

Le *nazer* (« intendant ») occupe, en principe, une place bien définie dans la monarchie safavide : il est le premier représentant et le responsable de la maison du shah et de tous ses biens. À ce titre, il peut siéger aux assemblées monarchiques aux côtés des '*alijahs* (« Excellences »)<sup>23</sup> mais il n'appartient pas à la catégorie des agents administratifs et militaires qui forment le corps des « piliers de l'État ». Il ne siège donc pas d'office au Conseil de guerre (*janqi*). Néanmoins, l'importance prise par son département au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi que son influence croissante sur le shah, lui permettent d'être associé à

<sup>21</sup> F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire en Perse*, op. cit., p. 40.

<sup>22</sup> R. MATTHEE, *Persia in Crisis*, op. cit., p. 48.

<sup>23</sup> Nasiri, *Alqab*, op. cit., p. 35-36 ; *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 48-50 et p. 140-142 (commentaire de MINORSKY) ; Ansari, *Dastur*, op. cit., p. 27-29 et p. 210-240 (commentaire de W. FLOOR), « The *nazer-e boyutat*, the High Steward of the Royal Court ».

toutes les décisions importantes prises par le gouvernement. Il devient progressivement le véritable *alter ego* du Premier ministre. Son pouvoir ne cesse de croître à mesure que s'intensifie le processus de transformation faisant des terres d'État soumises à une gestion provinciale, des terres du domaine soumises à l'autorité de l'administration centrale. Les compétences financières du *nazer* s'élargissent ainsi à un secteur géographique considérable comprenant le Fars, subdivisé en plusieurs provinces placées sous le contrôle des *vazirs*, le Gilan, le Mazanderan, ainsi que certaines parties du Khorassan et de l'Azerbaïdjan... Le *nazer* gère alors des revenus importants issus des recettes des ports maritimes du golfe Persique mais aussi du monopole de la soie, de l'agriculture, du commerce, des tributs versés par les populations frontalières. Ceux-ci sont ensuite répartis dans l'entretien des différents corps d'armée de la monarchie safavide. Il gère également l'entretien des différents lieux de résidence de la cour : Ispahan, Qazvin, Ferherabad, Ashraf...

Le *nazer* dirige en outre l'ensemble de la domesticité de la maison royale : il s'entretient avec les chefs des cuisines, de la sellerie, des écuries, mais aussi les chefs des ateliers de joaillerie et de textile. Il surveille la nomination du personnel et approuve leurs salaires. Il reçoit également toutes les demandes de matériels, de fournitures et de denrées alimentaires, les vérifie, examine si elles sont nécessaires ou non au bon fonctionnement du palais et, le cas échéant, donne son accord pour leur commande ou leur transfert s'il s'agit de marchandises disponibles dans les autres magasins royaux<sup>24</sup>. Le *nazer* veille également à l'entretien et à la restauration du patrimoine bâti du souverain, comme les palais et les jardins (*bagh*) d'Ispahan, mais aussi les biens confisqués aux émirs, qui constituent un patrimoine immobilier considérable. Une fois par an, il consulte l'architecte en chef pour savoir quels sont les travaux à effectuer dans ces différents bâtiments. Le *nazer* supervise aussi l'administration des ateliers royaux (*karkhane*) produisant les biens manufacturés et fixe les prix des matières premières en association avec les corps de métiers et les autorités d'Ispahan. De la même manière, il négocie au nom du shah le prix des pierreries et des autres marchandises qui entrent dans la garde-robe royale. Enfin, il reçoit mensuellement les comptes des différents magasins (*boyutat*) afin de les approuver, de les sceller et de les envoyer aux contrôleurs des finances. Il a auprès de lui neuf officiers, nommés directement par le shah, chargés de l'assister aussi bien que de le surveiller dans l'accomplissement de son travail quotidien.

---

<sup>24</sup> KAEMPFER, *Amoenitatum exoticatum*, op. cit., p. 120-131.

Le *nazer* peut ainsi, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, jouer un rôle directement proportionné à ses compétences et à son degré de maîtrise des intérêts du souverain. Ce poste peut donc constituer une étape cruciale dans une carrière ministérielle et conduire au poste de Premier ministre, lorsque le souverain reconnaît en lui un homme compétent et efficace. Ainsi, Muhammad Beg fut *nazer-e boyutat* de 1651 à 1654 avant d'être nommé *vazir-e 'ala*<sup>25</sup>. Quant à Maqsud Beg (1664-1669) et à son fils Najaf Quli Khan, s'ils ne deviennent ni l'un ni l'autre Premier ministre, ils savent se rendre indispensables et éclipsent, temporairement ou définitivement, le pouvoir du Premier ministre.

Le *nazer* est amené à cultiver des liens particuliers avec le souverain : l'appuyant dans ses projets architecturaux, estimant ses dépenses, il mène toutes les négociations à caractère privé du souverain. Muhammad Beg passe ainsi maître dans la recherche et la présentation d'objets curieux pour Shah 'Abbas II, qu'il trouve grâce à son commerce quotidien avec les marchands européens<sup>26</sup>. Partageant ses moments de loisir, le *nazer* se trouve avec le souverain en dehors des heures prescrites par les règles officielles et possède des attributions beaucoup plus nébuleuses que les autres ministres. Son influence peut donc être considérable s'il sait manier avec adresse toutes les possibilités offertes par sa fonction. Mais il existe encore d'autres figures essentielles dans l'administration safavide dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

#### LE *SADR*

Le *sadr* est sans doute celui qui voit son influence le plus diminuer dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, sans que ses attributions soient modifiées. Il est toujours à la tête de l'administration religieuse (*saderat*) qui gère les biens pieux ainsi que leur distribution auprès du personnel religieux<sup>27</sup>. Les revenus de ce département proviennent en majorité du produit des terres bénéficiant d'exemptions fiscales (*soyurghal*), des *vaqfs* (commerce, caravansérail ou autre, transformés en biens de mainmorte), et sont répartis par la suite entre les juges

<sup>25</sup> Muhammad Beg remplace alors Muhammad 'Ali Beg, mort en 1649.

<sup>26</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., t. I, p. 481.

<sup>27</sup> *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 42-43 ; Ansari, *Dastur al-muluk*, op. cit., p. 2-3 ; voir aussi W. FLOOR, « The *Sadr* or head of the Safavid religious administration, judiciary and endowments and other members of the religious institution », *ZDMG*, 150, 2, 2000, p. 461-500.



religieux (*qazis*), les administrateurs de biens pieux (sanctuaire, mausolée, mosquée), les *'ulema*, les professeurs de collège (*modarres*), les *shaykhs al-islam*, les prédicateurs, les récitants du Coran et enfin, les chefs des fossoyeurs et des laveurs de morts (*qhassal-bashi*), qui appartiennent tous au personnel religieux.

Comme le *nazer* ou le Premier ministre, le *sadr* procède à la nomination du personnel de son propre département. Toutefois, il doit auparavant obtenir l'aval du Premier ministre afin de procéder à la nomination des postes les plus importants, comme celle des *shaykhs al-islam* des principales villes du pays. De même, tous les documents émis par son département (*sarkar*) doivent être visés par le Premier ministre et ses décisions (*raqam*) placées dans les registres officiels<sup>28</sup>. Le *sadr* doit enfin avoir une connaissance précise des activités fiscales et financières générées par les lieux de pèlerinage répartis sur l'ensemble du territoire safavide et peut être jugé responsable dans un cas de malversation ou de détournement, comme ce fut le cas à Mashad sous le règne de Shah 'Abbas II.

Il est pourtant un des plus prestigieux personnages de l'État. Chef de l'administration religieuse, il est aussi considéré comme le *na'yeb al-Imam* : le député de l'Imam. Il est systématiquement issu du milieu religieux. Certains noms ont marqué l'histoire religieuse et politique du siècle précédent : Amir Ni'matullah al-Hilli, nommé *sadr* en 1529 et qui s'est vigoureusement opposé au théologien 'Ali al-Karaki<sup>29</sup> ; ou Jamal al-din Muhammad Astarabadi qui occupe cette fonction sous les règnes de Shah Isma'il I<sup>er</sup> et de Shah Tahmasb. Au XVII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir monarchique ne cesse de diminuer le prestige et l'autorité attachés à cette fonction. D'abord, en suspendant brutalement la charge afin de se réserver les revenus afférents : devenu *sadr* en 1661, Mirza Qavam al-Din Muhammad se voit ainsi destitué de sa charge<sup>30</sup>. Frappé par l'ambition du nouveau *sadr*, Shah 'Abbas II décide de le démettre et le relègue dans sa demeure. Il laisse la charge vacante durant les dix-huit mois suivants. Peu après son avènement, Shah Safi II (le futur Shah Sulayman) rétablit la fonction mais en la divisant : on compte désormais deux personnes au lieu d'une à la tête de la *saderat*. En 1667, le shah octroie ces charges à ses oncles par alliance : des *mollahs* ayant épousé ses tantes, des sœurs de Shah 'Abbas II<sup>31</sup>. Les *sadrs* s'occupent désormais de leurs départements respectifs, d'inégale puissance. L'un d'entre eux, le *sadr-e khassa*, s'occupe des biens pieux

<sup>28</sup> Ansari, *Dastur al-muluk*, op. cit., p. 2-3.

<sup>29</sup> R. J. ABISAAB, *Converting Persia*, op. cit., p. 17.

<sup>30</sup> Shamlu, *Qesas*, f. 251 cit. in, F. RICHARD, *Raphaël du Mans*, op. cit., p. 268. Voir aussi CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 171. Il est appelé communément Mirza Koutchek (« Mirza Le Petit »), en référence à son frère aîné, l'ancien Premier ministre Khalifah Sultan (m. 1654).

<sup>31</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 244-245.

du shah et l'autre, le *sadr-e mamalek*, est en charge des biens situés sur les terres d'État. Shah Isma'il II et Shah 'Abbas I<sup>er</sup> avaient déjà procédé à la nomination de deux personnalités à la tête de l'institution pour tempérer le prestige et l'autonomie qui y étaient attachées, mais l'administration n'avait pas été séparée<sup>32</sup>. Cette fois, la division de la *saderat* entraîne *ipso facto* une diminution de la puissance et du prestige des deux *sadrs*.

Ceux-ci doivent également compter avec la concurrence d'une autre fonction religieuse, celle du *shaykh al-islam* d'Ispahan incarnée dans le dernier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle par la haute figure de Muhammad Baqer al-Majlisi (1628-1699)<sup>33</sup>. Fils d'un célèbre théologien du temps de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>, Muhammad Baqer al-Majlisi mène de brillantes études avant d'être nommé *shaykh al-islam* d'Ispahan en 1686. Cette fonction existe dans la plupart des grandes villes du pays : Hérat, Mashad, Tabriz, Qazvin, Shiraz..., mais la prééminence d'Ispahan mérite d'être soulignée. Muhammad Baqer al-Majlisi s'impose très vite comme l'animateur d'un courant fort du chiisme : le rationalisme (*'usuli*). Porté par ses compétences en droit (*fiqh*), en théologie (*hadith*, biographie des saints, principes de transmission des traditions), en littérature, en logique et en philosophie, le théologien acquiert une réputation considérable<sup>34</sup>. C'est en outre un auteur prolifique, écrivant en arabe aussi bien qu'en persan. Son fameux *Bihar al-anvar* (« l'Océan des lumières ») est aussi rédigé d'abord en arabe puis traduit et diffusé en persan. Son influence ne cesse de croître jusqu'à l'avènement de Shah Sultan Husayn, en 1694 : il obtient alors la première place dans la hiérarchie des honneurs, avec la création, pour lui, du poste de *mullah-bashi*<sup>35</sup>. Lors des assemblées monarchiques, il siège au côté du souverain. Néanmoins, il ne faut pas surestimer son rôle à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle : il peut certes influencer le shah sur une nomination à un bénéfice religieux mais son champ d'influence se limite à la morale et à la religion. Son pouvoir s'exerce donc principalement sur l'obtention de pensions, de revenus et de bénéfices pour les étudiants en théologie<sup>36</sup>. Toutefois, son prestige personnel ne cesse de croître, au point de remplacer en 1694, le *sadr* lors de la cérémonie d'avènement de Shah Sultan Husayn en procédant à la lecture de la

<sup>32</sup> Iskandar Beg Munshi, *Tarikh-e alam-ara-ye 'Abbassi*, op. cit., p. 911.

<sup>33</sup> Sur sa carrière et son œuvre prolifique, voir R. J. ABISAAB, *Converting Persia*, op. cit., p. 126-130 ; Colin Paul TURNER, *Islam without Allah ? : the rise of religious externalism in Safavid Iran*, Richmond, Surrey, 2000, p. 148-232.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>35</sup> Ansari, *Dastur al-muluk*, op. cit., p. 1-2 ; *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 41-42 et 110 (commentaire de MINORSKY). Sur le rapport entre al-Majlisi et la création du poste de *Mullah-bashi*, voir C. P. TURNER, *Islam without Allah*, op. cit., p. 165-166.

<sup>36</sup> Le mythe selon lequel le *mullah bashi* était le véritable souverain de la monarchie safavide à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle a été diffusé par Abdul Hadi Ha'iri et abondamment repris par les historiens du fait religieux. Néanmoins, si forte qu'ait été l'influence de Muhammad Baqer al-Majlisi sur Shah Sultan Hosayn, il n'a jamais réussi à lui imposer de renoncer durablement au vin.

*khotba*. Ses successeurs n'auront cependant ni sa personnalité ni son envergure intellectuelle<sup>37</sup>. En 1722, l'intervention dans la vie politique du nouveau *mullah bashi*, Mir Muhammad Husayn, son petit-fils, vaut à ce dernier une forte impopularité dans la population.

Dans les affaires judiciaires ayant trait à la religion, c'est le *sadr* qui continue d'intervenir en dernière instance, en collaboration avec un officier nommé directement par le shah : le *divan begi*.

#### LE *DIVAN BEGI*

Contrairement aux personnages précédemment cités, le *divan begi* n'est pas un administrateur mais le délégué du souverain pour les affaires de justice<sup>38</sup>. À ce titre, il appartient aux principaux officiers de la monarchie et siège aux assemblées parmi les '*alijahs*. Ainsi, il est présent à l'assemblée qui entérine l'avènement de Shah Safi II en 1666<sup>39</sup>.

Attaché en permanence à la cour, le *divan begi* juge les plaintes qui lui sont présentées en dernière instance. Il traite en particulier les cas qui n'ont pu être résolus en amont par les autorités locales. Les juges de première instance sont représentés en province par les *qazis* (« seigneur » ou « juge »), dans les communautés rurales ou les petites agglomérations, et par les gouverneurs (*beglerbeg*, *khan* ou *sultan*), dans les villes. Toutefois, lorsqu'il s'agit des quatre crimes majeurs reconnus par l'État safavide, à savoir le meurtre, le vol, le viol ou le cassage de dents, le recours au *divan begi* d'Ispahan est obligatoire car aucune exécution ne peut être accomplie dans le territoire safavide sans son autorisation. Si sa juridiction couvre ainsi l'ensemble du territoire, les plaignants désireux d'obtenir un jugement doivent néanmoins se rendre à Ispahan, où le juge suprême exerce sa fonction.

Le *divan begi* tient séance quatre jours par semaine dans la « salle de garde » (*Ketshik-Khane*), située en face de la salle d'audience du Premier ministre, à l'entrée du palais royal

---

<sup>37</sup> Aqa Jamal al din ibn Husayn Khwansari (1699-1709) et Mir Muhammad Husayn (1709-1739). La mère de ce dernier est l'une des filles de Muhammad Baqer al-Majlisi, V. MINORSKY, *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 111.

<sup>38</sup> Ansari, *Dastur*, op. cit., p. 30-31 ; *Tadhkirat al-muluk*, op. cit., p. 50-51 ; Nasiri, *Alqab*, op. cit., p. 37-38 ; CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 39. Voir aussi l'article de W. FLOOR, « The Secular Judicial System in Safavid Persia », *St. Ir.*, 29, 1, 2000, p. 9-60.

<sup>39</sup> Il s'agit alors de Muhammad Qoli Khan. Il meurt au début de l'année 1667.

(‘Ali Qapu)<sup>40</sup>. Seuls les émirs siégeant au *majlès* ont le droit de s’asseoir dans cette assemblée. Si le cas considéré durant la séance à trait au département du Premier ministre, par exemple s’il concerne les revenus du *divan* ou une des personnes travaillant pour lui, ce dernier doit assister au procès et peut être consulté. En tout cas, le *divan begi* est tenu de l’informer. De même, s’il s’agit d’une dispute entre militaires, entre soldats *qurshis* et *qulams* par exemple<sup>41</sup>, les chefs des corps concernés doivent être mis au courant de la tenue du procès et peuvent intervenir. S’il s’agit d’un ouvrier des magasins du shah ou d’un officier supérieur de sa maison, c’est au *nazer* d’être averti. Chaque chef d’administration doit être tenu informé des affaires judiciaires touchant son département.

Le *divan begi* n’arbitre donc pas seul les conflits : pour les affaires les plus importantes, ou celles qui concernent la loi islamique, il collabore avec le *sadr-e khassa* car le « chef de la justice » safavide n’a pas de formation religieuse. Et pour cause : il s’agit souvent d’un prince géorgien, converti de fraîche date à l’islam. Le *sadr* apporte donc une expertise indispensable dans le domaine de la *shar’ia*, basée en principe sur le Coran qui s’enrichit dans la pratique du vaste *corpus* chiite. Composé de l’ensemble des *hadiths* et des traités de jurisprudence, celui-ci offre un large champ d’application à la justice safavide. L’intervention du *sadr* se limite toutefois à la proposition du texte de loi, le *divan begi* l’interprétant ensuite à sa convenance avant d’exécuter la sentence que seul le shah peut annuler. En cas de culpabilité de l’accusé, le *divan begi* se charge lui-même de l’exécution.

Pour les affaires plus ordinaires, sans rapports avec le fait religieux (*shar*), mais seulement avec la coutume (*‘urf*), le *divan begi* tient séance chez lui<sup>42</sup>. Cette distinction remonte au règne de Shah Isma’il II, qui avait été le premier à instaurer un *divan-e ‘edalat*, une cour de justice commune<sup>43</sup>.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la fonction comporte également un volet politique essentiel puisqu’il est chargé, au nom du shah, de recueillir les plaintes des populations contre les violences ou les exactions subies par leur gouverneur. Ce système des plaintes, bien connu au XVI<sup>e</sup> siècle, est toujours d’actualité. À partir du règne de

<sup>40</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VII, p. 369.

<sup>41</sup> Ce cas de figure arrive fréquemment si l’on en croit les chroniqueurs. Il existe une rivalité de prestige, mais aussi d’ancienneté, entre les *qurshis*, derniers représentants au XVII<sup>e</sup> siècle des soldats *qizilbashs*, et les *qulams*, considérés comme des parvenus et des étrangers, en raison de leur origine géorgienne, arménienne ou tcherkès. Phrasadan Giorgidjanidzé évoque ainsi une rixe entre *qurshis* et *qulams* alors qu’il est à Ispahan dans les années 1690. Voir M. F. BROSSET, *Histoire de la Géorgie, op. cit.*, t. II, p. 561.

<sup>42</sup> S. AMIR ARJOMAND, *The Shadow of God, op. cit.*, p. 174.

<sup>43</sup> Qomi, *op. cit.*, t. II, p. 623, *cit. in*, W. FLOOR, « The Secular Judicial System in Safavid Persia », art. cit., p. 27.

Shah Sulayman, les plaignants (*parvanehs*) n'ayant pas directement accès au souverain doivent passer par les principaux officiers du *divan* : le *divan begi*, l'*ishiq aqashi bashi* ou le Premier ministre. Une fois l'enquête ouverte, le *divan begi* reçoit les témoignages des partis adverses. S'il le juge nécessaire, il envoie des agents en province pour vérifier les faits, mener sur place une enquête et recueillir des témoignages. Si les malversations sont avérées, et après en avoir donné connaissance au souverain, il organise une assemblée spéciale établissant la culpabilité du gouverneur et le condamnant<sup>44</sup>. Appartenant aussi aux réseaux curiaux, le *divan begi* peut prendre des mesures dilatoires ou, au contraire, expéditives pour régler ces cas de prévarication : que ce soit pour précipiter la chute d'un ennemi politique ou pour éviter celle d'un allié, le *divan begi* est ainsi amené à prendre position dans les conflits ministériels.

Son influence considérable sur la politique safavide est donc en fait une pièce maîtresse de l'échiquier politique, et souvent au cœur d'un système d'alliance complexe. Par exemple, en 1674, le *divan begi* Abu'l Qasem Beg Shamlu est l'allié de Shaykh 'Ali Khan et du *nazer*<sup>45</sup>. Ayant beaucoup d'ennemis à la cour, notamment dans le clan de Kalb 'Ali Khan ; le *qurshi bashi* doit quitter Ispahan afin de « sauver [s]a tête »<sup>46</sup> à la suite de multiples plaintes portées contre lui. On l'accuse, entre autres, d'avoir opprimé la population et d'être endetté pour environ deux cent mille livres auprès des plaignants. D'autres contemporains soulignent au contraire que son départ, malgré ses hautes protections, est dû aux intrigues du parti adverse<sup>47</sup> et qu'il aurait exercé sa charge pendant neuf ans avec un rare mérite<sup>48</sup>.

Le *divan begi* est aussi un agent direct du pouvoir. Nommé par le shah, il est souvent recruté parmi les grandes familles de *valis* : les dynasties d'origine étrangère. Ainsi, Shah 'Abbas I<sup>er</sup> souhaite, dans la dernière partie de son règne, attribuer cette fonction au prince géorgien Khosrow Mirza. Devenu un seigneur intégré à la cour, celui-ci est ainsi appelé à jouer un rôle important lors de l'avènement du futur Shah Safi I<sup>er</sup> en 1629<sup>49</sup>. Il retrouve par la suite la terre de ses ancêtres en devenant *vali* de Kartli en 1632, sous le nom de Rustam Khan, puis de toute la Géorgie en 1648. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, la famille des

<sup>44</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 265.

<sup>45</sup> *Ibid.*, t. X, p. 208.

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> SANSON, *Relation de Perse, op. cit.* p. 110.

<sup>48</sup> Sa présence en tant que *divan begi* est attestée par W. FLOOR en 1670-1671, « The Secular Judicial System in Safavid Persia », *St. Ir.*, 29, 1, 2000, p. 9-60.

<sup>49</sup> Rustam Khan meurt en 1658. Son fils adoptif, Vakhtang V, le remplace sous le nom de Shah Navaz Khan. Sur le rôle joué par Rustam Khan dans l'avènement de Shah Safi I<sup>er</sup> et dans les premières années de son règne, voir R. MATTHEE, *Persia in Crisis, op. cit.*, p. 36-37.

Moukhran de Kartli monopolise le poste. Le frère de Giorgi Khan<sup>50</sup>, Levan, appelé en Iran Shah Quli Khan, est nommé *divan begi* en 1700. Le fils aîné de ce dernier, Kay Khosrow, l'occupe durant son absence en 1704. Déjà *daruga* (« chef de la police ») d'Ispahan depuis 1703, il intervient en 1707, lorsque des émeutes populaires éclatent en ville. Alors absent de la capitale depuis plus d'un an en raison d'un pèlerinage à Mashad, Shah Sultan Husayn l'envoie en urgence pour régler la situation. Khosrow ramène le calme et devient, l'année suivante, le nouveau *divan begi*<sup>51</sup>. Après sa mort, son demi-frère Rustam Khan lui succède et devient l'un des principaux soutiens du clan du Premier ministre Fath 'Ali Khan.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le pouvoir est nettement moins personnel qu'auparavant. Bien que le shah soit toujours au sommet de l'édifice monarchique, la puissance effective repose entre les mains des ministres qui traitent des affaires en amont et en aval du Conseil. L'une des conditions requises pour être un ministre efficace réside dans la capacité à disposer de la confiance du shah, car ce dernier demeure le seul détenteur de la souveraineté.

Il ne faut toutefois pas confondre ces grands administrateurs, à la tête de leur propre département, avec le personnel « moyen » de l'administration safavide. Ils ne sont pas soumis aux mêmes règles ni ne cultivent avec le pouvoir les mêmes liens. Ces ministres influencent la prise de décision au niveau du Conseil tandis que l'immense majorité des officiers du *divan*, invisibles, participent au fonctionnement ordinaire de la monarchie. Leur travail quotidien se déroule dans des officines où grouille une foule de scribes, de secrétaires, de contrôleurs, d'ouvriers... Curieux de mettre à jour les rouages internes de son organisation, les observateurs européens soulignent l'aspect labyrinthe des bureaux d'une administration safavide se déployant ainsi sur l'ensemble du pays dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>.

<sup>50</sup> Giorgi XI, fils de Vakhtang V (Shah Navaz Khan), devient *vali* de Géorgie. Sa famille est en lien étroit avec la dynastie safavide, notamment par le mariage d'une de ses sœurs à Shah 'Abbas II. En disgrâce durant une partie du ministère de Shaykh 'Ali Khan, la famille revient à la cour à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de Shah Sulayman. Les frères et les neveux de Giorgi s'intègrent alors dans le système monarchique safavide et commencent à occuper divers postes de l'administration ainsi que des gouvernements provinciaux.

<sup>51</sup> Corr. dipl. carton 2, f<sup>o</sup> 4, M.A.E.

<sup>52</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 168 : « C'est un labyrinthe dont on ne sauroit sortir que ces chambres de comptes. J'ai été bien des années avant que d'en connoître les détours, et je croyois souvent que je n'en viendrois jamais à bout, après toutes les peines et toute la dépense que j'y avois employées. Mais c'est bien pis pour ceux qui y ont des affaires, car on n'en voit jamais le bout, et l'on s'y consume en fraix ».

## II. L'État safavide entre puissance et inertie

Cette extension bureaucratique est facilitée par la stabilité de cette période : l'autorité du souverain n'est plus guère contestée, les conflits entre groupes *qizilbashs* sont remplacés par des luttes politiques principalement concentrées à Ispahan dans lesquelles s'opposent désormais les clans ministériels. Les révoltes en province se font rares, tout comme les résistances des émirs qui s'estompent.

La guerre ne se manifeste que sur les marges du territoire. Attirés par les flux commerciaux de Bandar 'Abbas, les pirates d'Oman et de Mascate sillonnent le golfe Persique. Les incursions des Lezgis sur le Shirvan sont fréquentes. Les Kalmouks s'introduisent dans les parties septentrionales du pays, poursuivant un processus migratoire enclenché au XVI<sup>e</sup> siècle. Les Afghans s'agitent aussi à Kandahar, attaquant régulièrement les caravanes reliant l'Iran au Gujarat. Enfin, la Géorgie est constamment secouée par des courants contestataires. Pourtant l'État safavide ne cesse d'étendre son influence sur cette province et de brouiller les cartes.

À l'intérieur du pays, la situation semble paisible. La monarchie renforce son emprise sur la société. Menant une lutte efficace contre les voleurs, elle installe ses agents sur l'ensemble du territoire. Les routes sont sûres et les gouverneurs doivent rendre des comptes pour toute malversation perpétrée sur leur territoire : un sentiment de sécurité se diffuse.

Cependant, ce renforcement de la présence étatique crée des tensions : les difficultés financières de la monarchie sont grandes et l'obligent à accaparer les richesses. De plus, la multiplication des abus au sein de l'administration apparaît comme un mal chronique, affaiblissant durablement la société.

Des personnalités vigoureuses se dégagent durant cette période : Muhammad Beg et Shaykh 'Ali Khan participent grandement à faire des règnes de Shah 'Abbas II et de Shah Sulayman l'apogée, à bien des égards, de la puissance safavide. Leur dureté à l'égard des élites suscite toutefois des critiques alors que, paradoxalement, la modération affichée par Shah Sultan Husayn à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle provoque une exacerbation des tensions. Favorisant l'inertie de l'administration et du gouvernement, celle-ci souligne la précarité d'un système où la présence d'un shah fort est nécessaire au bon fonctionnement de l'État.

## *Un pouvoir incontesté : l'absolutisme triomphant ?*

Les trois premières années du règne de Shah 'Abbas II sont marquées par la figure dominante de Mirza « Saru » Taqi. En exercice depuis 1633, le Premier ministre contrôle alors l'ensemble de l'administration safavide : maître d'œuvre de la politique de renforcement du pouvoir monarchique sur les provinces sous le règne de Shah Safi I<sup>er</sup>, il a fait passer sous le contrôle du *divan* de nombreuses régions d'État (*vilayat-e dawlat*), renforçant par là-même le poids de son ministère.

Il a également participé à l'éviction, voire à l'exécution de plusieurs émirs de premier ordre, dont 'Ali Merdan Khan, ou encore Davud Khan, gouverneur du Gilan et frère du *qurshi bashi*, Jani Khan. Le ministre se trouve enfin étroitement lié au circuit financier de la maison safavide, à travers les revenus générés par les Arméniens de la Nouvelle Julfa, dont la reine, mère de 'Abbas II, est la principale bénéficiaire<sup>53</sup>. Il gère en son nom d'importants flux financiers liés au commerce de la soie et dispose à l'intérieur du harem de soutiens considérables.

Saru Taqi semble ainsi avoir verrouillé le sommet de la hiérarchie curiale en étendant son réseau de fidélités aux postes-clefs de l'administration<sup>54</sup>. Néanmoins en 1645, après trois années passées sous son ministère, Shah 'Abbas II souhaite asseoir son autorité. Pour se libérer de cette tutelle, il utilise une coalition d'émirs, ennemis du principal ministre et réunis autour du *qurshi bashi* Jani Khan<sup>55</sup>. Lors d'un *majlès*, 'Abbas II laisse percevoir quelques signes de mécontentement vis-à-vis de son ministre : cela suffit à Jani Khan pour y voir une condamnation et procéder à l'éviction de son rival. Entouré de ses partisans, il se rend dans sa demeure et l'exécute.

L'assassinat de Saru Taqi, chez lui et à quatre-vingts ans passés, suscite toutefois l'émotion à Ispahan. D'autant que Jani Khan profite de la mort de son rival pour se faire

<sup>53</sup> C'est la thèse développée par K. BABAYAN dans *Slaves of the shah*, *op. cit.*, p. 40-48. Elle y voit une fin ponctuelle de la suprématie des *qulams* au pouvoir et un retour de la domination des notables persans, qu'elle identifie aux '*ulama* et aux bureaucrates, ainsi que des *qizilbashs*. Ces catégories nous semblent assez artificielles et relever davantage du discours que d'une réalité politique.

<sup>54</sup> W. FLOOR, « The Rise and Fall of Mirza Taqi, The Eunuch Grand Vizier (1043-55/1633-45), *art. cit.*, p. 248-250.

<sup>55</sup> Chardin raconte que Shah 'Abbas II lui-même a donné l'ordre de frapper Jani Khan en plein conseil. Parsardan raconte pour sa part que c'est le *qullar aqashi* qui a accompli cet acte.



nommer *sepah salar* et accaparer une partie de ses biens. Mais Shah 'Abbas II n'entend pas demeurer prisonnier d'un autre ministre : reprenant la politique initiée par son père, il fait exécuter le meurtrier cinq jours à peine après la mort de Saru Taqi puis rend hommage à la mémoire de son Premier ministre. Enfin, il désigne à ce poste Khalifah Sultan (1645-1654)<sup>56</sup>, personnage consensuel, sans grande envergure politique, qui avait été choisi par Jani Khan<sup>57</sup>. Un des traits essentiels de la politique de 'Abbas II est de maintenir l'équilibre entre les différents ministres ; cette minutieuse gestion des réseaux de pouvoir devant lui en assurer une certaine maîtrise.

Il s'attache d'autre part à accroître son prestige monarchique. En 1648, il se lance dans une grande entreprise : la reconquête de Kandahar, perdue devant les Moghols en 1633 après la trahison de 'Ali Merdan Khan. Cette perte fut un traumatisme considérable pour l'élite safavide. Peu avant sa mort, Shah Safi I<sup>er</sup> avait déjà projeté de la reprendre aux Moghols : la mobilisation des soldats débute en 1641 mais la maladie, puis la mort du shah en mai 1642, entraîne son abandon.

Shah 'Abbas II est soutenu par son Khalifah Sultan, qui organise la mobilisation. Dès le printemps 1648, les opérations militaires sont lancées. Une armée de quarante mille hommes, menée par le souverain en personne, est levée et se dirige vers le Khorassan puis la province de Kandahar. Le siège commence durant l'hiver 1648. La ville tombe le 22 février 1649 après une courte résistance. La propagande safavide s'empare aussitôt de l'événement et fait de Shah 'Abbas II un nouveau héros d'à peine dix-huit ans. Son autorité s'exerce par la suite davantage en Conseil que sur le terrain militaire, la campagne de Kandahar étant l'une des dernières expéditions militaires qu'il mène.

Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, les rapports de force entre le souverain et les élites se déroulent plus souvent sur le terrain de la politique curiale, Shah 'Abbas II instaurant un système de faveur. Ainsi, la première période de son règne est dominée par la forte personnalité d'Allah Verdi Khan, *qulam* d'origine arménienne remarqué très tôt par le shah qui le qualifie volontiers de *mosaheb*, « compagnon ». Celui-ci est pourtant peu avancé dans la hiérarchie curiale : depuis 1644, il est *mirshekar bashi*<sup>58</sup> (« maître des chasses »), ce qui

---

<sup>56</sup> W. FLOOR, *Safavid Government Institutions*, op. cit., p. 37.

<sup>57</sup> Selon Parsardan Giorgidjanidzé, Khalifah Sultan aurait été nommé Premier ministre sans l'autorisation du shah trois jours seulement après l'assassinat de Saru Taqi. Néanmoins, 'Abbas II ne profite pas de la liquidation des conjurés, cinq jours plus tard, pour l'évincer à son tour : ce qui semble signifier que le personnage lui convenait.

<sup>58</sup> Remarquons néanmoins que cette fonction implique aussi de représenter la communauté des Arméniens de la Nouvelle Julfa à la Cour, ce qui n'est pas négligeable au XVII<sup>e</sup> siècle.

permet au souverain de bénéficier du soutien d'un favori sans avoir à se méfier de son importance politique. En 1649, Shah 'Abbas II l'élève finalement au poste de *qullar aqashi*, « chef des *qulams* » ; ce qui le place au troisième rang de l'État. Il ne faut toutefois pas y voir le triomphe du favori car, dans le même temps, Shah 'Abbas II développe des rapports privilégiés avec le *nazer* Muhammad Beg<sup>59</sup>, membre de la clientèle d'Allah Verdi Khan. Cet ancien administrateur du port de Bandar 'Abbas a été introduit dans l'administration monarchique par son protecteur. Il parvient à se faire apprécier du shah indépendamment de son patron grâce à sa vivacité d'esprit qui lui permet de fourmiller d'idées pour développer des projets urbanistiques ou mécaniques. Ses initiatives sont appréciées par le souverain qui en fait progressivement un proche conseiller : *nazer* en 1651, Muhammad Beg gravit rapidement les échelons de la hiérarchie et échappe alors totalement à l'influence de son ancien protecteur. Leur rivalité ne cesse même de s'amplifier et conduit à des actes de malveillance réciproques. Finalement, Shah 'Abbas II tranche leur rivalité en 1654 en nommant Muhammad Beg au poste de Premier ministre après la mort de Khalifah Sultan. L'influence de Muhammad Beg atteint alors son paroxysme.

Leur alliance permet de mettre en place une politique durable pour l'État safavide. Entre 1654 et 1661, des réformes sont portées par Muhammad Beg qui y perd une bonne part de sa popularité. Fort de ses expériences en tant que *shahbandar* du port de Bandar 'Abbas et de *mu'yyir al-mamalek* (« contrôleur de la monnaie »), il engage la monarchie dans une politique de restriction des dépenses. Celle-ci commence par un ralentissement des frais de guerre<sup>60</sup>. Les frontières étant désormais sécurisées comme en atteste le triple échec des Moghols devant Kandahar en 1649, en 1651-1652 et en 1653<sup>61</sup>, il n'est nul besoin d'entretenir une armée si nombreuse estime le Premier ministre, alors que les relations avec l'Empire ottoman et l'Empire moghol se sont apaisées.

Quant aux Ouzbeks, le maintien de garnisons aux frontières suffit à les empêcher de mener des incursions à l'intérieur du territoire safavide. C'est pourquoi, en 1654, le poste honorifique de général en chef des armées disparaît. Muhammad Beg ne s'arrête pas là parvient même à convaincre le shah de renoncer également à l'artillerie : en 1655, la charge

<sup>59</sup> R. MATTHEE, « The Career of Muhammad Beg, Grand Vizier of Shah 'Abbas II (r. 1642-1666) », *I.S.*, 1991, 24, 1-4, p. 16-36.

<sup>60</sup> Son prédécesseur, Khalifah Sultan, prend une part active dans l'expédition de Kandahar, entre 1648 et 1649, en multipliant les dépenses pour parvenir à lever une armée de quarante mille hommes. Muhammad Beg fait le choix inverse : il prône l'économie.

<sup>61</sup> Aurangzeb tente de reprendre la ville à deux reprises, en 1649 et 1652. Son frère Dara Shukuk, lance une autre attaque en 1653.

de *tupshi bashi* est supprimée à la mort de son dernier détenteur, Husayn Quli Khan. En 1662, Shah 'Abbas II omet également de nommer un remplaçant au poste de *qullar aqashi* après la mort d'Allah Verdi Khan. De même, il laisse vacante la charge de *qurshi bashi*. Cela permet au trésor de percevoir les revenus normalement attribués à ces fonctions.

Parallèlement, des réformes conséquentes visant à réduire les abus structurels sont engagées. Les dérives constatées dans le système d'assignation des *tiyuls* sont combattues : en effet, les agents chargés de la collecte des fonds d'assignation prennent parfois jusqu'aux deux-tiers du revenus des terres, ne laissant aux officiers bénéficiaires qu'une maigre somme pour subvenir à leurs besoins<sup>62</sup>. Muhammad Beg constate ainsi une lente paupérisation des classes militaires, des *qurshis* et des simples soldats *qizilbashs*. Il décide donc de rationaliser le système en regroupant les terres assignées aux officiers afin de permettre une perception directe des ressources et d'éviter ainsi le recours à des intermédiaires chargés de relever les bénéfices. Cette meilleure répartition, au moins pour les petits revenus inférieurs à deux cents *tumans*, permet de réguler le système sans toutefois le réformer complètement.

Shah 'Abbas II et son ministre se lancent enfin dans une réforme de la *saderat*. Constatant en effet que la distribution des *vaqfs* ne répond plus à aucun fondement logique depuis des années et face au scandale de l'enrichissement de certaines familles de *sayyeds* ; le pouvoir décide de réagir en opérant une nouvelle distribution des bénéfices religieux. L'opacité de cette institution, notamment dans la gestion des grands sanctuaires religieux, comme Mashad et Ardabil, parvient néanmoins à échapper à toute tentative de régulation.

La disgrâce de Muhammad Beg, en 1661, n'entraîne pas de modification fondamentale de la politique engagée. Shah 'Abbas II continue d'alléger les coûts ministériels en laissant vacants certains postes et en confisquant leurs revenus. De même, il poursuit sa politique d'équilibre entre les différents partis à la cour : après avoir laissé dans l'ombre le *nazer* Isma'il Beg, il reporte sa faveur sur cette fonction après l'éviction de Muhammad Beg. Sous le ministère de Mirza Muhammad Mahdi (1661-1669), le pouvoir se polarise ainsi de nouveau autour du *nazer* Maqsud Beg (1664-1670)<sup>63</sup> qui jouit de l'amitié du souverain. À aucun moment Shah 'Abbas II n'entend cependant en faire son Premier ministre : Mirza Muhammad Mahdi reste en fonction jusqu'à la fin de son règne en 1666.

---

<sup>62</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VI, p. 153.

<sup>63</sup> 'Abbas II « éleva celui-ci (Maqsud Beg), qui étoit son favori, à un point de crédit qui ne cédait point à l'autorité du premier (Mirza Muhammad Mahdi), et il lui mit entre les mains les plus importantes affaires de l'État », CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IX, p. 405, éd. 1811.

Pour mieux saisir cette polarisation de la vie politique autour du *nazer* et du *vazir-e 'ala*, nous avons dressé un tableau chronologique en annexe permettant de percevoir mieux encore le jeu de va-et-vient entre ces deux agents de l'administration, principaux gestionnaires des finances de la monarchie.

### *Le renforcement du poids de la monarchie*

La mort de Shah 'Abbas II, le 25 septembre 1666<sup>64</sup>, creuse un vide politique en raison de ses capacités à mener une politique de justice et d'équité, maintenir un équilibre entre ses ministres, créer les conditions d'un jeu politique fluide entre les partis. Ceux-ci font d'ailleurs preuve à l'occasion de la passation de pouvoir, d'une modération exemplaire. Réunis autour du défunt dans le Mazanderan, ils s'accordent pour désigner au plus vite son successeur et dépêchent un émissaire à Ispahan pour prévenir de la situation son fils aîné afin de procéder à son élévation avant que la nouvelle ne soit connue de tous. Sans heurts, le prince Safi est déclaré shah d'Iran au moment où l'ensemble de la population apprend la mort de son père : aucun bouleversement politique, aucune agitation populaire n'ont lieu dans la capitale. On est bien loin des tiraillements connus par la société safavide lors du changement de règne entre Shah Tahmasb et Shah Isma'il II, ou entre celui de Shah Muhammad Khodabanda et de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>. Les émirs se sont avérés en cette occasion être les garants de l'ordre établie, soutenant la succession en ligne directe de la famille safavide. Celle-ci semble désormais posséder une véritable légitimité, que personne ne semble vouloir ou pouvoir remettre en cause.

Jeune et inexpérimenté, le nouveau souverain mène dans un premier temps une politique exactement opposée à celle de son père. Il dispense largement la faveur, distribue toutes les charges restées vacantes ainsi que les robes d'honneur, l'y invite la tradition monarchique. La plupart des émirs disgraciés au cours du règne de Shah 'Abbas II retrouvent ainsi leurs charges ou s'en voient attribuer d'autres, aussi prestigieuses que les précédentes, si ce n'est davantage. Ainsi, le poste de *qurshi bashi*, demeuré vacant depuis 1662, retrouve un titulaire en la personne de Husayn Quli Khan<sup>65</sup>. Le poste de *sepahsalar*, occupé pour la

<sup>64</sup> CHARDIN, *Le Couronnement*, op. cit., p. 6.

<sup>65</sup> NASRABADI, op. cit., p. 24-31. CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IX, p. 566, éd. 1811.

dernière fois par 'Ali Quli Khan, lui est rendu à sa sortie de prison. Ce dernier devient également gouverneur (*beglerbeg*) de Tabriz après avoir refusé successivement les provinces du Khorassan et d'Arménie<sup>66</sup>. Le gouvernement de Shamakhi, vacant depuis la mort de Najaf Quli Khan, est remis à Safar Quli Khan<sup>67</sup>. Mirza Hadi, l'ancien *vazir* du Fars, est nommé dans le Kerman.

Mais le plus puissant et le plus favorisé des émirs est sans aucun doute le *tufangshi bashi* Boubak Sultan, venu annoncé au prince Safi la nouvelle de son élévation. Son pouvoir de persuasion auprès du souverain lui permet d'animer l'un des partis les plus puissants de la cour. Le *mehter*, Aqa Mubarrak, qui a défendu les droits de Safi contre ceux de son frère Hamza, se voit également confirmer dans sa charge. Même Muhammad Beg, en exil dans le Mazanderan depuis 1661, espère un retour au pouvoir par l'entremise du gouverneur d'Arménie Safi Quli Khan. En revenant à la cour, ce dernier plaide vivement la cause de son ancien ami et collaborateur. Shah Safi II accepte l'idée de son retour et la rumeur d'un retour à son ancien poste de ministre suprême court un temps mais il meurt de vieillesse avant même d'avoir pu rencontrer le souverain. Même Abu'l Qasim Khan, fils de l'ancien *qurshi bashi* Jani Khan (m. 1645), en exil depuis 1645, réussit à revenir à Ispahan. Il est nommé par le shah gouverneur de Hamadan<sup>68</sup>.

Shah Safi II fortifie ainsi les réseaux que son père avait mis des années à affaiblir. Allant au-devant de ses désirs, les émirs multiplient les divertissements dans Ispahan, organisant des jeux équestres et des fêtes, lui présentant la ville et ses habitants sous leur meilleur aspect, dans un déploiement de faste sans précédent. La monarchie safavide n'a jamais semblé aussi riche, ni la cour aussi somptueuse. Toutefois, des difficultés apparaissent après cette grande distribution de charges.

En effet, de multiples crises frappent alors la société safavide : disette, épisode pesteux, agitations dans les provinces frontalières en prise avec les tribus lezgi, daghestani ; mais aussi avec les seigneurs kurdes attachés à leur indépendance et, de l'autre côté du pays, avec les

---

<sup>66</sup> F. RICHARD, *Raphaël du Mans, missionnaire*, op. cit., t. II, p. 265 : « Voici la seconde fois qu'il a été cassé d'offices pour ses cruautés et exactions tyranniques et est fortement vieux, relégué à Qazvin (Alamut) depuis peu eslargy ».

<sup>67</sup> CHARDIN, *Couronnement*, op. cit., p. 301.

<sup>68</sup> M. F. BROSSET, *Histoire de la Géorgie*, op. cit., t. II, p. 561.

tribus ouzbeks et afghanes<sup>69</sup>. Des nouvelles inquiétantes viennent également de Turquie, qui faisant craindre une reprise de la guerre.

Parallèlement, le poids de la monarchie ne cesse de s'alourdir. La transformation des provinces d'État en provinces de la Couronne a des conséquences importantes car cela suscite une administration toujours plus contraignante. Elle impose un effort fiscal supplémentaire aux populations en ayant recours à un personnel plus nombreux. Enfin, l'État canalise des ressources jusque-là allouées aux gouverneurs des provinces.

Cette évolution est remise en cause après trois années de famine et de crises sociales et économiques. Quand la disette se déclare à Ispahan, en 1667, Shah Safi II demande à 'Ali Quli Khan de ramener l'ordre dans la capitale<sup>70</sup>. Ce dernier prend aussitôt des mesures exceptionnelles permettant de régler la crise frumentaire : il demande aux autorités de rétablir les prix de la farine et des grains au tarif pratiqué l'année précédente. Refusant de se laisser corrompre, il fait même bâtonner un négociant cherchant à lui verser deux cents *tumans* pour le laisser continuer à pratiquer des tarifs élevés. Dans une mise en scène destinée à impressionner les plus importants spéculateurs, il fait dresser un immense four en pierres sur le *maydan-e shah* et déclare être prêt à y jeter tous ceux qui seraient tentés de vendre le pain plus cher que le tarif prescrit par les autorités. Le four reste allumé durant plusieurs semaines sans que, toutefois, personne n'y soit jeté. Mais l'effet recherché est atteint : les greniers à grain ouvrent les uns après les autres et le prix du blé retrouve un cours normal. Ispahan est aussi approvisionnée par les campagnes alentours. Des prélèvements forcés ont lieu dans les villages circonvoisins, jusqu'à huit jours de marche de la capitale. Les soulèvements de la population rurale contre les agents de la monarchie sont brusquement réprimés. 'Ali Quli Khan envoie ainsi deux cents hommes pacifier les campagnes et imposer des amendes à tous les fermiers refusant de vendre leurs surplus. L'inflation des prix est enrayée, la famine se transforme progressivement en disette.

Durant cette période, 'Ali Quli Khan domine parfaitement le jeu politique mais il meurt à l'âge de soixante-dix ans, en 1667<sup>71</sup>. Dès l'année suivante, les luttes de partis reprennent : la perte d'autorité du shah provoque à nouveau une déshérence du pouvoir.

Bientôt, les problèmes d'approvisionnement réapparaissent à Ispahan et la reprise en main de la société passe alors par le domaine des représentations. Pour conjurer les effets de

<sup>69</sup> Sur ces crises ponctuelles qui frappent alors l'Iran, voir R. MATTHEE, *Persia in Crisis, op. cit.*, chap. VI, « Weakening Leaks : The Center and the Provinces », p. 139-172.

<sup>70</sup> CHARDIN, *Le Couronnement, op. cit.*, p. 260.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 356.

la crise, certains ministres proposent un nouveau couronnement au souverain car celle-ci est attribuée à une mauvaise conjoncture céleste. Un tel événement est encore inédit dans la monarchie safavide. Sa pertinence repose entièrement sur la conviction qu'en changeant de nom de règne, en *re-présentant* son avènement, les fondements de la crise seront conjurés. Est-ce un symptôme de la crise politique que connaît alors la monarchie ? Ou est-ce seulement une façon pour les élites de tirer profit de la manne financière distribuée par le souverain ? Les ministres, inspirateurs de l'initiative, sont bien les principaux bénéficiaires de cette cérémonie : en faisant renouveler leurs charges et leurs titres, comme à chaque changement de règne, ils se voient accorder une seconde fois honneurs et gratifications. Cet événement profite donc majoritairement à ceux qui y trouvent un moyen de subsistance et d'enrichissement personnel<sup>72</sup>. En 1669, Shah Safi II prend donc le nom de Shah Sulayman et entame son second règne<sup>73</sup> : l'idée a été retenue.

Cet acte symbolique a toutefois un effet concret : il aggrave la crise en opérant une seconde distribution des *kha'lats*. Dans les provinces, le déficit s'accroît. En effet, la multiplication des présents adressés aux administrateurs pèse sur la population qui doit fournir un nouvel effort. La difficulté de la situation du pays pousse le nouveau souverain à réagir et à essayer de gouverner avec davantage d'autorité.

En 1669, il impose le gouverneur de Kermanshah Shaykh 'Ali Khan comme Premier ministre. Âgé de plus de cinquante ans<sup>74</sup>, ce chef de guerre réputé d'origine kurde appartient à la tribu des Zanganah. À la différence des autres membres du gouvernement, il n'a pas participé aux premières années du règne mais s'est affirmé comme un homme de terrain. Dépêché sur la frontière orientale en 1667 pour lutter contre les Ouzbeks, il s'est distingué en tant que général en chef des armées (*sardar*)<sup>75</sup>.

Appelé à Ispahan en avril 1668 pour occuper la charge de *tufangshi bashi* à la place de Boubak Sultan<sup>76</sup>, son caractère tranché, son intelligent et son franc-parler lui valent aussitôt

---

<sup>72</sup> Raphaël du Mans mentionne le re-couronnement de Shah Soliman, F. RICHARD, *Raphaël du Mans, op. cit.*, t. I, p. 225.

<sup>73</sup> *Ibid.*, le 20 mars 1668.

<sup>74</sup> Shaykh 'Ali Khan commence au même poste que son père, *amir axor*. En 1655, il est nommé gouverneur de Kermanshah.

<sup>75</sup> Raphaël du Mans, Ispahan, 23 avril 1668, Archives M.E.P. vol. 349, p. 161-164, « Nos Persans, avec un *calaate*, ont envoyé vers Corasson [...] appeler leur chef d'armée Cheik Ali Kan qui, là estoit sur les confins Yuzbeks, ou Tartares mineurs, pour empêcher leurs incursions et voleries continuelles ». F. RICHARD, *Raphaël du Mans, op. cit.*, p. 223-225.

<sup>76</sup> Raphaël du Mans le confirme dans sa lettre du 23 avril 1668. Il nous informe que le *sardar* Shaykh 'Ali Khan, envoyé comme général par commission contre les Ouzbeks arrive à la cour. Il est alors gouverneur de Kermanshah. F. RICHARD, *Raphaël du Mans, op. cit.*, p. 365.

l'estime du shah qui le nomme ministre suprême en 1669, poste qu'il occupe jusqu'à son décès en 1691.

Le ministre commence par procéder à la dispersion des clientèles. Il écarte tout d'abord Maqsud Beg, ancien *nazer* de Shah 'Abbas II demeuré l'un des personnages les plus influents de la cour mais fermement prié de partir en pèlerinage à La Mecque<sup>77</sup>.

Shaykh 'Ali Khan mène également une politique réformatrice. Sur le plan administratif, il tente de refondre le système de répartition des *tiyuls*. Depuis le règne de Shah 'Abbas I<sup>er</sup>, leur valeur est sous-évaluée : une terre dont le revenu est évalué à 50 *tumans* en 1620 peut atteindre 90 *tumans* en 1670, la différence étant perçue par le possesseur du *tiyul*. L'administration voit ainsi s'échapper des sommes considérables. En conséquence, Shaykh 'Ali Khan souhaite procéder à une nouvelle évaluation des *tiyuls*. Bien entendu, le principal obstacle à sa réforme réside dans l'élite safavide : les émirs estiment que leurs revenus pourraient être amputés de 25% après la réévaluation souhaitée ! En outre, ils tirent de leurs *tiyuls* des revenus liés aux frais de justice dans la mesure où les conflits sont généralement réglés par des amendes (*pursi al-nezab*).

La participation de Shaykh 'Ali Khan au pouvoir entraîne également un durcissement de la politique monarchique dans les provinces périphériques, en particulier dans le territoire géorgien. Le ministre s'attache à démanteler minutieusement les réseaux existants en opposant les uns aux autres les membres de la famille régnante en dépit des nombreux liens avec le pouvoir safavide tissés par les Mukhran de Kartli depuis Vakhtang V (1658-1675)<sup>78</sup>. Les dix dernières années du ministère de Shaykh 'Ali Khan sont marquées par des tensions constantes, voire par des ruptures, avec le fils aîné de Vakhtang, Giorgi<sup>79</sup>.

La disparition du Premier ministre, en 1691, provoque de nouveau affaiblissement du pouvoir monarchique. Shah Sulayman abandonne progressivement sa politique et sa fin de règne s'avère catastrophique : alité en raison de la goutte, le souverain ne sort plus de la partie privée du palais, les eunuques assurant principalement la liaison entre l'intérieur et l'extérieur du palais. Ce faisant, ils prennent une importance considérable qui suscite une montée des tensions.

<sup>77</sup> Sa charge reste néanmoins dans sa famille. Elle est confiée à son neveu, Nadjaf Quli Beg. Lorsque Chardin arrive en Iran en 1671, le *nazer* est Najaf Quli Beh « seigneur actif, vigilant ». Son collaborateur principal est, à ce moment-là, Mirza Taher.

<sup>78</sup> Converti au chiisme duodécimain et connu sous le nom de Shah Navaz Khan, Vakhtang V est devenu un agent de la monarchie. Il est reconnu comme le *vali* de Géorgie. Une de ses filles, Anouca, épouse de Shah 'Abbas II.

<sup>79</sup> Pereira FIDALGO, *L'ambassade, op. cit.*, p. 73. L'ambassadeur rapporte l'arrivée de Giorgi Khan à Ispahan le 17 août 1697 avec une cinquantaine de cavaliers. Une lettre du P. Ricard, du 7 août 1697, contient des détails sur ce retour, *Nouveaux mémoires des Missions de la Compagnie de Jésus*, Paris, 1723, t. III, p. 262.



## *Crise générale ou société en crise ? Le réveil douloureux*

En effet, les eunuques sont parvenus à imposer leur présence en même temps qu'un nouveau système de corruption. Pour avoir accès au souverain, il faut obligatoirement recourir à leur médiation. De nouveaux réseaux politiques se constituent progressivement, obligeant les ministres à orchestrer un jeu subtil de fidélités pour se maintenir au pouvoir.

Toutefois, à l'extérieur du palais, les tensions s'accumulent car les conditions de vie ne cessent de se dégrader. En 1694, des troubles agitent Ispahan : les *razzias* opérées sur les ressources frumentaires par les administrateurs provoquent la colère des habitants qui viennent en masse réclamer justice. Rassemblés devant la porte de 'Ali Qapu, ils y restent jour et nuit, comme durant les dernières années du règne de Shah Tahmasb. Se heurtant au silence du souverain, ils attaquent à coups de pierres le *divan begi* et son fils, qui se rendent au palais à cheval. Il faut faire intervenir les gardes pour les délivrer de la foule. Le scénario se répète à plusieurs reprises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ainsi, en juin 1707, une nouvelle émeute éclate : la Porte du palais royal est prise pour cible alors que la cour se trouve à Mashad. Shah Sultan Husayn fait appel à Kay Khosrow pour rétablir l'ordre. Lorsqu'il rentre à Ispahan le 18 novembre 1708, il trouve la ville calme<sup>80</sup>. Devenus les seuls détenteurs du pouvoir, les ministres sont jugés responsables par la majeure partie de la foule. Mais le sont-ils vraiment ? Leur marge de manœuvre est somme toute assez réduite. Ils emploient une partie non négligeable de leur temps, et de leur influence, à se maintenir aux plus hautes fonctions. Ils se livrent entre eux à une lutte sourde dont l'enjeu principal est la faveur. Si sous Shah Sulayman, la situation reste relativement stable grâce au caractère tranché, voire tranchant, du souverain ; le véritable problème de l'instabilité ministérielle commence avec Shah Sultan Husayn (1694-1722), incapable d'accorder son soutien à un seul parti. Son irrésolution crée un climat d'incertitude d'autant plus calamiteux que les luttes entre partis se

---

<sup>80</sup> Corr. dipl., carton 2, f° 4, M.A.E.

doublent alors de l'existence de réseaux parallèles politiquement incontournables à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>81</sup>.

De moins en moins accessible, le nouveau souverain poursuit la sanctuarisation de son espace privé en se faisant construire un vaste complexe palatial à flanc de montagne en dehors d'Ispahan, sur les hauteurs de *Kuh-e Suffa*. Il rompt ainsi avec la logique urbanistique de Shah 'Abbas I<sup>er</sup> dont le palais et les jardins de Sa'adatabad se situent dans l'alignement d'avenue de Tchahar Bagh. Les aménagements réalisés dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle par Shah 'Abbas II étaient animés par le même esprit mais Shah Sultan Husayn préfère entreprendre la restauration d'une résidence de plaisance de Shah Sulayman située à l'emplacement d'un ancien ermitage, à plusieurs kilomètres de la ville. Ce choix souligne son désir de s'isoler, de se mettre à distance de la vie publique de la capitale. Il s'y retire longuement avec ses femmes et parentes. Ce faisant, il accroît la pesante pratique du *quruq* consistant à vider les rues de leurs habitants mâles pour laisser passer ses femmes et ses parentes.

Le souverain s'intéresse également à la construction d'édifices religieux de prestige. Ayant reçu une éducation religieuse par Muhammad Baqer al-Majlisi, il prend des mesures vertueuses destinées à donner des principes moraux à l'élite<sup>82</sup>. En cela, sa tentative d'interdiction de la consommation de vin à autant de succès que les réformes de ses prédécesseurs...

Son éloignement récurrent des affaires est ressenti de manière de plus en plus vigoureuse dans la vie politique. En effet, loin d'être affranchis de son autorité, les ministres ne disposent en réalité que d'une étroite marge de manœuvre puisque leurs actions restent soumises à son jugement. Si la machine administrative continue de fonctionner, l'appareil décisionnel semble donc grippé. La situation se complique au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les révoltes se multiplient aux frontières : les ministres partisans d'une intervention sont régulièrement discrédités par les membres du parti adverse. L'impéritie semble gagner le gouvernement.

---

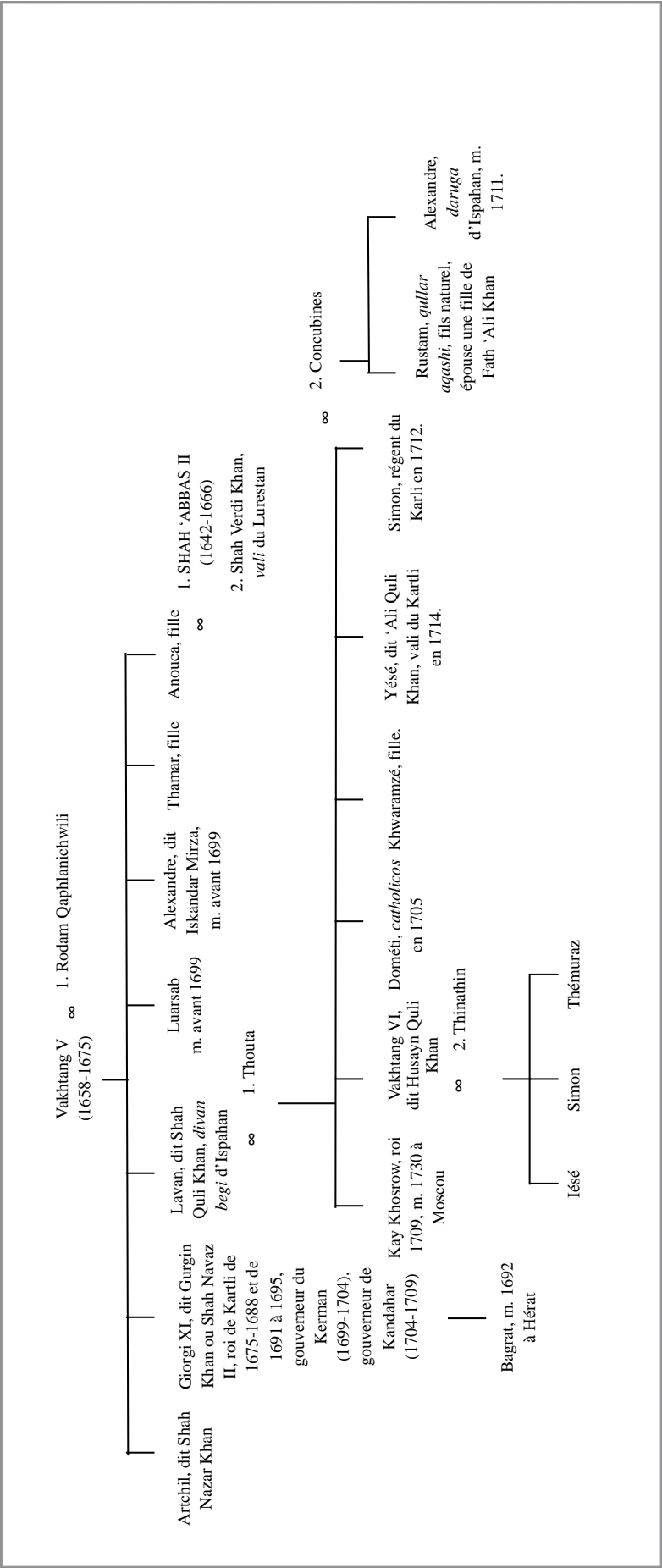
<sup>81</sup> KRUSINSKI, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, op. cit., p. 43 : « Voilà donc les Eunuques devenus, sous Shah Husayn, les arbitres des affaires, les dispensateurs des emplois & des grâces, & les maîtres absolus du gouvernement, tirant à eux l'autorité de toutes les charges, qui n'étoient presque plus que de vains titres entre les mains de ceux qui les possédoient : car quoique les affaires passassent toujours, comme auparavant, par les mains de ces titulaires, ils n'osoient décider de rien d'important, sans avoir pris les ordres de ces premiers maîtres, qui composoient un Sénat souverain ».

<sup>82</sup> *Ibid*, p. 23-24.

Quelques généraux s'imposent néanmoins à l'image de Giorgi Khan, ancien *vali* de Géorgie devenu gouverneur de Kandahar en 1704. Après plusieurs années en lutte ouverte contre le pouvoir safavide, il entre au service de Shah Sultan Husayn à l'extrême fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il réprime d'abord les troubles qui agitent la province de Kerman et impose un retour à l'ordre. Sa réputation ne cesse de croître à Ispahan, relayée en cela par les nombreux membres de son clan.

Giorgi dispose en effet à Ispahan d'un réseau très bien implanté, articulé autour de son frère, le *divan begi* Lavan, et de son neveu le *kalantar* Kay Khosrow (voir le schéma ci-contre sur la famille des Moukran de Kartli). Toute sa famille acquiert des fonctions importantes qui lui permettent de jouer un rôle déterminant dans la première décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Généalogie des Moukran de Kartli, vali de Géorgie



## *L'impéritie du gouvernement face à la déferlante afghane*

Le début du XVIII<sup>e</sup> siècle est certes marqué par de nombreux troubles en province sans qu'aucun ne puisse être considéré comme un soulèvement majeur<sup>83</sup>. D'ailleurs, ces activités n'inquiètent en rien la cour, plus préoccupée par ses propres luttes internes. Les ministres font ainsi échouer plusieurs missions de répression pour servir leurs intérêts.

De fait, l'Iran n'est pas menacé dans son existence. La monarchie safavide reste toute-puissante dans la région : les Ottomans et les Moghols ne sont pas en mesure d'agir contre elle. Une zone de glacis relativement large, pouvant aller jusqu'à trois jours de marche<sup>84</sup>, démarque les zones frontalières où surviennent quelques troubles sporadiques. En 1709, le prince géorgien Giorgi Khan, chargé par Shah Sultan Husayn de maintenir la paix dans la province, parvient à rétablir l'ordre à Kandahar avec une poignée de Géorgiens. Il impose un gouvernement autoritaire aux populations locales. Les violences exercées suscitent l'émoi au sein de la population. De cette situation troublée émerge Mir Ways, chef des Abdali, une des principales tribus afghanes ; Mir Ways est *kalantar* au sein de l'administration. Loin d'être le chef tribal mal dégrossi qui a souvent été dépeint, cet homme qui s'est enrichi en tant que contrôleur du trafic caravanier s'oppose au gouvernement de Giorgi. Par prudence, ce dernier décide de l'envoyer à Ispahan pour le faire surveiller.

Or, comme de nombreux notables issus des minorités, Mir Ways connaît une ascension rapide dans le milieu curial en s'appuyant sur la clientèle ministérielle opposée à celle de Giorgi : celle du *qurshi bashi* Muhammad Zaman Khan Shamlu. L'exilé trouve également des soutiens au sein même du parti des Géorgiens, y compris auprès du propre frère de Giorgi, le *divan begi* Lavan, qui lui trouve de nombreuses qualités. Obtenant d'accomplir le pèlerinage de La Mecque en 1707, il exploite à son retour les différends entre les partis ministériels pour recouvrer son statut à Kandahar. L'année suivante, il est autorisé à rentrer chez lui par décret

---

<sup>83</sup> Leur importance semble avoir été surestimée. S'il est vrai que ces conflits occupent une place importante dans les sources : les références aux troubles des Lezgis, des Afghans, des Baloutchs, sont fréquentes, mais on doit reconnaître, à la décharge de certains ministres, qu'ils ne sont en rien comparables aux invasions ottomanes et ouzbeks des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

<sup>84</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IV, p. 4 : « La Perse a presque de tous côtes pour confins un espace de trois à quatre jours de chemin, lequel est inhabité, quoique le terroir en soit le meilleur du monde en plusieurs endroits, comme du côté d'Orient et d'Occident. Les Persans regardent comme une vraie marque de grandeur de laisser ainsi des Païs abandonnez entre des grands Empires ; ce qui empêche, disent-ils, les contestations pour les limites, ces païs deserts servant comme de murs de separation aux Royaumes ».

royal, plus puissant encore qu'il n'en était parti trois ans plus tôt. Ces années d'exil lui ont permis de tisser à la cour de solides liens.

Dès son retour à Kandahar, en 1709, il met à profit son expérience : Giorgi Khan et ses hommes sont massacrés dans un guet-apens. Toute la garnison safavide, en grande partie géorgienne, est décimée. L'indépendance de la province est aussitôt déclarée, à la grande stupeur des membres du gouvernement. Cet événement provoque le réveil du parti géorgien : Kay Khosrow prend la tête d'une expédition destinée à réprimer les troubles et quitte Ispahan dès le mois de novembre 1709.

Toutefois, le parti du *qurshi bashi* Muhammad Zaman Khan s'oppose à son intervention : alors que Khosrow parvient à Hérat après une marche difficile, le gouvernement lui refuse les subsides permettant d'entretenir son armée de douze mille hommes. De plus, les *qurshis* rejettent son autorité, refusant de servir un *qulam* géorgien. Le gouverneur de Hérat accepte néanmoins de l'accompagner en lui adjoignant ses propres troupes. Les deux hommes arrivent devant la ville rebelle en novembre 1710, un an après le départ d'Ispahan de Kay Khosrow. Les troupes safavides sont alors à bout de force.

Mir Ways se montre pourtant hésitant. Une trêve est décrétée durant l'hiver 1711-1712, les hostilités ne reprenant qu'à l'été suivant. Le siège de Kandahar débute alors qu'une épidémie de dysenterie se déclare dans le camp safavide. En octobre, alors que la rumeur de l'arrivée des tribus baloutches se propage, Kay Khosrow décide la retraite. Mir Ways en profite pour tenter une sortie et parvient à atteindre l'arrière des troupes safavides : les Géorgiens résistent et se battent, tandis que les *qurshis* fuient le champ de bataille. Khosrow est tué au cours du combat.

L'annonce de cet échec pousse Muhammad Zaman Khan à intervenir personnellement. Il se propose pour conduire une nouvelle expédition destinée à mater la rébellion. Nommé *sardar*, il prend la tête d'une armée composée de toutes les forces safavides mais meurt à Hérat sans pouvoir rien tenter.

La révolte de Kandahar devient le symbole de l'impéritie du gouvernement : des expéditions lancées en 1709, en 1712 et en 1717 ; aucune n'est menée à terme faute d'unité dans le commandement.

L'arrivée au pouvoir de Fath 'Ali Khan, en juillet 1715, marque le début d'une reprise en main de l'autorité et laisse entrevoir la possibilité d'un règlement. Issu d'une tribu du

Daghestan, les Lezgis ; il accomplit l'ensemble de sa carrière au sein de la monarchie, s'intégrant aux réseaux ministériels. Il devient le gendre du Premier ministre Shah Quli Khan, puis passe dans le camp adverse. Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, Fath 'Ali Khan est nommé *qullar aqashi*. En 1714, exaspéré par l'inaction du souverain, il ose critiquer son comportement en plein conseil. Écarté ponctuellement de la cour, il est néanmoins invité à assumer la charge de Premier ministre lorsque Shah Quli Khan meurt en 1715.

Shah Sultan Husayn lui accorde alors une confiance inédite. Des témoins estiment même que « le Roi a mis [en lui] toute sa confiance et toute son autorité »<sup>85</sup>. Le nouveau Premier ministre anime une politique offensive vis-à-vis des provinces rebelles, semblant avoir pris la mesure des menaces qui environnent le pays. En effet, les Ouzbeks ont multiplié leurs incursions dans le Khorassan, les Afghans ravagent le Kerman tandis que la Géorgie est soumise aux attaques des Lezgis du Daghestan. Fath 'Ali Khan entreprend le redressement défensif. Il mobilise largement sa clientèle. Son neveu et gendre Lutf 'Ali Khan devient le bras armé de sa politique. Il dépêche également son ami, l'ancien *daruga* d'Ispahan, Safi Quli Khan, dans le Khorassan en 1716. Ce dernier entre en triomphe dans Mashad mais subit un revers quelques semaines plus tard. L'année suivante, Lutf 'Ali Khan devient gouverneur de Lar et de Bandar 'Abbas. Percevant le danger représenté par la proximité des Arabes de l'Oman, 'Ali Khan les chasse et reprend Bahreïn en 1718. Son succès a une portée symbolique à la cour : c'est le triomphe du parti du Premier ministre.

La situation change également à Kandahar ; Mir Ways est remplacé à sa mort par son frère 'Abd al-'Aziz, ce qui semble pouvoir permettre un retour à l'ordre. Le Premier ministre entre alors en négociation avec les rebelles et propose le titre de *vali* à 'Abd al-Aziz. Mais ce dernier est bientôt évincé par son neveu, le fils de Mir Ways, partisan résolu de la lutte anti-safavide et soutenu dans cette voie par les Afghans. En 1719, Kerman est prise : les Afghans y demeurent neuf mois avant que le gouvernement ne réagisse. Une garnison safavide vient ensuite relever les ruines de la citadelle et reconstruire les remparts pour se prémunir contre une seconde attaque.

À l'été 1720, les Lezgis reprennent leurs attaques dans le Shirvan voisin, poussant même leurs incursions jusqu'en Géorgie. Cette fois, le prince Vakhtang VI<sup>86</sup> décide d'intervenir : il réunit plusieurs milliers d'hommes pour mener une expédition de répression. Le Premier ministre, lui-même originaire de cette tribu, soutient cette politique. Pour asseoir

---

<sup>85</sup> Corr. dipl. carton 5, f° 176, M.A.E. Gardanne au ministre.

<sup>86</sup> Vakhtang VI est un autre neveu de Georgi Khan, voire la « Généalogie des Mukran de Kartli ».

son entreprise de reconquête territoriale, il a d'ailleurs renforcé ses liens avec le parti des Mukhran. Une de ses filles a épousé le *qullar aqashi* Husayn Quli Khan, aussi appelé Rustam Khan, le demi-frère de Vakhtang. C'est sous son influence que Vakhtang retrouve enfin sa charge de gouverneur de Géorgie (*vali*), en échange de sa conversion à l'islam<sup>87</sup>. Les liens entre les Géorgiens et le clan du Premier ministre semblent solides. Une politique offensive peut donc être menée à grande échelle sur l'ensemble des frontières du pays, par l'intermédiaire des généraux géorgiens.

C'est insuffisant pour le Premier ministre qui presse Shah Sultan Husayn d'intervenir personnellement. Il obtient gain de cause : la cour part d'Ispahan le 27 octobre 1717 pour se rendre à Kashan<sup>88</sup>, où elle reste jusqu'en mars 1718, puis se dirige vers Qazvin où elle arrive en mai<sup>89</sup>. Il faut attendre le mois d'octobre 1720 pour la voir se remettre à nouveau en mouvement. Le Premier ministre parvient alors à convaincre le shah de se rendre lui-même dans le Khorassan : son projet consiste à rejoindre l'armée de son neveu, Lutf 'Ali Khan, située dans le Fars, pour mettre fin à l'insurrection afghane de Kandahar. En novembre 1720, l'armée du Fars se dirige vers Shiraz tandis que la cour s'apprête à quitter Téhéran.

Pourtant, le 8 décembre 1720, tout bascule<sup>90</sup>. Convaincu de haute trahison, le Premier ministre est arrêté et aveuglé sur-le-champ par les hommes du *qurshi bashi*, Muhammad Quli Khan Shamlu. On l'accuse de vouloir s'emparer du pouvoir. L'ambassadeur français Gardanne rapporte une rumeur affirmant que le ministre lui-même aurait suscité les troubles en province afin de déstabiliser la monarchie. Il serait, entre autres, responsable de l'agitation des Lezgis dans le Shirvan, puisqu'il appartient à la même tribu. Le soir du 8 décembre, une autre rumeur se propage brusquement : trois mille soldats kurdes dévoués à ses ordres seraient en route vers Téhéran pour faire tomber le shah et le remplacer par Fath 'Ali Khan lui-même.

Portée à l'oreille du souverain en pleine nuit par le médecin en chef de la cour (*hakim bashi*), et le chef des *mullahs* (*mullah bashi*), Mir Muhammad Husayn, la nouvelle ébranle Shah Sultan Husayn qui accepte la destitution de son Premier ministre. Aussitôt, le *qurshi*

<sup>87</sup> Corr. dipl. carton 4, f°46-47, M.A.E. En avril 1715, Vakhtang VI n'est toujours pas converti.

<sup>88</sup> W. FLOOR, *The Afghans occupation*, op. cit.

<sup>89</sup> Corr. dipl. carton 4, f°47, M.A.E.

<sup>90</sup> La chute du ministre est rapportée par Gardanne, le 2 janvier 1721, Corr. dipl. carton 6, f°11, M. A. E. L'émissaire français se fie à la rumeur qui lui est parvenue et parle d'un complot organisé par le ministre pour renverser le roi et se faire couronner. Comme on pense que le ministre a suscité lui-même les troubles frontaliers, on espère que la situation se réglera d'elle-même. C'est montrer peu de reconnaissance envers un ministre qui l'a accueilli chaleureusement et s'est toujours montré affable envers lui. La suite des négociations, avec Muhammad Quli Khan, va lui donner l'occasion de regretter Fath 'Ali Khan.



*bashi* passe à l'action en se rendant chez Fath 'Ali Khan pour l'arrêter. Au matin, nul soldat kurde ne paraît à l'horizon.

Shah Sultan Husayn ne peut revenir sur le premier et seul acte autoritaire de son règne. Il envoie aussitôt des médecins s'occuper de Fath 'Ali Khan pour panser ses blessures. Dès le lendemain, le ministre destitué est convié à se présenter devant lui et à se défendre des accusations qui ont été portées contre lui. Dans les arguments de ses agresseurs, on trouve sans surprise ses origines ainsi que sa religion puisqu'il prône assez ouvertement le sunnisme. Mais aussi, et surtout, on lui reproche d'avoir accaparé le pouvoir et d'avoir mené une politique autoritaire contre les autres partis. Bien que Fath 'Ali Khan réponde point par point à ses détracteurs, sa chute est consommée.

Muhammad Quli Khan Shamlu, le *qurshi bashi* semblant être à l'origine du complot devient Premier ministre. Dès ce moment, les projets de guerre dans le Khorassan sont abandonnés et la cour rentre sans plus attendre à Ispahan. Le souverain s'en laisse convaincre d'autant plus aisément qu'il n'a consenti à ce départ qu'avec réticence. Cette décision marque une rupture définitive avec la politique de restauration de l'autorité monarchique entreprise par Fath 'Ali Khan. Muhammad Quli Khan Shamlu est le premier à balayer les arguments des partisans de l'action.

Comme il le confie à l'ambassadeur ottoman Dourri Efendi lors d'une rencontre à Téhéran où celui-ci vient discuter du passage des pèlerins à La Mecque, la monarchie safavide ne court présentement aucun péril<sup>91</sup>. Il déplore seulement « la mauvaise conduite des vizirs qui l'avaient précédé ». Pour lui, « c'est par leur négligence que l'empire de Perse est menacé de tomber dans le désordre et dans la confusion ». Il parle évidemment de son prédécesseur Fath 'Ali Khan et le rend également responsable de tous les troubles survenus en province. C'est pourquoi il dit avoir « abandonné le sommeil et le repos pour [s]'appliquer jour et nuit à les pacifier et à y apporter quelque arrangement ».

Le problème des Lezgis au Shirvan ? Il serait simplement lié à une querelle de préséance selon le Premier ministre : leurs incursions n'auraient eu pour but que de contraindre le shah à leur accorder des faveurs. Muhammad Quli Khan soutient d'ailleurs qu'il a renvoyé leur délégué fort content de lui dans le Daghestan. L'ambassadeur ottoman en

---

<sup>91</sup> DOURRI-EFFENDI (trad. Pétis de la CROIX), *Relation de Dourry Efendy, ambassadeur de la Porte ottomane auprès du roi de Perse, traduite du turk et suivie de l'extrait des Voyages de Pétis de la Croix, rédigé par lui-même*, Paris, Ferras, 1810, p. 41-42.

conclut que c'est le moment idéal pour attaquer l'Iran tant il est sûr de la parfaite impéritie du gouvernement<sup>92</sup>.

Le Premier ministre est même allé plus loin dans l'affaire des Lezgis. Non content d'avoir renvoyé leur délégué avec une robe d'honneur et quelques mots de menaces ; il a fait porter un ordre royal au *vali* Vakhtang, l'enjoignant d'arrêter net sa campagne contre les tribus rebelles<sup>93</sup>. Engagé depuis six mois dans une opération de répression, celui-ci reçoit l'ordre au moment où il s'apprêtait à les abattre. S'il est tenté de l'ignorer, la chute de Fath 'Ali Khan et, par conséquent, la mise à l'écart de ses parents à la cour, le privent de recours essentiels pour se défendre d'une accusation de désobéissance. Il choisit donc de se soumettre et renonce à son entreprise, rentrant en Géorgie, non sans vigoureusement protester contre la couardise du shah et la folie de ses conseillers.

Toutefois, pour le Premier ministre, le pire a été évité : les Géorgiens n'ont pas vaincu les Lezgis, ce qui aurait inévitablement renforcé leur parti à Ispahan. Son triomphe n'est cependant pas complet car il a certes réussi à fragiliser leur position, mais il n'a pu toucher atteindre certaines personnalités solidement implantées dans le gouvernement. Le *qullar aqashi* Rustam Khan reste notamment en place et sa faveur ne cesse même de croître auprès du souverain. Muhammad Khan Shamlu pense néanmoins avoir bien en main les affaires du pays comme en témoigne son attitude vis-à-vis des groupes rebelles affichant ostensiblement qu'il ne croit pas à la possibilité d'une attaque d'envergure contre la monarchie.

C'est donc une surprise lorsqu'il apprend durant l'été 1721 que les Lezgis ont profité de l'absence de Vakhtang pour reprendre leurs pillages. Redoublant d'audace, ces derniers ont assiégé la ville de Shamakhi à partir du 15 août 1721 et l'ont prise le 9 septembre suivant grâce à des complicités internes, massacrant au passage la garnison safavide et son gouverneur Husayn Khan<sup>94</sup>. Stupéfié par cette nouvelle, le Premier ministre doit en même temps affronter le mécontentement Ispahanis qui manquent de tout depuis le retour de la cour.

Rentré à Ispahan le 29 avril 1721<sup>95</sup>, le souverain repart aussitôt pour rejoindre sa demeure de Ferahabad. Dès lors, les difficultés se multiplient pour le ministre. L'éviction de

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 54-55.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 42. On constate que, dans le même temps, le Premier ministre se plaint auprès de l'ambassadeur ottoman du fait que le shah refuse de mettre sur pied une « puissante armée pour la faire marcher contre eux et les punir », alors que cette armée existe, et qu'il a lui-même tout fait, pour des raisons politiques, pour l'empêcher de mettre un terme aux troubles.

<sup>94</sup> Jérôme François de Saint-Joseph, supérieur des Carmes Déchaussés d'Érévan, apprend que les Lezgis sont à Shamakhi et ont massacré le gouverneur, Carton 6, f° 105, M.A.E. Les Lezgis sont toujours dans la ville en janvier 1722, carton 6, f° 137, M.A.E.

<sup>95</sup> Corr. dipl., carton 6, f° 13, M.A.E.

Fath 'Ali Khan n'a pas permis la pacification escomptée : les eunuques sont plus impopulaires que jamais, accusés d'être ambitieux et incompetents ; les ministres sont décriés, le shah lui-même est la cible des attaques populaires. C'est pourquoi la prise de Shamakhi cause la stupeur à Ispahan : la crainte est réelle que rien n'arrête les rebelles car le prince Vakhtang a bien fait savoir, après son retour en Géorgie, qu'il n'interviendrait plus en faveur du shah.

La liquidation de l'armée du Fars fait également craindre une reprise de l'offensive afghane : dès l'hiver 1721, Mir Mahmud envisage de reprendre Kerman pour en faire une base avancée sur le territoire iranien. En janvier 1722, il rôde de nouveau dans la région<sup>96</sup>. Toutefois, le siège de la citadelle se révèle plus difficile que prévu : la garnison safavide commandée par Rustam Khan Sa'dlu résiste. Beaucoup d'hommes de Mir Mahmud désertent, obligeant ce dernier à chercher de nouvelles cibles pour faire vivre ses troupes : il opte alors pour la cité de Yazd.

Jusque-là, le pouvoir n'a rien tenté pour soutenir ses garnisons, les laissant au contraire se défendre contre l'envahisseur. Comme le remarque Krusinski, la cour de Perse ne réagit pas et laisse ses provinces livrées au pillage<sup>97</sup>. C'est pourquoi Yazd prépare soigneusement sa défense et parvient à repousser l'ennemi lorsque celui-ci se présente devant ses portes. Peu accoutumé aux règles de la poliorcétique, Mir Mahmud fait demi-tour. À Ispahan, on ignore tout de ces déplacements. Aussi la situation prend-elle une tournure dramatique lorsqu'on apprend, au matin du 5 mars, que les troupes afghanes sont à quelques kilomètres de la capitale et qu'elles s'apprêtent à piller la région.

Cette fois, les habitants d'Ispahan craignent le pire : les ministres décident, en hâte, de lever des troupes. Des travaux de fortifications sont entrepris pour relever des portes depuis longtemps écroulées, le but étant surtout de gagner du temps pendant que l'on prépare une contre-attaque générale. Le Premier ministre, ancien *qurshi bashi*, est partisan d'attendre des renforts. D'autres officiers comme 'Ali Merdan Khan et Rustam Khan considèrent néanmoins que le temps presse et qu'il convient de répliquer rapidement et efficacement. Le *vali* du Khuzestan Sayyed Abdullah, alors à deux journées d'Ispahan, soutient aussi cette opinion. Leur avis l'emporte et l'armée safavide commandée officiellement par le Premier ministre se réunit le 8 mars pour vaincre les Afghans. Elle se dirige vers le village de Gulnabad, à quatre kilomètres d'Ispahan, où les troupes adverses stationnent.

---

<sup>96</sup> Corr. dipl., carton 4, f° 137, M.A.E.

<sup>97</sup> KRUSINSKI, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, op. cit., t. II, p. 11.

La bataille a lieu le lendemain : la défaite des Safavides inquiètent les habitants d'Ispahan qui pensent que les Afghans vont tirer profit de leur avantage afin d'envahir la ville et la piller. Pourtant au seuil de la victoire, Mir Mahmud hésite : il ignore encore si des renforts ne peuvent pas arriver. Le 17 mars 1722, il tente finalement une avancée vers Ispahan, ce qui oblige Shah Sultan Husayn à lui proposer un accord : son retrait immédiat et de l'argent contre la cessation définitive de Kandahar. Prenant ceci comme un aveu manifeste de faiblesse, Mir Mahmud établit ses troupes.

Le siège d'Ispahan débute. Farahabad, symbole de la monarchie distanciée, sert de base stratégique aux assaillants qui prennent leurs quartiers dans les pavillons du complexe palatial ainsi que dans les jardins en terrasses descendant jusqu'à la Zayandeh Rud. De là, il est possible de lancer des attaques vers les faubourgs : celui de la Nouvelle Julfa est le premier visé, perçu comme le plus riche et le plus mal défendu. Pourtant la responsabilité en revient aux ministres safavides qui ont désarmé les Arméniens. Sans doute craignaient-ils que les habitants de Julfa, depuis longtemps soumis à des persécutions répétées, passent du côté des Afghans et ne les attaquent avec leurs propres armes. Or les familles arméniennes, loin de se soumettre aux envahisseurs, tentent au contraire de leur résister le plus longtemps possible<sup>98</sup> : elles doivent cependant se rendre à l'évidence le matin du 20 mars ; la reddition est inévitable.

Le siège de la ville proprement dite peut alors commencer. Le jour du nouvel an iranien, un assaut général est lancé mais la crue de la Zayande Rud préserve la ville de l'invasion. Deux jours plus tard, les Afghans attaquent simultanément quatre ponts d'Ispahan mais se heurtent à la contre-offensive menée victorieusement par l'eunuque Ahmad Aqa. Démontrant au passage que les eunuques ne sont pas seulement des conseillers passifs, il repousse les envahisseurs alors que les généraux safavides tardent à intervenir. Sayyed Abdullah et le Premier ministre font preuve d'une inertie consommée tandis que 'Ali Merdan Khan est retourné dans ses terres du Larestan immédiatement après la bataille de Gulnabad, prétextant la nécessité de défendre son territoire.

Incapables de mener un assaut organisé, les Afghans resserrent le piège autour d'Ispahan. L'attente commence. En mai, Mir Mahmud prend le pont d'Abusabat et ses troupes rapprochent au plus près de la ville dont les portes et les murs sont gardés jour et nuit. Toute entrée ou sortie étant interdite, la disette s'installe progressivement. Lorsque les autorités tentent une action le 9 juin 1722, le prince Tahmasb sort de la ville avec une

---

<sup>98</sup> Un témoin note que les Arméniens ont tenté de repousser les assauts des Afghans deux heures durant la nuit du 19 mars. KRUSINSKI, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, op. cit., t. II, p. 94.

escorte<sup>99</sup> de jeunes émirs qajar pour tenter de réunir des troupes en province. La tâche s'avère difficile : en Géorgie, Vakhtang demeure sourd aux appels de la cour. En outre, peu de soldats *qizilbashs* acceptent rejoindre le prince ou de venir au secours du souverain à Ispahan.

Dans celle-ci, les relations entre le pouvoir monarchique et la population se crispent : les critiques les plus virulentes frappent ceux qui sont jugés responsables de la situation : d'abord le shah, qui n'est pas sorti du harem depuis le début du siège ; le *mullah-bashi* puis le *hakim-bashi*. Les demeures de ces deux derniers sont d'ailleurs prises d'assaut par les habitants<sup>100</sup> qui réclament également de pouvoir se défendre. La seule réponse obtenue étant celle des mousquets, la situation ne cesse de se détériorer. D'autant que, durant l'été, les prix enchérissent : en septembre, la famine est telle qu'on vend sur les marchés les feuilles et l'écorce des arbres ou encore le cuir des chaussures. Des cas de cannibalisme se déclarent aboutissant à des exécutions sur le *maydan*. En octobre, les cadavres s'amoncellent dans les rues mais personne n'a la force de les enterrer.

Le 21 octobre 1722, Shah Sultan Husayn, réduit à la faim, sort du palais. Le lendemain, il décide de négocier la reddition avec Mir Mahmud qui le reçoit dans la salle d'audience du palais de Farhabad. Devant tout le gouvernement réuni et les officiers de Mir Mahmud, le souverain abdique. C'est la fin de la monarchie safavide.

Conscient de la difficulté d'assurer la continuité de l'État avec ses propres hommes, Mir Mahmud maintient en place pendant un temps l'administration précédente. Ce n'est que plus tard, une fois le danger d'une rébellion des principaux *valis* écartée, qu'il procède à un assainissement drastique du milieu curial en faisant assassiner la plus grande partie des grands officiers de la monarchie, le 25 janvier 1723.



Définir de manière monolithique ce qui est à l'œuvre dans la monarchie dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle par le terme de « déclin » est impropre car trop caricatural. En effet, la légitimité de la famille safavide y paraît longtemps incontestée : au moment de la succession des différents souverains, il n'y a pas de remise en cause majeure du pouvoir. Ainsi, à la mort

---

<sup>99</sup> Corr. dipl. carton 6, f°191, M.A.E.

<sup>100</sup> Corr. pol. carton 6, f°190, M.A.E.

de Shah 'Abbas II en 1666, le pouvoir passe sans difficulté entre les mains de son fils aîné Safi Mirza bien que des discussions aient eu lieu au sein du Conseil pour savoir si Hamza Mirza, peut le remplacer. De même en 1694, avec l'avènement de Shah Sultan Husayn : les émirs ne sont même pas consultés, leur rôle consistant seulement à rendre les derniers hommages au souverain défunt. Le corps de Shah Sulayman est alors conduit en procession hors de la ville, puis emporté à Qom, par tous les membres de l'élite<sup>101</sup>.

Dans les deux cas, les gouverneurs se sont montrés les garants de l'ordre monarchique : ils ont protégé, favorisé et soutenu la succession en ligne directe de la famille safavide sans le remettre en question. La position du shah au sein de l'État semble donc entérinée.

En outre, la parole du souverain gagne en force et en efficacité dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. L'éviction d'un émir peut se jouer sur les tapis précieux de Tchehel Sutun, à la simple demande du shah, devant les ministres et les gouverneurs réunis, sans susciter de réaction de leur part. Il n'y a plus de protestation devant la violence du pouvoir monarchique. La parole du souverain est devenue un véritable instrument de pouvoir.

De fait, les révoltes des émirs sont rares : les luttes se sont déplacées à Ispahan, dans l'entourage du shah, où elles se polarisent autour des principaux ministres qui deviennent progressivement, au cours des règnes de Shah 'Abbas II et de Shah Sulayman, de véritables chefs de parti. Des clans ministériels s'imposent et prennent en main la distribution des charges. L'enjeu pour le pouvoir n'est plus alors de réduire les émirs à l'obéissance mais d'orchestrer les rapports de force à l'intérieur de la cour.

Cette politique d'équilibre a été possible tant que la situation aux frontières est demeurée sous le contrôle de la monarchie. Par l'entremise de généraux recrutés parmi les grandes familles de *valis*, les menaces extérieures se trouvent ainsi ponctuellement écartées. Les Lezgis du Daghestan, les Afghans de Kandahar, sont alors maintenus à distance durant plusieurs décennies. Paradoxalement, c'est l'absence de menace sérieuse qui a, selon nous, frappé une monarchie encore sûre d'elle-même et qui, malgré des problèmes financiers chroniques en ce début de XVIII<sup>e</sup> siècle, ne se percevait pas en déclin.

---

<sup>101</sup> Parmi les émirs présents à cette cérémonie, seuls le Premier ministre, Mirza Taher, ainsi qu'un religieux, suivent le cortège à cheval, en raison de leur grand âge, les autres vont tous à pied, en signe d'humilité et de respect envers leur souverain. Sur le début du règne de Shah Sultan Husayn, voir Corneille le Bruyn, *Voyages, op. cit.*, p. 213 : Sulayman meurt le 29 juillet 1694 à l'âge de quarante-huit ans, dont vingt-neuf de règne. Son corps est conduit à Qom « Tous les grands du royaume le suivirent à pied, à la réserve d'un des officiers de la Couronne, nommé Mirza Taher, et d'un ecclésiastique de distinction, auxquels on permit d'aller à cheval, à cause de leur grand âge ». On demande aux astrologues de donner un jour favorable pour la nomination du nouveau roi, ce qui arrive le 6 août, où l'on fait sortir le fils aîné du roi défunt du harem. Tous les grands viennent se prosterner à ses pieds. Le roi a environ vingt-quatre ans.







## TROISIÈME PARTIE

### LA FORMATION D'UNE IDENTITÉ MODERNE



## CHAPITRE VIII

### ALTÉRITÉ ET IDENTITÉ DU SUJET SAFAVIDE

Toute recherche sur la Modernité ne peut s'abstenir d'étudier son corollaire : l'identité. Les deux notions soient liées, les mutations engendrées par le changement de paradigme ayant des répercussions sur les mentalités. La confrontation de l'Europe avec le reste du monde, au XVI<sup>e</sup> siècle et au XVII<sup>e</sup> siècle n'échappe pas à cette dynamique : en s'expatriant, l'Européen ne cesse de mieux se définir, d'affirmer son identité par rapport à celle des autres<sup>1</sup>. L'identité safavide participe de ce processus : le principe de civilité au centre des critères d'appréciation de l'époque moderne, n'est pas réservé qu'à l'usage européen. Dans les sources, le terme de civilité s'applique aussi bien à la société française que safavide tout en étant des Orientaux, les Perses sont jugés comme étant des êtres civils : on parle de la « civilité » de leurs usages et de leurs comportements, comme on parle de la « politesse » de leur langage<sup>2</sup>. Le terme apparaît comme un outil indispensable à la description de leur sociabilité, il est employé dans les mêmes circonstances que dans l'usage européen<sup>3</sup>.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce paradigme concerne moins une aire géographique qu'une attitude, un comportement, un code de valeurs et de principes. La civilité est une norme qui se manifeste dans la manière de se parler, de vivre et de se comporter vis-à-vis d'autrui. Elle est le partage des élites, quelles qu'elles soient, dès lors que celles-ci participent de ce système de valeurs.

---

<sup>1</sup> Des pistes ont été dégagées depuis le colloque international organisé les 30 sept-3 oct. 1980 sur « La conscience européenne au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle », Paris, Rue l'Ulm, 1982. Voir par exemple les travaux réunis par J. DUFOURNET, A. C. FIORATO, A. REDONDO (dir.), *La Modernité aux XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, 2, « L'Image de l'autre européen, XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle », Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 1992.

<sup>2</sup> Par exemple, FIGUEROA, *L'Ambassade*, *op.cit.*, p. 48-49. CHARDIN, *Voyages*, *op.cit.*, t. IV, p. 110-112.

<sup>3</sup> On pense en particulier aux usages de table qui font l'objet, dans les relations d'ambassade sur l'Iran comme dans les traités de savoir-vivre européens, de longs développements.

La prise en compte de l'altérité safavide dans le discours général sur la civilité remet-il en question le sens du « processus de civilisation » mis au jour par Norbert Elias définissait comme la « civilité » comme une notion centrale de l'autodéfinition de la société européenne<sup>4</sup>. Perçu comme « l'incarnation d'une société » à une période on l'on passe de la chrétienté à l'Europe, ce terme « n'a pas moins contribué à la formation spécifique du comportement occidental ou à la 'civilisation' que jadis la société féodale. La notion de 'civilité' est l'expression qui englobe des nationalités diverses, qui s'exprime [...] dans une langue commune, d'abord l'italien et plus tard de préférence le français »<sup>5</sup>. Pour l'historien Thierry Wanegffelen, le développement de la civilité en tant qu'« attitude face à soi-même, aux autres et au monde », constitue également un trait distinctif de la Modernité occidentale<sup>6</sup>. Mais il n'en est pas moins vrai que, comme le dit et le répète Chardin, « les Persans sont assurément les Peuples les plus caressants du monde. Ils ont les manières les plus touchantes et les plus engageantes, les esprits les plus souples, et qui se composent le plus vite et le plus aisément, les langues les plus douces et les plus flatteuses »<sup>7</sup>. En un mot, ils sont civils.

Les Européens ont-ils établi un système distinctif les plaçant, dès cette période, au-dessus des autres peuples ? Confrontés aux mutations de leur société et à la découverte de nouvelles altérités, comment ont-ils réagi à la découverte de la « civilité » safavide ? Leur discours semble montrer que le principe de civilité se développe alors comme un concept large, décrivant des réalités fort diverses tout en les rattachant à certains points communs.

Dans cette perspective, la multiplication de portraits de voyageurs en « habits persans » prend un tout autre sens. Revêtir l'apparence du Safavide devient ainsi un acte significatif permettant de confondre le voyageur avec le principe de la civilité moderne. Sous cette apparence, les voyageurs ont tous l'air de gentilshommes. Leur attitude pose non seulement la question de l'altérité mais aussi celle de l'identité. Nous allons chercher à comprendre comment la confrontation entre différentes altérités a pu faire naître un discours sur la civilité.

---

<sup>4</sup> N. ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, op. cit., p. 117.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>6</sup> T. WANEGFFELEN, *Le Roseau pensant*, op. cit., p. 11.

<sup>7</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 112.

## I. L'identité safavide à travers le langage des altérités

Cette première partie vise à analyser la formation de l'identité safavide à travers la description des altérités qui l'entourent. Lors de la rédaction de leurs relations, les auteurs sont confrontés à la nécessité de transmettre une image de l'altérité safavide telle qu'ils l'ont perçue. Or, ils s'adressent à un public sans représentation précise dont la faculté d'imagination, et surtout de visualisation, reste limitée à l'époque moderne.

C'est pourquoi, pour déclencher le mécanisme de l'imaginaire, ils ont souvent recours à des motifs déjà connus comme celui du Sauvage, du Barbare, du Turc, du Moscovite ou encore, de l'Indien. Ces impressions furtives<sup>8</sup> recueillies au cours du voyage, nous intéressent en ce sens qu'elles nous paraissent représentatives d'une démarche intellectuelle visant à préparer le lecteur à la réception de l'altérité safavide.

Par un jeu de contraste, c'est à travers ces descriptions que se dégage progressivement une image du « Perse ». Parmi tous les peuples décrits par les auteurs, nous avons retenu ceux qui participaient le plus directement à la construction de l'altérité safavide. Nous commencerons donc par analyser la figure du Sauvage comme première étape vers une inversion des codes moraux et sociaux ; puis celle du Barbare avec l'apparition des peuples « tartares ». Nous poursuivrons en étudiant les Turcs et les Indiens en tant que contre-modèles de l'altérité safavide. Enfin, un autre motif moins connu et pourtant essentiel à la construction de l'identité safavide, est celui du chrétien. Celui-ci est incarné en Orient par plusieurs nationalités : le Grec, le Moscovite, l'Arménien, le Géorgien. Nous retiendrons ici celles du Moscovite et du Géorgien. Ce sera également l'occasion de poser la question de la distinction entre les altérités musulmane et chrétienne à l'époque moderne.

---

<sup>8</sup> Les auteurs reconnaissent eux-mêmes ne pas avoir assez approfondi leur connaissance de toutes les populations rencontrées, ce qui fait dire à l'un d'eux, au sujet des habitants du Cap Vert : « Je ne m'arrêterai point à décrire leur manière de vivre, trop de personnes l'on fait avant moy, et comme je veux être sincère, j'avouë que je ne m'en trouve pas assez bien informé, n'ayant demeuré parmy eux qu'autant qu'il le fallut pour prendre quelques rafraichissemens ». DELLON, *Nouvelle relation d'un voyage fait aux Indes Orientales, contenant la description des Iles de Bourbon et de Madagascar, de Surate, de la côte de Malabar, de Calicut, de Tanor, de Goa, etc.*, Amsterdam, Paul Marret, 1699, p. 5.

*Les Sauvages sur la voie des Indes orientales*

Un voyage aux Indes orientales commence bien souvent par la description de la figure du Sauvage<sup>9</sup>. Les populations rencontrées à proximité des comptoirs européens, dans les îles du Cap Vert ou sur les côtes sub-sahariennes, constituent en effet un sujet d'observation privilégié pour les Européens. Les sources les présentent comme des hommes et des femmes soumis à la loi naturelle. Ce sont des « sauvages », c'est-à-dire des êtres dénués de la moindre trace de civilité ou de savoir-vivre. Grâce à ce thème, le voyage peut commencer : le dépaysement est complet.

Pour Dellon, les peuples du Cap Vert sont « beaucoup plus affreux que le reste des Africains »<sup>10</sup>. Cependant, ce qui marque la laideur aux yeux des Européens est moins leur apparence physique que leur comportement puisque « la laideur », poursuit-il, « est égale entre les hommes et les femmes : celles que j'y ay vuës portent leurs enfants derrière le dos, et leur donnent à tetter par dessus les épaules, elles aiment la chasse, sont aussi peu chastes que belles et ne rougissent point de faire publiquement des propositions amoureuses aux étrangers »<sup>11</sup>. C'est donc la présence des marques de pudeur et de maîtrise de soi, ou ici leur absence, qui fonde le jugement de l'auteur sur la beauté ou la laideur des peuples. On pourrait même dire que l'apparence est le *reflet* du comportement. Le comportement libéré des jeunes femmes souligne ainsi l'absence de ces normes et passe donc pour un manque de considération de soi.

Comme on le voit, la laideur ou la beauté physique sont des notions relatives, fondées elles-mêmes sur des normes culturelles répondant au degré de civilisation de ces peuples. On remarque également que l'impression de sauvagerie s'accroît à mesure que l'on s'éloigne des côtes européennes.

Après avoir dépassé le tropique du Cancer, le 19 avril 1626, la flotte anglaise de Herbert longe les côtes africaines. À hauteur de la Sierra Leone, une embarcation accoste pour

<sup>9</sup> Sur la figure du Sauvage à la Renaissance, voir Frank LESTRINGANT, *Le Cannibale, Grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994. L'auteur étudie en particulier les « Sauvages » du Nouveau Monde, voir aussi Frank LESTRINGANT, *Jean de Léry ou l'Invention du Sauvage, Essai sur l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, Paris, Champion, 1999. Dans le Nouveau Monde, le regard occidental se heurte à une réalité radicalement différente, vierge de toute référence à des systèmes connus. C'est le cas du Brésil de Jean de Léry, où l'on rencontre des Indiens Tupinamba anthropophages.

<sup>10</sup> DELLON, *Nouvelle relation*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>11</sup> *Ibid.*

procéder au ravitaillement. Les habitants du pays semblent étonnés à leur vue mais, contre toute attente, les Anglais sont bien reçus et remontent à bord chargés de fleurs et de fruits<sup>12</sup>. Mais à mesure que la route se poursuit en suivant les côtes du Congo, d'Angola et de l'empire Monomotapa (aujourd'hui le Zimbabwe)<sup>13</sup>, l'atmosphère se dégrade selon le ressenti du Britannique.

L'auteur évoque des régions remplies « de peuples noirs et méchants »<sup>14</sup>. L'auteur souligne, sur le seul témoignage de ses prédécesseurs, que ce sont là des êtres sauvages, voluptueux et cruels, seulement occupés à convoiter les biens d'autrui et à se faire la guerre entre eux<sup>15</sup>. Pire, ils « dévorent les corps » de leurs ennemis ou, quand ils n'en ont plus à disposition, n'hésitent pas à se dévorer entre eux... Herbert ne parle encore que par ouï-dire mais semble en avoir la confirmation lors de son escale au cap de Bonne-Espérance où son navire s'arrête quinze jours.

Herbert en profite pour se livrer à une étude des mœurs locales et s'imprégner de leur altérité. Son constat est frappant : l'état de sauvagerie frôle la bestialité. Il souligne pourtant que le pays est en apparence agréable, toutes les ressources naturelles s'y trouvant en abondance ; mais les habitants, au contraire, n'ont « d'humain que la figure ». Ils n'ont ni religion, ni police, ni souverain, ce qui les rend enclins à toutes sortes de vices. Par conséquent, ils sont portés à offenser autrui et ne montrent aucun scrupule à dévorer devant leurs visiteurs des entrailles de pingouin ou à se taillader la peau sur toute la surface du corps<sup>16</sup>. Ces scarifications sont, selon le voyageur, le signe évident d'un avilissement de la nature, de même que les pratiques sexuelles des femmes. Leur dépravation est d'ailleurs confirmée par l'observation de leur habitat : afin de se protéger des fauves, ils vivent dans des grottes où règne une telle promiscuité que les uns et les autres se mêlent « confusément et sans distinction ». Ces « incestueux Troglodites [...] mangent, dorment, parlent ensemble et en mesme temps, sans ordre et sans règle »<sup>17</sup>.

Cette idée est encore renforcée par le langage iconographique accompagnant la description. Dans l'édition londonienne de 1638, une gravure illustre le propos de Herbert<sup>18</sup> :

<sup>12</sup> HERBERT, *Relation du voyage de Perse*, op. cit., p. 9.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 7-43.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 13. Ils « prennent un plaisir extreme à détruire leurs voisins, dont ils devorent les corps avec plus de cruauté, que ne font les bestes les plus sauvages, et à faute d'ennemis estrangers, ils en cherchent chez eux ».

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>18</sup> *Id.*, *Some Yeares Travels into Afrique and Asia the Great, Especially Describing the Famous Empires of Persia and Industant. As also Divers other Kingdoms in the Orientall Indies and Iles Adjacent*, Londres, Jacob Blome and Richard Bishop, 1638.



**Habitants du Cap de Bonne Espérance,  
Gravure parue dans Herbert, *Some Yeares Travels*, 1638.**

On y reconnaît une femme du Cap dévorant les boyaux d'un pingouin tandis que, dans son dos, un nourrisson accroché prend son sein jeté par-dessus l'épaule. Si la mère ne porte autour de la taille qu'une simple ceinture de cuir, sa nudité n'est pourtant pas le thème principal de la représentation. L'enjeu est de savoir ce qui est dévoilé et comment : la respectabilité d'un corps se lit dans une esthétique que seule le lecteur cultivé peut évaluer et comprendre. Néanmoins, on remarque sur sa cuisse droite des marques de scarifications, signe de sauvagerie. L'homme représenté à ses côtés est sans doute un seigneur, selon la description de Herbert, puisqu'il porte, en plus du pagne, une peau de lion ou de tigre. Armé d'une simple pique, il porte également des stigmates de scarifications aux cuisses, à l'épaule et au bras. Chez Herbert, l'idée de sauvagerie s'accompagne d'une absence totale de morale et conséquemment, de religion. Privés de repères religieux, les peuples ne peuvent guère s'émanciper de l'état de nature. Ils sont primitifs et proches de la bestialité, ce que confirmeront leurs comportements zoophiles. Un lien s'établit entre religion et civilisation. Ainsi, les habitants de Mohalia font l'objet d'une description édifiante :



« Le peuple est d'un noir de charbon, et ils ont la plupart la teste grosse, les levres renversées, le nez plat, l'échine pointuë et les hanches extrêmement larges, et affectant la façon de faire d'Adam, ils ont au déffaut du corps une ceinture de feuillages, dont ils couvrent les parties honteuses, pendant qu'ils découpent le reste du corps en plusieurs diverses figures, au visage, aux bras et aux cuisses, chacun s'étudiant d'y exceller par dessus son compagnon. Les plus zélés Mahométans y ont ici quelques pauvres Mosquées, bâties en bois de paille au dehors et nattées et fort propres par dedans, et ils ne permettent point que l'on y entre avec des souliers »<sup>19</sup>.

Néanmoins, les mœurs s'adoucissent au contact du christianisme. Sur l'île de Socotra, à l'entrée du golfe d'Aden, les habitants sont toujours noirs mais leurs mœurs renvoient à l'idéal du christianisme des premiers temps. Selon l'auteur, ils auraient été convertis « en la troisième année après la mort de N. Seigneur, ou par l'Eunuque de la Reine Candace, qui fut baptisé par Philippe, ou bien à ce que disent les autres, par saint Thomas, que l'on appelle l'Apostre de l'Orient »<sup>20</sup>. Si leurs origines manquent de clarté, la pureté de leurs mœurs est en revanche irréprochable : leurs églises sont bâties selon un plan cruciforme et sont, souligne l'anglican, « fort bien conservées et fort propres au dedans, mais sans aucune peinture ou image ». Ils observent aussi les fêtes religieuses et les jeûnes. Parce qu'ils n'ont pas été contaminés par les dévoiements de la doctrine, les habitants de Socotra se rapprochent de la perfection individuelle. Les vertus de la morale religieuse constitueraient donc un remède efficace contre l'état de nature. La simplicité des comportements, voire l'austérité des mœurs supposée par Herbert, renvoient ainsi à l'idéal chrétien teinté de puritanisme du XVII<sup>e</sup> siècle. La foi apparaît ici comme le normalisateur des comportements, elle élimine les aspérités de la nature, humanise les peuples les plus primitifs et, surtout, elle préserve les règles morales.

La description de ces peuples dits primitifs fait apparaître soudain les côtes du golfe Persique comme un retour inespéré à la normalité. La figure du Sauvage offre ainsi un contraste saisissant avec celle du Safavide, symbole de la civilité retrouvée. Lorsque Figueroa aborde sur la côte de Bandel, le 12 octobre 1617<sup>21</sup>, il retrouve un univers qui lui paraît familier. En face d'Ormuz, où se trouve l'ancienne forteresse portugaise, une nouvelle

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 36-37.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 42-43.

<sup>21</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, *op. cit.*, p. 48-49.

construction s'élève sur la terre ferme. Elle dépend directement de l'État safavide mais l'ambassadeur remarque qu'elle a été bâtie entièrement « à l'européenne »<sup>22</sup>.

L'accueil lui-même ne doit pas le dépayser outre mesure. Alors qu'il fait tirer une salve pour annoncer son arrivée, plusieurs salves sont tirées en réponse depuis les murs de la forteresse. Enfin, à son débarquement, Figueroa est accueilli par le gouverneur safavide Qasem Beg en personne comme il le serait dans n'importe quel port européen. Il précise d'ailleurs qu'il fut reçu « avec beaucoup de civilité »<sup>23</sup> par ce dernier. L'accueil renvoie donc en tout point aux codes de la civilité européenne.

De même arrivé à Mirseou<sup>24</sup>, le médecin français Dellon rencontre le gouverneur de la ville. Il s'agit d'un Iranien ayant choisi de s'expatrier pour faire fortune aux Indes, comme beaucoup de ses compatriotes. Le lieu en lui-même paraît plaisant : « C'est un climat fort agreable et fertile. La premiere chose que l'on trouve en montant la riviere c'est le Bourg et la Forteresse de Mirseou ; elle est grande, munie d'une quantité d'artillerie »<sup>25</sup>. L'aménagement du territoire renvoie également à un paysage familier : le réseau urbain s'articule autour de la forteresse, cernée par un fossé, élément central de l'architecture militaire. Le Français présente enfin le responsable de cette organisation :

« Le Gouverneur de cette Place étoit Persan, extremement civil, et s'appeloit Cojabdella. Dès qu'on l'eût averty de nôtre arrivée il visita nôtre Capitaine, et nous fit à tous en particulier des honnêteté, nous invitant à souper, quoy que l'heure du dîner ne fût pas encore arrivée : Nous le suivîmes, les uns dans des Palanquins, les autres à cheval, escortez de ses Gardes avec ses Hautbois et ses Trompettes »<sup>26</sup>.

Il se sent, là encore, dans un univers familier : « On nous apporta après la viande, une confusion de fruits et de confitures ; la danse succéda encore au festin, et nous ne quittâmes le Gouverneur que bien tard, qui nous fit reconduire par ses Gardes et ses Trompettes jusques à la maison de la Compagnie »<sup>27</sup>. Les Français lui rendent en retour les hommages qui accompagnent ce genre de réception ; à savoir une invitation à monter à bord, ainsi qu'une salutation au bruit du canon. La satisfaction est réciproque : « Il se retira aussi satisfait de

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 49-50 : « Ce fort est petit et n'est que de terre et de gazons, mais fort bien et fort régulièrement baty à l'européenne, au moins de la façon qu'on l'on avoit accoustumé de fortifier les places en Europe au commencement de ce siècle ».

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>24</sup> Situé dans le royaume de Visapour, au sud de Goa.

<sup>25</sup> DELLON, *Nouvelle relation d'un voyage fait aux Indes Orientales*, op. cit., p. 78.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 78-79.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 80.

notre nation que nous l'étions de sa civilité »<sup>28</sup>. Cet épisode est d'autant plus marquant qu'il est placé dans l'ouvrage après la description des peuples africains, et notamment ceux de Madagascar qui sont « traîtres, farouches et fort cruels »<sup>29</sup>.

### *Les Barbares de Tartarie : l'inversion des valeurs*

Être vicieux, moins primitif que le Sauvage mais tout aussi brutal, le Barbare est dangereux. Il dissimule sous une apparence peu engageante un comportement violent et rétif, contraire aux normes de la civilité et de la politesse. Dans les relations d'ambassade et de voyage, la figure du Barbare apparaît fréquemment sous les traits du « Tartare », nom générique regroupant les populations turco-mongoles vivant entre l'Empire ottoman, la Moscovie et la Transoxiane<sup>30</sup>. Pour ceux qui délaissent les rivages du golfe Persique afin d'emprunter les voies terrestres, la rencontre de ces tribus nomades est une redoutable épreuve. Leur portrait est sans concession : Olearius les décrit comme ayant « le teint jaunâtre et basané, tirant sur le noir, les membres forts et robustes, le visage effroyablement laid et les cheveux, qu'ils ont noirs et grands, battans sur les espauls. Ils sont tous barbares et sauvages »<sup>31</sup>. Les voyageurs traversant ces régions éprouvent une extrême appréhension, car les nomades n'obéissent à aucun souverain légitime et n'ont que fort peu de respect pour le droit des gens : « Ces barbares, qui estoient fiers et meschans, [...] grondoient de ce que l'on avoit de la peine à les souffrir là, et nous dirent fort bien que la terre estoit plutôt à eux qu'à nous »<sup>32</sup>. Pillage, insécurité et danger sont des fléaux quotidiens dans ces contrées aux confins de la civilisation.

Chardin reprend des termes similaires lorsqu'il évoque les populations de la côte septentrionale de la mer Noire, entre Caffa et l'ouest de la Géorgie, qu'il décrit comme des « barbares demi nuds et avides », fondant par les côtés sur les passagers des navires en escale « avec un air de brigands »<sup>33</sup>. L'apparente absence de religion favorise, là aussi, la rudesse

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>30</sup> Ce terme désigne souvent les anciennes principautés mongoles issues du démantèlement de la Horde d'Or et composées de différents *khanat* comme ceux de Crimée, d'Astrakhan et de Kashan.

<sup>31</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. II, p. 45.

<sup>32</sup> *Ibid.*, t. II, p. 47.

<sup>33</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. I, p. 118. Chardin décrit des tribus Tcherkès.

des mœurs. Chardin rapporte ainsi qu'« ils ont été autrefois chrétiens »<sup>34</sup> mais « à présent ils n'ont aucune religion, non pas même la naturelle ; car je compte pour rien quelques usages superstitieux qui semblent venir des Chrétiens et Mahométans leurs voisins »<sup>35</sup>. Ce mélange confus de rituels chrétiens et islamiques favorise ici un retour à un état, non pas « naturel », ce qui serait encore trop bon, mais primitif, comme on le constate encore dans leur mode de vie. En effet, le Français précise, que les habitants s'abritent dans

« des cabanes en bois, et vont presque nus. Chaque homme est ennemi juré de ceux d'alentour. Les habitants se prennent pour esclaves, et se vendent les uns aux autres aux Turcs et aux Tartares. Les femmes labourent la terre. Les Cherkes et leurs voisins vivent d'une pâte faite d'un grain fort menu semblable au mil »<sup>36</sup>.

La barbarie s'accroît encore davantage à mesure qu'on pénètre dans les terres, si bien que le voyageur déconseille de croire ce que l'on raconte dans les relations sur les « milles manières barbares de ces peuples ». En effet, « il n'y a pas toutefois beaucoup de sûreté à croire tous les rapports qu'on fait d'eux, et du dedans de leurs pays, car personne n'y va »<sup>37</sup>. L'inconnu domine l'étendue de territoire qui s'étend derrière les côtes occidentales de la mer Caspienne. Chardin préfère d'ailleurs laisser un vide sur sa carte plutôt « que de le remplir sur la foi de gens si rudes »<sup>38</sup>.

Les Tcherkès semblent encore pire<sup>39</sup>. Peuple féroce, vivant uniquement de brigandages, de vols, de rapt et de meurtres, ils « sont pires que les bandits les plus déterminés ». Leur apparence physique est tout aussi négligée que leurs mœurs : « ils vont presque nus, ils ne savent aucun art libéral, et n'ont presque rien d'humain que la parole »<sup>40</sup>. Le voyageur affirme qu'« ils font peur quand on les regarde », et davantage encore « quand on les connaît », car ils sont « les plus résolus assassins, et les plus hardis voleurs du monde »<sup>41</sup>.

La situation de la Mingrélie, tributaire de l'Empire ottoman, est tout aussi terrible : les Turcs eux-mêmes n'y entrent jamais, non sans raison si l'on en croit son récit<sup>42</sup>. Bien que les

<sup>34</sup> Sa remarque est justifiée. On se souvient que les Tcherkès étaient les principales cibles des *shaykhs* d'Ardabil au XV<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils pratiquaient le *jihad*.

<sup>35</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. I, p. 120.

<sup>36</sup> *Ibid.*.

<sup>37</sup> *Ibid.*.

<sup>38</sup> *Ibid.*.

<sup>39</sup> *Ibid.*, t. I, p. 123.

<sup>40</sup> *Ibid.*.

<sup>41</sup> *Ibid.*.

<sup>42</sup> *Ibid.*, t. I, p. 253 : Les Turcs « ont laissé ces provinces en leur premier état, et qu'ils se sont contentés qu'elles leur servissent de pépinière d'esclaves. Ils en tirent sept ou huit mille chaque année ».

Mingréliens soient fort beaux, leur apparence est trompeuse car la liste des forfaits auxquels ils se livrent est longue : « L'assassinat, le meurtre, le mensonge, c'est ce qu'ils appellent les belles actions. Le concubinage, l'adultère, la bigamie, l'inceste, et semblables vices, sont des vertus en Mingrélie »<sup>43</sup>. Leurs femmes, en particulier, sont vénéneuses. Chardin ne trouve pas de mots assez durs pour les qualifier : elles sont « superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques. Il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des amans, pour les conserver et pour les perdre »<sup>44</sup>. Pour comble d'inhumanité, les enfants sont tués à la naissance si l'on a pas de quoi les nourrir, « voilà comment raisonne ce peuple barbare »<sup>45</sup>. L'adultère se règle par le paiement d'un cochon au mari cocu, partagé ensuite entre les époux et l'amant. Les enfants sont vendus ou troqués contre des vêtements ou des vivres. Les seigneurs s'y conduisent de la pire des façons : ils ne prennent aucun soin des paysans mais au contraire vivent d'eux, de leur travail et même de leur liberté, n'hésitant pas à les vendre comme esclave sur les marchés lorsqu'ils en ont la nécessité. Chardin souligne, en outre, l'absence de toute différenciation de genre ou de toute hiérarchie sociale :

« C'est la coutume de ce pays sauvage que tout le monde sans distinction soit de l'un soit de l'autre sexe mange ensemble, le roi, et toute sa suite, jusqu'à ses palefreniers. La reine, ses femmes, ses filles, ses domestiques, et tout ce qui est à son service, jusqu'au dernier laquais. Ils mangent dans des cours, lorsqu'il ne pleut point »<sup>46</sup>.

La reine elle-même ressemble assez à l'ogresse de la fable<sup>47</sup> : ayant appris qu'un Européen est de passage sur ses terres, elle exige qu'il vienne la saluer. Chardin se présente alors en prêtre capucin, pour dissimuler son identité ; mais la souveraine n'en tient aucun compte et l'interroge au contraire sur « l'amour », insistant à loisir sur les tourments du désir :

« Elle me faisoit demander si je n'en sentois point, si je n'en avois jamais senti. Comment il se pouvoit faire qu'on n'eût point d'amour, et qu'on se passât de femme. Elle pousoit cet entretien avec un merveilleux plaisir, tout sa suite s'épanouissoit là-dessus ; pour moi qui me desespérois, j'eusse voulu que la Princesse et sa suite eussent été bien loin de moi »<sup>48</sup>.

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, t. I, p. 135-136.

<sup>44</sup> *Ibid.*, t. I, p. 135.

<sup>45</sup> *Ibid.*, t. I, p. 136.

<sup>46</sup> *Ibid.*, t. I, p. 141.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. II, p. 23.

<sup>48</sup> *Ibid.*, t. I, p. 24.

Redoutable au milieu de sa cour de « gredins à demi nuds », elle se montre toujours plus entreprenante et tourmente le voyageur pour lui faire avouer les secrets qu'elle soupçonne. Elle cherche en particulier à savoir s'il ne transporte pas d'objet de valeur au milieu de ses livres pieux :

« À la fin du repas elle m'envoya demander si je n'avois point apporté d'épicerie et de porcelaines. Elle me fit faire six ou sept messages purement pour me demander de semblables choses. Je jugeai là que cette Geuse, si j'ose nommer ainsi une Princesse souveraine, ne me caressoit que par intérêt. Toutes mes réponses furent des refus. Elle s'en fâcha à la fin et dit qu'elle vouloit envoyer visiter mes hardes. Je répondis que ce seroit quand il lui plairoit. Je fis cette réponse ayant peur que le refus, et la resistance, n'échauffât son avidité, et pour cacher aussi l'épouvante où me jettoit sa menace »<sup>49</sup>.

Chardin parvient toutefois à déjouer ses plans et s'échappe à la faveur d'une parade. À l'inverse, les populations proches des frontières moscovite ou safavide paraissent davantage soumises au processus de civilisation<sup>50</sup>. Olearius remarque notamment que les Tartares vivant le long de la Volga, passage très emprunté par les marchands moscovites au XVII<sup>e</sup> siècle, semblent apaisés. Ces populations ont été réduites à l'obéissance par Ivan IV le Terrible. La prise d'Astrakhan, en août 1554, constitue l'aboutissement d'une série de conquêtes visant à contrôler l'accès à la mer Caspienne<sup>51</sup>. Après avoir chassé les Tartares de la capitale et installé des populations russes à leur place ; le tsar fortifie le site pour le protéger contre les assauts des tribus rivales. Les habitants du pays, les Tartares de Crimée ou de la horde Nagai, sont désormais employés pour la défense d'Astrakhan lorsque les Kalmuks s'attaquent à elle. Ils n'ont pas le droit de résider à l'intérieur de la ville et logent en périphérie dans des huttes de jonc et de canne.

Les Européens considèrent comme encore à moitié sauvages ces peuples autochtones soumis à l'autorité du Grand Duc de Moscou :

« Ces Tartares ne laissent pas d'avoir leurs Princes, leurs Chefs de guerre et leurs juges particuliers, et de leur nation : mais afin qu'ils ne se débauchent point de l'obéissance qu'ils doivent au Grand Duc, il y a toujours quelques uns de leurs *Myrses* [*mirza*] ou Princes en ostage au Chateau d'Astrachan »<sup>52</sup>.

<sup>49</sup> *Ibid.*, t. I, p. 27-28.

<sup>50</sup> *Ibid.*, t. I, p. 249-250. *N.B.* : Cette remarque est tirée de la relation du père Zambì. « Ceux qui sont plus proches de Turquie et de Perse ont les mœurs plus douces et les inclinations plus équitables au lieu que ceux qui sont plus proches des Tartares et de la Scythie, ont les mœurs plus barbares, et n'ont ni idée ni extérieur de religion et n'observent aucunes loix ».

<sup>51</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, *op. cit.*, t. I, p. 318.

<sup>52</sup> *Ibid.*, t. I, p. 320.

La méfiance est toujours de mise envers des populations dont le physique annonce, aux yeux des contemporains, la nature. Pour Olearius, « les Tartares de Nagaya [= Nagai] et de Chrim [= Crimée] sont la plupart petits et gros, et ont le visage large et les yeux petits, et la couleur olivastre. Les hommes ont ordinairement le visage aussi ridé qu'une vieille, peu de barbe et la teste toute rasée »<sup>53</sup>. Cette nature sauvage n'est maîtrisée qu'au prix d'une constante vigilance. Elle donne lieu à un fragile équilibre, obtenu, toujours selon Olearius, avec l'appui de la religion, encore perçue comme un instrument de civilisation. On ne s'étonne donc pas de voir que ces Tartares sont « la plupart Mahometans, de la secte des Turcs, haïssant celle des Perses. Il y en a qui ont fait profession de la Religion Moscovite, et qui se sont faits baptiser »<sup>54</sup>. C'est pourquoi les gens de Holstein sont reçus « avec civilité, *au moins autant que cette nation en est capable* »<sup>55</sup>. La nuance en dit long !

Les Tartares situés sur la frontière safavide font également l'objet d'une acculturation. La description des peuples tartares de Tavernier est particulièrement éclairante à cet égard. Établissant un lien direct entre domination perse et prospérité des peuples, il distingue plusieurs catégories :

« Je reviens aux *Comouchs*, qui sont les peuples de la Comanie, Mahometans de religion, et des plus scrupuleux. Ils sont sous la protection du Roy de Perse, qui en fait grand cas, et qui les aime, parce qu'ils gardent les passages de ce costé-là contre les *Calmouchs*, et autres ennemis des Persans. Ils sont habillez tant hommes que femmes comme les petits Tartares, et ils tirent de la Perse les toiles et les soyes qui leur sont necessaires »<sup>56</sup>.

Le traitement des Colmouchs apporte certains avantages au shah, puisqu'ils sont voisins des Kalmuks, leurs ennemis communs. Tavernier présente leur territoire comme un pays de Cocagne : « La Circassie est un beau et bon pays. [...] La terre est si bonne que les fruits y viennent sans peine, très bons et en abondance »<sup>57</sup>. En revanche, les Kalmouks sont

« les plus laids et les plus difformes qui soient sous le ciel. Ils ont le visage si plat et si large, que d'un œil à l'autre il y a l'espace de cinq ou six doigts. Leurs yeux sont extraordinairement petits, et le peu qu'ils ont de nez est si plat que l'on n'y voit que deux petits trous au lieu des narines. Ils ont les genoux

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*, t. I, p. 321.

<sup>55</sup> *Ibid.* N.B. : Nous soulignons.

<sup>56</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 331.

<sup>57</sup> *Ibid.*

tournés en dehors, et les pieds en dedans ; en un mot on ne se peut guere rien imaginer de plus laid que leur figure »<sup>58</sup>.

Tavernier oppose ainsi deux visions de la barbarie.

L'Iran ne parvient pas toujours à maîtriser le comportement de ces nomades. Lorsque les gens de Holstein partent de Derbent, ils découvrent les « Tartares » du Dagestan qui sont en réalité les Lezgis<sup>59</sup> :

« Les Perses appellent ses peuples *Lesgi*, et ils se nomment eux-mêmes *Dagesthan Tatar*, c'est-à-dire Tartares montagnards. [...] Les habitants ont le teint jaunastre et bazané, tirant sur le noir, les membres forts et robustes, le visage effroyablement laid et les cheveux, qu'ils ont noirs et gras, battans sur les épaules »<sup>60</sup>.

Ceux-ci « sont circoncis, et ont toutes les autres ceremonies des Turcs, comme faisant profession de la Religion Mahometane, mais ils sont si peu instruits, qu'il ne faut pas s'estonner de ce qu'ils ont si peu de devotion »<sup>61</sup>. Un des imams de la ville de Derbent<sup>62</sup>, confie Olearius, a autrefois tenté de « prescher à ces Barbares, qui estoient Payens, pour tascher de les convertir à la loy de Mahomet. Ils le tuerent »<sup>63</sup>. Leur conversion superficielle, obtenue par la force, n'a pas davantage permis de les maîtriser :

« Ils rançonnent tous les Marchands qui y passent, et s'ils se trouvent les plus forts, ils les pillent entierement, c'est pourquoy les Caravanes, qui viennent passer par là, ou se rendent si fortes qu'elles se peuvent deffendre contre cette canaille, ou elles prennent le chemin de la mer. Ils n'apprehendent ny les Perses ni les Moscovites parce qu'il n'y a point d'armée qui les puisse suivre dans les montagnes où ils se retirent, quand on les attaque »<sup>64</sup>.

Le trouble qui règne dans ces pays « barbares » fait place à un apaisement soudain dès lors que les Européens croisent des sujets du shah. Olearius rapporte ainsi sa rencontre avec des Iraniens à Astrakhan :

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, t. I, p. 330.

<sup>59</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade de Moscovie, Tartarie et Perse, op. cit.*, t. II, p. 45.

<sup>60</sup> *Ibid.*.

<sup>61</sup> *Ibid.*.

<sup>62</sup> *Ibid.*, t. II, p. 43.

<sup>63</sup> *Ibid.*, t. II, p. 44.

<sup>64</sup> *Ibid.*, t. II, p. 46.



« Le lendemain de nôtre arrivée nous fûmes visitez de plusieurs marchands de Perse, qui avoient envie de voir nostre navire. Il n'y en eut pas un seul qui n'apportast quelque present de fruit, suivant la coustume du païs, qui ne leur permet pas de se presenter devant des personnes de qualité les mains vuides »<sup>65</sup>.

Ils commencent par échanger des compliments avec les chefs de l'ambassade européenne et présentent une grande curiosité à leur endroit. Olearius apprend alors que ces négociants sont en fait les bienfaiteurs de la région<sup>66</sup>. Ils ont transformé ces terres incultes de « Tartarie » en vignobles prospères, y apportant le commerce et l'abondance. Et, comme il se doit entre gens actifs et entreprenants ; le contact entre les Perses et les Européens est immédiat, positif. Olearius se sent avec eux en bonne compagnie : « Ils nous traitterent avec beaucoup de familiarité et civilité, ce qui nous surprit d'autant plus agreablement que nous venions de quitter une nation, qui n'en a point du tout, et qui est toute barbare »<sup>67</sup>. La bienveillance des marchands ne manque pas d'être agréable aux ambassadeurs, « parce que nous avons à vivre et à négocier avec celle-ci [cette nation], nous prenions plaisir à laisser à ces Perses toute la liberté qu'ils se voulurent donner dans nostre navire, et fusmes ravis de les voir enyvrer, tous de si bon cœur »<sup>68</sup>. Le contraste entre « barbares » et « civilisés » apparaît également dans l'iconographie européenne par la simple comparaison entre le « Tartare » et le « Persan ». On le retrouve par exemple dans le *Recueil de la diversité des habits* de François Desprez<sup>69</sup>.

Le « Tartare » est représenté par les caractéristiques d'une nature corporelle non-maîtrisée : il est défiguré par la peur et son mouvement désordonné, porté vers l'avant, indique qu'il fuit. Son apparence plaide également contre lui : sa barbe n'est pas taillée, tombant en franges éparées sur son buste, signe de négligence. L'impression de barbarie transmise par la représentation incite le spectateur à maîtriser ses peurs « primitives ».

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, t. I, p. 322.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> François DESPREZ, *Recueil de la diversité des habits, qui sont de présent en usage tant ès pays d'Europe, Asie, Affrique et Isles sauvages, Le tout fait après le naturel*, Paris, Richard Breton, 1567.



Desprez, *Recueil de la diversité des habits*,  
Illustration « Le Tartare », 1567

On est davantage invité à comparer la figure du « Persien » à celle du « Chevalier » français, incarnation de la noblesse et de la civilité. Si le caractère viril des deux hommes opère un rapprochement immédiat ; il convient cependant de souligner que loin d'être une spécificité, la virilité est l'apanage des guerriers, qu'ils soient sauvages ou civilisés.

Pour qu'il apparaisse comme un gentilhomme, le soldat doit être pacifié. Le graveur transmet cette idée en positionnant le « Persien » à côté de son arme. Sa lance fichée dans le sol souligne la verticalité du personnage, sa droiture. Celui-ci se tient dans une position de repos, la main gauche appuyée sur la hanche : une position qui rappelle d'emblée le « redressement » des corps amorcés en Europe<sup>70</sup>. Le vêtement, quant à lui, est d'une extrême richesse à l'image du manteau fermé par une aigrette, sans doute ornée d'une pierre précieuse. La complexité de son habit indique son raffinement sans que le turban oriental ne lui fasse

<sup>70</sup> Norbert ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calman Lévy, 1973, p. 150-180 ; *Id.*, *La Société de cour*, Paris, Calman-Lévy, 1985 (1<sup>re</sup> éd. 1974) ; Robert MUCHEMBLED, *L'Invention de l'homme moderne*, Paris, Fayard, 1988, p. 249-259 ; *Id.*, *Société et mentalités dans la France moderne*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 156-157 ; *Id.*, *La Société policée. Politique et politesse en France du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Le Seuil, 1998 ; Thierry WANEGFFELEN, *Le Roseau pensant*, *op. cit.*, p. 47.

perdre sa dignité. Il en va de même de son visage : moustache et barbe sont taillées de manière presque identique à celle du « Chevalier ». La similitude dans les attitudes et les vêtements des deux personnages peut apparaître comme un argument en faveur de la noblesse, en tant que norme de comportement. Notons au passage que le poignard du « Persien », dissimulé sous la ceinture, est à portée de main, signe qu'il reste sur ses gardes et demeure avant tout un guerrier.



Desprez, *Recueil de la diversité des habits*,  
Illustration « Le Persien », 1567.



Desprez, *Recueil de la diversité des habits*,  
Illustration « Le Chevalier », 1567.

### *L'altérité absolue des Moscovites*

Dans la figure du Moscovite, les auteurs puisent les éléments d'une altérité absolue. Pour Olearius, les Russes sont tous « fins, rusés, contredisans, opiniastres, obstinés, insolens

et impudents »<sup>71</sup>. Ils ont « renoncé à toutes sortes de vertus pour s'embourber en toutes sortes de vices »<sup>72</sup>. Struys n'est guère plus indulgent en affirmant qu'ils « ont l'air grossier et brutal, et s'ils sont tous forts et robustes, ils n'en ressemblent que mieux aux bêtes, auxquels ils ont certains rapports »<sup>73</sup>.

C'est à l'occasion de son premier voyage en Moscovie que le secrétaire de l'ambassade de Holstein rencontre les sujets du Grand Duc. Dès le premier abord, il est frappé par l'étrangeté mœurs : « Si l'on veut considérer l'humeur et la façon de vivre des Moscovites, l'on sera contraint d'avouer qu'il n'y a rien de plus barbare que ce peuple »<sup>74</sup>. Leur mode de vie semble être un catalogue des fautes à ne pas commettre en public, selon les critères de la civilité moderne. Les nobles y sont qualifiés d'ivrognes et de querelleurs, se battant non à l'épée ou au pistolet mais à coups de pied dans le ventre et dans les côtes voire ou à coups de fouet<sup>75</sup>. Plus grave encore, « il n'y a rien de polé en leur conversation ». Ils manquent complètement de savoir-vivre. D'après le rapport d'Olearius, « ils ne craignent point de lascher les vents que l'estomach renvoye, quelque part qu'ils se trouvent, sans honte et sans retenuë »<sup>76</sup>. Le secrétaire d'ambassade se plaint également de ce qu'ils ont aussi « l'haleine puante, à cause de l'ail et de l'oignon qu'ils mangent avec toutes leurs viandes ». Nulle raison dès lors d'espérer un comportement honnête à table, où « ils s'estendent et rottent en toutes les compagnies, et à la réserve du Grand Duc, il n'y a personne pour qui ils ayent assés de respect pour s'en empescher »<sup>77</sup>. Ils y joignent d'autres habitudes, comme de se moucher avec les doigts, avant de s'essuyer sur la nappe, ce qui scandalise notre auteur.

La nourriture est à leur image, grossière. Les auteurs européens évoquent l'absence de plats élaborés, de ragoûts ou de viandes cuisinées, comme sur les tables européennes. La table moscovite, en revanche, ne manque pas de choux, de navets, de gruau et de poissons salés<sup>78</sup> quelle que soit la condition sociale de leur hôte<sup>79</sup>. Autant de mets qui semblent avoir peu d'attrait au palais des Occidentaux, lesquels se plaignent en outre de leur rareté. Ils soulignent

---

<sup>71</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 145.

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Jean STRUYS, *Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse et aux Indes et plusieurs autres païs étrangers*, Amsterdam, 1681, p. 122.

<sup>74</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 143.

<sup>75</sup> *Ibid.*, t. I, p. 150.

<sup>76</sup> *Ibid.*, t. I, p. 151.

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> STRUYS, *Les voyages*, op. cit., p. 123.

<sup>79</sup> Le baron de MAYERBER, *Voyage en Moscovie d'un Ambassadeur, Conseiller de la Chambre Impériale, envoyé par l'Empereur Léopold au Czar Alexis Mihalowics, Grand Duc de Moscovie en 1661*, Leide, Harring, 1688, p. 60 : « La manière ordinaire de vivre des Moscovites, même des personnes illustres, ne passe jamais les bornes de la frugalité ».

par compensation la forte présence d'eau-de-vie, de bière et d'hydromel. Struys remarque que les hommes en boivent jusqu'à l'excès et que les femmes suivent le même penchant. La propension à l'ivresse des Moscovites est mise en scène par quelques anecdotes édifiantes, racontées à la première personne par Olearius pour en renforcer l'authenticité :

« Au voyage que je fis en Moscovie en 1643, je voyois souvent sortir d'un cabaret, qui estoit dans nostre voisinage, de ces yvrognes, les uns sans bonnet, les autres sans bas et sans souliers et mesme sans camisole et en chemise. J'en vis un entr'autres, qui en sortit premierement sans kaftan et en chemise, mais ayant rencontré un de ses amis, qui prenoit le chemin du cabaret, il y retourna avec luy, et n'en sortit point qu'il n'y eust laissé la chemise. Je l'appelay, et lui demanday ce qu'il avoit fait de sa chemise, et s'il avoit esté volé ; il me respondit avec la civilité ordinaire des Moscovites. *Ia but fui matir* : va te promener, c'est le cabaretier et son vin qui m'ont mis en cet estat »<sup>80</sup>.

L'ivresse est ici présentée sous sa forme la plus nuisible : l'ivrognerie, c'est-à-dire, dans le langage de la civilité moderne, l'absence de contrôle de soi. Étant incapables de se maîtriser, ils se montrent aussi rudes et brutaux que les bêtes avec lesquelles Struys leur trouve quelque ressemblance<sup>81</sup>. Cette assimilation renvoie à une absence de règles de conduite : « leur façon de vivre est comme le reste purement naturelle »<sup>82</sup>. À l'intérieur des maisons, par exemple, tous les individus s'entassaient dans la même pièce et « chacun fait son tripotage sans s'informer de la bienséance »<sup>83</sup>. Pour Jean Struys, cette promiscuité qui mélange, sans distinction, des personnes de sexes différents et qui semble ignorer les codes de la pudeur, est un indice supplémentaire du relâchement bestial des mœurs de ce peuple.

C'est l'absence de toute forme d'autocontrainte qui est durement critiquée par les observateurs européens, représentant d'un milieu social dans lequel le processus de civilisation s'est déjà amorcé depuis plusieurs décennies .

L'altérité absolue des Moscovites ne tient pas uniquement dans leur ignorance des codes de la politesse mondaine mais se manifeste également dans le mode de gouvernement du pays présenté comme despotique et tyrannique. Le système politique russe ne serait toutefois pas critiqué si durement s'il n'était dû en grande partie, selon les auteurs, à la « servitude pour

<sup>80</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 154.

<sup>81</sup> STRUYS, *Les Voyages*, op. cit., p. 122.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 201.

laquelle ils semblent estre nés »<sup>84</sup>. Néanmoins, le caractère rudimentaire et brutal de leur État n'empêche pas le désordre et l'insécurité de régner dans les rues de Moscou<sup>85</sup>.

Enfin, la dépravation du clergé est non moins scandaleuse pour les voyageurs : les prêtres s'adonnant à la boisson comme les autres, la corruption ne peut que s'étendre à l'ensemble de la société. De plus, la liturgie moscovite est présentée comme une mascarade des rites chrétiens. La cérémonie religieuse donnée sur la Narva, à l'occasion de la Pentecôte le 24 mai 1634, permet à Olearius d'illustrer son propos. Ce rassemblement donne lieu à des manifestations contradictoires où se mêlent étrangement pleurs, cris et déchirements sur les tombes des « parents et [...] amis trépassés »<sup>86</sup>.

« Tout le Cimetiere estoit plein de femmes Moscovites qui avoient estendu sur les sepulcres des mouchoirs [...] sur lesquels ils avoient posé des plats pleins de poisson rosty et frit, de flancs, de gâteaux et d'œufs peints. Les uns se tenoient debout et les autres estoient à genoux, faisans plusieurs demandes à leurs parens, versans des larmes sur leurs tombes et tesmoignans leur affliction par des cris épouvantables ; mais avec si peu d'attachement, qu'elles ne perdoient point d'occasion de parler, et mesme de rire avec ceux de leur connoissance qui passoient »<sup>87</sup>.

Parmi ces femmes larmoyantes et faussement éplorées, Olearius met en scène un prêtre indigne, lequel

« suivy de deux de ses Clercs, se promenoit ça et là par le Cimetiere, tenant à la main un encensoir, où il jettoit de temps en temps des grains de cire pour encenser les sepulcres. Les femmes [...] le tiraill [aient] pour avoir sa preference. Le Prestre s'acquitoit de cette devotion fort legerement, et y apportoit si peu d'attention, qu'il n'estoit que trop bien payé de la piece de cuivre qu'on luy donnoit et ne meritoit point qu'on luy donnast les vivres que les Clercs avoient soin d'amasser, au profit de leur maistre »<sup>88</sup>.

La présentation d'Olearius vise clairement à édifier son lectorat européen : le comportement faux et trompeur des Moscovites met en évidence les erreurs de leur hétérodoxie. Il faut néanmoins aller au-delà des descriptions : l'inversion des valeurs chrétiennes semble être la clef de compréhension de la barbarie des Moscovites. Ainsi, « le naturel pervers des Moscovites, et la bassesse en laquelle ils sont nourris, joint à la servitude,

---

<sup>84</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 155-156. N.B. : Nous soulignons. L'auteur ajoute que « le peuple y est né pour l'esclavage ».

<sup>85</sup> *Ibid.*, t. I, p. 158.

<sup>86</sup> *Ibid.*, t. I, p. 9.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*

pour laquelle ils semblent estre nés, font que l'on est contraint de les traiter en bestes plutôt qu'en personnes raisonnables »<sup>89</sup>. En outre, « comme les Moscovites n'ont ni la douceur ni l'honnêteté des autres peuples, ils ont des modes et des coutumes si singulières qu'on diroit qu'ils affectent de ne leur ressembler en rien »<sup>90</sup>. En somme, ils ont tous les vices et peu de vertu. Lorsqu'ils en possèdent, ils sont coupables de ne pas les cultiver mais de les mettre au service de leur intérêt propre, au moyen de la ruse et du mensonge. En conclusion, les Moscovites sont « incivils, farouches, et ignorans ; ils sont traitres, défiants, cruels et si brutaux dans leurs passions que la sodomie ne leur semble pas le plus grand des crimes »<sup>91</sup>.

Ce n'est qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle que la perception de l'altérité moscovite change dans les sources européennes, sous l'influence de voyageurs tels que Le Bruyn. Reçu à la cour du tsar en 1702, alors que Pierre le Grand (1682-1725) a déjà accompli son grand tour d'Europe ; le voyageur remarque qu'il tente d'instaurer, par la force, certaines normes de civilité parmi l'élite. Le Bruyn peut ainsi avoir une conversation en italien avec le prince de Troubetzkoï, évoquer les paysages de la Toscane ainsi que d'autres pays qu'ils ont visités l'un et l'autre. Il parle en néerlandais avec le tsar et exécute, pour le compte de sa belle-sœur, l'Impératrice Praskovia Fyodorovna Saltykova, plusieurs portraits de ses filles. « Il seroit difficile d'exprimer toutes les honnêtetez qu'on m'a faites en cette cour, pendant que je travaillois à ces portraits »<sup>92</sup>. Celle-ci est d'ores et déjà européanisée.

Néanmoins, le processus est tout juste amorcé pour le reste de la société et laisse entrevoir encore de nombreuses failles. « Leurs manieres sont assez extraordinaires<sup>93</sup> » reconnaît-il, notamment dans le domaine religieux. Le Bruyn se fait aussi l'écho, atténué toutefois, de la réputation qui a entouré jusque-là les Moscovites en Occident : l'ivrognerie, l'absence d'inhibition. Les tavernes à eau de vie (*kabak*) dans lesquelles se rendent hommes et femmes sont toujours aussi nombreuses<sup>94</sup>.

L'altérité absolue que perçoivent les voyageurs en observant les contrées traversées ne repose donc pas uniquement sur une opposition entre chrétiens et « païens » : les Moscovites sont des chrétiens mais leurs mœurs et leurs comportements sont aux antipodes des codes de civilité dans lesquels se reconnaissent les élites du reste de l'Europe. Est donc barbare, celui

<sup>89</sup> *Ibid.*, t. I, p. 155-156.

<sup>90</sup> *Ibid.*, t. I, p. 222.

<sup>91</sup> STRUYS, *Les voyages*, op. cit., p. 125.

<sup>92</sup> Le BRUYN, *Voyages*, op. cit., p. 32.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 81.

qui n'est pas entré dans cette « civilisation des mœurs » qui est leur bien commun. Ce qui soulève la question de l'existence de peuples civilisés en Orient, hors de l'aire chrétienne...

Olearius en prend conscience lorsque, après avoir fréquenté les Russes, il pénètre en Iran :

« Les Perses sont extrêmement propres, tant en leurs chambres et en leurs meubles qu'en leurs habits [...] ce qui est bien contraire à l'humeur des Moscovites, où l'on ne voit quasi point d'habit qui ne soit plein de vilainies et qui ne reluisse de graisse : aussi est-il vray que les estables et escuries de Perse sont plus propres, que les poisles et les chambres des Moscovites »<sup>95</sup>.

### *L'altérité trouble des Géorgiens*

Dans les sources européennes, les Géorgiens apparaissent comme une altérité intermédiaire : à la fois barbares par certains traits et civilisés par d'autres.

Tavernier ne doute pas de leur caractère barbare près avoir observé le comportement du clergé orthodoxe qui, à son avis, est à l'origine de la dégradation morale et humaine de ce peuple. Les évêques et leurs serviteurs se font seigneurs absolus et marchands d'esclaves par avidité :

« Parlons maintenant de quelques coûtumes et maximes de religion des Royaumes de Georgie et de Mengrelie. Premièrement ces peuples se mettent fort peu en peine si leurs Prestres et leurs Evesques sont ignorans et vicieux, et s'ils sont capables de les conduire. Les plus riches d'entre-eux sont ceux qui ont le plus de credit et qui font absolument la loy aux pauvres. Ils en est de mesme des Chefs de l'Eglise, qui ont pris une telle juridiction sur les peuples qu'ils les peuvent vendre, comme ils vont souvent tant aux Turcs qu'aux Persiens. Ils font choix des plus beaux garçons et des plus belles filles pour en tirer plus d'argent »<sup>96</sup>.

Ils sont en outre simoniaques et népotiques : « Ils élisent leurs enfans pour Evesques quand ils sont encore dans le berceau, et si le Prince témoigne de n'estre pas satisfait de cette élection, tout le clergé se mettant du côté de celui qui est élu, il se fait souvent de cruelles guerres »<sup>97</sup>.

---

<sup>95</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 568.

<sup>96</sup> TAVERNIER, *Les Six Voyages*, op. cit., p. 327-328.

<sup>97</sup> *Ibid.*



Les Géorgiens sembleraient pourtant prédisposés à la beauté et à la bonté. Ainsi, Chardin affirme que « le sang de Géorgie est le plus beau de l'Orient, et je puis dire du monde »<sup>98</sup>. Les Géorgiens deviennent ainsi « fourbes, fripons, perfides, traîtres, ingrats et superbes [= orgueilleux] »<sup>99</sup>. Ils mentent sans vergogne. « Les Géorgiens sont mutins, légers et vaillans »<sup>100</sup>. Ils ont en effet la réputation « d'être les meilleurs soldats de toute l'Asie »<sup>101</sup>. Ils le sont, dès lors qu'on les emploie dans les pays voisins ; mais deviennent brouillons et querelleurs dans leur propre pays contrée. La Géorgie est ainsi traversée de part en part par la violence.

« Outre ces vices de l'esprit, ils ont ceux de la sensualité les plus sales ; savoir l'ivrognerie et la luxure »<sup>102</sup>. Dissimulatrices, cruelles et ambitieuses, les femmes de ce pays suscitent chez les hommes un « amour violent »<sup>103</sup>. Selon Chardin, elles « ne sont ni moins vicieuses ni moins méchantes » que les hommes et ont pour eux « un grand foible »<sup>104</sup>. Heureusement, l'État safavide joue, ici aussi, son œuvre :

« C'est seulement depuis que les Georgiens ont été soumis à la Perse qu'ils ont interdit à leurs femmes le commerce des hommes, et cette interdiction n'est encore que dans les villes, car à la Campagne, et aux lieux où il n'y a point de Mahometans, elles vont sans voile, et ne font nulle façon de voir des hommes et de leur parler. mais comme les coutumes des mahométans, s'étendent de plus en plus en Géorgie avec leur religion, on voit aussi peu à peu la liberté des femmes s'éteindre, et ce beau sexe obligé par bienséance de faire bande à part »<sup>105</sup>.

L'acculturation iranienne est cependant limitée : elle ne touche encore que le roi. Vakhang V, converti à l'islam chiite sous le nom Shah Navaz Khan. En échange de sa conversion, la dynastie safavide maintient la famille royale géorgienne au commandement de la province<sup>106</sup>. Seule l'élite tente de suivre sa manière de vivre et de faire : « Ils imitent aussi les Persans en leur façon de s'asseoir, de se coucher et de manger »<sup>107</sup>. La conversion d'une

<sup>98</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. II, p. 128. Selon l'auteur, ils ont de l'esprit ; ce qui leur donne des dispositions naturelles à l'étude. Mais leur nature *a priori* parfaite n'est en rien cultivée : l'éducation des enfants, en particulier, est négligée. Pire, ces derniers ne disposent que de mauvais exemples sous les yeux.

<sup>99</sup> *Ibid.*, t. II, p. 129.

<sup>100</sup> *Ibid.*, t. II, p.158-159.

<sup>101</sup> TAVERNIER, *Les Six Voyages, op. cit.*, t. I, p. 324.

<sup>102</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. II, p. 129.

<sup>103</sup> Charles de PEYSSONNEL, *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, Desaint et Saillant, 1754, p. 20.

<sup>104</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. II, p. 130.

<sup>105</sup> *Ibid.*, t. II, p. 184.

<sup>106</sup> Ce qui ne l'empêche pas, le cas échéant, de créer des divisions entre les princes pour asseoir davantage son emprise politique.

<sup>107</sup> *Ibid.*, t. II, p. 131.

partie de la noblesse géorgienne à l'islam se perçoit peu dans le paysage. Les mosquées sont rares : « Les Persans ont fait ce qu'ils ont pû pour y en bâtir, mais ils n'en ont pû venir à bout. Le peuple se soulevoit aussitôt, et à main armée abattoit l'ouvrage et maltraitait les ouvriers »<sup>108</sup>. La seule mosquée qui résiste est celle de la garnison safavide, que la population n'a pu détruire pour la simple raison qu'elle se trouve à l'intérieur de la forteresse<sup>109</sup>.

Là où les Européens rencontrent le plus de Géorgiens, c'est encore en Iran, à Ispahan, où de nombreux membres de l'élite sont issus du sang géorgien<sup>110</sup>, ce qui adoucit leur caractère. Finalement, il suffit qu'ils vivent à la cour safavide pour qu'ils apparaissent comme des personnes civilisées et polies.

### *Les Turcs comme contre-modèle de l'altérité safavide*

La figure du Turc est bien connue au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>111</sup>. Considéré comme un guerrier idéal par Postel dans *La République des Turcs*, incarnation de la simplicité et la sobriété du soldat<sup>112</sup> ; il est aussi qualifié dans d'autres sources de « cruel » et de « barbare ». Les auteurs de relations de voyage en Iran s'appuient sur cette figure pour faire apparaître l'altérité du « Perse ». Leur démarche intellectuelle consiste à souligner les similitudes entre les deux altérités, avant de faire apparaître ce qui les distingue. Ils commencent par façonner une description physique du Perse relativement similaire à celle du Turc, tout en le différenciant sensiblement. Ainsi, les Perses et les Turcs semblent parler la même langue et s'habiller de la même façon. Progressivement cependant, de subtiles nuances se précisent. Ainsi, lorsque Figueroa fait la description du premier Perse venant à sa rencontre sur le territoire du shah, il le compare à un Turc :

<sup>108</sup> *Ibid.*, t. II, p. 158.

<sup>109</sup> *Ibid.*, t. II, p. 159.

<sup>110</sup> Soulignons au passage que tous les souverains safavides du XVII<sup>e</sup> siècle, hormis Shah 'Abbas dont la mère était Mazandarani, possèdent une ascendance géorgienne.

<sup>111</sup> Sur la formation de la figure du Turc à la Renaissance et au XVII<sup>e</sup> siècle, voir Alexandra MERLE, *Le Miroir ottoman*, op. cit. ; mais aussi C. D. ROUILLARD, *The Turk in French History, Thought and Literature*, Paris, 1941 et R. SCHWOEBEL, *The Shadow of the Crescent. The Renaissance Image of the Turk (1453-1517)*, Newkoop, 1967.

<sup>112</sup> Frank LESTRINGANT, « Guillaume Postel et l'obsession turque », *Écrire le monde à la Renaissance*, op. cit., p. 189-298.

« L'habit des Perses, quoi qu'il ait beaucoup de rapport avec celui des Turcs, en diffère néanmoins en plusieurs choses ; parce que leurs jupons ou justaucorps, ne sont pas si longs que ceux des Turcs, non plus que les casaques, dont ils se servent au lieu de manteaux. Outre que les turbans des Perses sont de plusieurs couleurs, et borde d'or, ceux des Turcs sont tout blancs, et plus ronds que les autres »<sup>113</sup>.

Le Persan apparaît comme un Turc mieux habillé, plus chatoyant et aussi plus simple dans son élégance.

En outre, l'opposition entre Ottomans et Safavides s'impose sur le plan religieux. Les auteurs de relations ont compris que leurs lecteurs ne disposent pas de l'outillage culturel suffisant pour aborder d'emblée les distinctions entre le chiisme et le sunnisme. C'est pourquoi ils avancent prudemment dans leurs descriptions de la religion des Perses. Les nuances entre les croyances islamiques requièrent une enquête fournie, appuyée sur une documentation, voire sur une transcription de conversations avec des représentants du clergé chiite ou de simples pratiquants. Ce travail préliminaire demande des investigations, des efforts de traduction et de compréhension. Chardin consacre pas moins d'un volume à cette question dans ses *Voyages*<sup>114</sup>. Les relations du début du XVII<sup>e</sup> siècle sont tout aussi fournies à ce sujet. Olearius, Figueroa ou encore Pietro della Valle évoquent à maintes reprises les particularités de la foi musulmane en Iran.

Certains voyageurs en donnent une description plus superficielle, à l'instar de Tavernier qui retranscrit quelques éléments de différenciation seulement entre le sunnisme et chiisme<sup>115</sup>. L'intérêt de sa présentation réside néanmoins dans les liens faits entre les divergences confessionnelles et enjeux politiques des puissances ottomane et safavide.

Le programme de Tavernier, exposé dans son chapitre sur la *Religion des Persans*, est simple et se décompose en deux temps<sup>116</sup> :

« Il y a tant de gens qui ont écrit de la Loi de Mahomet qu'il n'est pas nécessaire de rebattre ici cette matière. Il me suffit de montrer seulement en peu de mots la différence qu'il y a entre la religion des Turcs et la religion des Persans ; à quoi j'ajouterai la description de la grande fête de Hocen, et de Hussein fils d'Ali, qu'on célèbre avec beaucoup de solennité dans la Perse »<sup>117</sup>.

<sup>113</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 132. Il décrit de la même façon les gouverneurs et officiers safavides, p.48.

<sup>114</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. VII, « Contenant la Description de la religion des Persans ».

<sup>115</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages*, op. cit., p. 423.

<sup>116</sup> *Ibid.* Chapitre VII, *De la religion des Persans, et de la grande fête de Hocen et de Hussein et de celle du chameau*.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 423.

Tavernier ignore la description générale de l'islam pour insister sur les différences entre sunnisme et chiisme ; c'est-à-dire, selon lui, entre Ottomans et Perses. Dans un deuxième temps, il traite du lien puissant entre le chiisme et le pouvoir royal, à travers la mise en scène d'une fête solennelle du chiisme.

Dans les relations, la question de la religion prend une dimension essentielle car elle est un des instruments d'identification des nations orientales. Pour isoler la Perse de l'univers confus du monde musulman, la première mission des auteurs consiste en une clarification des origines ethniques des Perses. Or, cette mise au point s'avère difficile car ces trois principales dynasties du Moyen-Orient sont turques : les Ottomans, les Safavides et les Moghols. Elles descendent de lignées de nomades turkmènes et ne sont pas issues des populations autochtones. Les observateurs européens doivent donc établir des éléments capables de distinguer les souverains perses des autres nations *turques*. L'approche religieuse est utilisée puisque les Perses sont les seuls à avoir adopté un particularisme confessionnel propre à les distinguer. Les Ottomans et les Moghols sont sunnites ; les Safavides sont chiïtes.

Il s'agit donc de montrer que les Perses sont bien *turcs*, mais qu'ils sont différents des *Turcs* ottomans... La Boullaye-le-Gouz se livre à cet exercice périlleux : il explique en particulier que le mot « Turc » ou « Turcoman »<sup>118</sup> signifie « paysan, pasteur ou homme de la campagne, et est une injure pour un Ottoman »<sup>119</sup>. Le terme de *turc* renvoie ici à une acception commune, il est désolidarisé de la connotation péjorative attribuée par les Occidentaux aux Ottomans. Ces derniers apparaissent même rebutés par cette appellation, au même titre que celle de « Keselbache » [= Qizil Bash], entendons de Perse. En s'autoproclamant « vrai croyant », l'Ottoman se distingue du peuple et se considère comme membre d'une élite. L'appartenance à l'islam complète l'assimilation à un groupe dirigeant car ils « distinguent leurs nations par les chefs qui les ont commandés »<sup>120</sup>. C'est ainsi que

« les Ottomans se nomment Osmanleus d'Osman, ce grand capitaine appelé Ottoman en français ; les Keselbaches ou Schais, du Shah, qui est le roi de Perse [...] ; et les Iusbeg de la terre qu'ils habitent, qui signifie cent seigneurs, quoi qu'ils soient tous Turcs de langue, et de nation et descendent de la Scythie à divers temps ; et du Turquistan, qui signifie demeure des pasteurs »<sup>121</sup>.

<sup>118</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations*, op. cit., p. 29-30.

<sup>119</sup> *Ibid.*

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>121</sup> *Ibid.*

L'appartenance ethnique est donc commune aux trois dynasties, l'auteur rappelle que celle-ci laisse apparaître des branches divergentes : le shah « est descendu des Turcomans, ainsi que le sultan des Ottomans, *mais d'une autre branche* »<sup>122</sup>.

L'enjeu principal est finalement de différencier le shah de Perse du sultan ottoman en faisant ressortir l'opposition religieuse. En quelques lignes, Tavernier assimile sunnisme et Turquie d'un côté ; chiisme et Iran de l'autre. Il expose ainsi la « diversité qui se trouve parmi les Mahométans » en expliquant qu'elle ne consiste pas dans les « différentes explications qu'ils donnent à l'Alcoran, mais bien dans les diverses opinions qu'ils ont des premiers successeurs de Mahomet, *d'où naissent particulièrement deux sectes entièrement opposées*, l'une qui se nomme la secte des *Sunnis*, et l'autre la secte des *Schiaïs* »<sup>123</sup>. Tavernier poursuit en évoquant « la première que suivent les Turcs »<sup>124</sup> puis « la seconde que suivent les Perses... »<sup>125</sup>. Il n'est pas le seul à mettre en exergue cette assimilation entre confession et nationalité. Chardin reprend la même argumentation mais insiste sur les interprétations divergentes d'Abu Bakr pour le sunnisme et de 'Ali pour le chiisme. Ce qui amène le lecteur à la même conclusion : « De là sont nées les deux principales sectes du mahométisme : *chia*, qui est celle des Persans, *sunni*, qui est celle des Turcs »<sup>126</sup>.

Les Européens perçoivent le nationalisme dissimulé derrière le fait religieux : La Boullaye-le-Gouz pousse même le raisonnement plus loin en énonçant « si les Ottomans étaient *shaiïs* [= chiites], ou de la secte de Ali, les Persans seraient *sonnis* [= sunnites], qui est la secte des Ottomans »<sup>127</sup>. L'assimilation entre conflits confessionnels et conflits de souverainetés est totale. Elle n'étonne guère ceux qui voient le Saint Empire romain germanique partagé par le principe *Cuius regio, eius religio* depuis la Paix d'Augsbourg signée par Charles Quint le 25 septembre 1555. La Boullaye-le-Gouz fait également référence à la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui a vu les États protestants s'opposer aux États catholiques et dont les répercussions ont affectées toute l'Europe.

Pour rendre l'opposition encore plus évidente dans l'esprit de leurs lecteurs, les auteurs rapprochent la situation du Moyen-orient à celle de l'Europe de la même époque :

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 101. *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 423. *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>124</sup> *Ibid.* *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>125</sup> *Ibid.* *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>126</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. VIII, Préface.

<sup>127</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages, op. cit.*, p. 106.

« Il n'y a point de différence essentielle entre la religion des Perses et celles des Turcs, puisque les uns et les autres la fondent sur l'Alcoran, et néanmoins ils se tiennent les uns les autres pour herétiques, et le schisme et la division n'est pas moins grande entre eux qu'entre les Catholiques Romains et les Reformez en Europe »<sup>128</sup>.

La démonstration de Thomas Herbert établit une césure nette entre les Perses et les Turcs car, aux yeux des Européens du XVII<sup>e</sup> siècle, il n'y a rien de plus lisible que la séparation entre les catholiques et les protestants... Si le lecteur jugeait encore les Perses et les Turcs semblables à cause des similarités de leur religion, il y voit désormais un abîme.

Pour les voyageurs européens, Ottomans et Safavides se distinguent radicalement sur un autre plan, celui des mœurs. En écrivant que la Perse est à l'Asie ce que la France est à l'Europe en matière de civilité, Tavernier ne fait que reprendre ce que prétendent les Iraniens lorsqu'ils s'estiment bien plus recommandables et proches du modèle européen que leurs voisins turcs. Pour Gemelli-Carreri également, les Turcs sont véritablement le contre-modèle des Perses :

« Les manières des Persans sont tout-à-fait différentes de celles des Turcs, elles y sont même fort opposées ; les Persans sont civils, doux, complaisans, honnêtes, agréables, généreux, ennemis de la fraude, et amis des Etrangers. Ils ne haïssent pas le nom et l'habillement des Chrétiens, comme font les Turcs ; au contraire, ils leur sont bons et affables »<sup>129</sup>.

En effet, « leur maniere d'habillement est leste et approche fort de celle des anciens Romains. Leur coëffure leur donne un si grand air, que le Turban des Ottomans paroist ridicule en comparaison de celui qu'ils portent »<sup>130</sup>.

## II. De l'altérité tempérée à la création d'une identité safavide

« Les Perses ont de l'esprit, de la vivacité, de la finesse, du jugement et de la prudence, sans participer en aucune façon à la brutale férocité des Turcs, ni à la grossière ignorance des Indiens, entre

---

<sup>128</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 391.

<sup>129</sup> Francesco GEMELLI-CARRERI, *Voyage du tour du monde traduit de l'italien de Gemelli Careri, tome second, De la Perse*, Paris, Etienne Ganeau, 1727, t. II, p. 222-223.

<sup>130</sup> SANSON, *Estat présent*, op. cit., p. 66.

lesquels leur pays est situé ; leurs mœurs sont douces et civiles, et leur esprit a de la capacité et de la lumière »<sup>131</sup>.

En distinguant ainsi les Perses de leurs voisins turcs et indiens, Chardin finalise leur portrait avant d'en aborder les spécificités. La civilité et le raffinement des mœurs semblent au cœur de cette identité nouvelle qui tend à s'affirmer au XVII<sup>e</sup> siècle. Cependant, l'altérité safavide n'est pas totalement détachée de son cadre : sous bien des rapports, le Perse reste un oriental.

### *Persistance de l'altérité orientale*

Pour les Européens, l'altérité orientale est toujours présente en Iran : les Perses sont luxuriens, « se servent de toutes sortes de moyens pour s'exciter à la volupté »<sup>132</sup>. Ils sont notamment opiomanes<sup>133</sup> : « Tout le Levant se sert de cette drogue, les Turcs et les Indiens aussi bien que les Perses »<sup>134</sup>. Ils fument aussi du tabac<sup>135</sup> qu'ils font venir d'Europe par navires<sup>136</sup>. Le voyageur allemand Jean Struys souligne la prégnance de toutes les drogues dans la culture safavide :

« Il n'est point de nations plus accoutumée au tabac, ni qui s'en puisse moins passer. Ils disent que sans cela ils n'auraient nulle joie au monde, et dût-il abrégier leurs vies, ils aiment mieux vivre moins que de s'en priver. Outre le tabac, ils ont encore deux ou trois sortes de breuvages qui troublent le cerveau, et ils en usent, disent-ils, pour adoucir les amertumes de la vie, qui sans cela leur seraient souvent insupportable »<sup>137</sup>.

En outre, ils boivent du café, le *cahwa*<sup>138</sup>, qui demeure encore désagréable aux palais des Européens du XVII<sup>e</sup> siècle ; ainsi que du thé, dont ils partagent le goût avec tous les autres peuples asiatiques : « Les Perses, les Indiens, les Chinois et les Japonais lui attribuent des

<sup>131</sup> CHARDIN, *Couronnement*, op. cit., Préface.

<sup>132</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., p. 572.

<sup>133</sup> Thomas Herbert rapporte les dégâts de ce « poison » sur la personne de Nogdi-Ali-Beg, l'ambassadeur du Shah en Angleterre. Il meurt en se nourrissant exclusivement d'opium sur le bateau qui devait le reconduire en Perse. HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 49.

<sup>134</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., p. 576.

<sup>135</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 166.

<sup>136</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., p. 576.

<sup>137</sup> STRUYS, *Les Voyages*, op. cit., t. III, p. 20.

<sup>138</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 577.

qualités si extraordinaires, que croyants qu'elle est seule capable de conserver la santé, ils ne manquent pas d'en faire prendre à toutes les heures, à ceux qui les visitent »<sup>139</sup>. Chardin n'est pas en reste pour décrire les penchants des Perses pour toutes les faiblesses orientales :

« Les Persans étant aussi luxurieux, et aussi prodiges qu'ils le sont, on n'aura pas de peine à croire qu'ils sont aussi fort paresseux ; car ce sont choses qui vont ensemble. Ils haïssent le travail, et c'est une des causes les plus ordinaires de leur pauvreté. On appelle en Perse les paresseux, et gens sans emploi, *serguerdan*, qui est le participe du verbe qui signifie tourner la tête de côté et d'autre »<sup>140</sup>.

Les Perses conservent une grande singularité. Chardin montre que « tout civils que sont ces peuples, ils ne font pourtant rien par générosité, qui est une vertu qu'on peut dire inconnue en Orient »<sup>141</sup>. Dans ce discours plus directement critique, Chardin généralise : ce ne sont pas seulement les Perses qui sont paresseux, ou qui manquent de générosité mais les Orientaux dans leur ensemble. Les Perses ne font que conserver certains traits de l'altérité asiatique. En définitive, les Perses lui apparaissent proches du modèle oriental par plusieurs aspects : les aspects les plus courants.

Cette façon de voir s'applique à bien des cas. Elle permet de légitimer certaines pratiques, comme le fait d'apprécier de recevoir des présents en grande pompe : « C'est un honneur que de recevoir ces sortes de présents. On les fait en public, et même on prend le temps qu'il y a le plus de compagnie. Cette coutume est *universellement pratiquée dans tout l'Orient* ; et c'est peut-être une des plus anciennes du monde »<sup>142</sup>. L'auteur oppose cependant ce comportement à celui des Européens : « Ils ont peine à concevoir qu'il y ait des pays où l'on voit des gens servir ou rendre office par pure vertu, et sans autre récompense »<sup>143</sup>.

Pour comprendre la réaction des Européens face à l'altérité safavide, observons ce que dit Jean Struys au sujet des « mœurs des Persans »<sup>144</sup>. C'est par le plus bas niveau de l'échelle sociale que l'auteur, arrivé en Iran en tant qu'esclave, entre en contact avec les mœurs du pays. Fait prisonnier en Tartarie puis vendu par son « maître » sur un marché d'esclaves à Derbent, aux frontières de l'État safavide ; il est jugé hostile à toute conversion à l'islam par son propriétaire qui préfère le céder à un marchand iranien. Ce dernier n'a rien d'une brute : « Il me traita d'abord fort humainement et me dit en moscovite, qu'il parlait parfaitement

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 579.

<sup>140</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IV, p. 102.

<sup>141</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 114.

<sup>142</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 115. *N.B.* : Nous soulignons.

<sup>143</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 114.

<sup>144</sup> STRUYS, *Les Voyages, op. cit.*, t. III, p. 20.



bien, qu'il me mènerait à Ispahan où il y avait quantité de Francs qui sans doute m'achèteraient et que par ce moyen mon esclavage finirait bientôt »<sup>145</sup>. Struys annonce plus loin que « quelque dureté qu'aient les Persans pour leurs esclaves, *il faut avouer qu'ils sont plus doux et bien plus humains que les Turcs*, et s'ils leur font quelquefois du mal, c'est moins par cruauté que pour les induire à renoncer à leur créance »<sup>146</sup>. Il retrouve sa liberté avant de parvenir à Ispahan.

Sa définition des particularités de ce peuple n'en reste pas moins exemplaire :

« Les Persans aiment la dépense, et ceux qui ont le moyen d'en faire sont superbes dans leur équipage, donnent dans le luxe avec excès, et se piquent d'avoir à leur suite quantité de valets. Ils sont fort hautains, sales en paroles et injurieux. Ils sont dissimulés, flatteurs, vains et ambitieux. Ils aiment à recevoir des présents, et en font aussi volontiers. Ils aiment peu le jeu, et ce qu'ils gagnent ils le donnent aux pauvres. Pour les promenades, ils s'en moquent, ne pouvant goûter le plaisir que nous prenons à marcher pour revenir sur nos pas d'un bout à l'autre d'une allée. Parmi eux, la danse n'est point en usage, et l'on ne voit rien qui en approche, excepté certaines postures que font les courtisanes qui sont appelées aux festins »<sup>147</sup>.

Jean Struys accumule ainsi les défauts pour décrire les Perses, mais déclare *in fine* : « Il n'est pourtant point de nation ni plus souple ni plus subtile »<sup>148</sup>. Si les Perses conservent une grande part d'altérité orientale, elle est tempérée par leur comportement vis-à-vis des Européens.

### *La prise en compte de la différence*

Bien qu'ils soient chez eux et donc libres d'imposer leurs normes, les Safavides prennent en compte le décalage culturel de leurs hôtes comme en témoigne leur manière de recevoir.

Dans chaque relation, les marques d'égards des Safavides envers leurs hôtes sont nombreuses. En 1636, les ambassadeurs de Holstein sont accueillis par le *khan* de Shamakhi, dans le Shirvan : « En les abordant, il voulut faire honneur à notre nation, en touchant en la

<sup>145</sup> *Ibid.*, t. II, p. 100.

<sup>146</sup> *Ibid.*, t. II, p. 111-112. *N.B* : Nous soulignons.

<sup>147</sup> *Ibid.*, t. III, p. 20.

<sup>148</sup> *Ibid.*

main aux Ambassadeurs, contre la coutume des Perses »<sup>149</sup>. Cette poignée de main se présente comme une passerelle symbolique entre les deux nations : par elle, le gouverneur s'applique ainsi à faciliter l'entrée des ambassadeurs dans un univers culturel différent.

Les festins sont également l'occasion de montrer leur hospitalité. Le seigneur Nowruz met en valeur cette adaptation spontanée des Iraniens : « Le *cuptzi* vint au-devant des ambassadeurs jusque dans la cour, les reçut avec grande civilité et les conduisit par deux belles chambres tapissées de tous côtés, dans une troisième, qui l'était de brocard d'or et d'argent »<sup>150</sup>. Cet accueil s'accompagne d'une attention particulière concernant les mœurs de ses hôtes : « Nous trouvâmes dans toutes les chambres des tables et des sièges [...] que le *cuptzi* avait fait faire exprès pour notre commodité, parce qu'il savait que nous n'étions pas encore accoutumés à la mode de Perse, où l'on s'assit pour manger »<sup>151</sup>. L'altérité des Safavides passe presque inaperçue dans ce passage où les ambassadeurs sont traités comme s'ils étaient chez eux. Les Safavides montrent dans leurs faits et gestes une conscience de ce décalage. C'est même le comble de la civilité que d'offrir ce qui n'est pas dans sa culture. À force de prévenance, ils atténuent, polissent et effacent finalement les caractères les plus anguleux de leurs propres usages. Ceux-ci se détachent alors du cadre proprement oriental.

Cette prise en compte du dépaysement culturel permet aux Européens de s'habituer plus rapidement aux particularités iraniennes comme le service de la table. Les Européens sont généralement empreints des règles de bienséance à ce sujet, c'est d'ailleurs le chapitre principal des livres de civilité comme l'a souligné Norbert Elias dans *La civilisation des mœurs*<sup>152</sup>. C'est pourquoi leurs critiques se portent souvent sur ce sujet. En outre, l'apprentissage de la manière de se tenir à table en Perse se fait aisément au cours du repas : « Les Perses ne se servent point de couteaux à table, mais les cuisiniers, en dressant, coupent la viande en morceaux ; de sorte que nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous accoutumer à leur façon de manger »<sup>153</sup>.

Le repas est surtout l'occasion de juger le caractère des hôtes ; ce que fait positivement Olearius : « Les Perses nous témoignèrent tant d'amitié en ce festin, en parole et en effet, qu'à peine nous eussions-nous pu désirer d'avantage en notre patrie »<sup>154</sup>. La conclusion du repas se distingue également par une note orientale, très appréciée par les convives : « Après avoir pris

<sup>149</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 381.

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> *Ibid.* N.B. : Nous soulignons.

<sup>152</sup> Norbert ELIAS, *La Civilisation des mœurs*, op. cit., Chapitre IV, « Comment se tenir à table », p. 121-183.

<sup>153</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., N.B. : Nous soulignons.

<sup>154</sup> *Ibid.*, t. I, p. 328.

congé, [...] ce qui se fit avec beaucoup d'honneur et de civilité de part et d'autre, nous nous retirâmes au son des timbales et des hautbois, qui sonnaient la retraite d'une façon très agréable »<sup>155</sup>.

Plus remarquable encore est le commentaire de Pietro della Valle. Une des pratiques des hommes de qualité consiste à faire la cuisine eux-mêmes, au milieu des invités, sur une grille aménagée dans la pièce de réception :

« Allant un jour visiter ce seigneur, je remarquai en sa maison que, conformément à la coutume de Perse, tous les Grands du royaume, sans même excepter le roi, au moins sur les assurances que l'on m'en a donné, sont ordinairement retranchés dans leurs *Divan-chané* [= *divan khane*], c'est-à-dire dans les appartement où ils admettent ceux avec lesquels ils traitent d'affaires. [...] Or c'est dans un retranchement de ces mêmes salles que l'on fait la cuisine, je veux dire dans un lieu où avec beaucoup de facilité, de politesse et de propreté, en présence de ceux qui mangent, l'on cuit, l'on apprête les viandes sans y voir pour cela ni feu ni fumée ni les autres saletés et immondices inséparables des cuisines »<sup>156</sup>.

L'emploi des termes « facilité »<sup>157</sup>, « propreté »<sup>158</sup> et « politesse »<sup>159</sup> dans l'évocation de la cuisine montre combien ce noble romain accepte les coutumes iraniennes, au point de les juger bienséantes. Pietro della Valle ne s'attend d'ailleurs pas à la même réaction de la part de ses lecteurs et s'applique à prévenir leurs objections : « Les ignorants taxent de folie » ces pratiques que le roi lui-même ne dédaigne pas, alors qu'elles sont prévues « pour se cautionner contre les venins, et empêcher qu'on ne les empoisonne »<sup>160</sup>. Elles permettent également de se rapprocher des invités et d'entretenir leur familiarité.

Les Perses tempèrent également leur caractère oriental au contact des étrangers dans ce qu'il a de plus choquant aux yeux des Européens. Ainsi, lors du festin que donne Imam Quli Khan, gouverneur de Shiraz, en l'honneur de Figueroa,

« le sultan fit mille civilités à l'ambassadeur, pendant le dîner, et ne voulut point que l'on fit entrer les danseuses et les musiciens, quoi que ce soit un de leurs plus grands divertissements en leurs festins, parce qu'il avait su qu'il n'avait pas voulu permettre qu'on les fit entrer en sa maison, dans l'opinion que l'ambassadeur avait que c'étaient toutes garces et personnes de mauvaise vie, et de basse condition »<sup>161</sup>.

<sup>155</sup> *Ibid.*

<sup>156</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. I, p. 110-111.

<sup>157</sup> *Ibid.*

<sup>158</sup> *Ibid.*

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> *Ibid.*, t. II, p. 112.

<sup>161</sup> FIGUEROA, *L'Ambassade*, op. cit., p. 138.

La pudeur de l'ambassadeur face à la lascivité des danseuses iraniennes est ainsi ménagée par le gouverneur, soucieux de se montrer agréable envers son hôte. La civilité est centrale dans cette description.

Les auteurs soulignent les cas dans lesquels leurs sensibilités sont ménagées. Que les Safavides essaient de gommer les différences culturelles est pour eux une preuve de leur raffinement. L'accueil réservé aux Européens est une donnée importante dans l'élaboration d'une représentation positive de l'identité persane.

Ils est vrai que les autorités se montrent très ouvertes lors de l'arrivée des étrangers. Dans sa description de la ville d'Hamadan, Pietro della Valle explique avec quelle diligence les patriciens de la ville viennent lui rendre visite : ils lui font des cadeaux afin de le « divertir » et lui offrent des fournitures nécessaires : « un des principaux du lieu [...] m'envoya un présent de paille et d'avoine pour mes chevaux, en effet elle y est fort rare, et souvent même on n'y en trouve point pour de l'argent »<sup>162</sup>. L'Italien souligne que les étrangers ont un statut spécial aux yeux des Perses : « Des présents que se font les Perses avec profusion, *principalement aux étrangers*, l'usage est tel que celui qui en a reçu quelqu'un, est obligé de le reconnaître à même temps de quelque chose de plus considérable et de plus grande valeur »<sup>163</sup>. Chardin souligne à son tour cette dimension de la sociabilité safavide dans son volume sur la *Description générale de la Perse* : « Ce qu'il y a de plus louable dans les mœurs des Persans, c'est leur humanité envers les étrangers ; l'accueil qu'ils leur font, et la protection qu'ils leur donnent ; leur hospitalité envers tout le monde ; et leur tolérance pour les religions qu'ils croient fausses »<sup>164</sup>. Cette attention particulière portée aux Européens trouve son origine au sommet de la société, puisque le shah donne lui-même l'exemple : « Auprès du roi même, [...] c'est tout dire quand on se déclare voyageur étranger ». Shah Abbas jouit d'une réputation d'hospitalité que ses visiteurs européens diffusent largement à travers leurs écrits.

<sup>162</sup> Pietro della Valle, *Les Fameux voyages*, op. cit., t. II, p. 24.

<sup>163</sup> *Ibid.*, N.B. : Nous soulignons.

<sup>164</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 101.

## *Vers la formation d'une identité safavide : l'affinement du portrait*

Le sujet safavide se découvre progressivement, permettant alors aux observateurs de mieux discerner son tempérament. Herbert affirme ainsi qu'« en tous mes voyages, je n'ai point vu de gens moins malicieux et de meilleure humeur »<sup>165</sup>. Figueroa loue la « merveilleuse humeur » des Perses, notamment ceux d'Ispahan qu'il préfère à ceux de Shiraz. Il en attribue le mérite à la proximité des chrétiens arméniens, géorgiens et syriens, dont l'« humeur douce et accommodante »<sup>166</sup> se diffuse auprès du reste de la population de la capitale. Le cosmopolitisme d'Ispahan contribue pour beaucoup à l'adoucissement des caractères.

Physiquement, le peuple se distingue également des autres orientaux malgré d'évidentes ressemblances. Dans le discours du XVII<sup>e</sup> siècle, la description physique est en rapport étroit avec le caractère des sujets ; c'est pourquoi les analogies sont significatives<sup>167</sup>. Olearius décrit les Perses comme maigres et secs<sup>168</sup>, avec des cheveux noirs<sup>169</sup> sur lesquels ils usent parfois de colorants à base d'arsenic ; ils se « peignent » les mains et les ongles avec du henné. Mais ce sont surtout leurs vêtements qui méritent quelque considération, en particulier le turban qui diffère de celui des Turcs, tant par sa forme que par sa couleur. Il singularise les Perses des autres Orientaux.

Chardin va plus loin dans sa distinction du « sang de Perse » en opposant l'altérité naturelle des Perses, issus des tribus nomades tartares ; et l'acculturation dont ils ont fait l'objet grâce à l'apport de sang géorgien ou circassien. Ces « mélanges » expriment plutôt une conception intellectuelle qu'une réalité mais révèlent la démarche du Français pour tenter d'atténuer l'altérité du sujet safavide. Au naturel, le « sang de Perse est naturellement

<sup>165</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 225.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>167</sup> Dans la relation de Figueroa, le narrateur s'attache à la description des deux fils du roi. L'un est d'une taille forte, le teint brun et les moustaches noires. Il « faisait paraître en tout son visage une certaine fierté ». Son jeune frère, au contraire, a le « visage doux et agréable ». La description physique correspond au caractère : le premier est un « coquin », selon le jugement de son propre père, Shah Abbas, l'autre est un « bon garçon » et sera un homme de bien.

<sup>168</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 561.

<sup>169</sup> *Ibid.*, t. I, p. 562.

grossier »<sup>170</sup> : pour preuve, Chardin présente les « Guèbres » - Zoroastriens - « qui sont le reste des anciens Perses ». Leur apparence n'a rien d'engageante :

« Ils sont laids, malfaits, pesants, ayant la peau rude et le teint coloré ». Dans « le reste du royaume le sang persan est présentement devenu fort beau, par le mélange du sang Géorgien et Circassien, qui est assurément le peuple du monde où la Nature forme les plus belles personnes ; et un peuple brave et vaillant, de même que vif, galant et amoureux. Il n'y a presque aucun homme de qualité en Perse qui ne soit né d'une mère Géorgienne ou Circassienne, à compter depuis le roi, qui d'ordinaire est Géorgien ou Circassien, du côté féminin ».

L'embellissement des personnes en raison du mélange, débuté au milieu du siècle dernier, avec le sang de Géorgie, améliorerait même grandement l'apparence physique des uns et des autres : « Pour les hommes, ils sont communément hauts, droits, vermeils, vigoureux, de bon air et de belle apparence »<sup>171</sup>. Autre miracle, le mélange de sang bonifierait par la même occasion celui de Géorgie : la sobriété du climat iranien tempère l'altérité trouble des Géorgiens<sup>172</sup>. Surtout l'éducation apporterait la touche finale à l'harmonie du mélange. L'identité du Persan se détache ainsi de celle du Tartare, dont elle est pourtant issue.

« Sans le mélange dont je viens de parler », ajoute Chardin, « les gens de qualité de Perse seraient les plus laids hommes du monde ; car ils sont originaires de ces pays entre la Mer Caspienne et la Chine, qu'on appelle la Tartarie, dont les habitants, qui sont les plus laids hommes de l'Asie, sont petits et gros, ont les yeux et le nez à la chinoise, les visages plats et larges, et le teint mêlé de jaune et de noir fort désagréable »<sup>173</sup>.

De ce fait, les Perses sont dotés d'une personnalité en rapport avec leur nouveau physique :

« Pour l'esprit, les Persans l'ont aussi beau, et aussi excellent que le corps. Leur imagination est vive prompte et fertile. Leur mémoire est aisée et féconde. Ils ont beaucoup de disposition aux sciences, aux Arts libéraux et aux Arts mécaniques. Ils en ont aussi beaucoup pour les armes. Ils aiment la gloire ou la vanité, qui en est la fausse image. Leur naturel est pliant et souple, leur esprit facile et intrigant »<sup>174</sup>.

---

<sup>170</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IV, p. 98.

<sup>171</sup> *Ibid.*

<sup>172</sup> *Ibid.*

<sup>173</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 99.

<sup>174</sup> *Ibid.*

Chardin affiche ici sa sensibilité aux normes de la civilité moderne, qui orientent tout son discours. Il résume ainsi sa pensée en exprimant ce rapport entre les Perses et ces valeurs : « Ils sont galants, gentils, polis, bien élevés »<sup>175</sup>. En effet, les éléments régulateurs du comportement sont donnés à voir comme modèle de l'individu moderne<sup>176</sup>. Olearius n'a pas une autre opinion quand il affirme, cinquante ans avant Chardin, que « les Perses ont l'esprit vif et le jugement bon »<sup>177</sup>, « ils s'appliquent à l'étude, et réussissent merveilleusement bien en la Poésie »<sup>178</sup>, « leurs inventions sont riches, et leurs pensées belles, subtiles et pleines ». « Ils ne sont point glorieux et ils ne méprisent personne, mais au contraire ils sont complaisants et agréables en la conversation et se font entre-eux beaucoup de civilités, particulièrement aux étrangers. Les soumissions qu'ils se font en leurs compliments vont au-delà de ce que l'on en fait en France »<sup>179</sup>.

Comme on le voit, la représentation du Perse par rapport aux altérités orientales mène à la construction d'une identité considérée comme réelle. Chez Olearius, on voit déjà se dégager une conscience safavide : « Ils se piquent d'une civilité raffinée, et croient qu'il n'y a point de peuple au monde qui approche de leur politesse »<sup>180</sup>. Olearius cerne en une seule phrase les caractéristiques de l'identité safavide : civilité, raffinement et perception d'une *exception* culturelle. Chardin abonde dans le même sens, soulignant que « les Persans sont les peuples les plus civilisés de l'Orient »<sup>181</sup>. Plus loin, il accentue son propos :

« Je le dirai encore une fois, les Persans sont assurément les peuples les plus caressants du monde. Ils ont les manières les plus touchantes et les plus engageantes, les esprits les plus souples, et qui se composent le plus vite et le plus aisément, les langues les plus douces et les plus flatteuses, évitant dans leur conversation de faire des récits, ni de rien dire, qui puisse rappeler ou exciter des idées tristes »<sup>182</sup>.

Et, comme tous les peuples « civils », les Perses ont des codes de convenance. Ainsi Chardin établit-il une liste des principales « civilités » pratiquées en Iran afin d'agir en société :

« Quand la personne qu'on va voir est dans sa salle, et que c'est une personne élevée, voici comment on observe la civilité. L'on entre doucement et l'on va se ranger près de la première place vide,

<sup>175</sup> *Ibid.*

<sup>176</sup> Norbert ELIAS, *La Société des individus*, op. cit., p.162.

<sup>177</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., p. 568.

<sup>178</sup> *Ibid.*

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> HERBERT, *Relation*, op. cit., p. 387.

<sup>181</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 108.

<sup>182</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 112.

où l'on se tient debout les pieds serrés l'un contre l'autre, les mains l'une sur l'autre à la ceinture, et la tête un peu penchée devant soi, avec les yeux arrêtés dans une contenance grave et recueillie, en attendant que le maître du logis fasse signe de s'asseoir, ce qu'il ne manque de faire promptement, avec un signe de la main »<sup>183</sup>.

Ils possèdent leur propre code de civilité. Chardin fait référence à un ouvrage en particulier : « Je dirai seulement ici sur ce sujet qu'ils ont un Livre exprès, contenant les titres qu'il faut donner aux gens à qui l'on écrit, depuis l'artisan jusqu'au roi. Ce livre s'appelle le *tenassour*, c'est-à-dire, *méthode* ou *règle*. Les gens d'affaires le savent par cœur »<sup>184</sup>. Loin d'être perçue comme une contrainte, la civilité accompagne le Sujet dans sa recherche de la perfection. Chardin conclut : « Voici les civilités communes de l'*action*, celles des *paroles* sont encore plus tendres et plus obligeantes »<sup>185</sup>. Le discours est également l'un des enjeux majeurs de la civilité.

Connaissant leur langue, Chardin relève les propos de ses hôtes et s'intéresse plus particulièrement aux compliments :

« On reçoit les visites en disant d'un être engageant, *Kochemedy*, c'est-à-dire, vous êtes venu en bien ; *Safa a ourdy*, vous nous purifiez de votre présence ; *Giachuma calibut*, la place que vous avez accoutumé de tenir chez moi a été vide, c'est-à-dire, il n'a paru à personne d'assez de mérite pour suppléer votre absence, d'autres discours pareils, qu'on multiplie et qu'on recommence par intervalle, selon que l'on a de l'amitié pour les gens »<sup>186</sup>.

Le mérite en revient à une éducation soignée et complète qui contribue grandement à l'amélioration de la nature du Sujet safavide. Les gens de bien font venir dans leur maison des gouverneurs, car ils ne veulent pas que leurs enfants se gâtent à l'école ni ne fréquentent des valets<sup>187</sup>. Cette hiérarchisation stricte apporte respect et retenue dans les relations sociales. Elle s'applique également aux enfants du commun, qui sont « aussi élevez avec soin ». Selon Chardin, les enfants ne sont pas laissés libres de courir dans les rues ou de se corrompre dans le jeu. Ils sont envoyés à l'école deux fois par jour et restent ensuite avec leurs parents pour apprendre leur métier. « Ils paroissent dans leur entrée au monde sages, civils, honnêtes,

---

<sup>183</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 110.

<sup>184</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 114.

<sup>185</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 112.

<sup>186</sup> *Ibid.*

<sup>187</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 107.



revêtus de pudeur, parlant peu, graves, attentifs, purs dans leurs discours et dans leur vie »<sup>188</sup>. Cette civilité se retrouve également dans la représentation visuelle du Sujet safavide.

### *Représentations du Perse dans l'iconographie européenne*

Très tôt, la figure du Perse apparaît dans l'iconographie européenne comme un modèle de civilité. À mi-chemin entre l'identité occidentale et l'altérité indéfectible de l'oriental, le Perse est perçu comme une sorte d'*alter-ego* dont l'apparence le relie par certains aspects à l'idéal-type de l'honnête homme moderne. C'est pourquoi la représentation qui en est faite ne cherche pas à transmettre une réalité historique mais plutôt à construire une image en rapport avec l'argument écrit, articulée autour des commentaires des auteurs sur la « civilité » safavide.

Ce double lien met en évidence l'importance de l'approche visuelle dans l'apprentissage normatif pour les Européens. Alliée au discours, l'iconographie apporte ainsi des éléments nouveaux à l'identité du Safavide, qui le différencie des autres Asiatiques, tels que les Ottomans, les Indiens et les Chinois, pour ne citer qu'eux. La figure du Persan est construite en fonction de ces comparaisons, par à un jeu de ressemblances et de contrastes.

Les frontispices sont particulièrement révélateurs du compromis entre réalité et représentation car ils présentent, en peu d'espace, le sujet d'un ouvrage. Dans la première publication de son *État présent du royaume de Perse*<sup>189</sup> en 1694, François Sanson donne à voir une image de l'Oriental. En apparence, on reconnaît le code vestimentaire de l'Asiatique, voire du Turc mais des éléments caractéristiques apparaissent, comme les turbans ou la volupté de la scène... Un examen attentif du frontispice dévoile néanmoins un autre type de message dans ce tableau qui prend place en Iran.

<sup>188</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 108. N.B. : Chardin souligne.

<sup>189</sup> SANSON, *Estat présent du royaume de Perse*, Paris, Jacques Langlois, 1694.



Frontispice de la *Relation de Perse* de Sanson, Paris, 1695.

Au premier plan, une vallée est arrosée par un ciel nuageux. Au second plan, des palmiers sous un ciel immaculé figurent un climat chaud, voire désertique. Enfin, en arrière plan, une chaîne de montagnes laisse imaginer les climats plus rigoureux de la haute altitude. Si la recherche de l'exotisme pour le lecteur semble être la première motivation de cette composition, il est possible d'aller plus loin d'analyse de cette image<sup>190</sup>. En effet, le graveur choisit de représenter ses personnages dans cette vallée un groupe de six personnes : le personnage de gauche attire l'attention par l'élégance de sa mise et par son maintien, tandis que les autres apparaissent plus indistinctement à l'arrière plan. Le Perse pose la main sur le pommeau de sa canne, ce qui est un geste de la civilité : le corps est dressé. En effet, le personnage exprime un rapport à la norme. Cette impression est encore renforcée par son attitude générale : il se tient dans une position régulière, le pied gauche en avant, placé perpendiculairement par rapport au pied droit ; le dos cambré et la tête levée. Il prend une pose qui n'est pas sans rappeler celle des gentilshommes français. La similitude se poursuit avec son regard, fixé devant lui : il est en représentation et affiche sa noblesse, tant par la richesse de sa mise que par sa distinction. Le sabre attaché à sa ceinture confirme ce rapprochement. Toutefois, afin qu'il n'ait pas une attitude agressive, martiale ou offensive, sa main gauche ne tient pas le cimeterre mais est au contraire, ouverte en signe de bienveillance. C'est un noble pacifié dont la nature proclame également la qualité et la civilité : les dessins raffinés de sa robe représentent des animaux fantastiques, brodés probablement sur de la soie. Sur turban, surmonté d'une plume, est élégant et sans excès contrairement aux turbans turcs représentés sur les gravures.

Les autres membres du groupe forment un ensemble cohérent dont les interactions méritent aussi d'être analysées. Au centre, une femme aux seins nus attire l'attention du spectateur. Une autre femme, agenouillée, lui présente un plateau chargé de fruits « exotiques » : on reconnaît la tige d'un ananas. La comparaison entre les deux femmes est frappante : la première, à demi-vêtue, expose ses attributs dans une position altière. Elle est richement parée : sa robe est brodée, son cou orné d'un collier de perles. Celles-ci ne sont pas

---

<sup>190</sup> Le terme « exotique » n'est pas exogène à ce contexte puisqu'il apparaît dès 1499 en Italie et qu'il est avéré en France en 1548, voir : Jeannine GUÉRIN DALLE MASSE, « L'image du vêtement exotique dans les recueils illustrés du XVI<sup>e</sup> siècle : le nouveau sauvage », in *Le Voyage : de l'aventure à l'écriture, Autres Italies*, Poitiers, La Licorne, 1995, p. 55.

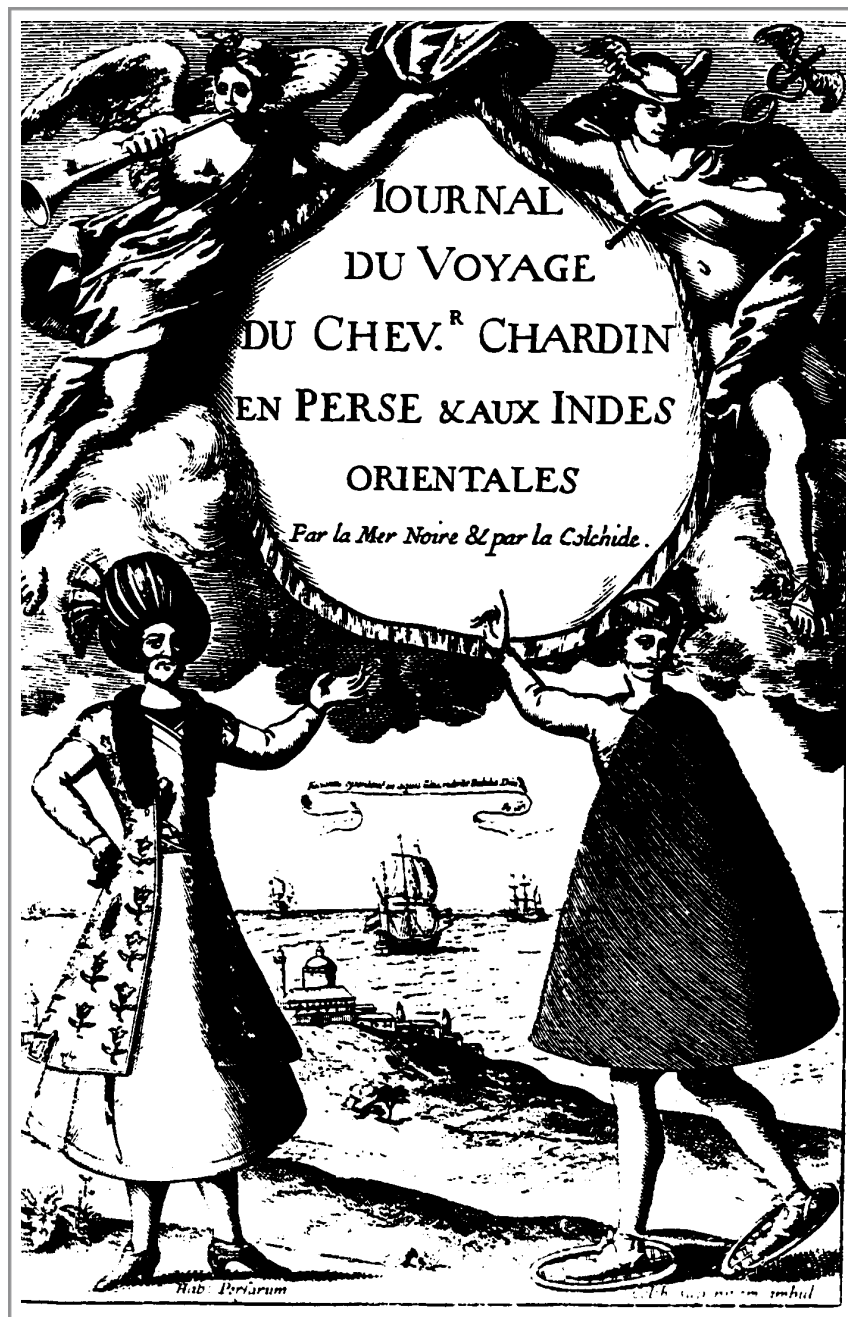
un ornement anodin dans l'iconographie : elles évoquent aux lecteurs leur lieu d'origine<sup>191</sup>. Ce personnage symbolise la femme du harem. La majesté de son maintien la garantit du reproche d'impudicité : il n'y a rien de langoureux dans son attitude et son vêtement n'offre aucune transparence au-dessous de la ceinture, comme c'est parfois le cas dans les représentations de la femme turque. La seconde, vêtue d'une robe qui la couvre entièrement, est certainement l'esclave de la première.

Les personnages à l'arrière-plan sont les plus actifs : l'eunuque noir regarde directement le lecteur en mettant en avant son bouclier pour défendre, bien inefficacement, le harem des regards des Européens. En revanche, son voisin de gauche empêche avec davantage de succès le visiteur de s'approcher des jeunes femmes : son bras tendu parvient à maintenir un peu l'intimité de la scène centrale.

Dans le frontispice du livre de Chardin, le Perse conserve certaines caractéristiques de l'Oriental comme le turban et la barbe. Il se situe du côté gauche de la scène, dans une attitude ouverte accentué par la perte de ses attributs guerriers : le Perse de Chardin ne porte ni arme ni bouclier. La composition de son habit est une nouvelle fois assez complexe et luxueuse, agrémentée d'une fourrure et d'une aigrette. Le classicisme du personnage est mêlé d'orientalisme. Tout indique un homme de qualité, pacifié et civilisé.

---

<sup>191</sup> Les perles de Bahreïn sont connues en Europe depuis le XVI<sup>e</sup> siècle pour être les plus précieuses du golfe Persique, notamment grâce à leur taille exceptionnelle. Les Portugais, qui en assurent l'exploitation pendant plus d'un siècle, les exportent en Occident et les diffusent auprès d'une clientèle de plus en plus nombreuse, au point d'épuiser les ressources naturelles. A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, les bassins de perles de Bahreïn sont réduits à une infime production, assurée par la population locale pour un profit modeste.



Frontispice du *Journal du Voyage du chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales*, Paris, 1686.

A droite se trouve un Colchidien dont les attributs indiquent une altérité plus marquée. Ses raquettes indiquent un mode de vie exposé à un climat extrême, situé aux marges de l'Empire comme le souligne le titre de l'ouvrage qui précise « *Voyage de Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la Mer Noire et la Colchide*<sup>192</sup> ». Les personnages sont néanmoins représentés en bordure de côte, la présence de navires européens rappelant que ce lieu se trouve sur le golfe Persique, puisque ces navires n'ont pas accès à la navigation sur la Mer

<sup>192</sup> CHARDIN, *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la Mer Noire et la Colchide*, Londres, Moses Pitt, 1686.



Noire. La ville orientale est caractérisée par des minarets. Le peu de végétation et la côte désertique suggèrent qu'il s'agit du port Bander 'Abbas.

À travers ce frontispice, Chardin transmet une invitation à son lecteur : il souhaite le faire pénétrer à sa suite dans cet État où la civilité semble avoir sa place et où les Européens, symbolisés par les nombreux navires en fond, peuvent venir accoster.



À gauche : Perse, Corneille Le Bruyn, *Voyages de Corneille le Bruyn par la Moscovie et la Perse*, 1718. À droite : Perse, Sanson, *Estat Présent du Royaume de Perse*, Paris, 1695, p. 66.

Dans l'iconographie européenne, le Perse se singularise par son comportement. Chardin est le seul à en proposer une image tel qu'en lui-même : il donne à voir un homme assis en tailleur sur un tapis, position atypique pour un gentilhomme et ne renvoyant donc pas aux codes de la civilité européenne. L'auteur ne cherche pas à effacer la marque de l'altérité safavide mais il est contraint cependant de l'accompagner d'un long commentaire pour permettre au lecteur de comprendre la civilité du procédé :

« Les Persans s'asseient sur des Tapis plus à l'aise que nous ne faisons sur nos sieges, au moins je m'y étois si bien accoutumé, que je ne me trouvois point si commodément assis sur une chaise, et ne

m'en servois point. En effet, vous voyez que tout le bas du corps est reposé sur ces sieges des Persans et les jambes, aussi bien que les cuisses, ; au lieu que nos chaises, les jambes sont tout debout. On est aussi beaucoup plus chaudement en cette posture, lorsqu'il fait froid »<sup>193</sup>.

Mais, précise Chardin, cette habitude si confortable et civile en Iran, ne peut en aucun cas être en usage en Europe, pour la bonne raison que « l'humidité de nôtre air, qui penetre tout, nous causeroit des maux aux jambes et aux cuisses, étant assis à terre »<sup>194</sup>.



Un Perse assis, Gravure d'après un dessin de Grelot (Chardin, *Voyages*, tome IV)

<sup>193</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IV, p. 160-161.

<sup>194</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 161.

## *Projection du Turc et du Perse sur l'Espagnol et le Français*

La Boullaye-le-Gouz compare explicitement le shah et le roi de France, ainsi que le sultan ottoman et le roi d'Espagne, dans le chapitre XLVII de ses *Observations* intitulé « Rapport du Turq, Persan, et Arabe à l'Espagnol, François et Italien »<sup>195</sup>.

En premier lieu, il souligne que « c'est peu de sçavoir les coutumes et naturels des peuples, il les faut comparer pour en connoistre les différences et les rapports qui s'y rencontrent »<sup>196</sup>. C'est pourquoi il fait des rapprochements entre les différents peuples du monde, estimant que « les Ottomans ont beaucoup de simpathie avec les Espagnols, les Persans avec les François, et les Italiens avec les Arabes ». Cette idée apparaît implicitement chez bien d'autres auteurs mais la Boullaye-le-Gouz ne s'arrête pas aux sous-entendus et la développe largement : « Pour preuve de mon dire l'on peut observer de quelle façon les Turcs maltraitent les Arabes, Egyptiens et Kourdes, qui sont *Sonnis* [= sunnites] et Mansulmans, et tourner la medaille, et considerer sans passion le mespris que les Espagnols ont pour les Neapolitains et Flamands ». Il convient de souligner ici que le parallèle entre les Turcs et les Espagnols n'est pas en faveur de ces derniers, puisque celui-ci se fait sous le rapport de l'oppression. Il développe sa pensée en montrant le système de domination établi par les Ottomans et apporte néanmoins quelques nuances :

« Le Sultan voulant faire la guerre se jette à l'improviste, et s'approprie toutes sortes de conquestes par bienveillance ; si les Espagnols ne pratiquent ces maximes, ils observent celles de ne rien rendre. Les Ottomans n'apprennent point les Langues Estrangeres, et si quelques uns d'entres eux savent l'Arabe vulgaire, ou le Grec, ils s'en moquent, et les appellent bestards, ou demy Ottomans : les Espagnols ont cette vanité, que toutes les Nations devroient parler leur Langue, et appelle *Mestissos* [= métis] leurs vassaux, qui ne parlent pas naturellement Espagnol. Dans le gouvernement ottoman, l'on ne pardonne aucune faute à ceux qui commandent, et l'on estrangle, ou l'on coupe la teste aux Chefs par maxime d'État, c'est la politique Espagnole : Les Turcs ne veulent aucuns Estrangers pour leurs Generaux, et les mesprisent fort, que parlans des Arabes, Kourdes et autres peuples Vassaux du Sultan, ils les appellent leurs sujet, si bien que le dernier des Ottomans s'estime le premier des Arabes et des Egyptiens, procédé qui n'est pas beaucoup éloigné de l'humeur des Castellans »<sup>197</sup>.

Après s'être confronté aux gouvernements des deux nations, le comparatiste s'en prend aux aspects culturels de ces civilisations :

<sup>195</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations*, op. cit., p. 110-113.

<sup>196</sup> *Ibid.*

<sup>197</sup> *Ibid.*



« Les Turcs sont inhabiles aux Arts, et n'ont pas assez de naturels Ottomans pour dominer dans l'estenduë de leur Conquestes ; ils ne désirent dans ce monde que bien manger, et passer leur temps, et les Espagnols aiment la faineantise au dessus de toutes les Nations, se contentant de jouer de la guitare, au lieu de travailler pour acquérir du bien. Les Turcs naturels dans leurs franchises ont beaucoup de rapports avec certains Espagnols, lesquels autant qu'ils sont à contracter amitié, autant la conservent-ils ; et si les Turcs entr'eux sont tres civils, et barbares aux autres nations, les Espagnols n'ont pas moins d'humanité pour ceux de leur patrie, et autant de mépris pour les Estrangers, ce qui leur attire d'un costé la haine de tous, et de l'autre les fait subsister. Les Turcs dans la nécessité se contentent d'oignons, d'eau et de biscuit [...], et les Espagnols font abstinence librement, lorsqu'ils n'ont pas de quoy, et se réjouissent quand ils ont l'abondance, particulièrement s'il ne leur couste rien, et qu'ils soient aux despens d'autrui »<sup>198</sup>.

Ce discours reprend les préjugés les plus virulents que les Français ont à l'encontre des Turcs et des Espagnols. Pour lui, les Safavides sont plus proches des Français :

« Les Persans tiennent plus du naturel des François, donnent liberté de conscience, permettent de parler et disputer de la Religion aux naturels, et aux estrangers, confessent de bonne foy la perte d'une bataille, ou d'une ville ; mais les [Persans] alleguent toujours quelque trahison qui en a esté la cause : sont meilleurs cavaliers que pietons, allegres, curieux, et jaloux d'estre creus les plus braves d'Asie, superbes en habits, ceintures, turbans, et armes, courtois et civils, mais plus aux Estrangers qu'à ceux de leurs païs. Les nations estrangères ont toujours esté repoussées, lorsqu'elles ont voulu envahir la Perse, y ayant un genie particulier, qui se porte protecteur de cette ancienne Monarchie »<sup>199</sup>.

Le « naturel » commun des Perses et des Français est mis en valeur dans cet extrait. L'unité du discours se fait grâce aux qualités attribuées à la France par l'auteur : liberté de conscience, courtoisie, civilité, magnificence de l'allure et bravoure.

Reste l'Italien, dont la Boullaye-le-Gouz nous apprend qu'il ressemble à l'Arabe constituant le moyen terme entre le Français et l'Espagnol ; ou encore le médiateur entre deux altérités opposées :

« L'Arabe tient le milieu entre l'Ottoman et le Persan, comme l'Italien n'est pas si jovial que le François, mais plus que l'Espagnol [...]. L'Arabe est dissimulé, adroit à cacher ses desseins il dit une chose et pensant l'autre, ambitieux pour regner, chaque Arabe croyant estre nay pour estre Roy, d'où est venuë la perte de cette Nation, laquelle s'estant divisée a moins eu de force pour resister au Turcq, qui l'a en partie subjuguée, et nonobstant qu'ils soient mal traittéés des Turcs, et en quelque façon estimez des Persans, ils ont plus d'affection aux Ottomans qu'aux Keselbachs. Les Italiens suivent le mesme chemin, lesquels ayant reconnus entr'eux plusieurs souverains, ont esté vaincus, eux qui autrefois estoient les Maistres du monde, et sont à present Esclaves des Espagnols. Et quoy que les Castellans ne les estiment pas, il s'en trouve plus affectionnez à l'Espagne qu'à la France, où ils sont assez bien receus »<sup>200</sup>.

La dispersion des pouvoirs en Italie renvoie l'auteur à l'image des clans arabes désunis, aux divisions de partis et aux luttes personnelles. « Chaque Arabe [croit] estre nay pour estre Roy » souligne-t-il, probablement pour orienter son lecteur vers les conflits entre les principautés italiennes où chacune cherche à imposer son autorité au détriment d'une autre.

<sup>198</sup> *Ibid.*, p. 110-111.

<sup>199</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>200</sup> *Ibid.*

La division des Arabes entraîne également leur affaiblissement les livrant à l'oppression des Turcs à l'instar des Italiens, réduits à l'état « d'esclaves des Espagnols ». Sa démonstration tend à prouver que l'absence de modèle monarchique peut livrer un peuple aux malversations du plus fort, quant bien même si ses ancêtres eussent été un jour « les Maîtres du monde<sup>201</sup> ». Le voyageur français offre ainsi un choix entre deux modèles : le Turc et le Perse, projection à peine décalée de l'Espagnol et du Français.

L'image du Perse renvoie donc le lecteur à lui-même, et d'abord au voyageur. Témoin direct de l'altérité safavide, celui-ci a pu expérimenter diverses manières de s'habiller, de se comporter, voire même de parler « à la persane ». Chardin affirme ainsi trouver la langue « raffinée » et « très juste », Tavernier la juge « musicale ». L'identification au Perse est possible : le phénomène n'est pas exceptionnel comme en témoigne la multiplication de portraits de voyageurs ou de diplomates « en habit persan » le prouve. Dans ce cas, le lecteur assimile totalement le discours à l'image, puisque le *Perse* est un *Français*. Ceci doit faire apparaître l'intérêt porté à l'État safavide dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, au moment où se renforce la connaissance de cette société.

### III. Le Perse comme extension du « soi » ?

Vingt ans après la fin de ses voyages, Chardin se plaît encore à porter, chez lui, à Londres, la tenue qui était la sienne à la cour safavide : une longue robe de soie à manches (*qabay*), fermée à la ceinture par une pièce de brocard et, sur la tête, un turban dont il disait à l'origine que c'est « une pièce tellement pesante qu'on ne croirait jamais le pouvoir porter »<sup>202</sup>. Il se souvient d'ailleurs avoir plié sous le faix : « Je l'ôtois partout où j'osois prendre cette liberté, car c'en est une en Perse, comme en Europe d'ôter sa perruque. Mais avec le tems, je m'accoûtumai fort bien à le porter »<sup>203</sup>. Il est même devenu tellement familier de ce vêtement que ses amis le trouvent encore chez lui, dans les années 1690, « dans son habit oriental »<sup>204</sup>.

<sup>201</sup> *Ibid.*

<sup>202</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. IV, p. 152.

<sup>203</sup> *Ibid.*

<sup>204</sup> Propos de John Evelyn cités par Dirk VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan, op. cit.*, p. 60.

Chardin n'est pas un cas isolé : de nombreux voyageurs européens du XVII<sup>e</sup> siècle se présentent devant leur souverain respectif dans cet habit. En 1703, après une mission à la cour safavide, Jean Billon de Cancerille est ainsi reçu à la cour « habillé à la persienne »<sup>205</sup>. Pierre-Victor Michel, ambassadeur français, est également reçu par Louis XIV en habit persan : le *Mercurius Galant* rapporte alors que « Monsieur Michel, envoyé par le Roi en Perse [...] a eu l'honneur de saluer le Roi en habit persan et Sa Majesté a eu la bonté de lui témoigner qu'elle était très contente de ses services »<sup>206</sup>. D'autres encore se font immortaliser dans cette tenue par des portraits qu'ils placent souvent en tête de leur relation, comme si ce vêtement devenait un complément naturel de leur personnalité.

Que faut-il en penser ? Les voyageurs européens ont-ils intégré une partie de l'altérité safavide ? De toute évidence, le vêtement sert de vecteur à un discours sur la représentation de soi. Par conséquent, il est intéressant de suivre leurs métamorphoses.

### *Les voyageurs-caméléons : métamorphoses du voyageur européen*

Les hommes ayant l'habitude de voyager à l'époque moderne ont souvent l'occasion de changer plusieurs fois de costumes. Certains sont même devenus de véritables caméléons adaptant leur tenue en fonction de l'endroit où ils se trouvent<sup>207</sup>. C'est le cas, par exemple, de la Boullaye-le-Gouz qui affirme en préambule de sa relation : « L'inclination pressante de voyager et courir les pays étrangers me fit laisser ce qui m'auroit peu embarrasser ; je ne pris qu'un habit et peu de linge, jugeant qu'il estoit plus expédient de s'accommoder à la façon des pays où l'on se trouve »<sup>208</sup>. Le changement de vêtements résulte cependant le plus souvent d'une nécessité.

Conserver son habit européen peut en effet se révéler une source potentielle d'ennuis dans l'Empire ottoman. La Boullaye-le-Gouz en fait la troublante expérience lors de son débarquement dans l'île de Mythilène (« Metelin »), en compagnie du sieur de la Porte. Les

<sup>205</sup> Corr. pol. Perse 5, f. 234 a-b, M.A.E. Billon au comte de Toulouse, chef du Conseil de marine. Voir Anne KROELL, *Billon de Cancerille et les relations frano-persanes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*, in *Le monde iranien et l'Islam*, II, p. 127-156.

<sup>206</sup> *Mercurius Galant*, Décembre 1709, p. 76-77.

<sup>207</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux Voyages*, op. cit., t. II, p. 12. « Il fallait nécessairement s'accommoder à l'usage des pays que nous traversons. »

<sup>208</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, op. cit., p. 7.

deux hommes sont aussitôt victimes du harcèlement de la population locale, hostile à leur présence. Lorsqu'ils vont s'en plaindre au *rays*, celui-ci leur répond : « Je sçay que vous estes François, je vous ay promis protection : que craignez-vous, ce peuple est estonné de vous voir vestus en singes, parce que n'y ayant ni commerce, ni consul estably dans cette isle, l'on y voit rarement des Francs »<sup>209</sup>. Être « vestus en singes » n'est pas un gage de discrétion : cela avertit les Européens des difficultés qu'ils vont rencontrer au cours de leur séjour. Néanmoins, à Constantinople, Pietro della Valle continue de s'habiller à l'europpéenne. L'ambassadeur de France, Achille de Harlay, baron de Césy, l'avertit toutefois que ce n'est pas une tenue recommandée pour se promener dans Péra ou Galata. Surtout, l'ambassadeur s'inquiète de le voir se rendre dans la partie turque de la ville et jusque dans le *divan*. Il craint que le Grand Vizir ne s'en offense et en fasse le prétexte d'une avanie contre les Européens de la ville. Aussi le presse-t-il de se vêtir avec des hauts de chausse à la française pour l'accompagner au *divan*. L'Italien le contente une ou deux fois, mais revient à ses habits ordinaires<sup>210</sup>, sans pour autant se faire trop d'illusions : « il sera nécessaire que j'en change, et que je me conforme aux diverses occasions de mes voyages ». Lors de sa traversée du désert, entre Alep et Bagdad, Pietro della Valle utilise par commodité l'habit syrien.

Mais les véritables difficultés commencent lorsque les Européens décident de poursuivre leur voyage vers l'Iran. Le changement de vêtements devient alors impératif : pour passer de l'autre côté de la frontière malgré les interdictions de la Porte, les Européens sont en effet contraints de se déguiser. La Boullaye-le-Gouz se transforme en Arménien grâce à la complicité du seigneur Minas, un marchand de ce pays avec lequel il fait la route d'Amasya à Erzurum en se rendant à Ispahan<sup>211</sup>. Ainsi dissimulé, le Français constate que les passages sont étroitement gardés et redoute à tout instant d'être démasqué :

« Je ne parlais point de peur d'être connu pour Franc, parce que ne sachant que le Turc, il aurait pu demander à Minas qui j'étais qui ne parlais pas Arménien, et m'aurait fait avanie et possible ne m'aurait-on pas permis de passer en Perse, de crainte que je fusse un espion ».

La Boullaye-le-Gouz se montre prudent :

---

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>210</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages*, *op. cit.*, t. I, p. 87.

<sup>211</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observations*, *op. cit.*, Chapitre XXVIII.

« La circonspection que j'apportais à mes actions me mettait à couvert, outre que je n'avais aucune harde à la France, et que j'étais vêtu à la turque avec le Turban d'Arménien, et savais assez de turc pour me faire entendre. Je changeais mon nom de Francesco, afin de n'être pas reconnu parce que les Levantins n'étant point accoutumés à ce mot de Francesco m'appelaient Frank, ou Frenk, qui signifie Européen, injure infâme parmi les Musulmans, et me fis appeler Ibrahim Beg, qui signifie Seigneur Abraham »<sup>212</sup>.

Le changement d'identité est ici total : il abandonne tous ses attributs de Français, jusqu'à son nom, et adopte un prénom commun. Cette métamorphose rend le franchissement de la frontière plus aisé.

Chardin fait une expérience similaire, quoique nettement plus traumatisante, lors de son passage par l'Empire ottoman en 1672. Dès son arrivée à Constantinople, il se rend compte de l'impossibilité de passer en Iran sous sa véritable identité en raison du contexte diplomatique extrêmement tendu entre la France et la Porte. L'implication de Louis XIV dans l'affaire de Candie, où les forces françaises ont officieusement prêté main forte aux Vénitiens, a durablement altéré les relations entre les deux pays. Arrivé en octobre 1670 en tant qu'ambassadeur, Monsieur de Nointel tente de négocier, sans grand succès, de nouvelles capitulations. La rumeur court dans Constantinople que le grand Vizir « vouloit faire arrêter l'ambassadeur et tous les François »<sup>213</sup>. Chardin s'en inquiète : comment va-t-il, dans ces conditions, pouvoir transporter son chargement de pierres précieuses et de parures jusqu'à Ispahan ? De toute évidence, les routes traditionnelles sont bloquées. Faisant demander une simple autorisation pour se rendre à Sainte-Sophie par M. de Nointel, il reçoit une réponse négative de la part des autorités ottomanes : « le Caimacan fit répondre qu'il ne pouvoit accorder rien du tout à l'Ambassadeur, jusqu'à ce qu'il sût les intention du Vizir ». Ce refus semble « confirmer les bruits qui courroient que le Grand Vizir vouloit faire arrêter l'Ambassadeur et tous les François »<sup>214</sup>.

Il décide donc de prendre des chemins détournés. Conscient des difficultés à venir, il embarque sur un navire en partance pour Kaffa puis la Mingrélie. Afin de passer inaperçu, il se cache sous une fausse identité : d'abord marchand grec puis religieux. Chardin trouve le procédé intéressant, voire même lucratif :

<sup>212</sup> *Ibid.*, p.71-72.

<sup>213</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. I, p. 90.

<sup>214</sup> *Ibid.*.

« Il y a de certaines adresses qu'on ne sauroit marquer, qui sont absolument nécessaires pour bien passer la Turquie, et avec lesquelles on la passe sûrement et facilement. On évite les avanies et les mauvais traitements, et l'on se tire bien des douanes, qui au fonds ne sont pas fort rudes. Mais après tout il y faut du bonheur : et c'est-à-dire, qu'avec une conduite sage et formée sur le génie des Turcs, il faut encore le secours des conjonctures favorables »<sup>215</sup>.

La seconde partie du trajet, sous l'habit monastique, est plus délicate : les Mingréliens sont plus difficiles à tromper. Avec tous les risques que cela comporte, le déguisement s'avère pourtant un moyen sûr pour traverser des territoires hostiles.

Une fois parvenu dans l'État safavide, une telle prudence ne s'impose pas. Les Européens peuvent quitter leur déguisement et reprendre leurs vêtements « en toute liberté »<sup>216</sup>. Gemelli-Carreri souligne que « les Européens peuvent s'habiller à leur fantaisie, aller à pied ou à cheval dans les rues, sans être exposez à la raillerie »<sup>217</sup>.

Lorsqu'elle pénètre sur le territoire iranien, la caravane de La Boullaye-le-Gouz croise un marchand qui porte plainte au juge (*qazi*) local pour un vol. Ce dernier vient en personne régler l'affaire avec le chef de la caravane :

« Le Kadi vint en personne dans le Han [= caravane], fit appréhender aux corps nos serviteurs, puis nous interrogea tous les uns après les autres, nous menaçant de nous faire du mal si cet argent, ou celui qui l'avait pris, ne se trouvait »<sup>218</sup>.

Le déroulement de cette scène rappelle assez l'Empire ottoman, où les tracasseries sont multiples à l'encontre des voyageurs. La Boullaye-le-Gouz estime avoir le droit d'intervenir :

« A mon tour je lui répondis, que je m'étonnais qu'il put avoir la pensée que j'eusse pris cet argent ; qu'ayant dépensé plus de 4 000 abbassis pour venir voir la Perse il n'y avait apparence de m'en soupçonner, qu'il me faisait concevoir autre chose des Persans que ce que l'on m'en avait dit en Europe, où on les croit civils et honnêtes aux étrangers, et que j'en ferais mon rapport suivant qu'il me traiterait. Sa réponse : Je ne te savais pas Franc, et jusqu'ici quel mal t'ai-je fait : je ne t'ai pas tué, qui t'aurais connu pour homme de si loin avec l'habit de Kisil Bach, et la langue turque que tu parles. Va-t-en que

<sup>215</sup> *Ibid.*, t. I, p. 112.

<sup>216</sup> B. CARRÉ, *Le Courrier de l'Orient*, BL, OIOC, mss Eur. D.1, p.165 (janvier 1673), *cit.in.* Dirk VAN DER CRUYSSSE, *Chardin le Persan, op. cit.*, p. 59.

<sup>217</sup> GEMELLI-CARRERI, *Voyage du tour du monde, op. cit.*, t. II, p. 223.

<sup>218</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyages et observation, op. cit.*, p. 91-92.

Dieu te conserve, je sais, tu n'es pas homme à voler l'argent des Musulmans, je te dis, tu trouveras beaucoup de tes compatriotes en Ispahan »<sup>219</sup>.

Dans le territoire du shah, l'état de « *farangi* » devient un gage de sécurité. Les fresques exécutées sur les façades extérieures du palais de Tchehel Sotun, à Ispahan, témoignent de cette réalité. On y remarque des scènes représentant des Européens en train de boire et de manger. Par exemple le couple ci-dessous.



Tchhel Sotun, Ispahan, XVII<sup>e</sup> siècle, fresque extérieure (photo de l'auteur)

De telles représentations ne sont pas rares au XVII<sup>e</sup> siècle : Olearius évoque, par exemple, quatre tableaux historiés placés dans la salle de réception du palais de Tchhel Sotun sous le règne de Shah Safi I<sup>er</sup>. Il signale également la présence de portraits de femmes, vêtues à l'européenne, ornant les murs de la demeure de Saru Taqi<sup>220</sup>. D'autres fresques, disparues à

<sup>219</sup> *Ibid.*

<sup>220</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 516.

la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, se déployaient sur le fronton de la porte du bazar royal (*Qayzarieh*), à l'extrémité du *maydan-e shah*. On en trouve également, selon le témoignage de Herbert, sur les murs du palais d'Ashraf construit par Shah 'Abbas dans le Mazanderan dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle.

Ces représentations témoignent de la diversité des étrangers à la cour, mais aussi de la volonté de la monarchie safavide de montrer son rayonnement culturel à travers le monde.



Tchehel Sotun, Ispahan, XVII<sup>e</sup> siècle, fresque extérieure (photo de l'auteur)

En dépit de la liberté qui leur est offerte, beaucoup d'Européens décident cependant de revêtir la tenue caractéristique de l'élite safavide ; ce qui leur est également permis. En effet, « outre cette liberté qu'ont les chrétiens et autres étrangers [de porter leurs vêtements], ils peuvent porter l'habit persan »<sup>221</sup>. De fait, beaucoup d'Européens choisissent cette alternative.

<sup>221</sup> La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Les Voyages et observations*, op. cit., p. 105.



Olearius remarque ainsi, lors d'une halte dans un caravansérail de la région d'Ispahan, que plusieurs marchands hollandais sont habillés en persan<sup>222</sup>. Il les reconnaît seulement à leur langue. Lorsque Le Bruyn visite Ispahan en 1704, il se rend quotidiennement sur le *maydan-e shah* et l'avenue de Tchahar Bagh où il a une chance d'apercevoir le shah. Lors d'une manifestation publique, il assiste à la procession à la cour sur l'autre rive de la Zayande Rud. Après un moment d'attente, « on vit paroître d'abord les gardes du Roi, et puis ce Prince à cheval, sous un grand parasol, pour le garantir de l'ardeur des rayons du soleil, suivi des Seigneurs de la Cour, et ceux-ci de 12. chevaux de main de sa Majesté, et de 4. éléphants. Il y avoit en tout plus de 100. mille personnes tant à pied qu'à cheval, outre ceux qui s'étoient placés sur le haut des maisons ». Or, parmi cette foule, « je fus le seul European qui s'y trouva habillé à la maniere de notre païs »<sup>223</sup>.

Il ne s'agit pas d'une simple commodité : l'habit safavide est complexe, coûteux et contraignant à porter. Ainsi, La Boullaye-le-Gouz préfère-t-il éviter de sortir du faubourg de Julfa :

« Pour moi, je vis fort incognito de peur de la dépense qui est fort grande surtout pour les habits, la Perse n'ayant jamais été si chère. Je me suis contenté d'un simple habit de campagne, sans toque ni cateby qui est un justaucorps fourré de peau d'agneau qui est fort belle mais qui coûte beaucoup, ce qui fait que les habillements ici sont plus chers qu'en France car tout le monde porte de ces fourrures »<sup>224</sup>.

Sa composition est bien connue des voyageurs, qui en ont fait leur tenue ordinaire. Il est composé d'un caleçon doublé et d'une chemise tombant jusqu'aux genoux. Sur la chemise, les hommes portent une veste de coton s'attachant sur le ventre, qui tombe également à mi-genoux, ainsi qu'« une robe, qu'ils appellent *cabai (qabay)* »<sup>225</sup>. Ce vêtement, serré à la taille, s'évase largement au niveau des jambes. Les manches sont longues et étroites, généralement plissées sur le haut des bras et boutonnées aux poignets. Certains émirs portent les *qabay* « à la Georgienne », c'est-à-dire avec des boutons et des gances. « Quoi que cette veste soit fort juste à l'endroit des reins, on l'attache là de deux à trois ceintures par dessus, pliées en double, larges de quatre doigts, riches et propres », précise encore Chardin. En outre, « on met par-dessus la robe un justaucorps, ou court, et à manches, qu'on appelle *courdy*, ou long et à

<sup>222</sup> OLEARIUS, *L'Ambassade*, op. cit., t. I, p. 479.

<sup>223</sup> LE BRUYN, *Voyages*, op. cit., t. I, p. 194.

<sup>224</sup> Lettre de la BOULLAYE-LE-GOUZ à son frère, 15 février 1665, Ispahan, cit. in., A. KROËLL, *Nouvelles d'Ispahan*, op. cit., p. 15.

<sup>225</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 149.

manches, qu'on appelle *cadebi*, selon la saison ». Les matières sont particulièrement précieuses : on utilise pour les *qabay* des brocards d'or ou du satin, doublés de marte zibeline ou de cachemire. Le turban constitue la pièce maîtresse de la tenue ».

Cet habit de cour doit être constamment renouvelé : en effet, les grands émirs ne portent que très rarement deux fois le même vêtement : « Ces seigneurs sont d'une magnificence extraordinaire pendant le cours de cette fête, et surtout ce jour-là, auquel on ne voit personne qui ne soit habillé de neuf »<sup>226</sup>.

Très attentifs à tous les éléments qui le composent, les Européens tentent de l'imiter. Lors de leur visite à la cour, ils l'arborent avec le plus de naturel possible. Chardin, qui revêt l'habit safavide quotidiennement, est ainsi félicité par Shaykh 'Ali Khan pour son allure impeccable : « Le Premier ministre, dès que je l'eus salué, me demanda où j'avois appris à m'habiller si bien à la persane »<sup>227</sup>.

On comprend dès lors la confusion que peut éprouver le père Alexandre de Rhodes en 1648 lorsque, fraîchement débarqué de Bandar 'Abbas, il rencontre sur la route de Shiraz à Ispahan « un homme de fort bonne mine, bien monté, vestu en Persan, portant le turban, la veste, le cimenterre, la barbe longue et quarrée »<sup>228</sup>. Il le prend tout naturellement pour un seigneur safavide ou arménien. Reconnaisant à son tour la robe noire du Jésuite, ce dernier s'empresse de le rejoindre et de se présenter. Il le

« salüä fort civilement en latin, sa prononciation me fit connoistre qu'il estoit François, je luy répondis aussi-tost en nostre langue, il en fut si ravi de joye, qu'il décendit de cheval, nous nous embrassâmes et nous entretînmes environ une demy-heure si agreablement, que nous contractâmes en ce peu de temps une amitié que je conserveray fort cherement toute ma vie »<sup>229</sup>.

Il s'agit de La Boullaye-le-Gouz. Il est remarquable de voir l'aisance avec laquelle les Européens se saisissent des codes vestimentaires safavides, au point de les adopter dans un usage quotidien. Pietro della Valle en constitue l'exemple le plus frappant. Dès son arrivée en Iran, il prend l'habit persan : « Je commençais à quitter mon habit syrien, pour me revestir de celui des Persans »<sup>230</sup>. Il commence par se faire raser la barbe qu'il a conservée sur le territoire ottoman. « Enfin, je voulus qu[e le barbier] m'accommodast entièrement à la

<sup>226</sup> LE BRUYN, *Voyages, op. cit.*, t. I, p. 191.

<sup>227</sup> CHARDIN, *Voyages, op. cit.*, t. III, p. 113.

<sup>228</sup> Alexandre de RHODES, *Divers voïages en la Chine et autres roiaumes de l'Orient, op. cit.*, p. 314.

<sup>229</sup> *Ibid.*

<sup>230</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. II, p. 11.

persienne »<sup>231</sup>, à savoir qu'il lui rase le menton et les joues et lui taille une moustache « dont les racines fort larges couvrent la moitié de la joue, longue jusqu'aux oreilles [...] de la même façon qu'on m'assura que le roi se plaisait de les porter »<sup>232</sup>. La prolixité dont il fait preuve à ce sujet dans sa lettre rend compte de l'importance de ce changement pour lui. Sa nouvelle apparence le séduit : il décide de l'immortaliser dans un portrait, tachant ainsi de retenir cette image de lui-même en *Autre*. « Je m'habillay en véritable Persan »<sup>233</sup>, se félicite-t-il.

Cette métamorphose lui semble possible en Iran sans déroger à son rang. Il conserve cette apparence durant six années, y compris dans les Indes ; pour ne reprendre finalement l'apparence d'un Européen qu'à Goa. Le 7 avril, il y visite la maison des Jésuites du comptoir portugais puis assiste à l'office du Vendredi Saint le 14 « parce que je ne sortois pas encore à cause que j'estois vestu en persan et que les habits que j'avois commandez à la portugais n'estoient pas achevez »<sup>234</sup>. Ce qui veut dire qu'il a conservé durant tout ce temps son apparence de seigneur persan, même parmi les Anglais et les Hollandais avec lesquels il a vécu plusieurs semaines à Surate. Ce n'est que le 16 avril, enfin, qu'il reprend « *pour la première fois* [son] habit d'Européen »<sup>235</sup> et s'habille désormais à la portugaise.

La démarche est intéressante : Pietro della Valle montre que la métamorphose n'est pas une expérience anthropologique. Il ne s'agit pas de se fondre dans la masse d'une population mais de répondre à une nouvelle manière d'être un gentilhomme. De toute évidence, l'habit persan devient l'attribut visible d'une expérience qui se veut unique et valorisante pour l'individu. On note donc une corrélation entre le fait de s'habiller à la safavide et la civilité.

### *Les Européens en habit persan : exotisme et civilité d'une mode*

Robert Sherley est sans doute l'un des premiers Européens à adopter l'habit safavide de manière permanente. Arrivé en 1598 à Qazvin, avec son frère Anthony, il entre progressivement au service de Shah 'Abbas. Tandis que son aîné sillonne l'Europe dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, Robert demeure en Iran. D'abord retenu à la cour comme

<sup>231</sup> *Ibid.*, t. II, p. 12.

<sup>232</sup> *Ibid.*, t. II, p. 11-12.

<sup>233</sup> *Ibid.*, t. II, p. 12.

<sup>234</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 143.

<sup>235</sup> *Ibid.* N.B. : Nous soulignons.

« gage » de la fidélité de son frère, Sherley intègre bientôt l'entourage du souverain, adoptant le mode d'être de l'élite safavide. À partir de 1611, il est employé comme ambassadeur en Europe : Robert traverse alors le Saint-Empire romain germanique, les principautés allemandes, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. Dans toutes les cours, à Rome, à Valladolid, à Londres, on le voit arborer le turban. Pour rappeler toutefois qu'il n'a pas changé de religion en changeant de vêtements, il porte une grande croix.

Le 29 septembre 1609, il est reçu en audience par le pape Paul IV<sup>236</sup>. Parmi les membres de sa suite, huit personnes portent, tout comme lui, l'habit de leur pays. À cette occasion, Robert ôte son turban et va baiser le pied du souverain pontife. De même, lorsqu'il est reçu par Jacques I<sup>er</sup> à Hampton Court, le 2 octobre 1611, il s'incline, turban en tête, devant lui.

Quelques années plus tard, en 1622, à l'occasion de sa seconde ambassade européenne, le peintre Anthony Van Dyck réalise un portrait de lui à Rome<sup>237</sup>. Sherley voyage en compagnie de son épouse Theresa, fille d'un seigneur géorgien, Isma'il Khan, qui se fait également représenter par le peintre dans sa tenue traditionnelle. On voit Sherley revêtu de son manteau de cour safavide, brodé, avec une aigrette au turban, et non la croix. Il porte le *taj* offert par Shah 'Abbas quelques années plus tôt. Cette appropriation pose la question de l'identité du sujet. Jusqu'où va l'assimilation ? L'expérience est en effet poussée très loin par le voyageurs britannique comme le remarque Pietro della Valle :

« Le *tag* [bonnet rouge] fut donné à un certain anglais, qui s'appellait Don Robert Scherloy, que ce roi de Perse envoya à Rome il y a quelques années en qualité d'ambassadeur au pape Paul ; et qui dispose à présent, de la part du même prince, au même emploi envers tous les Princes de la chrétienté ; et l'on m'a dit ici, que ce Dom Robert demanda le Tag, et le sollicita instamment [...] Je soutiens qu'un chrétien, comme nous, ne doit point ambitionner de porter une marque d'honneur qui est commune et ordinaire à une infinité d'esclaves, et à de simples soldats »<sup>238</sup>.

Pourtant, l'Italien reconnaît que cette marque d'honneur « pourrait passer pour une chose, sinon souhaitable, au moins honorable, à une personne qui voudrait demeurer en

<sup>236</sup> *The Sherley Brothers, op. cit.*, p. 63.

<sup>237</sup> Cette huile sur toile, actuellement conservée au sein de la Egremont Collection, Petworth House, West Sussex, a été réalisée en 1622, à Rome, lors d'un séjour du peintre à la cour pontificale de Grégoire XV. Il a également représenté l'épouse géorgienne de Sherley, Thereisa, fille d'Isma'il Khan.

<sup>238</sup> Pietro della VALLE, *Les Fameux voyages, op. cit.*, t. II, p. 58.

Perse ». Bien plus, il le conçoit comme un « ornement de chevalerie »<sup>239</sup>, indépendamment de sa signification religieuse.

Faut-il y voir le signe d'une appartenance à l'élite sociale ? L'habit persan témoigne en effet d'une certaine réussite. Dans les *Six Voyages*, la remise du *ka'lat* fait d'ailleurs l'objet d'une description détaillée. L'auteur insiste sur tous les détails, de la qualité de l'étoffe à sa valeur. Il « consistoit en une veste et une surveste avec une ceinture et une toque. [...] Je ne pouvois me lasser d'admirer la beauté et la richesse de la calaate ; mais la joye que j'en avois s'augmenteroit de beaucoup par le plaisir que j'aurois de faire voir en France, et en d'autres parties de l'Europe où je passerois à mon retour, les honneurs et les caresses que recevoient les Francs à la Cour de Perse »<sup>240</sup>. En complément de sa robe, Tavernier se fait encore remettre par le *nazer* un manteau « persien », à grandes manches doublé de martres zibeline. Tavernier précise que « la garde robe du Roy ne manqu[e] jamais de ces sortes de fourrures, qu'il reçoit en présent des Ambassadeurs de Moscovie, ou qu'il achete à des marchands à la suite des Ambassadeurs ». Celle que le *nazer* lui remet peu avant l'audience est « magnifique et la fourrure tres-riche, ayant esté estimé jusques à huit cens écus »<sup>241</sup>. Tavernier s'émerveille de l'honneur « tres-particulier » que lui fait alors le shah.

De retour en France, il se présente ainsi à la cour afin de mettre en avant la considération du souverain safavide à son égard. C'est encore dans ce vêtement qu'il se fait représenter dans un tableau utilisé en frontispice de l'édition des *Six Voyages*. On reconnaît le manteau à grandes manches offert par Shah 'Abbas II. Pétis de la Croix et Jean Thévenot se font également représenter de cette manière. On remarque d'ailleurs sur leurs vêtements l'évolution de la mode safavide dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : les gances remplacent progressivement les rubans sur le devant de la chemise, l'inspiration géorgienne se fait également plus forte avec la présence de fourrure sur le col.

Dans ces portraits, on remarque que l'habit des voyageurs n'a rien d'un déguisement : il ne s'agit pas d'un vêtement fait pour *ressembler* à l'original ou *s'inspirer* de l'original mais d'un véritable habit de cour, fait pour être porté dans des occasions particulières.

Dans cette tenue, la main droite posée sur la ceinture et la main gauche tenant l'arme, l'arc ou l'épée, le regard fixé sur le spectateur dans une position redressée ; les voyageurs ont

<sup>239</sup> *Ibid.*

<sup>240</sup> TAVERNIER, *Les Six voyages, op. cit.*, t. I, p. 476-478.

<sup>241</sup> *Ibid.*, t. I, p. 481.

tous l'air de gentilshommes. Il semble en effet que l'altérité ne porte pas atteinte à leur dignité, mais qu'au contraire, elle l'amplifie.

Pour autant, l'altérité safavide ne disparaît pas lorsqu'on emprunte son vêtement. Les voyageurs l'intègrent comme une simple extension de leur « moi » à l'instar de La Boullaye-le-Gouz qui, après avoir porté plusieurs genres de costumes orientaux, choisit d'être présenté à la cour de France en habits persans. Selon son témoignage, ce serait même à la demande de Louis XIV qu'il aurait été convié à paraître dans son « équipage persan »<sup>242</sup>.

---

<sup>242</sup> François La BOULLAYE-LE-GOUZ, *Voyage et Observations*, Dédicace à Monseigneur l'Eminentissime Capponi, Cardinal & Prince de la Sainte Eglise Romaine », f. 2.

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Sir Robert Sherley (1581-1628), Portrait réalisé par Sir Anthony Van Dyck, 1622, National Trust,  
Petworth House, Sussex**

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Jean Thévenot (1633-1667), Portrait attribué à Philippe de Champaigne, v. 1660-1663,  
Huntington Library, Art Collections, San Marino, Californie.**





**Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689),  
Gravure illustrant les *Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier*, 1679.**







## CONCLUSION

En 1715, Muhammad Reza Beg, ambassadeur de Shah Sultan Husayn (1694-1722), arrive en France. Dès son arrivée à Marseille, il suscite la curiosité des cercles cultivés. Sa fermeté tranche avec l'idée que les Français se faisaient jusque-là de la civilité safavide : hautain et sourcilieux à l'excès, très exigeant envers ses hôtes, son comportement est jugé « fier, rude et brusque »<sup>1</sup>. Si certains s'en étonnent, d'autres reconnaissent qu'il s'agit là d'une attitude naturelle pour un ambassadeur soucieux d'incarner la puissance de son souverain.

Son entrée à Paris fait l'objet d'un vif débat durant lequel le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs<sup>2</sup>, joue le rôle de médiateur entre la cour et l'émissaire. Après avoir entendu les réclamations de ce dernier, il les transmet au roi qui ne manque par d'être surpris par le caractère arrêté de certaines d'entre elles. En effet, après de longues délibérations avec l'Introducteur, l'ambassadeur requiert la présence de la moitié de la Grande et de la Petite Écurie pour le conduire à Versailles avec le présent. Il obtient satisfaction, avec en outre l'accompagnement de huit trompettes de la chambre du roi<sup>3</sup>. Cependant, le monarque refuse d'envoyer ses troupes le chercher jusqu'à Charenton, son lieu de résidence, et de marcher à ses côtés dans Paris. Il refuse également que deux de ses compagnies de mousquetaires soient mises en faction devant l'avenue de Versailles le jour de l'audience<sup>4</sup>.

Le représentant safavide s'avère beaucoup plus soucieux de l'ordonnance de son entrée que tous les ambassadeurs orientaux reçus jusqu'ici, comme l'ambassadeur turc en 1669, ou les Siamois en 1686. Muhammad Reza Beg apparaît au contraire d'une extrême vigilance sur tout ce qui touche à la représentation de son maître. Il obtient ainsi le droit de monter à cheval

---

<sup>1</sup> *Journal historique sur les manières du temps*, dit *Journal de Verdun*, t. XXII, février 1715.

<sup>2</sup> Louis Nicolas Le Tonnelier de Breteuil, baron de Preuilly (1648-1728) occupe la charge d'introducteur des ambassadeurs depuis 1698. *Mémoires du baron de Breteuil*, Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 3865, et M.A.E, Fonds France, n° 1851.

<sup>3</sup> Ces dispositions avaient déjà été prises pour la réception des ambassadeurs siamois en 1686.

<sup>4</sup> Maurice HERBETTE, *Une Ambassade persane sous Louis XIV*, Paris, Perrin, 1907, p. 118.

dans Paris à partir de la porte Saint-Antoine, ce qui est une dérogation au cérémonial de l'entrée des personnes de son rang, qui accomplissent généralement ce trajet en carrosse.

La journée du jeudi 7 février fait l'objet d'un agencement minutieux et complexe, ménageant les sensibilités de chacun. Afin d'éviter les difficultés liées aux salutations<sup>5</sup>, le baron de Breteuil arrange une « rencontre fortuite »<sup>6</sup> avec l'ambassadeur dans les jardins, le maréchal de Matignon devant l'attendre dans une voiture à l'extérieur. Malencontreusement, un imprévu défait ce travail préparatoire : il pleut. La promenade est annulée, obligeant le maréchal à aller chercher l'ambassadeur jusqu'à Charenton. Ce dernier offre alors au maréchal et à l'introduit de leur servir du café et du thé dans ses appartements, ce que Breteuil redoute particulièrement. « Nous le ferions volontiers », argumente-t-il, « s'il voulait nous recevoir avec les civilités convenables », qui consistent en un lever et un salut mais l'ambassadeur s'y refuse, arguant que sa religion lui interdit de se lever devant des chrétiens.

Dans cette affaire, le diplomate safavide se montre d'une inhabituelle inflexibilité. Les Français n'ont peut-être pas oublié que Shah 'Abbas, au début du siècle précédent, n'hésitait pas à « saluer à la franque »<sup>7</sup> les ambassadeurs européens venus à sa cour. Cependant, Muhammad Reza Beg est un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle et, qui plus est, peu habitué aux usages de la cour de France. Breteuil tente de le raisonner : « Je lui répétais que je croyais sa loi trop raisonnable pour que ce fût selon elle un grand péché d'être civil avec des personnes de qualité distinguée, et que s'il ne voulait pas en faire aux chrétiens, il ne devait pas se charger d'une ambassade auprès du roi Très Chrétien »<sup>8</sup>. Ces paroles n'empêchent pas une dispute d'éclater et l'ambassadeur de rentrer précipitamment dans le carrosse du maréchal sans saluer personne. L'entrée à Paris conserve malgré tout son ordonnance : les ordres de Louis XIV sont exécutés à la lettre et la volonté du Perse matée. C'est ce qui explique son humeur maussade, lors de son arrivée à l'hôtel des ambassadeurs, rue de Tournon.

La réception à Versailles a lieu douze jours plus tard. Cette fois, Muhammad Reza Beg est d'excellente humeur : l'entrée, ainsi que tous les détails du cérémonial, ont été réglés en amont à la convenance des deux partis. C'est donc à cheval, et non en carrosse, que l'ambassadeur remonte l'avenue de Versailles au milieu du cortège qui convoie son présent. La pompe qui entoure son arrivée est accentuée aussi en raison du contexte.

---

<sup>5</sup> Les négociations de l'introduit avec Muhammad Reza Beg portent alors sur la question des salutations. Cette partie du compte-rendu de l'Introduit au roi est publiée dans HERBETTE, *Une Ambassade*, op. cit., p. 122-124.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>7</sup> WICQUEFORT, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, op. cit., t. I, p. 310.

<sup>8</sup> HERBETTE, *Une Ambassade*, op. cit., p. 126-127.

Endeuillée par plusieurs pertes successives, la cour de France n'a guère eu l'occasion de se présenter sous un jour favorable depuis plusieurs mois<sup>9</sup>. La guerre de succession a, en outre, fortement dégradé les finances ainsi que la réputation française en Europe. Enfin, Louis XIV est souffrant. À soixante-dix-sept ans passés, sa santé décline. Dans ces conditions, la magnificence du cortège et le prestige de l'ambassade sont un message adressé à l'Europe : ils disent que la France rayonne encore à travers le monde puisqu'elle reçoit, pour la première fois de son histoire, un représentant du *shah-an shah*, le roi des rois<sup>10</sup>.

Louis XIV n'envisage pas seulement le côté symbolique de cette ambassade, puisqu'il n'accorde cette audience qu'après avoir eu confirmation du statut légitime de l'ambassadeur. Une fois Muhammad Reza Beg accrédité, le roi prépare une réception à sa mesure. Comme pour le jour de l'entrée, l'audience fait l'objet d'une étiquette méticuleuse à laquelle le roi apporte directement son concours. Il demande à ce qu'on élève le trône dans la galerie des Glaces, comme il l'avait fait « pour recevoir les satisfactions du doge de Gênes et même pour les ambassadeurs du roi de Siam, prince infiniment moins puissant et moins considérable que le roi de Perse »<sup>11</sup>. Le 16 février, le roi reçoit l'Introduit pour lui donner ses ordres. Il fixe l'audience à onze heures et indique les points où l'ambassadeur doit marquer une station et commencer les salutations. La galerie est aménagée en trois parties, délimitées par des barrières. Cependant, le jour de l'audience, Louis XIV décide au dernier moment de les enlever pour permettre aux courtisans de circuler librement.

Aussi l'ambassadeur a-t-il du mal à se frayer un chemin et à exécuter ses salutations dans un espace resserré, pressé par la foule. Le code des salutations est néanmoins respecté. À son entrée, le roi se lève et ôte son chapeau tandis que l'ambassadeur exécute ses deux autres salutations. Lorsque celui-ci parvient jusqu'au trône, il entame un compliment après une brève introduction auprès du souverain :

---

<sup>9</sup> C'est d'ailleurs l'avis de Saint-Simon qui pense que les ministres n'ont organisé cette cérémonie que pour divertir le roi l'espace d'un moment. Louis de ROUVROY, duc de SAINT-SIMON, *Mémoires*, Paris, 1829, t. XII, p. 95 : « Un ambassadeur de Perse était arrivé à Charenton, défrayé depuis son débarquement ; le roi s'en fit une grande fête, et Pontchartrain lui en fit fort sa cour. Il fut accusé d'avoir créé cette ambassade, en laquelle en effet il ne parut rien de réel, et que toutes les manières de l'ambassadeur démentirent, ainsi que sa misérable suite et la pauvreté des présents qu'ils apporta. Nulle instruction ni pouvoir du roi de Perse, ni aucun de ses ministres ». Cette dernière affirmation est fautive. Quant au présent, une grande partie a été confisquée dans l'Empire ottoman, par lequel l'ambassadeur avait résolu de passer, et dans lequel il fut retenu un long moment avant de pouvoir gagner la France. Néanmoins, le Cabinet des Estampes conserve une représentation du cortège qui montre que les présents apportés au roi ne sont nullement médiocres, ni en petite quantité.

<sup>10</sup> La France est le seul pays européen, à ce moment-là, à ne pas avoir reçu officiellement d'ambassadeur safavide.

<sup>11</sup> HERBETTE, *Une Ambassade*, op. cit., p. 140.

« Sire,

L'Empereur mon maître qui est au service de Dieu et observateur de la loy du Grand Prophète m'a envoyé exprez, moy qui suis son esclave, au service de votre Majesté pour demander à Dieu l'état de sa santé, en même temps augmenter et renouveler l'ancienne amitié et m'a ordonné de fortifier les fondements de cette alliance de la manière que votre Majesté la peut désirer. De plus j'ai ordre de donner satisfaction en tout ce que votre Majesté peut souhaiter, et l'excuser pour ce qui regarde encore quelques affaires que vôtre Majesté a souhaitées, votre esclave sire a ordre de la part de son empereur, de lui donner satisfaction, telle qu'un fils doit la donner à son père, qui véritablement considère Votre Majesté comme son propre père.

De plus Sire, elle peut être assurée qu'il ne rompra jamais de son côté le traité, ni le noble sein (sceau) signé, à moins qu'il ne provienne de la part de votre Majesté, j'espère aussi que Dieu me fera la grâce d'exécuter les ordres que Votre Majesté me donnera icy. C'est peu de choses d'avoir party pour le service de deux grands empereurs. Que Dieu conserve à jamais votre Majesté sur son trône, qu'il confonde toujours ses ennemis, leur fasse ressentir la pesanteur de son bras redoutable et qu'il plaise donner à votre Majesté et à mon empereur une paix profonde. Que Dieu le veuille »<sup>12</sup>.

Ce texte, arrangé *a posteriori* par le traducteur, nous donne néanmoins un aperçu de ce qui fut dit. Se tournant vers le dauphin, le futur Louis XV, l'ambassadeur poursuit son discours, aussitôt traduit en français :

« A Monseigneur,

Je prie la divine Majesté qu'elle veuille vous conserver, qu'elle augmente vos jours, que vous deveniez beaucoup vieux, que vous imitiez votre grand père ce grand empereur à qui Dieu donne longue vie, ainsi qu'il puisse vous donner l'éducation nécessaire pour gouverner son empire autant que celui de ce Grand empereur. Que Dieu le fasse.

Si j'osois prendre la liberté monseigneur de me prosterner pour vous baiser la main, je le ferais avec beaucoup de respect, mais le respect que l'on a pour les personnes sacrées de s'en approcher de si prez, est le seul motif qui m'en empêche, Que Dieu augmente vos jours et vous fasse vieux ».

Cette réception marque durablement les esprits<sup>13</sup>. Dans cette rencontre, le mythe croise l'histoire : la monarchie safavide ne va pas tarder à disparaître alors que le « mythe du Perse » voit le jour en France<sup>14</sup>. La visite de Muhammad Reza Beg prolonge en ce sens la fascination

---

<sup>12</sup> Correspondance Politique, Perse, Carton 4, f°5, envoyé le 2 mars 1715, M.A.E.

<sup>13</sup> La signature d'un traité franco-safavide a été conclue peu de mois après. Toutefois, la mort de Louis XIV, au mois d'août suivant, prive la relation entre les deux États de tout impact politique et militaire réel pendant la Régence, notamment en ce qui concerne l'affaire de Mascate. Voir Anne KROELL, « Louis XIV, la Perse et Mascate », *Le Monde iranien et l'Islam*, Société et Culture, 4, 1976-77, p. 1-78.

<sup>14</sup> Sur la figure du Perse dans la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, voir Olivier BONNEROT, *La Perse dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle*, De l'image au Mythe, Paris, Honoré Champion, 1988.



que ce pays n'a cessé de susciter tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle. En effet, entre la fin du XVI<sup>e</sup> siècle où la figure du « Grand Sophi » apparaît sporadiquement dans les imprimés<sup>15</sup> et le début du XVIII<sup>e</sup> siècle où les Français découvrent que les Perses « sont galants, gentils, polis, bien élevés »<sup>16</sup>, le discours sur l'État safavide a changé de nature.

Les contemporains de Louis XIV le connaissent sans doute mieux que leurs aïeux, grâce aux relations d'ambassade, publiées par les diplomates étrangers et traduites dans la seconde moitié du siècle, et aux voyages relatés par les gentilshommes ou les marchands. L'image du Perse « galant homme » s'impose dans les mentalités : sa courtoisie extrême a été tant de fois vantée dans les livres qu'on ne s' imagine pas qu'un sujet du shah puisse se comporter autrement dans la réalité. C'est pourquoi, lorsque Muhammad Reza Beg arrive en France à la fin du règne de Louis XIV, les Français ne peuvent envisager que cet homme soit véritablement un Perse. Son comportement est si étonnant, si emporté parfois, si peu « civil » enfin, que certains doutent qu'il soit bien l'envoyé de Shah Sultan Husayn. Les propos que Montesquieu prête à Uzbek dans les *Lettres persanes* constituent à cet égard un raccourci saisissant de la pensée de son temps :

« Usbek à Rustan, à Ispahan

Il paraît ici un personnage travesti en ambassadeur de Perse, qui se joue insolemment des deux plus grands rois du monde. Il apporte au monarque des Français des présents que le nôtre ne saurait donner à un roi d'Irime ou de Géorgie : et, par sa lâche avarice, il a flétri la majesté des deux empires.

Il s'est rendu ridicule devant un peuple qui prétend être le plus poli de l'Europe : et il a fait dire en Occident que le roi des rois ne domine que sur des barbares.

Il a reçu des honneurs, qu'il semblait avoir voulu se refuser à lui-même : et, comme si la cour de France avait eu plus à cœur la grandeur persane que lui, elle l'a fait paraître avec dignité devant un peuple dont il est le mépris.

Ne dis point cela à Ispahan : épargne la tête d'un malheureux. Je ne veux pas que nos ministres le punissent de leur propre imprudence, et de l'indigne choix qu'ils ont fait.

De Paris,

Le dernier de la lune de Gemmadi, 2, 1715 ».

---

<sup>15</sup> *La Sanguinolente et cruelle bataille nouvellement obtenue par le Sophy Roy de Perse à l'encontre du grand Turc, sultan Sélim*, Lyon, Benoît Rigaud, 1579, et *Copie de deux lettres écrites au roy Philippe. La Première par le roy de Perse, la Seconde par le grand Turc*, Anvers, Corneille Boromere, 1585.

<sup>16</sup> CHARDIN, *Voyages*, op. cit., t. IV, p. 99.

On lit bien ici la force des préjugés d'un Français qui pense mieux connaître les mentalités perses que les Perses eux-mêmes ! Muhammad 'Ali Beg apparaît comme le représentant impropre de son peuple. Le narrateur suppose même qu'il s'agit un imposteur, un « barbare », faisant honte à la civilité des Safavides. Intégrée comme une composante essentielle de l'altérité safavide, la politesse est l'élément central de ce réquisitoire. Le narrateur plaint finalement ce malheureux qui semble nuire à son prince. Ce qui apparaît comme une « imprudence » des ministres est passé sous silence dans la correspondance, un silence indulgent et condescendant.

Lecteur assidu de Chardin et contemporain du rapprochement diplomatique avec la monarchie safavide, Montesquieu reflète les mentalités de son temps. Avant ses *Lettres persanes* publiées en 1721<sup>17</sup>, l'avocat au parlement d'Aix Joseph Bonnet<sup>18</sup> avait déjà rédigé quelques années plus tôt une dizaine de pages sur le même mode, sans toutefois rencontrer le succès.

L'élite cultivée s'empare véritablement du sujet lorsque l'actualité politique de l'Iran devient brûlante : en 1722, la monarchie safavide s'effondre avec fracas. La « révolution de Perse », la première du XVIII<sup>e</sup> siècle, occupe alors une place de choix dans les gazettes : « Tout le monde veut écrire une histoire de la dernière révolution de Perse. Je vous ai toujours dit que cette Révolution ne manquerait pas d'historien »<sup>19</sup>. Les ouvrages les plus documentés sont le fait de religieux ayant passé cette période critique à la cour safavide et qui décrivent les événements qu'ils ont vécus. Ils portent un regard critique sur la fin de ce régime. Ainsi, le récit du père Krusinski, mis en forme et publié par le père Jean-Antoine Ducerceau, en 1728<sup>20</sup>, expose-t-il en détail les ultimes péripéties du siège d'Ispahan, auquel il a assisté, et de l'anéantissement définitif d'un État incarné par la dynastie safavide depuis plus de deux siècles.

Ce n'est sans doute pas un hasard si, encore une fois, l'actualité safavide devient un sujet d'observation privilégié. Au moment où Montesquieu rédige son roman épistolaire, la monarchie française expérimente le système de la polysynodie et s'interroge sur sa propre

---

<sup>17</sup> MONTESQUIEU, *Les Lettres persanes*, Cologne, Pierre Marteau, 1721. L'œuvre connaît un tel succès qu'elle est rééditée la même année, *revue, corrigée diminuée et augmentée par l'auteur*, à Cologne, Pierre Marteau, 1721. Entre 1721 et 1754, une trentaine d'éditions se succèdent. Montesquieu n'intervient plus dans les nombreuses rééditions qui paraissent jusqu'en 1754, date à laquelle il ajoute un supplément. Pour les *Suppléments*, voir MONTESQUIEU, *Lettres Persanes*, éd. Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 2003.

<sup>18</sup> Joseph BONNET, *Lettre écrite à Musala, homme de loi à Ispahan, sur les mœurs et la religion des François*, 1716. Nous avons trouvé une copie de ces *Lettres persanes* avant la lettre dans le fonds de la bibliothèque Mazarine.

<sup>19</sup> *Mercure de France*, septembre 1723, p. 163.

<sup>20</sup> DUCERCEAU, *Histoire de la dernière révolution de Perse*, La Haye, Gosse & Neaulme, 1728, 2 vol.

nature. L'effondrement de la monarchie safavide est une expérience certes lointaine mais traumatisante : la preuve est ainsi faite que le système monarchique « le plus absolu du monde » peut être brutalement anéanti.

Or, de toutes les puissances européennes, c'est en particulier la France qui s'assimile à l'État safavide et cela, dès le début du siècle. L'effort de traduction de tout ce qui paraît sur le sujet a déjà été souligné. Nous avons vu également ce qui séduisait particulièrement les lecteurs dans les relations d'ambassade et de voyage, quel était leur horizon d'attente, de même que celui des auteurs. Ces derniers ont perçu la Modernité de la monarchie safavide en même temps que son ambivalence. La comparaison est parfois explicite. Quand Jean Baudouin décrit, dans un ouvrage de fiction, les *Avantures de la Cour de Perse, divisées en sept journées, où sous des noms étrangers sont racontées plusieurs histoires d'amour et de guerres arrivées de notre temps*<sup>21</sup>, il suit en réalité les événements du règne de Louis XIII. Plus frappant encore, dans les *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse, ouvrage dans lequel on rapporte sous des noms persans des Anecdotes de la Cour et du règne de Louis XIV, ainsi que du début de celui de Louis XV*<sup>22</sup>, Pecquet reprend toute l'histoire de France du XVII<sup>e</sup> siècle en plagiant assez largement les relations d'ambassade et de voyage. Par un jeu de miroir assez limpide, Louis XIV devient Shah 'Abbas I<sup>er</sup> ; le dauphin se retrouve dans le prince Safi ; le duc du Maine dans le prince Soliman « l'un de ses fils, né d'une Esclave », et le duc d'Orléans devient 'Ali Homajou « Prince d'un genie supérieur, et possédant toutes les qualités nécessaires pour conduire un grand Etat »<sup>23</sup>. Tavernier n'affirme-t-il pas, dans ses *Six Voyages*, que la Perse est à l'Asie ce que la France est à l'Europe<sup>24</sup> ?

Il convient néanmoins de souligner les limites d'une telle comparaison : la proximité n'est qu'apparente. Nous avons vu que la construction monarchique safavide a suivi des voies qui lui sont propres.

Certes, Shah Isma'il (1501-1524) a bénéficié d'une aura mystique mais ce n'est pas seulement en tant que chef de la *tariqa* safavide qu'il s'impose comme le nouveau dirigeant d'Azerbaïdjan. Nous avons pu mettre en valeur le rôle joué par sa famille, en particulier ses

---

<sup>21</sup> BAUDOUIN, *Avantures de la Cour de Perse, divisées en sept journées, où sous des noms étrangers sont racontées plusieurs histoires d'amour et de guerres arrivées de notre temps*, Paris, Pomeray, 1629. Jean Baudouin est aussi, on s'en souvient, le traducteur de *l'Histoire apologétique d'Abas, Roy de Perse*, de Pietro della Valle, en 1631.

<sup>22</sup> PECQUET, *Mémoires secrets pour servir à l'Histoire de Perse, ouvrage dans lequel on rapporte sous des noms persans des Anecdotes de la Cour et du règne de Louis XIV, ainsi que du début de celui de Louis XV*, Amsterdam, 1746.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>24</sup> TAVERNIER, *Les Six Voyages*, op. cit., t. I, p. 491.

liens avec les dirigeants aq quyunlu, dans son ascension politique et militaire au début du XVI<sup>e</sup> siècle. C'est un processus sur le long terme, engagé dès le XIV<sup>e</sup> siècle, qui permet à la famille safavide d'accéder au pouvoir en 1501 et de se rallier progressivement les élites iraniennes et turkmènes. Nous avons également pu remettre en perspective les différents facteurs ayant contribué à l'avènement de Shah Isma'il, sans privilégier forcément le facteur religieux. Incontestablement, Isma'il incarne la monarchie safavide, au point de paraître confondu avec elle. Le processus de construction monarchique se détache soudainement en 1514. Épisode fondateur, la défaite de Tchaldiran donne à la monarchie une dimension originale et unique dans le monde musulman de l'époque moderne, puisqu'elle l'empêche d'évoluer vers la forme d'un empire contrairement aux voisins ottoman et moghol.

Dans la période suivante, les luttes entre factions permettent de mesurer les efforts accomplis par le pouvoir pour s'imposer. Shah Tahmasb (1524-1576) s'évertue à rassembler autour de sa famille les clientèles *qizilbashs*, cette stratégie étant marquée par des réussites et des échecs. Le passage d'Alqas dans l'Empire ottoman, entraînant à sa suite toute une série de défections, souligne la fragilité d'un système dans lequel les émirs ne se sentent pas solidaires du pouvoir. C'est sans doute la raison pour laquelle Shah Tahmasb l'abandonne complètement après 1556, lorsqu'il envoie son fils Isma'il en prison.

Cela explique probablement aussi la politique mise en place par ce dernier à son arrivée au pouvoir en 1576. Son attitude face aux réseaux, et en particulier son hostilité envers les milieux religieux, lui valent longtemps une perception négative dans l'historiographie. Les critiques les plus virulentes sont portées par les religieux '*usuli* sur sa prétendue adhésion au sunnisme et sa volonté de revenir sur la conversion de l'État au chiisme. Or, il ne nous est pas apparu que cela fût le principal enjeu de son règne. Notre problématique nous a invité au contraire à une relecture de la politique engagée par laquelle Isma'il II entend affirmer sa volonté de rétablir son autorité. Il est le précurseur, à maints égards, du règne de son neveu Shah 'Abbas dix ans plus tard.

Entre ces deux règnes, la période de 1577 à 1587 a souvent été considérée comme un temps de guerre civile traversé par des conflits internes et la déliquescence du pouvoir monarchique. Ce temps de la « domination *qizilbash* » a également été relu à la lumière de notre problématique sur la construction monarchique. Confrontés aux attaques massives de l'Empire ottoman, les Safavides mettent en place une politique de contrôle des clientèles portée non pas par le souverain Shah Muhammad Khodabanda (1577-1587), mais par son

épouse Kheyr al-Nesa Begum et son fils Hamza Mirza. Toutefois, l'équilibre tarde à se rétablir : aux tentatives de mise au place, les émirs répondent par la violence. Cela se traduit par l'assassinat de la reine puis du prince. Cette période marque sans doute le paroxysme des tensions.

Shah 'Abbas (1587-1629) opère alors une mutation des rapports monarchiques avec l'élite. Après les difficultés rencontrées au début de son règne, les émirs se rallient progressivement, conduisant à la création d'un nouveau mode de gouvernement : un modèle safavide se dégage dans lequel la concentration du pouvoir passe désormais par l'entourage du shah. L'administration se développe également : la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle est dominée par la figure de quelques grands ministres et l'État renforce peu à peu son emprise sur les provinces, même si le maillage reste lâche.

Des réalisations architecturales importantes accompagnent cette évolution. Après Tabriz et Qazvin, Ispahan devient le siège du pouvoir (*dar al-saltanat*). Surtout, le *maydan-e shah* apparaît comme le centre de la monarchie, le lieu où se déroulent les principaux événements. Bien que la cour safavide demeure itinérante, elle perd progressivement sa fonction militaire. Shah 'Abbas II (1642-1666), Shah Sulayman (1666-1694) et Shah Sultan Husayn (1694-1722) sont toujours des voyageurs mais la souveraineté change de mode de représentation. Désormais, les Safavides ne sont plus des guerriers.

La magnificence d'Ispahan ne doit pas masquer l'existence de difficultés. Ainsi, la monarchie reste un organisme en crise tout au long de son existence. L'invasion afghane frappe toutefois à un moment où l'Iran était parvenu à s'imposer auprès de puissances rivales autrement plus considérables.

Le bilan de cette période doit donc être nuancé. Force est de constater que la monarchie safavide a été relativement stable. En plus de deux siècles d'existence, elle n'a connu que neuf souverains, soit une moyenne de vingt-quatre ans par règne. Le plus long a été celui de Shah Tahmasb, cinquante-deux ans, le plus court, celui d'Isma'il II, dix-huit mois.

Notre enquête a également souligné l'importance du rapport entre l'aristocratie *qizilbash* et le pouvoir dans le processus de construction monarchique. Parmi la myriade de noms qu'on rencontre dans les chroniques safavides, il nous a cependant fallu en retenir certains, au risque parfois de forcer un peu le trait. Ainsi Muhammad Khan Ustajlu, Husayn Beg Lala Shamlu, Pira Muhammad Khan et Farhard Khan Qaramanlu nous ont permis d'éclairer les enjeux des rapports entre les émirs *qizilbashs* et le pouvoir royal. Leur carrière

relativement homogène, leur prééminence sur les leurs, en font des figures emblématiques. C'est pourquoi nous les avons choisi de préférence à d'autres émirs, à la carrière tout aussi mouvante mais à l'envergure moindre, pour répondre aux besoins de notre problématique. La création d'un dictionnaire biographique des émirs *qizilbashs* pourrait ainsi rétablir l'injustice faite à ceux que nous avons ignorés. Projet nécessairement collectif, cet outil serait véritablement précieux pour les historiens désireux de pénétrer plus avant dans la complexité fourmillante des cercles du pouvoir sous les Safavides.

Enfin, la civilité peut être considérée comme un paradigme essentiel de l'époque moderne, et ce en Occident comme dans l'Orient safavide. Dans la vision des hommes du XVII<sup>e</sup> siècle, elle s'applique à toute élite partageant ce même système de valeurs et de représentations.

Le discours sur l'Iran conduit donc les « honnêtes hommes » à adhérer au processus de civilisation. L'exemple safavide montre qu'une société orientale peut être civilisée, raffinée et supérieure à toutes celles qui l'entourent à condition d'accepter les principes de la Modernité : le contrôle de soi ou l'acceptation de la violence de l'État. Il permet donc d'exprimer, dans un cadre extra-européen, les tensions liées au renforcement du pouvoir monarchique sur la société. Non sans contradictions et hésitations, ce discours sur la monarchie safavide consacre ainsi la victoire de la Modernité.







## **ANNEXES**

## ANNEXE 1 : Les souverains safavides<sup>1</sup>

**Illustration non disponible dans la version électronique**

### **Shah Isma'il I<sup>er</sup> (1501-1524)**

**Galleria degli Uffizi, Polo Museale Fiorentino, Florence, Italie**

---

<sup>1</sup> Parmi les représentations suivantes, seule celle de Shah Tahmasb n'est pas contemporaine de son sujet. Elle a été réalisée au XVII<sup>e</sup> siècle à la suite d'une commande de Shah 'Abbas II (1642-1666), pour une salle de réception du palais de Tchehel Sotun, à Ispahan.

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Shah Tahmasb (1524-1576)**  
**Tchehel Sotun, XVII<sup>e</sup> siècle, salle de réception intérieure, Ispahan**

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Shah ‘Abbas I<sup>er</sup> (1587-1629)**  
**Tchehel Sotun, salle de réception intérieure, Ispahan**

**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Shah ‘Abbas II**

**Enluminure pleine page, Portrait, Brooklyn Museum, New York**



**Shah Sultan Husayn (1694-1722)**

Gravure de Corneille Le Bruyn, v. 1704, illustrant les *Voyages de Corneille Le Bruyn*, t. I, fig. 85.



ANNEXE 2 : Voyageurs et ambassadeurs au XVII<sup>e</sup> siècle



**Husayn 'Ali Beg Bayat**

Gravure attribuée à Aegidius Sadeler, reproduite dans  
Étienne Karasch de Zalonkemeny, *Iter Persicum*, 1877.





**Sir Anthony Shirley (1565-1635)**  
dans *Dominicus Custos, Atrium Heroicum Caesarum, Augustae Vindelicorum*, 1600.



**Illustration non disponible dans la version électronique**

**Sir Thomas Herbert (1606-1682)**  
**Portrait anonyme, v. 1642, The National Archives, Londres, Angleterre**



**Adam Olearius (1599-1671)**

Gravure illustrant l'édition allemande,  
*Offt beehrte Beschreibung der newen orientalischen Reise*, Schelesswig, 1647.



**François de La Boullaye-Le-Gouz (1623-1668)**

Gravure illustrant les *Voyages et observations du sieur de la Boullaye-le-Gouz*, 1653.



**Jean Chardin (1643-1713)**

Gravure illustrant le premier tome des *Voyages de M. le chevalier Jean Chardin*, Amsterdam, 1711.



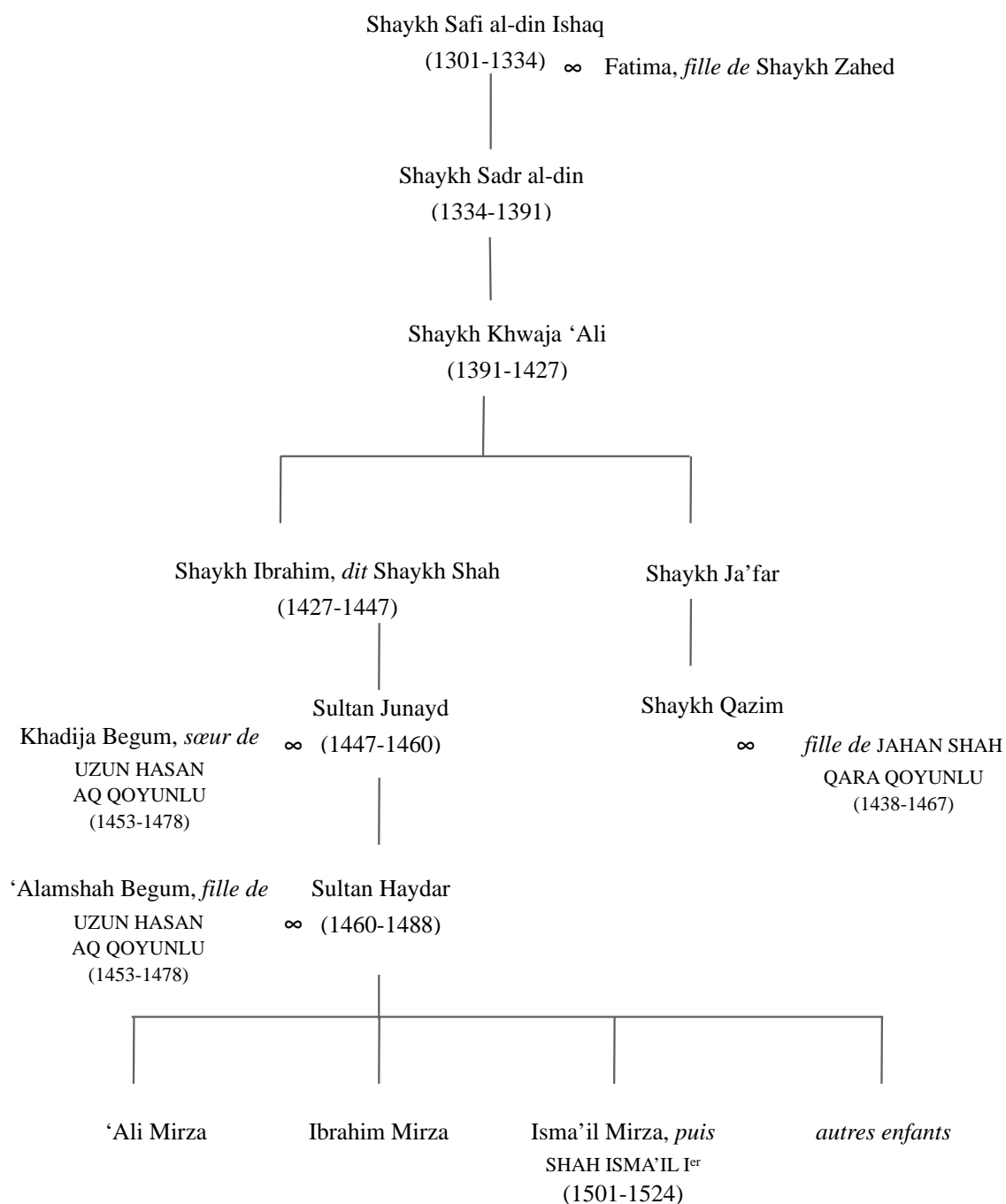


**Corneille Le Bruyn (1652-1727)**

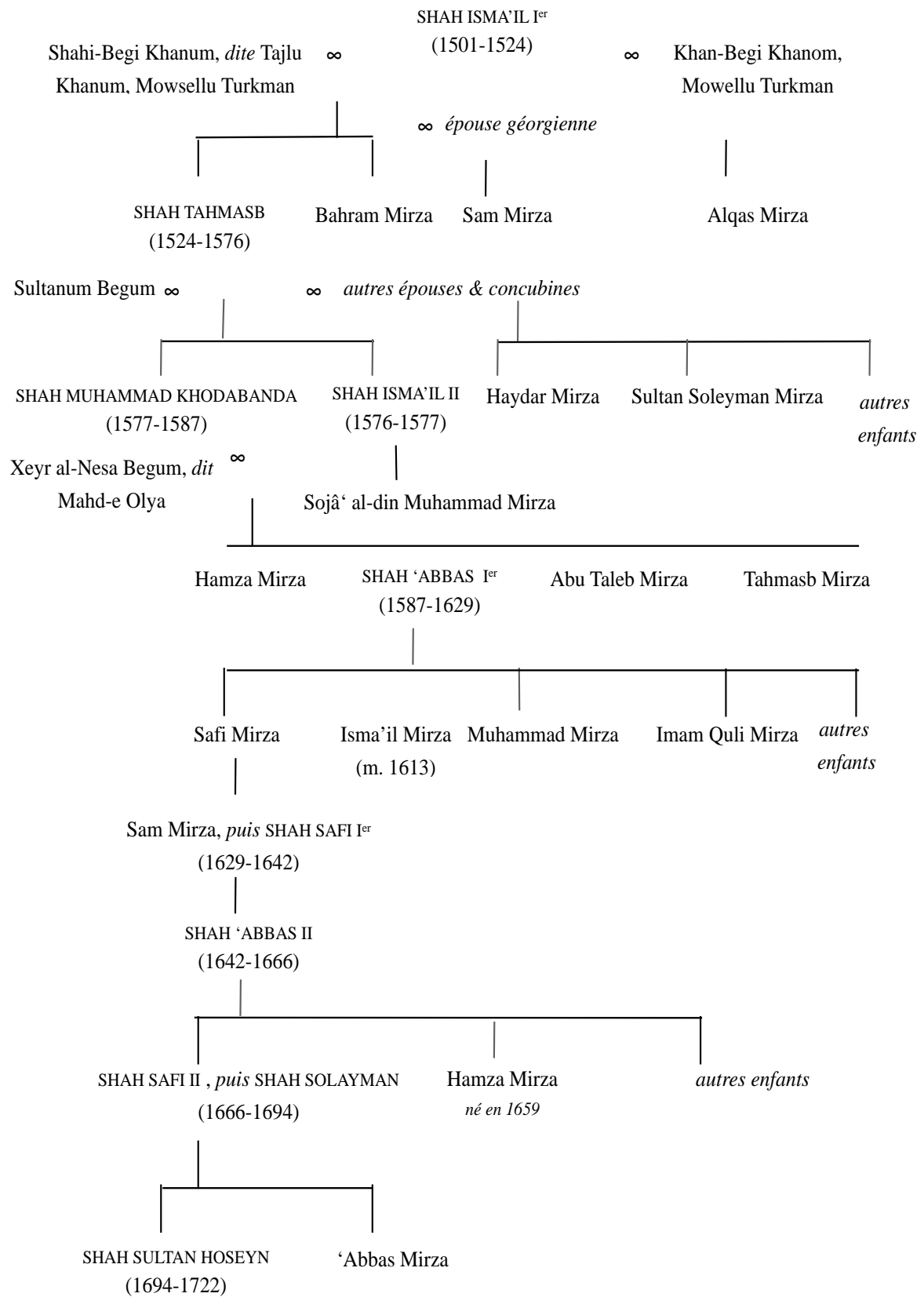
**Autoportrait de l'auteur, illustrant le premier tome des *Voyages de Corneille le Bruyn par la Moscovie et la Perse*, 1718.**

## ANNEXE 3 : GÉNÉALOGIES DES SAFAVIDES

### A. LES SHAYKHS D'ARDABIL



## B. LES SOUVERAINS SAFAVIDES



**ANNEXE 4 : Tableau synchrone des principales dynasties de l'époque moderne  
XVI<sup>e</sup>-début XVIII<sup>e</sup> siècle)**

	<b>Empire ottoman</b>	<b>Inde moghole</b>	<b>Iran safavide</b>	<b>France</b>	<b>Espagne</b>	<b>Angleterre</b>
<b>1500</b>	Bayezid II (1481-1512)		Isma'il I <sup>er</sup> (1501-1524)	Louis XII (1498-1515)	Isabelle I <sup>re</sup> (1474-1504) Ferdinand (1479-1516)	Henri VII (1485-1509)
<b>1515</b>	Sélim I <sup>er</sup> (1512-1520) Soliman I <sup>er</sup> le Magnifique (1520-1566)	Babur (1507-1530)	Tahmasb (1524-1576)	François I <sup>er</sup> (1515-1547)	Jeanne I <sup>re</sup> (1504-1555)  Charles I <sup>er</sup> (1516-1556)	Henri VIII (1509-1547)
<b>1530</b>		Humayun (1530-1540/1545-1556) / Sher Shah (1540-1545)				
<b>1545</b>				Henri II (1547-1559)		Edouard VI (1547-1553) Jeanne (1553) Marie I <sup>re</sup> (1553-1558) Élisabeth I <sup>re</sup> (1558-1603)
<b>1550</b>	Sélim II (1566-1574) Murad III (1574-1595)	Akbar (1556-1605)	Isma'il II (1576-1577) Mohammad Khodabanda (1577-1587) ‘Abbas I <sup>er</sup> (1587-1629)	François II (1559-1560) Charles IX (1560-1574)  Henri III (1574-1589)  Henri IV (1589-1610)	Philippe II (1556-1598)	
<b>1575</b>						
<b>1590</b>	Mehmet III (1595-1603)					Philippe III (1598-1621)



<b>1605</b>	Ahmet I <sup>er</sup> (1603-1617)	Jahangir (1605-1627)		Louis XIII (1610-1643)		Jacques I <sup>er</sup> (1603-1625)
<b>1620</b>	Mustafa I <sup>er</sup> (1617-1623) Murad IV (1623-1640)	Shah Jahan (1627-1658)	Safi I <sup>er</sup> (1629-1642)		Philippe IV (1621-1665)	Charles I <sup>er</sup> (1625-1649)
<b>1635</b>	Ibrahim I <sup>er</sup> (1640-1648)		'Abbas II (1642-1666)	Louis XIV (1643-1715)		<i>Lord Protector</i> Olivier Cromwell (1653-1658) Richard Cromwell (1659) Charles II (1660-1685)
<b>1650</b>	Mehmet IV (1648-1687)	Aurenzbeg (1658-1707)	Safi II, puis Solayman en 1669 (1666-1694)		Charles II (1665-1700)	
<b>1665</b>						
<b>1680</b>	Soliman II (1687-1691) Ahmet II 1691-1695) Mustafa II (1695-1703)		Sultan Husayn (1694-1722)			Jacques II (1685-1688) Marie II (1688-1694) Guillaume III d'Orange (1688-1702) Anne (1702-1714)
<b>1695</b>	Ahmet III (1703-1730)	Bahâdur (1707-1712) Jahandâr (1712-1713) Farrukhsiyâr (1713-1719)			Philippe V (1700-1724)	
<b>1710</b>						
<b>1725</b>				Louis XV (1715-1774)		Georges I <sup>er</sup> (1714-1727)

## ANNEXE 5 :

### CHRONOLOGIE DE L'IRAN SAFAVIDE

- 1252** Naissance de Safi al-din Ishaq, ancêtre éponyme de la famille safavide, dans la région d'Ardabil.
- 1258** Prise de Bagdad par les troupes mongoles de Hülegü, petit-fils de Gengis Khan ; assassinat du calife al-Mu'tasim à Bagdad, fin du califat abbasside. Fondation de l'Empire il-khanide.
- 1265** Mort de Hülegü. 19 juin, accession au trône d'Abaqa (m. 1282). Nasr al-din Tusi nommé Premier ministre. Correspondance entre l'Il-khan et le pape ainsi que les souverains chrétiens au sujet des Mamlouks d'Égypte et de Syrie.
- 1284** Arghun devient le nouvel Il-khan après avoir évincé Takudar (1282-1284), le frère d'Abaqa. Safi al-din rencontre Shaykh Zahed Gilani, maître spirituel et fondateur d'une communauté soufi dans le Gilan. Safi al-din devient son disciple (*murid*).
- 1291** Mort d'Arghun.
- 1301** Mort de Shaykh Zahed Gilani. Scission de la *Zahediyya* entre le fils de Zahed, et son beau-fils, Safi al-din, époux de Fatimah. Départ de Safi al-din pour Ardabil. Création d'une nouvelle confrérie (*tariqa*), la *Safaviyya*, avec une communauté de disciples.
- 1295** Ghazan Khan prend la succession de l'Empire il-khanide. Conversion des *Il-Khans* à l'islam.
- 1334** Mort de Shaykh Safi al-din, le fondateur de la *Safaviyya*. Son fils aîné, Sadr al-din, prend sa succession.
- v. 1340** Construction du mausolée de Safi al-din en Ardabil. Début du pèlerinage des disciples de la *Safaviyya* vers le sanctuaire.
- 1346** Peste pandémique en Iran ; présence de la maladie à Tabriz, Shiraz et Yazd.
- 1358** Rédaction du *Safwat al-Safa*, récit hagiographique de la vie et des miracles de Safi al-din, par un disciple de l'Ordre, Ibn Bazzaz.
- 1372** *Farman* (ordre) du sultan jalayride Ahmad en faveur du sanctuaire de Shaykh Safi ; exemption d'impôt pour les revenus et les terres de la famille safavide et autorisation pour le shaykh d'Ardabil d'exercer son autorité en cas de litiges judiciaires.
- 1380** Première campagne de Tamerlan (1336-1405) en Iran. Il prend le Khorassan et le Mazanderan.
- 1387** Massacre d'Ispahan par les troupes de Tamerlan : environ 70 000 morts.
- 1391** Mort de Sadr al-din, shaykh d'Ardabil. Son fils, Khwaja 'Ali le remplace.
- 1401** Rencontre de Tamerlan et d'Ibn Khaldun, voyageur et savant musulman, devant Bagdad.

- 1405** Mort de Tamerlan ; ses quatre fils se disputent le pouvoir ; le cadet, Shah Rukh, gouverneur du Khorassan, parvient à réunir les territoires sous son autorité en 1420. Siègne de Hérat.
- 1427** Mort de Shaykh Khwaja ‘Ali à Jérusalem ; son fils Shaykh Ibrahim, aussi connu sous le nom de Shaykh Shah, le remplace comme directeur spirituel de la *Safaviyya*.
- 1447** Mort du souverain timouride Shah Rukh. Même année : mort de Shaykh Ibrahim, succession contestée de Junayd à la tête de la *Safaviyya*. Junayd est finalement écarté de la direction de l’Ordre au profit de son oncle Ja’far, appuyé par le souverain Qara Qoyunlu Jahan Shah.
- 1453** Après plusieurs années d’exil, Junayd trouve refuge dans le Diyar Bakr, auprès du souverain Uzun Hasan (1453-1478), chef de la Confédération des Aq Qoyunlu (« Moutons Blancs »). Il épouse une de ses sœurs, Khadija Begum.
- 1460** Mort de Junayd à Shamakhi, dans le Shirvan. Son fils Haydar le remplace, alors qu’il est encore un enfant.
- 1468** mai, mort de Jahan Shah Qara Qoyunlu dans une bataille contre la Confédération des Aq Qoyunlu de Uzun Hasan.
- 1469** fév., mort d’Abu Saïd, dernier souverain effectif de la lignée timouride.
- 1473** Bataille de Uzun Hasan Aq Qoyunlu contre les Ottomans. Défaite des armées turkmènes.
- 1478** Mort de Uzun Hasan. Accession de son fils Khalil Sutan. Il meurt un mois plus tard ; accession au trône de Ya’qub Mirza.
- 1487** 17 juillet, naissance d’Isma’il, troisième fils de Haydar, chef spirituel de la *Safaviyya*, et de ‘Alamshah Begum, fille du souverain turkmène Uzun Hasan Aq Qoyunlu et de Despina Khanum, princesse de Trébizonde.
- 1488** 9 juillet, Haydar décide d’envahir le Shirvan, principauté musulmane. Il affronte les troupes du *shirvanshah*, Farrukh Yasar, près de Tabarsaran. Sultan Haydar est tué.
- 1489** fin mars, Ya’qub Aq Qoyunlu, gendre de Farrukh Yasar, décide de mettre fin à la menace *qizilbash* en enfermant les trois fils de Haydar, ‘Ali, Ibrahim et Isma’il, dans la forteresse de Istakhr, dans le Fars, afin d’éviter de nouveaux troubles.
- 1490** Mort de Ya’qub Aq Qoyunlu, accession du prince Baysunqur, concurrencé immédiatement par son frère Rustam Mirza.
- 1493** août, Rustam Mirza fait relâcher les fils de Sultan Haydar de la forteresse de Istakhr. ‘Ali Padishah Safavi prend la tête d’un détachement *qizilbash* contre le Shirvan. Succès des opérations militaires. ‘Ali reçoit le titre de « Padishah » et est renvoyé en Ardabil par Rustam Mirza pour prendre la tête de la *Safaviyya*.
- 1494** Assassinat de ‘Ali Padishah par les officiers Husayn Beg ‘Ali Khani et Ayba Sultan, car il est soupçonné d’être un concurrent potentiel de Rustam Mirza. Ibrahim et Isma’il, ses deux frères, s’enfuient dans le Gilan. Ils trouvent refuge à la cour de Kar Kiya Mirza ‘Ali, dirigeant indépendant de la province de Lahijan.
- 1499** Alvand Aq Qoyunlu, fils de Yusuf Mirza et petit fils du souverain turkmène Uzun Hasan, s’empare du pouvoir en Azerbaïdjan. 22 août, Isma’il quitte la principauté de Lahijan pour Ardabil, mettant fin à sa retraite.

- 1500** Traité conclu entre les cousins Alvand Mirza Aq Qoyunlu et Sultan Murad Aq Qoyunlu reconnaissant leur souveraineté mutuelle. Rassemblement autour de Isma'il des forces *qizilbashs* près de Arzinjan. L'armée *qizilbash* est d'abord lancée contre le souverain du Shirvan, Farrukh Yasar, remporte une première victoire. Poursuite de l'avancée safavide : siège de Baku et Golestan - principale forteresse du Shirvan, mais Alvand Aq Qoyunlu arrive d'Azerbaïdjan avec des forces turkmènes. Isma'il doit quitter précipitamment le siège de la forteresse de Golestan.
- 1501** Bataille de Sharur, près de Nakhchevan, entre les forces aq qoyunlu et safavide. Victoire safavide. Isma'il pousse son avantage en prenant Tabriz, la capitale aq qoyunlu, et déclare le chiisme duodécimain comme religion officielle. Distribution des principales charges entre ses fidèles.
- 1503** 21 juin, bataille de Alma-Balagi. Sultan Murad Aq Qoyunlu est défait par les troupes safavides. Isma'il s'empare du Fars (Shiraz) et de l'Iraq-e 'Ajam.
- 1504** Isma'il entre dans le Rostamdar, région fortifiée par un ancien émir aq qoyunlu, Amir Husayn Kia Tchulavi, qui tente de se constituer un territoire indépendant. Conquête des forts de Gol-e khandan, Firuz-Kuh et Usta par Shah Isma'il. Massacre des garnisons turkmènes. Mort d'Alvand Aq Qoyunlu dans le Diyar Bakr.
- 1507** été, bataille d'Isma'il contre 'Ala al-Dowlat Zu'l Qadar. Prise de la province du Diyar Bakr par les troupes safavides. Muhammad Khan Ustajlu reçoit le gouvernement de la province.
- 1507-08** Muhammad Khan Ustajlu est assailli par des Zu'l Qadar de 'Ala al-Dowlat.
- 1508** Prise de Bagdad sur les derniers descendants des Aq Qoyunlu, et l'Iraq, y compris les lieux saints de Najaf et Kerbala (hauts lieux de pèlerinage pour les chiites). Annexion de l'Iraq arabe au domaine safavide.
- 1509** Campagne du Luristan ; prise de la province mais les dirigeants locaux conservent leur place comme gouverneur, au nom du souverain safavide.
- 1510** Nouvelle campagne dans le Shirvan par Shah Isma'il. Invasion du Khorassan par les Ouzbeks à la suite d'une crise dynastique au sein de la maison timouride. Isma'il décide d'intervenir. Été, expédition safavide dans le Khorassan. 2 déc., bataille de Marv contre les Ouzbeks de Shaybani Khan. Prise de Hérat, capitale du Khorassan, en déc. Projet d'expédition en Transoxiane, abandonné à la suite des événements en Iran occidental.
- 1511** avril, Isma'il conclut un traité de paix avec les Ouzbeks ; vite enfreint par ces derniers. Octobre, occupation de Samarcande par Babur. Anatolie : Soulèvement majeur des populations anatoliennes contre le pouvoir ottoman, sous l'égide du *khalifah*. La répression ottomane (menée par Ahmad Pasha) est un échec, mais les tribus *qizilbashs* émigrent en masse vers l'Iran safavide (environ 15 000 familles).
- 1512** En avril, Sultan Bayazid, empereur ottoman, est renversé par son fils, Sélim, ancien gouverneur de Trébizonde et ennemi déclaré des *qizilbashs*. Mai, défaite de Babur contre les Ouzbeks. Invasion du territoire ottoman par Nur 'Ali Khalifah Rumlu. 12 nov., bataille de Gajdovan, dans le Khorassan : 'Amir Najm II, le *vakil*, est défait par les Ouzbeks.

- 1513** Invasion des Ouzbeks dans le Khorassan. 3 mars, naissance de Tahmasb Mirza, premier fils de Shah Isma'il. Nov., révolte et mort de Sulayman Mirza, frère de Shah Isma'il.
- 1514** avril, départ de Sultan Sélim avec l'armée ottomane pour l'Iran safavide. 23 août, bataille de Tchaldiran, contre les Ottomans. Défaite écrasante de l'armée *qizilbash*. 5-13 sept., occupation de Tabriz par les troupes ottomanes.
- 1515** Mort de Murad Aq Qoyunlu, dernier prince de la dynastie. Mai, prise du fort de Kamash par Sultan Sélim. Juin, prise de Arzinjan par les Ottomans. Dans la foulée, anéantit les forces restantes de la dynastie Zu'l Qadar. Annexion du Diyar Bakr par les Ottomans. Hiver, naissance de Alqas Mirza. Tahmasb Mirza, nommé gouverneur du Khorassan.
- 1516** 6 mai, prise de Balkh par Muhammad Zaman Mirza. Fin de l'année, prise de Balkh par Babur.
- 1517** 8 sept., naissance des princes Sam Mirza, 11 sept., Rustam Mirza, 15 sept., Bahram Mirza.
- 1521** Rappelle de Tahmasb Mirza du Khorassan, change de tuteur (*lala*), nomination de Sam Mirza à sa place.
- 1522** Mai, prise de Kandahar par Babur.
- 1524** 23 mai, mort de Shah Isma'il. Son fils, Tahmasb, devient souverain à l'âge de dix ans.
- 1524** Siège de Hérat par les Ouzbeks.
- 1525** Köpek Sultan Ustajlu réclame le titre de *vakil* ; Div Sultan Rumlu organise une campagne militaire contre les Ouzbeks qu'il « détourne » pour reprendre le pouvoir sur le gouvernement. Les Ustajlu s'effacent et partent combattre en Géorgie sous le commandement de leur patron Köpek Sultan.
- 1526** Deuxième incursion dans le Khorassan par les Ouzbeks de 'Ubayd Allah Khan. Raids jusqu'en 1528. Bataille à Sharur entre les Ustajlu et Div Sultan Rumlu, Tchuha Sultan Takkalu et Muhammad Khan Zu'l Qadar. Défaite des Ustajlu, mort de Köpek Sutan. Prise de Mashad.
- 1527** Bataille entre les Ustajlu et les émirs de la coalition Rumlu, Takkalu, Zu'l Qadar.
- 1528** Siège de Hérat par les Ouzbeks. Le gouverneur safavide, Husayn Khan Shamlu, résiste. 24-25 sept., bataille de Jam. Victoire safavide, mais sans résultat sur le long terme. Shah Tahmasb doit rentrer en Iraq pour lutter contre Zul al-Faqar, gouverneur de Bagdad. Laisse Husayn Khan Shamlu, son cousin, maître de Hérat.
- 1529** Nouvelle expédition des Ouzbeks dans le Khorassan, le 22 octobre, Hérat tombe aux mains de 'Ubayd Allah, *khan* de Bukhara. Husayn Khan Shamlu se retire, sans encombre, après négociation. Part pour le Fars.
- 1530** Armée safavide arrive dans le Khorassan, 'Ubeyk Khan Ouzbek se retire. Tahmasb donne le gouvernement de la province à son frère Bahram, sous la direction de Gazi Khan Khan Takkalu. Fin de l'année, raid à Mashad et Nishapur, après le retrait de l'armée safavide. Accueil de Husayn Khan Shamlu à la Cour ; remplace Tchuha Sultan Takkalu à la tête du Conseil, les Takkalu s'enfuient de la cour, persécutés, « désastre Takkalu ». 'Ulama Khan Takkalu part dans l'Empire ottoman. Husayn Khan Shamlu devient *amir al-umara*, conjointement avec Abdallah Khan Ustajlu.

- 1532** 5 mai, encerclement de Hérat par les troupes ouzbeks durant un an et demi, jusqu'au 3 octobre 1533. Levée du siège avec le retour de Shah Tahmasb dans le Khorassan.
- 1533** Édikt de Repentance de Shah Tahmasb après un pèlerinage à Mashad. Proclamation de 'Ali al-Karaki, théologien arabe du Jabal 'Amil, comme « sceau des Mujtahid », occupe une place prépondérante à la cour. 3 oct., fin du siège de Hérat.  
Première campagne du sultan Sulayman, « Soliman le Magnifique » (1520-1566), en Iraq et en Azerbaïdjan.
- 1534** Deuxième campagne ottomane dans le nord-ouest de l'Iran safavide. « Rébellion » de Sam Mirza. Éviction de Husayn Khan Shamlu, suspecté d'être à l'origine du complot contre le shah. Bataille de Sufiyan Khalifah Rumlu contre 'Ubayd Khan Ouzbek.
- 1535-38** Expédition des Ouzbeks dans le Khorassan pendant que Shah Tahmasb est occupé par les Ottomans à l'Est. 'Ubayd Allah Khan envahit une nouvelle fois le Khorassan.
- 1536** 14 août, Hérat tombe dans le giron ouzbek. Mashad oppose une vigoureuse résistance.
- 1537** janv., 'Ubayd Allah Khan se retire à l'annonce de l'arrivée du shah.
- 1542** Accueil de Humayun, empereur moghol, à la cour safavide. Renvoyé avec une armée en Inde pour recouvrer son territoire. Humayun restitue Kandahar à Tahmasb en contrepartie.
- 1546** Trahison de Alqas Mirza, frère de Shah Tahmasb, passe du côté ottoman.
- 1548** 22 juin, arrivée de Soliman le Magnifique à Tabriz mais, à cours d'eau et de nourriture, doit se replier dans le Diyar Bakr. Transfert de la capitale de Tabriz à Qazvin, plus éloigné du front ottoman.
- 1549** Alqas Mirza est arrêté et conduit à la prison de Qaqaha, où il meurt. 1<sup>er</sup> octobre, Bahram Mirza, frère de Shah Tahmasb, meurt à son tour de maladie.
- 1554-5** Troisième campagne de sultan Soliman en Iran. Conclue par un traité de paix avec le sultan ottoman, Soliman le Magnifique, à Amasya ; partage de la frontière arménienne et géorgienne entre les deux puissances musulmanes.
- 1556** Arrestation du prince Isma'il (futur Isma'il II), gouverneur du Khorassan et vainqueur des Ottomans en 1548, à la suite de rumeurs concernant son ambition à régner. Emprisonné pendant 19 ans à la forteresse de Qaqaha, en Azerbaïdjan.
- 1558** Reprise de Kandahar aux Moghols.
- 1562** nov., réception d'Anthony Jenkinson, émissaire anglais, avec lettre de recommandation de la reine Elisabeth I<sup>ère</sup>, à la cour safavide. Réaction mitigée de Shah Tahmasb.
- 1571** Ambassadeur vénitien Vincentio d'Alessandri reçut à la Cour.
- 1576** Mort de Shah Tahmasb, mort de Haydar Mirza, candidat au trône, accession de Shah Ismail II au pouvoir. Massacre des princes de la famille safavide, hormis Muhammad Khodabanda et ses fils, Hamza Mirza et 'Abbas Mirza.
- 1577** 13 juin, nomination de Mirza Salman à la charge de *vazir-e 'ala* (Premier ministre), avec le titre d'*e'temed al-dowlat*.

- 24 nov., assassinat de Shah Isma'il II. Son frère aîné, Sultan Muhammad Khodabanda, gouverneur du Fars sous la conduite des Zu'l Qadar, est nommé shah par le Conseil des émirs.
- 1578** fév., arrivée de Shah Muhammad Khodabanda à Qazvin avec sa femme Kheyr al-Nesa Begum, dite « Mah-e Olya », et son fils aîné, Hamza Mirza. Le prince 'Abbas, autre enfant du couple, est toujours à Hérat sous la conduite des Shamlu.
- 1579** Campagne militaire dans le Shirvan et de Qarabagh contre les incursions ottomanes. Le prince Hamza, nommé *vakil*, et la reine dirigent les opérations. Échec de la campagne, progression des Ottomans jusqu'à Derbend. Tensions croissantes entre la reine et les émirs.
- 1580** janv., retour à Qazvin. La reine dépêche Pira Muhammad Khan Ustajlu, puis Shahrukh Zu'l Qadar, dans le Mazanderan pour lutter contre son « cousin » Mirza Khan.
- Assassinat de Kheyr al-Nesa Begum, épouse de Shah Muhammad Khodabanda et mère des princes Hamza et 'Abbas, lors d'une conspiration orchestrée par les émirs.
- 1581** printemps, 'Abbas Mirza, fils de Muhammad Khodabanda, est déclaré souverain par les émirs du Khorassan. Son *lala*, 'Ali Quli Khan Shamlu, gouverneur de Hérat, se fait déclarer *vakil*.
- 1585** Les Ottomans envahissent l'Iran ; ils occupent Tabriz. 10 juillet, bataille dans le Khorassan entre 'Ali Quli Khan Shamlu, gouverneur de Hérat, et Murshed Quli Khan Ustajlu, gouverneur de Mashad. « Shah » 'Abbas tombe entre les mains des Ustajlu au cours de la bataille ; Murshed Quli Khan rentre à Mashad et s'emploie à fortifier sa position dans le Khorassan. Isolement de 'Ali Quli Khan Shamlu.
- 1586** 4 déc., assassinat de Hamza Mirza. 22 déc., nomination de Abu Taleb Mirza comme prince héritier par les émirs de l'Ouest. Les émirs du Khorassan refusent de le reconnaître.
- 1587** 9 avril, Murshed Quli Khan, gouverneur de Mashad, marche sur Qazvin avec le prince 'Abbas pour faire valoir ses droits au trône. Il profite des dissensions au sein des émirs de la cour. Succès de sa démarche. Shah Muhammad Khodabanda abdique.
- 1588** 4 mars, 'Ali Quli Khan Shamlu capitule à Hérat, après 9 mois de siège. Murshed Quli Khan, nouveau *vakil* de l'État safavide, ne lui a pas envoyé de secours. L'émir shamlu est assassiné par Abd al-Momen, fils de Abdallah Khan, le souverain ouzbek. Ce dernier, nommé gouverneur, occupera la ville pendant dix ans, jusqu'en 1598.
- 17 mars, nouvelle de la chute de Hérat arrive à Qazvin. Aussitôt, Murshed Quli Khan convoque l'armée à Bastam.
- 3 août, à l'étape de Shahrud, exécution de Murshed Quli Khan, *lala* et *vakil*, par les compagnons de Shah 'Abbas. L'armée safavide atteint Mashad vers le mois d'octobre, mais avant d'arriver à Hérat, le souverain apprend que le Qarabagh est occupé par les Ottomans. Ses effectifs sont trop restreints pour tenter de livrer bataille aux Ouzbeks : il décide de retourner à Qazvin.
- 1589** 13 avril, arrivée à Qazvin. Shah 'Abbas reprend les négociations de paix engagée sous Hamza Mirza avec l'Empire ottoman. Il envoie un ambassadeur en la personne de Sultan Haydar Mirza.

- 2 déc., Shah ‘Abbas tombe malade. Il annule une nouvelle fois la campagne dans le Khorassan. La garnison safavide de Mashad, découragée, capitule le 30 sept. au terme de quatre mois de siège. Shah ‘Abbas recouvre la santé et arrive à Qazvin, le 24 nov.
- 1590** 21 mars, paix de Constantinople ; Shah ‘Abbas cède une grande partie du territoire iraqien aux Ottomans : parties de la Géorgie, de l’Arménie, Azerbaïdjan occidental, Kurdistan et Lurestan. Le souverain arrive à Ispahan et démet le gouverneur *qulam*, Yoli Beg, de son poste ; premiers aménagements urbains. ‘Abbas s’emploie à restaurer l’autorité royale dans le Fars (contre Ya’qub Khan Zu’l Qadar, notamment, délogé de la la forteresse d’Istakhr) et dans le Kerman (contre Yusuf Khan Afshar).
- 1591** Farhad Khan Qaramanlu et son frère Zu’l Faqar matent la révolte d’Amir Hamza en Azerbaïdjan. Dans le Khorassan, Abd al-Momen revient faire des incursions. Farhad Khan Qaramanlu conseille le shah de lui déléguer cette campagne. Part le 15 mars, s’impose comme un chef militaire de talent et un officier compétent.
- 1592** mai, Shah ‘Abbas quitte Ispahan pour le Khorassan. Apprend l’arrivée de Abd al-Momen, début des négociations diplomatiques alors que le shah stationne à Bastam avec l’armée. Le souverain ouzbek demande le retour aux frontières de Uzun Hasan tandis que le souverain safavide réclame la restitution de Hérat. L’armée safavide récupère quelques places occupées par les Ouzbeks et s’en retourne en Iran, entrée à Qazvin en oct.
- 1593** juillet, Shah ‘Abbas réprime des rébellions dans le Gilan et le Lurestan. Les Ouzbeks tentent une intervention sur la frontière est. Ils reprennent Marv (alors aux mains du gouverneur Nur Muhammad) ; très actifs grâce à une alliance entre ‘Abd Allah Khan et son fils, Abd al-Momen. Darvish Muhammad Khan Rumlu, gouverneur de Nishapur, rend la ville à ‘Abd al-Momen après trois mois de siège, sur ordre de Shah ‘Abbas qui le demande de ne pas se sacrifier. Rentre à Qazvin en sept.
- 1594** Troubles dans le Gilan et le Khuzestan. Khandahar passe aux mains de l’empereur moghol Akbar (1556-1605).
- 1595** Lancement d’une attaque massive du Khorassan par les Ouzbeks, ‘Abd Allah Khan et ‘Abd al-Momen ; les *khans* de Marv et du Kharezm se trouvent alors à la cour safavide, auprès de Shah ‘Abbas qui les a réconcilié et qui se proposent de les aider à rétablir leur pouvoir dans leurs provinces d’origine.  
juin, Farhad Khan signale au shah que les Ouzbeks préparent une attaque majeure et demande des renforts. ‘Abbas lance l’ordre général de mobilisation, quitte Qazvin le 23 juin et arrive à Bastam le 11 août. ‘Abbas envoie un message à la garnison de Esfara’in, assiégé, pour tenir jusqu’à son arrivée. Les Ouzbeks envoient un détachement pour vérifier l’exactitude de sa position ; anéanti par l’avant-garde safavide. ‘Abd al-Momen se retire. Oct., ‘Abbas revient à Qazvin.
- 1597** sept., Allah Verdi Sultan reçoit le gouvernement du Fars et se charge du renforcement du corps des *qulams* (Esclaves). À son arrivée, doit mettre fin à l’agitation des émirs afshar.
- 1598** fév., mort de ‘Abd Allah Khan. À cette nouvelle, en avril, Shah ‘Abbas rassemble ses troupes pour la conquête de Mashad. Campagne victorieuse contre les Ouzbeks, reconquête de Mashad, de Hérat. Allah Verdi Sultan, *qulam-e khasse-ye*



- sharife* (« Serviteur de la maison du shah »), est élevé à la dignité de *khan* à cette occasion, quelques semaines avant la campagne.
- 1599** Arrivée des frères Anthony et Robert Sherley à Ispahan. Ils sont employés tour à tour comme messagers pour une mission en Europe, doivent accompagner les ambassadeurs safavides.
- 1601** Pèlerinage à pieds de Shah ‘Abbas d’Ispahan à Mashad. Allah Verdi Khan conquiert avec ses troupes provinciales du Fars l’île de Bahrein (30 déc.) et le royaume de Lar.
- 1603** Shah ‘Abbas recouvre l’ensemble de la province d’Azerbaïdjan. Des Augustins d’origine portugaise, venus de Goa, s’installent en Iran. D’autres communautés religieuses arrivent dans les années suivantes, notamment les Carmes Déchaussés et les Capucins.
- 1604-07** Siège d’Érévan. Campagnes safavides en Géorgie et Arménie ; grande déportation des Arméniens en Iran, dans les provinces de la Caspienne (Gilan ; Mazanderan) et dans les faubourgs d’Ispahan pour les habitants de Julfa. Ce quartier sera nommé la Nouvelle Julfa.
- 1613** 3 juin, Allah Verdi Khan décède à Ispahan, Shah ‘Abbas nomme son fils, Imam Quli Khan, comme gouverneur à la tête du Fars.
- 1614** Ordonnance royale rendue pour la construction de l’église-cathédrale de la Nouvelle Julfa, dans le faubourg arménien.
- 1622** 22 avril, conquête de l’île d’Ormuz, base portugaise dans le golfe Persique, alors sous l’autorité du roi d’Espagne, par les troupes d’Imam Quli Khan, fils de Allah Verdi Khan, et d’une coalition anglaise, qui fournit la flotte. Transfert du port de marchandises à Bandar-Abbas, sous le contrôle de la monarchie safavide.
- 1624** Khalifah Sultan (Sayyed ‘Ala al-din Husayn), divanien d’origine iranienne, est nommé *vazir-e a’la*, vizir suprême du *divan*. Il occupe ce poste jusqu’en 1632. Reprise de Bagdad, perdue en 1534 par Shah Tahmasb. Shah ‘Abbas visite les lieux saints d’Iraq et fait la dernière partie du pèlerinage à pieds.
- 1628** Installation des Capucins à Ispahan. Ils achètent une maison en 1634.
- 1629** janv., mort de Shah ‘Abbas I<sup>er</sup>. Accession de son petit-fils, le prince Sam, comme nouveau shah, sous le nomaghar de Shah Safi I<sup>er</sup>. Couronnement en février à Ispahan. Murad IV (1623-1640), le sultan ottoman, en profite pour envahir l’Iraq-e ajam. Troubles dans le Gilan sous l’impulsion Gharib Shah, descendant de la lignée royale ; la révolte est matée par le *vazir* du Mazanderan, Mirza « Saru » Taqi. Mouvement messianique de Darvish Reza. Il se proclame *Sahib al-Zaman*, sa prédication attire certaines élites safavides, notamment d’origine *qizilbash*.
- 1630** Occupation ottomane de Hamadan. Attaque sur Bagdad repoussée par les Safavides. Zaynal Khan Shamlu assassiné. Des membres de la famille royale, dont Imam Quli Mirza, fils de Shah ‘Abbas et déjà aveugle, sont exécutés.
- 1631** Rustam Beg (*qulam* d’origine géorgienne) est nommé général en chef des armées safavides (jusqu’en 1642) et *vali* de Géorgie.
- 1632** Mirza Abu Taleb Beg Urdubali remplace Khalifah Sultan à la tête de l’administration, devient le nouveau *vazir-e a’la*.
- 1633** Assassinat de Imam Quli Khan, fils de Allah Verdi Khan, gouverneur général du Fars, et de ses trois fils. Conversion du Fars en terres de la Couronne (*khassa*). Mort du théologien et philosophe Mir Damad.

- 1634** août, nomination de Mirza Saru Taqi, ancien *vazir* du Mazanderan, en tant que Premier ministre (*vazir-e a'la*), avec le titre d'*e'temad al-dowlat*. Ce dernier contrôle toujours les régions de la Caspienne, Gilan et Mazanderan, productrice de la soie, par l'intermédiaire de ses frères.
- 1635** Prise d'Érévan par les Ottomans de Murad IV. Tabriz est attaquée et pillée, la ville est ensuite abandonnée par les troupes ottomanes.
- 1638** L'empereur moghol Shah Jahan (1627-1658) prend la ville Kandahar grâce à la trahison de 'Ali Merdan Khan, gouverneur safavide de la ville. L'empereur ottoman prend la ville de Bagdad et les villes saintes d'Iraq, Najaf et Kerbala. Tente de pousser jusqu'à Ispahan, mais doit rebrousser chemin, Shah Safi ayant fait retirer tous les points d'eaux. Plusieurs incursions Ouzbeks sont signalées dans le Khorassan. Les Portugais attaque la ville Qeshm dans le golfe Persique.
- 1639** Traité de Zuhab avec l'Empire ottoman, reconnaissance de la perte de Bagdad et des possessions en Iraq. Reprise du commerce entre les deux frontières.
- 1642** Mort de Shah Safi, à l'âge de 31 ans, enterré à Qom. Son fils aîné, le prince Muhammad, âgé de dix ans, monte sur le trône sous le nom de Shah 'Abbas II. L'équipe gouvernemental reste en place, sous la direction du Premier ministre Saru Taqi. Rustam Beg, alors à Mashad pour préparer la reconquête de Kandahar, est exécuté par des hommes de Saru Taqi. Son frère, 'Ali Khan, le *divan begi*, est disgracié.
- 1645** Exécution de Mirza Saru Taqi par un groupe de *qurshis* menés par le *qurshi bashi* Jani Khan Shamlu ; Shah 'Abbas II fait exécuté les assassins. Nomination de Khalifah Sultan au poste de *vazir-e 'ala*, avec le titre d'*e'temad al-dowlat*, dirige l'administration du divan suprême (second mandat). Décret contre les tavernes et les bordels. Mesures pour contraindre des communautés arméniennes et juives à la conversion.
- 1647** Embellissements d'Ispahan, construction du palais de *Tchehel Sotun*, le pavillon aux « Quarante Colonnes ».
- 1648** Sièges de la ville de Kandahar par l'armée safavide ; prise de la ville après un siège de trois mois, en fév. 1649.
- 1651** Muhammad Beg ibn Husayn Beg Qaytchatchi, *qulam* d'origine arménienne, ancien *daruga* de la Nouvelle Julfa, introduit à la cour par Allah Verdi Khan, le *qullar aqashi*, devient *nazer-e boyutat*. Début de la faveur.
- 1652** Tentative moghole de reprise la ville de Kandahar, échec. Consacre la supériorité de l'armée safavide sur celle des Moghols.
- 1653** Inflation et disette en Iran.
- 1654** Muhammad Beg remplace Khalifah Sultan - mort en janvier - à la charge de *vazir* suprême. 'Ali Quli Beg (*qulam*, frère de Rustam Beg), démit de son poste de général des armées, abandon du titre de *sepahsalar* dans l'armée safavide, remplacé par chef provisoire des armées (*sardar*). À partir de cette date, déplacement des Arméniens à l'extérieur d'Ispahan pour réfréner l'usage du vin. Disette à Ispahan, inflation du prix des céréales.
- 1655** Le *daruga* d'Ispahan, Mir Qasim Beg, un Géorgien, est disgracié durant l'hiver à cause de son impopularité.
- 1656** Mesures prises par le *vazir* Muhammad Beg pour convertir les membres de la communauté juive à l'islam.

- 1657** Négociations additionnelles sur le traité ottomano-safavide de 1639 (Zuhab) au sujet du commerce entre l'Iran et l'Anatolie ottomane. Décret royal visant à empêcher la sortie des métaux précieux (or et argent) du territoire.
- 1659** L'administration de la maison royale se voit adjoindre plusieurs provinces, transformées en biens de la Couronne (*khassa*).
- 1661** Disgrâce de Muhammad Beg, le *vazir* suprême, remplacé par Sayyed Mirza Muhammad Mahdi, un *sayyed*. Il occupe cette charge jusqu'en 1669.
- 1666** 25 sept. Mort de Shah 'Abbas II, enterré à Qom. Son fils aîné, Shah Safi II, lui succède.
- 1668** Famine à Ispahan. Intervention de 'Ali Quli Khan.
- 1667** Incursion des Cosaques près de la Caspienne.
- 1669** Shaykh 'Ali Khan Zanganah nommé Premier ministre avec titre d'*e'temad al-dowlat*, à la tête de l'administration safavide.
- 1673** mars, disgrâce de Shaykh 'Ali Khan Zanganah. Le poste de Premier ministre est laissé vacant.
- 1674** juin, retour en grâce de Shaykh 'Ali Khan Zanganah.
- 1684** Épisode de peste dans le Gilan, se répand dans les régions de la Caspienne et gagne Ardabil, où l'épidémie fait environ 80 000 morts, avant d'arriver à Hamadan.
- 1686** Peste en Azerbaïdjan, Mazanderan, Astarabad et Ispahan.
- 1689** Shaykh 'Ali Khan Zanganah meurt. Le poste de ministre (*vazir*) suprême demeure vacant jusqu'en 1691. Épidémie de peste à Shiraz et en Iraq, à Mosul et Bagdad, où elle devient pandémique dans les années 1690 ; environ 1000 mort/jour à Bagdad en 1691.
- 1691** mars, Mirza Muhammad Taher Vahid Sharif Qazvini, un notable de Qazvin d'origine iranienne, est nommé Premier ministre.
- 1694** 29 juillet, mort de Shah Sulayman à 47 ans, le prince Husayn lui succède sous le nom de Shah Sultan Husayn. Le corps du shah défunt est inhumé à Qom, lors d'une cérémonie dirigée par le *shaykh al-islam* d'Ispahan, Muhammad Baqer al-Majlisi. Troubles dans le golfe Persique en raison des Arabes de Mascate.
- 1695** Une force navale d'Oman attaque le port safavide de Kong.
- 1696** Famine dans le Fars.
- 1699** Les Balutches se révoltent dans le Kerman et vers Yazd, entre dans le territoire safavide sous la direction de Mir Khosrow Shah. Le port de Bandar-'Abbas est menacé. Mouvement maté par l'armée safavide, sous le commandement de Gurgin Khan (Giorgi XI), ancien *vali* de Kartli, nommé gouverneur du Kerman. Mirza Muhammad Taher est démit de sa charge de *vazir-e 'ala* au profit de Muhammad Mo'men Khan Shamlu (1699-1707). À l'ouest, le Kurdistan est agité par une révolte contre Hasan 'Ali Khan, le gouverneur de Ardalan. À Kandahar, le gouvernement de 'Abdullah Khan « le Géorgien » est contesté par les Afghans de la tribu Gilzaï ; envoient des plaintes à Ispahan, demeurent sans réponse.
- 1700** Lavan Bagration-Moukhrani, frère de Giorgi XI, est nommé *divan-begi*.
- 1703** Une force balutche, entraînée par Mir Samandar, entre dans la province de Kandahar et parvient à bloquer la garnison safavide à l'intérieur de la ville.

- 1704** Giorgi XI est envoyé depuis le Kerman dans la province de Kandahar, avec titre de gouverneur, pour mater la révolte. Giorgi accepte à condition que son neveu Vakhtang (Husayn Quli Khan), fils de Lavan, soit nommé *vali* de Géorgie, à la place d'Erekle de Katheli (Nazar 'Ali Khan). Giorgi obtient finalement la soumission de Mir Samandar et des Balutches.
- 1705** Giorgi XI remarque parmi les hommes de la tribu Ghilzaï à Kandahar, Mir Ways, le *kalantar* de la ville. Homme influent et estimé, pourrait être le chef d'une révolte. Il décide de l'envoyer à Ispahan pour y être surveillé.
- 1706** Troubles dans le Nord-Ouest du pays : tribus Lezgis s'agitent et mènent des raids en Géorgie.
- 1707-08** Pèlerinage de Shah Sultan Husayn à Qom. Il visite les mausolées de Fatimah al-Ma'sum et des Safavides. Puis il se rend à Mashad, accompagné des principaux seigneurs de la cour et de leurs gens (environ 60 000 individus). Le voyage dure un an et demi. Émeutes à Ispahan durant son absence, causées par un enchérissement du blé, sans doute dû à des spéculations, réprimées par les autorités. Kay Khosrow, fils de Lavan, le *divan begi*, et neveu de Giorgi XI, arrive de Mashad, avec des soldats géorgiens, pour mettre un terme aux émeutes et aux tentatives de « placer le prince 'Abbas - candidat évincé - sur le trône ».
- 1707** Shah Quli Khan Zanganah (appartient à une tribu kurde), fils de l'ancien *vazir* Shaykh 'Ali Khan, remplace Muhammad Mo'men Khan Shamlu à la tête du *Divan*.
- 1708** Kay Khosrow est nommé *daruga* d'Ispahan, pour sa compétence dans le règlement des émeutes d'Ispahan en 1707. Mir Ways demande d'accomplir le *hajj*. Il part pour La Mecque. À son retour, il est autorisé à regagner Kandahar.
- 1709** Kandahar, attentat contre le gouverneur Giorgi, assassiné par Mir Ways. Intervention safavide à Kandahar contre Mir Ways, sous le commandement de Khosrow Khan, *daruga* d'Ispahan, avec 12 000 hommes (*Qizilbashs* et Géorgiens). Départ d'Ispahan, nov. 1709. Soulèvement du gouverneur du Shirvan. Agitation des tribus lezgis en Géorgie ; mouvements insurrectionnels dans le Kurdistan et le Luristan. Nouveaux raids ouzbeks dans le Khorassan.
- 1710** L'expédition de Khosrow Khan est retardée par des divisions à la Cour, manque d'argent, de fourrage ; arrive à Kandahar en novembre. Trêve entre armée safavide et Ghilzaï.
- 1711** été, Khosrow Khan marche enfin sur Kandahar. Mir Ways résiste à l'assaut du général safavide. Khosrow Khan demande la reddition totale, les Ghilzaï résistent de se rendre à ses conditions, poursuivent la lutte ; renforts arrivent inopinément des tribus Balutches, qui prennent les Safavides à revers. La dysenterie touche le camp safavide. Mort de Alexandre, le cousin de Khosrow Khan, le 27 sept. Retraite safavide décidée le 26 octobre. Mort de Khosrow Khan au cours du retour.
- 1715** Le Premier ministre Shah Quli Khan Zanganah meurt. On nomme son beau-fils (et rival), Fath 'Ali Khan Daghestani, comme nouveau *vazir-e 'ala*. Mir Ways décède à Kandahar, son frère 'Abd al-Aziz lui succède. Émeutes urbaines à Ispahan pour cause d'inflation et de disette. Le *daruga* est remplacé.

- 1716** Recrudescence de peste dans le Gilan et le Mazanderan ; conséquences graves sur le trafic de la soie dans les régions séricicoles et sur la production maraîchère. Émeutes de la faim signalées à Tabriz et à Ispahan.
- 1717** Mir Mahmud, de la tribu des Ghalzai, défait son oncle ‘Abd al-Aziz, et prend la tête d’un nouveau soulèvement à Kandahar contre le pouvoir royal. Ce dernier, occupé par une révolte des Kurds dans la région de Hamadan et la prise des îles du golfe Persique par les Arabes Omani, ne prend de mesure immédiate et accepte le *statu quo*. Départ de la Cour à Qazvin, à l’hiver 1717.
- 1718** Une réminiscence de l’épisode pesteux de 1716 s’étend aux provinces circonvoisines.
- 1719** Mir Mahmud entre dans le territoire safavide et prend la ville Kerman. Il défait l’armée safavide envoyée contre lui en novembre. Incursions des tribus lezgis du Daghestan dans le Shirvan. Le gouverneur du Shirvan, Hasan ‘Ali Khan, meurt dans un de ces affrontements.
- 1720** Vakhtang VI, fils de Lavan, et *vali* de Géorgie depuis 1719 mène une campagne militaire contre les tribus lezgis qui se sont propagées dans la région. Son succès fait peur au clan opposé de la cour, dont font partie Mir Muhammad Husayn et Rahi Khan, le *mullah bashi* et le *hakim bashi*, qui voit en sa victoire un danger pour leur camp. Ils font tout pour faire tomber le Premier ministre Fath ‘Ali Khan Dagesthani, allié à sa famille. Pression pour empêcher Vakhtang de mettre un terme à la rébellion lezgi : Shah Sultan Husayn l’oblige à rentrer à Tiflis. Furieux, il ne viendra plus jamais aider le shah lorsque celui-ci fera appel à lui. Été, la révolte de Mir Mahmud est matée victorieusement par le général Lutf ‘Ali Khan. Oct. Fath ‘Ali Khan parvient à faire quitter Qazvin à Shah Sultan Husayn ; projet de se rendre dans le Khorassan pour superviser la campagne contre les Afghans. Déc., disgrâce du Premier ministre, beau-frère de Lutf ‘Ali Khan, vers Téhéran. Autre membre du complot : le *qurshi bashi*, Muhammad Quli Khan Shamlu. Le poste de *vazir-e ‘ala* est confié à ce dernier. Le général Lutf ‘Ali Khan est arrêté et son armée est dispersée.
- 1721** Tremblement de terre à Tabriz, environ 80 000 morts. Préparatifs pour l’expédition afghane dirigée par Mir Mahmud. Printemps, retour de Shah Sultan Husayn à Ispahan après plusieurs mois de stationnement à Téhéran.
- 1722** janvier, Mir Mahmud arrive à Kerman avec environ 14 000 hommes. 8 mars, arrivée des troupes afghanes de Mir Mahmud à 4 lieux d’Ispahan (village de Gulnabad). Siège d’Ispahan. Famine. 22 octobre, prise d’Ispahan. Abdication de Shah Sultan Husayn. Fin de la monarchie safavide.

## ANNEXE 6 : Publication et diffusion des relations sur l'Iran safavide à l'époque moderne<sup>2</sup>

### Pietro della Valle (1586-1652)

*Viaggi in lettere familiari al suo amico Mario Schipano divisi in tre parti  
cioc la Turchia, la Persia et l'India, Rome, Vitale Mascardi, 1650-1663.*

Nbr de publications	Italien	Anglais	Français	Allemand	Espagnol	Néerlandais
1	<b>1650-1663</b> ROME	1665 LONDRES	1661-1665 PARIS	1674 GENÈVE	<i>néant</i>	1664-1665 AMSTERDAM
2	1662 - 1664 VENISE	1687 LONDRES	1670-1684 PARIS			1666 AMSTERDAM
3	1667 VENISE		1745 ROUEN			
4	1672 BOLOGNE		1745 PARIS			
5	1677 BOLOGNE		1745 PARIS			
6	1681-1687 VENISE					

### Adam Ölschläger, dit Olearius (1603-1671)

*Offt beehrte Beschreibung der newen orientalischen Reise, so durch Gebgenheit einer  
holsteinischen Legation an den könig in Persien geschehen... als Russland, Tartarium un  
Persien, Schelesswig, 1647.*

Nbr de publications	Italien	Anglais	Français	Allemand	Espagnol	Néerlandais
1	1658	1662 LONDRES	1656-63 PARIS	<b>1647</b> SCHLESWIG	<i>néant</i>	1651 AMSTERDAM
2		1669 LONDRES	1666 PARIS	1656 SCHLESWIG		
3			1679 PARIS	1660 SCHLESWIG		
4			1719 LEIDE	1663 SCHLESWIG		
5			1727 AMSTERDAM	1667 SCHLESWIG		

<sup>2</sup> N.B : Les éditions originales sont notées en gras.

### Jean Chardin (1643-1713)

I. *Journal du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la mer Noire*, Londres, Moses Pitt, 1686<sup>3</sup>.

Nbr de publications	Italien	Anglais	Français	Allemand	Espagnol	Néerlandais
1	<i>néant</i>	1686 LONDRES	<b>1686</b> LONDRES	1687 LEIPZIG	<i>néant</i>	1687 AMSTERDAM
2		1691 LONDRES	1686 AMSTERDAM	1687 LEIPZIG		
3			1686 AMSTERDAM			
4			1687 LYON			

II. *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, J.L. de Lorme, 1711 (10 vol.)

Nbr de publications	Italien	Anglais	Français	Allemand	Espagnol	Néerlandais
1	<i>néant</i>	1720 LONDRES	<b>1711</b> AMSTERDAM	<i>néant</i>	<i>néant</i>	<i>néant</i>
2		1724 LONDRES	1711 AMSTERDAM			
3		1737 LONDRES	1721 ROUEN			
4			1723 ROUEN			
5			1723 PARIS			
6			1735 AMSTERDAM			
7			1735 PARIS			
8			1811 PARIS			

<sup>3</sup> Cette édition inachevée des *Voyages* de Jean Chardin contient le journal d'août 1671 à 1673. Elle correspond aux trois premiers tomes de l'édition de 1711.

ANNEXE 7 : Premiers ministres et *nazer*  
dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle

L'ADMINISTRATION SAFAVIDE		
	VAZIR'E 'ALA	NAZER
SHAH SAFI I <sup>er</sup> (1629-1642)	<b>Mirza Muhammad Taqi</b> (1633-1645), dit <i>Saru Taqi</i>	<b>Husayn Beg</b> (1632-1640)
		<b>Muhammad 'Ali Beg</b> (1640-1651)
	<b>Khalifah Sultan</b> (1645-1654)	<b>Muhammad Beg</b> (1651-1654)
SHAH 'ABBAS II (1642-1666)	<b>Muhammad Beg</b> (1654-1661)	<b>Isma'il Beg</b>
	<b>Mirza Muhammad Mahdi</b> (1661-1669)	<b>Safi Quli Beg</b> (1663)
	<b>Shaykh 'Ali Khan Zanganah</b> (1669-1689) <i>poste vacant entre 1673 et 1674</i>	<b>Maqsud Beg</b> (1664-1671)
SHAH SULAYMAN (1666-1694)	<i>Poste vacant</i> (1689-1691)	<b>Najaf Quli Beg</b> (1674-1694)
	<b>Mirza Taher Vahid Sharif Qazvini</b> (1691-1699)	<b>Muhammad Husayn Beg</b> (1694-1695)
	<b>Muhammad Mo'men Khan Shamlu</b> (1699-1707)	<b>Musa Khan</b> (1695-1697)
SHAH SULTAN HUSAYN (1694-1722)	<b>Shah Quli Khan Zanganah</b> (1707-1715)	<b>Safi Quli Beg</b> (1697-1702)
	<b>Fath 'Ali Khan Daghestani</b> (1715-1720)	<b>Muhammad Khan</b> (1702-1712)
	<b>Muhammad Quli Khan Shamlu</b> (1720-1722)	<b>Allah Verdi Khan</b> (1712-1720)
		<b>Rajah 'Ali Beg</b> (1720-1722)



## **SOURCES ET TRAVAUX**

## Sources

### *Abréviations*

<i>AN</i>	<i>Archives Nationales (Paris)</i>
<i>AAS</i>	<i>Asian and African Studies</i>
<i>BGNAS</i>	<i>Bulletin of the Georgian National Academy of Sciences</i>
<i>BIFAO</i>	<i>Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale</i>
<i>BSOAS</i>	<i>Bulletin of the School of Oriental and African Studies</i>
<i>CMRS</i>	<i>Cahiers du monde russe et soviétique</i>
<i>CHI</i>	<i>Cambridge History of Iran</i>
<i>EIr.</i>	<i>Encyclopedia Iranica</i>
<i>Eur. St.</i>	<i>Eurasian Studies</i>
<i>IJMES</i>	<i>International Journal of Middle East Studies</i>
<i>I.S.</i>	<i>Iranian Studies</i>
<i>Is. S.</i>	<i>Islamic Studies</i>
<i>JA</i>	<i>Journal Asiatique</i>
<i>JAH</i>	<i>Journal of Asian History</i>
<i>JAOS</i>	<i>Journal of the American Oriental Society</i>
<i>JEMW</i>	<i>Journal of Early Modern World</i>
<i>JESHO</i>	<i>Journal of the Economic and Social History of the Orient</i>
<i>JNOS</i>	<i>Journal of Near Oriental Society</i>
<i>JPS</i>	<i>Journal of Persianate Studies</i>
<i>JRAS</i>	<i>Journal of the Royal Asiatic Society</i>
<i>MAE</i>	<i>Ministère des Affaires étrangères (Paris)</i>
<i>MAS</i>	<i>Modern Asian Studies</i>
<i>RIPEH</i>	<i>The Review of Iranian Political Economy and History</i>
<i>RMM</i>	<i>Revue du monde musulman</i>
<i>REMMM</i>	<i>Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée</i>
<i>ROMM</i>	<i>Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée</i>
<i>St. Ir.</i>	<i>Studia Iranica</i>
<i>St. Is.</i>	<i>Studia Islamica</i>
<i>ZDMG</i>	<i>Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft</i>

*A/ Sources manuscrites*

**Ministère des Affaires Étrangères (MAE), Paris**

**Mémoires et documents**

ASIE<sup>1</sup>

*Indes Orientales*, vol. 2 (1635-1734)

*Indes Orientales*, vol. III (1666-1733)

*Perse*

vol. 1 (1705-1805)

*Turquie*

vol. 2 (1520-1648)

**Correspondance politique :**

*Perse*<sup>2</sup>

- vol. 2 (1708-1711)
- vol. 3 (1712-1715, mars)
- vol. 4 (1715, avril-décembre)
- vol. 5 (1716-1720)
- vol. 6 (1721-1725)

**Archives Nationales (A.N.), Paris**

- Coll. Affaires Étrangères, B3, vol. 235, « Mémoires sur les monnaies et sur les manufactures de drap, de soie et de coton ».
- Coll. Colonies, C2. Correspondances générale, 1674-1698, n°62-64.

---

<sup>1</sup> Ces volumes étaient antérieurement rangés dans la *Correspondance Politique*.

<sup>2</sup> Le carton n°1 couvrant la période de 1554 à 1707 est déclaré absent. Bayani a eu l'occasion de le consulter en 1937. Le conservateur actuel affirme qu'il a été perdu lors de l'occupation. Nous avons cependant conservé un inventaire complet des documents qui le composaient (microfilm P 11048) : voir PERSE Carton 1. Certaines pièces ont également été publiées par Schefer dans *Estat de la Perse en 1660*, voir Préface L. et pièces annexes.

- Coll. Marine et outre-mer, III, Commerce aux colonies, FB2 II. n° 134, 178, 215, 233.
- Correspondance consulaire (archives de la série B, en dépôt aux Archives Nationales, Paris)

*B/ Imprimés persans dont la rédaction ou la publication est contemporaine des Safavides*<sup>3</sup>

- ANONYME, (éd. SHUKRI), *'Alam ara-ye Safavi*, , Téhéran, Intisharat-e Ittila'at, 1363 H. (1984).
- ANONYME, (éd. A. MUNTAZAR SAHEB), *'Alam ara-ye Shah Isma'il*, Téhéran, Bungalow-e Tarjumah va Nashr-e Ketab, 1349 H. (1970).
- ANONYME, (éd. Iraj AFSHAR), *'Alam ara-ye Shah Tahmasb*, Téhéran, Dunya-ye Ketab, 1370 H. (1991).
- ANONYME, (éd. et trad. V. MINORSKY), *Tadhkirat al-muluk, a Manual of Safavid Administration, Persian Texte in facsimile, B.M. Or. 9496*, Londres, E.J. W. Gibb Memorial Publications, 1980 (1943).
- ANSARI, Mirza Rafia, (éd. et trad. FLOOR, FAGHFOORY), *Dastur al-Muluk, A Safavid State Manual*, Costa Mesa, Mazda, 2007.
- ASTARABADI, Sayyed ibn Mortaza Husayni, (éd. E. ESHRAQI) *Az Shaykh Safi va Shah Safi az tarikh-e sultani*, Téhéran, (1985).
- BITLISI, Sharaf Khan ibn Shams al-din, (trad. Fr. CHARMOY), *Sharaf namah, Chèref-Nameh ou Fastes de la nation kurde*, Saint-Pétersbourg, 1868, 4 vol.
- BABUR, Zahir al-din Muhammad, (trad. et éd. W. THACKSTON), *The Baburnama : Memoirs of Babur, Prince and Emperor*, New York, Oxford University Press, 1996.
- DOURRI-EFFENDI, (trad. Pétis de la CROIX), *Relation de Dourry Efendy, ambassadeur de la Porte othomane auprès du roi de Perse, traduite du turk et suivie de l'extrait des Voyages de Pétis de la Croix, rédigé par lui-même*, Paris, Ferra, 1810.
- HAZIN LAHIJI, Shaykh Muhammad 'Ali, (trad. BELFOUR), *The Life of Sheikh Mohammed Ali Hazin, written by himself*, Londres, 1830.
- HUSAYNI, Khurshah ibn Qubad, (éd. M.R NASIRI, K. HANEDA), *Tarikh-e ilchi-ye Nezam Shah*, Téhéran, 2000 ; voir aussi le manuscrit MS Add 153 du British Museum, copié en 1565.
- IBN BAZZAZ, (éd.. Ghulam Riza TABATABA'I MAJD), *Tavakkul ibn Isma'il ibn Hajji Ardabili, , Safvat al-safa*, Ardabil, Tabataba'i Majd, 1373 H. (1995).
- IBN BATTUTA, (éd. et trad. Ch. DEFRÉMY, B.R SANGUINETTI), *Voyages d'Ibn Batoutah*, Paris, Imprimerie Nationale, 1969, 2 vol.
- ISFAHANI, Muhammad Ma'sum ibn Khvajagi, *Hulasat as-siyar : der Iran Under Shah Safi (1629-1642), nach der Chronik des Muhammad Ma'sum B. Huagagi Isfahani, von Gerhard Rettelbach*, Munich, R. Trofenik, 1978.

<sup>3</sup> Nombre de chroniques safavides sont restées sous forme manuscrite durant la période étudiée et n'ont été publiées que tardivement, au cours du XX<sup>e</sup> siècle. Nous nous référons ici à l'édition consultée (il ne s'agit pas toujours d'une édition critique, mais de la simple transcription du manuscrit).

- JUNABADI, Mirza Hasan, (éd. Ghulam Riza TABATABA'I MAJD), *Rawzat al-Safaviyya*, Téhéran, 1378 H. (1999).
- KHUNIJI-ISFAHANI, Fazlallah Allah ibn Ruzbihan, (trad. et éd. V. MINORSKY), *Tarikh-e 'alam-ara-ye Amini, Persia in A.D. 1478-1490, Tukmenica 12, with an Abridged English Edition*, Londres, 1957. Voir aussi *Tarikh-e Alam-Ara-ye Amini, Persia in A.D. 1478-1490*, edited, revised and augmented by J. Woods, Londres, Royal Asiatic Society, 1992.
- KHWANDAMIR, Amir Mahmud, (éd. Ghulam Riza TABATABA'I MAJD), *Iran dar ruzegar-e Shah Isma'il va Shah Tahmasb, ta'lif-i Amir Mahmud ibn Khwandamir*, Téhéran, 1370 H. (1991).
- KHWANDAMIR, Ghiyas al-din, (éd. Jalal al-din HUMA'I), *Tarikh-e habib al-siyar*, Téhéran, Ketankhanah-e Khayyam, 1333 H. (1954), 4 vol.
- , (trad. W. THACKSTON), *Habibu's-siyar*, Sources of Oriental Languages and Literatures, 24, Cambridge, Harvard University, Department of Near Eastern Languages and Civilisations, 1994.
- KHUZANI, Fazli Isfahani, *Afzal al-tavarikh*, 3 vol. (voir MELVILLE, « A lost source for the reign of Shah 'Abbas : The *Afzal al-tawarikh* of Fazli Khuzani Isfahani », *I.S.*, 31, 2, « Historiography and Representation in Safavid and Afsharid Iran », 1998, p. 263-265).
- MUNSHI, Iskandar Beg, *Tarikh-e 'alam ara-ye 'Abbassi*, (ed. Iraj AFSHAR), Téhéran, Amir Kabir, 1350 H. (1971), voir aussi *Tarikh-e 'alam ara-ye 'Abbassi*, (éd. et trad. R. SAVORY), *History of Shah 'Abbas the Great*, Persian Heritage Series, n°28, Boulder, Colo, Westview Press, 1978.
- NATANZI, Mahmud ibn Hidayat Allah Afushtah'i, *Naqavat al-ashar fi zikr al-akhyar*, (ed. Ihsan Ishraqi), Téhéran, Bungah-e Tarjumah va Nashr-e Ketab, 1350 H. (1971).
- QAZVINI, Muhammad Yusuf Valih, (éd. M. H MUHADDATH), *Khuld-i Barin*, Téhéran, 1372, ainsi que l'édition de (M. R NASIRI), *Iran dar Zaman-e Shah Safi va Shah Abbas-e Duvvum (1038-1071)*, Téhéran, 1380 H. (2001).
- QUMI, Qadi Ahmad ibn Sharaf al-din al-Husayn, (éd. Ihsan. ISHRAQI) *Khulasat al-tavarikh*, Téhéran, 1359-1363 (1984), 2 vol. ; voir aussi (éd. Erika GLASSEN), *Dir frühen Safawiden nach Qazi Ahmad Qumi*, Islamkundliche Untersuchungen, 5, Freiburg, Klaus Schwarz, 1970.
- , *Gulistan-e Hunar*, (éd. Ahmad S. KHVANSARI), Téhéran, non daté, voir aussi (trad. et éd. V. MINORSKY), *Calligraphers and Painters, A Treatise by Qazi Ahmad, son of Mir Munschi (c. AH 1015/AD 1606)*, Washington DC, 1959.
- RASHID AL-DIN, Fazlullah, *Jami' al-tawarikh*, (éd. Bahman KARIMI), Téhéran, 1338 H. (1959), 2 vol.
- , (éd. et trad. E. QUATREMÈRE), *Histoire des Mongols de la Perse*, Amsterdam, Oriental Press, 1968.
- RUMLU, Hasan Beg, *Ahsan al-Tawarikh*, Téhéran, (ed. NAVA'I), 1379 H. (1970), voir aussi (ed. et trad. C.N SEDDON), *A Chronicle of the Early Safawis Being the Ahsanu't-Tawarikh of Hasan-i Rumlu*, Baroda, Oriental Institute, 1934, 2 vol.
- SAFAVI, Shah Isma'il (Khata'i), *Divan*, (ed. Tourkhan GANDJEI), *Il Canzoniere di Sah Isma'il Hata'i, Divan-e Shah Esma'il xata'i*, Naples, Istituto Universitario Orientale, 1959.
- SAFAVI, Shah Tahmasb, (2ème ed. A. SAFFARI), *Tadhkira-ye Shah Tahmasb*, Téhéran, 1363 H. (1984).

- , voir aussi (éd. HORN), « Tazkirah-i Shah Tahmasp », *ZDMH*, 44, 1890 ; 45, 1891, p. 245-91.
- SAFAVI, Sam Mirza, (éd. Rukn al-din Humayun Farrukh), *Tazkirah-e tuhfah-e Sami*, Elmi, non daté.
- SHIRAZI, Zayn al-‘Abidin Abdi Beg, (éd. ‘Abd al-Hysaun NAVA’I), *Takmilat al-akhbar*, Téhéran, Nashr-i Nay, 1369 H. (1990).
- SIYAQI NEZAM, *Fotuhāt-e Homayun*, « *Les Victoires Augustes* » : relation des événements de la Perse et du Turkestan à l’extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Thèse de Doctorat, Paris III-Censier, 1977, 2 vol.
- TABRIZ, Arakel de, (éd. et trad. BROSSET), *Livres d’histoires, Collections d’historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1874-1876, 2 vol.
- YAZDI, Mulla Jalal al-din Munadjim, (éd. NIYA), *Tarikh-e ‘Abbasi ya Ruznameh-ye Mulla Jalal*, Téhéran, 1366 H. (1987).
- ZAHIDI, Shaykh Husayn ibn Abdal, (ed. KAZIMZADAH), *Silsilat al-nasab-e Safaviyyah*, Berlin, 1342 H. (1924).
- ZAKARIA GHABONTS, (éd. BROSSET), « Mémoires historiques sur les Sofis », *Collections d’historiens arméniens*, Saint-Pétersbourg, 1876.

#### *B/ Imprimés européens<sup>4</sup>*

- ALESSANDRI, Vincentio d’, « Narrative of the Most Noble Vincentio d’Alessandri, Ambassador to the King of Persia for the Most Illustrious Republic of Venice », in, *A Narrative of Italian Travels in Persia in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Londres, Hakluyt Society, 1873, p. 211-229.
- ANGHIERA, Pietro Martine D’, *De orbe novo Petri Martyris Anglerii, ... decades octo... annotationibus illustrae suoque notis restituae... industria Richardi Hakluyti...*, Paris, G. Auvray, 1587.
- ANONYME, *A True report of Sir Anthony Sherlie’s iourney ouerland to Venice, from thence by sea to Antioch, Aleppo, and Babilon, and soe to Casbine in Persia : his entertainmēt there by the great Sophie : his letters of credence ton the christian princes and the priviledg obtained of the great Sophie for the quiest passage and trafique of all Christian marchants throughout his whole dominions*, Londres, Blore et Jaggard, 1600.
- ANONYME, *Copie d’une lettre de défi faite par le Grand Sophy au Grand Turc, envoyée par un gentilhomme français de Constantinople au sieur de Guidory, gentilhomme vénitien*, Paris, 1608.
- ANONYME, *Discours de la bataille nouvellement perdue par le Turc contre le Roi de Perse*, Paris, 1586.
- ANONYME, *Discours véritable sur la défaite des Turcs par le Grand Sophi de Perse*, 1611.

<sup>4</sup> En ce qui concerne les sources européennes, nous nous sommes limitée à l’édition consultée (le plus souvent, un exemplaire dans la langue originale et un exemplaire en français lorsque celui-ci se trouvait traduit dès le XVII<sup>e</sup> siècle) et non à une énumération exhaustive des rééditions dans les différentes langues. Ce travail a été effectué dans notre mémoire de Master 2, lequel concernait la réception de l’altérité safavide en France au XVII<sup>e</sup> siècle.

- ANONYME, *Histoire très-véritable de la cruauté exercée par les Tartares envers trois P.P. Capucins et plusieurs chrétiens nouvellement convertis, ensemble la miraculeuse victoire obtenue par le roi de Perse avec la prise de la superbe île de Magna, contenant 100 lieues de longueur, et la ruine de la vallée de Tiponet*, Paris, juxta la copie de Rouen, J. Petit, 1607.
- ANONYME, *L'Entrée solennelle faicte à Rome aux ambassadeurs du roy de Perse, le cinquiesme avril 1601, Envoyez à N.S. Pere le Pape pour contracter ligue contre le Turc et moyenner la reduction de son royaume à la religion catholique, apostolique et romaine, Traduit de l'italien imprimé à Rome*, Paris, Mettayer, 1601.
- ANONYME, (rédigé par l'abbé de TALLEMAND), *Mémoires de Schah Tahmas II, empereur de Perse, écrits par lui-même et adressés à son fils*, Paris, 1758.
- ANONYME, *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, Paris, G. Cavelier, 1723, vol. III.
- AVRIL, (Père) Philippe, *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie, Entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine, Contenant plusieurs remarques curieuses de Physique, de Géographie, d'Hydrographie & d'Histoire, Avec une Description de la grande Tartarie, & des diffrens Peuples qui l'habitent*, Paris, Boudot, 1693 (1<sup>er</sup> éd. Claude Barbier, 1692).
- BARBARO, Josefa, *Viaggi fatti da Vinetia alla Tana, in Persia, in India et in Constantinopoli con la descrittione particolare di città, luoghi, siti, costumi et della Porta del Gran Turco et di tutte le intrate, spese, et della ultima impresa contra Potoghesi*, in RAMUSIO, *Delle Navigationi et viaggi...*, t. II, Venise, 1559.
- , (tr. ed. C. CREY), « Travels to Tana and Persia », *A Narrative of Italian Travels in Persia in the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Hakluyt Society, XLIX, Londres, 1873.
- BEAULIEU, Augustin de, *Mémoires du Voyage aux Indes Orientales du Général Beaulieu dressés par luy-mesme, dans les Relations de divers Voyages Curieux qui n'ont point esté publiés, ou qui ont esté traduites d'Hakluyt ; de Purchas & d'autres voyageurs Anglais, Hollandais, Portugais, Allemands, Espagnols ; et de quelques Persans, Arabes et autres orientaux. Enrichies de figures, de plantes non décrites, d'animaux inconnus à l'Europe & de cartes géographiques de Pays dont on n'a point encore donné de cartes*, Paris, chez Sébastien Cramoisy & Sébastien Mabre-Cramoisy, 1664.
- BEAUVEAU, Henri de, *Relation journalière du voyage du Levant*, Lyon, 1609 (2<sup>e</sup> éd.).
- BEDIK, Bedros, *Cehil Sutum, seu Explicatio utriusque celeberrimi ac pretiosissimi theatri quadraginta columnarum in Perside Orientis, cum adjuncta fusiori narratione de Religione, moribusque Persarum et eorumdem vivenda modo, populis vicinis aliisque de hac Orientali Natione famasissima scitu dignis. Augustissimo ac invictissimo Leopoldo primo, Romanorum Imperatori, Germaniæ, Hugaria, Bohem. regi, etc., Domino Domino clementissimo ab authore, ejusdem Sacratissimæ Majestatis humillimo atque perpetuo servo et cliente, pro tunc ad limina Aulæ augustiss. degente, Petro Bedik, nobili Pers-Armeno, olim Venerabilis Collegii Urbani VIII de propaganda fide in literaturis Artium et SS. Theologiæ alumno, exinde vero per plures annos gravissimorum pro Christianitate Orientis negotiorum fideli zelatore dicata et consecrata*, Viennæ, Leopoldi Voigt, 1678.
- , *Remarque l'importante importance entre une sale hypostyle d'un "grand palais de Cyrus" (Persepolis-takht-e Jamshid) et les Quarante Colonnes de Shah Abbas I.*

- BERNIER, François, *Mémoires du sieur Bernier sur l'Empire du grand Mogol*, Paris, Claude Barbin, 1670-1671, 4 vol.
- , *Suite des mémoires du Sr Bernier sur l'Empire du Grand Mogol ; Lettre à M. Chapelain, envoyée de Chiras en Perse, le 4 octobre 1667, touchant les superstitions, étranges façons de faire et doctrine des Indous ou Gentils de l'Hindoustan ; Lettre envoyée de Chiras en Perse, le 10 juin 1668 à M<sup>r</sup> Chapelle, sur le dessein qu'il a de se mettre à l'estude, sur quelques points qui concernent la doctrine des Atômes, et sur la nature de l'entendement humain*, Paris, Barbin, 1671 et La Haye, A. Leers, 1671-1672.
- , *Voyages de François Bernier contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du royaume de Cachemire, où il est traité des richesses, des forces, de la justice et des causes principales de la décadence des Etats de l'Asie, et de plusieurs événemens considérables, et où l'on voit comment l'or et l'argent après avoir circulé dans le monde passent dans l'Hindoustan d'où ils ne reviennent plus, le tout enrichi de cartes et de figures*, Amsterdam, Marret, 1699-1712, 4 vol.
- BIDPAÏ, *Livre des lumières ou la conduite des rois, composé par le Sage Pilpay, indien, traduit en français par David Sahid d'Ispahan et Gilbert Gauimin*, Paris, 1644.
- BIRON, C., *Curiositez de la nature et de l'art, apportées dans deux voyages des Indes ; l'un aux Indes d'Occident en 1698 et 1699 et l'autre aux Indes d'Orient en 1701 et 1702, avec une relation abrégée de ces deux voyages*, Paris, J. Moreau, 1703.
- BIZARO, Pietro, *Persicarum Rerum Historia in XII Libros Descripta, Totivs gentis initia mores, instituta, et rerum romiforisque gestarum veram atque dilucidam enarrationem continens*, Antverpiae, Christophori Plantini, 1583.
- BOISSARD, Jean-Jacques, *Vies et images des sultans turcs, des princes perses et des autres héros et héroïnes de Osman à Mohamet II*, Francfort, 1596 (2<sup>e</sup> éd.).
- BONNET, Joseph, *Lettre écrite à Musala, homme de loi à Ispahan, sur les mœurs et la religion des François*, 1716.
- BOURGES, (Père), *Relation du voyage de Monseigneur l'Evêque de Béryte, vicaire apostolique du royaume de la Cochinchine, par la Turquie, la Perse, les Indes etc... jusqu'au royaume de Siam et autres lieux*, Paris, 1666.
- BOULLAYE LE GOUZ, François de La, *Les voyages et observations du Sieur de la Boullaye de Gouz*, Paris, 1653.
- , *Une lettre inédite de La Boullaye-le-Gouz*, Angers, Lachaise et Dolbeau, 1882.
- , *The Tour of French traveller M. de la Boullaye Le Gouz in Ireland*, A.D 1644, T. Crofton Croker, Londres, T. and W. Boone, 1837.
- BRISSON, Barnabé, *De Regio Persarum principatu libri tres*, Paris, 1590.
- BRUYN, Cornélius de, *Voyages de Corneille Le Brun, par la Moscovie, en Perse et aux Indes Orientales... on y a ajouté la route qu'à suivie M. Isbrants, en traversant la Russie et la Tartarie, pour se rendre à la Chine et quelques remarques contre MM Chardin et Kempfer avec une lettre écrite à l'auteur sur ce sujet*, Amsterdam, Les Frères Wettstein, 1718, 2 vol.
- CANTELLI, Giacomo, *Regno di Persia con le notitie delle Provincie Antiche, che piu probabilmente corrispondono alle Divisioni moderne d'esso Regno descritto con ogni possibile sforzo, da Giacomo Cantelli da Vignola, sopra le Relationi de gl'Itinerarij, e Navigationi di Pietro della Valle, dell'Oleario, di Tavernier, di Taveno, di Ienkinson, e d'altri Illustri Viaggiatori, e Piloti del nostro secolo*, Roma, Giacomo de Rossi, 1679.
- CARRE, abbé Barthélemy, *Voyage des Indes Orientales*, Paris, 1699, 2 vol.



- , *Nouvelle relation d'un voyage aux Indes Orientales*, Paris, 1699 (version abrégée).
- , (transcrits, présentés et annotés par D. VAN DER CRUYSSSE), *Le Courrier du roi en Orient : relations de deux voyages en Perse et en Inde, 1668-1674*, Paris, Fayard, 2005.
- , *The Travels of the abbé Carré in India and the Near East : 1672-1674, transcrit from the manuscript journal of his travels in the India Office by Lady Fawcett*, Londres, The Hakluyt Society, 1947-1948.
- CARTWRIGHT, John, *Observations in his voyage from Aleppo to Hispaan and back again, about 1603, and returne by the way of Persia, Susiana, Chaldea, Assyria and Arabia*.
- CAUCHE, François, *Relation du voyage que F. Cauche de Rouen a fait à Madagascar, isles adjacentes et coste d'Afrique, in Relations véritables et curieuses de l'isle de Madagascar et du Brésil, avec l'histoire de la dernière guerre faite au Brésil, entre les Portugais et les Hollandais, trois relations d'Egypte et une du royaume de Perse*, Paris, A. Courbé, 1651,
- , *Relation d'un voyage en Perse faict ès années 1596 et 1599*, Paris, 1651.
- CHAILLOU, Sieur de, *La Grande (...) bataille (...) pres la ville d'Altem, Ensemble la lettre du Grand Turc... au roy de Perse*, Paris, Mettayer, 1633.
- CHALLE, Robert, *Relation du voyage des Indes Orientales, relation de ce qui est arrivé dans le royaume de Siam en 1688*, Rouen, J.B. Machuel le Jeune, 1721.
- CHARDIN, Jean, *Le Couronnement de Soleïmaan, troisième Roy de Perse et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne*, Paris, Claude Barbin, 1671.
- , *Journal du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes Orientales par la mer Noire*, Londres, Moses Pitt, 1686.
- , *Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Amsterdam, J.L. de Lorme, 1711, 10 vol. ; voir aussi (éd. de L. LANGLÈS), *Voyage en Perse et autres lieux de l'Orient*, Paris, 1811, 11 vol.
- , (texte établi, présenté et commenté par Ina BAGHDIANTZ McCABE), *Du bon usage du thé et des épices en Asie : réponse à monsieur Cabart de Villarmont*, Paris, L'Inventaire, 2002.
- CHARPENTIER, François, *Discours d'un fidèle sujet du roy touchant l'établissement d'une compagnie françoise pour le commerce des Indes orientales adressé à tous les François*, Paris, 1664.
- , *Relation de l'établissement de la Compagnie française pour le commerce des Indes orientales*, Paris, 1666.
- CLAVIJO, Ruy Gonzalez de, *Embajada al Gran Tamorlan*, Séville, 1582.
- , *La route de Samarkand au temps de Tamerlan*, (trad. L. KEHREN), Paris, 1990.
- CONTARERI, Ambrogio, *Viazzo de misier Ambrosio Contarin ambador de la illustrissima Signoria de Venesia al signor Uxuncassam re de Persia, Venetiis, per Hannibalem Fosium parmensem, anno incarnationis domini MCCCCLXXXVII (1487)*.
- , *Itinerario del magnifico e clarissimo messer Ambrosio Contarini, dignissimo orator della illustrissima signoria de Venetia, mandado, nel anno 1472, ad Usuncassan, re de Persia*, Venise, 1524.
- , *Voyage de Perse, par Ambroise Contareri, en l'année MCCCCLXXXIII, décrit par lui-même (traduit de l'italien) in* (éd. BERGERON), *Voyages faits principalement en Asie dans les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles*, La Haye, 1735.

- , (dir. Laurence LOCKHART, R. DELLA ROCCA, M.F TIEPOLO), *I Viaggi in Persia degli ambasciatori veneti Barbaro e Contarini*, Roma, Librerio dello Stato, 1973, 2 vol.
- COULON, Sieur, *Mémoires*, Paris, Paris, 1648.
- DAULIER-DESLANDES, André, *Les Beautez de la Perse ou la description de ce qu'il y a de plus curieux dans ce Royaume, enrichie de la Carte du Païs, & de plusieurs Estampes dessinées sur les lieux, par le sieur A.D.D.V. (André Daulier-Deslandes, Vendômois), avec une Relation de quelques aventures maritimes de L.M.P.R.D.G.D.F (Louis Marot, pilote réal des galères de France*, Paris, Gervais Clouzier, 1673.
- , (éd. Anne KROELL), *Nouvelles d'Ispahan : 1665-1695*, André Daulier-Deslandes, François Sanson et Martin Gaudereau, Paris, Société d'histoire de l'Orient, 1979.
- DAY, John and others, *The Travailes of the Three English Brothers*, Londres, 1607.
- DELLON, Dr. C., *Relation d'un voyage aux Indes Orientales, dédié à Monseigneur l'Evêque de Meaux*, Paris, Claude Barbin, 1685, 2 vol..
- , *Nouvelle relation d'un voyage fait aux Indes orientales, contenant la description des Isles de Bourbon & de Madagascar, de Surate, de la côte de Malabar, de Calicut, de Tanor, de Goa, etc. Avec l'histoire des Plantes & des Animaux qu'on y trouve, & un traité des Maladies particulières aux pays orientaux & dans la route & et de leurs remèdes*, Par Mr. Dellon, Docteur en Médecine Auteur de la relation de l'Inquisition de Goa, Amsterdam, P. Marriet, 1699, 319 p.
- , *Relation de l'Inquisition de Goa*, Paris, D. Horthemels, 1682 et 1688, 2 vol.
- DESHAYES DE COURMENIN, Louis, *Voiage de Levant faict par le commendement du Roy en l'année 1621*, Paris, 1624.
- DI VARTHEMA, Ludovico, (trad. Paul TEYSSIER), *Voyage de Ludovico Di Varthema en Arabie et aux Indes Orientales (1503-1508)*, Paris, Chandeigne, 2004.
- DON JUAN de PERSIA, (Uruch Beg Bayat), (aidé par le licencié Remon), *Relaciones de Don Iuan de Persia, dirigidas a la Magestad Catholica de Don Philippe III, Rey de las Españas, y señor nuestro, Divididas en tres libros, donde se tratan las cosas notables de Persia, la genealogia de sus Reyes, guerras de Persianos, Turcos, y Tartaros, y las que vido en le viaje que hizo à España : y su conversion, y la de otros dos Cavalleros Persianos*, Valladolid, Bostillo, 1604.
- , (trans. G. LE STRANGE), *Don Juan of Persia, A Shi'ah Catholic 1560-1604*, Londres, Brodway Travellers, 1926.
- DRALSÉ DE GRAND-PIERRE, *Relation de divers voyages faits dans l'Afrique, dans l'Amérique et aux Indes occidentales par le sieur Dralsé de Grand Pierre*, Paris, C. Jombert, 1718.
- D.T.V.Y, Sieur de, *Les Etats, Empires et principautez du monde, representez par la description des Pays, Moeurs des habitants, Richesses des Provinces, les Forces, le Gouvernement, la Religion & les Princes qui ont gouverné chascun Estat, avec l'origine de toutes les religions, & de tous les chevaliers et ordres militaires*, Paris, Pierre Chevalier, 1656.
- DUCERCEAU, P., *Histoire de la dernière révolution de Perse*, La Haye, Gosse & Neaulme, 1728, 2 vol.
- DUNLOP, H., *Sources pour servir à l'histoire de la Compagnie des Indes Orientales en Perse*, t. 72, Publication historique de l'Etat, 1930.
- DUVAL, Pierre, *Cartes pour les itinéraires et voïages modernes qui ont esté faits tant par mer que par terre dans toutes les parties du monde et particulièrement dans le Levant*.

- Par P. Duval géographe du Roy, avec la Carte de l'itineraire de Perse fait par Herbert avec Dodmere Cotton ambassadeur d'Angleterre l'an 1627, t. I et II, 1665.
- FABRY, Philippe, *La Relève de l'escadre de Perse, Journal de bord d'un vaisseau français aux Indes Orientales sous Louis XIV*, Montreuil, Ginkgo, 2004.
- FEYNES, Henri de, *Voyage faict par terre depuis Paris jusques à la Chine par le Sieur de Feynes, avec son retour par mer*, Paris, 1630.
- FIGUEROA, Don Garcia de Silva y, *Garciae Silva Figueroa Philippi III Hispaniarum Indiarumque regis ad Persiae regem legati, de Rebus Persarum epistola v kal. an. M.D.C.X.IX Spahani exarata ad marchionem Bedmari nuper ad Venetos nunc ad Sereniss. Austriae archiduces, Belgarum principes, regium legatum, Antwerpiae, ex officina Plantiniana, M.D.C.X.X, 16 p.*
- , *L'ambassade de Don Garcia de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand Empire, les meurs du roy schach Abbas et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassadeur a esté l'espace de huit années qu'il y a demeuré, traduite de l'espagnol par M. De Wicqfort*, Paris, J. Du Puis, 1667, mais aussi édition Paris, Louis Billaine, 1667.
- , *Epistolario diplomatico*, Caceres, Institucion cultural El Brocense, 1989.
- FOSTER, W., *The Embassy of Sir Thomas Roe to India, 1615-1619*, Oxford, 1926, 2.vol.
- FRYER, John, *A New account of East India and Persia in eight letters, being nine years travels begun 1672 and finished 1681*, Londres, 1698, and later Haluyt Society, 1909-16.
- GABRIEL DE CHINON, Le Père, *Relations nouvelles du Levant ou traité de la religion, du gouvernement et des coutumes des Perses, des Arméniens et des Gaures. Avec une description particulière de l'établissement et des progresz qui y font les missionnaires avec les Orientaux*, donnés au public par le Sieur L. M[oréri], Lyon, Jean Thioly, 1671.
- GOUVEA, Antonio de, *Relaçam da Persia e do Oriente*, Lisboa, 1609.
- , *Relaçam en que se tratam as guerras e grandes victorias que alcançon o grande Rey da Persia Xa Abbas do grão Turco Mahometto e seu filho Amethe : as quais resultarão das Embaxadas ã por mandado religiosos da ordem dos Eremitas de S. Augustinho a Persia. Composto pello Padre F. Antonio de Gouvea*, Lisboa, Craesbeeck, 1611.
- , *Relação breve de algumas causas mais no taveis que os religiosos de Sancto Agostinho fizeram na Persia em servico da sancta Igreja Romana e de Sua Magestade ote o anno passado de 1607 que mandou fazer o Padre Provincial de Sancto Angustinho*, Lisboa, Viente Alvarez, 1609.
- , *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le Roy de Perse Cha Abbas contre les empereurs de Turquie Mohomet et Achmet son fils, Ensuite du voyage de quelques religieux de l'ordre des Hermites de Saint-Augustin, envoyez en Perse par le roy Catholique Dom Philippe, second roy de Portugal par le P. Fr. Anthoine de Gouvea, religieux du mesme ordre, recteur du collège de Saint-Augustin de Goa, professeur en théologie*, trad. de l'original portugois imprimé à Lisbonne, Rouen, Loyselet, 1646.
- , *Relations de différentes missions envoyées par le roy d'Espagne Philippe III à la Cour de Perse*, Rouen, 1646.
- , *Histoire orientale des grans progrès de l'église catholique, apostolique et romaine en la réduction des anciens Chrestiens dits de Saint-Thomas, de plusieurs autres schismatiques et hérétiques à l'union de la vraie eglise, conversion encore des Mahometans, Mores et payens par les bons devoirs de l'Illustrissime et reverendissime*

- seigneur Dom Alexis de Meneses de l'ordre des Eremites de Saint-Augustin, archevesque de Goa et primat en tout l'Orient, (...), trad. par Jean-Baptiste de Glen, docteur en théologie, Bruxelles, Rutger Velpius, 1609, et Anvers, H. Verdussen, 1609, 748 p.
- GASSOT, Jacques, sir de Deffens, *Le discours du voyage de Venise à Constantinople : contenant la querele du grand Seigneur contre le Sophi, avec élégante description de plusieurs lieux, villes et citez de la Grèce (...), par maistre Jacques Gassot*, Paris, F. Jacquin, 1606.
- , *Le discours du voyage de Venise à Constantinople : contenant la querele du grand Seigneur contre le Sophi, avec élégante description de plusieurs lieux, villes et citez de la Grèce (...), par maistre Jacques Gassot*, Paris, A. Le Clerc, 1550.
- , *Lettre écrite d'Alep en Surie à Jacques Thilboust, S. de Quantilly..., contenant son voyage de Venise à Constantinople, de là à Tauris en Perse et son retour au dit Alep*, (2<sup>ème</sup> édition), Bourges, 1684.
- GAUDEREAU, Martin, *Relation de la mort de Schah Soliman, roy de Perse, et du couronnement du Sultan Ussain, son fils, avec plusieurs particularitez touchant l'état present des affaires de la Perse, & le détail des ceremonies observées à la consecration de l'Evêque de Babylone à Zulpha lez Hispahan*, Paris, Jouvenel, 1696.
- , *Relation d'une mission faite nouvellement par M. L'Archevêque d'Ancyre (Paul) à Ispahan, en Perse pour la réunion des Arméniens à l'église catholique*, Paris, J. de Nully, 1702.
- GEMELLI-CARERI, Giovanni Francesco, *Giro del mondo, del Dottor D. Gio. Francesco Gemelli Careri, Parte seconda, contenente le cose più ragguardevoli vedute nella Persia*, Naples, Giuseppe Roselli, 1699.
- , *Voyage du tour du monde traduit de l'italien de Gemelli Careri, tome second, De la Perse*, Paris, Etienne Ganeau, 1727.
- GROOT, Hugues de, *Le Droit de la guerre et de la paix*, (trad. par P. PRADIER-FODÈRE), Paris, PUF, 1999.
- HERBELOT DE MOLAINVILLE, Barthélemy d', (continué et achevé par A. GALLAND), *Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient*, Paris, Compagnie des libraires, 1697.
- HERBERT, Thomas, *Some Yeares Travels into Afrique and Asia the Great, Especially Describing the Famous Empires of Persia and Industant interwoven with such remarkable occurences as hapned in those parts during these later times as also many othe rich and famous kingdoms in the oriental India with the isles adjacent - Severaly relating their religion, language, customs and habits als also proper observations concerning them*, Londres, William Stansby and Jacob Bloome, 1634.
- , *Some Yeares Travels into Afrique and Asia the Great, Especially Describing the Famous Empires of Persia and Industant. As also Divers other Kingdoms in the Orientall Indies and Iles Adjacent*, Londres, Jacob Blome and Richard Bishop, 1638.
- , *Relation du voyage de Perse et des Indes Orientales, traduite de l'anglois de Thomas Herbert [par Mr. de Wicquefort], avec les Révolutions arrivées au royaume de Siam, l'an 1647, traduites du flamand de Jérémie Van Vliet*, Paris, 1663.
- ISMA'IL, Shah (Xara Ismael Sophy filius Xaiki Hider), *Sophi regis Persarum epistola ad Carolum imperatorem et Ludovicum regem Hungariæ, quibus eis perpetuum fœdus pollicitur, eosque ad arma socia in immassimum Turcarum regem capienda summopere*

- hortatur, dolens vias Christianorum qui se perpetuis bellis dilanient, unde Ottomanorum imperium latius propagari possit. S.l.n.d, 4 ff.*
- JENKINSON, Anthony, (ed. E.D MORGAN, C.H COOTE), *Early voyages and travels to Russia and Persia by A Jenkinson and other Englihmen*, Londres, Hakluyt Society, 1886, 2 vol.
- KÆMPER, Engelbert, *Ameonitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi 5, quibus continentur variae relationes observationes et descriptiones rerum Persicarum et ulterioris Asiae, Lemgoviae, 1712 ; voir aussi traduction anglaise, Journey into Persia and other oriental countries*, Londres, 1736.
- KIRCHNER, *Legatus*, Marburg, 1614.
- LA MAMYE CLAIRAC, *Histoire de la Perse depuis le commencement de ce siècle*, Paris, 1750.
- LE BLANC, Vincent, *Les Voyages fameux du Sieur V. Le Blanc, Rédigez sur les mémoires par P. Bergeron. Et augmentez par le Sr Covlon*, Paris, G. Clouzier, 1648.
- LAET, Jean ou Joannès de, *Persia, seu regni persici status variaque itinera in atque per Persiam, cum aliquot iconibus incolaram*, chez les Elzévièrs, 1633.
- LAMBERT, C., *Trois Relations d’Egypte et une relation d’un voyage en Perse fait en 1598.1599*, Paris, A. Courbé, 1651, 2 vol.
- LEFEVRE DE FONTENAY, *Journal historique du voyage et des aventures singulières de l’Ambassadeur de Perse en France, Augmenté et corrigé sur des nouveaux mémoires*, Paris, D. Jollet & J. Lamesle, 1715.
- LEMAIRE DE BELGE, Jean, *Le Promptuaire des conciles de l’Eglise catholique, avec les schismes et la différence d’iceulx, faict par Jehan le Maire de Belges, elegant historiographe, traicté singulier et exquis, avec L’Histoire moderne du prince Syach Ysmail, surnommé Sophy Arduelin, Roy de Perse et de Mede*, 1509.
- LINSCHOTEN, Jan Huygen von, *The Voyage of J.H Linschoten to the East Indies*, from the old English translation of 1598, Hakluyt Society, Londres, 1865, 2 vol.
- LORD, Henri, *Histoire de la religion des Banians avec un traité de la religion des anciens Persans*, extrait d’un autre livre écrit en persan Zunda-vastan, traduit de l’anglais par Briot, Paris, R. de Neuville, 1667.
- LUCAS, Paul, *Voyage du Sieur Lucas au Levant*, Paris, G. Vandive, 1704 et Lahaye, G. de Voys, 1705.
- MAIGRET, George, *Brieves relations des progrès de l’évangile au royaume des Perses en la conversion des Mores, préparation des Perse à la moisson evangelique et en la réunion des Armeniens avec l’Eglise de Rome, par les frères heremites religieux de Saint-Augustin. Item, les grandes conquestes du grand Roy de Perse sur nos communs ennemis les Turcs*, Liège, 1610, et Paris, 1670.
- MANDELSON, Johann-Albrecht, *Voyages célèbres et remarquables faits de Perse aux Indes Orientales par le Sr..., gentilhomme des ambassadeurs du Duc de Holstein en Moscovie et Perse*, trad. de l’allemand par Wicquefort, Amsterdam, 1727.
- MANS, (Père) Raphaël du, *Correspondance (1659-1694)*, (manuscrits présentés et annotés par Francis RICHARD), Paris, L’Harmattan, 1995.
- , *Estat de la Perse 1660, Mémoire sur les Jésuites circa 1662, Estat de la Perse 1665, De Persia, 1684*, (manuscrits présentés et annotés par Francis RICHARD, Paris, L’Harmattan, 1995).

- MANWARING, George, *A True Discourse of Sir Anthony Sherley's Travel into Persia, what accidents did happen in the way, both going thither and returning back ; with the business he was employed in from the Sophi*, éd. in *The Three Brothers*, 1825.
- MARTIN, François de Vitré, *Description du premier voyage faict aux Indes orientales par les français en l'an 1603, Contenant les mœurs, loix, façons de vivre, religion & habits des Indiens : une description et remarque des animaux, épiceries, drogues aromatiques & fruits qui se trouvent aux Indes : un traité du scorbut qui est une maladie étrange qui suit à ceux qui voyagent en ces contrées*, Paris, Laurent Sonnius, 1604.
- MAYERBERG, Augustin, baron de, *Voyage en Moscovie d'un ambassadeur, conseiller de la Chambre impériale, envoyé par l'empereur Léopold au czar Alexis Mihalowics, Grand Duc de Moscovie*, Leide, Friderik Harring, 1688.
- MEMBRÈ, Michele, *Relazione di Persia (1542), manoscritto inedito dell'Archivio di Stato di Venezia pubblicato da Giorgio R. Cardona, con una appendice di documenti coevi, concernenti il primo quindicennio di regno dello Scià Tahmasp (1525-1540)*, Napoli, Istituto universitario orientale, 1969.
- , (trad. A.H. Morton), *Mission to the Lord Sophy of Persia (1539-1542)*, Londres, School of Oriental and African Studies, 1993.
- MESCHIEN MENINSKI, François de, *Thesaurus linguarum orientalium turcicae, arabicae, persicae*, Vienne, 1680.
- MIDDLETON, Thomas, *Sir Robert Sherley, sent ambassador in the name of the King of Persia, to Sigismond the third, King of Poland and Swecia, and to other Princes of Europe*, Londres, 1609.
- MINADOI, Giovanni Tammasso, *Historia della Guerra fra Turchi, et Persiani, descritta in Quattro libri... cominciando dall'anno 1577... Segundo per tutto l'anno 1585*, Roma, A. Gardano & F. Coattini, 1587.
- , *Historia de la guerra entre Turcos y Persianos... comenzando del año de 1576 que fueron lors primeros motives della hasta el año de 1585. Traducida de Italiano en Castellano por A. de Herrera...*, Madrid, F. Sanchez, 1588.
- MORISOT, Claude Barthélémy, *Relations véritables et curieuses de l'Ile de Madagascar et du Brésil, avec l'histoire de la dernière faicte au Brésil, entre les Portugais et les Hollandais, trois relations d'Egypte et une du Royaume de Perse*, Paris, 1651.
- NIXON, Anthony, *The Three English Brothers, Sir Thomas Sherley his travels, with his three yeares imprisonment in Turkie, his enlargement by his Majesties letters to the great Turke ; and lastly, his safe returne into England this present yeare ; Sir Anthony Sherley his embassage to the christian Princes, Master Robert Sherley his wars against the Turkes, with his marriage to the Emperour of Persia his Neece*, Hodgets, London, 1697.
- ODERICUS, Matthuisi (Friar Oderic), (éd. Richard HAKLUYT), *Itinerarum fratis Odorice... de mirabilibus Orientalium Tartarorum : The Journey of Friar Odericus concerning strange things which he saw among the Tartars of the East, The Principal navigations*, London, 1598, 2 vol.
- OLEARIUS, Adam, *Offt beehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise, So durch Gelegenheit einer Holsteinischen Legation an den König in Persien geschehen : Worinnen Derer Oerter vnd Länder, durch welche die Reise gangen, als fürnemblich Rußland, Tartarien vnd Persien, sampt jhrer Einwohner Natur, Leben vnd Wesen fleissig beschrieben, vnd mit vielen Kupfferstücken, so nach dem Leben gestellet, gezieret ; Item Ein Schreiben des WolEdeln [et]c. Johan Albrecht Von Mandelslo, worinnen dessen OstIndianische Reise über den Oceanum enthalten ; Zusampt eines*

- kurtzen Berichts von jetzigem Zustand des eussersten Orientalischen KönigReiches Tzina*, Schließwig, Bey Jacob zur Glocken, 1647.
- , (trad. de l'allemand par Abraham de WICQUEFORT), *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse, augmentee en cette nouvelle édition de plus d'un tiers, & particulièrement d'une seconde partie, contenant le voyage de Jean Albert de Mandelso aux Indes Orientales*, Paris, Dupuis, 1666, 2 vol.
- PARRY, William, *A New and Large Discourse of the travels of sir Anthony Shirley, knight, by sea and overland to the Persian Empire, written by William Parry, gentleman, who accompanied sir Anthony in his travels*, Londres, 1601.
- PAUL, Pierre, *Relation de cinq Persans convertis et batisés par les Carmes Déchaussés en la mission de Perse à Ispahan*, Paris, 1623.
- , *Relation du voyage de Perse faict par un prédicateur capucin*, Lille, 1632.
- , *Relation des voyages des pères de la Compagnie de Jésus dans les Indes orientales et la Perse*, Paris, 1656.
- PEYSSONNEL, Charles de, *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, Desaint et Saillant, 1754.
- PHILLIPPE DE LA TRES SAINTE TRINITE, (Père), *Itinerarium Orientale R.P.F. Philippi A SS<sup>ma</sup> Trinitate, Carmelitæ Discalceati ab ipso conscriptum in quo varijsuccessus itineris, plures Orientis Regiones, earum Montes, Maria & Flumina, Series Principum, qui in eis dominati sunt, Incolætam Christiani quàm Infideles Populi, Animalia, Arbores, Planta & Fructus, Religiosorum in Oriente Missiones, ac varj celebres eventus describuntur*, Lugduni, Antonii Jullieron, 1649.
- , *Voyage d'Orient du R. P. Philippe de la tres sainte Trinité, Carme deschaussé, ou il décrit les divers succez de son voyage, plusieurs régions d'Orient, leurs montagnes, leurs mers & leurs fleuves, la chronologie des princes qui y ont dominé, leurs habitans tant Chrestiens qu'Infidelles ; les animaux, les arbres, les plantes & les fruits qui s'y trouvent, & enfin les Missions des Religieux qui y ont esté fondées, & les divers evenemens qui y arrivent*, Lyon, Antoine Juilleron, 1652.
- PINÇON, Abel, *Relation d'un voyage en Perse faict ès années 1598 et 1599 par un gentilhomme de la suite du seigneur Scierley, ambassadeur du roy d'Angleterre*, Paris, 1651.
- POSTEL, Guillaume, *La République des Turcs*, Paris, 1560.
- POULLET, Sieur Du, *Nouvelles relations du Levant qui contiennent diverses remarques fort curieuses touchant la religion, les mœurs et la politique de plusieurs peuples avec une exacte description de l'empire du Turc en Europe et plusieurs choses curieuses remarquées pendant huit ans de séjour, avec une dissertation sur le commerce des Anglois et des Hollandois dans le Levant, Première partie des voyages du sieur Poulet, enrichie de cartes et de figures*,
- , *Exacte description de l'Asie Mineure ou Natolie, des deux Arménies, du Courdistan, du Diarbek et autres provinces méditerranéennes de l'Asie, du royaume de Perse*, Paris, Billaine, 1668.
- PRECHAC, Sieur, *Le Grand Sophi*, Paris, 1685, in-12°.
- PROVINS, (Père) Pacifique de, *Lettre sur l'estrange mort du Grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1622.
- , *Relation de voyage de Perse, faict par R. P. Pacifique de Provins, prédicateur capucin, où vous verrez les remarques particulieres de la Terre Sainte, et des lieux où se sont*

- operez plusieurs miracles depuis la création du monde jusques à la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus Chrit. Aussi le commandement du Grand Seigneur Sultan Murat pour establir des couvens de Capucins par tous les lieux de son Empire. Ensemble le bon traitement que le roy de Perse fit au R. P. Pacifique, luy donnant un sien palais pour sa demeure avec permission aussi de bastir des monasteres par tout son royaume et finalement la lettre et présent qu'il luy donna pour apporter au Roy Tres-Chrestien de France et de Navarre Louis XIII, avec le testament de Mahomet que les Turcs appellent sa main et signature qu'il fit avant de mourir, Paris, N. et J. de La Coste, 1631.
- PURCHAS, Samuel (l'aîné), *Hakluytus posthumus or Purchas, his Pilgrimes...*, Londres, H. Fertherson, 1625-1626, 5 vol.
- , *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point esté publiées et qu'on a traduit ou tiré de Hakluyt, Purchas, etc... des originaux des voyageurs... données au public par les soins de feu M. Melchisedec Thevenot...* Nouvelle édition, Paris, T. Moette, 1696.
- RAMUSIO (G.B), *Delle navigationi et viaggi*, II, Venezia, 1599.
- RAVIUS, Christian, *Specimen Iexici arabico-persico-latini*, Leiden, 1645.
- REINAUD, M., *Relation d'un voyage aux Indes orientales par un gentilhomme François... aavec une hydrographie pour l'intelligence du dit voyage*, Paris, 1646.
- RHODES, (Père) Alexandre De, *Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus établie dans le royaume de Perse par R.P Alexandre de Rhodes, dressée et mise au jour par un Père de la mesme compagnie*, Paris, 1659.
- , *Divers voïages en la Chine et autres roiaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie*, Paris, S. Marbre-Cramoisy, 1653 et 1666.
- , *Voyage en la Chine et autres royaumes de l'Orient. Avec le retour de l'auteur en Europe, par la Perse et l'Arménie*, Paris, 1681.
- , *Sommaire des divers voyages et... depuis 1618 jusques à l'année 1653*, Paris, 1653. Réédition de l'ouvrage de 1653, 1666.
- RIGORDI, (Père) François, *Peregrinationes Apostolicæ R. P. Francisci Rigordi ex Societate Jesu*, Marseille, Claude Garcin, 1652.
- , *Les Remarques de l'Illustre Pellerin très curieuses et très importantes à la géographie et à l'histoire sacrée et prophane. Faites sur ses divers voyages de Syrie, Mésopotamie, Babylone, Assyrie, Susienne, Parthie, Perse, Carmanie, Batriène, Hiscanie, Médie, Arméneie, Atropatie, Mer Caspienne, Tatarie et Moscovie, Dédiées au Grand génie de France*, Lyon, Ollier, 1673.
- SHAH TAHMASB, (attribué à...), *Copia di due lettere mandate dal Rè di Persia & dal Gran Turco, alla Maestà del Rè Filippo. Nelle quali s'intende la lega che cerca il Rè di Persia con il Rè Filippo, per espugnare il Turco ... Et similmente l'accordo che domanda il Gran Turco, etc. Copia d'una lettera scritta per il Rè di Persia al Rè Catholico Filippo in lingua Armena tradotta in Spagnolo, & poi in Italiano, l'anno 1585*, Milano, Gio. Battista Colonio, 1585.
- SAINT-JOSEPH, (père) Ange de, *Gazophylacium linguae Persarum*, Amsterdam, 1684.
- , *Souvenirs de la Perse safavide et autres lieux de l'Orient (1664-1678)*, (trad. et annotés M. BASTIAENSTEN), Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1985.
- SANSON, François, *Voyage ou relation de l'état présent du royaume de Perse, avec une dissertation curieuse sur les mœurs, religion & gouvernement de cet Etat, par M. \*\*\* Sanson, Enrichi de figures*, Paris, Veuve Mabre Cramoisi, 1695.



- SANSON D'ABBEVILLE, Nicolas, *L'Inde deçà et delà le Gange, où est l'Empire du Grand Moghol et pays circonvoisins, tiré de Purchas, et de diverses relations les plus nouvelles, par le S. Sanson d'Abbeville*, Paris, Pierre Mariette, 1654.
- , *L'Asie, en plusieurs cartes nouvelles et exactes &c. En divers traitezs de géographie et d'histoire, là où sont décrits succinctement, & avec une belle methode, & facile, ses empires, ses monarchies, ses estats, &c., Les mœurs, les langues, les religions, le negoce et la richesse de ses peuples, &c., Et ce qu'il y a de plus beau & de plus rare dans toutes ses parties & dans ses isles, par le Sieur Sanson, Geographe ordinaire du Roy*, Paris, Chez l'auteur, 1647.
- SAVARY, Jacques, *Le Parfait Négociant ou instruction générale pour ce qui regarde le commerce*, Paris, Louis Billaine, 1675.
- SAVARY DE BRUSLONS, Jacques, *Dictionnaire universel du commerce*, Paris, 1723, 3 vol.
- SHIRLEY, Anthony, *His relation of his travels into Persia. The dangers and distresses which befel him in his passage, both by sea and land, and his strange and unexpected deliverances, his magnificent entertainment in Persia, his honourable employment there-hence as Ambassador to the princes of Christendome, the cause of his disapointment therein, with his advice to his brother sir Robert Sherley, also a true relation of the great magnificence, valour, prudence, justice, temperance and other manifold vertues of Abas, now king of Persia, with his great conquests, whereby he hath enlarged his dominions. Penned by S<sup>r</sup> Antony Sherley and recommended to his brother S<sup>r</sup> Robert Sherley, being now in prosecution of the like honourable employment*, London, Butter and Bagfet, 1613.
- SPANDUGINO, Theodoro, « Vita di Sach Ismael, et Tamas re di Persia, chiamati Sofi ; nella quale si vede la cagione della controuersia, ch'è tra il Turco, & il Soffi », in Francesco SANSOVINO, *Historia universale dell'origine, et guerre, et Imperio de Turchi*, Venise, 1654.
- STEVENS, John, *The History of Persia. Containing the lives and memorable actions of its kings from the first erecting of that monarchy to this time ; an exact description of all its dominions ; a curious account of India, China, tartary, Kermon, Arabia, Nixabur, and the Islands of Ceylon and Timor ; as also of all cities occasionally mention'd, as Schiras, Samarkand, Bokara... Manners and customs of those people, Persian worshippers of fire ; plants, beasts, product, and trade. With many instructive and pleasant digressions... The Persian history written in Arabic, by Mirkond... that of Ormuz, by Torunxa... both of them translated into Spanish, by Antony Teixeira... and now render'd into English*, Londres, Londres Jonas Brown, 1715.
- STODART, Robert, (ed. Sir E. Dennison ROSS), *The Journal of Robert Stodart being an account of his experiences as a member of Sir Dodmore Cotton's mission to Persia in 1628-1619*, Londres, 1935.
- STRUYS, Jan Janszoon, *Drie aanmerkelijke en seer rampspoedige Reysen, Door Italien, Griekenlandt, Lijfland, Moscovien, Tartarijen, Meden, Persien, Oost-Indien, Japan, en verscheyden andere Gewesten*, Amsterdam, 1677.
- , *Les voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et en plusieurs autres païs étrangers, accompagnés de remarques partilères sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes et le negoce des lieux qu'il a vus, avec quantité de figures en taille douce dessinées par lui-même ; et deux lettres qui traitent à fond des*

- malheurs d'Astracan... par Monsieur Glanius*, Amsterdam, Veuve de Jacob Van Meurs, 1681.
- TAVERNIER, Jean Baptiste, *Nouvelle relation de l'intérieur du serrail du Grand Seigneur, contenant plusieurs singularitez qui jusqu'icy n'ont point esté mises en lumières*, par J.B Tavernier, escuyer baron d'Aubonne, Paris, Olivier de Varennes, 1675.
- , *Les Six Voyages de J.B Tavernier, escuyer, baron d'Aubonne, qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans et par toutes les routes que l'on peut tenir*, Paris, Gervais Clouzier, 1676, 2 vol.
- , *Relation d'un voyage fait aux Indes Orientales*, 1677.
- , *Receuil de plusieurs relations et traitez singuliers et curieux de J-B. Tavernier, chevalier, baron d'Aubonne, qui n'ont point esté mis dans ses Six premiers Voyages*, Paris, G. Clouzier, 1679.
- TECTANDER VON DER JABEL, Georges, (relation rédigée en allemand, traduction pub. et annotée par Charles SCHEFER), *Iter Persicum, description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Étienne Kakasch de Zalonkemeny, envoyé comme ambassadeur par l'empereur Rodolphe II, à la cour du grand-duc de Moscovie et à celle de Chah Abbas, roi de Perse*, Paris, E. Leroux, 1877.
- TEIXERA, Pedro, *Relaciones de Pedro Teixeira del origen, descendencia y succession de lors reyes de Persia y de Hormuz, Y de un viaje hecho por el mismo autor donde la India oriental hasta Italia por tierra*, Amberes, Hieronymo Verdussen, 1610.
- , *Voyages de Teixeira ou l'histoire des rois de Perse, traduite d'espagnol en françois*, Paris, Claude Barbin, 1681.
- , *The Travels of Pedro Teixeira with his 'Kings of Hormuz' and extracts from his 'Kings of Persia'*, (trad. et ann. W.F SINCLAIR), Londres, 1902.
- THEVENOT, Jean de, *Relation d'un voyage fait au Levant dans laquelle il est curieusement traité des Estats sujets au Grand Seigneur, des mœurs, religions, forces, gouvernemens, politiques, langues et coustumes des habitans de ce grand Empire et des singularitez particulières de l'Archipel, Constantinople, Terre-Sainte, Egypte, Pyramides, mumies, déserts d'Arabie, la Mecque et de plusieurs autres lieux de l'Asie et de l'Afrique, remarquez depuis peu, et non encore décrites jusque'à présent, outre les choses mémorables arrivées au dernier siège de Bagdad, les ceremonies faites aux réceptions des ambassadeurs du Mogol et l'entretien de l'auteur avec celui du Pretejean où il est parlé des sources du Nil, par Monsieur de Thévenot (Jean), accompagné d'un portrait de l'auteur en costume oriental, dessiné par Chauveau et gravé par Etienne Picart*, Paris, Claude Barbin, 1664 et Paris, Louis Billaine, 1665.
- , *Suite du voyage de Levant, dans laquelle apres plusieurs remarques tres-singulieres sur des particularitez de l'Egype, de la Syrie, de la Mesopotamie, de l'Euphrate et du Tygre, il est traite de la Perse et autres Estats sujets au Roy de Perse, ainsi que de sa Cour et des religions, gouvernements, moeurs, forces, langues, sciences, arts et coûtumes des peuples de ce grand Empire, et aussi des antiquitez de Tchehelminar et autres lieux vers l'ancienne Persepolis, et particulierement de la route exacte de ce grand voyage, tant par terre en Turquie et en Perse, que par mer dans la Mediterranée, golfe Persique et mer des Indes*, Charles Angot, 1674.
- , *Voyages de M. de Thevenot tant en Europe qu'en Asie et en Afrique*, Charles Angot, 1689, 5 vol.
- THÉVENOT, Melchisédech, *Recueil de voyages de Mr Thévenot dédié au Roy*, Paris, Etienne Michallet, 1681.

- , *Relations de divers voyages curieux qui n'ont point esté publiées, ou qui ont esté traduites d'Haclyut, de Purchas et d'autres voyageurs anglois, hollandois, portugais, allemands, espagnols et de quelques persans, arabes et autres auteurs orientaux*, Paris, J. Langlois, 1663-1696, 4 vol.
- TOURNEFORT, Joseph Pitton de, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy, contenant l'histoire ancienne et moderne de plusieurs isles de l'Archipel, de Constantinople, des côtes de la mer Noire, de l'Arménie, de la Géorgie, des frontières de Perse et de l'Asie mineure*, Paris, Imprimerie Royale, 1717, 2 vol.
- TRINITÉ, (Père) Philippe de la Très-Sainte, *Itinerarium orientale, in quo varii itineris successus, plures Orientis regiones, earum montes, maria et flumina, series principum qui in eis dominati sunt, incolæ tam christiani quam infideles, populi, animalia, arbores, plantæ et fructus, religiosorum in Oriente missiones ac varii celebres eventus describuntur*, Lyon, 1649.
- , (trad. P. Pierre de Saint-André), *Voyage d'Orient du R.P. Philippe de la Très-Sainte Trinité, carme déchaussé, où il décrit les divers succez de son voyage, plusieurs régions d'Orient, leurs montagnes, leurs mers et leurs fleuves, la chronologie des Princes qui y ont dominé, leurs habitants tant chrestiens qu'infidèles..., composé, reveu et augmenté par luy mesme et traduit du Latin par un Religieux du mesme Ordre*, Lyon, 1652.
- VALLE, Pietro della, *Delle Conditioni di Abas, rè di Persia, all'illustriss. et reverendiss. Sign. Francesco, cardinal Barberino... Pietro della Valle, il Pellegrino*, Venitia, F. Baba, 1628.
- , *Histoire apologétique d'Abbas, roy de Perse, en la personne duquel sont représentées plusieurs belles qualitez d'un Prince héroïque, d'un excellent courtisan, & d'un parfaict Capitaine, traduite de l'italien de messire Pierre de la Valée (sic), gentilhomme Romain, par Jean Baudoin*, Paris, Nicolas de la Vigne, 1631.
- , *Di Tre nuove maniere di verso strucciolo, discorso del sig. Pietro della Vallen, nell'Academia de gli humoristi il Fantastico. Detto nelle stressa Academia a'20. Di novembre 1633*, Roma, P.A. Facciotti, 1634.
- , *Viaggi in lettere familiari al suo amico Mario Schipano divisi in tre parti cioc la Turchia, la Persia et l'India*, Rome, Vitale Mascardi, 1650.
- , (trad. de l'italien par les PP. Etienne Carneau et François le Comte), *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle, gentilhomme romain, surnommé l'Illustre voyageur, avec un dénombrement tres-exact des choses les plus curieuses, et les plus remarquables qu'il a veuës dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, et les Indes orientales et que les autheurs, qui en ont cy-devant écrit, n'on jamais observées ; le tout escrit en forme de lettres, adressées au sieur Schipano, son plus intime amy*, Paris, Gervais Clouzier, 1662.
- , *Informatione della Giorgia, data alla Santità di nostro signore Papa Urbano VIII..., da Pietro della Valle..., l'anno 1627... (Nel funerale di Sitti Maani Gioërida, sua consorte. Pietro della Valle..., Paris, J. Langlois, 1663.*
- VARTHEMA, Ludovico di, *Itinerario de Ludovico de Varthema Bolognese nello Egipto, nella Surria, nella Arabia deserta & felice ; nella Persia, nella India & nelle Ethiopia*, Rome, 1510.
- , trad. française contenue dans, *Description de l'Afrique..., Contenant les Navigations des capitaines Portugalois et autres faites audit païs, jusques aux Indes, tant Orientales que Occidentales, parties de Perse, Arabie heureuse, pierreuse et deserte*, Lyon, 1556.

- , *Voyage en Arabie et aux Indes, 1503-1508*, ed. critique et trad. fr. de J. AUBIN, L-F THOMAZ et P. TEYSSIER, Paris, Chandeigne, 2004.
- VERA, Antonio de, *Le Parfait Ambassadeur divisé en trois parties. Composé en espagnol par Don Antonio de Vera et de Cuniga et traduit en françois par le Sieur Lancelot*, Paris, Anthoine de Sommerville, 1635.
- VECCHIETTI, Giombattista, « A Report on the condition of Persia in the Year 1586 », publié par BROWN, H.F., in, *The English Historical Review*, 7, 1892, p. 314-321.
- VILLOTE, Jacques, *Voyages d'un missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Turquie, en Perse, en Arménie, en Arabie, & en Barbarie*, Paris, Vincent, 1730.
- WICQUEFORT, Abraham de, *L'Ambassadeur et ses fonctions*, tome I et II, Cologne, Pierre Marteau, 1690 (1<sup>re</sup> édition 1681, La Haye, Jean et Daniel Steucker).
- , *Mémoires touchant les Ambassadeurs et les Ministres par L.M.P* (Le Ministre Prisonnier), Cologne, 1678-1679.
- ZENO, Caterino, *Dei Commentarii del Viaggio in Persia di M. Caterino Zeno il K. & delle guerre fatte nell' Imperio Persiano dal tempo di Ussuncassano*, Venitia, Francesco Marcolini, 1558.

## Articles et monographies

- ABISAAB, Rula Jurdi, « The Ulama of Jabal ‘Amil in Safavid Iran, 1501-1736 : Marginality, Migration and Social Change », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 103-122.
- , *Converting Persia, Religion and Power in the Safavid Empire*, Londres, New-York, I.B. Tauris, 2004.
- ABRAHAMMS, S., « A Historiographical Study and Annotated Translation of Volume 2 of the *Ahsan al-Tavarikh* by Fazli Khuzani al-Isfahani », PhD dissertation, University of Edinburgh, 1999 [n.p.].
- ADAMOVA, A., « On the Attribution of Persian Paintings and Drawings of the Time of Shah Abbas I », in HILLENVRAND (dir.), *Persian Painting from the Mongols to the Qajars*, Londres, 2000, p. 19-38.
- , « Persian Portraits of the Russian Ambassadors », in CANBY (dir.), *Safavid Art and Architecture...*, Londres, 2002, p. 49-53.
- , « Muhammad Qasim and the Isfahan School of Painting », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 193-212.
- ADLE, Chahryar, *Siyaqi Nezam, Fotuhat-e Homayun*, « Les Victoires Augustes » : relation des événements de la Perse et du Turkestan à l’extrême fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Thèse de Doctorat, Paris III-Censier, 1977, 2 vol.
- , BACQUÉ-GRAMMONT, « Notes et documents sur Mzé-Çabuk, atabeg de Géorgie méridionale (1500-1515) et les Safavides », *St. Ir.*, 7, 2, 1978, p. 213-249.
- , BACQUÉ-GRAMMONT, « Une lettre de Hasan Beg de ‘Imadiyye sur les affaires d’Iran en 1516, Études Turco-safavides XII », *Acta Orientalia Hungaria*, 36, 1-2, Budapest, 1983, p. 29-37.
- , BACQUÉ-GRAMMONT, « Quatre lettres de Seref Beg de Bitlis (1516-1520), Études Turco-Safavides, XI », *Der Islam*, 63, 1, 1986, p. 90-118.
- , BACQUÉ-GRAMMONT, (dir.), *Les Ottomans, les Safavides et la Géorgie : 1514-1524*, Istanbul, Isis, 1991.
- AFSHAR, I., « Similar Farmans from the Reign of Shah Safi », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, Londres, I.B. Tauris, 1996, p. 285-304.
- , « *Maktub* and *Majmu‘a* : Essential Sources for Safavid Research », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Leyde, 2003, p. 51-61.
- AGHASSIAN, Michel, « Le commerce arménien dans l’océan Indien au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles », in LOMBARD et AUBIN (dir.), *Marchands et hommes d’affaires asiatiques dans l’Océan Indien*, Paris, Éditions de l’EHESS, 1988, p. 155-181.
- AHMAD, A., « Safawid Poets and India », *Iran*, 14, 1976, p. 117-132.
- AHMEDOV, I. Z., « The Export of Iranian Silk to Western Europe from the 16th to the Beginning of the 18th Century », *The Annual of the Society for the Study of Caucasia*, 6-7, 1994-1996, p. 39-49.
- AIGLE, Denise (dir.), *L’Iran face à la domination mongole*, Téhéran, IFRI, 1997.

- , « La religion populaire en Iran mongol », in AIGLE (dir.), *L'Iran face à la domination mongole*, Téhéran, IFRI, 1997, p. 205-230.
- , « Hommes de Dieu en islam : le cas des *sayyids* dans l'Iran médiéval (IX<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) », in IOGNA-PRAT, VEINSTEIN (dir.), *Histoires des hommes de Dieu dans l'islam et le christianisme*, Paris, Flammarion, 2003, p. 42-65.
- , *Le Fars sous la domination mongole, Politique et fiscalité (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Cahier de Studia Iranica 41, Association pour l'avancement des Études iraniennes, Leuven, Peeters, 2005.
- ALAM, Muzaffar, *Indo-Persian Travels in the Age of Discoveries 1400-1800*, Cambridge, 2007.
- ALEMI, Mahvash, « I 'teatri' di Shah Abbas nella Persia del XVII secolo dai disegni inediti del diario di Pietro Della Valle », *Il mondo islamico, Storia della città*, 13, 1998, 46, p. 19-26.
- ALEXANDROWICZ, Charles H., « Le droit des nations aux Indes orientales (XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19, 5, 1964, p. 869-884.
- ALGAR, Hamid, « Some Observations on Religion in Safavid Persia », *I.S.*, VII (1-2), « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part I, Renata Holod, 1974, p. 287-292.
- , « Naqshbandis and Safavids : A Contribution to the Religious History of Iran and Her Neighbors », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 7-48.
- ALAI, Cyrus, *General Maps of Persia, 1477-1925*, Brill, Leiden-Boston, 2005.
- ALEMANNO, Laura, « L'Accademia degli Umoresti », *Roma moderna e contemporanea*, 3, 1995, p. 97-120.
- AL-I DAVUD, 'Ali, « Coffehouse », *E.Ir.*, 6, 1993, p. 1-4.
- ALLAN, J., GILMOUR, B., *Persian Steel, The Tanavoli Collection*, Oxford, 2000.
- ALLOUCHE, Adel, *The Origins and Development of the Ottoman-Safavid Conflict, 906-962/1500-1555*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1983.
- ALONSO VANES, Carlos, *La embajada a Persia de Don García de Silva y Figueroa (1612-1624)*, Badajoz, Ditutación provincial de Bajadoz, 1993.
- , « Una embajada de Clementer VIII a Persia (1600-1609) », *Archivum Historiae Pontificae*, 34, 1996, p. 7-125.
- , *Antonio de Gouvea, O.S.A. Diplomático y visitador apostólico en Persia († 1628)*, Valladolid, 2000.
- AMIR ARJOMAND, Said, « Religious Extremism (*guluww*), Sufism, and Sunnism in Safavid Iran : 1501-1722 », *JAH*, 15, 1981, p. 1-35.
- , *The Shadow of God and the Hidden Imam, Religion, Political Order and Societal Change in Shi'ite Iran from the Beginning to 1890*, Chicago, University of Chicago Press, 1984.
- , *Authority and Political Culture in Shi'ism*, Albany, State University of New York Press, 1988.
- , « The Mujtahid of the Age and the Mulla-Bashi : An Intermediate Stage in the Institutionalization of Religious in Shi'ite Iran », in AMIR ARJOMAND (dir.), *Authority and Political Culture in Shi'ism*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 80-97.

- , « Two decrees of Shah Tahmasp concerning Statecraft and the Authority of Shaykh ‘Ali al-Karaki », in AMIR ARJOMAND (dir.), *Authority and Political Culture in Shi’ism*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 250-262.
- , « Religion and Statecraft in Pre-Modern Iran », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 5-8.
- , « Perso-Indian Statecraft, Greek Political Science and the Muslim Idea of Government », *International Sociology*, 16, 3, 2001, p. 455-73.
- , « Conceptions of Authority and the Transition of Shi’ism from Sectarian to National Religion in Iran », in DAFTARY, MERI (dir.), *Culture and Memory in Medieval Islam : Essays in Honour of Wilferd Madelung*, Londres, 2003, p. 288-409.
- , « Coffeehouse, Guilds and Oriental Despotism. Government and Civil Society in Late 17<sup>th</sup> to Early 18<sup>th</sup> Century Istanbul and Isfahan, as seen from Paris and Londres », *Archives européennes de sociologie / European Journal of Sociology*, 45, 1, 2004, p. 23-42.
- AMIR-MOEZZI, Muhammad Ali, « Réflexions sur une évolution du shi’isme duodécimain : rationalisation et idéologisation », in PATLAGEAN, BOULLUEC (dir.), *Les Retours aux Ecritures. Fondamentalismes présents et passés*, Louvain-Paris, 1993, p. 63-82.
- , JAMBET, Christian, *Qu'est-ce que le shi'isme ?*, Paris, Fayard, 2004.
- , *La Religion discrète, Croyances et pratiques spirituelles dans l'islam shi'ite*, Paris, Vrin, 2006.
- , *Le Guide divin dans le shi'isme originel*, Paris, Verdier, 2007.
- AMORETTI, B.S., « Religion in the Timurid and Safavid Periods », in JACKSON (dir.), *C.H.I.*, VI, 1986, p. 610-655.
- APOSTOLOU, Irini, *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII<sup>e</sup> siècle : une iconographie de l'Orient méditerranéen*, Paris, PUPS, 2009.
- ASLANIAN, Sebouh David, « The Circulation of Men and Credit : the Role of the Commenda and the Family Firm in Julfan Society », *J.E.S.H.O.*, 50, 2-3, 2007, p. 124-170.
- , « “The Salt in a Merchant’s Letter” : The Culture of Julfan Correspondence in the Indian Ocean and the Mediterranean », *Journal of World History*, 19, 2, 2008, p. 127-188.
- , *From the Indian Ocean to the Mediterranean : The Global Trade Networks of Armenian Merchants from New Julfa*, Berkeley, ed. The University of California Press, 2011.
- ATKINSON, G., *Les Relations de voyage au XVII<sup>e</sup> siècle et l'évolution des idées*, Paris, 1924.
- AUBIN, Jean, « Études Safavides I : Shah Ismail et les Notables de l'Irak persan », *J.E.S.H.O.*, 2, 1959, p. 37-81.
- , « Les sunnites du Larestan et la chute des Safavides », *Revue des études islamiques*, 1965, p. 152-171.
- , « A propos de la relation de Martín Fernández de Figueroa sur les conquêtes portugaises dans l'Océan Indien, 1505-1511 », *Bulletin des Études Portugaises*, 30, 1969, p. 49-64.
- , « La politique religieuse des Safavides », in FAHD (dir.), *Le Shi’isme Imamite*, Paris, PUF, 1970, p. 235-244.
- , *L'ambassade de Gregorio Pereira Fidalgo à la cour de Chah Soltan-Hosseyn*,

- 1696-1697, Lisbonne, 1971.
- , « Réseau pastoral et réseau caravanier ; les grand'routes du Khurassan à l'époque mongole », *Le monde iranien et l'islam*, I, 1971, p. 105-130.
- , « L'Iran et le Portugal au XVI<sup>e</sup> siècle », *Revue Française*, 251, 1972, p. 44-47.
- , « Le royaume d'Ormuz au début du XVI<sup>e</sup> siècle », *Mare Luso-indicum* II, 1973, p. 77-179.
- , « Francisco de Albuquerque. Un Juif castillan au service de l'Inde portugaise (1410-1515) », *Arquivos do Centro cultural portugueses*, 7, 1974, p. 175-202.
- , « La fin de l'État Sarbadar du Khorassan », *JA*, 262, Paris, Société Asiatique, 1974, p. 95-118.
- , « Un nouveau classique : l'anonyme du British Museum », *Mare Luso-indicum*, 3, 1976, p. 1-56.
- , « Études safavides II : Révolution chiite et conservatisme. Les soufis de Lahejan, 1500-1514 », *Moyen Orient et Océan Indien*, 1, 1984, p. 1-40.
- , « Témoignages et ouï-dire dans la relation de Josafa Barbaro sur la Perse (1487) », *Moyen Orient & Océan Indien*, 2, 1, 1985, p. 71-84.
- , « Chiffres de population urbaine en Iran Occidental autour de 1500 », *Moyen Orient & Océan Indien*, 3, 1986, p. 37-54.
- , « Marchands de la Mer Rouge et du Golfe Persique au tournant des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles », in LOMBARD, AUBIN (dir.), *Marchands et hommes d'affaires de l'Océan Indien et de la Mer de Chine, XIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>*, Paris, Limoges, Bontemps, 1988, p. 83-90.
- , « Un voyage de Goa à Ormuz en 1520 », *MAS*, 22, 1988, p. 417-432.
- , « Études Safavides III : l'avènement des Safavides reconsidéré », *Moyen Orient et Océan Indien*, 5, 1988, p. 1-130.
- , « De Khubanan à Bidar : La famille Ni'matullahi », *St. Ir.*, 20, 2, 1991, p. 1-130.
- , « La politique orientale de Sélim I<sup>er</sup> », *Itinéraires d'Orient. Hommage à Claude Cahen*, *Res Orientales*, VI, Bures-sur-Yvette, 1994, p. 197-216.
- , *Émirs mongols et vizirs persans dans les remous de l'acculturation*, Cahier de Studia Iranica, 15, Association pour l'avancement des Études iraniennes, Leuven, Peeters, 1995.
- , « Chroniques persanes et relations italiennes : notes sur les sources narratives du règne de Chah Isma'il », *St. Ir.*, 24, 2, 1995, p. 247-59.
- AUDOUIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Paris, PU Rennes, Tallandier, 2007.
- AVIGDOR, E. « Diplomates et particuliers français au Levant au XVII<sup>e</sup> siècle », in *Miroir de l'altérité et voyages au Proche-Orient*, Actes du Colloque International de l'Institut d'Histoire et de Civilisation française de l'Université d'Haïfa, 1987, Genève, 1991.
- BABAIE, Sussan, « Shah Abbas II, the Conquest of Qandahar, Chihil Sutun, and its Wall Paintings », *Muqarnas*, 11, 1994, p. 125-142.
- , « Building for the Shah: the Role of Mirza Muhammad Taqi (Saru Taqi) in Safavid Royal Patronage of Architecture », in CANBY (dir.), *Safavid Art & Architecture...*, Londres, 2002, p. 20-26.
- , BABAYAN, Kathryn, FARHAD, Massumeh, BAGHDIANTZ-McCABE, Ina, *Slaves of the Shah : new elites of Safavid Iran*, Londres, I. B. Tauris, 2004.
- , *Isfahan and its Palaces, Statecraft, Shi'ism and the Architecture of Conviviality in Early Modern Iran*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2008.



- BABAYAN, Kathryn, « The Safavid Synthesis : From Qizilbash Islam to Imamite Shi'ism », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 135-161.
- , « The 'Aqa'id al-Nisa' : A Glimpse at Safavid Women in Local Isfahani Culture », in HAMBLY (dir.), *Women in the Medieval Islamic World, Power, Patronage and Piety*, Londres, 1998, p. 348-381.
- , *Mystics, Monarchs and Messiahs : Cultural Landscapes of Early Modern Iran*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press, 2002.
- , « Sufis, Dervishes and Mullas : The Controversy over the Spiritual and Temporal Dominion in Seventeenth-Century Iran », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, p. 117-138.
- BABINGER, Franz, « Marino Sanuto's tagebücher als Quelle zur Geschichte der Safawija », in *Oriental Studies, Festschrift für E.G. Browne*, Cambridge, 1922, p. 28-50.
- , *Sherleiana. 1. Sir Anthony Sherley's persische Botschaftsreise (1599-1601). 2. Sir Anthony Sherley's marokkanische Sendung (1605-06)*, Berlin Reichsdruckerei, 1932.
- BACQUÉ-GRAMMONT, Jean-Louis, « Les événements d'Asie centrale en 1510 d'après un document ottoman », *CMRS*, 12, 1-2, 1971, p. 189-207.
- , « Deux lettres de Soliman le Magnifique à François I<sup>er</sup> », *St. Ir.*, 29, 1973, p. 13-20.
- , « Une lettre du prince ottoman Bayazid b. Mehmed sur les affaires d'Iran en 1480 », *St. Ir.*, 2, 1973, p. 213-234.
- , « Études Turco-Safavides I : Notes sur le Blocus du Commerce Iranien par Selim I<sup>er</sup> », *Turcica*, 6, 1975, p. 68-88.
- , « Études Turco-Safavides II. Sah Isma'il e la rivolta di Canverdi Gazali », *Studi preottomani e ottomani. Atti del Convegno di Napoli (24-26 settembre 1974)*, Naples, 1976, p. 59-67.
- , « Notes sur une saisie de soies d'Iran en 1518 », *St. Ir.*, 1976, p. 237-253.
- , « Une liste d'émirs ostajlu révoltés en 1526 », *St. Ir.*, 5, 1, 1976, p. 91-114.
- , « Un document ottoman sur la révolte des Ostajlu », *St. Ir.*, 6, 2, 1977, p. 169-184.
- , « Deux rapports sur Sah Isma'il et les Ozbeks : Études turco-safavides X », Paris, Maisonneuve-Larose, 1978.
- , « Une mission diplomatique safavide auprès de la Porte ottomane en 1522 », *I. Milletlerasast Türkoloji Kongresi (Istanbul, 15-20, X, 1973). Tebligler. I. Türl Tarihi*, Actes du I<sup>er</sup> Congrès International de Turcologie, Istanbul, 1973, tome I, Historie Turque, Istanbul, 1979, p. 23-37.
- , « Notes sur les Safavides et la Géorgie, 1521-1524 », *St. Ir.*, 9, 1980, p. 211-231.
- , BELDICEAU, Irène, « À propos de quelques causes de malaises sociaux en Anatolie centrale au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », *Archivum Ottomanicum*, 7, Wiesbaden, 1982, p. 71-115.
- , « Notes et documents sur la révolte de Sah Velib. Seykh Celal », *Archivum ottomanicum*, VII, Wiesbaden, 1982, p. 5-69.
- , « Deux certificats de dédouanement de soies à Erzincan en 1545 », *Osmanli Arastirmalari*, IV, Istanbul, 1983, p. 45-54.
- , *Les Ottomans, les Safavides et leurs voisins : contribution à l'histoire des relations internationales dans l'Orient islamique de 1514 à 1524*, Istanbul, Nederlands historisch-archeologisch instituut, 1987.
- , « Padichah et chah. Au sujet de quelques manœuvres diplomatiques peu connues au

- début du XVI<sup>e</sup> siècle », *Studies on Ottoman Diplomatic History*, I, Istambul, Sinan Kunalalp, 1987, p. 1-9.
- , « Quinze lettres d'Uzun Süleyman Pachaa, beylerbey du Diyar Bekir (1531-1533) », *Anatolia Moderna –Yeni Anadolu*, I, 1990, p. 137-186.
- , « Une description ottomane du Saatabago vers 1520 », *Études turco-safavides IV*, in BACQUÉ- GRAMMONT, ADLE (dir.), *Les Ottomans, les Safavides et la Géorgie : 1514-1524*, Istanbul, Isis, 1991, p. 1-15.
- , « Documents safavides et archives de Turquie », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 13-30.
- , *La Première histoire de France en turc ottoman : chroniques des padichahs de France, 1572*, Paris-Montréal, L'Harmattan, et Istanbul, Institut français d'études anatoliennes, 1997.
- , REHMÉ, Vivian, HAMZA, Salam, « Textes ottomans et safavides sur l'annexion de Bassora en 1546 », *Eur. St.*, 3, 1, 2004, p. 1-33.
- , « Un rapport inédit sur la révolte anatolienne de 1527 », *St. Is.*, 62, p. 155-171.
- BAGHDIA NTZ McCABE, Ina, « Princely Suburb, Armenian Quarter or Christian Ghetto ? The Urban Setting of New Julfa in the Safavid Capital of Isfahan (1605-1722) », *REMMM*, 107-110, p. 415-436.
- , *The Shah's Silk for the European Silver, The Eurasian Trade of the Julfa Armenians in Safavid Iran and India (1530-1750)*, Ga. Scholars Press, Atlanta, 1999.
- BAHARI, E., *Bihzad, Master of Persian Painting*, Londres, 1996.
- , « The Sixteenth Century School of Bukhara Painting and the Arts of the Books », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, p. 251-264.
- BAKHTIAR, 'Ali, « The Royal Bazaar of Isfahan », *I.S.*, 7, 2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part I, Renata Holod, 1974, p. 320-347.
- BALIVET, Michel, « Textes de fin d'empire, récits de fin du monde : à propos de quelques thèmes communs aux groupes de la zone byzantino-turque », in YERASIMOS, LELLOUCH (dir.), *Les Traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople, Varia Turcica XXXIII*, Actes de la Table Ronde d'Istanbul, 13-14 avril 1996, L'Harmattan, 1999, p. 5-18.
- BANANI, A., « Reflections on the Social and Economic Structure of Safavid Persia at its Zenith », *I.S.*, 11, 1978, p. 83-116.
- BAYANI, Kh., *Les Relations de l'Iran avec l'Europe occidentale à l'époque safavide*, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1932.
- BARFIELD, Thomas J., « Turk, Persian and Arab : Changing Relationships between Tribes and State in Iran and along Its Frontiers », in KEDDIE, MATTHEE (dir.), *Iran and the Surrounding World : Interactions in Culture and Cultural Politics*, Seattle-Londres, University of Washington Press, 2002, p. 61-88.
- BARZEGAR, Karim Najafi, *Mughal-Iranian Relations during Sixteenth Century*, Delhi, Indian Bibliographies Bureau, 2000.
- , *Intellectual Movement during Timurid and Safavid Period, 1500-1700 A.D.*, Dehli, Indian Bibliographies Bureau, 2005.
- BASHIR, Shahzad, « The Imam's Return : Messianic Leadership in Late Medieval Shi'ism », in WALBRIDGE, *The Most Learned of the Shi'a : The Institution of the Marja' Taqlid*, New York, 2001, p. 21-33.
- , « Shah Isma'il and the Qizilbash : Cannibalism in the Religious History of Early

- Safavid Iran », *History of Religions*, 45, 3, 2006, p. 234-256.
- BASKINS, Cristelle, « Lost in Translation : Portraits of Sitti Maani Gioerida della Valle in Baroque Rome », *Early Modern Women : An Interdisciplinary Journal*, 7, 2012.
- BASTIAENSEN, Michel, « Pietro della Valle et le héros baroque », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 60, 3, 1982, p. 540-551.
- BAUSANI, Alessandro, « Notes on the Safavid Period : Decadence or Progress », in, PETERS (dir.), *Proceedings of the Ninth Congress of the Union Européenne des Arabisants et Islamisants*, Leiden, p. 15-30.
- BELLAN, Lucien-Louis, *Chah 'Abbas I. Sa vie, son histoire, Les Grandes figures de l'Orient*, tome III, Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1932.
- BÉLY, Lucien, *Les Relations internationales en Europe (XVII<sup>e</sup> -XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUF, 1992.
- (dir.), *L'Invention de la diplomatie (Moyen-Âge – Temps modernes)*, Paris, PUF, 1998.
- (dir.), *L'Europe des traités de Westphalie, Esprit de diplomatie et diplomatie de l'esprit*, Paris, PUF, 2000.
- , *L'Art de la paix en Europe, Naissance de la diplomatie moderne, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 2007.
- BELDICEANU-STEINHERR, Irène, « La révolte des Baba'i en 1240 visait-elle le renversement du pouvoir seldjoukide ? », *Turcica*, 30, 1998, p. 99-118.
- , « Péchés, calamités et salut par le triomphe de l'islam. Le discours apocalyptique relatif à l'Anatolie (fin XIII<sup>e</sup>-fin XV<sup>e</sup> siècles) », in YERASIMOS, LELLOUCHE (dir.), *Les Traditions apocalyptiques au tournant de la chute de Constantinople, Varia Turcica*, 33, Actes de la Table Ronde d'Istanbul, 13-14 avril 1996, L'Harmattan, 1999, p. 19-33.
- BEN-ZAKEN, Avner, « From Naples to Goa and Back : A Secretive Galilean Messenger and a Radical Hermeneutist », *History of Science*, 47 (2), 156, 2009, p. 147-174.
- , *Cross-Cultural Scientific Exchanges in the Eastern Mediterranean, 1560-1660*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, 2010.
- BERADZE, Grigol, KUTSIA, Karlo, « Towards the Interrelations of Iran and Georgia in the 16th-18th Centuries », in MOTIKA, URSINUS (dir.), *Caucasia between the Ottoman Empire and Iran, 1555-1914*, Wiesbaden, Reichert Verlag, 2000, p. 121-132.
- BERCHET, Guglielmo, *La Repubblica di Venezia e la Persia, Nuovi Documenti e Regestri*, Venise, 1866.
- BERNARD, Y., *L'Orient du XVI<sup>e</sup> siècle à travers les récits des voyageurs français*, Paris, 1982.
- BERNARDINI, Michele, « The Illustrations of a Manuscript of the Travel Account of François de La Boullaye le Gouz in the Library of the Accademia Nazionale dei Lincei in Rome », *Muqarnas*, 21, 2004, p. 55-72.
- BERRIOT-SALVADORE, Evelyne (dir.), *Les Représentations de l'Autre du Moyen Âge au XVII<sup>e</sup> siècle, Mélanges en l'honneur de Kazimierz Kupisz*, Presses de l'Université de Saint-Etienne, 1995.
- BERTRAND, Gilles (dir.), *Voyage en Italie, voyage en Europe (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Grenoble, Univ. Pierre Mendès France, Cahiers du CRHIPA, 2, 2000.
- , *La Culture du voyage : Pratiques et discours de la Renaissance à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- , *La Vie delle Alpi, Les Chemins du voyage en Italie : du réel à l'imaginaire*, M.T. Pichetto, Aoste, Musumeci, 2007.

- , BURKARD, Albrecht, KRUMENACKER, Yves (dir.), *Commerce, voyage et expérience religieuse (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, PU Rennes, 2007.
- BERTRAND, Romain, *L'histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Edition du Seuil, 2011.
- BIEDERMANN, Zoltán, « Ormuz et sa région dans les cartes portugaises du XVI<sup>e</sup> siècle », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 121-134.
- BILICI, Faruk, « Les relations franco-ottomanes au XVII<sup>e</sup> siècle, réalisme politique et idéologie de croisade », in BÉLY (dir.), *Turcs et turqueries (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUPS, 2009, p. 37-62.
- BLAKE, Stephen P., « Contributors to the Urban Landscape : Women Builders in Safavid Isfahan and Mughal Shahjahanabad », in HAMBLBY (dir.), *Women in the Medieval Islamic World, power, Patronage and Piety*, Londres, 1998, p. 407-428.
- , *Half the World : The Social Architecture of Safavid Isfahan, 1590-1722*, Costa Mesa, Mazda, 1999.
- , « Shah 'Abbas and the Transfer of the Safavid Capital from Qazvin to Isfahan », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 145-164.
- BLOW, David, *Shah Abbas, The Ruthless King Who Became an Iranian Legend*, Londres, New-York, I.B Tauris, 2009.
- BLUNT, Wilfrid, SWAAN, Wim, *Isfahan : Pearl of Persia*, Londres-Toronto, 1966, trad. franç., *Ispahan, perle de la Perse*, Paris, Albin Michel, 1967.
- BOISSEL, Jean, « Le voyage en Perse de Jean Thévenot », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 27, 1975, p. 109-122.
- BONATI, Yves, NAHAVANDI, Houchang, *Shah Abbas, Empereur de Perse (1587-1629)*, Paris, Perrin, 1998.
- BONNEROT, Olivier H., *La Perse dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>e</sup> siècle. De l'image au Mythe*, Paris, Honoré Champion, 1988.
- BORROMEO, Elisabetta, *Voyageurs occidentaux dans l'Empire ottoman : inventaire des récits et études sur les itinéraires, les monuments remarquables et les populations rencontrées : Roumélie, Cyclades, Crimée*, Paris, Maisonneuve et Larose, Istanbul, Institut français d'études anatoliennes, 2007.
- BOUCHERON, Patrick (dir.), *L'Histoire du Monde au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 2009.
- BOUVAT, Lucien, « Essai sur les rapports de la Perse avec l'Europe de l'Antiquité au commencement du XX<sup>e</sup> siècle », *RMM*, 46, 1921, p. 23-101.
- , « Les premiers mystiques de la littérature turque, analyse critique », *RMM*, 63, fév. 1921, p. 236-268.
- BOSWORTH, Clifford Edmund, « Baha' al-Din al-Amili and his Literary Anthologies », University of Manchester, *Journal of Semitic Studies*, 10, 1989.
- BOURNATIAN, George, « The Armenian Community of Isfahan in the Seventeenth Century », *The Armenian Review*, 24, 96, p. 27-45 et 25, 97, p. 33-50.
- BOXER, Charlie Ralph., *Commentaries of Ruy Reyre de Andrade : in which are related his Exploits from the years 1619*, Broadway Travellers Series, Londres, 1930.
- , *André Furtado de Mendonça, 1558-1610*, Lisbona, Agencia geral do Ultramar, 1955.
- , *Dutch Marchants and Mariners in Asia, 1602-1795*, Londres, Variorum reprints, 1988.
- , *Portuguese Conquest and Commerce in Southern Asia, 1500-1750*.
- BRANCAFORTE, Elio Christoph, *Visions of Persia : Mapping the Travels of Adam*

- Olearius*, Harbard Press University, 2003.
- , « The Dramaturgy of Travel », in, WELLEBURY (dir.), *A New History of German Literature*, Harvard University Press, 2004, p. 286-291.
- , « The Italian Connection : Pietro Della Valle's account of the fall of Hormuz (1622) », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 191-204.
- BRAUDEL, Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1985 (éd. intégrale), 2 vol.
- , *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 vol.
- BRAUN, Hellmut, « Iran under the Safavids and in the 18th Century », SPULER (dir.), *The Muslim World*, Part III., *The last great Muslim Empire*, Princeton, Murkus Wiener Publishers, p. 181-218.
- BRENTJES, Sonja, SCHÜLLER, Volkmar, « Pietro della Valle's Latin Geography of Safavid Iran (1624-1628) : Introduction », *Journal of Early Modern History*, 10, 3, 2006, p. 169-219.
- , BRANCAFORTE, Elio, « From Rhubarb to Rubies : European Travels to Safavid Iran (1550-1700), The Lands of the Sophi : Iran in the Modern European Maps (1550-1700) », *I.S.*, 41, 4, sept. 2008, p. 595-600.
- , *Travellers from Europe in the Ottoman and Safavid Empires, 16th-17th Centuries, Seeking Transforming, Discarding Knowledge*, Variorum collected Studies Series, Ashgate publishing Limited, 2010.
- BRIGNOLI, Jean-Dominique, *Les Palais royaux safavides (1501-1722) : architecture et pouvoir*, Thèse, Université d'Aix-en-Provence, 2009 [n.p].
- BROSSET, M.F, *Histoire de la Géorgie de l'Antiquité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle*, t. II « Histoire moderne », Saint-Pétersbourg, 1856.
- , *Collection d'Histoires Arméniennes*, Saint-Petersbourg, 1876.
- BROWNE, Edward Granville, *A catalogue of the Persian manuscripts in the Library of the University of Cambridge*, Cambridge, the University Press, 1896.
- , *A Literary History of Persia, From the Earliest Times until Firdawsi*, t. IV, New-Delhi, Goodword Books, 2002 (1902).
- , *Catalogue of two collections of Persian and Arabic manuscripts in the India Office Library*, Londres, Eyre and Spottswood, 1902.
- , *A descriptive catalogue of the Oriental mss. Belonging to the late E.G. Browne, Completed and edited with the memoir of the author and a bibliography of his writings*, Cambridge, University Press, 1932.
- BRUMET, Palmira, « The Myth of Shah Isma'il Safavi : Political Rehtoric and 'Divine' Kingship », in TOLAN (dir.), *Medieval Christian Perceptions of Islam*, New York, 1996, p. 331-359.
- BULL, Anthony George (trad. et intr.), *The Pilgrim : The Travels of Pietro della Valle*, Londres, Hutchinson, 1990.
- BURTON, Andrey, « The Fall of Herat to the Uzbegs in 1588 », *Iran*, 26, 1988, p. 119-123.
- , « Descendants et successeurs de Timour : la rivalité territoriale entre les régimes ouzbek, safavide et moghol », in SZUPPE (dir.), *L'héritage timouride, Iran, Asie Centrale, Inde (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Cahiers d'Asie Centrale, Tachkent-Aix-en-

- provenance, 1997, p. 23-39.
- BUSSE, Heribert, *Untersushungen zum islamischen Kanzleiwessen an Hand turkmenischer und safawidischer Urkunden*, Le Caire, Kommissionsverlag Sirovic Bookshop, 1959.
- CALDER, N., « *Khums* in Imami Shii Jurisprudence, from the tenth to the Sixteenth Century, AD », *BSOAS*, 45, 1, 1982, p. 39-47.
- , « Legatimacy and Accomodation in Safavid Iran : The Jurist Theory of Muhammad Baqir al-Sabzewari (1090/1679) », *Iran*, 25, 1987, p. 91-105.
- CALMARD, Jean (dir.), *Études safavides*, Téhéran, Bibliotheca Iranica 39.
- , « Les mystères de la Passion de Hossein (*Taziyé*) », *Les Sept climats*, I, *Iran*, Paris, Publications Orientalistes de France, 1972, p. 73-77.
- , « La ville sainte de Qom », *Connaissance de l'Islam. La pensée chiite*, I, Paris, 1980, p. 4-6.
- , « Safavid Persia in Indo-Persian sources and Timurid-Mughal perception » , in MUZZAFAR, DELVOYE, GOBINEAU (dir.), *The Making of Indo-Persian Culture, Indian and French Studies*, Dehli, Manohar, p. 351-91.
- , « Histoire de l'Iran islamique : enseignement et recherche en France », in *Lettre d'information de l'Association Française pour l'étude du monde arabe et musulman, Activités des Institutions d'Enseignement et de Recherche (1986-1987)*, 1, déc. 1986.
- , « De la Perse safavide à l'Inde moghole : relations et visions réciproques », *Deuxième Congrès du Réseau Asie*, 28-29-30 sept. 2005, Paris.
- , « Le chiisme imamite en Iran à l'époque seldjoukide d'après le *Kitab al-Naqd* », *MII*, I, Paris-Genève, Broz-Minard, 1971 p. 43-67.
- , « Le chiisme imamite sous Les Ilkhans », in AIGLE (dir.), *L'Iran face à la domination mongole*, Téhéran, 1997, p. 261-292.
- , « Le mécénat des représentations de Ta'ziye », Part. I, *Le Monde Iranien et l'Islam*, 2, 1974, pp.73-126 ; Part. II, *Le Monde Iranien et l'Islam*, 4, 1976, p. 133-162.
- , « Les Olama, le pouvoir et société en Iran : le discours ambigu de la hiérocrairie », in DIGARD (dir.), *Le Cuisinier et le Philosophe, hommage à M. Rodinson : études d'ethnographie historique du Proche-Orient*, Paris, Maisonneuve et Larose, Paris, 1982, p. 253-261.
- , « Les rituels shiites et le pouvoir. L'imposition du shiisme safavide : eulogies et malédictions canoniques », in CALMARD (dir.), *Études safavides*, Louvain, Peeters, 1993, p. 109-150.
- , « Shi'i Rituals and Power II. The Consolidation of Safavid Shi'ism: Folklore and Popular Religion », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, *op.cit.*, p. 139-190.
- , « Les étendards funéraires shiites et leurs désignations turco-mongoles », in *Traditions religieuses et para-religieuses des peuples altaïques, travaux du centre d'Etudes supérieures spécialisé d'Histoire des religions de Strasbourg*, communications présentées au XIII<sup>e</sup> Congrès de la Permanent International Altaistic Conference, Strasbourg, 25-30 juin 1970, Paris, PUF, 1972, p. 27-40.
- , « Les marchands iraniens. Formation et montée d'un groupe de pression, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles », *Marchands et hommes d'affaires asiatiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987, p. 91-107.
- , « Muharram Ceremonies and Diplomacy (a Preliminary Study) », in BOSWORTH, HILLENBRAND (dir.), *Qajar Iran*, Costa Mesa, CA, 1992, p. 213-228.

- , « Popular Literature Under the Safavids », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 315-339.
- , MOSSADEGH, Ali Asghar, BASTANI-PARIZI, M., « Notes sur des historiographes de l'époque Safavide », *St. Ir.*, 16, 1987, p. 123-124.
- , « Safavid Persia in Indo-Persian Sources and in Timurid-Mughal Perception », in ALAM, DELVOYE, GABORIEAU (dir.), *The Making of Indo-Persian Culture. Indian and French Studies*, New Delhi, Manohar, 2000, p. 351-391.
- CANBY, Sheila R. (dir.), *Persian Masters : five Centuries of Painting*, Bombay, MARG, 1990.
- (dir.), *Persian Painting*, Londres, British Museum Press, 1993.
- , *The Rebellious Reformer : the Drawings and Paintings of Rizayi Abbasi of Isfahan*, Londres, Azimuth, 1996.
- , *The Golden Age of Persian Art, 1501-1722*, Londres, British Museum Press, 1999.
- (dir.), *Safavid Art and Architecture*, Londres, 2002.
- , TOMPSON, J. (dir.), *Hunt for Paradise : Court Arts of Safavid Iran, 1501-1576*, Milan-Skira Londres, Thames & Hudson, 2003.
- (dir.), *Shah 'Abbas, The Remaking of Iran*, Londres, The British Museum Press, 2009.
- CARDINI, Franco, *Europe et Islam, Histoire d'un malentendu*, Seuil, coll. Points Histoire, Paris, 2002 (1<sup>re</sup>, *Europa e Islam, Storia di un malinteso*, Bari, Laterza, 1999).
- CARNOY, Dominique, *Représentations de l'Islam dans la société du XVII<sup>e</sup> siècle, La Ville des Tentations*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- CARSWELL, John, *New Julfa, The Armenian Churches and Other Buildings*, Oxford, Clarendon Press, 1968.
- CASTONNET DES FOSSÉS, Henri, *La Boullaye Le Gouz : sa vie et ses voyages*, Angers, Germain et G. Grassin, 1891.
- CAVALLO, Guglielmo, CHARTIER, Roger (dir.), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil, 1997.
- CHABRIER, Aurélie, « Représentations de la Perse dans la pensée politique moderne », CHABOT, FERRAND, MATHIEU (dir.), *Les Représentations de l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 23-40.
- , « Les Femmes iraniennes en 'mâle Modernité' au XVII<sup>e</sup> siècle », in SALESSE (dir.), *Le bon historien sait faire parler les silences. Hommages à Thierry Wanegffelen*, Toulouse, Méridiennes, 2012, p. 119-130.
- CHARRIÈRE, E., *Négociations de la France dans le Levant ou correspondances, mémoires et actes diplomatiques des ambassadeurs de France à Constantinople et des ambassadeurs, envoyés ou résidents à divers titres à Venise, Raguse, Rome, Malte et Jérusalem, en Turquie, en Perse, Géorgie, Crimée, Syrie, Egypte, etc. et dans les Etats de Tunis et de Maroc*, Paris, 1848, 4 vol.
- CHAUDHURI, K.N, *The Study of An Early Joint Stock Compagny 1600-1640*, Londres, 1965.
- CHAUDHURY, Sushil, KÉVONIAN, Kéram (dir.), *Les Arméniens dans le commerce asiatique au début de l'ère moderne*, Paris, Éditions de la MSH, 2008.
- CHARTIER, Roger (dir.), MARTIN, Henri-Jean (dir.), *Histoire de l'édition française*, t. II, *Le Livre triomphant (1660-1830)*, Paris, Fayard, 1984.
- , *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot et Rivages, 1993.

- , « La conscience de la globalité », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 56, 1, 2001, p. 119-123.
- CHAUNU, Pierre, *L'Expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, P.U.F., coll. Nouvelle Clio, 26, 1969.
- , *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*, Paris, P.U.F., coll. Nouvelle Clio, 26 bis, 1969.
- CHAYBANY, Jeanne, *Les Voyages en Perse et la pensée française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Sorbonne, Paris, 1971.
- CHEW, Samuel, *The Crescent and the Rose*, New York, 1937.
- CHITTICK, William C., « Two Seventeenth-Century Persian Tracts on Kingship and Rulers », in AMIR ARJOMAND (dir.), *Authority and Political Culture in Shi'ism...*, Albany, State University of New York Press, 1988, p. 250-262.
- CIAMPI, Ignazio, *Della vita e delle opere di Pietro della Valle il Pellegrino*, Rome, Barbèra, 1880.
- COLE, Juan Ricardo, « Iranian Culture an South Asia, 1500-1900 », KEDDIE, MATTHEE (dir.), *Iran and the Surrounding World : Interactions in Culture and Cultural Politics*, Seattle-Londres, University of Washington Press, 2002, p. 15-35.
- , *Sacred Spacea and Holy War, The Politics, Culture and History of Shi'ite Islam*, Londres-New York, 2002.
- , « The Imagined Embrace : Gender, Identity, and Iranian Ethnicity in Jahangir Paintings », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 49-62.
- CORBIN, Henry, *En Islam Iranien, Aspects spirituels et philosophiques*, IV, *L'Ecole d'Ispahan, L'École Shaykhie, Le Douzième Imam*, Paris, Gallimard, 1972.
- , *La Philosophie iranienne islamique au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Buchet-Chastel, 1981.
- , *Philosophie Iranienne et Philosophie comparée*, Paris, Buchet-Chastel, 1985.
- , *L'Iran et la philosophie*, Paris, Fayard, 1990.
- CORN, Georges, *Histoire du Moyen-Orient, De l'Antiquité à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007.
- COUTO, Dejanirah, « Les festin à la cour de Chah Isma'il Safavide vus par les ambassadeurs portugais de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : Fernão Gomes de Lemos (1515) et Baltasar Pessoa (1523) », DURAND, JACQUET (dir.), *La Fête au palais : banquets, parures et musique en Orient*, Paris, Maisonneuve, 2010, p. 65-80.
- CUTILLAS FERRER, José Fco., « Las Relaciones de Don Juan de Persia : una imagen exótica de Persia narrada por un musulmán shi'í convertido al cristianismo a principios del s. XVII », *Sharq al-Andalus*, 16-17, 1999-2002, p. 211-225.
- CRUYSSSE, Dirk VAN DER, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.
- , *Mercenaires français de la VOC : la route des Indes hollandaises au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Chandeigne, 2003.
- CSERNUS, Sandor, « Voyages, récits de voyage et la Hongrie dans la littérature historique française des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles » in, TVERDOTA (György) (dir.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p. 125-142.
- DADVAR, A., *Iranians in Mughal Politics and Society, 1606-1658*, New Dehli, Gyan Publication House, 2000.
- DAFTARY, Farhad, « Isma'ili-Sufi Relations in Early Post-Alamut and Safavid Persia »,



- in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 275-289.
- DALE, Stefen Frederic, *Indian merchants and Eurasian Trade, 1600-1750*, Cambridge University Press, 1994.
- , « A Safavid Poet in the Heart of Darkness : The Indian Poems of Ashraf Mazandarani », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 63-80.
- , *The Muslim Empires of the Ottomans, Safavids, and Mughals*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.
- DAVIES, D. W., *Elizabethans Errant, The Strange fortune of Sir Thomas Sherley and his three sons*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1967.
- DELUMEAU, Jean, *La Civilisation de la Renaissance*, Paris, Arthaud, 1967.
- (dir.), *Une histoire du monde aux temps modernes*, Paris, Bibliothèque historique Larousse, 2008.
- DENIS, Vincent, *Une histoire de l'identité (1715-1815)*, Seyssel, Champ Vallon, 2008.
- DESCIMON, R., SCHAUB, J.F., VINCENT, B., *Les Figures de l'administrateur, Institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, E.H.E.S.S., 1997.
- DICKSON, Martin Bernard, *Shah Tahmasb and the Ozbeks, The duel for Khurasan with Ubayd Khan, (930-946/1524-1540)*, PhD, Princeton University, 1958.
- DIGARD, Jean-Pierre, « L'autre shi'isme », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 35, 3, 1980, p. 670-676.
- DJADARMI, Kazem, *Connaissance de l'Iran d'après les récits de voyage au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Université de Paris, 1971.
- DODDS, Muriel, *Les Récits de voyages : sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Genève, Reprints, 1980.
- DOIRON, Normand, *L'art de voyager. Le déplacement à l'époque classique*, Presses de l'Université de Laval, Paris, 1995.
- DUPRAT, Anne, PICHEROT, Émilie, *Récits d'Orient dans la littérature d'Europe (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUPS, 2008.
- EBOO JAMAL, Nadia, *Surviving the Mongols : Nizari Quhistani and the Continuity of Ismaili Tradition in Persia*, Londres, I.B. Tauris, 2002.
- ECHRAQI, Ehsan, « Le dar al-saltana de Qazvin, deuxième capitale des Safavides », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia*, I.B. Tauris, Londres, 1996, p. 105-115.
- , « Naq'aviyya à l'époque Safavide », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 341-349.
- ELIAS, Norbert, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Agora Pocket, 1976. (trad. de *Über den Prozess der Zivilisation*, 1939).
- , *La Dynamique de l'Occident*, Paris, Pocket, 2003 (trad. de *Über den Prozess der Zivilisation*, 1939, t. II).
- , *La Société des individus*, Paris, Pocket, 2004.
- , *La Société de Cour*, Paris, Champs-Flammarion, 1985.
- ESHRAQI, Ehsan, « Ahammiyyat-e tejarat-e abrisham dar zaman-e Safaviyye », *Iran Shenakht*, 4/5, 1367/1998, p. 130-151.

- , « Les alentours du Palais du Gouvernement safavide à Qazvin dans les poèmes de 'Abdi Beg Navidi », in BERNARDINI, HANEDA, SZUPPE (dir.), *Eur. St., [Liber Amicorum : Études sur l'Iran médiéval et moderne offertes à Jean Calmard]*, 5, 1-2, 2006, p. 79-92.
- EFENDIEV, Oktaj, « Le rôle des tribus de langue turque dans la création de l'Etat safavide », *Turcica*, 6, 1975, p. 24-33.
- ELGOOD, Cyril Lloyd, *Safavid Medical Practice : or the Practice of Medicine, Surgery and Gynaecology in Persia between 1500 AD and 1750 AD*, Londres, 1970.
- , *Safavid surgery*, Oxford, Symposium Publications Division, New York, Paris, 1966.
- EMERSON, John, « Adam Olearius and the Litterature of the Schleswig-Holstein Missions to Russia and Iran (1633-1639) », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 31-56.
- , « Some General Accounts of the Safavid and Afsharid Period Primarily in English », in MELVILLE (dir.), *Pembroke Papers...*, p. 27-41.
- ESKANDARI-QAJAR, Manoutchehr, « Persian Ambassadors, their Circassians, and the Politics of Elizabethan and Regency England », *I.S.*, 44, 2, 2011, p. 251-271.
- EURICH, S. Amanda, « Secrets of the Seraglio : Harem Politics and the Rhetoric of Imperialism in the Travels of Sir Jean Chardin », in AMES et LOVE (dir.), *Distant Lands and Diverse Cultures : The French Experience in Asia, 1600-1700*, Westport, Conn., Praeger, 2003, p. 47-70.
- FERRIER, R., « The Agreement of the East India Company with the Armenian nation, 22nd June 1688 », *REArm, n.s.*, 7, 1970, p. 427-443.
- , « The Armenians and the East India Company in Persia in the Seventeenth Centuries », *The Economic History Review*, 2<sup>nd</sup> s., 26, 1973, p. 38-62.
- , « The European Diplomacy of Shah Abbas I and the First Persian Embassy to England », *Iran*, 11, 1973, p. 75-92.
- , « The Economic Dimension of the Policy of Shah 'Abbas I », *Iran Moderne, Actes du XXIX<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes, section organisée par Gilbert Lazard*, vol. I, Paris, L'Asiathèque, 1976, p. 63-73.
- , « Trade from the Mid-14th Century to the End of the Safavid Period » in JACKSON (dir.), *CHI*, 6, 1986, p. 412-490.
- , « The Terms and Conditions Under which English Trade was Transacted with Safavid Persia », *BSOAS*, 49, 1, 1986, p. 48-72.
- , *Journey to Persia : Jean Chardin's Portrait of a Seventeenth-Century Empire*, Londres, New York, I.B Tauris, 1996.
- , « Women in Safavid Iran : The Evidence of European Travellers », in HAMBLBY (dir.), *Women in the Medieval Islamic World : Power, Patronage and Piety*, New York, St. Martin's Press, Londres, 1998.
- FISCHER, M., *Iran, From Religious Dispute to Revolution*, Cambridge, MA. Londres, 1980.
- FLOOR, Willem M., « New Facts on the Hostein Embassy to Iran (1637) », *Der Islam*, 60, 1983, p. 302-308.
- , *A description of Musqat and Oman anno 1673*, (maison d'édition, lieu d'édition), 1985.
- , « Fact or Fiction, The Most Perilous Journey of Jan Jansz. Struys », in Jean CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 57-68.
- , DUVERDIER, Gérauld, GHARAVI, M., *Européens en Orient au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris,

- Société d'histoire de l'Orient, L'Harmattan, 1994.
- , « The Dutch and the Persian Silk Trade », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 323-368.
- , « The Rise and Fall of Mirza Taqi, The Eunuch Grand Vizier (1043-55/1633-45) », *St. Ir.*, 26, 1997, p. 237-266.
- , *The Afghan occupation of Safavid Persia, 1721-1729, compiled, annot. and transl. By Willem Floor*, Cahier de Studia Iranica, 19, Association pour l'avancement des études iraniennes, Peeters, Leuven, 1998.
- , *A Fiscal History of Iran in the Safavid and Qajar Periods*, New York, 1998.
- , « The Bandar 'Abbas-Isfahan Route in the Late Safavid Era (1617-1717) », *Iran*, 37, 1999, p. 67-94.
- , *The Economy of Safavid Persia*, Wiesbaden, Reichert, 2000.
- , « The Secular Judicial System in Safavid Persia », *St. Ir.*, 29, 1, 2000, p. 9-60.
- , CLAWSON, Patrick, « Safavid Iran's Search for Silver and Gold », *IJMES*, 32, 2000, p. 345-368.
- , *Safavid Government Institutions*, Costa Mesa (Ca), Mazda, 2001.
- , *The Persian Textile Industry in Historical Perspective (1500-1925)*, Paris, Société d'histoire de l'Orient, Montréal, L'Harmattan, 2002.
- , « The *Khalifeh al-kholafa* of the Safavid Sufi Order », *ZDMG*, 153, 2003, p. 51-86.
- , « A Note on the Grand Vizierate in Seventeenth Century Persia », *ZDMG*, 155, 2005, p. 435-481.
- , *The Persian Gulf. A Political and Economic History of Five Port Cities. 1500-1730*, Washignton, Mage Publishers, 2006.
- , HAKIMZADEH, Farhad (dir.), *The Hispano-portuguese empire and its contacts with Safavid Persia, the kingdom of Hormuz and Yarubid Oman from 1489 to 1720. A bibliography of printed publications 1508-2007*, Louvain - Paris, Peeters / Iran Heritage Foundation / Freer Gallery of Art & Arthur M. Sackler Gallery, Smithsonian Institution, 2007.
- , « Who were the Niquelus ? », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 89-106.
- , *Titles and Emoluments in Safavid Iran, a Third Manual of Safavid Administration*, by Mirza Naqi Nasiri, Washington D.C, Mage Publishers, 2008.
- , FAGHFOORY, Muhammad H., *Dastur al-Moluk, A Safavid State Manual*, Costa Mesa, Mazda Publishers, 2007.
- , JAVADI, Hasan, « The Role of Azerbaijani Turkish in Safavid Iran », *I.S.*, 46, 4, 2013, p. 569-581.
- FOGEL, Michèle, *Les cérémonies de l'information*, Paris, Fayard, 1989.
- FORAN, John, « The Long Fall of the Safavid Dynasty : Moving Beyond the Standart Views », *IJMES*, 24, 1992, p. 281-304.
- FOROUGH, Hassan, « Le Mythe séduisant de la Perse dans la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Pazhuhesh-e Zabanha-ye Khareji*, 21, Special Issue, French, 2005, p. 61-76.
- FRAGNER, Berte G., « Ardabil zwischen Sultan und Schah. Zehn Urkunden Schah Tahmasp II », *Turcica*, 6, 1975, p. 177-225.
- , « Shah Isma'il's Farmans and Sanads : Tradition and Reform in Persephone

- Administration and Chancellery Affairs », *Journal of Azerbaijan Studies*, 1, 1998, p. 35-47.
- GALDIERI, Eugenio, « Les Palais d'Isfahan », *I.S.*, 7, 1-2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium, Part I, Renata Holod, 1974, p. 380-415.
- GALLAGHER, Amelia, « Shah Isma'il Poetry in the *Silsilat al-nasab-i Safawiyya* », *I.S.*, 44, 6, 2011, p. 895-911.
- GALLETTI, Mirella, « La bataille de Tchaldéran dans un tableau du XVI<sup>e</sup> siècle », *St. Ir.*, 36, 2007, p. 65-86.
- GANJEI, Tourkhan, *Il canzoniere di Shah Ismail Hata'i*, Naples, 1959.
- GARCIA, José Manuel, « Pedro Teixeira et Fr. António de Gouveia : leurs intérêts pour la Perse », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 205-216.
- GARCIN, Jean-Claude (dir.), *États, sociétés et cultures du Monde musulman médiéval, X<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1995, 3 vol.
- GAUBE, Heinze, WIRTH, Eugen, *Der Bazar von Isfahan*, Wiesbaden, 1978.
- GHANI, Cyrus, *Shakespeare, Persia & the East*, Washington, Mage Publishers, 2007.
- GHARAVI, Mohammed, « Le portrait des Iraniens dans les ouvrages français du XVII<sup>e</sup> siècle », Thèse de Doctorat, Université Paris, Lettres, 1964.
- GHOLSORKHI, Shohreh, « Ismail II and Mirza Makhdum Sharifi : an Interlude in Safavid History », *IJMES*, 26, 3, 1994, p. 477-488.
- , « Pari Khan Khanum : A masterful Safavid Princess », *I.S.*, 28, 3-4, 1995, p. 143-156.
- GIL PUJO, Xavier, *Tiempo de politica : perspectivas historiográficas sobre la Europa moderna*, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2007.
- GIRY-DELOISON, Charles, « La naissance de la diplomatie moderne en France et en Angleterre au début du XVI<sup>e</sup> siècle », *Nouvelle Revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, 5, 1987, p. 41-58.
- GLASSEN, Erika, *Die frühen Safawiden nach Qazi Ahmad Qumi*, Islamkundliche Untersuchungen Band 5, Freiburg im Breisgau, Schwarz, 1970.
- GOFFMAN, Daniel, *The Ottoman Empire and Early Modern Europe*, New York, Cambridge University Press, 2002.
- GOKALP, Altan, *Têtes Rouges et Bouches Noires, Une confrérie tribale de l'Ouest anatolien*, Paris, Société d'Ethnographie, 1980.
- GHOUGASSIAN, Vazken S., *The Emergence of the Armenian Diocese of New Julfa in the Seventeenth Century*, Atlanta, GA : Scholars Press, 1998.
- GOUSHEGIR, A., « Le café en Iran, des Safavides à l'époque actuelle », in DESMET (dir.), *Contributions au thème du et des cafés dans les sociétés du Proche-Orient*, Aix-en-Provence, 1991, p. 75-112.
- GRAHAM, Terry, « The Ni'matu'llahi Order Under Safavid Suppression and in Indian Exile », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722) The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 165-200.
- GREGORIAN, Vartan, « Minorities of Isfahan : The Armenian Community of Isfahan, 1587-1722 », *I.S.*, 7, 2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium, Part I, Renata Holod, 1974, p. 652-680.
- GREY, Charles, *A Narrative of Italian Travels in Persia during the Fifteenth and Sixteenth Centuries*, Londres, Hakluyt Society, 1873.
- GREY, Edward, *The Travels of Pietro della Valle, with a life of the author, an introd. and*

- notes by Edward Grey, from the old english transl. Of 1664n, New Dehli, Madras, Asian educational services, 1991.
- GROTIUS, Hugo, *Le Droit de la guerre et de la paix*, Paris, PUF, 2005 (1<sup>ère</sup> éd., *De jure belli ac pacis*, 1625).
- GRUBE, Ernst, « Wall Paintings in the Seventeenth Century Monuments of Isfahan », *I.S.*, 7, 2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium, Part I, Renata Holod, 1974, p. 511-542.
- GULBENKIAN, Roberto, « Philippe de Zagly, marchand arménien de Julfa, et l'établissement du commerce persan en Courlande en 1696 », *Revue des études arméniennes*, 7, 1970, p. 361-399.
- , *L'ambassade en Perse de Luís Pereira et des Pères Portugais de l'Ordre de Saint-Augustin, Belchior dos Anjos et Guilherme de Santo Agostinho*, Lisbonne, 1972.
- , *Estudos historicos*, Lisbonne, Academia portuguesa da historia, 1995.
- , « La légende de David de Sassoun d'après deux voyageurs portugais du XVI<sup>e</sup> siècle », *Estudos Históricos*, I, *Relações entre Portugal, Arménia e Médio Oriente*, Lisbonne, 1995, p. 85-99.
- GURNEY, J., « Pietro della Valle : the Limits of Perception », *BSOAS*, 49, 1, 1986, p. 103-116.
- GUYOT, Alain, « Bernardin de Saint-Pierre : du voyageur récalcitrant au voyageur immobile », *Revue des Sciences Humaines, Homo Viator, Le Voyage de la vie (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, 245, janv.-mars 1997, p. 111-127.
- HAIRI, Abdul-Hadi, « Reflections on the Shi'i Responses to Missionary thought and Activities in the Safavid Period », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 151-164.
- HAMMER, (trad. HELLERT), *Histoire de l'Empire ottoman depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1835-1841, 18 vol.
- HAMY, Ernest-Théodore, « Une lettre inédite du voyageur J.B. Tavernier : 1664 », Paris, Imprimerie Nationale, *JA*, mars/avril 1906.
- HANEDA, Masashi, « L'Évolution de la garde royale des Safavides », *Moyen Orient et Océan Indien*, I, 1984, p. 41-64.
- , *Le Chah et les Qizilbashs. Le système militaire safavide*, Berlin, K. Schwarz, 1987.
- , « La Famille Khuzani Isfahani (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) », *St. Ir.*, 18, 1989, p. 77-92.
- , « Maydan et Bagh : Réflexion à propos de l'urbanisme du Shah 'Abbas », in HANEDA (dir.), *Documents et archives provenant de l'Asie central*, Kyoto, Association Franco-Japonaise des Etudes Orientales, 1990, p. 87-99.
- , *Islamic urban studies : Historical Review and Perspectives*, Londres, Kegan Paul International, 1994.
- , « The Character of the Urbanisation of Isfahan in the Later Period », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B. Tauris, 1996, p. 369-388.
- , « Emigration of Iranian Elites to India During the 16th-18th Centuries », in SZUPPE (dir.), *L'Héritage timouride, Iran-Asie Centrale-Inde XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Tashkent/Aix-en-Provence, 1997, p. 129-143.
- HAUDRÈRE, Philippe, *Le Grand commerce maritime au XVIII<sup>e</sup> siècle, Européens et espaces maritimes*, Paris, SEDES, 1997.
- , *Les Flottes des Compagnies des Indes, 1600-1857*, Service Historique de la Marine, 1996.

- , *La Compagnie française des Indes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Le Bourdonnais et Rostaing, Les Indes Savantes, 2004.
- , *Les Compagnies des Indes orientales. Trois siècles de rencontre entre Orientaux et occidentaux (1600-1858)*, Paris, Desjonquères, 2006.
- HELLOT-BELLIER, Florence, *France-Iran, Quatre cents ans de dialogue*, Cahier Studia Iranica 34, Paris, Association pour l'avancement des Études Iranienne, Peeters, 2007.
- HERBETTE, Maurice, *Une Ambassade persane sous Louis XIV*, Paris, Perrin, 1907.
- HERMANN, Denis, REZAI, Omid, « Aspectos de la penetración del shiismo en Iran durante los periodos ilkhani y timuri. El éxito político de los movimientos Sarbedar, Mar'ashi y Musha'sha'yan », *Estudios de Asia y Africa*, 39, 3, sept.-dic, 2004, p. 673-709.
- , « La instraución del shiismo como religión de estado en Iran bajo los Safavidas : del shiismo qizilbash al shiismo imamita », *Estudios de Asia y Africa*, 61, 3, sept.-dic., 2006, p. 439-472.
- HERZIG, Edmund M., « The Deportation of the Armenians in 1604-1605 and Europe's Myth of Shah Abbas I », in MELVILLE (dir.), *Pembroke Papers*, Cambridge, 1990, p. 59-71.
- , « The Iranian Raw Silk Trade and European Manufacture in the XVIIth and XVIIIth Centuries », *The Journal of European Economic History*, 19, 1990, p. 73-89.
- , *The Armenian Merchants of New Julfa, Isfahan. A Study in pre-modern Asian Trade*, Oxford University, PhD diss., 1991.
- , « The Volume of Iranian Raw Silk Exports in the Safavid Period », *I.S.*, 25, 1-2, 1992, p. 61-79.
- , « The Family Firm in the Commercial Organisation of the Julfa Armenians », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 287-304.
- , « The Rise of the Julfa Merchants in the Late Sixteenth Century », in MELVILLE (dir.), *Pembroke Papers*, 4, 1996, p. 305-322.
- HILLENBRAND, R., « Safavid Architecture », in JACKSON (dir.), *CHI*, 6, 1986, p. 759-842.
- HINZ, Walther, « Schah Isma'il II. Ein Beitrag zur Geschichte der Safawiden », *Mitteilungen des Seminars für orientalische Sprachen an der K. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin : Westasiatische Abteilung*, 36, 1933, p. 19-100.
- , *Irans Aufstieg zum Nationalstaat im fünf-zehnten Jahrhundert*, Berlin-Leipzig, Walter de Gruyter & Co., 1936.
- HOLID, Renata (dir.), « Studies on Isfahan : Proceedings of the Isfahan Colloquium », *I.S.*, 7, 1974.
- HORST, Heribert, *Timur und Hoja 'Ali, ein Beitrag zur Geschichte der Safawiden*, Abhandlungen der Geistes und Sozialwissenschaftlichen Klasse Jahrgang, Wiesbaden, 1958.
- INVERNIZZI, Antonio, *Il genio vagante: Babilonia, Ctesifonte, Persepoli in racconti di viaggio e testimonianze dei secoli XII-XVIII*, Alessandria, dell'Orso, 2005.
- JABBARI, Hooshang, *Trade and Commerce between Iran and India during the Safavid Period (1505-1707)*, Indian Bibliographies Bureau, 2003.
- JACOB, Norman, « La religion et le développement économique : le cas de l'Iran », *Archives des sciences sociales des religions*, 15, 1, 1963, p. 43-48.
- JACQUIN, Frédéric, *Le voyage en Perse au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 2010.

- JAUSS, H.R., *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, coll. Tel, Paris, 1978.
- JORET, Charles, *Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur*, Paris, Plon, 1886.
- KAMALI, Masoud, *Revolutionary Iran, civil state and the state in the modernization process*, Asghate, 1998.
- , *Multiple modernities, Civil society and Islam : the case of Iran and Turkey*, Liverpool, Liverpool University Press, 2006.
- KAEPPELIN, Paul, *La compagnie des Indes Orientales et François Martin, étude sur l'histoire du commerce et des établissements français dans l'Inde sous Louis XIV (1664-1719)*, Thèse, Paris, A. Challamel, 1908.
- KARAPETIAN, Karapet, *Isfahan, New Julfa : Le Case degli Armenia : una raccolta di rilevamenti architettonici*, Roma, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, 1974.
- KAUFMANN, Ego, *Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Hachettes Littératures, 2007.
- , *L'Invention de Soi, une théorie de l'identité*, Paris, Hachette Littératures, coll. Pluriel, 2010.
- KEDDIE, N.R., *Scholars, Saints and Sufis : Muslim institutions in the Middle East since 1500*, Berkeley, Los Angeles, Londres, Near Eastern center, University of California, Los Angeles, 1978.
- KEYVANI, Mehdi, « Artisans and Guild Life in the later Safavid Period : Contributions to the Social-economic History of Persia », *Islamkundliche Untersuchungen*, Berlin, Klaus Schwarz Verlag, 1982.
- KÉKOVIAN, Kéram, « Marchands arméniens au XVII<sup>e</sup> siècle », *CMRS*, 1975, 16, 2, p. 199-244.
- , CHAUDHURY, S. (dir.), *Les Arméniens dans le commerce asiatique au début de l'ère moderne*, Paris, 2007.
- KHACHIKIAN, Levon, GODNEFF, Nina, « Le registre d'un marchand arménien en Perse, en Inde et au Tibet (1682-1693) », *Annales, Économies. Sociétés. Civilisations*, 2, 1967, p. 231-278.
- KHANSARI, Mehdi, YAVARI, Minouch, *Espace persan : architecture traditionnelle en Iran*, Liège, P. Mardaga, 1986.
- KISSLING, Hans-Joachim, « Aus der Geschichte des Chalretijje-Ordens », *ZDMG*, C III, 1953, p. 233-89.
- , « Shah Ismail I<sup>er</sup>, la nouvelle route des Indes et des Ottomans », *Turcica*, 6, 1975, p. 89-102.
- KLEIN, Rüdiger, « Caravan Trade in Safavid Iran (first half of the 17th Century) », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 305-318.
- KLEISS, Wolfram, « Safavid Palaces », *Ars Orientalis*, 23, 1993, p. 250-256.
- KOHLBERG, Etan, « From Imamiyya to Ithna-'ashariyya », *BSOAS*, University of London, 39, 3, 1976, p. 531-534.
- , « Aspects of Akhbari Thought in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », in LEVTZION, VOLL (dir.), *Eighteenth-Century Renewal and Reform in Islam*, Syracuse, New-York, Syracuse University Press, 1987, p. 133-160.
- , « Some Imami-Shi-i Views on *taqiyya* », *Journal of the American Oriental Society*, 95, p. 395-402.

- KROELL, Anne, « Billon de Cancerville et les relations franco-persanes au début du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Le Monde iranien et l'islam*, 2, Genève, Librairie Droz, 1974, p. 127-156.
- , « Louis XIV, la Perse et Mascate », *Le Monde iranien et l'Islam*, Société et Culture, 4, 1976-77, p. 1-78.
- , *Nouvelles d'Ispahan, 1665-1695*, Société d'Histoire de l'Orient, Paris, 1979.
- , « Douze lettres de Jean Chardin », *JA*, CLXX, 1982, p. 317-330.
- , « Alexandre de Lestaille, dernier agent de la Compagnie Royale des Indes en Perse », *Moyen-Orient et Océan Indien*, 1, 1984, p. 64-72.
- , « Bandar Abbas à la fin du règne des Safavides », CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 319-342.
- KÜTÜKOGLU, Bekir, « Les relations entre l'Empire ottoman et l'Iran dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », *Turcica*, 6, 1975, p. 128-145.
- LAMBTON, Ann Katherine Swynfor, « Quis custodiet custodes : Some Reflections on the Persian Theory of Government », *St. Is.*, 5 et 6, 1956, p. 125-148.
- , « Persian biographical literature », in LEWIS, HOLT (dir.), *Historians of the Middle East*, Oxford, 1962, p. 141-151.
- , « The Office of Kalandar under the Safawids and Afshars », in *Mélanges Massé*, Université de Téhéran, 1963, p. 206-218.
- , *Theory and practice in medieval Persian government*, Londres, Variorum reprints, 1980.
- , « Concepts of Authority in Persia : Eleventh to Nineteenth Centuries A.D », *Iran*, 26, 1988, p. 95-103.
- , *Landlord and Peasant in Persia : a Study of Land Tenure and Land Revenue Administration*, Londres, New York, I. B. Tauris, 1991.
- (dir.), *The Cambridge History of Islam*, 1992.
- , *Continuity and Change in Medieval Persia : Aspects of Administrative, Economic and Social history : 11-14th Centuries*, Bibliotheca Persica, 1998.
- LANG, D. M., *The Last Years of the Georgian Monarchy, 1658-1832*, New York, 1957.
- LASSIKOVA, Galina, « Hushang the Dragon-slayer : Fire and Firearms in Safavid Art and Diplomacy », *I.S.*, 43, 1, 2010, p. 29-51.
- LAUTHELIER, Rachel, « Quand le récit de l'aventure supplante la relation de voyage : le voyage de Perse au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, PUF, 104, 2004, p. 871-886.
- LEBRUN, François, *L'Europe et le monde, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Armand Colin, 2008.
- LEITES, Edmund, *La Passion du bonheur, Conscience puritaine et sexualité moderne*, Paris Cerf, coll. Passages, 1988.
- LEMERCIER-QUELQUEJAY, Chantal, « La structure sociale, politique et religieuse du Caucase du Nord au XVI<sup>e</sup> siècle », *CMRS*, 25, 1984.
- LEFÈVRE, Corinne, « Pouvoir et noblesse dans l'Empire moghol. Perspectives du règne de Jahangir (1605-1627) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 62, 6, 2007, p. 1287-1312.
- , « Jahangir et son frère Shah 'Abbas : compétition et circulation entre deux puissances de l'Asie mineure de la Première Modernité », in HERMANN, SPECIALE (dir.), *Muslim Cultures in the Indo-Iranian World during the Early Modern and Modern Periods*, Institut Français de Recherche en Iran, Berlin, Klaus Schwarz, Verlag, 2010,



- p. 23-56.
- LEFEVRE, R., « Su un ambasciata persiana a Roma nel 1601 », *Studi romani*, 35, 1987, p. 359-373.
- LE HUENEN, Roland, « Le récit de voyage : l'entrée en littérature », *Études littéraires*, 20, 1987.
- , « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales*, 7, 1990, p. 11-27.
- LEMERCIER-QUELQUEJAY, Chantal, « Les Kalmuks de la Volga entre l'Empire russe et l'Empire ottoman sous le règne de Pierre le Grand », *CMRS*, 7, 1, janv.-mars 1996, p. 63-76.
- LEON, P., *Histoire économique et sociale du monde*, t. II, « Les hésitations de la croissance, 1580-1740 », Paris, Armand Colin, 1978.
- LESTRINGANT, Frank, « Europe et théorie des climats dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », in *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, p. 255-276.
- , *L'Atelier du Cosmographe, L'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, Bibliothèque de synthèse, 1991.
- , *Le Cannibale, grandeur et décadence*, Paris, Perrin, 1994.
- , MOUSSA, Serge (dir.), *Homo Viator, Le voyage de la vie (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Lille, Presses de l'Université de Lille III, 1997.
- LESTRANGE, Guy (trad., dir.), *Don Juan of Persia, A Shi'ah Catholic*, Londres, LondresBroadway Travellers Series, 1926.
- , *The « Farnama »*, Londres, E.J.W Gibb memorial series, New series, 1921.
- LEWIS, Bernard, HOLT (dir.), *Historians of the Middle East*, Oxford, 1962.
- , « Registers on Iran and Adherbayjan in the Ottoman Defter-i Khaqani », in *Mélanges d'orientalisme offerts à Henri Massé*, Téhéran, 1963, p. 259-263.
- , *L'Islam d'hier à aujourd'hui*, Paris, Payot, 2003.
- LEWISOHN, Leonard, « Sufism and the School of Isfahan », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 63-134.
- LIECHTENHAN, Francine-Dominique, « Le voyageur ou peregrinatorum scriptor, un homme de métier au Grand Siècle », in TVERDOTA (György) (dir.), *Écrire le voyage*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, p.143-153.
- LINON-CHIPON, Sophie, *Gallia Orientalis, Voyages aux Indes Orientales (1529-1722), Poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.
- LOCKHART, Laurence, *Famous Cities of Iran*, Brentford, Middlesex, W. Pearce, 1939.
- , *The Fall of the Safavi Dynasty and the Afghan Occupation of Persia*, Cambridge, 1958.
- , MOROZZO DELLA ROCCA, R., TIEPOLO, M.F (dir.), *I Viaggi in Persia degli ambasciatori veneti Barbaro e Contarini*, Roma, Libreria dello Stato, 1973.
- LOOSLEY, Emma, *Messiah and Mahdi : Caucasian Christians and the Construction of Safavid Isfahan*, East and West Publication, 2009.
- LUFT, Paul, *Iran unter Schah 'Abbas II (1642-1666)*, Diss. Phill., Göttingen, 1968.
- , *Strategische Interessen und Anleihenpolitik Russlands in Iran*, in *Geschichte und Gesellschaft*, 1, 1975.
- MAC CHESNEY, Robert, « Waqf and Public Policy : The Waqf of Shah 'Abbas,

- 1011-1023/1602-1614 », *AAS*, 15, 1981, p. 165-190.
- , « The Conquest of Herat 995-996/1587-1588 : Sources for the Study of Safavid/Qizilbash – Shibanid/Uzbek Relations », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 69-107.
- , « Barrier or Heterodoxy ? Rethinking the Ties between Iran and Central Asia in the 17th Century », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 231-269.
- , « The Central Asian Hajj-Pilgrimage in the Time of the Early Modern Empires », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 129-156.
- MAEDA, Hirotake, « Hamza Mirza and the Caucasian Elements at the Safavid Court », *Orientalist*, ASG, Tbilisi, 2001, p. 155-171.
- , « On the Ethno-social Background of Four Gholam Families from Georgia in Safavid Iran », *St. Ir.*, 32, 2003, p. 243-278.
- , « The Household of Allahverdi Khan : an Example of Patronage Network in Safavid Iran », in HELLOT-BELLIER, NATCHKEBIA (dir.), *La Géorgie, entre Perse et Europe*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 49-67.
- MAHDAVI, Shireen, « Muhammad Baqir Majlisi, Family Values, and the Safavids », MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 81-100.
- MALCOLM, John, *The History of Persia from the most Early Period to the Present Time*, Londres, 1815, 2 vol.
- MAMEDOV, Azizaga, « Le plus ancien manuscrit du *divan* de Shah Ismail Khatayi », *Turcica*, 6, 1975, p. 11-23.
- MANTRAN, Robert (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, Fayard, 1989.
- MARTINEZ-GROS, Gabriel, « Le palais dans l'Islam classique : la clôture et l'éblouissement », in AUZÉPY, CORNETTE (dir.), *Palais et Pouvoir, de Constantinople à Versailles*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2003, p. 35-44.
- MARTINO, Pierre, *L'Orient dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1906.
- MASSÉ, Henri, « Ordonnance rendue par le prince ilkhanien Ahmad Jalair en faveur du Cheikh Sadr od-Din (1305-1392) », *JA*, 230, juillet-sept. 1938, p. 465-468.
- MASSON, Paul, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1896.
- , *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1911.
- MATTHEE, Rudi, *Politics and trade in late Safavid Iran*, PhD thesis, Berkeley, UCLA, 1991.
- , « The career of Mohammad Beg, Grand Vizier of Shah 'Abbas II (r. 1642-1666) », *I.S.*, 24, 1-4, 1991, p. 17-36.
- , « The East India Company Trade in Kerman Wool, 1658-1730 », in Jean CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 343-383.
- , « Administrative Stability and Change in late 17th Century Iran : the Case of Shaykh 'Ali Khan Zanganah (1669-89) », *IJMES*, 26, 1, 1994, p. 77-98.
- , « Anti-ottoman Politics and Transit Rights The Seventeenth-Century Trade in Silk Between Safavid Iran and Muscovy », *CMRS*, 35, 4, 1994, p. 739-762.
- , « Unwalled Cities and Restless Nomads : Firearms and Artillery in Safavid Iran », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 389-416.
- « Historiography and Representation in Safavid and Afsharid Iran », *I.S.*, 31, 2, 1998, p.

- 143-147.
- , « The Safavid, Afshar, and Zand Periods », *I.S.*, 31, 3-4, 1998, p. 483-493.
- , « Between Aloofness and Fascination : Safavid Views of the West », *I.S.*, 31, 2, 1998, p. 219-246.
- , *The Politics of Trade in Safavid Iran. Silk for silver, 1600-1730*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- (dir.), *Iran and beyond : Essays in Middle Eastern History in Honor of Nikkie R. Keddie*, Costa Mesa, Mazda, 2000.
- , « Prostitutes, Courtesans and Dancing girls : Women in Safavid Iran », in MATTHEE (dir.), *Iran and Beyond...*, Costa Mesa, Mazda, 2000, p. 121-150.
- , « The Merchants in Safavid Iran : Participants and Perceptions », *Journal of Early Modern History*, 4, 3-4, 2000, p. 233-268.
- , KEDDIE, Nikki (dir.), *Iran and the Surrounding : Interactions in Culture and Cultural Politics*, Seattle, University of Washington Press, 2002.
- , « Suspicion, Fear and Admiration : Pre-Nineteenth-Century Iranians Views of the English and the Russians », in KEDDIE, MATTHEE (dir.), *Iran and the Surrounding World : Interactions in Culture and Cultural Politics*, Seattle-Londres, University of Washington Press, 2002, p. 121-145.
- , « The Safavid Mint of Huvayzeh : The Numismatic Evidence », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 265-291.
- , « Anti-Ottoman Concerns and Caucasians Interests : Diplomatic Relations between Iran and Russia, 1587-1639 », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 101-128.
- , « Blinded by power : The Rise and Fall of Fath 'Ali Khan Daghestani, Grand Vizier under Shah Soltan Hoseyn Safavi (AA27/1715-1133/1720) », *St. Ir.*, 33, 2, 2004, p. 179-220.
- , *The Pursuite of Pleasure : Drugs and Stimulants in Iranian History, 1500-1900*, Princeton, Princeton University press, 2005.
- , « Was Safavid Iran an Empire ? », *JESHO*, 53, 2010, p. 233-265.
- , FLORES, J., MATTHEE, R., (dir.), *Portugal, the Persian Gulf and Safavid Persia*, Acta Iranica, 52, 2011.
- , *Persia in Crisis : Safavid Decline and the Fall of Isfahan*, International Library of Iranian Studies, 17, I.B. Tauris, Londres, 2011.
- , « Rudeness and Revilement : Russian-Iranien Relations in the Mid-Seventeenth Century », *I.S.*, 46, 3, 2013, p. 333-357.
- MATTINGLY, G., *Renaissance Diplomacy*, Londres, J. Cape, 1953.
- MAULDE-LA-CLAVIÈRE, René de, *Les Mille et une Nuits d'une ambassadrice de Louis XIV*, Paris, 1896.
- , *La Diplomatie au temps de Machiavel*, Slatkine Reprints, Genève, 1970, 3 vol. (1892-1893).
- MAURO, Frédéric, *L'Expansion européenne (1600-1870)*, Paris, PUF, coll. Nouvelle Clio, 27, 1967.
- MAZZAOUI, Michel, « The Ghazi Background on the Safavid State », *Iqbal Review*, 12, 3, 1971, p. 79-90.
- , *The Origins of the Safavids. Shi'ism, Sufism and the Gulat*, Wiesbaden, Franz Steiner,

- 1972.
- , « From Tabriz to Isfahan : Three phases of Safavid History », *ZDMG*, suppl. 3, Wiesbaden, 1977, p. 514-519.
- , « The Religious Policy of Safavid Shah Islam'il II », in MAZZAOUI, MOREEN (dir.), *Intellectual Studies on Islam*, Salt Lake City, Utah Press, 1990, p. 46-56.
- (dir.), *Textiles : Production, Trade and Demand*, Aldershot (GB), Brookfield (Vt.), Ashgate Variorum, 1997.
- (dir.), *Safavid Iran and her Neighbors*, Salt Lake City, University of Utah press, 2003.
- , « A New Edition of the Safva al-safa », in PFEIFFER, QUINN (dir.), *History and Historiography of post-Mongol Central Asia and the Middle East, Studies in Honour of John E. Woods*, Wiesbaden, 2006, p. 303-310.
- MELLIKIAN-CHIRVANI, Assadullah Souren, *Le Chant du monde, l'Art de l'Iran safavide (1501-1736)*, Musée du Louvre Editions, Paris, 2007.
- MELIKOFF, Irène, *Abu Muslim : le « Porte-hache » du Khorassan dans la tradition épique turco-iranienne*, Paris, Maisonneuve, 1962.
- , *Le Drame de Kerbéla dans la littérature épique turque*, REI, 1966.
- , « Le problème Kizilbash », *Turcica*, 6, 1975, p. 49-67.
- , *Sur les traces du soufisme turc : recherches sur l'Islam populaire en Anatolie*, Istanbul, 1992.
- , « Image et symboles chez les Qezelbash », in *Actes du Colloque international de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg, 3 et 4 fév. 1994, Département d'Études persanes, Images et représentations en Terre d'Islam*, Téhéran, Presses Universitaires d'Iran, 1997, p. 40-65.
- MELIS, Nicola, « The importance of Hormuz for Luso-Ottoman Gulf-centred Policies in the 16th Century : Some Observations based on Contemporary Sources », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 107-120.
- MELVILLE, Charles, « From Qars to Qandahar : The itineraries of Shah 'Abbas I (995-1038/1587-1629) », in CALMARD (dir.), *Études Safavides*, Paris-Téhéran, 1993, p. 195-224.
- , « Shah 'Abbas and the Pilgrimage to Mashad », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia*, Londres, 1996, p. 191-229.
- (dir.), *Safavid Persia : the History and Politics of an Islamic Society*, Londres, I.B. Tauris in association with the Centre of Middle Eastern studies, University of Cambridge, 1996.
- , « A Lost Source for the Reign of Shah 'Abbas : the *Afzal al-tawarikh* of Fazli Khuzani Isfahani », *I.S.*, 31, 2, 1998, p. 263-266.
- , « History : From the Saljuks to the Aq Qoyunlu (ca. 1000-1500 C.E) », *I.S.*, 31, 3-4, 1998, p. 474-482.
- (dir.), *Pembroke Persian Papers*, Londres, I.B Tauris, 2000.
- , « New Light on the Reign of Shah 'Abbas : vol. III of the *Afzal al-Tavarikh* », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Leiden, Brill, 2003, p. 63-96.
- , « The Illustration of History in Safavid Manuscript Painting », in MITCHELL, (dir.), *New Perspectives on Safavid Iran : Empire and Society*, Routledge, Iranian Studies, 2011, p. 163-197.
- MÉNAGER, Daniel, *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris, PUF, 2001.

- MENANT, D., « Les Zoroastriens de Perse », *RMM*, III, 1907 (Richelieu, Impr-Or, 1431), p. 193-220.
- MENASCE, Jean de, *Études iraniennes*, Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes, Leuven, Peteers, 1985.
- MERLE, Alexandra, *Le Miroir ottoman, Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, coll. Iberica, 2003.
- , « L'image des Turcs en Espagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles », in BÉLY (dir.), *Turcs et turqueries (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, PUPS, 2009, p. 37-62.
- MEYER, Jean, *L'Europe et la conquête du monde, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2009 (1<sup>ère</sup> éd. 1990).
- MICHAUD, C., « Henri IV, le pape Clément VIII et les Turcs », in TOLLET (dir.), *Guerres et paix en Europe centrale aux époques moderne et contemporaine, Mélanges d'histoire des relations internationales offerts à Jean Béranger*, Paris, 2003, p. 451-458.
- MINORSKY, Vladimir Feodorovitch, « Notes sur la secte des Ahlé-Haqq », *RMM*, 44-45, 1921, p. 205-302.
- , *Les Études historiques et géographiques sur la Perse depuis 1900*, Paris, P. Geuthner, 1930.
- , « La Perse au XV<sup>e</sup> siècle entre la Turquie et Venise », Paris, Société des Études iraniennes et de l'Art persan, 8, 1933.
- , « The Middle East in Western Politics in the 13th, 14th and 15th Centuries », *JRCAS*, 27, 4, 1940, p. 427-461.
- , « The Poetry of Shah Isma'il », *BSOAS*, 10, 1942, p. 106-153.
- , « The Guran, Elegy of Ahmad khan Komasi on the death of his Wife », *BSOAS*, University of London, 11, 1, 1943.
- , *Tadhkirat al-muluk, a Manual of Safavid Administration, circa 1137-1725, Persian texte in facsimile, B.M Dr. 9496, translated and explained by V. Minorsky*, Londres, Luzac, Cambridge, W. Heffer and sons, 1943.
- , *Géographes et voyageurs musulmans*, Le Caire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, *Bulletin de la Société royale de géographie d'Égypte*, t. 24, 1951.
- , « A Mongol Decree of 720/1320 to the Family of Shaykh Zahid », *BSOAS*, 16, 1954, p. 515-527.
- , *La Perse au Moyen Âge*, Roma, Accademia nazionale dei Lincei, 1956.
- , *Persia in A.D 1478-1490, an Abridged Translation of Fadlullah b. Ruzbihan Khunji, The Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, Londres, 1957.
- , « Shaykh Bali-Efendi on the Safavids », *BSOAS*, 20, 1/3, 1957.
- MIQUEL, André, BAUDEN, Frédéric, *Le Voyage à Smyrne, Un manuscrit d'Antoine Galland (1678)*, Paris, Chanteigne, coll. Magellane, 2000.
- MIRJAFARI, Hossein, « The Haydari-Ni'mati Conflicts in Iran », *I.S.*, 12, 3-4, 1979, p. 135-162.
- MITCHELL, Colin P., « Safavid Imperial Tarassul and the Persian Insha' Tradition », *St. Ir.*, 27, 2, 1997, p. 173-209.
- , « Shah 'Abbas, the English East India Company and the Cannoneers of Fars », *Itinerario*, 24, 2000, p. 104-125.

- , « Out of Sight, Out of Mind : Shah Mohammad Khodabanda's Administration and the Safavid *Dar al-Ensha* », *Studies in Persianate Societies*, 3, 2005, p. 66-98.
- , *The Practice of Politics in Safavid Persia, Power, Religion and Rhetoric*, Londres, New York, I.B. Tauris, 2009.
- , (dir.), *New Perspectives on Safavid Iran : Empire and Society*, Routledge, Iranian Studies, 2011.
- MOIN, Ahmed Azfar, *Islam and the Millennium : Sacred Kingship and Popular Imagination in Early Modern India and Iran*, PhD of History, University of Michigan, 2010.
- MONTAZAM, Mir Ali Asghar, *Islam and Iran : the Background to the rule of anarchy and despotism in the country's Islamic past and present*, Londres, Eurasia Press, 2003, 592 p.
- MORADIAN, Kh., « Urban development during the Safavid period : a case study of feudal architecture in Iran », in *RIPEH*, 2, 1, 1977, p. 6-40.
- MOREEN, Vera Basch, *Iranian Jewry's Hour of Peril and Heroism. A Study of Babai ibn Lutf's chronicle (1617-1662)*, New York-Jerusalem, The American Academy for Jewish Research, 1987.
- MORIMOTO, Kazuo, « The Earliest 'Alid Genealogy for the Safavids : New Evidence for the Pre-dynastic Claim to Sayyid Status », *I.S.*, 43, 4, 2010, p. 447-469.
- MORGAN, David, *Medieval Persia 1040-1797*, Londres, Longman, 1988.
- , « Rethinking Safavid Shi'ism », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 19-27.
- MORINEAU, *Les Grandes Compagnies des Indes Orientales (XVI<sup>e</sup> -XIX<sup>e</sup> siècles)*, PUF, Vendôme, 1994.
- MORTON, A.H., « The Ardabil Shrine in the Reign of Shah Tahmasp I », Part. I, *Iran*, 12, 1974, p. 31-64, Part. II, *Iran*, 13, 1975, p. 39-58.
- , « The Early Years of Shah Isma'il in the *Afzal al-tavarikh* and Elsewhere », in MELVILLE, *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 27-52.
- , « The Date and Attribution of the *Ross Anonymous*. Notes on a Persian History of Shah Isma'il I », in MELVILLE (dir.), *Pembroke papers*, 1998, p. 179-212.
- MOSSADEGH, 'Ali Asghar, « La famille Monajjem Yazdi », *St. Ir.*, 16, 1987.
- MOUREAU, François (dir.), *Le Théâtre des voyages, Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, Presses de la Sorbonne, 2005.
- NASHAT, Guity, BECK, Loïs (dir.), *Women in Iran, from the Rise of Islam to 1800*, Urbana, University of Illinois Press, 2003.
- NASIRI-MOGHADDAM, Nader, « Les documents persans des Archives Nationales du Portugal (Torre do Tombo) et leur importance pour l'histoire du golf Persique aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 13-28.
- NASR, Hossein, « Religion in Safavid Persia », *I.S.*, 7, 1-2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part I, Renata Holod, 1974, p. 271-286.
- , « Spiritual Movements, Philosophy and Theology in the Safavid Period », in JACKSON (dir.), *CHI*, 6, 1986, p. 656-697.
- , « The Place of the School of Isfahan in Islamic Philosophy and Sufism », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate*

- Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 3-18.
- NAVIDI, D., *Socioeconomic and Political Changes in Safavid Iran 16th and 17th Centuries*, Vanderbilt University, Tennessee, Ph. D, 1977.
- NETTON, Ian Richard, « Suhrawardi's Heir ? The Ishraqi Philosophy of Mir Damad », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 225-246.
- NÈVE, Félix, « Étude sur Thomas de Medzop et sur son histoire de l'Arménie au XV<sup>e</sup> siècle, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque Impériale », *JA*, 5<sup>e</sup> Série, 6, 1855, p. 221-281.
- NEWMAN, Andrew J., « Towards a Reconsideration of the 'Isfahan School of Philosophy' : Shaykh Baha'i and the Role of the Safawi », *St. Ir.*, 15, 2, 1986, p. 165-199.
- , « The Nature of Akhbari/Usuli Dispute in Late-Safawid Iran. Part. One : Abdallah al-Samahij's 'Munyat al-Mimarisin », *BSOAS*, 55, 1, 1992, p. 22-51.
- , « The Nature of Akhbari/Usuli Dispute in Late-Safawid Iran. Part. Two : The Conflict Reassessed », *BSOAS*, 55, 2, 1992, p. 250-261.
- , « The Myth of Clerical Migration to Safawid Iran : Arab Shiite Opposition to 'Ali al-Karaki and Safawid Shiism », *Die Welt des Islams*, 33, 1, 1993, p. 66-112.
- , « The Role of Sadat in Safavid Iran : Confrontation or Accomodation ? », *Oriente Moderno*, 18, 1999, p. 577-596.
- , « Clerical Perceptions of Sufi Practices in Late Seventeenth Century Persia », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 135-164.
- , *The Formative Period of Twelver Shi'ism : Hadith as discourse between Qum and Baghdad*, Richmond, Curzon, 2000.
- , « Fayd al-Kashani and the Rejection of the Clergy/State Alliance : Friday Prayer as Politics in the Safavid Period », in WALBRIDGE (dir.), *The Most Learned of the Shi'a : The Institution of the Marja' Taqlid*, New York, 2001, p. 34-52.
- (dir.), *International round table on Safavid Persia (03, 1998, Edimbourg, G.B), Society and Culture in early modern Middle East : studies on Iran in the Safavid Period*, Leiden, Brill, 2003.
- , « Baqir al-Majlisi and Islamic Medicine : Safavid Medical Theory and Practice Re-examined », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 371-396.
- , « The Vizir and the Mullah : A Late Safavid Period Debate on Friday Prayer », *Eur. St.*, 5, 2006, p. 237-270.
- , *Safavid Iran : Rebirth of a Persian Empire*, Londres, I.B Tauris, 2006.
- NIAYESH, Ladan, « 'The Spirits of Valiant Sherley' : les traces de l'épopée persane des frères Sherley dans l'oeuvre de Shakespeare », in MAGUIN (dir.), *Shakespeare et ses contemporains, Société Française Shakespeare, Actes du Congrès de 2002*, p. 161-172.
- , « 'Persians now, as of old' : la monarchie perse revue et corrigée par les voyageurs élisabéthains », in, PALMIER-CHATELAIN, GADOIN (dir.), *Rêver d'Orient, connaître l'Orient*, Lyon, ENS Éditions, 2008, p. 119- 130.
- NIKITINE, B., « Essai d'analyse du *Safwat al-Safa* », *JA*, 1957, p. 385-394.
- O'KANE, B., *The Ship of Sulaiman from the Persian*, Londres, Persian Heritage Series, 11, Routledge & Kegan Paul, 1972.

- , « From Tents to Pavilions : Royal Mobility and Persian Palace Design », *Ars Orientalis*, 23, 1993, p. 250-256.
- OMIDSALAR, Mahmoud, « Waters and Women, Maidens and Might : The Passage of Royal Authority in the *Shahnama* », in NASHAT, BECK (dir.), *Women in Iran from the Rise of Islam to 1800*, University of Illinois Press, Urbana and Chicago, 2003, p. 170-185.
- ÖZBARAN, S., « The Ottoman Turks and the Portuguese in the Persian Gulf 1543-1581 », in *JAH*, 6, 1972, p. 45-87.
- PALOMBINI, B. von, *Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien 1453-1600*, Wiesbaden, Franz Steiner, Freiburger Islamstudien, 1, 1968.
- PENROSE, Boies, *The Serleian Odyssey*, Taunton, 1938.
- PERRY, J.R., « The Last Safavids (1722-1773) », *Iran*, 9, 1971, p. 59-71.
- , « Forced Migration in Iran during the 17th and 18th Centuries », *I.S.*, 8, 1975, p. 199-216.
- PIACENTINI, Valeria Fiorani, « Salghur Shah, Malik of Hormuz, and his Embargo of Iranian Harbours (1475-1505) », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 3-12.
- PIEMONTESE, Angelo Michele, « I due ambasciatori in Persia ricevuti da Papa Paolo V al Quirinale », *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, XII, 2005, p. 357-425.
- , « Les célébrités du Janicule et les diplomates safavides immigrés à Rome », *I.S.*, 6, 1-2, 2006, p. 271-295.
- PILLORGET, René, « Louis Deshayes de Courmenin et l'Orient musulman (1621-1626) », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 27, p. 65-81.
- PIROUZDJOU, Hassan, *L'Iran au début du XVI<sup>e</sup> siècle, Étude d'histoire économique et sociale*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- POOLE, Reginald Stuart, *The Coins of the Shah of Persia, Afghans, Efsharis, Zands and Kajars*, Londres, Tristess of the British Museum, 1887.
- POUMARÈDE, Géraud, « Négociier près la Sublime Porte : jalons pour une nouvelle histoire des capitulations franco-ottomanes », in BÉLY, *L'Invention de la diplomatie*, Paris, 1998, p. 71-85.
- , « L'Europe de la Renaissance et l'Empire ottoman de la chute de Constantinople à la bataille de Lépante, aspects culturels et politiques », in *La Renaissance, Actes du colloque de 2002*, Paris, PUF, 2003, p. 47-95.
- , *Pour en finir avec la Croisade. Mythe et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Paris, PUF, 2004.
- QUINN, Sholeh A., « The Dream of Shaykh Safi al-Din and Safavid Historical Writing », *I.S.*, 29, 1-2, 1996, p. 127-147.
- , « The Historiography of Safavid Prefaces », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 1-26.
- , « Notes on Timurid Legitimacy in Three Safavid Chronicles », *I.S.*, 31, 1998, p. 149-158.
- , « Rewriting Ni'mattu'llahi History in Safavid Chronicles », in LEWISOHN, MORGAN (dir.), *The Heritage of Sufism, III, Late Classical Persianate Sufism (1501-1722), The Safavid & Mughal Period*, Londres, 1999, p. 201-224.
- , *Historical Writing during the Reign of Shah Abbas : Ideology, Imitation and Legitimacy in Safavid Chronicles*, University of Utah Press, 2000.



- , « The Timurid Historiographical Legacy : A Comparative Study of Perianate Historical Writing », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 19-31.
- , « Through the Looking Glass : Kingly Virtue in Safavid and Mughal Historiography », *JPS*, 3, 2, 2010, p. 143-155.
- QUIRING-ZOCHE, Rosemarie, *Isfahan im 15. Und 16 Jahrhundert : ein Beitrag zur persischen Stadtgeschichte*, Freiburg, K. Schwarz, 1980.
- RABIE, Hassanein, « Political Relations between the Safavids of Persia and the Mamluks of Egypt and Syria in the Early Sixteenth Century », *Journal of the American Research Center in Egypt*, 15, 1978, p. 75-81.
- RABINO DI BORGOMALE, Hyacinthe Louis, « Coins of the Shahs of Persia », *Numismatic Chronicle*, IVth series, 1908, p. 357-373.
- , *Coins, Medals and Seals of the Shahs of Iran, 1500-1941*, Hertford, S. Austin & Sons, Oriental and General Printers, 1945.
- RAMAZANI, R.K, *The Foreign Policy of Iran 1500-1941. A Developing Nation in World Affairs*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1966.
- RAVEUX, Olivier, « Les marchands orientaux et les langues occidentales au XVII<sup>e</sup> siècle : l'exemple des « Choffelins » de Marseille », in, BUTI (dir.), *Langues et langages du commerce en Méditerranée et en Europe à l'époque moderne*, Aix-en-Provence, 2013, p. 99-114.
- RAY, Sukumar, *Humayun in Persia*, Calcutta, 1948.
- REID, James J., « The Qajar Uymad in the Safavid period, 1500-1722 », *I.S.*, 11, State and Society in Iran, 1978, p. 117-143.
- , « The Qaramanlu : The Growth and Development of a Lesser Tribal Elite in Sixteenth and Seventeenth-Century Persia », *St. Ir.*, 9, 1980, p. 195-209.
- , *Rebellion and social change in Astarabad, 1537-1744*, Cambridge, University Press, 1981.
- , *Tribalism and Society in Islamic Iran, 1500-1629*, Malibu (Calif.), Undena Publications, 1983.
- , *Studies in Safavid Mind, Society and Culture*, Costa Mesa, Mazda, 2000.
- RESENDE, Vasco, « “Un homme d'inventions et inconstant” : les fidélités politiques d'Anthony Sherley, entre l'ambassade safavide et la diplomatie européenne », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 235-260.
- RIAZUL ISLAM, *Indo-Persian Relations : a Study of the Political and Diplomatic relations between the Mughul Empire and Iran*, Teheran, Iranian culture foundation, 1970.
- , « Iran and the Mughul Frontiers Provinces, A study of diplomatic contacts », *Farhand-e Iran Zamin*, 21, 1976.
- , *A Calendar of Documents on Indo-Persian Relations (1500-1750)*, vol. I et II, Iranian studies, Téhéran/Karachi, 1979.
- RICHARD, Francis, « Une traduction persane d'un ouvrage italien au XVII<sup>e</sup> siècle », *St. Ir.*, 7, 2, 1978, p. 287-288.
- , « Catholicisme et Islam chiite au “Grand Siècle”, Autour de quelques documents concernant les Missions catholiques en Perse au XVII<sup>e</sup> siècle », *Euntes Docete, Commentaria urbaniana*, 33, 3, Paideia Editrice, 1980, p. 339-403.
- , « Les manuscrits persans rapportés par les frères Vechietti et conservés aujourd'hui à la

- Bibliothèque Nationale », *St. Ir.*, IX, 2, 1980, p. 291-300.
- , « Trois conférences de controverse islamo-chrétienne en Géorgie vers 1665-1666 », *Bedi Kartilisa*, 60, 1982, p. 253-259.
- , « Le Franciscain Dominicus Germanus de Silésie, grammairien et auteur d'apologie en Persan », *Islamochristiana*, 10, Roma, 1984.
- , « Un renégat apologiste de l'Islam chiite », *Moyen Orient & Océan Indien*, I, 1984, p. 73-85.
- , *Catalogue des manuscrits persans*, I, *Ancien fonds*, Paris, Bibliothèque nationale, 1989.
- , « Les privilèges accordés aux religieux catholiques par les Safavides, quelques documents inédits », *Dabireh*, 6, automne 1989, p. 167-182.
- , « L'apport des missionnaires européens à la connaissance de l'Iran en Europe et de l'Europe en Iran », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 251-266.
- , *Raphaël du Mans, missionnaire*, Paris, L'Harmattan, 1995, 2 vol.
- , *Splendeurs persanes, manuscrits du XII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Bibliothèque Nationale de France-Le Seuil, 1997.
- , « Une traduction française méconnue du XVII<sup>e</sup> siècle : celle du *Sifat al-'ashiqin* de Helali par Claude Bérault », *Luqman*, 19, 1, 2002-2003, p. 141-154.
- RIZVI, Kishwar, « The Imperial Setting : Shah Abbas at the Safavid Shrine of Shaykh Safi at Ardabil », in CANBY (dir.), *Safavid Art and Architecture*, Londres, 2002, p. 9-15.
- , « Sites of Pilgrimage and Objects of Devotion », in CANBY (dir.), *Shah 'Abbas, The Remaking of Iran*, Londres, The British Museum Press, 2009, p. 98-115.
- , *The Safavid Dynastic Shrine : Architecture, Religion and Power in Early Modern Iran*, I.B Tauris, British Institute of Persian Studies, 2011.
- ROBINSON, B.W, « Ismail II's copy of the Shahnama », *Iran*, 14, 1976.
- ROCHE, Daniel, *Les circulations dans l'Europe moderne*, Paris, Fayard-Pluriel, 2010 (2003).
- ROEMER, Hans Robert, *Der Niedergang Irans nach dem Tode Ismail's des Grausamen, 1577-1581*, Würzburg/Aumühle, 1939.
- , *Probleme der Hafizforschung und der Stand ihrer Lösung*, Mainz, Verlag der Akademie der Wissenschaften und der Literatur, 1951, p. 97 à 115.
- , « Die Safawiden », *Saeculum*, 4, 1953, p. 27-44.
- , *Die Chronik des Ibn ad-Dawadari*, Kairo, Sami al-Jhandji, 1960.
- , « Le Dernier firman de Rustam Bahadur Aq Qoyunlu », *BIFAO*, 1960, 49, p. 273-287.
- , « Problèmes de l'histoire safavide avant la stabilisation de la dynastie sous Shah 'Abbas », *Actes du V Congrès International d'Arabisants et d'Islamistes, Bruxelles 31 août- 6 septembre 1970*, p. 399-409.
- , « Das frühsafawidische Isfahan als historische Forschungsaufgabe », *ZDMG*, 124, 1974, p. 306-331.
- , *Studien zur Geschichte und Kultur des Vorderen : Festschrift für Berthold Spuler zum siebzigsten Geburtstag*, Leiden, E.J. Brill, 1981.
- , *Zur historischen Volkshunde der islamischen Welt*, 1981.
- , « The Qizilbash Turkomans, Founders and Victims of Safavid Theocracy », in YAMAMOTO (dir.), « Proceedings of the Thirty-First International Congress of Human Sciences in Asia and North Africa, Tokyo-Kyoto, 31st August – 7th September 1983 »,

- The Institute of Eastern Culture, Tokyo, 1984, p. 360-361.
- , « The Türkmen Dynasties », in JACKSON (dir.), *CHI*, VI, 1986, p. 147-188.
- , « The Safavid Period », in JACKSON (dir.), *CHI*, VI, 1986, p. 189-351.
- , *Persien auf dem Weg in die Neuzeit : iranische Geschichte von 1350-1750*, Würzburg, Ergon Verlag in Kommission, 2003.
- RÖHRBORN, K.M., *Provinzen und Zentralgewalt Persiens im 16. Und 17 Jarhundert. Studien zur Sprache, Geschichte und Kultur des islamischen Orients. Beihefte zur Zeitschrift*, in *Der Islam*, Bd. 2. Berlin, De Gruyter und Co., 1966.
- , *Staatskanzlei und Absolutismus im Safawidischen Persien* in *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, Stuttgart, Steinner, 127, 1977, p. 313-343.
- ROSENFELD, Myra Nan, « La culture de Largillière », *Revue de l'Art*, 98, 1, 1992, p. 44-53.
- ROSS, Sir Edward Denison, « Early days of Shah Ismail », *JRAS*, 1896, p. 250-340.
- , *Sir Anthony Sherley and his Persian Adventure*, Broadway Travellers Series, Londres, 1933.
- ROTA, Giorgio, « Three Little-Known Persian Sources of the Seventeenth Century », *I.S.*, 31, 2, 1998, p. 159-176.
- , « Caucasians in Safavid Service in the 17th Century », in *Caucasia between the Ottoman Empire and Iran – 1555 -1914*, Wiesbaden, Reichert, 2000.
- ROUILLARD, Clarence Dona, *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660)*, Paris, Bovin et Cie, 1940.
- ROUX, Jean-Paul, « Une survivance des traditions turco-mongoles chez les Séfévides », *Revue de l'Histoire des religions*, 197, 1973, p. 11-18.
- ROXBURGH, David J., *Prefacing the Image, The Writing of Art History in Sixteenth-Century Iran*, Leiden, Brill, 2001.
- SACHEDINA, A. A., *Islamic Messianism : The Idea of the Mahdi in Twelver Shi'ism*, Albany, 1981.
- SAHAB, M. R., *Persian Gulf. Atlas of Old and Historical Maps (3000 B.C. 2000 A.D.)*, Téhéran, 2005, 2 vol.
- SALLMANN, Jean-Michel, *Géopolitique du XVI<sup>e</sup> siècle (1490-1618)*, *Nouvelle Histoire des Relations Internationales*, t. I, Paris, Seuil, 2003.
- , *Le Grand désenclavement du monde*, Paris, Payot, 2011.
- SALVANTE, Raffaella, *Il Pellegrino in Oriente: La Turchia di Pietro Delle Valle 1614-1617*, Firenze, Polistampa, 1997.
- SAVORY, Roger Mervyn, « The Principal Offices of the Safawid State during the Reign of Shah Ismail (907-30/1501-1524) », *BSOAS*, 23, 1960.
- , « The Principal Offices of the Safawid State during the Reign of Tahmasp I (930-84/1524-76) », *BSOAS*, 24, 1961, p. 65-85.
- , « The Struggle for Supremacy in Persia after the Death of Timur », *Der Islam*, 40, 1, 1964, p. 35-65.
- , « Some Notes on the Provincial Administration of the Early Safavid Empire », *BSOAS*, 36, 1, 1964, p. 114-129.
- , « The Significance of the Political Murder of Mirza Salman », *Is. St.*, 3, 1964, p. 181-191.
- , « The Consolidation of Safavid power in Persia », *Der Islam*, 41, 1965, p. 71-94.

- , « The Office of *khalifat al-Khulafa* under the Safawids », *JAOS*, 85, 4, 1965, p. 497-502.
- , « The Sherley Myth », *Iran*, 1967, p. 73-81.
- , « Notes of the Safawid state », *I.S.*, 1, 1968, p. 96-103.
- , « A Curious Episode of Safavid History », *Iran et Islam, in memory to the late Vladimir Minorsky*, Edinburg, Edinburg University Press, 1971.
- , « The Emergence of the Modern Persian State under the Safavids », *Iran-Shinasi, Journal of Iranian Studies, Faculty of Letters and Humanities*, Tehran University, 2, Téhéran, 1971.
- , « The Safavid State and Polity, Comments by Hans Roemer », *I.S.*, 7, 1-2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part I, Renata Holod, 1974, p. 179-212.
- , « The *Qizilbach*, Education and the Arts », *Turcica*, 6, 1975, p. 168-177.
- , *Introduction to Islamic Civilisation*, Cambridge, Londres, New-York, Cambridge University Press, Londres, 1976.
- , « Some Reflections on Totalitarian Tendencies in the Safavid State », *Der Islam*, 53, 1976, p. 226-241.
- , *Iran under the Safavids*, Cambridge, 1980.
- , « Very Dull and Arduous Reading, A Reappraisal of *The History of Shah 'Abbas the Great* by Iskandar Veg Munshi », *Hamdard Islamicus, Quaterly Journal of the Hamdard National Foundation*, Pakistan, 3, 1, Karachi, 1980.
- , « The Safavid Administrative System », in JACKSON (dir.), *CHI*, VI, 1986, p. 351-372.
- , *Studies on the History of Safawid Iran*, Londres, Variorum reprints, 1987.
- SARWAR, Ghulam, *History of Shah Isma'il Safawi*, Aligarh, 1939.
- SCARCIA-AMORETTI, B., « Religion in the Timurid and Safavid Period », in JACKSON (dir.), *CHI*, VI, 1986, p. 610-655.
- SEBAG, Paul, « Sur deux orientalistes français du XVII<sup>e</sup> siècle : F. Pétis de la Croix et le sieur de la Croix », *ROMM*, 25, 1978, p. 89-117.
- SERRÃO, Joaquim Verissimo, *Un voyageur portugais en Perse au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Nicolau de Orta Rebela*, Lisbonne, Comité national pour la célébration du 2500<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la monarchie en Iran, 1972.
- SETTON, Kenneth Meyer, *The Papacy and the Levant : 1204-1571*, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1984, 4 vol.
- SIFATGOL, Mansur, « Safavid Administration of *Avqaf* : structure, changes and functions 1077-1135/ 1666-1722, in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 397-409.
- SILVA Y FIGUEROA, García de, *Comentarios de D. García de Silva y Figueroa de la embajada que de parte del rey de España don Felipe III hizo al rey Xa Abas de Persias. Los publica la Sociedad de bibliófilos españoles*, Madrid, tip. de la Revista de archivos, bibliothecas y museos, 1903-1905, 2 vol.
- , *Epistolario diplomático, García de Silva y Figueroa, ed. y estudios preliminares de Luis Guil*, Cáceres, Intitución cultural El Brocense, 1989.
- SIROUX, M., « Les caravanserais routiers safavides », *I.S.*, 7, 1-2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part. I, Renata Holod, 1974, p. 348-375.
- SHIRAZI, Bagher, *Isfahan the Old, Isfahan the new*, 1974.

- SOHRWEIDE, Hanna, « Der Sieg der Safaviden in Persien und seine Rückwirkungen auf die Schiiten Anatoliens im 16. Jahrhundert. », *Der Islam*, 41, 1965, p. 95-223.
- SOTTAS, Jules, *Histoire de la Compagnie royale des Indes orientales, 1664-1719*, Rennes, Éditions La Découverte, 1994.
- SOUDAVAR, Abolala, « Between the Safavids and the Mughals : Art and Artists in Transition », *Iran*, 37, 1999, p. 49-66.
- , « The Early Safavids and Their Cultural Interactions with Surrounding States », in KEDDIE, MATTHEE (dir.), *Iran and the Surrounding World : Interactions in Culture and Cultural Politics*, Seattle, Londres, University of Washington Press, 2002, p. 89-120.
- SOUCEK, Svat, « The Portuguese and the Turks in the Persian Gulf », in COUTO, LOUREIRO (dir.), *Revisiting Hormuz*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2008, p. 29-56.
- STAGL, Justin, *A History of Curiosity, The theory of Travel 1550-1800*, Harwood Academic Publishers, 1995.
- STANFIELD JOHNSON, Rosemary, « Sunni Survival in Safavid Iran : Anti-Sunni Activities during the Reign of Tahmasp I », *I.S.*, 27, 1-4, 1994, p. 123-133.
- , « The *Tabarra'iyān* and the Early Safavids », *I.S.*, 37, 1, 2004, p. 47-71.
- STEENSGAARD, Niels, *Carracks, Caravans and Companies : the Structural Crisis in the European-Asian trade in the early 17<sup>th</sup> Century*, Copenhagen, Scandinavian Institute of Asian Studies, Monograph Series, n°17, 1973.
- , *The Asian Trade Revolution of the Seventeenth Century : The East India Companies and the Decline of the Caravan Trade*, Chicago, 1974.
- STEVENS, Roger, « European Visitors to the Safavid Court », *I.S.*, 7, 1-2, « Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium », Part I, Renata Holod, 1974, p. 421-457.
- , « Robert Sherley : The Unanswered Questions », *Iran*, 17, 1979, p. 115-125.
- STEWART, Devin J., « A Biographical Notice on Baha' al-Din al-'Amili (d.1030/1621) », *JAOS*, 113, 3, 1991, p. 563-571.
- , « The First Shaykh al-Islam of the Safavid Capital Qazvin », *JAOS*, 116, 3, 1996, p. 387-405.
- , « *Taqiyyah* as a Performance : The Travels of Baha al-Din al-Amili in the Ottoman Empire (991-93/1583-85) », in STEWART, JOHANSEN, SINGER (dir.), *Law and Society in Islam*, Princeton, 1996, p. 1-70.
- , « Notes on the Migration of 'Amili Scholars to Safavid Iran », *JNOS*, 55, 2, 1996, p. 81-104.
- , « The Lost Biography of Baha' al-Din al-'Amili and the Reign of Shah Isma'il II in Safavid historiography », *I.S.*, 1998, 31, 2, p. 177-205.
- , « The Genesis of the Akhbari Revival », in MAZZAOUI (dir.), *Safavid Iran and Her Neighbors*, Utah Press, 2003, p. 169-194.
- , « An Episode in the 'Amili Migration to Safavid Iran : Husayn b. 'Abd al-Samad al-'Amili's Travel Account », *I.S.*, 39, 4, 2006, p. 481-508.
- STIERLIN, Henri, *Ispahan, image du Paradis*, Genève, SIGMA, 1976.
- , *L'Architecture islamique*, Paris, PUF, coll. Que sais-je ?, 1993.
- , *L'Architecture de l'islam, au service de la foi et du pouvoir*, Paris, Gallimard, coll. Découvertes, 2003.

- , *L'Art persan*, Paris, Imprimerie Nationale Éditions, 2011.
- STOREY, C.A., *Persian Literature : A Bio-bibliographical Survey*, Londres, Luzac & Co., 1927, 3 vol.
- SUBRAHMANYAM, Sanjay, , « Connected Histories : Notes towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », *MAS*, 31, 3, Special Issue : The Eurasian Context of the Early Modern History of Mainland South East Asia, 1400-1800, 1997, p. 735-762.
- , « Du Tage au Gange au XVI<sup>e</sup> siècle : une conjoncture millénariste à l'échelle eurasiatique », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 56, 1, 2001, p. 51-84.
- , MOZAFFAR, Alam, « The Deccan Frontier and Mughal Expansion, Ca. 1600 : Contemporary Perspectives », *JESHO*, 47, 3, 2004, p. 357-389.
- SUBTELNY, Maria, *Le Monde est un jardin : aspects de l'histoire culturelle de l'Iran médiéval*, Paris, 2002.
- SVANIDZE, Mikheil, « The Amasya Peace Treaty between the Ottoman Empire and Iran (June 1, 1555) and Georgia », *BGNAS*, 3, 1, 2009, p. 191-197.
- , « La France et la guerre entre l'Empire ottoman et la Perse (1548-1555) », in HELLOT-BELLIER, NATCHKEBIA (dir.), *La Géorgie, entre Perse et Europe*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 37-47.
- SZUPPE, Maria, « Un Marchand du roi de Pologne en Perse, 1601-1602 », *Moyen Orient & Océan Indien, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, 3, 1986, p. 81-110.
- , « Un tremblement de terre dans le Qohestan, 956/1549 », *St. Ir.*, 18, 1989, p. 59-75.
- , *Entre Timourides, Safavides et Uzbeks : Hérat dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Édition critique et commentée du Tarix-e shah Esma'il avval va Shah Tahmap, de Amir Mahmud b. Xwandamir*, Thèse de doctorat, Paris, mai 1991 [n.p.].
- , « Entre Timourides, Uzbeks et Safavides : questions d'histoire politique et sociale de Hérat dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle », Paris, Cahier de Studia Iranica, 12, Associations pour l'avancement des études iraniennes, Leuven, Peeters, 1992.
- , « Les résidences princières de Hérat, problèmes de continuité fonctionnelle entre les époques timouride et safavide (1<sup>re</sup> moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) », in CALMARD (dir.), *Études Safavides...*, Paris-Téhéran, 1993, p. 267-286.
- , « La participation des femmes de la famille royale à l'exercice du pouvoir en Iran safavide au XVI<sup>e</sup> siècle », part. 1, *St. Ir.*, 23, 2, 1994, p. 211-58 et part. 2, *St. Ir.*, 24, 1, 1995, p. 61-121.
- , « Kinship Ties between the Safavids and the Qizilbash Amir in Late Sixteenth-Century Iran: a Case Study of the Political Career of members of the Sharaf al-Din Ogli Tekelu Family », in MELVILLE (dir.), *Safavid Persia...*, I.B Tauris, 1996, p. 79-104.
- , « Palais et jardins – le complexe royal des premiers Safavides à Qazvin, milieu XVI<sup>e</sup> - début XVII<sup>e</sup> siècles », *Res Orientales*, 8, 1996, p. 145-179.
- , « L'évolution de l'image de Timour et des Timourides dans l'historiographie safavide, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles », in SZUPPE, *L'Héritage timouride : Iran - Asie Centrale - Inde, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, IFÉAC, Édisud, Aix-en-Provence/Tachkent, 1997, p. 313-331.
- , « The Jewels of Wonder : Learned Ladies and Princess Politicians in the Provinces of Early Safavid Iran », in HAMBLY (dir.), *Women in the Medieval Islamic World*, Londres, 1998, p. 325-347.
- , GYSELEN, Rika, *Matériaux pour l'histoire économique du monde iranien*, Cahier de Studia Iranica, 21, Association pour l'avancement des études iraniennes, Leuven, Peeters, 1999.

- , « Status, Knowledge, and Politics : Women in Sixteenth-Century Safavid Iran », in NASHAT, BECK (dir.), *Women in Iran, from the rise of Islam to 1800*, Urbana, University of Illinois Press, 2003, p. 140-169.
- , « Circulation des lettrés et cercles littéraires. Entre Asie centrale, Iran et Inde du Nord (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles), *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2004/5-6, p. 997-1018.
- TADJBAKHCH, Ahmad, « *Les relations de l'Iran avec les puissances maritimes de l'Europe (Espagne, Portugal, Hollande, Angleterre) sous la dynastie des Safavides (1510-1722)* », Thèse de doctorat, Lettres, Paris, 1953.
- , *Tarikh-e Safawiya*, Téhéran, 1994.
- TAPPER, R., « Shahsevan in Safavid Persia », *BSOAS*, 37, 1974, p. 349-354.
- TEKÉIAN, C. D., « Marseille, la Provence et les Arméniens », *Mémoires et comptes rendus de l'Institut historique de Provence*, Marseille, 1929, p. 5-65.
- TINGUELY, Frédéric, « Janus en Terre sainte : la figure du pèlerin curieux à la Renaissance », in *Revue des Sciences Humaines, Homo Viator, Le Voyage de la vie (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, 245, janv.-mars 1997, p. 51-65.
- , *L'Écriture du Levant à la Renaissance, Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000.
- , « Rires et relations interculturelles : l'exemple du voyage en Perse à l'âge classique », BERTRAND (dir.), *Le Rire des voyageurs (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p. 73-87.
- , « Portrait du voyageur en honnête homme : la culture de cour chez Jean-Baptiste Tavernier », *La Revue française*, numéro spécial, *La Culture des voyageurs à l'âge classique*, éd. électronique, D. Lanni, <http://revuefrancaise.free.fr>
- , « Jean-Baptiste Tavernier et l'expertise interculturelle », in, RAO (ed.), *Reaching the Great Moghul. Francophone Travel Writing on India of the 17th and 18th Centuries*, 2012, p. 79-96.
- TOGAN, Z.V., « Sur l'origine des Safavides », *Mélanges Louis Massignon*, vol. 3, Damascus, 1957, p. 345-57.
- TOKATLIAN, Armen, *Kalantars, Les seigneurs arméniens dans la Perse safavide*, Paris, Geuthner, 2009.
- TORK LADANI, Safoura, *La Perse dans les récits de voyageurs français aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2011.
- THIEC, Guy le, « Le Turc en Italie : divertissements nobiliaires à la Renaissance », in BÉLY (dir.), *Turc et turqueries (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2009, p. 113-141.
- THOMAZ, Luis Filipe, « La présence iranienne autour de l'océan Indien au XVI<sup>e</sup> siècle d'après les sources portugaises de l'époque », *Archipel*, 68, 2004, p. 59-158.
- TONGAS, Gérard, *L'Ambassadeur Louis Deshayes de Cormanin, 1600-1632. Les relations de la France avec l'Empire ottoman, le Danemark, la Suède, la Perse et la Russie*, Paris, Laverne, 1937.
- , *Les Relations de la France avec l'Empire ottoman durant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle et l'ambassade à Constantinople de Philippe de Harlay, comte de Césy (1619-1640)*, Paris, Sirey, 1942.
- TOURAINÉ, Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
- , KHOSROKHAVAR, Farhad, *La Recherche de soi, Dialogue sur le Sujet*, Paris, Fayard, 2000.

- TOUZARD, Anne-Marie, « Image de la Perse : la thématique des titres des récits de voyages français en Perse, publiés entre 1600 et 1730 », *St. Ir.*, 26, 1, 1997, p. 47-110.
- , « Les voyageurs français en Perse de 1600 à 1730 », *Eur. St.*, 6, 1, 2005, p. 41-74.
- , *Le Drogman Padery : émissaire de France en Perse, 1719-1725*, Paris, Geuthner, 2005.
- TURNER, Colin Paul, *The rise of Twelver Shi'ite externalism in Safavid Iran and its consolidation under 'Allama Muhammad Baqir Majlisi (1037/1627-1110/1699)*, University of Durham, 1989.
- , *Islam without Allah ? : the rise of religious externalism in Safavid Iran*, Richmond, Surrey, 2000.
- VALENCE, Françoise de, *Médecins de fortune et d'infortune, Des aventuriers français en Inde, témoins et témoignages*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.
- (prés., notes et trad.), *Voyage en Perse et en Inde (1637-1640), Le journal de Johann Albrecht von Mandelso*, Paris, Chanteigne, 2008.
- VALENSI, Lucette, *Venise et la Sublime Porte, La naissance du despote*, Paris, Hachette, 1987.
- VEINSTEIN, Gilles, POPOVIC, Alexandre (dir.), *Les Voies d'Allah, Les ordres mystiques dans le monde musulman des origines à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 1996.
- , VATIN, Nicolas, *Le Sérail ébranlé, Essai sur les morts, dépositions et avènements des sultans ottomans, XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Fayard, 2003.
- , « Histoire turque et ottomane : Istanbul, carrefour diplomatique, l'établissement des ambassades permanentes européennes », in *Cours et travaux du Collège de France, Annuaire 108<sup>e</sup> année*, Collège de France, Paris, déc. 2008, p. 679-704.
- VERMEULEN, U., « L'Ambassade néerlandaise de Jan Smit en Perse (1628-1630) », *Persica*, 7, 1975/78, p. 155-162.
- VESSEL, Živa, « Note sur l'iconographie shiite populaire », *Eur. St.*, 5, 1-2, 2006, p. 371-375.
- VIALLO, Marie-Françoise, *Venise et la Porte ottomane (1453-1566), Un siècle de relations vénéto-ottomanes de la prise de Constantinople à la mort de Soliman*, Economica, Paris, 1995.
- VIALLO-SCHONEVELD, Marie, « Infortune et fortune d'un historiographe vénitien : Marin Sanudo », in VIALLO-SCHONEVELD (dir.), *L'Histoire et les historiens au XVI<sup>e</sup> siècle, Actes du VIII<sup>e</sup> Colloque du Puy*, Publications de l'Université de St-Etienne, 2001, p. 27-41.
- VILLQUIN, Jean-Pierre, « Images et mirages d'Orient à travers *The Travels of the Three English Brothers* de John Day, William Rowley et George Wilkins », *Shakespeare et l'Orient*, Actes du Colloques, édité par Pierre Kapitaniak et Jean-Michel Déprats, 2009, p. 37-58.
- VITALONE, Mario, « Il Diario di viaggio in Persia di Pietro della Valle : un confronto con le Lettere », *Annali di Ca'Foscari*, serie occidentale/orientale, XLII, 3, 2003, p. 205-222.
- WALSH, J.R., « The Historiography of Ottoman – Safavid Relations in the Sixteenth and Seventeenth Centuries », in LEWIS, HOLT (dir.), *Historians of the Middle East*, Londres, Oxford, 1962, p. 197-211.
- , « The Revolt of Alqas Mirza », *Weiner Zeitschrift für die Kunde den Morgenländes*, 68, 1976, p. 61-78.



- WELCH, Anthony, *Shah 'Abbas and the Arts of Isfahan*, Cambridge, Mass., 1974.
- , « Safavid Iran through Venetian Eyes », in NEWMAN (dir.), *Society and Culture...*, Brill, Leiden, 2003, p. 97-121.
- WILSON, Sir Arnold T., « History of the Mission of the Fathers of the Society of Jesus, Established in Persia by the Reverend Father Alexander of Rhodes », *BSOAS*, 3, 1923-1925, p. 675-716.
- WOOD, Barry D., « The *Tarikh-i Jahanara* in the Chester Beatty Library : an Illustrated Manuscript of the 'Anonymous Histories' of Shah Isma'il », *I.S.*, 37, 2004, p. 89-108.
- YILDRIM, Riza, *Turkomans between two Empires : The Origins of the Qizilbash Identity in Anatolia (1447-1514)*, Ph.D. Dissertation, Bilkent University, Ankara, 2008.
- ZANDER, Giuseppe, « Observations sur l'architecture civile d'Ispahan », *I.S.*, 7, 1-2, Studies on Isfahan, Proceedings of the Isfahan Colloquium, part. I, Renata Holod, 1974, p. 294-319.
- ZARINEBAF-SHAR, Fariba, « Economic Activities of Safavid Women in the Shrine-City of Ardabil », *I.S.*, 31, 2, 1998, p. 247-261.
- ZE'EV, Dror, *Producing Desire : Changing Sexual Discourse in the Ottoman Middle East, 1500-1900*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 2006.
- ZEMON-DAVIS, Nathalie, *Trickster Travels : A Sixteenth-Century Muslim Between Worlds*, New York, Hill & Wang, 2006.



## GLOSSAIRE

- adab* : politesse, manières convenables  
*abrisham* : soie  
*akhbari* : ici, théologien traditionaliste, qui s'appuie sur la transmission de la parole du Prophète et des Imams.  
*'alim*, (plur. *'ulama*) : théologien  
*barat* : document d'assignation pour un revenu  
*baraka* : aura spirituelle  
*beg* : seigneur  
*beglerberg* : seigneur des seigneurs  
*bi adabi* : impolitesse, rudesse  
*buyutat-e saltanat* : magasin royal  
*dar al-islam* : terres d'islam  
*daruga* : premier officier d'une ville  
*divan* : chancellerie, administration  
*divanbegi* : chef de la justice  
*dohati* : paysan  
*dowlat* : État  
*dowlat-e qezelbash* : l'État des Qizilbashs  
*farman* : décret royal  
*fatwa* : opinion légale d'un juriste-théologien  
*hajj* : pèlerinage de La Mecque  
*hakim* : médecin  
*hakim bashi* : premier médecin de la cour  
*hokm* : ordre royal, décret  
*ijtihad* : « effort d'interprétation » (trad. AMIR MOEZZI)  
*imam* : chef de prière ; dans le chiisme, uniquement 'Ali et ses douze descendants  
*ishiq aqashi bashi* : maître des cérémonies  
*istiqlal* : cérémonie d'entrée royale (dans une ville).  
*janqi* : conseil de guerre  
*jihad* : guerre sainte  
*jiz'ya* : taxe payée par les non-musulmans, appartenant aux peuples du Livre (*ahl-e ketab*).  
*khan* : gouverneur  
*mahdi* : « celui qui est guidé » ; dans le chiisme duodécimain, le Douzième Imam  
*majlès* : assemblée monarchique  
*mamalek* : province  
*maydan* : place  
*mehman* : invité

*mehmandar* : ambassadeur  
*mirza* : prince, lorsque le titre est placé derrière le prénom ; titre honorifique lorsqu'il est placé devant  
*mohrdar* : garde des sceaux  
*mujtahed* : savant ès religion  
*mulla* : théologien  
*mulla bashi* : chef des théologiens (charge)  
*mustawfi* : contrôleur  
*nayeb al-Imam* : député de l'Imam  
*namaz* : prière  
*olka* : revenu d'un territoire, d'une terre ou d'une ville  
*oymaq* : tribu  
*pahlavan* : « chevalier », ici, lutteur, membre d'une confrérie  
*qazi* : juge local  
*qulam* : « esclave », ou serviteur, de la Maison royale  
*qullar aqashi* : chef des « esclaves » (charge militaire)  
*qurshi* : garde royal  
*qurshi bashi* : chef des *qurshis*  
*saltanat* : pouvoir (royal)  
*sadr* : chef de l'administration religieuse  
*saderat* : administration religieuse, gestion des *vaqf*  
*sultan* : seigneur, gouverneur  
*suyurghal* : exemption fiscale  
*tamasha* : « spectacle », utilisé dans le sens de connaître, curiosité  
*tiyul* : donation d'un fief ou d'un bien révocable  
*usuli* : rationaliste  
*vaqf* (plur. *awqaf*) : bien de main-morte

## **INDEX DES NOMS PROPRES**

- ‘ABBAS I<sup>er</sup> (Shah) : 9, 10, 12, 17, 18, 20, 21, 30, 31, 32, 36, 37, 40, 43, 44, 48-53, 56, 57, 59, 60, 62, 72, 78, 79, 90, 92, 95, 96, 97, 112, 115, 117-121, 127, 141, 146, 147, 151, 152-163, 168, 169, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 179, 178, 277, 278, 279, 282, 284, 292, 293, 294, 296, 297-320, 324, 326, 328, 336, 339, 346, 350, 352, 422, 425, 426, 436, 441, 442, 443.
- ‘ABBAS II (Shah) : 59, 60, 76, 104, 110, 112, 122, 123, 126, 138, 141, 142, 145-147, 149, 153, 158, 187-189, 330, 334, 335, 342-346, 350, 364, 427, 443.
- ABDAL BEG DADA ZU’L QADAR : 209, 218, 221.
- ABDALLAH KHAN USTAJLU : 236, 239, 249, 250, 251.
- ‘ABDI BEG SHAMLU : 230, 235, 249.
- ABU SA’ID (empereur) : 200.
- ABU TALEB KHAN (*vazir-e ‘ala*) : 177, 178.
- ABU TALEB MIRZA : 279, 284, 292, 305.
- AGHZIVAR SULTAN SHAMLU : 249, 250.
- AHMAD BEG NUR KAMAL : 249.
- ‘ALAMSHAH BEGUM : 46, 206, 207, 220.
- ALBUQUERQUE, Afonso de : 33.
- ALCOCKE, Thomas : 12, 268, 267.
- ALDOBRANDINI, Cinzio Passero (cardinal) : 29.
- ALESSANDRI, Vinciento d’ : 12, 68, 267-270.
- ‘ALI (gendre du Prophète, Premier Imam) : 130, 131, 135, 137, 195, 196.
- ‘ALI AL-KARAKI (théologien) : voir SHAYKH ‘ALI AL-KARAKI
- ‘ALI AL-REZA (Huitième Imam) : 114, 224, 307
- ‘ALI BEG ZU’L QADAR : 281.
- ‘ALI MERDAN KHAN (gouverneur de Kandahar) : 59, 343-342.
- ‘ALI MERDAN KHAN (*vali*) : 361, 362.
- ‘ALI QULI KHAN (favori de Shah ‘Abbas II) : 59, 348.
- ‘ALI QULI KHAN SHAMLU (gouverneur de Hérat) : 282, 294, 307.
- ‘ALI QULI KHAN USTAJLU : 290, 291, 292, 294, 299, 300.
- ‘ALI QULI KHAN ZU’L QADAR : 299.
- ‘ALI SULTAN TAKKALU : 265.
- ALLAH VERDI KHAN (gouverneur du Fars) : 37, 163, 165, 307, 309, 312, 313, 318.
- ALLAH VERDI KHAN (*qullar aqashi*) : 343, 344, 345.
- ‘ALQAS (Mirza) : 242, 244, 256, 257, 259, 260, 261, 263, 278, 442.
- ALVAND AQ QUYUNLU (Mirza) : 210, 212, 213, 220, 227.
- ALVAND KHAN : 304.
- AMIR NAJM (ministre) : 214, 226.
- ANGOT, Charles : 88.
- AQA MUBARRAK (*mehter*) : 347.
- ARAMON, Gabriel d’ (ambassadeur) : 91.
- AVICENNE : voir IBN SINA.
- BABUR (empereur moghol) : 58, 226.
- BA’DI AL-ZAMAN (prince timouride) : 224.
- BAHRAM (Mirza) : 12, 242, 246, 255, 256, 258, 260, 263, 278.
- BARBERINI, Francesco (cardinal) : 94, 96.
- BARBERINI, Maffeo : voir Urbain VIII
- BAYEZID II (Sultan) : 133, 225.
- BAYLE, Pierre : 188.
- BAYSUNQUR (Aq Quyunlu) : 208, 209.
- BELLAY (cardinal) : 68.
- BELLORI, Giovanni Pietro : 98.
- BETAKHSH KHAN AFSHAR : 301, 302, 303.
- BEYRAM BEG QARAMANLU : 215.
- BILLAIN, Louis (éditeur) : 84.
- BORHAN ‘ALI SULTAN : 259.
- BOTERO, Giovanni : 172.
- BOULLAYE-LE-GOUZ, François de : 86, 101, 112, 116, 157, 394, 395, 414, 417, 418, 421, 423, 424, 428.
- BRÈVES, Savary de (ambassadeur français) : 30.
- BRÜGMANN, Otto : 64, 65, 67, 100, 125.
- BRUYN, Corneille le : 38, 86, 106, 163, 164, 169, 389, 412, 423.
- CAMPANELLA, Tommaso : 95.
- CARNEAU, Etienne : 98.

- CESI, Frederico : 93, 95.  
 CHANCELLOR, Richard : 35.  
 CHAILLOU, François de : 47.  
 CHARDIN, Jean : 13, 41, 61, 68, 70, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 103, 104, 105, 106, 108, 110, 111, 112, 124, 126, 129, 132, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 152, 157, 159, 162, 168, 172, 179, 180, 181, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 370, 377, 378, 379, 380, 391, 393, 395, 397, 398, 402, 403, 404, 405, 406, 410, 411, 412, 413, 416, 416, 419, 423, 424, 440.  
 CHARLES II (roi d'Angleterre) : 105.  
 CHINON, Gabriel de (missionnaire) : 108, 124, 126, 136, 145.  
 CLÉMENT VIII (pape) : 30.  
 CLOUZIER, Gervais : 98, 100, 102.  
 COLONNA, Fabio : 93, 94.  
 COMMYNES : 68.  
 COMTE, François le : 98.  
 CONCA, Diego de Urrea : 94.  
 COREYSI, Bartholomé : 31.  
 COTTON, Sir Dodmore : 52, 70, 77.  
 CRUSIUS, Philippe de (ambassadeur) : 64, 100.  
 DAULIER-DESLANDES, André : 88, 124.  
 DAVUD KHAN : 70, 342.  
 DELLON, Charles : 86, 372, 376.  
 DENGIS BEG RUMLU (ambassadeur) : 37.  
 DESCARTES, René : 86, 89.  
 DESHAYES DE COURMENIN, Louis : 43, 44.  
 DESPINA KHANUM : 46, 134, 204, 206.  
 DIAS, Bartholomeo : 35.  
 DIV SULTAN RUMLU : 233, 234, 235, 236, 237, 238.  
 DUGUÉ, Yves : 87.  
 DURMISH KHAN SHAMLU : 221, 222, 233, 235, 238, 239.  
 DURAQ BEG TAKKALU : 247.  
 ÉLISABETH I<sup>re</sup> (reine d'Angleterre) : 35, 267.  
 ÉMIR KHAN MOWSELLU TURKMAN : 280, 281, 282, 287, 289, 290, 291.  
 FARHAD KHAN QARAMANLU : 301, 303, 304, 306, 307, 308.  
 FARRUKH SULTAN : 236, 237, 239.  
 FARRUKH YASAR (*shirvanshah*) : 207, 208, 211, 213.  
 FATH 'ALI KHAN DAGHESTANI (*vazir-e 'ala*) : 331, 340, 356, 357, 358, 359, 360, 361.  
 FATIMAH (épouse de Safi al-din) : 198.  
 FATIMAH MA'SOUMEH : 114.  
 FERDINAND I<sup>er</sup> (grand-duc de Toscane) : 30.  
 FERDOUSI (poète) : 129.  
 FIGUEROA, Don Garcia de Silva y : 12, 37, 51, 57, 59, 60, 65, 66, 68, 70, 71, 74, 77, 78, 83, 84, 86, 106, 113, 114, 117, 125, 129, 130, 139, 151, 153, 155, 162, 169, 175, 176, 318, 375, 376, 392k 393, 401, 403.  
 FLEMING, Paul : 100.  
 FRANÇOIS I<sup>er</sup> (roi de France) : 34, 91.  
 FRÉDÉRIC III (duc de Holstein-Gottorp) : 99.  
 FURETIÈRE, Antoine : 62.  
 GAMA, Vasco de (navigateur) : 32.  
 GANJ 'ALI KHAN : 59, 307.  
 GEMELLI-CARRERI, Francisco : 89, 396, 420.  
 GERZAN, sieur de : 87.  
 GILLES, Pierre : 90-91.  
 GIOERIDA, Sitti Maani : 91, 114.  
 GIORGI KHAN : 340, 350, 353, 355, 356.  
 GÖKTSHA SULTAN QAJAR : 260.  
 GOUVEA, Antonio de : 37, 48, 106, 117, 154, 155.  
 GROTIUS, Hugo : 62.  
 GUICHARDIN : 68.  
 HABIBOLLAH SAVAJI : 239.  
 HAKLUYT : 87.  
 HAMZA (Mirza) : 160, 176, 279, 284, 285, 287, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 300, 301, 302, 313, 314, 328.  
 HASAN BEG RUMLU (*yuzbashi*) : 17, 278.  
 HASAN KHAN AFSHAR : 301.  
 HAYDAR (Shaykh) : 46, 68, 1332, 133, 134, 195, 196, 205, 206, 207, 208, 209, 217, 218, 221.

- HAYDAR (Mirza) : 270, 271, 272, 273, 275, 314.
- HAZIM 'ALI PASHAH (Grand vizir ottoman) : 228.
- HENRI IV (roi de France) : 30, 152.
- HERBELOT DE MOLAINVILLE, Barthélémy : 88.
- HERBERT, Sir Thomas : 12, 106, 126, 133, 156, 159, 168, 172, 372, 373, 374, 375, 396, 403, 422.
- HUMAYUN (empereur moghol) : 58.
- HUSAYN 'ALI BEG BAYAT : 29, 37.
- HUSAYN KHAN SHAMLU : 239, 240, 241, 242, 247, 249, 250, 251, 255.
- HUSAYN KIA TCHULAVI : 214, 215.
- HUSAYN QULI RUMLU (*khalifah*) : 271, 272, 274, 275, 277.
- IBN BAZZAZ : 200.
- IBN SINA : 96.
- IBRAHIM (Shaykh) : 132, 201, 202, 203.
- ILYAS BEG : 212, 214.
- IMAM QULI KHAN (*khan* du Fars) : 30, 70, 73, 92, 312, 318, 319, 401.
- IMAM QULI KHAN QAJAR : 282.
- IMAM QULI MIRZA (prince safavide) : 275, 278.
- ISA KHAN SHAYKHAVAND (*qurshi bashi*) : 56, 115.
- ISKANDAR BEG MUNSHI : 17, 132, 249, 262, 263, 264, 265, 268, 277, 298, 300, 305, 309, 312, 317.
- ISMA'IL (Shah) : 14, 16, 32, 33, 34, 46, 58, 132, 133, 134, 137, 143, 160, 195, 196, 207, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 338, 242, 249, 335, 441.
- ISMA'IL II (Shah) : 21, 258, 259, 261, 262, 264, 270, 271, 273, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 288, 293, 295, 304, 336, 338, 346, 442, 443.
- ISMA'IL QULI KHAN SHAMLU : 290, 291, 292, 294.
- IVAN IV (tsar) : 380.
- IVANOVITCH, Ivan (ambassadeur) : 71.
- JACQUES I<sup>er</sup> (roi d'Angleterre) : 77, 426.
- JAHANGIR (empereur moghol) : 59, 60.
- JAHAN SHAH QARA QUYUNLU : 202? 203, 205, 206.
- JA'FAR (Shaykh) : 203, 205.
- JA'FAR SAVAJI (*vazir*) : 237, 242, 249.
- JALAL AL-DIN MUHAMMAD TABRIZI : 234.
- JANI BEG SULTAN : 240, 241.
- JANI KHAN (*qurshi bashi*) : 73, 342, 343.
- JEAN IV de Trébizonde (empereur) : 204.
- JENKINSON, Anthony : 35.
- JÉSUS-CHRIST : 136, 196.
- JUNAYD (Shaykh) : 132, 133, 134, 197, 203, 204, 205, 206.
- KALB 'ALI KHAN (*qurshi bashi*) : 339.
- KAR KIYA MIRZA 'ALI : 209.
- KAY KHOSROW : 340, 351, 353, 356.
- KHADEM BEG TALESH : 209, 218.
- KHADIJA BEGUM : 204, 205.
- KHALIFAH SULTAN (*vazir-e 'ala*) : 110, 320, 331, 343, 344.
- KHALIL-ALLAH (*shirvan shah*) : 204, 205.
- KHALIL KHAN AFSHAR : 318.
- KHAN AHMAD GILANI : 286.
- KHAN 'ALAM (ambassadeur) : 10, 59, 60, 71.
- KHANESH BEGUM : 262.
- KHEYR AL-NESA BEGUM (reine) : 18, 270, 284, 285, 286, 287, 288, 293, 295, 297, 314, 443.
- KHUNJI, Fazlulah : 18, 204, 206, 207, 216.
- KHWAJAH 'ALI (Shaykh) : 132, 201.
- KÖPEK SULTAN USTAJLU : 235, 236, 237, 238.
- KRUSINSKI (missionnaire) : 14, 124, 148, 189, 190, 361, 440.
- KUR KHOMS KHAN : 299.
- LAVAN : 353, 355.
- LEMOS, Fernão Gomes de (ambassadeur portugais) : 34.
- LOUIS XIII (roi de France) : 43, 441.
- LOUIS XIV (roi de France) : 417, 419, 428, 436, 437, 439, 441.
- LUTF 'ALI KHAN (général safavide) : 331, 357, 558.
- MACHIAVEL, Nicolas : 172.



- MAHDI : voir MUHAMMAD AL-MAHDI  
 MAHDI QULI KHAN : 299.  
 MALEK RUSTAM : 215.  
 MANTASHA KHAN USTAJLU : 236, 237, 239.  
 MANS, Raphaël du (missionnaire) : 14, 88, 123, 126.  
 MANUEL I<sup>er</sup> (roi de Portugal) : 33.  
 MAQSUD BEG (*nazer*) : 123, 334, 345, 350.  
 MASIH MIRZA AQ QUYUNLU : 208.  
 MA'SUM BEG SAFAVI : 262, 265, 266.  
 MÉDICIS, Jean de : 30.  
 MEHMET II (sultan ottoman) : 45, 206, 228.  
 MEHMET III (sultan ottoman) : 50, 306, 311.  
 MENEZES, Alexis de (archevêque) : 117.  
 MICHEL I<sup>er</sup> (tsar) : 99.  
 MINAS : 101.  
 MIR HUSAYN (théologien) : 278.  
 MIR MAHMUD (Afghan) : 19, 361, 362, 363.  
 MIR MUHAMMAD HUSAYN (*mullah bashi*) : 337, 358.  
 MIR SADR AL-DIN : 301.  
 MIR SHAMS AL-DIN MUHAMMAD KERMANI : 282.  
 MIR WAYS : 355, 356, 357.  
 MIRZA AHMAD KOFRANI : 281.  
 MIRZA 'ALI REZA : 142.  
 MIRZA HATEM BEG : 110, 312.  
 MIRZA IBRAHIM, (*vazir* d'Azerbaïdjan) : 108, 126.  
 MIRZA KHAN MAHMUD : 286.  
 MIRZA LUTFALLAH SHIRAZI : 302, 303.  
 MIRZA MAKHDUM SHARIFI : 277.  
 MIRZA MUHAMMAD MAHDI (*vazir-e 'ala*) : 123, 141, 142, 330, 331, 345.  
 MIRZA SALMAN (*nazer*) : voir SALMAN  
 MIRZA TAHER (fils du *vazir* d'Azerbaïdjan) : 108, 126.  
 MIRZA TAHER VAHID (*vaqa nevis*, puis *vazir-e 'ala*) : 109, 331.  
 MUHAMMAD AL-MAHDI : 135, 136, 137, 263.  
 MUHAMMAD BAQER AL-MAJLISI (théologien) : 336, 352.  
 MUHAMMAD BEG (*vazir-e 'ala*) : 110, 331, 332, 334, 341, 344, 345, 347.  
 MUHAMMADI SARU SULAG USTAJLU : 289, 291.  
 MUHAMMAD KHAN USTAJLU : 219, 220, 229, 230, 233, 443.  
 MUHAMMAD KHAN ZU'L QADAR : 235, 237, 249, 255.  
 MUHAMMAD KHODABANDA (Shah), Sultan Muhammad Mirza : 16, 52, 56, 57, 281, 282, 283, 289, 292, 293, 294, 295, 328, 442.  
 MUHAMMAD MO'MEN KHAN SHAMLU : 331.  
 MUHAMMAD PASHA (général ottoman) : 260.  
 MUHAMMAD SHAYBANI KHAN : 224.  
 MUHAMMAD « SARU » TAQI : voir SARU TAQI  
 MUHAMMAD SHARAF AL-DIN TBILISI : 18.  
 MUHAMMAD SHARAF AL-DIN TAKKALU : 249, 251, 265, 266.  
 MUHAMMAD ZAMAN KHAN SHAMLU : 355, 356.  
 MULLAH JALLAL : 18, 112.  
 MULLAH ZAYN AL-DIN : 112.  
 MURAD KHAN USTAJLU : 270.  
 MURAD KHAN (dirigeant du Mazanderan) : 286.  
 MURSHED QULI KHAN USTAJLU : 161, 293, 294, 298, 299, 300, 302, 317, 328.  
 MURTEZA QULI KHAN TURKMAN : 293.  
 MUSA AL-QASIM (Septième Imam) : 130, 132.  
 MUZAFFAR SULTAN : 237.  
 NAJAF QULI KHAN (*nazer*) : 109, 334, 347.  
 NARANJI SULTAN : 12.  
 NASR 'ALI BEG : 184.  
 NATANZI : 18, 276, 298.  
 OPITZ, Martin : 100.  
 OSMAN TCHELEBI : 260.

- PARI KHAN KHANUM : 266, 272, 273, 280, 285.
- PÉTIS DE LA CROIX, François : 134, 427.
- PINCON (Abel) : 153.
- PHILIPPE III (roi d'Espagne) : 31, 37, 59, 60.
- PICCININO, Niccolò (*condottiere*) : 153.
- PIR GEYB KHAN : 292-293.
- PIRA MUHAMMAD KHAN USTAJLU : 251, 272, 275, 278, 280, 281, 287, 288, 443.
- PROVINS, Pacifique de (missionnaire) : 51, 60, 118, 126.
- PURCHAS : 88.
- QARAJA SULTAN TAKKALU : 235.
- QARA KHAN USTAJLU : 233, 236, 250.
- QARENJA SULTAN : 235.
- QASEM KHALIFAH VARSAQ : 236.
- QAZI JAHAN (*vazir-e 'ala*) : 234.
- QAZI KHAN TAKKALU : 248, 249, 250, 251, 255, 263, 306.
- RAHI KHAN (*hakim bashi*) : 358.
- RAISIN, Antoine : 124.
- RASHID AL-DIN : 198.
- RHODES, Alexandre de (missionnaire) : 162, 171, 424.
- RIARIO, Pietro (cardinal) : 46.
- RICHELIEU : 43.
- RODOLPHE II (empereur du Saint-Empire) : 30, 48, 49, 50, 53.
- RUSTAM AQ QUYUNLU (Mirza) : 208, 209, 210, 218.
- RUSTAM KHAN (*qulam*) : 108, 109, 198.
- RUSTAM KHAN (géorgien) : 339, 340, 358, 360, 361.
- RYER, André du : 100.
- SA'DI (poète) : 100, 101, 198.
- SADR AL-DIN (Shaykh) : 132, 199, 200, 201, 202, 301.
- SADR AL-DIN KHAN SHAYKHAVAND : 270.
- SAFI I<sup>er</sup> (Shah) : 59, 69, 75, 77, 99, 101, 146, 158, 178, 319, 320, 324, 339, 342, 343, 421.
- SAFI II (Shah) voir SULAYMAN (Shah)
- SAFI AL-DIN (Shaykh) : 58, 131, 132, 133, 143, 197, 198, 203, 211, 237, 289, 316.
- SAFIYA-SULTAN KHANUM : 262.
- SAINT-JOSEPH, Ange de (missionnaire) : 122.
- SALMAN (ministre) : 272, 276, 279, 285, 295.
- SAM (Mirza) : 221, 231, 247, 249, 250, 255.
- SANSON, père (missionnaire) : 14, 86, 120, 137, 162, 165, 182, 183, 185, 407, 408, 412. .
- SARU KHAN : 185-186.
- SARU TAQI : 319, 320, 330, 342, 343, 421.
- SAVARY DES BRUSLONS, Jacques : 39.
- SAYYED ABDULLAH : 361, 362.
- SAYYED MIRZA MUHAMMAD MAHDI (*vazir-e 'ala*) : voir MIRZA MUHAMMAD MAHDI
- SCHIPANO, Mario : 70, 91, 93, 94, 95, 98, 149.
- SÉLIM I<sup>er</sup> (sultan) : 34, 225, 228, 229, 230, 231, 233.
- SENAN PASHA (général ottoman) : 262.
- SEVENDUK BEG AFSHAR : 260, 265.
- SITTI MAANI GIOERIDA : voir GIOERIDA
- SHAH QULI (chef de la révolte) : 228.
- SHAH QULI KHALIFAH : 262.
- SHAH QULI KHAN ZANGANAH : 185, 331, 357.
- SHAHI BEG KHAN (Ouzbek) : 224, 225, 227.
- SHAMKHAL SULTAN TCHERKÈS : 266, 272, 280, 285.
- SHARAF AL-DIN 'ALI YAZDI : 133-134.
- SHAYKH ABU SA'ID : 201.
- SHAYKH 'ALI AL-KARAKI : 243, 253, 254, 264, 278, 335.
- SHAYKH 'ALI HAZIN : 18.
- SHAYKH 'ALI KHAN ZANGANAH : 53, 54, 70, 109, 110, 184, 185, 190, 330, 331, 339, 341, 349, 350, 424.
- SHAYKH BAHA AL-DIN : 82, 96, 169.
- SHAYKH FARRUKH : 197.
- SHAYKH JUNAYD BAGDADI : 197.
- SHAYKH NADJEB AL-DIN : 197.
- SHAYKH SHAH : 216, 259.
- SHAYKH ZAHED : 198.

- SHERLEY, Anthony : 29, 425, 454.  
 SHERLEY, Robert : 37, 77, 78, 425, 426, 420.  
 SHER SHAH SUR (empereur afghan) : 58.  
 SOLIMAN (sultan) : voir SULAYMAN (sultan)  
 STELLIOLA, Nicolas Antonio : 94.  
 SULAYMAN (sultan) dit Soliman le Magnifique : 34, 248, 249, 251, 255, 259, 260, 261, 262.  
 SULAYMAN (Shah), Shah Safi II : 14, 53, 81, 123, 141, 143, 145, 158, 182, 183, 185, 186, 189, 190, 324, 330, 331, 335, 337, 339, 341, 349, 350, 351, 352, 364, 443.  
 SULTAN 'ALI MIRZA (prince safavide) : 278.  
 SULTAN IBRAHIM MIRZA (prince safavide) : 272, 277, 278.  
 SULTAN HUSAYN (Shah) : 14, 22, 123, 124, 146, 148, 189, 190, 321, 332, 336, 340, 341, 351, 352, 353, 355, 357, 358, 359, 362, 363, 364, 435, 439, 443, 452.  
 SULTAN HUSAYN BAYQARA : 223, 224.  
 SULTAN MUHAMMAD MIRZA : voir MUHAMMAD KHODABANDA (Shah)  
 SULTAN MURAD AQ QUYUNLU : 208, 210, 213, 227.  
 SULTAN MUSTAFA MIRZA (prince safavide) : 278.  
 SULTANUM BEGUM : 259.  
 TAHMASB (Shah) : 11, 21, 35, 96, 138, 160, 220, 236, 238, 241, 242, 243, 245-248, 250-252, 254-261, 263-266, 269, 270, 271, 273, 277, 280, 283, 286, 294, 295, 313, 317, 319, 335, 346, 351, 362, 442, 443, 449.  
 TAJLU KHATUM MOWSELLU : 220.  
 TAMERLAN, Timur Lang, (empereur) : 58, 132, 133, 143, 160, 223, 225, 226.  
 TASSE, Le (Torquato Tasso) : 90, 97.  
 TAVERNIER, Jean-Baptiste : 13, 83, 86, 88, 103, 106, 110, 177, 123, 124, 126, 128, 133, 141, 144, 145, 147, 159, 171, 172, 381, 382, 390, 393, 395, 396, 416, 427, 431, 441.  
 TCHAYAN SULTAN USTAJLU : 233-235.  
 TCHUHA SULTAN TAKKALU : 235, 237, 239-242, 246-249, 251.  
 THADÉE DE SAINT-ÉLISÉE, Jean : 118, 120.  
 THEODORA : voir DESPINA KHANUM  
 THÉVENOT, Bonaventure, sieur de Luisandre : 88.  
 THÉVENOT, Jean : 86, 87, 88, 106, 112, 113, 168, 427.  
 THÉVENOT, Melchisédech : 87.  
 THEVET, André : 91.  
 TINAS, père (missionnaire) : 125.  
 TINATIN DE ZIBA, Maria : 93, 98.  
 TOURNEFORT, Pitton de Tournefort : 42.  
 'UBAYD 'ALLAH KHAN (Ouzbek) : 238, 240.  
 UGHAN BEG : 332.  
 'ULAMA KHAN TAKKALU : 255, 248, 249, 251, 255, 258, 259, 263, 306.  
 ULADJU (empereur) : 198.  
 ULUGH BEG BAYAT (Don Juan) : 30.  
 URBAIN VIII : 94.  
 UZUN HASAN AQ QUYUNLU : 45, 46, 134, 203, 204, 206, 208, 209, 210, 213, 224, 228.  
 VALI BEG AFSHAR (*yuzbashi*) : 271.  
 VALI KHAN TAKKALU : 281, 291.  
 VALLE, Pietro della : 51, 56, 67, 70, 83, 86, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 98, 99, 102, 106, 111-115, 120, 121, 125, 131, 134, 136, 149-155, 157, 159, 172, 173, 174, 176, 177, 315, 393, 401, 402, 418, 424, 425, 426.  
 VECHIETTI, Gerolamo : 94.  
 VERDI, Haq : 101.  
 VOROTINSKY, Ivan (ambassadeur) : 71.  
 WICQUEFORT, Abraham de : 31, 61, 62, 63, 68, 69, 70, 71, 77, 79, 83, 84, 85, 87, 100, 191.  
 YA'QUB AQ QUYUNLU : 18, 207, 208, 210.  
 YA'QUB KHAN ZU'L QADAR : 18, 303.  
 YARASH BEG USTAJLU : 233.  
 ZAHED (Shaykh) : voir SHAYKH ZAHED  
 ZAHIR AL-DIN MUHAMMAD : voir BABUR  
 ZAYNAL KHAN SHAMLU : 220, 221.

ZENO, Caterino : 45, 46.

ZOROASTRE : 130.

ZU'L FAQAR QARAMANLU : 304, 306,  
307, 308, 319.

## TABLE DES CARTES ET ILLUSTRATIONS

1. Shah 'Abbas recevant Khan 'Alam, ambassadeur moghol	10
2. Carte de l'Iran à l'époque moderne	24-25
3. Port de Bandar 'Abbas, Corneille le Bruyn	38
4. Shah Sulayman, Tamerlan et Shaykh 'Ali Khan, Kaempfer	143
5. Tchahar Bagh, Corneille Le Bruyn	163
6. 'Ali Qapu, Corneille Le Bruyn	164
7. 'Ali Qapu, Photographie (2009)	164
8. Si-o-se pol, Sanson	165
9. Si-o-se pol, photo de Caroline Mayer	165
10. Masdjed-e Shaykh Lufallah, Photographies (2009)	166
11. Masdjed-e shah, Photographies (2009)	167
12. Maydan-e shah, Corneille le Bruyn	169
13. Majlès, Kaempfer	192
14. Généalogie des Aq Qyunlu	205
15. Tableau schématique de l'administration safavide au XVII <sup>e</sup> siècle	327
16. Généalogie des Moukran de Kartli	354
17. Habitants du Cap de Bonne-Espérance, Herbert	374
18. « Tartare », Desprez	384
19. « Persien », Desprez	385
20. « Chevalier », Desprez	385
21. Frontispice e du « Relation de Perse », Sanson	408
22. Frontispice du « Journal du voyage du chevalier Chardin »	411
23. « Perse », Corneille le Bruyn	412
24. « Perse », Sanson	412
25. « Perse », Chardin	413
26. Tchehel Sotun, fresque extérieure, Ispahan, Photographie (2009)	421
27. Tchehel Sotun, fresque extérieure, Ispahan, Photographie (2009)	422
28. Portrait de Robert Sherley, Anthony Van Dyck	429
29. Portrait de Jean Thévenot, Philippe de Champaigne	430
30. Portrait de Jean-Baptiste Tavernier, frontispice des <i>Six Voyages</i>	431



## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	3
RÉSUMÉ	5
SOMMAIRE	7
NOTE SUR LA TRANSCRIPTION	9
<b>INTRODUCTION</b>	<b>11</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : UNE MODERNITÉ EN PERSPECTIVE</b>	<b>27</b>
<b>Chapitre Premier : Dynamiques des échanges diplomatiques et commerciaux entre les Européens et l’Iran safavide</b>	<b>29</b>
<b>I. Implications politiques, stratégiques et économiques de l’alliance safavide</b>	<b>32</b>
<i>L’Iran : un enjeu stratégique</i>	
<i>    dans le processus d’expansion européenne au XVI<sup>e</sup> siècle</i>	33
<i>La soie : un monopole d’État au service du pouvoir royal</i>	36
<i>Le shah d’Iran : un allié providentiel contre le Grand Seigneur ?</i>	45
<i>L’Iran dans son contexte régional :</i>	
<i>    contraintes géopolitiques et enjeux diplomatiques</i>	54
<b>II. La diplomatie moderne et l’Iran safavide</b>	<b>60</b>
<i>Vers une normalisation du processus diplomatique ?</i>	62
<i>L’engagement du processus diplomatique : l’entrée</i>	69

<i>La mise en scène d'une esthétique de la diplomatie : l'audience</i>	73
<i>La civilité comme langage commun</i>	76
<b>Chapitre II : Le regard des Européens sur l'Iran safavide : un corpus, des perspectives</b>	81
<b>I. Les auteurs et leur lectorat : la réception du corpus sur l'Iran safavide au XVII<sup>e</sup> siècle</b>	84
<i>Curiosité et désir de voyager : le nouvel idéal de l'honnête homme</i>	85
<i>Se produire sur le « théâtre de l'univers » : le cas de Pietro della Valle</i>	90
<i>La culture du voyage et la valorisation du savoir :</i>	
<i>Olearius et la littérature persane</i>	99
<i>Choisir l'Iran</i>	101
<b>II. Européens et Iraniens au XVII<sup>e</sup> siècle : des humanités connectées</b>	107
<i>Naissance de l'amitié dans les cercles de l'élite sociale et politique</i>	108
<i>La différence religieuse : un obstacle au dialogue ?</i>	115
<b>Chapitre III : La monarchie safavide en miroir</b>	127
<b>I. Les fondements de la monarchie safavide</b>	128
<i>La quête des origines dans la construction de la dynastie safavide</i>	130
<i>Messianisme et souveraineté :</i>	
<i>les enjeux politiques de la Grande Occultation</i>	135
<i>Du couronnement au sépulcre : les rituels du pouvoir royal</i>	141
<b>II. Le souverain safavide : pouvoir et représentations</b>	149
<i>Un shah accessible</i>	149
<i>Un souverain guerrier</i>	153
<i>Un monarque « père de ses sujets »</i>	157
<i>Un écrin pour la monarchie : Ispahan, la « moitié du monde »</i>	160



<b>III. L'état politique de l'Iran safavide : l'absolutisme en question</b>	172
<i>Shah 'Abbas I<sup>er</sup> : prince de la Renaissance ?</i>	174
<i>Une aristocratie réduite à l'obéissance</i>	177
<i>De la bonhomie à la tyrannie : le paradoxe de Shah Sulayman</i>	182
<i>Les Safavides : pouvoir outrepassé ou absolutisme tempéré ?</i>	187
 <b>DEUXIÈME PARTIE :</b>	
<b>L'IRAN SAFAVIDE, UN ÉTAT MODERNE ?</b>	193
 <b>Chapitre IV : La monarchie charismatique (1499-1528)</b>	195
<b>I. La famille safavide avant les Safavides (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)</b>	197
<i>La voie mystique : le parcours de Shaykh Safi al-din Ishaq (1252-1334)</i>	197
<i>L'édification de l'ordre safavide (1334-1447)</i>	199
<i>L'entrée sur la scène politique : la conquête de l'autorité (1447-1501)</i>	202
<b>II. La construction monarchique (1501-1514)</b>	210
<i>La dynamique patrimoniale dans le processus de conquête</i>	210
<i>Les composantes de la monarchie safavide</i>	216
<i>La tentation impériale : l'enjeu du Khorassan</i>	223
<b>III. La cristallisation monarchique (1514-1528)</b>	227
<i>La résistance dans les épreuves : Tchaldiran et ses conséquences</i>	228
<i>Les mutations de l'élite qizilbash</i>	233
<i>La bataille de Jam : l'épreuve de jeunesse</i>	238
 <b>Chapitre V : L'État safavide entre crises et croissance (1528-1588)</b>	245
<b>I. Le difficile processus de normalisation étatique (1528-1533)</b>	246
<i>La recomposition d'un réseau de fidélités autour du shah</i>	246

<i>La « conversion » de 1533 : une tentative de régulation de la monarchie ?</i>	252
<b>II. L'Iran face au péril ottoman (1533-1555)</b>	254
<i>La famille royale au cœur de la construction monarchique</i>	255
<i>Les années glorieuses : un portrait du prince Isma'il</i>	259
<b>III. La montée des tensions (1555-1576)</b>	263
<i>Vers une distanciation du pouvoir</i>	263
<i>La crise de 1574 : symptôme d'un malaise politique et social</i>	267
<b>IV. Le tournant du XVI<sup>e</sup> siècle : le règne de Shah Isma'i'l II (1576-1578)</b>	271
<i>La reprise en main du pouvoir : l'enjeu du règne d'Isma'il II ?</i>	273
<i>L'opposition conjuguée des émirs et des théologiens</i>	276
<b>V. La victoire des factions qizilbashs ? (1578-1588)</b>	279
<i>La conciliation à tout prix</i>	280
<i>L'échec de la fidélité comme stratégie de gouvernement</i>	284
<i>La dislocation de la monarchie safavide : l'État bicéphale</i>	292
<b>Chapitre VI : Le temps des renouveaux : la construction abbassienne (1588-1645)</b>	297
<b>I. Le rétablissement du pouvoir monarchique</b>	298
<i>Gouverner le chaos (1587-1591)</i>	298
<i>L'imposition d'un nouvel ordre monarchique (1591-1598)</i>	302
<i>Farhad Khan : le dernier des émirs qizilbashs ?</i>	306
<b>II. L'État de Shah 'Abbas (1601-1645)</b>	310
<i>Les réformes militaires : vers une armée permanente</i>	310
<i>La sanctuarisation de l'espace monarchique</i>	314
<i>Prolongements et limites du système mis en place par Shah 'Abbas</i>	317

<b>Chapitre VII : Vers un ordre safavide ? (1645-1722)</b>	<b>323</b>
<b>I. La monarchie safavide au XVII<sup>e</sup> siècle : une administration centralisée et hiérarchisée</b>	<b>324</b>
<i>Le shah au sommet de la construction étatique</i>	325
<i>Les principaux officiers</i>	327
LE VAZIR-E DIVAN-E 'ALA	328
LE NAZER-E BOYUTAT	332
LE SADR	334
LE DIVAN BEGI	337
<b>II. L'État safavide entre puissance et inertie</b>	<b>341</b>
<i>Un pouvoir incontesté : l'absolutisme triomphant ?</i>	342
<i>Le renforcement du poids de la monarchie</i>	346
<i>Crise générale ou société en crise ? Le réveil douloureux</i>	351
<i>L'impéritie du gouvernement face à la déferlante afghane</i>	354
 <b>TROISIÈME PARTIE : LA FORMATION D'UNE IDENTITÉ MODERNE</b>	 <b>367</b>
 <b>Chapitre VIII : ALTÉRITÉ ET IDENTITÉ DU SUJET SAFAVIDE</b>	 <b>369</b>
<b>I. L'identité safavide à travers le langage des altérités</b>	<b>371</b>
<i>Les Sauvages sur la voie des Indes orientales</i>	372
<i>Les Barbares de Tartarie : l'inversion des valeurs</i>	377
<i>L'altérité absolue des Moscovites</i>	385
<i>L'altérité trouble des Géorgiens</i>	390
<i>Les Turcs comme contre-modèle de l'altérité safavide</i>	392
<b>II. De l'altérité tempérée à la création d'une identité safavide</b>	<b>396</b>
<i>Persistance de l'altérité orientale</i>	397
<i>La prise en compte de la différence</i>	399

<i>Vers la formation d'une identité safavide : l'affinement du portrait</i>	403
<i>Représentations du Perse dans l'iconographie européenne</i>	407
<i>Projection du Turc et du Perse sur l'Espagnol et le Français</i>	414
<b>III. Le Perse comme extension du « soi » ?</b>	416
<i>Les voyageurs-caméléons : métamorphoses du voyageur européen</i>	417
<i>Les Européens en habit persan : exotisme et civilité d'une mode</i>	425
<b>CONCLUSION</b>	435
<b>ANNEXES</b>	447
<b>SOURCES ET TRAVAUX</b>	479
<b>GLOSSAIRE</b>	537
<b>INDEX DES NOMS PROPRES</b>	539
<b>TABLES DES CARTES ET ILLUSTRATIONS</b>	547
<b>TABLE DES MATIÈRES</b>	549

